ANALECTA

BOLLANDIANA

ANALECTA

BOLLANDIANA

TOMUS XL - 41

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE
PAULUS PEETERS
ET ROBERTUS LECHAT

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES
SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, Boulevard Saint-Michel

PARIS
LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD
82, rue Bonaparte

1922 - 23

BHG. = *Bibliotheca hagiographica graeca.* Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.

BHL. = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis.* Bruxellis, 1898-1901.Eiusdem *Supplementi editio altera auctior.* Ibid. 1911.

BHO. = *Bibliotheca hagiographica orientalis.* Bruxellis, 1910.

Catal. Gr. Germ. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae, Belgii, Angliae.* Bruxellis, 1913.

Catal. Gr. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis.*Bruxellis,1896.

Catal. Gr. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1899.

Catal. Lat. Brux. = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae regiae Bruxellensis.* Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo

Catal. Lat. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi.* Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.

Catal. Lat. Rom. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae.* Bruxellis, 1909.

Catal. Lat. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1910.

Mir. BVM. = *Index Miraculorum B. V. Mariae* editus in Anal. Boll., t. XXI, p. 241-360.

Synax. Eccl. CP. = *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae,* ed. H. Delehaye. Bruxellis, 1902, in-fol. (*Acta Sanctorum,* Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

LES MARTYRS D'ÉGYPTE

L'Égypte, dans la plus large acception de ce nom, comprend non seulement la vallée du Nil entre Assouân et la Méditerranée, soit la Haute-Égypte ou Thébaïde, depuis les cataractes jusqu'au Caire,et la Basse-Égypte, du Caire jusqu'à la mer, mais encore, à l'est, les territoires compris entre le Delta et la frontière arabe, à l'ouest, la Libye et notamment la Pentapole [1].

Fréquemment, à l'époque dont nous avons à nous occuper, les documents semblent mettre Alexandrie en dehors de l'Égypte. La capitale n'est pas seulement la *πόλις* par excellence, ses habitants les *πολιτικοί* ; on l'oppose à l'Égypte, comme les Alexandrins aux Égyptiens. Ainsi, Denys d'Alexandrie : *ἐν τῇ πόλει ... ἐν Αἰγύπτῳ* [2]. Dans les papyrus : *οἱ μὲν ἐν τῇ πόλει πραγματευόμενοι ἀπὸ φαρμουθὶ νεομηνίας, οἱ δὲ ἐν Αἰγύπτῳ ὁμοίως ἀπὸ παχών* [3]. Ou encore : *καὶ μηδένα ἕτερον οἰκεῖν παρ' ἐμοὶ μήτε ἐπίξενον μήτε Ἀλεξανδρέα μηδὲ ἀπελεύθερον μήτε Ῥωμανὸν μηδὲ Αἰγύπτιον* [4] Parmi les Pères du désert il y en eut deux particulièrement célèbres du nom de Macaire, et voici comment Palladius les distingue : *τούτων τῶν Μακαρίων ὁ μὲν εἷς Αἰγύπτιος τὸ γένος, ὁ δ' ἄλλος Ἀλεξανδρεύς* [5]. Sozomène dit à son tour : *τούτοιν δὲ ὁ μὲν Αἰγύπτιος, ὁ δὲ πολιτικός* [6]. L'Égypte est

[1] La Pentapole de Libye est formée par les cinq cités de Cyrène, Barca, Arsinoé, Bérénice et Apollonia.

[2] Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, VII, 11, 24.

[3] *Oxyrhynchus Papyri*, t. I, p. 72.

[4] *Oxyrhynchus Papyri*, t. II, p. 215.

[5] *Hist. Lausiac.*, XVII, Butler, p. 43.

[6] *Hist. eccl.*, III, 14, 1. Sur le sens du mot *πολιτικὸς* voir P. Franchi de' Cavalieri dans *Nuovo Bullettino di archeol. cristiana*, t. VIII (1902), p. 264 ; S. Pétridès dans *Échos d'Orient*, t. VII (1904), p. 19 ; F. Nau dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. XI (1906), p. 198.

également distinguée de la Thébaïde et de la Libye : *τῶν ἀπ' Αἰγύπτου καὶ Θηβαΐδος ἁπάσης* [1] — *κατὰ ... Θηβαΐδα τε καὶ κατ' Αἴγυπτον* [2] — *τῶν ἐπ' Ἀλεξανδρείας καθ' ὅλης τε Αἰγύπτου καὶ Θηβαΐδος* [3] — *ἐν τοῖς ἀπὸ Λιβύης καὶ δι' ὅλης Αἰγύπτου* [4]. Après avoir raconté les miracles des saints Cyr et Jean en faveur des citoyens de la métropole, S. Sophrone passe à ceux qui furent opérés *εἰς Αἰγυπτίους καὶ Λιβύας* [5].

Nous n'aurons guère l'occasion, dans ce qui suit, de nous occuper des changements de l'organisation administrative de ces contrées, ni des circonscriptions nouvelles qui en résultèrent à diverses reprises. Ces remaniements sont censés connus [6].

Il ne s'agit pas pour nous d'écrire l'histoire des persécutions romaines en Égypte [7] ni une série de monographies sur les martyrs que ce pays produisit en si grand nombre. Ce sera beaucoup si nous parvenons à classer les sources de toute provenance qu'il convient de consulter sur ce vaste sujet. Les textes historiques, à l'exclusion des Actes des martyrs, seront la matière d'un premier chapitre, qui donnera en même temps un aperçu sur les épreuves de l'église d'Égypte depuis

[1] EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VI, 1, 1.

[2] *Hist. eccl.*, VIII, 6, 10. Voir aussi CASSIEN, *Institutiones*, l. IV, 30, 2, 4. [3] *Hist. eccl.*, VIII, 13, 7.

[4] *Mart. Palaest.*, XIII, 11.

[5] *P. G.*, t. LXXXVII, p. 3548.

[6] On peut à ce sujet consulter MARQUARDT, *L'administration Romaine* (trad. LOUIS-LUCAS-WEISS), t. II, p. 409-125 : J. MASPÉRO, *Organisation militaire de l'Égypte Byzantine* (Paris, 1911), p. 7-16.

[7] Encore moins nous occuperons-nous de l'introduction du christianisme en Égypte et de l'histoire de l'église copte. Outre les ouvrages d'un caractère général et que nous supposons connus, nous renvoyons le lecteur aux travaux spéciaux, notamment à P.D. SCOTT-MONCRIEFF, *Paganism and Christianism in Egypt*, Cambridge, 1913 ; du même, *Coptic Church*, dans HASTINGS, *Encyclopaedia of Religion and Ethics*, t. IV (1911), p. 113-119 ; B. PÜNJER, article *Koptische Kirche* dans ERSCH und GRUBER, *Allgemeine Encyklopädie*, zweite Sektion, t. XXXIX (1886), p. 25-26 ; W. E. CRUM, *Koptische Kirche* dans HAUCK, *Realencyklopädie fur protestantische Theologie*, t. XII (1903), p. 801-815, suppléments dans t. XXIII, p. 803-804 ; H. HYVERNAT, article *Egypt* dans *The Catholic Encyclopedia*, (New-York [1909], p. 329-63 surtout p. 350 et suiv. ; A. HECKEL, *Die Kirche von Aegypten ... bis zur Zeit des Nicaenum.* Strassburg, 1918.

le début du III[e] siècle jusqu'à la paix religieuse. On examinera ensuite les listes des martyrs qui nous sont parvenues, presque toujours sous forme de martyrologes. De là nous passerons aux Actes des martyrs, et comme complément à ce chapitre nous reproduirons quelques textes inédits ou peu répandus.

I

Les persécutions et le culte des martyrs en Égypte.

La première persécution qui ait laissé des traces dans l'histoire d'Égypte est celle de Septime Sévère. Elle débute en 202. Au témoignage de Clément d'Alexandrie, elle sévit avec une extrême violence. « Zénon a fort bien dit, à propos des Indiens, qu'il préférait le spectacle d'un Indien brûlé à petit feu à toutes les considérations sur l'endurance. Quant à nous, les martyrs nous donnent largement pareille démonstration ; tous les jours nous les voyons rôtir, empaler, décapiter [1]. » Eusèbe ne se contente pas d'une vue générale [2]; il précise et donne des noms. Suivant ses expressions, l'édit de Sévère suscita partout de glorieux martyres, mais plus nombreux qu'ailleurs à Alexandrie, où les athlètes de Dieu, envoyés de toutes les parties de l'Égypte et de la Thébaïde, se réunissaient comme dans un stade immense.

Parmi eux se trouva Léonide, le père d'Origène. Il eut la tête tranchée. Léonide laissait un fils digne de lui. Quoique jeune encore (*νέος κομιδῇ, κομιδῇ παῖς*), il était enflammé du désir du martyre, et pour empêcher cet enfant de se joindre à ceux qui, par milliers, donnaient leur vie pour le Christ, sa mère n'avait d'autre moyen de le retenir que de cacher ses

[1] *Παγκάλως ὁ Ζήνων ἐπὶ τῶν Ἰνδῶν ἔλεγεν ἕνα Ἰνδὸν παροπτώμενον ἐθέλειν* < *ἂν* > *ἰδεῖν ἢ πάσας τὰς περὶ πόνου ἀποδείξεις μαθεῖν· ἡμῖν δὲ ἄφθονοι μαρτύρων πηγαὶ ἑκάστης ἡμέρας ἐν ὀφθαλμοῖς ἡμῶν θεωρούμεναι παροπτωμένων, ἀνασκινδυλευομένων, τὰς κεφαλὰς ἀποτεμνομένων.* *Stromat.*, II, 20, 125, Stählin, p. 180.

[2] *Hist. eccl.*, VI, 1.

vêtements [1]. Pendant que son père, qui avait été aussi son maître, et auquel il portait une sainte envie, attendait le bienheureux moment, le jeune Origène, préludant au traité du martyre qu'il dédiera plus tard à Ambroise et à Protoctète [2], lui écrivit une lettre pour l'exhorter à la persévérance et lui dire : « Surtout, ne te ravise pas à cause de nous [3]. »

Eusèbe, à qui nous devons ces détails, groupe les souvenirs de la persécution de Sévère autour du jeune héros dont la doctrine allait bientôt briller d'un si vif éclat. Origène grandit dans la persécution, et se fit un nom par ses prévenances et son zèle à l'égard de tous les martyrs, quels qu'ils fussent. Il les assistait en prison comme au tribunal et les accompagnait au dernier supplice. Avec la plus tranquille audace et un complet mépris du danger, il allait embrasser les martyrs. Plus d'une fois les païens, outrés de colère, faillirent lui faire un mauvais parti. Chaque fois il leur échappait comme par miracle. Poursuivi sans cesse, il était obligé de se cacher et de courir de retraite en retraite [4].

Dès sa dix-huitième année, Origène avait pris la direction de l'école catéchétique [5]. Tout en poursuivant son ministère de charité et au milieu de perpétuelles alertes, il continua à répandre son enseignement, et eut la joie de voir plusieurs de ses disciples cueillir la palme du martyre.

Le premier fut Plutarque, frère de cet Héraclas, qui fut plus tard évêque d'Alexandrie [6]. Son maître l'assista dans le dernier combat et faillit périr victime de l'indignation de la foule qui le rendait responsable de la mort du martyr.

Puis ce fut Sérénus, qui subit le supplice du feu, puis Héraclide, qui n'était que catéchumène, et Héron, un néophyte.

[1] Ce détail est peut-être emprunté aux lettres d'Origène. Voici ce que dit à ce sujet Photius, *Bibl.*, c. 118 : *τὴν δὲ μητέρα καὶ ἄκοντα δυνηθῆναι τῆς ὁρμῆς ἐπισχεῖν καὶ τοῦτο καὶ αὐτὸς ἐν ἐπιστολῇ οἰκείᾳ ἐπισημαίνεται. P. G.*, t. CIII, p. 396.

[2] Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 28.

[3] *Hist. eccl.*, VI, 2, 2-6.

[4] *Hist. eccl.*, VI, 3-6.

[5] *Hist. eccl.*, VI, 3, 3.

[6] *Hist. eccl.*, VI, 3, 2 ; 4, 1.

Ces deux derniers eurent la tête tranchée [1]. Il s'y ajouta un second Sérénus et, parmi les femmes, Héraïs, encore catéchumène, reçut le baptême du feu, selon l'expression d'Origène [2].

Ici Eusèbe raconte la passion de Basilide et de Potamienne, une des plus célèbres martyres d'Alexandrie, *περὶ ἧς πολὺς ὁ λόγος εἰς ἔτι νῦν παρὰ τοῖς ἐπιχωρίοις ᾄδεται* [3]. Elle eut à défendre sa virginité et, après avoir supporté d'affreux tourments, elle périt par le feu avec sa mère Marcella. On lui versa de la poix bouillante sur toutes les parties du corps [4].

Le soldat chargé de la conduire au supplice était Basilide. Il la traita avec humanité et tint en respect la foule des insulteurs. La martyre reconnaissante promit de le payer de retour. A la première occasion, Basilide se déclara chrétien. Mis en prison, il y reçut le baptême et le lendemain on lui trancha la tête. On raconte qu'il y eut à cette époque des conversions en masse, déterminées par des apparitions de Potamienne [5].

On n'est point renseigné sur les effets de la persécution de Maximin (235-238) en Égypte ; elle fut d'ailleurs restreinte au clergé et n'atteignit pas les simples fidèles : *τοὺς τῶν ἐκκλησιῶν ἄρχοντας μόνους* [6]. C'est de cette époque que date le traité du Martyre d'Origène, dédié à Ambroise et à Protoctète, prêtre de l'église de Césarée, qui tous deux confessèrent la foi. Bien qu'aucun témoignage formel ne permette de constater alors la présence d'Ambroise en Palestine, le texte d'Origène comme celui d'Eusèbe, indique assez clairement que son sort était uni à celui de Protoctète, et qu'il fut atteint par la persécution loin de son pays.

L'histoire de la persécution de Dèce en Égypte est encore rattachée par Eusèbe à la grande figure d'Origène, qui est comme le centre de tout le sixième livre de son Histoire. L'illustre docteur fut bien près de perdre la vie dans les tour-

[1] *Hist. eccl.*, VI, 4, 2-3. [2] *Hist. eccl.*, VI, 4, 3.

[3] Une traduction récente rend ainsi cette phrase : « que des chants nombreux célèbrent encore aujourd'hui. » C'est prendre au sens littéral une expression métaphorique.

[4] *Hist. eccl.*, VI, 5, 1-4. [5] *Hist. eccl.*, VI, 5, 5-7.

[6] *Hist. eccl.*, VI, 28, 1.

ments. Aucune souffrance ne lui fut épargnée : les chaînes, les tortures, le feu, l'infection des cachots. Pendant plusieurs jours il eut les pieds serrés dans les ceps jusqu'au quatrième cran, et resta sous la menace d'être brûlé vif. Son courage fut héroïque. Mais le juge veillait à ce qu'on le laissât en vie. Ce fut pour le bien de beaucoup de malheureux auxquels Origène continua à se rendre utile [1].

Origène mourut peu après, au début du règne de Gallus (251), à l'âge de soixante-neuf ans [2], probablement à la suite des mauvais traitements subis durant la persécution. C'est la version adoptée par S. Épiphane : *καὶ αὐτὸς δὲ Ὠριγένης πολλὰ πεπονθὼς εἰς τέλος τοῦ μαρτυρίου οὐκ ἔφθασεν* [3], et S. Jérôme transcrit comme d'ordinaire Eusèbe, en ajoutant un détail dont on ignore la source : *et mortuus est Tyri in qua urbe et sepultus est* [4]. De cette tradition Photius en rapproche une autre, qu'il fait remonter à Pamphile, et à ceux qui avaient interrogé des témoins de sa vie. D'après eux, Origène serait mort martyr : *Φασὶ δὲ αὐτὸν ὅ τε Πάμφιλος μάρτυς καὶ ἕτεροι πλεῖστοι, οἵτινες ἀπ' αὐτῶν τῶν ἑωρακότων Ὠριγένην τὰ περὶ τοῦ ἀνδρὸς ἠκριβώσαντο, διαβοήτῳ μαρτυρίῳ τοῦ βίου ἐξεληλυθέναι ἐπ' αὐτῆς τῆς Καισαρείας, Δεκίου τὴν κατὰ τῶν χριστιανῶν ὠμότητα πνέοντος* [5]. Photius discute les deux versions et se prononce pour la première, sans quoi, ajoute-t-il, il faudrait attribuer à un faussaire les lettres qu'on a de lui, postérieures à la persécution de Dèce. Un argument considérable en faveur de l'opinion commune se tire de ce fait que le tombeau d'Origène était visité avec respect comme celui d'un homme illustre, non comme celui d'un martyr [6]. Les querelles doctrinales soulevées autour de son nom n'auraient point suffi à ternir cette auréole.

Après avoir renvoyé le lecteur à la correspondance d'Origène [7], dont il nous reste si peu de chose, Eusèbe donne la

[1] *Hist. eccl.*, VI, 39. [2] *Hist. eccl.*, VII, 1.
[3] *De mensuris et ponderibus*, 18, *P. G.*, t. XLIII, p. 268.
[4] *De viris illustribus*, 54.
[5] *Bibliotheca*, cod. 118, *P. G.*, t. CIII, p. 396.
[6] Les textes sont indiqués dans l'article *Origenes* de WESTCOTT, *Dictionary of Christian Biography*, t. IV, p. 103.
[7] *Hist. eccl.*, VI, 39, 5.

parole à Denys d'Alexandrie, le témoin le plus autorisé des souffrances de l'église d'Égypte durant la persécution de Dèce.

Dans sa lettre à l'évêque Germain, qui avait trouvé à redire à la conduite de son collègue d'Alexandrie durant la persécution, Denys raconte ce qui lui est arrivé, à lui et à ses compagnons, à la fin de l'année 249. Le préfet d'Égypte Sabinus ordonne son arrestation ; durant quatre jours des émissaires le cherchent partout, excepté dans sa maison où il les attend. Enfin Denys, sur une inspiration de Dieu, se décide à partir avec d'autres. Mais il est pris et conduit à Taposiris. Un incident bien inattendu et dont il raconte les curieux détails, le délivre des mains de ses gardiens, en même temps que Gaius, Faustus, Pierre et Paul [1]. Une autre lettre adressée à Dométius et à Didyme, et qu'Eusèbe, par une confusion assez singulière, rattache à la persécution de Valérien [2], fait allusion aux mêmes faits. Séparé des autres frères, il a été enfermé, avec Gaius et Pierre, dans un endroit désert de la Libye à trois journées de Parétonium [3]. Dans cette même lettre, Denys décrit en quelques mots la violence de la persécution : « Les victimes, parmi les nôtres, sont nombreuses, et vous ne les connaissez pas. Il est superflu de faire la liste de leurs noms. Mais sachez que des hommes, des femmes, des jeunes gens, des vieillards, des jeunes filles et des personnes âgées, des soldats, des particuliers, des gens de toute extraction et de tout âge, ont, ou par les fouets et le feu ou par le glaive, remporté la couronne [4]. »

Un document plus important et plus circonstancié est la lettre de Denys à Fabius évêque d'Antioche [5]. Il y est d'abord question des épreuves des chrétiens d'Alexandrie durant une période d'une année entière avant l'édit de Dèce. Les troubles commencèrent à la fin de l'année 248 ; Philippe régnait encore. On ameuta contre les chrétiens les païens superstitieux de

[1] *Hist. eccl.*, VI, 40.
[2] *Hist. eccl.*, VII, 11, 20-23. Cfr. C. L. Feltoe, *The Letters and other Remains of Dionysius of Alexandria* (Cambridge, 1904), p. 65 ; Schwartz, *Eusebius*, t. II, 3, p. 38.
[3] Actuellement Kasr Medjed, sur la côte à l'ouest d'Alexandrie. Feltoe, p. 67.
[4] *Hist. eccl.*, VII, 11, 20.
[5] *Hist. eccl.*, VI, 41, 42.

la capitale. L'auteur de ces excitations n'est pas nommé par son nom : *καὶ φθάσας ὁ κακῶν τῇ πόλει ταύτῃ μάντις καὶ ποιητής, ὅστις ἐκεῖνος ἦν, ἐκίνησεν καὶ παρώρμησεν καθ' ἡμῶν τὰ πλήθη τῶν ἐθνῶν, εἰς τὴν ἐπιχώριον αὐτοῦ* (al. *αὐτοὺς*) *δεισιδαιμονίαν ἀναρριπίσας*. On a compris parfois ce texte comme s'il s'agissait d'un devin qui était à la fois poète. Ne faut-il pas dire plutôt: « le prophète et l'artisan des malheurs de notre ville » ? Le nom de Sabinus [1] a été prononcé [2]. Des excitations sous main encouragées par l'assurance de l'impunité pourraient à la rigueur être imputées au préfet d'Égypte. Mais le titre de devin ne lui convient guère, et on ne comprend pas, surtout lorsqu'on accepte la leçon *αὐτοῦ* qui est bien établie, qu'un magistrat romain fasse de la propagande pour les cultes locaux. Il paraît plus probable que c'était quelque grand-prêtre égyptien, qui réussit à fanatiser la foule en invoquant les dieux nationaux, Sérapis peut-être, et que Sabinus le laissa faire.

Ces manœuvres aboutirent à des massacres. Un vieillard, nommé Métras, pour avoir refusé de dire des paroles blasphématoires, fut frappé à coups de bâton ; des roseaux pointus lui furent enfoncés dans les yeux ; on l'entraîna hors de la ville pour le lapider. Une chrétienne, Quinta, fut traînée par les pieds par toute la ville sur le pavé, tandis qu'on lui donnait des coups de fouet, puis lapidée au même endroit que Métras. Ce fut ensuite le pillage et la destruction des maisons des chrétiens. Ceux-ci supportèrent admirablement l'épreuve. C'est alors aussi que fut saisie la vierge Apollonia,

[1] *Hist. eccl.*, VI, 40, 1 ; VII, 11, 18. FELTOE, p. XVII, n. 2, cite à propos des tribulations de Denys un fragment de la *Mystagogie* attribuée à son successeur Pierre d'Alexandrie (voir ROUTH, *Reliquiae sacrae*, t. IV, p. 81). et dans laquelle on lit ce passage : *ὡς δὲ καὶ ὁ μέγας Διονύσιος κατακρυπτόμενος ἀπὸ τόπων εἰς τόπους, πρὸς τούτῳ καὶ Σαβελλίου θλίβοντος*. A son avis, la dernière incidente doit se lire : *πρὸς τοῦτο καὶ Σαβείνου θλίβοντος*. La correction n'est pas heureuse. Le contexte montre clairement qu'il s'agit ici de l'hérésie de Sabellius, comme plus loin, à propos des évêques Héraclas et Démétrius, il est question des erreurs d'Origène. Mais ce texte n'est pas de Pierre ; il est du biographe qui le fait parler ainsi. Voir *BHG*. 1502, VITEAU, p. 75.

[2] Timidement, il est vrai. FELTOE, l. c., p. 6.

dont on fit tomber toutes les dents en lui frappant les mâchoires, et qui fut consumée sur le bûcher. Après lui avoir brisé les membres, on précipita Sérapion du haut de sa maison [1]. Le régime de terreur dura longtemps, et ne cessa que par la guerre civile, qui jeta les uns sur les autres ceux qui poursuivaient les chrétiens [2].

Il y eut un court répit. Mais bientôt parut l'édit de Dèce. « L'épouvante fut générale. Beaucoup, parmi les plus considérables, se présentèrent aussitôt. Les uns cédaient à la crainte; d'autres, les fonctionnaires, étaient amenés par leur emploi ; d'autres étaient entraînés par leur entourage. A l'appel nominal, ils s'avançaient pour les sacrifices impurs et impies, les uns pâles et tremblants, ayant l'air de gens qui allaient non pas sacrifier, mais être eux-mêmes immolés aux idoles ; également lâches devant la mort et devant les sacrifices, ils étaient accueillis par les rires du peuple. D'autres couraient aux autels avec plus de résolution et affirmaient audacieusement n'avoir jamais été chrétiens... Le reste suivait ces mauvais exemples ou fuyait. Quelques-uns étaient arrêtés, mis aux fers, et après plusieurs jours de prison, abjuraient avant d'aller au tribunal, ou bien, après avoir enduré quelques tortures, renonçaient à aller plus loin [3]. »

Ces tristes scènes, qui ne servent qu'à mieux faire ressortir l'héroïsme de ceux dont Denys va raconter les glorieux triomphes, s'éclairent d'un jour singulier par des découvertes récentes. Le sol d'Égypte a livré, sur plusieurs points, des monuments authentiques de la persécution de Dèce, des exemplaires originaux sur papyrus de ces fameux *libelli* ou attestations, délivrées à ceux qui avaient satisfait aux prescriptions de l'édit. Grâce à ces documents, rapprochés de l'édit de Maximin de 308 [4] et des indications de S. Cyprien [5], on a pu établir avec beaucoup de probabilité la teneur textuelle de l'ordonnance de Dèce : *ὡς πάντας ἄνδρας ἅμα γυναιξὶ καὶ οἰκέταις*

[1] *Hist. eccl.*, VI, 41, 3-8.
[2] *Hist. eccl.*, VI, 41, 8, 9,
[3] *Hist. eccl.*, VI, 41, 11-13.
[4] *Mart. Palaest.*, IX, 2.
[5] *De lapsis*, 25.

καὶ αὐτοῖς ὑπομαζίοις παισὶ θύειν καὶ σπένδειν, αὐτῶν τε ἀκριβῶς τῶν θυσιῶν ἀπογεύεσθαι [1]. A lire Denys d'Alexandrie,on a l'impression que les chrétiens seuls, ou ceux qui étaient soupçonnés de l'être, furent appelés.Tous les citoyens grands et petits étaient tenus de se présenter et de faire acte d'idolâtrie. Une commission chargée de surveiller l'opération délivrait des certificats, moyennant lesquels on n'était plus inquiété [2].

Ceci explique le nombre relativement considérable d'exemplaires découverts sous les sables, et il ne faudrait pas s'imaginer que les porteurs de ces billets soient tous ou même en majorité des apostats. Trois sortes de personnes se munissaient de la formule apostillée par la commission. Les païens d'abord, qui n'avaient jamais cessé de pratiquer les rites, et pouvaient déclarer en toute vérité : ἀεὶ μὲν θύων καὶ σπένδων τοῖς θεοῖς διετέλεσα, ἔτι δὲ καὶ νῦν ἐνώπιον ὑμῶν κατὰ τὰ κελευσθέντα ἔσπεισα καὶ ἔθυσα καὶ τῶν ἱερῶν ἐγευσάμην [3]. A cette catégorie appartenait évidemment Aurélia Ammonous, prêtresse du dieu Petesouchos [4]. Les apostats qui se prêtaient à la cérémonie se servaient probablement de la même formule, attestant par là, suivant l'expression de Denys, qu'ils n'avaient jamais été chrétiens. Il y avait enfin les chrétiens timides, qui, reculant devant l'apostasie formelle, trouvaient moyen de se procurer à prix d'or, des certificats de complaisance. Ces malheureux, qui croyaient avoir assez fait en ne souillant pas leurs mains au contact de l'encens et des viandes consacrées, sont les *libellatici*. Il n'est pas impossible que parmi les *libelli* récemment exhumés il s'en trouve dont le porteur appartenait à cette dernière catégorie. Ils ne sont reconnaissables, on le conçoit, à aucune marque distinctive.

Au lamentable spectacle de la faiblesse d'un trop grand

[1] Cf. HARNACK, dans *Theologische Literaturzeitung*, 1894. p. 40-41.

[2] Voir Ch. WESSELY, *Les plus anciens monuments du christianisme écrits sur papyrus*, dans *Patrologie orientale*, t. IV, p. 112-24. On y trouvera la bibliographie du sujet jusqu'en 1908. Voir aussi *Anal. Boll*, t. XXX, pp. 116, 458.

[3] *Papyrus d'Oxyrhynque*, WESSELY, t. c., p. 117.

[4] Libellus publié par BRECCIA, dans *Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie*, t. IX, p. 90.

nombre, Denys oppose la vision réconfortante des inébranlables colonnes de la foi, comme il appelle les martyrs. Le premier fut Julien, un impotent qui fut amené avec ceux qui le portaient. L'un de ceux-ci renia aussitôt la foi ; l'autre, Chronion, surnommé Eunous, partagea le martyre de son maître. Tous deux furent promenés par toute la ville sur des chameaux et fouettés ainsi, puis brûlés avec de la chaux vive. Un soldat, nommé Bésas, qui les escortait, les protégea contre les insultes de la foule ; cette bonne action fut récompensée par le martyre[1].

Un Libyen, Macar, fut brûlé vif. Épimaque et Alexandre, après avoir été torturés, furent arrosés de chaux vive. Avec eux périrent quatre femmes, Ammonarion, Mercuria, Dionysia, et une quatrième que le texte passe sous silence[2]. Rufin complète *et alia Ammonaria*, mais il a contre lui tous les manuscrits d'Eusèbe.

Ceux que Denys cite ensuite sont des Égyptiens : Héron, Ater[3], Isidore et Dioscore. Les trois premiers furent livrés aux flammes. Dioscore, un enfant de 15 ans, résista aux tortures et aux menaces. Le juge le fit relâcher provisoirement et, ajoute Denys, ce noble enfant est encore parmi nous dans l'attente d'un combat plus décisif. Némésion fut torturé et brûlé vif avec des brigands[4].

Un bel épisode de la persécution est celui des quatre soldats Ammon, Zénon, Ptolémée et Ingénès, et du vieillard Théophile. Un chrétien au tribunal paraissait sur le point de faiblir. Eux, par le regard, par toutes sortes de gestes, lui faisaient des signes désespérés. Tout le monde se tourna de leur côté. Alors ils prirent les devants, montèrent au tribunal et se déclarèrent chrétiens, à la grande stupeur des juges, à la grande joie des autres accusés. Dieu leur accorda un glorieux triomphe[5].

Tout ceci se passait à Alexandrie. Mais la fureur contre les chrétiens se faisait sentir dans les autres villes et dans les bourgs, où elle prenait parfois un caractère particulièrement atroce. Voici un exemple cité par Denys : « Ischyrion était administrateur des biens d'un des magistrats. Son patron lui

[1] *Hist. eccl.*, VI, 41, 12-16. [2] *Hist. eccl.*, VI, 41, 17, 18.
[3] Rufin dans sa traduction lui donne le nom d'Arsinus.
[4] *Hist. eccl.*, VI, 41, 19-21. [5] *Hist. eccl.*, VI, 41, 22-23.

ordonne de sacrifier ; il refuse, et résiste aux insultes et aux outrages. Alors le patron prend un grand bâton, le lui enfonce dans les entrailles et le tue [1]. » D'autres vont mourir dans les déserts et les montagnes,comme l'évêque Chérémon, qui s'enfuit avec sa femme dans la montagne d'Arabie, et qu'on ne revit jamais, ou comme les malheureux réduits en esclavage par les Sarrasins [2].

On se souvient que Denys se trouvait relégué dans le désert de Libye. La capitale n'était pas dépourvue de secours spirituels. C'est encore l'évêque d'Alexandrie qui dans sa lettre à Dométius et Didyme [3] nous renseigne sur la situation. « Dans la ville, les prêtres Maxime, Dioscore, Démétrius, Lucius se sont cachés et visitent secrètement les frères. Faustin et Aquila, trop connus, errent en Égypte. Les diacres qui ont survécu à ceux qui sont morts durant la peste [4] sont Faustus Eusèbe et Chérémon. C'est Eusèbe que Dieu a fortifié dès le commencement, et préparé à s'acquitter courageusement du service des confesseurs en prison et à remplir, non sans danger, la mission d'ensevelir les corps des saints martyrs ; car jusque maintenant le gouverneur continue à mettre cruellement à mort ceux qu'on lui amène, ou à les déchirer dans les tortures ou à les faire languir enchaînés dans les prisons, sans permettre qu'on les approche, et il veille à ce que personne ne se montre. Néanmoins, grâce au courage et à l'insistance des frères, Dieu procure quelque soulagement aux affligés. » L'historien complète les données de la lettre. Il nous apprend que le diacre Eusèbe devint dans la suite évêque de Laodicée en Syrie ; que Maxime succéda à Denys comme évêque d'Alexandrie; que Faustus, parvenu à un âge avancé, eut la tête tranchée pendant la persécution de Dioclétien [5].

Dèce mourut en 251. La persécution ne cessa point aussitôt.

[1] *Hist. eccl.*, VI, 42, 1.

[2] *Hist. eccl.*, VI, 42, 2-4. [3] Plus haut, p. 11.

[4] Nous suivons la leçon des manuscrits grecs, ἐν τῇ νόσῳ. Rufin lit *in insula*, de même la traduction arménienne de la version syriaque; et Schwartz a admis dans son texte ἐν τῇ νήσῳ. On se demande quelle peut bien être cette île. L'épidémie serait celle qui désola le nord de l'Afrique sous Gallus et Volusien (252). Voir Feltoe, p. 68.

[5] *Hist. eccl.*, VII, 11, 24-26.

Gallus, nous dit Denys d'Alexandrie dans sa lettre à Hermammon, commit la même faute que son prédécesseur. « En poursuivant les saints qui priaient Dieu pour la paix et pour sa santé, il s'acharnait contre les prières qu'on offrait pour lui [1].» En 253 Valérien et son fils Gallien lui succédèrent. Au début, les chrétiens n'eurent qu'à se louer de lui, et aucun de ses prédécesseurs ne les traita mieux. Sous l'influence de Marcien, que Denys, faisant allusion au ch. VII de l'Exode, appelle le chef des mages d'Égypte, il changea de sentiments à leur égard et se fit persécuteur [2]. Ce fut en 257 que recommença la cruelle épreuve. C'est encore Denys qui permet de calculer cette date en appliquant à Valérien ce texte de l'Apocalypse : « Il reçut le pouvoir de faire la guerre durant quarante-deux mois [3]. »

Pour se défendre contre les attaques de l'évêque Germain, qui reprochait à Denys d'avoir manqué à ses devoirs en temps de persécution, celui-ci fait le récit, que nous avons déjà entendu [4], de ce qui lui est arrivé sous Dèce. Puis il passe à la période des fureurs de Valérien. L'interrogatoire qu'il eut à subir devant le préfet Émilien, en compagnie du prêtre Maxime et des diacres Fauste, Eusèbe, Chérémon « et un des frères de Rome qui entra avec nous », est d'abord raconté sommairement, puis rapporté dans le texte même du procès-verbal. Nous ne ferons pas ici la comparaison des deux versions, malgré tout l'intérêt de ce parallèle au point de vue littéraire [5]. La séance se termina par la sentence de déportation à Képhro, en Libye. De Képhro, Denys fut envoyé à Colloutbion, plus près d'Alexandrie [6].

Pour nous, la persécution de Valérien en Égypte se réduit à cet épisode ; les extraits de Denys qui nous sont parvenus ne renferment le nom d'aucun martyr de l'époque. Bientôt l'empereur tomba aux mains des barbares (206), et son fils Gallien mit fin aux violences. Eusèbe a conservé le texte du rescrit impérial adressé à l'évêque d'Alexandrie et aux évêques

[1] *Hist. eccl.*, VII, 1. [2] *Hist. eccl.*, VII, 10, 2.
[3] *Apoc.* 13, 6. [4] Plus haut, p. 11.
[5] Voir nos remarques dans *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 429-35.
[6] *Hist. eccl.*, VII, 11, 2-17.

Pinnas et Démétrius, dont les sièges sont inconnus [1]. Dans sa lettre à Hermammon, Denys fait l'éloge du prince qui a donné la paix aux chrétiens [2].

A partir de ce moment, le témoignage doublement autorisé de l'évêque, qui raconte l'histoire contemporaine de son église et sa propre histoire, va nous faire défaut. Avant de quitter Denys d'Alexandrie, il faut rappeler son attitude pleine de modération et de prudence dans la question des *lapsi*, qui préoccupait alors les chefs de toutes les grandes églises. Il ratifie le jugement des martyrs qui ont accueilli avec miséricorde les apostats repentants. Sous une forme délicate, il conseille à l'évêque d'Antioche de faire comme lui. Le ciel même approuve cette modération, témoin l'histoire de Sérapion, qui, sur son lit de mort, demande la réconciliation, et attend, pour mourir, qu'un enfant, à défaut du diacre, lui apporte l'eucharistie [3].

Un des premiers, Denys a vu qu'il est des dévouements aussi méritoires que le sacrifice de sa vie pour la foi, et dans une de ses lettres pascales, où il décrit avec émotion la peste d'Alexandrie, il exalte les martyrs de la charité : « Les meilleurs de nos frères quittaient la vie de cette manière : des prêtres, des diacres, des laïques d'excellent renom ; et ce genre de mort, conséquence d'une vive pitié et d'une foi robuste, semble n'être pas inférieure au martyre [4]. »

Eusèbe connaissait une lettre de Denys *Sur le martyre*, adressée à Origène [5]. Que ne l'a-t-il sauvée de l'oubli en l'insérant dans son histoire ?

Nous arrivons à la grande persécution qui n'a laissé nulle part de traces aussi profondes que dans l'église d'Égypte. Pour esquisser le tableau de cette époque terrible, Eusèbe n'a qu'à puiser dans ses propres souvenirs. La tempête faisait rage autour de lui. Il était bien placé pour se rendre compte du désastre, et il ne demeure point immobile dans son poste d'observation. Nous le voyons assister, à Tyr, à des scènes

[1] *Hist. eccl.*, VII, 13. [2] *Hist. eccl.*, VII, 23.
[3] *Hist. eccl.*, VII, 42, 5-6 ; 44, 2-6.
[4] *Hist. eccl.*, VII, 22, 8.
[5] *Hist. eccl.*, VI, 46, 2.

d'amphithéâtre, dont les héros sont des martyrs égyptiens [1]. Ses voyages le conduisent sur le sol d'Égypte, et, dans la Thébaïde, il est témoin des exécutions en masse qui ensanglantent cette région [2].

Lui-même distingue deux classes de martyrs d'Égypte : ceux qui ont versé leur sang sur le sol de la patrie, et ceux qui sont morts à l'étranger [3].

Parmi ces derniers il compte d'abord ceux qui furent jetés aux bêtes à Tyr, en Phénicie, et que les bêtes, quoique aiguillonnées par les bourreaux, respectèrent. Il fallut en venir à la mort par le glaive [4]. Tout entier à l'admiration que lui inspiraient ces intrépides chrétiens, il n'a pas songé à s'enquérir de leurs noms, à moins qu'il n'ait pas jugé à propos de les redire. Leurs reliques elles-mêmes ont péri : les corps furent jetés à la mer.

Les martyrs de Palestine, dont l'évêque de Césarée a fait un dénombrement si exact, sont mêlés de quelques égyptiens. Parmi les jeunes gens qui vont s'offrir au préfet Urbain à Césarée, il y en a deux, Paésis et Alexandre [5]. Quatre-vingt-dix-sept hommes, avec des femmes et des enfants, qui travaillaient dans les mines de porphyre de la Thébaïde, sont envoyés au gouverneur de Palestine Firmilien, qui leur fait couper les tendons du pied gauche et crever l'œil droit. Puis on les envoie aux mines de la province [6]. Un autre groupe de cent trente confesseurs subit les mêmes peines [7].

Au service de ceux de ces confesseurs qui souffraient dans les mines de Cilicie, l'église d'Égypte avait député quelques chrétiens charitables. Ils furent pris et, comme eux, mutilés. Trois d'entre ces héros, retenus à Ascalon, Arès, Promos et Élie, y furent exécutés ; le premier périt sur le bûcher, les deux autres par le glaive [8].

Parmi les compagnons de martyre de S. Pamphile se trouvèrent cinq Égyptiens qui avaient accompagné des condamnés aux mines et revenaient de Cilicie. Ils furent pris en entrant à Césarée. Quand le gouverneur leur demanda leurs noms,

[1] *Hist. eccl.*, VIII, 27, 2.
[2] *Hist. eccl.*, VIII, 9, 4.
[3] *Hist. eccl.*, VIII, 6, 10.
[4] *Hist. eccl.*, VIII, 7.
[5] *Mart. Palaest.*, III, 3.
[6] *Mart. Palaest.*, VIII, 1.
[7] *Mart. Palaest.*, VIII, 13.
[8] *Mart. Palaest.*, X, 1.

ils ne donnèrent pas ceux qu'ils portaient et qui étaient des noms d'idoles. Ils déclarèrent s'appeler Élie, Jérémie, Isaïe, Samuel, Daniel. C'est sous ces noms de prophètes qu'ils nous sont connus [1].

Quatre autres Égyptiens, les évêques Péleus et Nilus, avec Élie et Patermouthios furent brûlés vifs à Phéno [2]. Péleus était un partisan de Mélèce de Lycopolis,son compagnon de déportation [3]. Un autre groupe anonyme fut martyrisé avec Silvanus de Gaza. Ordre avait été donné de mettre à mort les confesseurs que l'âge ou la maladie rendait incapables de se livrer au travail des mines. Il y en eut trente-neuf, égyptiens pour la plupart. Parmi eux se trouvait Jean, déjà aveugle et victime des plus mauvais traitements. Eusèbe le connut et fait de lui un portrait admirable [4].

De ces Égyptiens qui souffrirent en terre étrangère on ne peut guère séparer Aedesius, allant chercher à Alexandrie un martyre aussi glorieux que celui de son frère Apphien [5].

En Égypte même, Eusèbe compte des victimes de la persécution par milliers, *μυρίοι τὸν ἀριθμόν*, hommes, femmes et enfants. Aucun nom n'est cité, mais l'horreur des supplices inventés par les bourreaux, et l'ardeur du martyre chez les chrétiens ressortent bien de ce rapide tableau : « Pour la doctrine du Sauveur, ils méprisèrent cette vie passagère et endurèrent divers genres de mort : les uns, après les ongles de fer, les chevalets, les fouets les plus cruels et mille autres tourments de tout genre dont le récit fait frémir, étaient livrés au feu ; d'autres étaient jetés à la mer ; d'autres courageusement tendaient leurs têtes au bourreau ; les uns suc-

[1] *Mart. Palaest.*, XIII, 8-13.

[2] *Mart. Palaest.*, XIII, 3. Dans la recension brève, Eusèbe cite Péleus et Nilus évêques des Égyptiens, avec un prêtre anonyme et Patermouthios ; la localisation manque. Dans la longue recension, les compagnons des évêques sont deux laïques, Élie et Patermouthios, tous égyptiens et martyrisés à Phéno. CURETON, *Martyrs in Palestina*, p.47 ; VIOLET, *Die Palästinensischen Märtyrer*, p.106. Patermouthios est cité aussi dans Photius, *Biblioth.* 118, *P. G.*, t. CIII, p. 397.

[3] ÉPIPHANE, *Haeres.* 68, *P. G.*, t. XLII, p. 188.

[4] *Mart. Palaest.*, XIII. Cf. CURETON, p. 47-48 ; VIOLET, p. 107-108.

[5] *Mart. Palaest.*, V. Voir la longue recension que nous avons publiée ici même, t. XVI, p. 122-27.

combaient dans les tortures, d'autres étaient consumés par la faim, d'autres étaient crucifiés comme les malfaiteurs, ou pire encore, cloués la tête en bas et gardés en vie jusqu'à ce qu'ils mourussent de faim sur le gibet [1]. » Suivant son habitude, dans ces raccourcis historiques, Eusèbe généralise des faits déterminés, et l'on peut être certain que chaque trait contient une allusion. Mais il serait téméraire de vouloir préciser.

La description des horreurs dont la Thébaïde eut alors le spectacle dépasse tout cela. Les martyrs sont déchirés avec des coquillages ou des tessons ; les femmes suspendues par un pied, sans vêtements, la tête en bas ; d'autres sont écartelés au moyen de branches d'arbres ramenées violemment et abandonnées à leur position naturelle. Et les supplices se succédèrent pendant plusieurs années. Il y avait le même jour parfois dix ou vingt victimes ; parfois trente, soixante ou même cent, auxquelles il faut ajouter des femmes et des enfants [2]. « Nous avons vu nous-mêmes, ajoute l'historien, étant sur les lieux, un grand nombre d'hommes à la fois, subir le même jour qui la décapitation, qui la peine du feu, au point que le fer du bourreau en était émoussé et hors de service, et que les exécuteurs fatigués se relayaient. C'est alors que nous avons pu admirer l'ardeur, la force vraiment divine et le zèle de ceux qui croient au Christ de Dieu. En même temps qu'une sentence était prononcée, d'autres accouraient au tribunal et se proclamaient chrétiens sans souci des souffrances et des tortures de toutes sortes qui les attendaient ; avec une incroyable intrépidité de langage, ils parlaient de la religion du Dieu unique, et recevaient avec joie et le sourire aux lèvres leur sentence de mort, chantaient des hymnes et, jusqu'au dernier soupir, faisaient monter des actions de grâces vers le Dieu de l'univers [3]. »

De la Thébaïde, Eusèbe passe à Alexandrie, et le martyre de Philorome, officier impérial de haut grade, avec Philéas, évêque de Thmouis, lui sert de transition [4]. C'est qu'en effet Philéas a laissé une lettre pastorale sur les martyrs, et les extraits transcrits par Eusèbe complètent et accentuent ses

[1] *Hist. eccl.*, VIII, 8. [2] *Hist. eccl.*, VIII, 9, 1-3.
[3] *Hist. eccl.*, VIII, 9, 4-5. [4] *Hist. eccl.*, VIII, 9, 6-8.

propres données. On voit chez lui que pour les chrétiens la protection des lois et les règles ordinaires de la justice n'existaient point.La populace avait toute liberté de les maltraiter, et c'était à qui les frapperait à coups de bâton ou les fouetterait. Puis c'étaient des supplices raffinés. Attachés, les membres tendus, ils n'étaient pas seulement, comme des assassins, condamnés à avoir les flancs labourés ; on leur déchirait tout le corps et jusqu'aux joues. D'autres étaient suspendus par une main, tourment cruel qui se faisait sentir dans toutes les articulations. Ou bien on les liait aux colonnes du portique, sans que les pieds touchassent terre, de manière que le poids du corps forçât les cordes à se serrer. Le gouverneur les interrogeait alors, puis les abandonnait pour passer à d'autres, laissant auprès d'eux un agent chargé d'épier le moindre signe de faiblesse. Après tout cela, c'était pour ces corps meurtris les entraves, jusqu'au quatrième cran. Les uns mouraient dans les tortures, d'autres succombaient dans la prison, quelques-uns, à force de soins, guérissaient, et, ajoute l'évêque, en devenaient plus courageux. Car mis en demeure de choisir entre la liberté au prix d'un sacrifice impie et la mort, ils choisissaient la mort sans hésitation et avec joie [1].

Un épisode de la persécution de Maximin à Alexandrie, qu'Eusèbe n'a point connu, doit trouver sa place ici : c'est celui de S. Antoine, abandonnant son monastère pour accompagner les martyrs. « Allons nous aussi, dit-il, combattre, si on nous appelle ; ou du moins allons contempler ceux qui combattent. » Il désirait le martyre, mais ne voulant pas se livrer,il servait les confesseurs dans les mines et dans les prisons. Au tribunal surtout il s'appliquait à soutenir leur courage, et ne les abandonnait pas jusqu'à ce qu'ils eussent consommé leur sacrifice. Le juge voyant son intrépidité, défendit qu'aucun solitaire se montrât au tribunal. Mais Antoine ne fit nul cas de cette défense, et continua son ministère de charité jusqu'à la fin de la persécution, avec le regret de n'avoir pu contenter son désir du martyre [2].

Le prêtre Isidore, hospitalier de l'église d'Alexandrie, raconta

[1] *Hist. eccl.*, VIII, 10, 4-10.
[2] Athanasii, *Vita S. Antonii*, 46, *P. G.*, t. XXVI, p. 909-12.

à Palladius l'histoire d'une martyre, qu'il tenait du grand saint Antoine. Elle s'appelait Potamienne, et fut, durant la persécution de Maximien, victime de son amour de la chasteté. Le tyran la fit jeter dans une chaudière de poix brûlante où elle se laissa enfoncer lentement [1].

A part la date et quelques détails secondaires, c'est le récit de la Passion de S[te] Potamienne raconté par Eusèbe. On se souvient qu'il la rattachait à la persécution de Sévère [2]. L'historien se serait-il trompé sur l'époque ? Ce n'est pas probable. Est-il seulement certain que la mention de l'empereur est de S. Antoine, plutôt que d'Isidore ou de Palladius lui-même ? Comme on l'a fait remarquer, les souvenirs d'Isidore remontaient à une quarantaine d'années, et Palladius ne les mit par écrit que trente ans plus tard [3]. Il serait peu raisonnable de corriger Eusèbe d'après une donnée aussi incertaine ; encore moins de distinguer deux saintes homonymes, l'une sous Sévère, l'autre sous Maximien [4].

Sur la persécution en Libye, il nous reste un témoignage d'un autre évêque-martyr, qu'Eusèbe n'a point utilisé non plus, nous voulons parler des canons pénitentiels de Pierre d'Alexandrie, extraits de l'écrit *περὶ μετανοίας*, qui date de 306. Le passage jette un singulier jour sur les procédés employés pour arracher aux chrétiens un semblant d'apostasie. « S'il en est, dit l'évêque, qui ont souffert violence et ont été contraints, un bâillon sur la bouche et privés de leurs mouvements, et qui, inébranlables dans la foi, ont courageusement laissé brûler leurs mains étendues malgré eux sur l'autel du sacrifice (comme me l'ont écrit de leur prison les bienheureux martyrs à propos de ceux de Libye, ainsi que d'autres de mes collègues), ceux-là peuvent, surtout si le témoignage des autres frères s'y ajoute, prendre dans les offices le rang des confesseurs, tout comme ceux qui, après la torture, n'ayant plus qu'un souffle de vie et privés de l'usage

[1] *Historia Lausiaca*, III, BUTLER, t. II, p. 18. Le même récit avec quelques variantes se trouve dans un synaxaire au 7 juin, *Synax. eccl. CP.*, p. 735, et dans la Passion des XLV martyrs de Nicopolis *BHG*. 1216, n. 10, 11.

[2] Plus haut, p. 9. [3] BUTLER, t. c., p. 185.

[4] *Act. SS.*, Iul. t. II, p. 6-7.

de la parole, ne disent rien et ne bougent point pour résister à ceux qui leur font violence. Car ils n'ont point consenti à l'infamie de ceux-là, comme me l'ont assuré mes collègues [1]. »

Les documents que nous venons de passer en revue donnent sur la chrétienté d'Égypte durant la grande persécution une impression que ne laissent point les textes relatifs à la persécution de Dèce. Denys d'Alexandrie, nous l'avons vu, commence par nous parler des lamentables défections qu'entraîna l'application de l'édit, et malgré les exemples d'héroïsme qu'il leur oppose, nous demeurons sous le coup de ces loyales et tristes révélations. Au contraire, Eusèbe et Philéas sont tout à l'admiration. L'ardeur et la constance des martyrs est leur thème à peu près exclusif, et il est si peu question chez eux de chutes et d'apostasies, que l'on songe à peine, au milieu de cet élan général, à la possibilité d'une défaillance.

Malgré ce que l'on sait de la ténacité et de l'endurance propres à la race [2], on devine bien que la réalité ne fut point si glorieuse, et les canons de Pierre d'Alexandrie, dont nous avons cité un extrait, nous remettent en présence des inévitables conséquences de l'humaine faiblesse en temps de persécution. Nous ne savons quelle fut alors la proportion des « tombés ». Mais on en voit qui se repentent et implorent leur pardon, et les difficultés que créèrent ailleurs les conditions de la réconciliation se firent sentir avec acuité dans l'église d'Égypte. Ce fut l'origine du schisme Mélétien. Pierre d'Alexandrie avait à l'égard des malheureux qui sollicitaient leur grâce des exigences modérées, dont les canons donnent la mesure. L'évêque de Lycopolis, Mélèce, les trouvait trop douces et jugeait prématuré tout règlement de compte avant la fin de la persécution. Son opposition se compliquait d'ingérences

[1] A.P. de Lagarde, *Reliquiae iuris ecclesiastici antiquissimae*, p.73.

[2] A ce propos on cite d'abord Élien, *Varia Hist.*, VII, 18 : *Αἰγυπτίους φασὶ δεινῶς ἐγκαρτερεῖν ταῖς βασάνοις καὶ ὅτι θᾶττον τεθνήξεται ἀνὴρ αἰγύπτιος στρεβλούμενος ἢ τἀληθὲς ὁμολογήσει.* Hercher, p. 87. Et Ammien Marcellin, XXII, 16, 23 : *Erubescit apud eos si qui non infitiando tributa plurimas in corpore vibices ostendat, et nulla tormentorum vis inveniri adhuc potuit quae obdurato illius tractus latroni invito elicere potuit ut nomen proprium dicat.*

injustifiées dans l'administration des églises qui ne dépendaient point de lui, et quatre évêques, qui attendaient le martyre [1] dans leur prison d'Alexandrie, Hésychius, Pachôme, Théodore et Philéas, lui firent des représentations que nous avons encore [2]. Mélèce, excommunié par l'évêque Pierre, continua, aux mines de Phaeno, où il fut envoyé ensuite, son œuvre de discorde. Lui et ses partisans organisèrent, sous le nom d'« église des Martyrs », un schisme qui eut quelque durée et finit par sombrer dans l'hérésie [3].

Pierre d'Alexandrie mériterait de nous arrêter plus longtemps. Les documents historiques et les récits hagiographiques qui le concernent sont si nombreux et si imparfaitement étudiés qu'ils exigeraient un travail spécial et considérable [4]. Eusèbe fait de lui un vif éloge [5]. En rappelant sa mort et celle de ses prêtres Faustos, Dios et Ammonios, il l'appelle *θεῖόν τι χρῆμα διδασκάλων τῆς ἐν Χριστῷ θεοσεβείας* [6]. A la reprise de la persécution de Maximin, Pierre qui se croyait libre fut pris et emmené sans motif ; puis, subitement et sans jugement, décapité. Il en fut de même, ajoute Eusèbe, de plusieurs évêques d'Égypte [7].

[1] *Hist. eccl.*, VIII, 13, 7. [2] *P. G.*, t. X, p. 1565-68.

[3] Outre les documents cités, il faut consulter les pièces qui font suite à l'*Historia acephala* de S. Athanase, P. Battifol, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. X, p. 128-43 ; l'*Apologia contra Arianos*, 59, *P. G.*, t. XXV, p. 355-56; l'*Epistola ad episcopos Aegypti et Libyae*, 22, 23, t.c., p. 587-93; Épiphane, *Haeres.*, LXVIII, *P. G.*, t. XLII, p. 184-201. Cf. l'article *Meletius* de H. Achelis, dans *Realencyklopaedie für prot. Theologie*, t. XII, p. 558-62.; O. Seeck, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XVII (1897), p. 62-71 ; E. Schwartz, *Zur Geschichte des Athanasius, V*, dans *Nachrichten von der k. Gesellschaft zu Göttingen*, 1905, p. 164-87.

[4] *BHG.* 1502, 1503 ; *BHO.* 929-932. Cf. F. Nau, dans *Anal. Boll.*, t. XIX, p. 12 ; *BHL.* 6692-98. Sur les fragments coptes publiés par C. Schmidt, *Fragmente einer Schrift des Märtyrer Bischofs Petrus von Alexandrien*, dans *Texte und Untersuchungen*, N. F. t. V, 4, voir nos remarques dans *Anal. Boll.*, t. XX, p. 101-103, et W. Crum, *Texts attributed to Peter of Alexandria*, dans *Journal of theological Studies*, t. IV (1902-1903), p. 387-97.

[5] *Hist. eccl.*, VII, 32, 31.

[6] *Hist. eccl.*, VIII, 13, 7 ; cf. IX, 6, 2.

[7] *Hist. eccl.*, IX, 6, 2.

On a pensé que ceci était une allusion aux évêques Philéas, Hésychius, Pachôme et Théodore, cités ailleurs parmi les évêques égyptiens qui souffrirent le martyre, et cela dans une énumération où Pierre d'Alexandrie tient la tête[1]. Mais en réalité l'historien n'affirme point qu'ils furent exécutés vers la même époque. Dans tout le chapitre il est simplement question « des chefs d'églises qui ont montré, en versant leur sang, la vérité de la religion qu'ils prêchaient ». S'il est vrai, comme le disent ses Actes, que S. Philéas fut jugé par Culcianus, son martyre eut lieu au plus tard en 305, comme on le verra par la chronologie des préfets, donc six ans avant Pierre d'Alexandrie[2].

D'après le martyrologe syriaque, l'anniversaire de Pierre tombe le 24 novembre ; le 26, d'après l'hiéronymien. Les coptes et les grecs font sa fête le 25 ; c'est la date traditionnelle. D'autre part, il fut mis à mort la neuvième année de la persécution[3], c'est-à-dire entre le 23 février 311 et le 23 février 312. Ce fut donc le 25 novembre 311[4].

Après sa mort la persécution ne fit plus de victimes en Égypte, et l'on s'habitua à désigner Pierre d'Alexandrie sous le titre de « dernier des martyrs ». L'auteur de sa Passion le lui fait donner prophétiquement par une voix venue d'en haut : *Πέτρος ἀρχὴ ἀποστόλων, Πέτρος τέλος μαρτύρων*[5]. Mais déjà S. Athanase mettait en rapport la fin de la persécution et la mort de l'évêque : *ἐπειδὴ λοιπὸν ὁ διωγμὸς ἐπαύσατο καὶ μεμαρτύρηκεν ὁ μακαρίτης ἐπίσκοπος Πέτρος*[6].

[1] *Hist. eccl.*, VIII, 13, 7.

[2] Sans être aussi précis, HARNACK, *Die Chronologie der altchristlichen Litteratur*, t. II, 2, p. 70, est également d'avis que Philéas appartient à la première grande phase de la persécution et plus probablement à l'année 305.

[3] EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VIII, 32, 31.

[4] HARNACK, t. c., p. 71, admet aussi « fin novembre 311 ». C. SCHMIDT, t. c., p. 33, adopte l'année 312. Pour GUTSCHMIDT, *Kleine Schriften*, t. II, p. 426, c'est l'année 310.

[5] *BHG.* 1502, VITEAU, p. 79 ; *BHG.* 1503, COMBEFIS, p. 211. Cf. *Anal Boll.*, t. XX, p. 102.

[6] *Vita S. Antonii*, 47, *PG.*, t. XXVI, p. 912.

Pour apprécier les documents qui ont rapport aux martyrs, il est fort important de connaître la suite des magistrats qui furent, en Égypte, les exécuteurs des édits impériaux. La liste des préfets est malheureusement incomplète et les éléments chronologiques sont parfois flottants [1]. Voici ce que permet de dire l'état actuel des recherches. Nous ne parlons naturellement que des magistrats qui furent mêlés à l'œuvre persécutrice.

Λαῖτος, Quintus Maecus Laetus, était préfet d'Égypte la dixième année de Sévère [2], soit en 201-202. Il fut remplacé au commencement de cette année par

'Ακύλας, Subatianus Aquila, qui, d'après un papyrus, était en charge la même dixième année de Sévère [3]. Eusèbe, qui vient de dire qu'Origène fut mis à la tête de l'école catéchétique à l'âge de dix-huit ans, ajoute qu'il grandit dans la persécution sous Aquila, gouverneur d'Alexandrie [4].

Σαβῖνος, Aurelius Appius Sabinus, sous Dèce, était préfet d'Égypte en 250 [5].

Sous Gallien (254-268), *Αἰμιλιανός*, Marcus Iulius (?) Aemilianus [6], paraît avoir été vice-préfet d'Égypte. Le procès-verbal de l'interrogatoire de l'évêque Denys appelle toujours ce magistrat *Αἰμιλιανὸς διέπων τὴν ἡγεμονίαν* [7].

Pour la période de la grande persécution, Eusèbe nomme Culcianus [8] et Hiéroclès [9]. Dans un document de l'année 307,

[1] Sur les préfets d'Égypte voir P. Meyer, dans *Hermes*, t. XXXII (1897), p. 210-34 ; A. Stein, dans *Jahreshefte des oesterr. archaeologischen Instituts*, t. III (1900), Beiblatt, p. 210-11; Seymour De Ricci, dans *Proceedings of the Society of biblical Archaeology*, t. XXIV(1902), pp. 56-67, 97-107 ; L. Cantarelli, *La serie dei prefetti di Egitto*, dans *Memorie della R. Accademia dei Lincei*, S. V, t. XII, p. 48-120 ; t. XIV, pp. 313-58, 385-440.

[2] Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 2, 2 ; De Ricci, l. c., p. 100, n. 70 ; Cantarelli, op. c., t. XII, p. 106.

[3] Papyrus de Berlin 484 ; De Ricci, n.71; Cantarelli, t. c., p. 107.

[4] *Hist. eccl.*, VI, 3, 3.

[5] *Hist. eccl.*, VI, 40, 2 ; De Ricci, n. 83 ; Cantarelli, t. c., p. 115.

[6] De Ricci, n. 85 ; Cantarelli, t. c., p. 116.

[7] Eusèbe, *Hist. eccl.*, VII, 11, 6-11.

[8] *Hist. eccl.*, IX, 11, 4.

[9] *Mart. Palaest.*, V, 3 (longue recension), *Anal. Boll.*; t. XVI, p. 127. Non cité par De Ricci.

figure Satrius Arrianus [1], plus connu par des textes hagiographiques de date beaucoup plus récente. On a soutenu qu'Arrianus était simplement préfet de la Thébaïde[2].

S'il faut s'en rapporter à la source de S. Épiphane à propos du schisme Mélétien [3], Culcianus était préfet de la Thébaïde en même temps que Hieroclès était préfet d'Alexandrie. Synchronisme impossible ; car Clodius Culcianus était préfet d'Égypte en 303, comme l'atteste un document de l'époque [4], donc dès les commencements de la persécution où il se distingua par ses cruautés [5]. Passer d'Alexandrie en Thébaïde eût été déchoir, ce qui n'arriva pas au personnage dont on vante le *cursus honorum* particulièrement brillant [6].

Comme Hiéroclès était consulaire de Bithynie au moment où parurent les édits dont il fut, paraît-il, l'inspirateur [7], et qu'il est signalé à Alexandrie quelques années plus tard, c'est donc qu'il succéda à Culcianus. Mais à quel moment ? Il apparaît dans l'histoire de l'église d'Égypte à l'occasion du martyre d'Aedesius. On se souvient qu'Aedesius avait un frère, Apphianus, qui ne se distingua pas moins que lui par son zèle pour la foi, et qui fut exécuté avant lui, le 2 avril 305 [8]. Aedesius le suivit de près, *μικρὸν τῷ χρόνῳ ὕστερον* [9]. Il est assez naturel de penser, d'après cela, que les deux frères moururent au cours de la même année, d'où il faudrait conclure que la mutation des préfets se fit au plus tard en 305.

Mais on a cru pouvoir abaisser cette date, et voici l'argumentation. D'après Eusèbe, Aedesius « après de nombreuses

[1] GRENFELL, *Greek papyri*, t. II, n. 78 ; Cf. CANTARELLI, op. c., t. XIV, p. 328, qui propose la date de 306.

[2] Voir *Papiri greci e latini della Società Italiana*, t. I (Firenze, 1912), p. 55.

[3] *Haeres.* LXVII, *P. G.*, t. XLII, p.164-65.

[4] GRENFELL-HUNT, *Oxyrhynchus Papyri*, t.I, p. 132 ; CANTARELLI, t. c., p 324

[5] SEECK, dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopaedie*, t. VIII, 2, p. 1477, place la préfecture de Hiéroclès dans les premiers temps de la persécution, en se basant sur Épiphane.

[6] EUSÈBE, *Hist. eccl.*, IX, 11, 4.

[7] Voir LACTANCE, *De mort. pers.*, XVI, 4 ; *Divin Instit.*, V, 2, 2, 12.

[8] *Mart. Palaest.*, IV, 8. [9] *Mart. Palaest.*, V, 2.

confessions et des mauvais traitements prolongés dans les prisons, fut d'abord envoyé aux mines de cuivre de Palestine; plus tard, après y avoir souffert, il vint à Alexandrie et rencontra Hiéroclès,qui avait l'Égypte entière sous son gouvernement et s'occupait de juger des chrétiens [1] ». Or la première fois qu'il est question de condamnations aux mines, c'est la cinquième année de la persécution, soit en 307 [2]. Ce n'est donc pas avant cette année qu'Aedesius a été envoyé aux travaux forcés à Phaeno. En 308, il y eut pour les condamnés aux mines de Phaeno une détente [3], dont Aedesius profita pour passer en Égypte, et accomplir l'exploit que l'on sait. Voici donc, conclut-on,une date certaine. Hiéroclès était préfet en 308, ce qui ne veut pas dire qu'il était entré en charge précisément cette année-là [4].

Les faiblesses de ces déductions sautent aux yeux. D'abord on ne voit pas comment Eusèbe aurait pu qualifier de court intervalle, un délai de trois ans. Puis, il est bien vrai qu'en 307 on est entré dans une nouvelle phase, que les exécutions capitales sont le plus souvent remplacées par le travail des mines dans des conditions particulièrement cruelles. Ce fut en vertu d'une mesure générale [5], d'où on aurait tort de conclure qu'avant ce moment aucun confesseur n'avait été condamné à cette peine, qui ne fut point établie alors pour la première fois, et rien ne fait deviner qu'Aedesius fit partie de la troupe envoyée au bagne le 2 avril 307 [6]. Ensuite, ce n'est pas à Phaeno, comme on nous le dit, que l'année suivante les chaînes des forçats chrétiens tombèrent, c'est dans la Thébaïde : *τοῖς ἐπὶ Θηβαΐδος*, où Aedesius n'était pas.

La question se compliquerait et deviendrait pratiquement insoluble s'il fallait adopter la nouvelle chronologie du schisme

[1] *Mart. Palaest.*, V, 2, 3 (longue recension).
[2] *Mart. Palaest.*, VII, 2. [3] *Mart. Palaest.*, IX, 1.
[4] C'est la thèse de C. SCHMIDT, dans sa note *Die Praefecten Aegyptens während der Verfolgung*. Voir *Texte und Untersuchungen*, N. F. t. V, p. 47-50. Dans l'article *Hierokles* de la *Realencyklopaedie für Protestantische Theologie*, K. J. NEUMANN n'entre pas dans ces détails et se contente de dire qu'on constate la présence de Hiéroclès peu après la condamnation d'Apphianos (305).
[5] EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VIII, 12. 8.
[6] *Mart. Palaest.*, VII, 2.

Mélétien proposée dernièrement. Négligeant le témoignage si précis d'Athanase [1], qui en fixe les origines en 305 ou 306 elle prétend descendre jusqu'à l'automne de 311 [2]. Du même coup la durée de la préfecture de Culcianus se trouve allongée et l'avènement d'Hiéroclès retardé. Une discussion détaillée ne peut prendre place ici. Disons simplement que le nouveau système est très loin de s'imposer [3]. Quant aux textes hagiographiques où figure Culcianus, nous n'en ferons pas usage pour le moment.

Retenons provisoirement que Culcianus est en charge en 303 ; Hiéroclès en 305. Il n'y a pas lieu de placer entre ces deux préfets un *Εὐστράτιος ἡγεμών* [4], qui n'est attesté que par des textes hagiographiques sans autorité.

Revenons aux martyrs. En négligeant les anonymes et en groupant les martyrs sans tenir compte des dates, nous relevons dans Eusèbe une liste de soixante noms. On remarquera que les trois quarts sont des noms grecs.

Aedesius *Mart. Palaest.*, V, 3.
Alexander *M. P.* III, 3.
Alexander *Hist. eccl.*, VI, 41, 17.
Ammon *H. E.* VI, 41, 22-23.
Ammonarion *H. E.* VI, 41, 18.
Ammonius *H. E.* VIII, 13, 7.
Apollonia *H. E.* VI, 41, 7.
Ares *M. P.* X, 1.
Ater *H. E.* VI, 41, 19-20.
Basilides *H. E.* VI, 5, 1-6.
Besas *H. E.* VI, 41, 16.
Cheremon *H. E.* VI, 42, 3.
Cronion *H. E.* VI, 41, 15.
Daniel *M. P.* XIII, 8.
Dionysia *H. E.* VI, 41, 18.
(Dioscorus *H. E.* VI, 41, 20.)
Dius *H. E.* VIII, 13, 7.
Elias *M. P.* X, 1.
Elias *M. P.* XIII, 8.
Epimachus *H. E.* VI, 41, 17.
Faustus *H. E.* VI, 40, 9 ; VII, 11 ; VIII, 13, 7.
Heraclides *H. E.* VI, 4, 3.
Heraïs *H. E.* VI, 4, 3.
Heron *H. E.* VI, 41, 19, 20.
Heron *H. E.* VI, 4, 3.

[1] *Epistola ad episcopos Aegypti et Libyae*, 22 : ἀλλ' οἱ μὲν (Μελιτιανοὶ) πρὸ πεντήκοντα καὶ πέντε ἐτῶν σχισματικοὶ γεγόνασιν. *P. G.*, t. XXV, p. 589.

[2] H. Achelis, article *Meletius von Lykopolis*, dans *Realencyklopaedie für protestantische Theologie*, t. XII, p. 558.

[3] Harnack, *Die Chronologie*, t. II, 2, p. 72.

[4] Cantarelli, t. c., p. 325.

Hesychius *H. E.* VIII, 13.
Ieremias *M. P.* XIII, 8.
Ingenes *H. E.* VI, 41, 23.
Iohannes *M. P.* XIII, 6-8.
Isaias *M. P.* XIII, 8.
Ischyrion *H. E.* VI, 42, 1.
Isidorus *H. E.* VI, 41, 19-20.
Iulianus *H. E.* VI, 41, 15.
Leonides *H. E.* VI, 1; 2, 12-13.
Lucius *H. E.* VII, 11, 24.
Macar *H. E.* VI, 41, 17.
Marcella *H. E.* VI, 5, 1.
Mercuria *H. E.* VI, 41, 18.
Metras *H. E.* VI, 41, 2, 3.
Nemesion *H. E.* VI, 41, 21.
Nilus *M. P.* XIII, 3 ; *H. E.* VIII, 13, 5.
Pachymius *H. E.* VIII, 13, 7.
Paesis *M. P.* III, 3-4.
Patermuthius *M. P.* XIII, 3.
Peleus *M. P.* XIII, 3 ; *H. E.* VIII, 13, 5.
Petrus *H. E.* VII, 32, 31 ; VIII, 13, 7 ; IX, 6, 2.
Phileas *H. E.* VIII, 7-9 ; 10 ; 13, 7.
Philoromus *H. E.* VIII, 9, 7-8.
Plutarchu *H. E.* VI, 5, 1-6.
Potamiaena *H. E.* VI, 5, 1-3 ; 6-7.
Promos *M. P.* X, 1.
Ptolemaeus *H. E.* VI, 41, 22-23.
Quinta *H. E.* VI, 41, 4.
Samuel *M. P.* XIII, 8.
Serapion *H. E.* VI, 41, 8.
Serenus *H. E.* VI, 4, 2.
Serenus *H. E.* VI, 4, 3.
Theodorus *H. E.* VIII, 13, 7.
Theophilus *H. E.* VI, 41,22-23.
Zenon *H. E.* VI, 41, 22-23.

On a vu à quelles sources excellentes Eusèbe a puisé ; sa liste des martyrs d'Égypte peut être acceptée en toute confiance. Faut-il rappeler qu'elle est très loin d'être complète ? Ne l'avons-nous pas vu négliger de recueillir les noms de ceux qu'il voyait mourir sous ses yeux, et dont plus que personne il admirait la constance ? Le silence d'Eusèbe n'est donc pas par lui-même une présomption défavorable aux martyrs dont les noms sont garantis par d'autres sources. C'est ainsi que les martyrs dont le culte fut le plus répandu en Égypte et bien au delà des frontières du pays, S. Ménas et les saints Cyr et Jean ne sont point cités dans l'*Histoire ecclésiastique*. Pourtant le tombeau de S. Ménas donna naissance à toute une ville, dont on a, de nos jours, exhumé les restes, et les fameuses ampoules que l'on rapportait de là, montrent, à elles seules,

que l'on venait des pays les plus éloignés implorer son intercession [1].

Les martyrs qui rendirent célèbre le sanctuaire de Menouthi ou Aboukir, y furent transportés par S. Cyrille, qui enleva les saints corps à leur tombeau primitif, dans la basilique de Saint-Marc à Alexandrie [2]. Une homélie attribuée à S. Cyrille mentionne trois vierges martyrisées à la même époque que les saints Cyr et Jean [3]. La tradition leur donne les noms de Théoctiste, Théodote, Eudoxie [4].

Dans une hymne de la collection de Jacques d'Édesse en l'honneur des saints égyptiens, nous relevons les noms des saints Nilus, Psom, Paor, Jérémie [5]. Le premier et le quatrième figurent parmi les martyrs de Palestine [6]. Mais ne seraient-ce pas simplement des homonymes ? Les deux autres ne sont pas connus d'ailleurs.

Les papyrus et les inscriptions mentionnent un certain nombre de martyrs dont le culte se trouve ainsi constaté d'assez bonne heure. C'est ainsi que nous lisons dans un papyrus d'Oxyrhynque : *πρεσβείαις τῆς δεσποίνης ἡμῶν τῆς Θεοτόκου καὶ τῶν ἐνδόξων ἀρχαγγέλων καὶ τοῦ ἁγίου ἐνδόξου ἀποστόλου καὶ εὐαγγελιστοῦ καὶ θεολόγου Ἰωάννου καὶ τοῦ ἁγίου Σερήνου καὶ τοῦ ἁγίου Φιλοξένου καὶ τοῦ ἁγίου Βίκτωρος καὶ τοῦ ἁγίου Ἰούστου καὶ πάντων τῶν ἁγίων* [7].

Il y a deux martyrs du nom de Sérénus dans la liste d'Eusèbe ; mais ni Philoxenus, ni Victor, ni Justus n'y ont trouvé place. De Philoxenus il est fait mention dans un autre papyrus [8] ; de même de S.Justus, dont la basilique ou *μαρτύριον*

[1] Sur les textes relatifs à S. Ménas et sur la découverte de sa basilique voir nos articles dans *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 120-23; t.XXX, p. 448-50.

[2] Voir *Les saints d'Aboukir*, dans *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 448-50.

[3] *P. G.*, t. LXXXVII, p. 1101.

[4] *Vita SS. Cyri et Iohannis*, *BHG*. 469, c. 11.

[5] E W. Brooks, *James of Edessa, the Hymns of Severus of Antioch and others*, II, dans *Patrologia orientalis*, t. VII, p. 609-10.

[6] Plus haut, p. 31.

[7] Hunt, *The Oxyrynchus Papyri*, part VIII, n. 1151.

[8] Hunt, t. c., n. 1150.

est désignée [1]. Le martyr Victor était très populaire ; il avait une église à Aphrodito et en bien d'autres endroits [2]. Très souvent aussi se rencontre S. Phoebammon, dont on cite également une église à Aphrodito [3], de même S. Colluthus [4], S. Cyriacus [5]. Ce dernier, qui avait une église à Djême [6], n'est probablement pas distinct de Karakas, dont la fête est inscrite sur un ostracon [7]. C'est encore sur un ostracon qu'on relève la fête de S. Patermouthios, peut-être le martyr connu par Eusèbe; cette fête est rappelée comme une date [8], dont nous serions heureux de fixer la place dans le calendrier.

S. Philothée, que nous rencontrerons ailleurs, est nommé dans les papyrus [9] et sur un étui de scribe trouvé à Antinoé, où il est figuré avec l'invocation : *ἅγιε Φιλόθεε, βοήθει τῷ δούλῳ σου Παμίῳ* [10]. La mention *τοῦ ἁγίου Ψοΐου*, dans un papyrus, est unique [11]. Les saints Sacerdos et Anthéria n'ont d'autre attestation que des inscriptions lues sur des lampes en terre cuite [12].

Les anciens voyageurs sont malheureusement bien sobres de détails sur les sanctuaires qu'ils ont vus en Égypte. Palladius connaît, dans la Thébaïde, le *τόπος* de S. Colluthus [13]; l'auteur de l'*Historia Monachorum* prétend avoir visité la

[1] *The Oxyrynchus Papyri*, part VI, n. 941 ; part X, n. 1311.
[2] KENYON-BELL, *Greek papyri in the British Museum*, t. I, p. 200, n. 113, 8, c ; p. 222, n. 116, c ; t. III, n. 1267, l. 562 (*Βίκτωρος Ψιντοόρου*) ; n. 1419, l. 1012 ; n. 1459, l. 7, 9, 11, 26.
[3] CRUM, *Coptic Ostraca* (London, 1902), p. 32, n. 219, 220 et passim; LEIPOLDT, *Schenute von Atripe*, p. 122 ; KENYON-BELL, t. I, p. 233 ; t. IV, n. 1430, 1432, 1558.
[4] KENYON-BELL, t. IV, n. 1460, l. 117, 156.
[5] KENYON-BELL, t. IV, n. 1460, l. 46, 67, 139.
[6] RÉVILLOUT, dans *Revue égyptologique*, t. I, pp. 101, 104.
[7] CRUM, t. c., p. 61, n. 238.
[8] CRUM, t. c., p. 31, n. 88.
[9] KENYON-BELL, t. IV, n. 1469, 1476, 1491, 1572.
[10] H. OMONT, dans *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1898, p. 330-32.
[11] KENYON-BELL, t. IV, n.
[12] LEFEBVRE, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Égypte*, n. 739, 740. Sur Apa Sacerdos voir DE ROSSI, *Bullettino*, 1866, p. 72.
[13] *Hist. Lausiaca*, 60, BUTLER, t. II, p. 154.

basilique et vénéré les reliques des saints Apollonius et Philémon [1]. A Alexandrie, Antonin a vu trop peu de chose ou trop peu retenu à notre gré : *ibi enim requiescit sanctus Athanasius, sanctus Faustus, sanctus Epimachius, sanctus Antoninus, sanctus Marcus vel alia multa corpora sanctorum*[2]. Faustus et Épimaque font partie de la liste d'Eusèbe. Il est question aussi dans un vieux document d'une église ou d'un monastère d'Apa Faustus [3]. Nous n'osons nous prononcer pour l'identification. Cosmas, d'après Théodore d'Alexandrie, cite une église de Saint-Victor : *ἐν τῷ ἁγίῳ Βίκτορι* [4].

Faut-il compter parmi les martyrs d'Alexandrie Piérius, un des chefs de l'école catéchétique et son frère Isidore ? Un texte de Philippe de Sidé (v. 430) le donnerait à penser. *Θεόδωρος δέ τις συνηγορῶν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ γράψας δι' ἐπῶν ἐν τρισκαιδεκάτῳ λόγῳ φησίν, ὅτι καὶ Πιέριος καὶ Ἰσίδωρος ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ ἐμαρτύρησαν καὶ ναὸν ἔχουσιν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ μέγιστον* [5]. Donc deux martyrs et une église sous leur vocable. Photius, lui aussi, se fait d'abord l'écho de cette tradition [6] ; mais ailleurs il lui en oppose une autre, sans vouloir se décider : *καὶ οἱ μὲν αὐτὸν καὶ μαρτυρίῳ τὸν βίον τελειῶσαι, οἱ δὲ μετὰ τὸν διωγμὸν τὸν ὑπόλοιπὸν τοῦ ζῆν χρόνον ἐν Ῥώμῃ διαγεγονέναι* [7]. Ceci est la version de S. Jérôme : *Constat hunc mirae ἀσκήσεως et adpetitorem voluntariae paupertatis scientissimumque dialecticae artis post persecutionem omne vitae suae tempus Romae fuisse versatum* [8].

Cette fois le silence d'Eusèbe peut donner à réfléchir. L'historien connaît Piérius, parle de lui à deux reprises [9], et fait

[1] *Hist. Monachorum*, 21, PREUSCHEN, p. 82.
[2] GEYER, *Itinera Hierosolymitana*, p. 189.
[3] CRUM, *Coptic Ostraca*, p 35, n. 51.
[4] *Topographia christiana*, WINSTEDT, p. 315.
[5] Fragment publié par DE BOOR, *Neue fragmente des Papias* etc. dans *Texte und Untersuchungen*, t. V, p. 171. Le poète Théodore, auquel Philippe se réfère, serait-il le même que Théodore d'Alexandrie cité par Cosmas ?
[6] *Bibliotheca*, cod. 118, *P. G.*, t. CIII, p. 397.
[7] Cod. 119, *P. G.*, t. CIII, p. 401.
[8] *De viris illustribus*, 76.
[9] *Hist. eccl.*, VIII, 32, 26, 27, 30.

son éloge en des termes qui, sous sa plume, surpassent tout panégyrique : il le compare à Pamphile, sans le lui égaler toutefois. Mais aurait-il manqué de dire qu'il partagea, avec cet illustre ami, la gloire du martyre ?

La source de Philippe de Sidé, s'est-on dit, est un poème. Les poètes ne doivent pas être pris à la lettre, et Théodore a sans doute voulu dire que Piérius avait souffert pour la foi [1]. Mais si cela était, comment expliquer qu'on lui eût élevé, en même temps qu'à son frère, une grande église ? On a dit aussi qu'il y avait peut-être confusion, et qu'un martyr Piérius avait été identifié avec le docteur [2]. Avant de se prononcer on voudrait savoir la portée exacte de la phrase *ναὸν ἔχουσιν μέγιστον*. Piérius et Isidore étaient-ils les titulaires d'une basilique élevée sur leur tombeau ou avaient-ils simplement laissé leur nom à un édifice du culte donné par eux à la communauté ? Ce que nous savons des éponymes alexandrins autorise cette dernière explication, et la rend plus vraisemblable que toute autre. Nous ne citerons qu'un texte de S. Épiphane : *Εἰσὶ τοίνυν πλείους τὸν ἀριθμὸν ἐν τῇ Ἀλεξανδρείᾳ σὺν τῇ νῦν κτισθείσῃ τῇ Καισαρείᾳ καλουμένῃ ... <ἡ> Διονυσίου καλουμένη ἐκκλησία, καὶ ἡ τοῦ Θεωνᾶ, καὶ ἡ Πιερίου, καὶ Σεραπίωνος καὶ ἡ τῆς Περσαίας καὶ ἡ τοῦ Διζύας καὶ ἡ τοῦ Μενδιδίου, καὶ ἡ Ἀννιανοῦ καὶ ἡ τῆς Βαυκάλεως καὶ ἄλλαι* [3]. Ce ne sont pas là des vocables de martyrs [4]. On remarquera l'église de Piérius, qui est sans doute celle-là même dont il vient d'être question.

Une sainte qui n'aurait pas échappé à l'attention d'Eusèbe si son martyre avait eu la notoriété que supposent les Actes [5], c'est Catherine d'Alexandrie. Il est vrai que l'on a tenté de

[1] De Boor, l. c., p. 179 ; L. B. Radford, *Three teachers of Alexandria Theognostus, Pierius and Peter* (Cambridge, 1908), p. 45.

[2] Radford, l. c. Solution donnée comme moins probable.

[3] *Haeres.* LIX, *P. G.*, t. XLII, p. 204-205. Il faut lire sans doute *ἡ Πιερίου καὶ ἡ Σεραπίωνος*.

[4] C'est sans doute par distraction que P. D. Scott-Moncrief, article *Coptic Church* dans Hastings, *Encyclopaedia of Religion and Ethics*, t. IV, p. 116, cite « the Church of saint Baucalis ». Cette église est toujours nommée *τῆς Βαυκάλεως*.

[5] *BHG.* 30-32 ; *BHL.* 1957-1678.

la reconnaître [1] dans cette chrétienne anonyme — Rufin lui donne le nom de Dorothée, on ne sait sur quelle autorité — qui résista si héroïquement à la passion que Maximin avait conçue pour elle. Mais Eusèbe dit expressément qu'elle ne fut point mise à mort. L'empereur l'exila et confisqua ses biens [2].

Une autre hypothèse, plus séduisante au premier abord, a été proposée. Catherine, la femme savante qui dispute avec les philosophes, pourrait bien être Hypatia, la platonicienne qui éclipsait tous les philosophes de son temps et qui fut massacrée à Alexandrie [3]. C'est oublier qu'Hypatia était païenne, et que Cyrille d'Alexandrie fut, à tort sans doute, rendu responsable de sa mort.

Un incident auquel Cyrille fut mêlé certainement, sera utilement rappelé ici. Cinq cents moines de Nitrie étaient entrés en ville pour prêter main forte à l'évêque. Ils attendirent le préfet Oreste et l'un d'eux, nommé Ammonius, le blessa à la tête. Une bagarre s'ensuivit au cours de laquelle Ammonius fut pris et finalement exécuté. Cyrille fit déposer son corps dans une église, et,l'appelant désormais Thaumasius, loua son zèle pour la religion et le fit honorer comme martyr. Il se trouva des chrétiens plus modérés pour désapprouver ces exagérations et faire remarquer qu'Ammonius était tombé victime de sa témérité sans avoir jamais été mis en demeure de renier sa foi. Cyrille comprit, et laissa le silence se faire insensiblement autour de la mémoire d'Ammonius [4].

Le culte des martyrs prit en Égypte des développements rapides, et affecta parfois des formes inusitées ailleurs, et bien en harmonie avec les traditions du pays. La Vie de S. Antoine donne à ce sujet une indication curieuse. « Les Égyptiens ont l'habitude, en rendant les devoirs funèbres, d'entourer de linges la dépouille des hommes pieux et surtout les corps

[1] Baronius, *Annal.*, ad ann. 307, n. 31.
[2] *Hist. eccl.*, VIII, 14,15 . Bollandus, dans *Act. SS.*, Febr. t. I, p. 777, a déjà réfuté l'hypothèse de Baronius.
[3] Socrate, *Hist. eccl.*, VII, 15.
[4] Socrate, *Hist. eccl.*, VII, 14.

des martyrs ; mais ils ne les enterrent pas ; ils les gardent chez eux et les placent sur des lits, s'imaginant rendre par là de grands honneurs aux trépassés. Antoine à plusieurs reprises pria les évêques de donner à ce sujet des avertissements à leur peuple. Lui-même réprimandait les laïques et surtout les femmes, leur faisant comprendre que cela n'était ni légitime ni respectueux. Les corps des patriarches et des prophètes sont maintenant encore dans leurs monuments, et le corps du Seigneur lui-même fut déposé dans le tombeau et caché sous une pierre jusqu'à ce qu'il ressuscitât le troisième jour [1]. »

A côté de ces abus, on constate aussi les formes normales du culte, et notamment la célébration solennelle de l'anniversaire. Ces réunions, comme partout ailleurs, entraînaient des inconvénients, et elles devaient au tempérament extrême des naturels du pays un cachet spécial qui n'invitait pas à la piété. Le célèbre Schenoudi, qui mourut après 451, plus que centenaire à ce qu'on assure, était peu édifié de la manière dont ses compatriotes se comportaient aux fêtes des martyrs, et il ne leur ménage pas les reproches. Je cite un fragment de lettre ou de sermon, d'après la traduction de Zoega

Adire loca martyrum ut ores, legas, psallas, sanctifices te et sumas eucharistiam in timore Dei, bonum est. At concinere ibi, edere, bibere, ludere, magis adhuc fornicari, homicidia committere per ebrietatem, luxuriam et rixam in omni vecordia, iniquitas est. Sunt alii intus qui psallunt, legunt et celebrant mysterium, dum foras alii totam viciniam resonare faciunt voce cornuum et tibiarum. Sanctuarium martyrum, domus Christi ; eadem vox est quae comminando exclamat de iis : Domus mea dicta est domus orationis, vos autem fecistis eam speluncam latronum. Fecistis eam forum nundinarium, fecistis eam mercatum mellis et anulorum aliarumque rerum, fecistis locum ubi aestimetis vitulos vestros, ubi stabulent asini vestri et equi, ubi rapiatis res venum adlatas. Vix qui mel vendit, hominibus conductis qui pro eo pugnent, salvus evadit. Quae in foris non faciunt iis qui res suas venundant, ea faciunt venditoribus in locis martyrum.

[1] *Vita S. Antonii*, c. 90, *P. G.*, t. XXVI, p. 968-69.

O magnam stultitiam ! si venitis ad loca martyrum ad comedendum, bibendum, emendum, vendendum et quae alia placet faciendum, domus vestrae cui usui inserviunt, urbes cui usui, vici ubi vendi et emi solet ? O stuporem mentis ! Si filiae vestrae et matres quaerunt unguenta capiti suo et stibium oculis suis, exornantes se ad decipiendum qui eas adspiciunt ; et si idem faciunt filius vester et frater et socius et vicinus, dum adeunt loca martyrum, ad quid sunt domus vestrae ?

Multi sunt qui eo veniunt, ut polluant templum Dei et faciant membra Christi membra meretricis, cum deberent sanctificare ea et custodire ab omni inquinatione sive viri sive feminae, maxime qui fingunt dicentes : Non ducimus uxorem, non nubimus viro. Ne sinatis ut loca martyrum occasionem vobis praebeant ad carnem vestram corrumpendam in sepulchris adiacentibus et in aliis locis vicinis neve in recessibus qui in eis sunt [1].

La pratique de l'incubation près des tombeaux des martyrs contre laquelle, nous le verrons dans un autre passage, Schenoudi proteste énergiquement, est constatée dans cette phrase empruntée au même fragment :

Sufficit ut qui morbi causa indormiunt in coemeteriis, inveniant quae ad victum eis opus sunt ; pariter qui eo divertunt in itinere [2].

Rien ne donne une meilleure idée de l'état d'exaltation produit par une dévotion exagérée que ces prétendues inventions de reliques contre lesquelles Schenoudi s'élève si sagement.

Sunt qui aiunt : martyres apparuerunt nobis et dixerun nobis quod ossa sua certo loco condita essent. Quos deprehendi et convici de errore suo. Nonnulli, dum aedes demoliuntur vel lapides caedunt, si invenerint aedificiorum subterraneorum formas et capsulas quasdam, aiunt quod martyres sunt. Anne in capsis sepeliverunt homines praeter eos qui mar-

[1] Zoega, *Catalogus codicum copticorum manuscriptorum qui in Museo Borgiano Velitris adservantur,* p. 423-24.
[2] Zoega, p. 424.

tyrium sustinuerunt ? Non magna multitudo eorum qui ita fuerint sepulti[1] *?*

Il est à peine nécessaire de souligner ce grave avertissement donné à ses contemporains par un moine oriental, dans le courant du Ve siècle. L'Occident attendra le XIIe siècle pour entendre un Guibert de Nogent lui tenir, sur la même matière, le langage du bon sens qui, hélas, ne sera pas plus écouté.

Ailleurs encore Schenoudi revien sur le même sujet,et nous apprend en passant que, sauf à Panopolis, les martyrs n'étaient pas enterrés dans les églises, mais, comme à Constantinople et à Éphèse, dans des sanctuaires séparés. C'est la distinction bien connue des églises destinées aux réunions ordinaires des fidèles et des basiliques des martyrs. Il mentionne aussi la coutume de suspendre des lampes sur leurs tombeaux, d'y placer des bassins pour se laver les mains, et de recourir à l'incubation pour les malades, qui venaient y chercher la santé ou un songe indicateur [2]. Il est intéressant d'entendre son opinion sur cet usage.

Revera huiusmodi homines non digni sunt qui ecclesiam Dei ingrediantur, qui decumbunt in sepulchris propter somnia et ut interrogent mortuos de vivis. Quid agunt illi cum (παρὰ) *his qui haec cogitant et faciunt ? Numquid aliud genus oraculi aut vaticinii* (ἐγγαστρίμυθος) *ullis unquam temporibus* (καιρός) *manifestatum est opera* (ἀφορμή) *ossium e cadaveribus* (conditis) *quae eruerunt de terra ? Circulatores istos corripimus* (ἐπιτιμα) *propter errorem* (πλάνη) *qua decipiuntur christiani* (χριστιανός) *et clerici* (κληρικός) *in domo Dei* [3].

[1] ZOEGA, p. 424. [2] ZOEGA, p. 424.

[3] ZOEGA, p. 427, a donné le texte copte de ce passage et l'a rapidement résumé en latin. La traduction ci-dessus est du P. P. Peeters. Sur la manière dont se célébraient en Égypte les fêtes locales des martyrs et des saints, nous avons un témoignage de date plus récente dans le discours de l'évêque de Coptos, Pisenthius († c. 632), sur S, Onnophrius. Ce discours a été publié et traduit par M. W. E. CRUM dans la *Revue de l'Orient chrétien*. t. XX (1915-17), p. 43-67. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 414.

Il est sans doute superflu de dire qu'en Égypte comme ailleurs on ne se contente pas d'honorer les martyrs indigènes. Plusieurs martyrs célèbres appartenant aux églises d'Asie furent adoptés et acquirent chez les Égyptiens une grande popularité. Citons S. Théodore, S. Georges, S. Mercure, S. Serge, S. Léonce, les XL Martyrs, les VII Dormants. De ce fait l'histoire ou la légende de ces saints a souvent subi des modifications en vue de les adapter au nouveau milieu qui leur a fait accueil. C'est là un phénomène qui s'est reproduit ailleurs et nous pouvons nous dispenser de parler plus longuement des saints de cette catégorie alors même qu'ils auraient été l'objet d'un travestissement à la mode égyptienne. La popularité des XL Martyrs et des VII Dormants est étrangement attestée par l'abus spécial qu'on a fait de leurs noms, fréquemment mentionnés dans les textes magiques [1].

La dévotion des chrétiens d'Égypte pour les martyrs se manifeste jusque dans leur chronologie. On sait qu'à partir d'une époque qu'il est difficile de fixer, ils comptent les années par l'*ère des martyrs*, et que ce comput fut en usage jusqu'au VIII[e] siècle [2].

On se tromperait en pensant que l'*ère des martyrs* est d'origine ecclésiastique. En réalité c'est l'ère de Dioclétien, car elle a son point de départ non pas de la dix-neuvième année de ce prince (303), qui fut la première de la persécution [3], mais de l'année 284, qui fut celle de son avènement. L'usage de compter par les années des empereurs est propre à l'Égypte et continue une pratique antérieure à la conquête romaine. Malgré ses cruautés, Dioclétien rendit à l'Égypte des services qui ne furent point oubliés: *ordinavit provide multa et disposuit quae ad nostram aetatem manent*, dit Eutrope [4]. On continua

[1] R. Pietschmann, *Les inscriptions coptes de Faras*, dans *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, t. XXI (1889), p. 175-76 ; W. Pleyte - P. A. Boeser, *Manuscrits coptes du Musée d'antiquités des Pays-Bas* (Leyde, 1897), p. 441-46. Cf. W. E. Crum, *Catalogue of the Coptic Manuscripts in the Collection of John Rylands Library* (Manchester, 1909), p. 52.

[2] Sur tout ceci voir F. K. Ginzel, *Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie*, t. I (Leipzig, 1906), p. 229-31.

[3] Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, 2, 4 ; Orose, *Hist.*, VII, 25.

[4] *Breviarium*, IX, 23.

après sa mort la série des années du règne. Le souvenir le plus vivant des temps de Dioclétien dans la mémoire des chrétiens, celui qui effaça tout autre souvenir, fut celui de la redoutable persécution qui avait fait tant de mal à l'Église. Il était dur de répéter à tout propos le nom de son ennemi le plus acharné. La substitution, dans l'expression de la date, du nom des victimes à celui du persécuteur fut la revanche des chrétiens.

II

Les listes des martyrs égyptiens.

Le dépouillement de l'Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe nous a donné une première liste de martyrs, dont la valeur est hors de pair, mais qui est loin d'être complète. A quel point des listes plus considérables, mais qui n'offrent pas les mêmes garanties, peuvent-elles servir à combler les lacunes constatées chez l'historien ? C'est ce que nous allons examiner.

Trois grandes compilations sont à étudier : le martyrologe hiéronymien, le synaxaire grec et le synaxaire copte. Nous ajouterons à ce dernier quelques listes curieuses extraites des Passions coptes ou empruntées à des documents épigraphiques.

§ 1. *Le martyrologe hiéronymien.*

Nous supposons connues les relations qui existent entre le martyrologe hiéronymien et le martyrologe syriaque, qu'il n'en faut jamais séparer. Le lecteur est également censé connaître les conditions défectueuses dans lesquelles ces documents nous sont parvenus. Il doit avoir sous les yeux le texte tel qu'il est publié dans les *Acta Sanctorum* [1].

Discuter jour par jour les notices égyptiennes du martyrologe hiéronymien amènerait une confusion inextricable. Nous en ferons donc deux parts, en examinant d'abord quelques dates plus importantes, avec lesquelles se combinent des dates

[1] *Act. SS.*, Nov. t. II, au commencement du volume.

secondaires, et qui exigent des explications plus développées. Les mentions isolées et relativement simples pourront être abordées ensuite [1].

Les dates qui ont des ramifications plus visibles dans diverses parties du martyrologe sont les suivantes : 7 janvier, 9 février, 14 février, 24 février, 5 avril, 8 septembre, et il se trouve qu'elles sont presque toutes en relation avec des textes hagiographiques développés que nous avons encore, ou dont nous distinguons aisément les contours. Celles du 9 juillet et du 27 août ont également des dépendances littéraires immédiatement reconnaissables.

Ian. 7. *in Nicomedia Luciani presbiteri et in Antiochia Luceri diaconi in Melitana civitate Poliucti in Eraclea Felicis et Ianuari et in Grecia Spolicosti Palladae Candidae alio loco Poliarti Filonis Candidae.*

Cet énoncé est à comparer avec celui du martyrologe syriaque à la même date :

ἐν Μελιτηνῇ Πολύευκτος
ἐν Ἡρακλείᾳ πόλει τῆς Θράκης Κνόδινος ὁ μάρτυς
ἐν Νικομηδείᾳ Λουκιανὸς ὁ πρεσβύτερος.

La liste du 7 janvier se décompose donc aisément, en tenant compte des saints d'Afrique et d'Antioche, dont nous n'avons pas à nous occuper en ce moment, et en négligeant un résidu insignifiant, de la façon suivante :

in Nicomedia Luciani presbyteri
in Antiochia Gliceri diaconi
in Melitana civitate Polieucti
in Heraclea Candidi(ani)
< in Africa > Felicis et Ianuarii
Alexandriae Polieucti, Filoromi et Candidiani.

Le dernier groupe seul nous intéresse directement. C'est évidemment celui de la *Passio sanctorum Polieucti, Candidiani et Filoromi*, qui fait mourir ces martyrs à Alexandrie, dans la

[1] On trouvera dans Achelis, *Die Martyrologien*, p. 45, groupées au nombre de 24, les dates, du martyrologe syriaque dont la rubrique est Alexandrie. Alexandrie est la seule ville d'Égypte citée dans le document.

persécution de Dèce, le 11 janvier [1]. La rubrique topographique *al(io loco)* ou *al(ibi)* représente certainement *al(exandria)*.

Polyeucte et Candidien sont les noms des martyrs authentiques, l'un de Mélitène l'autre d'Héraclée — ou du moins honoré à Héraclée ce jour-là — auxquels se joint celui de Philoromus. Ce dernier est inscrit au martyrologe syriaque le 8 janvier : ἐν τῇ αὐτῇ Νικομηδείᾳ · Φιλόρωμος. On le cherche en vain dans le texte latin. La rubrique « Nicomédie » y manque, et les formes *Floris, Florianus* ne représentent pas Filoromus. En se reportant au 6 janvier, on y rencontrera les dernières syllabes de *Telesforus*. Philoromus n'apparaît que le 11 janvier : *in Africa Filoromi*, et le 12 : *in Aegypto Philoromi*. Cette dernière rubrique est la seule correcte. Le martyr Philoromus est connu par Eusèbe [2]. Faisait-on sa commémoraison à Nicomédie le 8 janvier ? Le martyrologe syriaque le donne à penser.

Le groupe est répété au 14 février [3] avec la plupart des saints du 7 janvier. Pour quelle raison ? On peut croire que, primitivement, figurait seul à cette date du 14, Candidus ou Candidianus, que l'abrégé syriaque annonce le 12 : ἐν Ἀλεξανδρείᾳ Κάνδιδος καὶ ἕτεροι μάρτυρες. Il n'est pas impossible que ce Candidus ne soit pas distinct de celui du 7 février. Mais nous n'avons nul moyen de le décider. Ce qui est vraisemblable c'est que Candidus a amené Polyeucte et Philoromus, inséparables de ce nom dans la mémoire d'un glossateur. Le groupe a ensuite entraîné toutes les autres notices du 7 janvier.

Nous retrouvons le 11 mars: *Alexandria* [*Gagi*] *Philomi Candedi*. Le premier nom, Gaius, appartient à la notice de la veille. Polyeucte fait défaut, mais un accident de transcription a dû le faire disparaître. Nous croyons que c'est encore Candidus qui a appelé Philoromus, et sans doute aussi Polyeucte. Voici comment on semble avoir procédé. Le syriaque note le 10 mars Κύριλλος καὶ Κίνδος. Ils sont inscrits à l'hiéronymien le lendemain. Κίνδος est transcrit *Cendeus* et

[1] *BHL.* 6887 b.

[2] *Hist. eccl.*, VIII, 9, 7-8.

[3] Le manuscrit d'Echternach est, au 14, d'accord avec les autres. Mais il anticipe en outre sur eux d'un jour avec la notice *et alibi Poliarti Filoronis Candidi.*

aussi *Candidus* [1]. Le cas est identique au précédent, sauf le fait que l'ensemble des notices du 7 janvier n'a pas suivi le groupe Alexandrin.

Il s'agit de savoir si le martyrologe, au 7 février, est indépendant de la Passion.

Ceci n'est nullement probable. A qui fera-t-on admettre que le 7 janvier on célébrait la fête de trois martyrs, immolés le même jour, dans la même ville, et dont les noms étaient précisément ceux de trois autres martyrs appartenant à divers pays, et que le hasard des dates avait rapprochés dans le martyrologe oriental ? Le groupe alexandrin est purement artificiel. Il se compose d'un saint de Mitylène, Polyeucte d'un saint de Thrace ou d'Alexandrie, Candidus ou Candidianus, et de Philoromus, un Égyptien fort connu, qui n'a rien de commun avec les deux précédents. L'hagiographe qui les rattache tous à l'Égypte a pris leurs noms dans un martyrologe et a imaginé un récit qui les met en scène. Ils sont rentrés au martyrologe sous une nouvelle forme. Pareille constatation suffit pour nous édifier sur la va'eur de la Passion de S. Polyeucte et de ses compagnons, martyrs d'Alexandrie [2].

Febr. 9. La série de ce jour commence ainsi : *Sueuo apud Ciprum natale Alexandri, Ammoni et aliorum XX. Alexan (dria) Pauli, Dionisi et ad membras Ammonis, Emiliani, Lassae, Didimi, Poemi (*al. *Poeni), item Ammonis et aliorum XXXVIII et depositio Thomae in Aegypto Iuli, Milicuti, Tirsi, Plesei,* suit une liste que nous examinerons bientôt.

Le début *Sueuo apud Cyprum* (le premier mot manque dans le ms. E) n'a rien à voir avec Chypre [3]. Comme ailleurs, par

[1] Sur *Κύριλλος* et *Κίνδος* voir *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 259-60

[2] Notre travail sur les martyrs d'Égypte était terminé depuis longtemps, lorsque nous avons reçu l'article de Mgr Duchesne, *In Aegypto. Une fabrique de fausses légendes égyptiennes,* dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XXXVII (1919), p. 179-99. Nous avons constaté que par une méthode identique, nous étions arrivé aux mêmes conclusions relativement aux trois Passions publiées par le P. Poncelet, *Anal. Boll.*, t. XXVIII, p. 464-75, et à la reconstitution des annonces correspondantes du martyrologe hiéronymien. Cela ne veut pas dire que notre travail dispense de lire celui de l'illustre savant.

[3] Voir *Les saints de Chypre*, dans *Anal. Boll.*, t. XXVI, p.234.

exemple au 20 février, *apud Cyprum* est mis en rapport avec des saints égyptiens, et on entrevoit la possibilité d'expliquer au moins partiellement cette leçon par une déformation paléographique de *apud Egyptum*.Mais *Sueuo*,dans les manuscrits B, W, demeure inexpliqué [1]. *Alexandri...Alexan(dria)* c'est le nom de la ville répété. Dans B, *et ad membras* est rapproché de *Emeliani*,que l'on a traduit : *a Membressa Aemiliani* [2]. Cette restitution ne nous paraît pas certaine. *Emiliani*, au jour précédent, ou *Miliani* pourrait simplement dériver de *M(ed)-i(o)lani*[3]. La rubrique topographique reste donc isolée.*Lassae* est une forme douteuse de provenance incertaine. On ne devine pas non plus d'où ont pu être tirés *Iuli* et *Tirsi*, et quant à *Miliguti*, les premières syllabes sont empruntées au problématique *Emiliani*.

Mgr Duchesne lit *depositio Thomae in Aegypto*, et comme, pareil énoncé ne se justifie par aucun texte, il se demande, mais sans beaucoup appuyer sur cette conjecture, si sous le nom de *Thomae* ne se cacherait pas celui de la ville de Thmouis *Thmui in Aegypto* [4]. Nous oserions d'autant moins adopter cette solution que la rubrique *in Aegypto* nous paraît se rapporter non à ce qui précède mais à ce qui suit. La *depositio Thomae* reste sans localisation. Comment s'est-elle introduite dans le contexte ? On l'ignore.

Cette élimination achevée, il nous reste *Alexandriae Ammonis et aliorum XX*. Ce chiffre est tronqué comme nous allons le voir. La notice en effet est répétée aussitôt sous une forme développée : *Alexandriae Pauli, Dionisi, Didimi, Poemi* (al. *Poeni), item Ammonis et aliorum XXXVIII*. Cette fois le chiffre est forcé. Car le groupe des martyrs cités ici est celui des XXXVII martyrs d'Égypte, dont Paul est le chef, et dont il existe une Passion latine, traduite du grec [5]. Tous les noms que nous venons d'énumérer figurent dans cette Passion.

[1] On songe tout naturellement à Syène, Συήνη (Assouân). Voir Palladius, *Historia Lausiaca*, introd., Butler, t. II, p. 10. L'identification est loin de s'imposer.

[2] Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*,t. III, p.536.

[3] *Miliani Sebastiani* pour *Mediolani Sebastiani*.

[4] *Mélanges d'archéologie*, t. c., p. 195.

[5] *BHL*. 6584.

L'énumération se complète par la série des noms cités sous la rubrique *in Aegypto* après *Tirsi*. Voici, d'un côté, les noms inscrits au martyrologe, de l'autre, ceux de la Passion.

Martyrologe	Passion
Pauli	Paulus
Dionisii	Dionisius
Ammonis	Ammonius
Didymi	Didymus
Poeni	Pansius
Ammonis	Bessamonius
Plesei	P(e)lesius
Roni	•
Orbasi (Orfasi)	Horp(r)esius
Orinionis	Horus
Agathonis	Agathus
Recumbi	Recumbus
Bastami	Bastamus
Sermatae	Sarmata
Proti	Proteas
Orionis	Orion
Colothi	Colluthus
Lusi	
Arati	Aratus
Theonae	Theonas (*et* Thonius)
Ippi	Hippeas
Germani	Romanus
Saturnillae	Saturninus
Pectimi (Epetimi)	Pinutus
Serapionis	Serapion
Liastamonis	Bastamonius
Papiae	Papias (*et* Papas)
Pampiri	Pantherus
Dioscodi	Dioscorus
Erodi	Heron
Potamonis	Potamon
Peticonidae	Petecus
Cummini	Oecomenus
Zotici	Zoticus
Cyriaci	Cyriacus
Ippiae	(Ammonius)

Les deux listes sont sensiblement les mêmes, et presque toutes les divergences s'expliquent par la tradition défectueuse du martyrologe. On remarquera que la plupart des noms sont bien égyptiens ; mais comme on le verra, la source n'est pas unique et nous signalerons ici les noms de Serapion, Papias, Dioscore, qui figurent aussi dans la Passion des saints Victorinus et Victor. L'utilisation de la Passion par l'auteur du martyrologe n'est pas douteuse. On s'y est repris à deux fois. La première fois Ammon seul est nommé, avec un nombre de compagnons ; la seconde fois, le noms des compagnons sont détaillés.

L'annonce du lendemain, 10 février, trouve en partie son explication dans celle qui précède. *Alexandriae passio Appolonis, Prothei, Orionis, Plausi et aliorum XX*. Le premier de ces martyrs ne figure pas sur la liste des XXXVI, mais bien les trois autres.

Une autre partie de la même liste se trouve transportée au 11 : *et alibi* (probablement *Al[exandriae]) Zotici, Cyriaci, Ammoni, Occomini, Peleonici*. Ce sont, avec Ammonius, qu'il faut chercher un peu plus haut, les quatre derniers noms du martyrologe, avant Ippias.

On les dégage encore, sans trop de difficultés, de la série plus confuse du 12 : *Alexandria Ammonis, Zotici, Ciriaci, E(c)umeni, Germ(an)i*, et le 13, deux d'entre eux : *Alexandria Cyriaci, Ammonii*...

Les répétitions à des dates voisines sont fréquentes dans l'hiéronymien. On s'explique difficilement la présence, au 31 janvier, en compagnie d'un *Tarcisius* d'ailleurs inconnu, de la même suite : *Zotici, Ammoni, Commini, Cyriaci*, moins encore, au 12 janvier, *Zoticus* et *Cyriacus*.

Le 20 février nous ramène toujours à la même liste. *Apud Ciprum* d'abord, devant trois noms égyptiens, réclame une correction dont on a déjà constaté la nécessité au 9 février. De la série *Potamii, Nemesii, Didimi*, les deux extrêmes font partie du groupe des XXXVII martyrs. Nemesius est sans doute le *Νεμεσίων* connu par Denys d'Alexandrie [1]. Pourquoi il est encadré entre Potamius et Didyme, aucun indice ne le

[1] Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 41, 21.

fait connaître. Un manuscrit de l'hiéronymien abrégé, le « Breviarium Remense » annonce le groupe la veille, sous cette forme : *Potamiae, Didimi, Marcelli etc.* En se rappelant que Potamiaena et sa mère Marcella ont été martyrisées le même jour [1], on ne peut s'empêcher de se demander si Potamius ne doit pas être corrigé en Potamiaena, Marcellus en Marcella. Cela n'est pas certain. En effet le nom de Marcellus doit être entré accidentellement en contact avec Potamia et Didymus, car il semble appartenir à une série du 19 février qui n'a aucune relation avec l'Égypte et dépend tout entière de la rubrique *in Africa.*

Une liste prétendue africaine du 30 juillet comprend la série : *Ammoni, Iusti, Iulie, Potamieni (*al. *Potamiae).* Sauf Iustus, ces noms se retrouvent, en tenant compte des déformations, dans la liste du 9 février.

Simple coïncidence, peut-être, mais que nous ne pouvons passer sous silence : le 31 juillet les Grecs célèbrent sainte Julitte [2]. L'idée vient aussitôt qu'elle pourrait être représentée par la Iulia du 30. Mais la présence des autres martyrs d'Égypte donne peu de vraisemblance à l'hypothèse.

Voici une coïncidence plus embarrassante. Au 5 décembre on relève, sous des rubriques africaines ; *Iuli, Potamiae... Serapioni et aliorum VIII.* Malgré la liste du 9 février, il semble bien qu'il faille les attribuer, les deux premiers au moins, à l'Afrique. Le calendrier de Carthage annonce ce même jour *sanctorum martyrum Bili, Felicis, Potamiae..* La variante *Eucarpionis* pour *Serapionis* rend plus douteuse encore l'attache égyptienne du groupe.

Febr. 14. La liste de ce jour est très longue et assez complexe. Sans nous arrêter aux éléments inutilisables qu'elle renferme, distinguons-y S. Valentin d'Interamna ; S. Vital de Spolète ; S. Julien de Cilicie ; un groupe de martyrs d'Alexandrie ; la plupart des martyrs du 7 janvier. La liste d'Alexandrie seule nous intéresse. Voici comment elle se présente :

[1] *Hist. eccl.*, VI, 5, 1-3, 6-7.
[2] *Synax. eccl. CP.*, p. 857.

in Alexandria Bassiani, Tonnionis (al. *Adnion), Proti, Luci. Hii in mare missi sunt.*

item Cyrion presbyteri, Moyseos, Bassiani (al. *Bassion), Agathon exorcistae. Hii omnes igne combusti sunt.*

item Dionisius et Ammonius decollati sunt.

item Armati (al. *Arbatae, Amanti), Arbasi* (al. *Orbasi), Dionysii episcopi, Ori, Pauli, Leviori, Plebi, Dionisii presbyteri.*

Passamonis (al. *passio Ammonis), Ionas, Ammonis, Zuppi* (al. *Stoppi), Proti di(aconi),Praeconi diaconi, Mosei lectoris, Saturnini* [1].

Les quatre premiers groupes, disposés par catégories, sont évidemment empruntés à une Passion que nous ne possédons pas, mais qui n'était pas sans analogie avec celle des XXXVII martyrs. Là aussi les condamnés sont divisés par classes :

iudex... iussit eos qui ad orientalem partem erant sortiti, igni tradi ; septemtrionales vero capite plecti ; eos vero qui erant ad partem meridianam igne cremari et eos qui ad occidentalem, passioni dominicae tradi praecepit [2].

Ce qui est plus curieux, c'est qu'on reconnaît ici plusieurs des noms énumérés dans cette pièce. *Thonnionis* c'est Thonius [3] ; *Proti, Luci* apparaissent sous la même forme dans le martyrologe du 9 février ; *Agathon, Dionysius, Ammonius, Armatus* ou *Sarmatus, Arphasius* ou *Horpesius*, à lire sans doute Horsiesus [4], *Horus, Paulus, Plebius* ou *Pleseus, Passamon* ou *Bastamon, Saturninus* sont aisés à identifier.

[1] Dans le manuscrit de Berne, la liste se termine par ces mots *cives Antiochenae*. Mgr Duchesne, op. c., p. 196, y attache une certaine importance et croit qu'ils se rapportent à quelques-uns des noms de la liste égyptienne. Il me paraît plus probable qu'ils y sont tout à fait étrangers. Leur présence peut s'expliquer de deux façons. Ces mots se trouvent en tête des noms de martyrs empruntés au 7 janvier. Or les deux premiers, Lucien et Glycerius, sont des *cives Antiocheni*. Ils ont disparu de la liste du 14 février, mais sans doute accidentellement, et le qualificatif est resté pour témoigner de leur présence dans la série primitive. Si l'on n'admet pas cette explication, on fera bien de remarquer que la liste du 15 commence également par des *cives Antiocheni*.

[2] *BHL*. 6584, n. 3.

[3] *Θώνιος, Θωνίων* se rencontre dans les papyrus. *Oxyrhynchus papyri*, t. I, n. 43 ; t. II, n. 270.

[4] Sur l'étymologie du nom, J. Leipoldt, *Schenute von Atripe*, p. 30.

Sur 26 noms, ou plutôt sur 20 noms différents, puisqu'il y a six répétitions, il y en a 13 qui sont communs à la Passion des XXXVII martyrs et à la Passion inconnue, source de la notice du 14 février. C'est trop de coïncidences pour croire que les groupes de martyrs du 9 et du 14 février soient entièrement distincts.

Constatons en passant qu'au 18 janvier se trouvent éparpillés des éléments que l'on dirait empruntés aux deux grandes listes que nous venons d'examiner : *Mosei, Ammoni, Pauli, Iuli, Luci, Saturninae*. Mais il n'est pas aisé de rendre compte de leur présence en cet endroit.

Il est plus important de nous arrêter à la liste du 18 mai, qui n'est qu'un développement de cette annonce de l'abrégé syriaque au 19 : ἐν Ἀλεξανδρείᾳ Σεραπίων μάρτυς καὶ ἕτεροι μάρτυρες ιβ'.

Voici le texte de l'hiéronymien : *in Alexandria Potamonis presbiteri, Ortasi* (al. *Hortasi, Hortesi*, à lire peut-être *Horsiesi*), *Syrapionis presbiterorum, Panteri, Dioscori, Palmi, Petegon* (al. *Pitigon*) *diaconi, Cenron, Dativi, Luci et Maxime, Hermon lectoris, et aliorum quattuor*.

Les martyrs sont au nombre de seize. A noter que *Dativus* porte la marque africaine, et pourrait bien s'être glissé avec les deux noms suivants ou bien avec Cenron et Maxima dans la liste alexandrine. Celle-ci serait par le fait d'accord avec le martyrologe syriaque.

Or, on se souviendra d'avoir lu presque tous ces noms dans la Passion des XXXVII martyrs, et dans le martyrologe du 9 février : *Potamon, Ortasius (Horpesius) ; Serapion, Pantherus, Petecus, Lucius (Lusi) ; Palmus* représente probablement *Paulus* ; *Hermon* est voisin de *Heron*.

La notice du 18 mai dépend d'un texte qui pourrait n'être qu'une simple liste de martyrs, dont les noms étaient accompagnés d'un titre. Elle reproduit peut-être le martyrologe grec dans sa forme non abrégée. En tout cas, l'appui de l'abrégé syriaque lui donne une valeur singulière. Sur la Passion qui a été utilisée pour le 14 février, nous sommes trop peu renseignés pour oser indiquer les rapports des trois textes qui sont à la base des annonces du 9 février, du 14 février et du 18 mai. Mais n'est-il pas probable que l'auteur de la Passion des XXXVII martyrs a utilisé les deux autres, et réuni plusieurs

groupes de saints ? Le procédé est analogue à celui que nous avons déjà constaté pour une autre Passion égyptienne, et nous en rencontrerons d'autres exemples.

Febr. 24. La longue liste de ce jour ne nous intéresse que par ses dernières lignes : *in Aegipto passio sanctorum Victorini, Victoris, Ninivittae, Nicofori, Claudiani, Dioscori, Serapionis.* Les deux noms qui précèdent Sérapion ont été sautés par le copiste de E.

Cette annonce s'éclaircit aisément en la rapprochant de la Passion des martyrs égyptiens Victorinus, Victor, Nicephorus, Claudianus, Dioscorus, Serapion et Papias [1]. Cette Passion est certainement traduite du grec, et il est resté des traces de l'original dans les synaxaires. Le 31 janvier ils donnent une notice, qui contient les principaux faits de la Passion latine : *τῶν ἁγίων ἑπτὰ μαρτύρων Οὐικτωρίνου Οὐίκτορος, Νικηφόρου, Κλαυδίου* (d'autres manuscrits ont *Κλαυδιανοῦ*), *Διοδώρου, Σαραπίωνος καὶ Παπίου* [2]. Deux variantes sont à remarquer : Diodorus pour Dioscorus [3] et le lieu du martyre qui est placé à Corinthe [4].

D'après cela la formule hiéronymienne doit être corrigée en deux points. *Ninivittae* n'appartient pas au même groupe. Et en effet, en remontant plus haut, on reconnaît qu'il n'est que la répétition du nom d'un martyr de Nicomédie : *Εὐήθιος.*

De plus Papias doit avoir disparu par suite de quelque accident. Il ne manque pas à la date du 28 février, où la liste est reproduite, ni le 6 mars non plus.

A cette date du 6 mars, le martyrologe hiéronymien enregistre deux traditions différentes.

Celle-ci d'abord : *Nicomediae Victoris, Victorini, Claudiani, Bassae* (E), que le manuscrit de Berne développe comme suit :

Nicomedia Victoris et Victorini, qui per triennium in persecutione apud Appiam civitatem Bittanie exhibiti cum Claudiano et Bassa uxore ei<us> qui ex laicis tenti atque tormentis adflicti et retrusi in carcerem ibidem vitae suae cursum inpleverunt.

[1] *BHL.* 8596 d.   [2] *Synax. eccl. CP.*, p. 435.

[3] Certains manuscrits font un seul nom de Claudius et Diodorus : *Κλαυδιοδώρου.* Ibid. pp. 434, 435.

[4] La version syriaque *BHO.* 1245 n'indique ni lieu ni date.

Cette notice peut être amendée d'après Bède, qui, au lieu de la ville Appia, qui n'a jamais existé en Bithynie [1], écrit *apud Apamiam civitatem Bithiniae.* Ce résumé de Passion est intéressant à divers titres. D'abord, le martyrologe syriaque *ἐν Νικομηδείᾳ Βικτωρῖνος* assure l'exactitude de la date et de la rubrique topographique. Ensuite il établit l'existence d'une version de l'histoire des SS. Victorinus et Victor très différente de celle qui a été citée plus haut.

Mais poursuivons notre étude du martyrologe au 6 mars. D'abord excluons la mention des saints d'Afrique, *Perpetuae, Felicitatis, Iocundi, Saturi, Saturnini, Revocati.* Il nous reste, avec quelques éléments inutilisables *(Cassi... Ianuli, Silvani et Penniae... Petrini, Chaniti)* :

a) une répétition de la notice de tête : *Nicomedia Victoris, Victurini cum aliis duobus,*

b) la mention de trois saints, *Papias. Diodorus, Claudianus*, un groupe de martyrs qui a son histoire distincte,les rattachant à Attalia de Pamphylie. Cette tradition est consignée dans une Passion abrégée [2] et dans les notices des synaxaires au 4 février [3]. La Passion développée correspondante est perdue. Nous savons qu'elle fut écrite par l'auteur de la Passion de S. Nestor. Il annonce son projet : *dico autem Papiam, Diodorum et Claudianum et Cononem, quorum cum tempus fuerit, gesta pandemus* [4]. Ce projet fut exécuté. Nous avons la Passion de S. Conon, qui faisait suite aux *gesta* des trois martyrs : *μετὰ τὸ τελειωθῆναι τοὺς ἁγίους τοῦ Χριστοῦ μάρτυρας Παπίαν, Διόδωρον καὶ Κλαυδιανόν* [5]. Disons en passant qu'en nous mettant au simple point de vue de la vérité historique et à en juger par ce qui nous reste de cet hagiographe, on ne regrettera pas outre mesure la perte d'un écrit sorti de

[1] H. ACHELIS, *Die Martyrologien*, p. 128, a proposé Appia de Phrygie. Le même auteur regarde *Victor* comme un doublet de *Victorinus*. L'analogie qu'il fait valoir de *Antoni* et *Antonini*, au 2 septembre, ne constitue pas une règle et ne saurait prévaloir contre l'attestation du document qui nous occupe.

[2] B. LATYŠEV, *Menologii anonymi byzantini saeculi X quae supersunt*, p. 12-14.

[3] *Synax. eccl. CP.*, p. 443.

[4] *Act. SS.*, Febr. t. III, p. 628.

[5] *BHG.* 361, n. 1.

sa plume [1]. Il suffit de noter ici que nos trois saints paraissent bien, dans le martyrologe, comme des martyrs de Pamphylie. La rubrique *Plamfagoni Italiae* n'est pas autre chose que *Attalia Pamphyliae.* On se rappelle que les trois saints sont les compagnons de Victorinus et Victor, dans la Passion du 6 mars, qui les fait mourir à Alexandrie.

c) Le texte du martyrologe le rappelle à sa façon : *Alexandri* = *Alexandriae* ; *Papias, Claudianus, Diodorus* sont plusieurs fois répétés au milieu du désordre des noms avec *Nicephorus*, de manière que tous les martyrs de la Passion alexandrine, sauf Sérapion sont cités ici.

Victor, Victorinus, Claudianus et Bassa sont des martyrs de Nicomédie. Ils figuraient comme tels au martyrologe oriental, comme en font foi l'abrégé syriaque et l'hiéronymien, et leur Passion avait fait l'objet d'un récit que résume le manuscrit de Berne. Un hagiographe a écrit une Passion nouvelle, qui se passe en Égypte, et dont les personnages sont ceux du groupe de Nicomédie, moins Bassa, deux du groupe d'Attalia, Claudianus faisant double emploi, et deux autres, Sérapion et Nicéphore, dont le premier pourrait être le martyr d'Alexandrie du 18 et du 19 mai. C'est ainsi qu'en a agi l'auteur — le même peut-être —de la Passion des saints Polyeucte, Philorome et Candidien, et aussi l'auteur de la Passion des XXXVII martyrs. Je rappellerai que les noms de Sérapion, Papias et Dioscore (c'est aussi la leçon de notre texte pour Diodore) figurent dans ce dernier récit.

La Passion égyptienne des SS. Victor et Victorinus porte la date *V kal. martii.* C'est à un jour près celle qui a été choisie par le compilateur du martyrologe qui a utilisé la pièce au 24 février, *VI kal. martii* [2]. La notice du 27 avril est un simple doublet de celle-ci, s'expliquant par la ressemblance de la date, *V kal.maii.* Diodore y est égalemen appelé Dioscore [3].

Le 28 février apparaît aussi le groupe d'Alexandrie ; Papias

[1] Voir P. FRANCHI DE' CAVALIERI dans *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*, t. X (1904), p. 14-16.

[2] Ce n'est pas une erreur ou une transposition de date du martyrologe hiéronymien qui a fait mettre au V des calendes de mars, dans les martyrologes historiques la passion de S. Victorin et de ses compagnons. QUENTIN, *Les martyrologes historiques*, p. 218. Cette date est empruntée directement à la Passion.

[3] Dans la version syriaque c'est la forme Diodore. *BHO.* 1245.

est omis : négligence de copiste sans doute. Très probablement la notice de ce jour : *prid. kal. mart.* est un doublet suggéré par celle du 6 : *prid. non. mar*[t]. Quelques fragments de la liste ont envahi les dates voisines ; ainsi le 1 mars nous rencontrons *Nicephorus, Victorinus* ; le 3, *Nicephorus, Claudianus, Papias* ; le 5, *Victor* ou *Victorinus*. Le 6 mars n'enregistrait primitivement que la tradition de Nicomédie. Il s'est trouvé quelqu'un pour mettre en regard de cette tradition historique la tradition littéraire reliant les martyrs de Bithynie à ceux d'Attalia.

Nous ne pouvons omettre de citer l'annonce du syriaque au 5 avril : *ἐν Ἀλεξανδρείᾳ Κλαυδιανὸς καὶ Δίδυμος*. Y aurait-il en réalité un martyr alexandrin du nom de Claudianus ? Le martyloroge hiéronymien, qui semble mieux refléter à cette date le martyrologe oriental que le résumé syriaque, dit : *Nicomedia Claudiani ... in Alexandria Didymi presbyteri.* Claudianus y est indiqué, de même qu'au 6 mars, comme appartenant à Nicomédie.

La double tradition Nicomédie-Alexandrie a embarrassé de bonne heure les lecteurs du martyrologe. La notice du 27 avril *et in Egypto Nicomedia Victoris* etc. donne le choix entre l'Égypte et la Bithynie. Écrit d'abord à la marge, Nicomédie a pénétré dans le texte. L'hésitation semble se perpétuer dans les listes du 28 et du 29 avril. Dans la première, Victorinus seul reparaît deux fois : *in Alexandri Victurini*, puis *Victorinae Nicae*, forme qui représente souvent Nicomédie. Dans la seconde, Victorinus précède de quelques lignes la rubrique Alexandria qu'elle a l'air d'éviter.

APRIL. 5. *In Aegypto Marciani, Nicanoris, Apollonii.*

La question des saints Marcien et Nicandre, une des plus obscures de l'hagiographie, se pose de nouveau ici. La Mésie revendique le groupe *Nicander et Marcianus*, l'Égypte *Marcianus et Nicander*, et comme nous persistons à croire que la rencontre des deux noms ne s'est point produite deux fois [1], il s'agit de savoir auquel des deux pays il faut donner la préférence.

La connaissance des textes littéraires qui racontent le

[1] La question a déjà été traitée à propos des saints de Thrace et de Mésie, *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 268-72.

martyre des deux saints et des compagnons qu'on leur donne pourra jeter quelque lumière sur la tradition si compliquée des martyrologes.

Une Passion grecque, intitulée : *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου Νικάνδρου καὶ Μαρκιανοῦ* [1], dont il nous est parvenu un manuscrit du Xe siècle, le Vaticanus 1667, et dont les versions latines ont subi des remaniements à Atina et à Venafro [2], représente la tradition des églises de Mésie. Dans le texte que nous possédons, l'élément géographique fait complètement défaut. Mais on sait que le récit faisait partie d'un ensemble où figuraient S. Jules de Durostorum et d'autres saints du même pays [3]. Le jour de leur martyre est, d'après cette pièce, le 8 juin, *μηνὶ ἰουνίου ὀκτώ*. A cette date, les synaxaires en donnent un court résumé [4].

Au groupe égyptien appartiennent trois Passions grecques. La première, dont le texte se trouve dans le même manuscrit Vatic. 1667, *μαρτύριον τῶν ἁγίων δέκα μαρτύρων Μαρκιανοῦ καὶ τῆς συνοδίας αὐτοῦ* [5], a été traduite de bonne heure en latin. Cette traduction est inédite [6]. On la lisait le 22 décembre. La scène se passe en Égypte, mais aucun des martyrs n'est nommé, et nous ne savons que par le titre qu'il s'agit de S. Marcien et de neuf compagnons.

La Passion récemment publiée par Latyšev sous le titre de *Μαρτύριον τῶν ἁγίων Μαρκιανοῦ, Νικάνδρου, Ἀπολλωνίου, Λεωνίδους, Ἀρρίου, Γοργίου, Ὑπερεχίου, Σεληνιάδος, Εἰρήνης καὶ Πάμμονος* [7], n'est qu'une paraphrase de la précédente, avec addition d'un interrogatoire sans intérêt. Les noms des martyrs ne sont nulle part cités dans le corps de la narration. La date est le 5 juin.

C'est par une version latine que nous connaissons la troisième Passion : *Passio sanctorum Martiani et Nicandri et aliorum* [8]. Les noms des martyrs sont indiqués dans l'intro-

[1] *BHG.* 1330.
[2] Nous ne revenons pas sur cette question. Voir *Anal. Boll.*, t.c., p. 270.
[3] *Anal. Boll.*, t. c., p. 268.
[4] *Synax. eccl. CP.*, p. 738.
[5] *BHG.* 1194.
[6] *BHL.* 5260.
[7] *Menologii anonymi byzantini saec. X quae supersunt*, t. II, p 16-17.
[8] *BHL.* 5259 b.

duction : *Martiani, Nicandri, Apolloni, Leonide, Bessarionis, Ori, Gorgie, Yphirice, Sileni et Passimoni.* Dans le cours de l'histoire, Marcien seul est nommé. Le martyre a lieu à Alexandrie, le 5 juin.

Le 5 juin également les synaxaires grecs résument des versions analogues [1] de la Passion *τῶν δέκα μαρτύρων Μαρκιανοῦ, Νικάνδρου, Ἀπόλλωνος, Λεωνίδου, Ἀρείου, Γοργίου, Ὑπερεχίου, Σεληνιάδος, Εἰρήνης καὶ Πάμβωνος.*

Passons aux martyrologes. Il faut remarquer avant tout que l'abrégé syriaque ne connaît que le Marcien de Mésie. Nicandre, ni aucun autre compagnon ne sont désignés nommément.

Iun. 5 : *ἐν Τόμει τῇ πόλει Μαρκιανὸς καὶ ἕτεροι μάρτυρες γ'.*

Iul. 10 : *ἐν Τόμει τῇ πόλει Μαρκιανὸς καὶ ἕτεροι μάρτυρες μζ'.*

Il faut tenir compte de la lacune bien connue. Le copiste ayant passé du 5 juin au 6 juillet, il est permis de se demander si Marcien d'Égypte figurait dans la partie perdue.

Dans l'hiéronymien il faut s'arrêter aux dates suivantes.

April. 5. *In Aegypto Marciani, Nicanoris, Appoiloni.* C'est vraisemblablement une de ces erreurs de date assez fréquentes *non. april.* pour *non. iun.* qui a amené nos saints ici. C'est une simple répétition de la mention suivante.

Iun. 5. *In Aegypto Martiani, Nicandri (Nigrandi) et Apolloni quorum gesta habentur.* Il y a appel à un texte, un de ceux peut-être que nous venons de citer. Mais on s'étonne de voir réduit à trois le groupe des dix martyrs. Est-ce sous l'influence des *μάρτυρες γ'* de Tomi, que le rédacteur a sans doute trouvés dans son modèle ? Pour être conséquent, il aurait dû en citer quatre. Mais la logique est le moindre souci des compilateurs.

Iun. 8. *In Aegypto natale Marciani.* C'est aussi le 8 juin que la Passion des SS. Nicandre et Marcien de Mésie les fait mourir. Il est probable que primitivement le martyrologe annonçait S. Marcien de Mésie, et que la substitution du Marcien d'Égypte s'est faite sous l'influence des *gesta* cités le 5 juin. Car l'introduction du second Marcien n'a pas entraîné la suppression du premier. On le retrouve même deux fois

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVIII, p. 471-72.

à quelques lignes de distance : *In Dorostoro civitate natale sancti Marci... Dorostoli Marciae*. On faisait le 8 juin à Dorostorum la fête du saint de Tomi. Il y a d'autres exemples de ces translations de fêtes dans des villes voisines.

IUN. 17. Entre un groupe romain et les saints d'Aquilée nous lisons : *Nicandri Dorostoli Isici*. A première vue l'explication est fort simple. Hésychius de Durostorum n'est qu'une répétition de l'avant-veille ; Nicandre, citoyen de la même ville, a été ajouté comme pour mémoire [1]. Mais c'est peut-être l'opération inverse qui a eu lieu. En effet, le calendrier de Naples, qui est vraisemblablement indépendant de notre martyrologe, porte aujourd'hui *S. Nicandri* [2]. Le jour serait vraiment consacré à S. Nicandre : *Dorostori Nicandri*, et à son propos on se serait souvenu d'un compatriote dont la fête se célébrait deux jours plus tôt, Hésychius. Quoi qu'il en soit, Nicandre se trouve une fois de plus associé, non pas à l'Égypte, mais à la Mésie.

Il n'est pas impossible qu'en réalité celui du 17 juin n'eût rien de commun avec les martyrs dont il a été question jusqu'ici. On signale, à la fin du Ve siècle, une basilique érigée par le pape Gelase (492-496) à un S. Nicandre dans la Villa Pertusa sur la voie Labicane [3]. C'était peut-être un martyr d'Italie, dont l'inscription au calendrier de Naples s'expliquerait ainsi. Un saint Nicandre était honoré à Capoue. L'hiéronymien l'annonce au 26 novembre : *in Capua Nicandri Cassiani et Felicissimi*; mais il faut dire que la liste de la veille comprenait un Marcianus sans indice local. La tradition liturgique de Capoue est muette sur le martyr de novembre Mais elle a gardé le souvenir de S. Nicandre du 17 juin. C'est ce jour-là et non le 5 juin, qu'on y fait la fête des SS. Nicandre et Marcien, et le trésor de la cathédrale possède un bras de S. Nicandre [4].

Si donc le martyrologe au 17 juin nous met en présence d'un saint d'Italie, sans rubrique topographique, celle-ci a

[1] *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 269.
[2] B. CAPASSO, *Monumenta Neapolitani ducatus*, t. I, p. 33.
[3] *Liber pontificalis*, DUCHESNE, t. I, p. 255.
[4] *Sanctuarium Capuanum* collectore MICHAELE MONACHO (Neapoli, 1630), p. 513.

été suppléée par la pensée, et a rappelé au rédacteur Hésychius de Durostorum.

Iul. 10. C'est le jour où le syriaque annonce à Tomi S. Marcien et quarante-sept martyrs. L'hiéronymien lui fait écho : *in civitate Thomis Marciani, Domni, Diomedi* (al. *Tromedi), Iohannis, Sisinni, Aureliani,Emiliani et aliorum numero* XXXVIIII.

Dec. 26. *Dorostoli ... Martiani Neandri.* On ne s'explique pas cette répétition au *VII kal. ian.* D'autre part elle pourrait servir à rendre compte du Marcianus que nous avons rencontré au 25 novembre, *VII kal. dec.*, et du Nicandre qui paraît le lendemain. De cette manière l'identité de ce dernier se trouverait établie, et il n'aurait rien de commun avec l'église de Capoue.

Oct. 4. *In Aegypto Marciani.* Leçon du manuscrit W. Dans B, le nom est écrit deux fois,sous la forme *Marci et Marciani*,de même dans E au 3 octobre : *Marci Marcelliani,* cette fois sous l'influence du groupe romain bien connu. C'est une répétition de l'annonce du 8 juin dont on ne s'explique pas la présence en cet endroit et qui n'a pas plus de valeur que celle-là.

Florus s'est emparé de la formule de B, et a fait de Marc et Marcien deux frères : *Apud Aegyptum natale sanctorum Marci et Marciani fratrum* [1]. La notice ainsi modifiée a été reprise par Adon, qui l'a augmentée arbitrairement d'une multitude de compagnons qui n'ont rien de commun avec ces martyrs : *et cum eis innumerabilium aliorum* etc. Comme l'avait déjà remarqué Baronius, dans ses notes au martyrologe Romain, ce sont les anonymes égyptiens dont parle Eusèbe, *H. E.*, VIII, 8. Adon n'a fait que transcrire la traduction de Rufin.

Des textes que nous venons de parcourir il résulte qu'en dernière analyse l'annonce du 5 juin est seule favorable à l'Égypte. Or elle s'appuie expressément sur la Passion. C'est donc à celle-ci qu'il faut revenir.

Pour comprendre le caractère de cette composition, nous ferons d'abord remarquer qu'elle donne à Nicandre et Marcien des compagnons dont le martyrologe enregistre les noms au 28 juin. Examinons donc la liste des saints à cette date.

[1] Quentin, *Les martyrologes historiques*, p. 341.

Tous se groupent sous trois rubriques : *in Africa, in Alexandria, Lugduno,* mais comme d'ordinaire, il règne une grande confusion dans la distribution des noms et on reconnaît immédiatement que les saints égyptiens, dont plusieurs se répètent, ont débordé dans tous les sens. Il faut donc, pour reconstituer tant bien que mal la série d'Alexandrie, puiser également dans les listes africaine et lyonnaise.

La suite alexandrine se compose tout d'abord du groupe des disciples d'Origène cités dans Eusèbe [1] : *Plutarcus, Serenus, Heraclides, Heron, Serenus* (alter), *Potamiena, Marcella, Basilides, Heraïs.* Ce dernier nom a été transformé en *Herenei* sous l'influence de la notice lyonnaise qui suit [2]. *Leonides,* un de ceux qui sont nommés deux fois, est le père d'Origène [3]. D'autres noms, qu'il est impossible d'identifier avec la même certitude, se trahissent par leur forme : *Dioscori, Dionisi (Donisinniae), Orionis (Oriosi, Ariusi), Turboni (Turbani), Pamboni.*

Parmi les Africains se sont glissés des saints d'Égypte dont quelques-uns, tout défigurés qu'ils sont, se désignent suffisamment à l'attention : *Alexandri* (peut-être *in Alexandria*), *Theonis, Pleosi* (Paesis ?), *Arionis, Ampamon* (à moins que ce ne soit le nom punique Namphamon), *Diunisi, Dioscori, Turboni.*

Dans le résidu, nous signalerons, comme pouvant nous être utiles : *Apolloni, Phesici(Pheuicis,Physoci), Gurdoni(Gurdini).*

Reportons-nous maintenant à la Passion des Dix martyrs.

Après Marcien et Nicandre, ces martyrs sont :

Ἀπολλώνιος. Nous venons de le rencontrer dans les listes du 28 juin.

Λεωνίδης. De même ; c'est le père d'Origène.

Ἄρριος ou *Ἄρειος,* ou *Orus,* est à rapprocher des formes *Ariusi, Arion, Orion.*

Γόργιος, Gorgias. La première syllabe est commune avec la forme évidemment défigurée de *Gurdoni.* Nous ne voudrions pourtant pas assurer que c'est le même nom. *Turbon,* dans

[1] *Hist. eccl.,* V. 4, 5.

[2] NEUMANN *Der römische Staat und die allgemeine Kirche,* t. I, p. 292, s'est occupé de cette liste et retrouve Heraïs dans *Herotis,* et Heron dans *Herenei.* Il faut évidemment renverser les termes.

[3] EUSÈBE, *Hist. eccl.,* VI, 1.

le voisinage. a aussi des éléments communs avec *Gurdoni*.

Ὑπερέχιος, *Yphirce*. Se rapproche de [*i*]*phesici*.

Σεληνιάς, *Silenus*. Selenus semble l'équivalent de *Serenus*, nom de deux disciples d'Origène.

Εἰρήνη, qui manque dans le latin, pourrait aussi bien représenter *Serenus*.

Πάμβων, *Pammonus*. C'est le *Pambonus* de plus haut.

La Passion latine, au lieu de *Εἰρήνη*, nomme *Bessarion*, qui est placé entre Léonidas et Orus. On soupçonne quelque confusion autour des formes *Arion*, *Orus* etc. Une erreur d'écriture dans le genre de celles dont le manuscrit de la Passion a gardé la trace [1], peut avoir produit un dédoublement, compensé par la suppression de l'avant-dernier nom, qui paraissait faire double emploi *(Serenus)*. Il fallait rétablir le chiffre dix.

Sans vouloir trop insister sur ces conjectures, nous croyons pouvoir affirmer que sur huit compagnons donnés aux SS. Marcien et Nicandre, six au moins figurent dans l'hiéronymien du 28 juin. Celui-ci ne les a pas empruntés à la Passion, sans quoi les chefs du groupe les auraient suivis. Le compilateur s'est donc servi d'une source où les disciples d'Origène se trouvaient mêlés à d'autres martyrs qu'Eusèbe ne nomme point. C'est à la même source qu'aura puisé l'auteur de la Passion, qui a formé un groupe artificiel composé de deux martyrs étrangers et de huit martyrs égyptiens. C'est le procédé dont s'est servi l'auteur de la Passion des SS. Polyeucte, Candidianus et Philoromus, et celui de la Passion des SS. Victorinus et Victor.

D'après cela il faut conclure que *Marcianus* et *Nicander* n'appartiennent à aucun titre à l'Égypte ; le célèbre groupe de Mésie aurait été tout simplement accaparé par l'auteur de la légende.

Le culte des saints de Mésie a-t-il été transporté en Égypte ? A-t-il été mêlé à celui des saints indigènes ? A-t-on accordé à ces étrangers la naturalisation, dont la voix populaire est si prodigue, ou avons-nous simplement à enregistrer l'entreprise d'un hagiographe sans scrupules ? On pencherait plutôt vers cette seconde solution.

1 Au lieu de « Leonide, Bessarionis, Ori, Gorgie », il écrit : *Leonis*, *Debessarionis*, *Origorgie*. Voir *Anal. Boll.*, t.XXVIII, p.473.

Iul. 9. L'hiéronymien, à la suite d'une série de noms commandés par la rubrique *in Thomis*, annonce : *Cyrilli episcopi igni traditi*. C'est, en deux mots, la Passion latine de S. Cyrille, condamné au bûcher, et respecté par les flammes [1]. Mais la Passion le désigne comme égyptien. Certains exemplaires, tel celui des *Acta Sanctorum*, ne le disent que dans cette phrase, un peu vague, du début : *Sanctus Cyrillus episcopus non incognitus Aegyptiis*. D'autres, comme le manuscrit de Munich 4554, se terminent ainsi : *Passus est autem venerabilis doctor sanctus Cyrillus episcopus apud Aegyptum VII idus iulias sub Decio imperatore, agente Lucio duce*. De même le manuscrit 98-100 de Bruxelles [2]. Un autre texte, d'allure plutôt parénétique et encore inédit [3], dit la même chose dans le titre : *Passio sancti ac beatissimi Cyrilli episcopi qui passus <est> in Egypto sub Lucio duce VIII idus iulii* [4]. Dans le cours des deux récits on chercherait en vain une indication sur le siège occupé par l'évêque martyr.

Achelis, qui croit que le Cyrille du 9 juillet est l'évêque de Gortyne, nous verrons tantôt pourquoi, a cherché à expliquer comment on a pu le transporter en Égypte. Cyrille est précédé, dit-il, d'un groupe de martyrs de Tomi. On l'a joint à ce groupe, et on a confondu une fois de plus Tomi avec Thmouis [5].

D'abord cette confusion n'a été dûment constatée en aucun cas, et certainement pas dans celui-ci. Si l'hagiographe avait pensé que Cyrille était évêque de Thmouis, il l'aurait dit ; et s'il lui avait connu des compagnons, il n'aurait pas eu de peine à leur trouver une place dans son récit.

Les choses se sont passées autrement. Il nous paraît vraisemblable que la leçon primitive était bien *in Thomis Cyrilli episcopi igne traditi*, empruntée à la Passion. Il y avait en Mésie un saint Cyrille fort honoré ; il avait même donné son nom à une forteresse, que Justinien fit remettre en état [6]. L'abrégé syriaque l'annonce le 12 mai avec six autres martyrs. Il est plusieurs fois cité à l'hiéronymien, tantôt seul, comme le 26 avril, tantôt en compagnie d'autres, notamment avec

[1] *BHL*. 2069-70. [2] *Cat. Lat. Brux.*, t. I, p. 30.
[3] *BHL*, 2071.
[4] Ms. lat. de la bibliothèque Nationale de Paris, 5306, fol. 157v.
[5] *Die Martyrologien*, p. 154.
[6] Procope, *De aedif.*, IV, 7.

un Zénon [1]. Ce Zénon reparaît précisément dans le groupe qui précède Cyrille. Nous serions donc en présence d'un nouveau cas d'accaparement d'un saint de Mésie par les Égyptiens.

La question se complique, en apparence, par le fait que certains synaxaires, précisément au 9 juillet, insèrent une notice sur S. Cyrille, archevêque de Gortyne en Crète. La plupart, la synaxaire de Sirmond par exemple, l'enregistrent deux fois le 5 septembre et le 14 juin. A ces deux dates la notice est un résumé de la Passion grecque de S. Cyrille de Gortyne qui a été publiée [2], et qui n'a rien de commun avec la Passion latine. Au 9 juillet, l'histoire que racontent quelques synaxaires est exactement celle du prétendu Cyrille d'Égypte [3].

L'explication la plus simple est celle-ci. Le 5 septembre ou le 14 juin était le jour consacré à S. Cyrille de Gortyne ; le 9 juillet, un autre Cyrille était mentionné, avec une notice qui n'offrait rien de bien saillant. Les deux personnages ont pu être confondus d'autant plus facilement qu'ils étaient tous deux évêques, et parvenus à un âge avancé. Le synaxariste crut reconnaître dans l'évêque Cyrille, dont le siège n'était point indiqué, le martyr de Gortyne, et il précisa, malencontreusement.

Il n'est donc pas fait mention, dans l'hiéronymien, de Cyrille évêque de Gortyne. Les synaxaires le connaissent bien et en outre un homonyme, qu'ils disent évêque de Crète, mais qui n'est autre que l'évêque Cyrille, accaparé au profit de l'Égypte et dont le siège se trouvait en Mésie.

Sept. 8. Le martyrologe syriaque annonce : ***Φαῦστος πρεσβύτερος*** *καὶ Ἀμμώνιος, καὶ ἕτεροι μάρτυρες κ'*, sans indice topographique. L'hiéronymien place ces martyrs à Alexandrie et détaille trois groupes :

Ammoni, Fausti, Serapionis, Pii, item Pii, Theophili, Neotheri et aliorum XXII.

Nemmesi, Arioni, Ammoni, Petri (Petrini), Savini (Sevini), Demetri cum aliis XL.

[1] *Saints de Thrace et de Mésie*, dans *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 259.
[2] *BHG.* 467.
[3] Voir par exemple le synaxaire Bc de notre classification. *P. G.*, t. CXVII, p. 532.

Didimi (Dudini), Mitisori, Panemoti (Panei, Paneti), Achillae, Isidori, Serapionis, Migitiae, Orosei (Orusei), Silvini (Silviani), Orobionis (Arapionis) et aliorum CXXII (al. *DLXII*, al. *DCCCVI)*.

*Metri, Severi cum aliis XII (*al. *XI*, al. *XL)*.

Ammonius et Faustus sont, on peut le croire, les prêtres d'Alexandrie martyrisés sous Dioclétien [1]. Sérapion ne peut être celui que cite Eusèbe d'après Denys d'Alexandrie [2], si ce martyr appartient en réalité au même groupe que les précédents. Il en est de même de Nemesius [3]. Un Didymus d'Alexandrie a été rencontré le 5 avril. Quelques autres noms font songer à la liste du 9 février. Ainsi *Pii, Pii (Ippi), Arioni (Orion), Orobionis (Oridionis)*. *Orosei* est voisin de Ὥροψις connu par le synaxaire grec du 22 août [4]. *Metri* pourrait désigner le martyr Metras, connu par Denys d'Alexandrie [5], à moins que ce ne soit une répétition de *De*[*metri*]. Tout cela ne fait pas un groupe homogène. On voit d'ailleurs par la formule *et aliorum XXII, XL, CXXII, XII* — ne discutons pas les chiffres — que l'on a voulu en distinguer plusieurs.

Ceci nous amène à examiner la liste du 10 septembre. Le syriaque annonce *Mnmais* prêtre et dix-sept autres martyrs. Le premier nom représente peut-être la première syllabe de μνήμη et la seconde d'un nom propre qui pourrait être Nemesios. Voici en effet ce que nous lisons dans l'hiéronymien :

In Alexandria Nemesi, Ammoni, Orionis, Herosi, Didimi, Meresori, Panepsi (Panopia, Panoepsi), Cellei (Acellei), Niceti, Ammoni, Orosi (Arosi), Silvani, Oropon (Aroponi), Nemesini, et aliorum VIII Panemoti.

On voit réunis ici les deux groupes Nemesius et Didymus du 8 septembre, avec quelques variantes, et pas tout à fait au complet. *Nemesinus* est une répétition de *Nemesius*. Le dernier nom doit être celui du mois de Phamenoth, et dans les noms qui dans les deux listes suivent *Didimi*, on reconnaît aisément les mois de Mesoré et de Phamenoth, avec une variante *Panepsi* (Pyanepsion),qui rappelle un des mois grecs.

[1] EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VIII, 13, 7.
[2] *Hist eccl.*, VI, 41, 8.
[3] *Hist. eccl.*, VI, 41, 21.
[4] *Synax. eccl. CP.*, p. 915.
[5] EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VI, 41, 2-3.

Il faudrait conclure de cet examen que, au 8 septembre, le premier groupe seul appartient à ce jour. Les deux suivants seraient du 10. Du dernier, *Metri* etc., on n'arrive pas à rendre compte. Pour tout l'ensemble d'ailleurs, il ne saurait être question de rétablir les leçons primitives.

En avançant dans le martyrologe, on rencontre divers débris de ces listes. Le 9 septembre: *Alexandria Ammonis*, car l'Alexandre qui suit Iacinthus n'est pas un compagnon de ce martyr ; le 9 novembre, sans rubrique topographique: *Demetri Nemesi*; le 10 aussi : *Demetri Nemesi*, bien que ce soit cette fois sous la rubrique *in Antiochia*, et que dans les manuscrits B, W les deux saints portent respectivement les titres d'évêque et de diacre.

D'après le syriaque, il y eut encore douze martyrs alexandrins le 18 septembre : *ἐν Ἀλεξανδρείᾳ Κάστωρ καὶ ἕτεροι μάρτυρες ια'.*

L'hiéronymien traduit : *in Alexandria Demetri, Palei, Nili (Nibi), Parimadi, Heli, Castoris, Niceti episcopi*, et un peu plus bas, mêlés à d'autres, *Pili (Quapilli)*, *Nili* (*Mili)*, *Patermuthii (Paterni Musci)*.Le manuscrit E a conservé la date du syriaque, tandis que les autres transportent la notice au 19. Mais ce jour-là il rappelle: *In Alexandria Demetri, Castoris et Niceti (Aniceti)*.

Le rédacteur a encore une fois mélangé deux groupes, des martyrs d'Alexandrie et les martyrs égyptiens de Palestine Péleus, Nilus, Patermuthius, Elias [1]. Ces quatre noms, — et trois d'entre eux sont répétés — se trouvent entre Démétrius et Castor, qui avec Nicétius restent seuls à représenter les Alexandrins. Encore faut-il se souvenir qu'un Démétrius a été rencontré le 8 septembre et que Nicétius semble bien étranger à toute l'onomastique d'Égypte.

Aug. 27. C'est de nouveau par le moyen d'un récit hagiographique que se rattache à l'Égypte un texte de l'hiéronymien, qui à première vue n'a aucun lien avec ce pays. Voici le texte d'après B :

[1] *Mart. Palaest.*, XIII. Le syriaque donne la date du 9 elul (septembre). Ce doit être une erreur de copiste pour le 19, comme l'indiquent à la fois le martyrologe et les synaxaires grecs. Ceux-ci font mémoire des martyrs à une date rapprochée, le 17 septembre.

In Thomis civitate Marcellini tribuni Emannis (et manis) uxoris cum filiis suis Iohannes et Serapionis, Clerici et Petri militis.

Les Actes de S. Marcellus, qui correspondent à ces lignes [1], débutent ainsi :

In Aegypto coronati sunt sancti consulatu Diocletiani ..... Nomina vero martyrum sunt haec : Petri devotissimi militis et Chironis et Ammonis et Serapionis clericorum et Marcelli tribuni et coniugis eius Mammeae et filiorum Iohannis et Babilae et Miletius episcopus et Athenogenes et Ariston et Festus et Victor et Susanna et Zoyillius et Domninus et Memnon.

Pour expliquer la contradiction entre les rubriques topographiques, on a proposé la solution ordinaire en cas semblable. *Thomis* doit être lu *Thmuis* [2]. Elle n'est ni probable ni nécessaire. D'abord certains manuscrits indiquent le nom de la ville où les saints auraient été jugés. La leçon n'est pas claire : *ad Omoinem civitatem.* Ce n'est pas Thmouis. La rubrique topographique du martyrologe est donc bien ce qu'elle prétend être; Marcel et ses compagnons sont des martyrs de Tomi, et une fois de plus nous voyons la Mésie dépouillée par les hagiographes au profit de l'Égypte. Comme l'indique l'énoncé du martyrologe, il existait probablement un récit du martyre de ces saints, comme dans le cas analogue de Marcien et Nicandre. Il n'est pas du tout certain que le récit ait été simplement démarqué et qu'on se soit contenté de changer le théâtre de l'action [3]. Le nombre des martyrs a été augmenté et, comme dans les autres cas, ils ont été pris ailleurs sans égard à des relations existant entre eux. Ainsi nous retrouvons des noms qui semblent empruntés à la Passion de S. Mélèce, où figurent, avec *Marcellus* et *Meletius, Serapion, Ioannes, Festus, Susanna, Zoilus* [4]. Il existe même une forme de

[1] *BHL.* 5240.

[2] Achelis, *Die Martyrologien*, p. 173 ; P. Franchi de' Cavalieri, dans *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*, t. XI (1905), p.237-67. Voir plus haut, p. 61.

[3] La Passion de Marcellus n'a aucune valeur historique et est faite de reminiscences, Voir P. Franchi, t. c , p. 267.

[4] Nous avons examiné cette question avec quelque détail dans un travail sur *Les Martyrs de Tavium*, dans *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 374-87.

la Passion de S. Marcel où *Meletius* prend le rôle principal [1].

La Passion de S. Marcel, ou, si l'on veut, de S. Meletius, après avoir raconté la mort des martyrs, ajoute que leurs reliques ont été transportées *in territorio Oxyrynchenae civitatis in possessione vocabulo Stypsoches*. Et l'auteur continue : *Ego Iulianus presbyter dedi has reliquias cum his exemplaribus venerandae diaconissae Yssicae et scripsi per manum filii mei Stelechi in possessione Rastoces propter infirmitatem oculorum meorum* [2].

Cette conclusion n'est pas un lieu commun, et elle pourrait jeter quelque lumière sur le mobile qui entraînait les hagiographes d'Égypte à rassembler dans leurs récits des saints de toute provenance. Cette fois, du moins, ce sont les reliques, venues d'un peu partout, qui ont fourni au rédacteur le personnel de son récit. Il a pu ignorer les pays d'origine de chacun des martyrs, et les prendre pour des indigènes. Pareille confusion ou transformation est loin d'être sans exemple.

Passons aux notices isolées du martyrologe hiéronymien.

IAN. 6. *In Antiochia passio sanctorum Iuliani et Basilissae.*

La passion grecque *BHG*. 970, source de toutes les autres, place ces saints à Antinoé. Les versions latines *BHL*.4529 etc. généralement à Antioche, par suite d'une erreur de lecture : Ant(inoe), Ant(iochia). Le martyrologe dépend donc ici d'une Passion. *Celsus*, *Antoninus* et *Anastasius* appartiennent au même groupe. On a transformé ce dernier nom en *Anastasia* et Anastasie a été identifiée avec la martyre de Sirmium.

Julien et Basilissa sont au calendrier de Naples, au 7 janvier [3].

IAN. 11. *In Alexandria Petri.*

Cette indication est inexacte. Il s'agit ici d'un martyr de Césarée, *Πέτρος Ἀψέλαμος* (EUSÈBE, *Mart. Palaest.*, X, 2). On est tenté de rapprocher la rubrique topographique du nom de Philoromus, indiqué ici sous *Africa ;* mais cela n'est pas possible, car si Philoromus est un martyr d'Égypte, ce n'est pas un martyr d'Alexandrie. Sa vraie date est le 12 janvier.

[1] Ainsi dans le ms. latin 5554 de Munich.
[2] *Act. SS.*, Aug. t. VI, p. 15, n. 9.
[3] CAPASSO, *Monumenta ducatus Neapolitani*, t. I, p. 335.

Il ne faut pas hésiter, malgré les noms de toute catégorie qui les séparent, à unir *in Alexandria* à *Victoris, Stephanae* qui reparaissent le 1, le 23, le 24 avril, le 8 et le 14 mai et le 21 juillet.

IAN. 12. *In Aegypto Philoromi, Zotici, Castuli.*

Philoromus est un martyr égyptien authentique que le Syriaque place à Nicomédie, le 8 de ce mois. Il faut relire Eusèbe[1]. Zoticus et Castulus se trouvent déjà quelques lignes plus haut, *in Africa.* Puis on répète *Castolini* et on rappelle qu'il appartient à la voie Labicane. Et en effet Castulus et Zoticus furent enterrés à Rome sur cette voie[2]. Il est à présumer qu'un homonyme Zoticus a entraîné Castulus, dont la vraie date est le 26 mars. Il y a un Zoticus dans la liste du 9 février suivi de Cyriacus. Or, la liste du 12 janvier commence précisément par Cyriacus, mais *in Achaia.*

IAN. 15. *In Aegypto Crisconi (B. Grisogoni), Tyrsi, Leuci, Ga(ll)inici.*

Le premier nom est celui du martyr Cosconius, défiguré. Il n'appartient pas à l'Égypte. Le groupe Thyrsus, Leucius, Callinicus, non plus. Mais les Actes de ces martyrs ont été réunis en un seul récit avec ceux des saints Philémon et Apollonius, ceux-ci Égyptiens. Il est probable que la rubrique *in Aegypto* s'explique par là.

IAN. 19. C'est à cette date que la version latine de la Passion des saints Marie, Marthe et Lycarion[3], martyrs à Tanis, *apud Athenam urbem Aegypti*, fait mourir ces trois saints. On est tenté de retrouver la trace de ce groupe dans l'hiéronymien, qui précisément au *XIIII kal. febr.*, annonce *Marthe et Marie.* Elles sont, il est vrai, qualifiées de *sorores Lazari*, et la rubrique topographique *Hierusolima* est en harmonie avec cette indication. Mais ce pourrait être, à la rigueur, une retouche et l'on croit reconnaître à la ligne suivante Licarion (on cite la variante *Bicarion*) dans *picariae.* Seulement, cette dernière lecture se rapporte à des saints honorés le même jour à Carthage, et désignés dans le vieux calendrier local sous le titre de *Ficariensium.* D'autre part, Maria et Martha ne sont au 19 janvier qu'une transformation de *Marius et Martha*

[1] Plus haut, p. 21.
[2] *Origines du culte des martyrs*, p. 320.
[3] BHL, 5425 b.

(plusieurs manuscrits écrivent *Maria et Martha)* martyrs romains du 20 janvier. Ce serait donc par une simple coïncidence, assez étrange, il faut l'avouer, que le groupe de martyrs égyptiens appartiendrait au même jour. Si l'on se rappelle que les synaxaires grecs le placent au 9 février, on préférera penser que la Passion latine a été corrigée d'après la donnée du martyrologe, mal interprétée.

IAN. 25. *In Aegypto Catine* (B, W).

Il semble naturel de rapprocher ce dernier nom de la rubrique *Sicilia* quelques lignes plus haut et de lire *Sicilia Catanae.* Tout l'ensemble demeure parfaitement obscur, car on ne sait quels noms de saints sont appelés par les deux rubriques *in Aegypto* et *in Sicilia.* La première manque dans le ms. E.

IAN. 31. *In Alexandria Tarsuci (*al.*Tarcisi), Zotici, Ammoni (et alibi* add. E*) Commoni (Commini), Cyriaci.*

Nous avons trouvé ces noms dans les listes du 9 février, à l'exception du premier. Encore pourrait-il représenter *Tirsi.*

FEBR. 4. *Thimoi filiae episcopi cum filia sua.*

Il faut rétablir : *Thmui Fileae episcopi cum Filoromo.* Voir Eusèbe, *Hist. eccl.*, VIII, 9, 8, et la Passion des saints Philéas et Philoromus *BHL.* 6799. Le martyrologe dépend de celle-ci ; Philéas n'a pas été martyrisé dans sa ville épiscopale, mais à Alexandrie. Dans le martyrologe Lyonnais, dans Adon et ses dérivés, y compris le martyrologe Romain, avec les deux martyrs fut immolée une multitude innombrable de fidèles *ex eadem urbe*, c'est-à-dire de Thmouis. Il n'y a rien de cela dans les sources, et c'est à une lecture trop rapide d'Eusèbe-Rufin que nous devons cette nombreuse compagnie [1].

FEBR. 9. Voir plus haut, p. 41.

FEBR. 10. *Alexandria passio Apollonis, Prothei, Orionis, Plausi et aliorum XX.* Voir plus haut, p. 45.

FEBR. 11, 12, 13. Voir plus haut, p. 47.

FEBR. 16. *Iuliani cum Aegyptiis numero quinque millia.*

C'est la lecture des manuscrits B et E, et elle a passé dans les martyrologes historiques. W a gardé la bonne leçon et supprime *millia.*En effet Julien et les Égyptiens appartenaient au groupe de Pamphile, qui est détaillé à cette date. Ces Égyp-

[1] QUENTIN, *Les martyrologes historiques*, p. 207-208.

tiens étaient au nombre de cinq, comme l'indique expressément Eusèbe, *Mart. Palaest.*, XI, 8.

Febr. 20. Voir plus haut, p. 47.

Febr. 26. Le martyrologe syriaque annonce simplement deux martyrs, Callinicus et Alexandre. L'hiéronymien : *natale sanctorum Alexandri, Nestoris* etc., et plus loin *in Alexandria Felicis.* Il est à présumer que cette rubrique topographique n'est qu'une répétition du nom du martyr Alexandre. Plus tard Florus et ceux qui l'ont suivi ont transformé ce martyr en évêque : *beati Alexandri Alexandrinae civitatis episcopi*, en y ajoutant une courte notice [1].

Mart. 8. *Antinum civit. passio sanctorum Pitimons.*

Ce texte tronqué, qui semble se rapporter à un saint d'Antinoé, manque dans les manuscrits complets. Il a été relevé dans l'abrégé désigné sous le nom de *Breviarium Remense* (manuscrit de Paris lat.17189), qui a gardé quelques indications omises ailleurs.

Mart. 12. *In Alexandria Zoni episcopi, Alexandri diaconi et Duni ..... in Alexandria Orion diaconi.*

Cette dernière mention pourrait être exacte. Il y a un *Orion* dans la liste du 9 février. La première notice semble n'avoir aucune consistance. *Zoni* = *Duni*, qui est un débris de *Migdoni*, le saint principal du 12 février. *Alexandria, Alexander* provient vraisemblablement du groupe *Alexander, Gaius*, qui se répète les deux jours précédents.

Mart. 18. *In Alexandria Collectici (*al. *Collegi) diaconi Coloti diaconi.*

C'est Colluthus deux fois répété. Dans le martyrologe syriaque il est annoncé le 15 : Ἐν Ἀλεξανδρείᾳ Κολλοῦθος διάκονος.

Mart. 19. Le martyrologe syriaque annonce Bassos et Sérapion, qui pourraient être respectivement le Sérapion et le Besas mentionnés par Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 41, 8 et 16 [2]. Il y a, à la même date, dans l'hiéronymien, un Bassus, *in Africa ;* mais un *Ammon* dans le voisinage fait songer à l'Égypte. Sérapion y figure le 20, et aussi le 21 sous la rubrique *in Alexandria.* Ammon reparaît quelques lignes plus bas. Il est à

[1] Quentin, *Les martyrologes historiques*, p. 303.
[2] H. Achelis, *Die Martyrologien*, p. 45.

remarquer que Sérapion et Ammon font partie d'un groupe du 26 mars et du 6 avril. On pourra être frappé du fait que le 19 mars et le 19 mai un Sérapion figure dans le martyrologe syriaque. Cependant, il n'y a point d'indice pour conclure à une répétition occasionnée par le chiffre de la date.

Mart. 20, 21. Voir à la date précédente.

Mart. 26. *In Pentapoli Libiae Theodori episcopi, Herenei diaconi, Serapionis, Ammon lect(orum).*

La même notice avec la variante *Libiae Superioris* reparaît le 6 avril. Dans les synaxaires grecs la date de Théodore, évêque de Cyrène de Libye est le 4 juillet.

April. 1. *Alexandria in Aegypto Victoris et Stephanae.*

Ce groupe dont la Passion est connue par des textes grecs, latins et orientaux [1], revient plusieurs fois. Nous l'avons déjà rencontré la 11 janvier. Il reparaît aux dates suivantes.

Le 23 avril : *Alexandria Coronae.* Un peu plus haut il y a un *Victor* qui pourrait être celui de Milan.

Le 24 avril : *In Alexandria Coronae Victoris,* deux fois répété.

Le 8 mai : *In Aegypto Victoris, Stefanae.*

En tête de toutes les notices de ce jour, on lit : *Mediolano Victoris capite caesi cuius passio celebratur pridie idus maias* c'est-à-dire le 14 mai.

Le 14 mai : *In Siria Victoris et Coronae* (E). Dans B, W : *in Syria Victoris militis et Coronae qui simul passi sunt.* Cette formule répond à une Passion qui plaçait en Syrie et au 14 mai le martyre des deux saints. Plus loin, S. Victor et autres martyrs de Milan.

Le 21 juillet : *in Masilia Victoris Coronae.*

La plupart de ces mentions, sauf la première, s'expliquent par des influences d'homonymie.

April. 5. Le syriaque : *'Εν 'Αλεξανδρείᾳ Κλαυδιανὸς καὶ Δίδυμος..* L'hiéronymien annonce séparément *in Nicomedia Claudiani ... in Alexandria Didimi presbyteri.*

Nous avons parlé plus haut [2] de Claudianus. Il existe une Passion d'un saint Didyme égyptien, *BHO.* 253. Rien n'indique que ce soit celui d'aujourd'hui. Dans les ménées grecs

[1] *BHG.* 1864, 1865 ; *BHL.* 8559-8563 ; *BHO.* 1242-1244.

[2] Plus haut, p. 51-54.

le nom de Didyme se présente dans un curieux ensemble. La série des saints du 5 avril commence par sainte Théodora de Thessalonique, et se poursuit par le groupe Théodora et Didyme, dont l'histoire romanesque est habituellement réservée au 27 mai. C'est la première Théodora qui a attiré la seconde, inséparable de Didyme. C'est donc une pure coïncidence qui amène le même nom dans le martyrologe syriaque et dans les synaxaires grecs, et il n'en faut tirer aucune conséquence en faveur du compagnon de Théodora.

April. 6. *In Alexandria Clusi presbiteri.*

Pentapoli Libiae superioris Theodori episcopi Hirenei diaconi Serapionis Ammonis lectoris.

La première de ces notices est une anticipation du jour suivant ; la seconde une répétition de celle du 26 mars.

April. 7. *Alexandri natale Peleusi presbyteri.*

Cette lecture est garantie par le syriaque, à la même date : *ἐν Ἀλεξανδρείᾳ Πελεύσιος πρεσβύτερος.*

Un peu plus haut on lit : *et alibi Eleusi presbyteri Libiae superioris.* C'est un doublet où *al(ibi)* représente *Al(exandria).* L'indice topographique provient du jour précédent et appartient à la notice de l'évêque Théodore.

April. 10. *Alexandria Apolloni presbyteri.*

Sauf la qualité de prêtre, la notice est conforme au martyrologe syriaque à la même date.

April. 20. *In Alexandria Aradi presbyteri.*

C'est la leçon de E. Les deux autres manuscrits portent *Araiaci* sans rubrique topographique. La notice du jour suivant est répétée ici.

April. 21. *In Alexandria Aratoris presbyteri.*

L'hiéronymien est d'accord avec le syriaque : *ἐν Ἀλεξανδρείᾳ Ἄριστος πρεσβύτερος.* A remarquer qu'un saint *Aratus* figure dans la Passion des XXXVII martyrs et dans la liste du 9 février.

April. 24. *In Alexandria Theonis presbyteri et aliorum XXIII.*

C'est la leçon du manuscrit de Dublin, et aussi de E, où le nom du saint est séparé de la rubrique topographique par une longue liste. Théonas est un des martyrs du groupe des XXXVII, au 9 février. Or, le chiffre des compagnons était ici primitivement aussi XXXVI ou XXXVII (var. XXXIII,

XXXIIII). Mais dans la plupart des manuscrits il n'est pas à sa place, et s'est glissé à côté du nom d'Alexandre de Lyon dont on fait la mémoire ce même jour. Il y a donc ici une correction à faire aux martyrologes historiques, et à modifier dans l'hiéronymien *et aliorum XXXVI.*

April. 29. *In Alexandria civitate sancti Germani presbyteri.*

C'est la notice même du martyrologe syriaque. Elle revient dans l'hiéronymien le 2 mai.

La liste du 29 avril se termine par une série de noms, sous l'indice *in Alexandria,* parmi lesquels celui d'une *Theodorae virginis cum aliis duobus* (B). Les martyrologes historiques y ont accroché un résumé de la Passion des saints Théodora et Didyme (*BHL.* 8072-73). On ne voit pas de quel droit.

April. 30. *In Alexandria Dorothei presbyteri, Rodaciani diaconi.*

Ce sont les saints Diodore et Rhodopianos, martyrisés, non pas à Alexandrie, mais à Aphrodisias en Carie, comme l'indique le martyrologe syriaque et la Passion qui nous a été conservée (*BHL.* 2163 b). Voir aussi les synaxaires grecs. La vraie rubrique se reconnaît plus loin, un peu défigurée : *in Frodiria.*

Mai 2. *In Alesandria Saturnini (in carcere quiescentis cum Neopoli* [*Neapoli*] *socio suo* add. B, W).

Le syriaque annonce à Alexandrie Satornilos. La courte notice historique manque dans E, où elle a laissé pourtant une trace ; *Eupolitis* semble répondre à Neopoli, forme également altérée sur laquelle les leçons des martyrologes historiques ne fournissent aucun moyen de contrôle. Plus loin, *in Alexandria Germani* est une répétition du 29 avril.

Mai 4. *In Alexandria XL martyrum.*

C'est la leçon de B, W, où elle est suivie de quelques noms. E omet la rubrique topographique et écrit simplement *et aliorum XL.* La rubrique est en effet inexacte. Ces quarante martyrs appartiennent à *in Caesarea.* La source n'est autre qu'Eusèbe, *Mart. Palaest.*, XIII, 4-6, qui raconte le martyre de Silvain et de 39 compagnons, parmi lesquels il y avait des Égyptiens. Ici il y a deux groupes, Silvain d'une part, à Césarée, quarante martyrs de l'autre. Il fallait écrire XXXIX et ne pas les attribuer à Alexandrie.

Ce n'est probablement pas la présence des Égyptiens dans

le groupe qui a fait introduire *in Alexandria*. Un Alexandre figure parmi les saints du 3 mai et il n'en fallait pas davantage pour produire cette confusion. Ce qui prouve qu'elle n'a pas d'autre origine, c'est que le manuscrit E annonce précisément, au 3 mai *in Caesarea natale Silvani Alaxandri et aliorum XL*. Alexandre est le martyr cité à quelques lignes de distance.

Mai 5. *In Alexandria Petri* (B, W : *Petivi) diaconi*.

Quelques lignes plus haut, en tête de la liste : *Eutimi diaconi*, sans autre rubrique. Le syriaque tranche la difficulté : ἐν Ἀλεξανδρείᾳ Εὐθύμιος... Le martyrologe de Florus [1] ajoute ces mots qui pourraient provenir d'un exemplaire plus complet de l'hiéronymien : *in carcere quiescentis*. Il n'est pas inutile de rappeler que nous avons trouvé cette finale au 2 mai.

Mai 13. *In Alexandria Afrodisi, Agrippae... in Alexandria Agrippae ...*

Le syriaque porte simplement au 14 : Ἀφροδίσιος. Le 12 nous lisons dans l'hiéronymien : *afnoti* (B, W : *Afroditi) et aliorum DIIII* (B,W add. *quorum nomina Deus scit) Alexandri*. Il y a quelque probabilité d'après cela qu'Aphrodisius est un martyr d'Alexandrie. On ne saurait se prononcer sur les autres noms cités ce même jour.

Mai 17. *In Alexandria Adrionis, Victoris et Basilae*.

Les manuscrits B, W omettent le premier nom. La provenance de ce groupe nous est inconnue.

Mai 18. *In Aegypto in Anacipoli Dioscori lectoris qui multa passus est*.

Notice qui dépend de la Passion *BHL*. 2203 f. Le même saint est annoncé le 17 juin et le 18 décembre. La répétition s'explique par la confusion des dates XV kal. iun., XV kal. iul., XV kal. ian.

Mai 19. *In Alexandria Areni diaconi*.

Les manuscrits sont d'accord. Sur les autres martyrs de ce jour, voir plus haut, p. 53.

Mai 27. *In Alexandria Acculi* (al. *Aquilini) presbyteri, Evangeli et aliorum XIIII*.

Le syriaque les annonce sous cette forme le 26 mai : ἐν Ἀλεξανδρείᾳ Εὐκαίριος πρεσβύτερος καὶ ἕτεροι μάρτυρες ιζ'.

[1] Quentin, *Les martyrologes historiques*, p. 332.

IUN. 6. *Alexandri (Alexandriae* W*), Donati, Peregrinae (Peregri* W*).*

Ce groupe qui se rattache à l'Afrique (E) ou à Nivedunum (B, W) a été attribué à Alexandrie par Rhaban, on voit assez pour quelle raison : *in Alexandria Andreae,Donati et Peregrini*[1].

IUN. 9. *In Alexandria Maximi presbyteri.*

La leçon est clairement exprimée par tous les manuscrits. Maximus n'est pas connu d'ailleurs.

IUN. 17. *Alexandria Dioscori.*

C'est sans doute le Dioscore du 18 mai. La répétition s'explique par la ressemblance des dates *XV kal. iun.,XV kal. iul.*, respectivement dans les deux manuscrits de la Passion *BHL.* 2203 e, f. Les manuscrits ajoutent *et Maximi* qui ne s'explique guère. Ce nom reparaît le 18 juin : *Alexandria civitate Marinae* (al. *Marini, Mariae).*

IUN. 22. *In Alexandria Rufini.*

Le manuscrit d'Echternach ajoute immédiatement : *et aliorum DCCCLXVIIII*. Mais cette addition paraît n'être pas à sa place. Il est d'ailleurs douteux qu'il y ait eu un martyr alexandrin du nom de Rufinus. Le 21 juin les manuscrits s'accordent aussi à annoncer *in Sicilia civitate Siracusa Rufini.* C'est probablement le même qui reparaît le lendemain.

IUN. 15. *In Alexandria Agathonis.*

Le manuscrit W le passe sous silence ; mais le 26 il a gardé la rubrique topographique sans le nom. Un *Agathon exorcista* fait partie du groupe du 14 février.

IUL. 3. *In Alexandria Tryphonis,Menelai, Cyrionis, Eulogi.*

Un *Cyrion presbyter* fait partie de la liste du 14 février. Nous ne pouvons que signaler cette coïncidence.

IUL. 7. *In Alexandria Parmeni* (al. *Partemi, Parteni, Partimini) Eracli, Heliae, Appollini, Rodi, et aliorum XVIII.*

Dans les martyrologes historiques Parmenus est devenu *Pantaenus* et on lui a donné une notice d'après Rufin. Mais il n'y a pas autre chose qu'une ressemblance de noms. Rapprocher le syriaque : *Τιρινὸς καὶ ἕτεροι μάρτυρες κζ'*.

IUL. 10. *In Alexandria* est une des rubriques topographiques qui interrompent la longue série des noms enregistrés à cette date. Il faut renoncer à distribuer ceux-ci entre ces

[1] *P. L.*, t. CX, p. 1149.

diverses rubriques. *Sisinnius, Leontius, Mauritius, Antoninus, Daniel, Anicetus* ne sont certainement pas des martyrs d'Alexandrie. Ils font partie du groupe des XLV martyrs de Nicopolis [1], commémorés le même jour, et répétés avec d'autres le lendemain sous la rubrique *Romae*. *Cyrion, Aphrodisius, Orion* ont été rencontrés dans nos listes. C'est tout ce qu'il est permis de dire. Dans la Passion des XLV martyrs sont cités deux soldats égyptiens *Μηναίας* et *Βηληράδης*, qui se joignent à la glorieuse troupe [2]. Ils ne figurent pas dans la liste.

IUL. 11. *In Alexandria Eutici.*

Les manuscrits sont d'accord, et le nom revient jusqu'à trois fois dans la liste de ce jour. Mais la provenance est inconnue.

IUL. 13. *In Alexandria Serapionis.*

On est porté à admettre l'exactitude de cette annonce à cause du nom bien égyptien que nous avons déjà plus d'une fois rencontré [3]. Sur les noms qui suivent il est plus difficile de se faire une opinion. Citons néanmoins *Menei presbyteri*, attesté aussi par le syriaque *(Μήνιος)*.

IUL. 15. *In Alexandria Philippi ... et infantum X.*

Répond au syriaque *ἐν Ἀλεξανδρείᾳ Ἱέραξ καὶ Φίλιππος καὶ ι' παῖδες μάρτυρες.*

IUL. 19. *In Alexandria Sisinni.*

On cite parmi les martyrs égyptiens un Sisinnius dont on a des Actes très fabuleux [4]. Nous n'oserions proposer l'identification, et il est bon de remarquer que le nom de Sisinnius se trouve fréquemment en compagnie d'*Alexander (Alexandria)*, rappelant le groupe des martyrs d'Anaunie, Sisinnius, Martyrius, Alexander (29 mai). On sait que ces réminiscences sont une des causes de la corruption du texte de l'hiéronymien [5].

AUG. 9. *In Alexandria sanctorum Antonini et Tonioni* (W *Onion).*

Ces noms se retrouvent mêlés à une liste de martyrs romains et de papes. Antoninus est inconnu. Son compagnon pourrait être Orion, que nous avons rencontré déjà (9 février). Voir aussi le 16 août. Mais ce n'est qu'une conjecture, et il n'est pas

[1] *BHG.* 1216. [2] Ibid., n. 19, 20.
[3] Plus haut, p. 62-63. [4] *BHO.* 1080.
[5] Voir aussi *Anal. Boll.*, t. XXVI, p. 97.

impossible que *Tonioni* ne soit qu'une répétition des dernières syllabes du nom précédent. Le synaxaire grec qui annonce aujourd'hui même *'Αντωνῖνος*, appuie cette conjecture.

Aug. 16. *In Alexandria Orionis.*

La lecture est assurée par le syriaque, qui ajoute le titre d'évêque. La commémoraison est répétée le 17 et le 19. Le 1 juillet l'hiéronymien enregistre aussi, mais sans indice topographique, *Orionis et aliorum CCLXII* (al. *CCLXIV)*, et Orion figure dans la liste du 9 février. Nous ne décidons pas si ce sont de simples homonymes.

Aug. 20. *In Alexandria Dioscori.*

Répond au syriaque *ἐν 'Αλεξανδρείᾳ Διοσκορίδης πρεσβύτερος.* Ce saint est donc différent de l'homonyme du 18 mai. Dans le manuscrit B Dioscore est annoncé le 19.

Aug. 28. *In Alexandria Polei (Polici, Polieni) Serapionis, Constantinopoli Alexandri episcopi.*

L'anniversaire de l'évêque Alexandre semble bien tomber dans les derniers jours du mois d'août [1]. La rencontre avec *Alexandria Polei* n'est donc pas fortuite ; ces deux mots ne sont qu'une répétition de *Constantinopoli Alexandri.* Sérapion est un nom égyptien, mais on se demande s'il a quelque droit de figurer à cette date, et il faut certainement se garder de transcrire les premiers mots *ἐν 'Αλεξανδρείᾳ πόλει Σεραπίωνος.*

Sept. 2. *In Alexandria Theodori.*

Cette annonce est encadrée entre deux autres : *in Apulia Felicis* et *in Antiochia Felicis.* Toutes les trois se reproduisent dans le même ordre le 13 septembre avec la variante *Theodoli episcopi.* Voir cette date.

Sept. 3. *In Alexandria Aristonippi (Arippi, Aristoni epi).* Dans l'abrégé syriaque : *ἐν 'Αλεξανδρείᾳ 'Αριστίων ἐπίσκοπος.* Dans l'hiéronymien le nom est répété sous diverses formes, suivant les manuscrits. W ajoute cette mention intéressante : *Aresti episcopi cuius gesta habentur.* En effet, les synaxaires grecs résument des Actes perdus de cet évêque.

Sept. 5. *In Alexandria Nemfidi (Nimfidae).*

S'explique par le syriaque : *ἐν 'Αλεξανδρείᾳ Νούφριος πρεσβύτερος.* Dans ce qui suit : *in Aegypto Taurini, Saturnini, Nemosati, Arapollini,* le premier nom doit être rapproché d'une

[1] *Synax. eccl. CP.*, pp. 933, 938.

autre rubrique qui précède : *in Portu Romano*. Le dernier est indubitablement égyptien : *Horapollo*.

SEPT. 9. *In Alexandria Tiburi*.

C'est la lecture du manuscrit E. Celle des manuscrits B, W, dans le contexte est un peu différente : *in Sabinis miliario ab Urbe XXX natale sanctorum Iacinti, Alexandri, Tiburti*. Les martyrologes historiques l'ont adoptée purement et simplement, et annoncent *in Sabinis Iacinthi, Alexandri, Tiburtii*. Mais le premier nom seul appartient à la Sabine. Alexandre doit être le saint honoré à Tibur ou Tivoli [1]. Dans l'annonce de E le nom de lieu a pris la place du saint et réciproquement. Il n'est donc pas question à cette date d'un martyr d'Égypte.

SEPT. 11. *In Alexandria natale Siri et Serapionis*.

Le syriaque, au 14 : *Ὧρος ἐπίσκοπος καὶ Σεραπίων πρεσβύτερος*, complète la notice et permet de corriger le premier nom en *Hori*. Le 12 répète là commémoraison de la veille. Elle reparaît encore le 15 sous une nouvelle forme : *in Alexandria sanctorum trium fratrum id est Cyrini, Serapionis et Leonti*. S. Léonce était très honoré en Égypte, et il est entré dans diverses combinaisons hagiographiques. La mention des trois frères semble supposer un récit.

SEPT. 13. *In Alexandria Theodoli episcopi*.

Il faut lire *Theodori*, voir au 2 septembre. Les synaxaires grecs, au 12 septembre et au 3 décembre, donnent une notice sur un martyr Théodore, qui est qualifié d'évêque d'Alexandrie. C'est évidemment le même personnage mais qui n'est pas connu autrement.

SEPT. 14. *Dionisii episcopi*.

A lire l'annonce de ce jour, qui commence par le pape Corneille, on s'imaginerait que le pape Denys est désigné ici. Cela n'est pas, puisque le jour de la déposition de ce pontife tombe le 27 décembre. Voir DE ROSSI, *Roma Sotteranea*, t. II, p. 98. Les anciens bollandistes conjecturaient que c'est Denys d'Alexandrie. *Act. SS.*, Sept. t. IV, p. 142.

SEPT. 18. *ἐν Ἀλεξανδρείᾳ Κάστωρ καὶ ἕτεροι μάρτυρες ια'*.

Cette annonce du syriaque trouve son commentaire dans l'hiéronymien : *in Alexandria Demetri, Pallae (Palei), Nili (Nibi), Parimadi, Heli, Castoris* ... La même notice est trans-

[1] *Origines du culte des martyrs*, pp. 357, 319.

posée au 19 dans B, W ; E répète simplement ce jour-là : *in Alexandria Demetrii Castoris.* Ce sont probablement les seuls appartenant au groupe des douze martyrs d'Alexandrie. Peleus *(Pallae)*, Nilus, Patermuthius *(Parimadi)*, Helias sont des Égyptiens martyrisés en Palestine [1].

Sept. 23. *In Alexandria Marci evangelistae.*

La date des Grecs et des Coptes est le 25 avril. Ce jour-là, les anciens manuscrits n'annoncent pas l'évangéliste, mais dans une série africaine *Marci* (E), *Marcie* (B), *Marce* (W).

Oct. 12. *In Aegypto Eustasi presbyteri.*

Ainsi lisent B, W. Le manuscrit E : *in Syria Eustati presbyteri.* Un *Eustasius presbyter* est annoncé le 12 mars, un *Eustasius* le 6 et le 7 novembre. Est-ce le même ? Il est à croire que la rubrique *in Aegypto* se rapporte à quelque autre nom, peut-être à *Eucharistus*,qui est cité un peu plus loin. Il y a un Eucharistus dans les Actes de S. Épimé [2].

Oct. 17. *In Alexandria natale Nicodimis (*al. *Nicomedis).*

Dans le manuscrit E cette notice est immédiatement suivie de celle-ci : *Nicomedia Alexandri,* la seule que donnent B, W. La tradition est ici très obscure. Les saints de Nicomédie annoncés dans le syriaque au 20, font peut-être déjà sentir leur influence. Mais d'autre part, il y a lieu de se demander s'il n'est pas question de S. Nicomède, un martyr romain, dont la fête, d'après le sacramentaire grégorien, se célébrait le 16. Quoi qu'il en soit, l'existence d'un saint Nicodème ou Nicomède d'Alexandrie est plus que problématique.

Nov. 11. *In Alexandria sancti Minatis.*

C'est la date traditionnelle de S. Ménas.

Nov. 22. *In Alexandria Felicis Zeti.*

Dans le manuscrit E, on lit aussitôt après : *et in Ostea Demetri et Honorati.* D'après W, *Demetrius* appartient aussi à Alexandrie. Les quatre noms sont cités, sans attache topographique certaine, le 14 septembre. Le 21 novembre et le 22 décembre *Demetrius, Honoratus, Felix* sont attribués à Ostie.

Nov. 23. *Alexandria Petri.*

La même formule revient le 26. Le 25, *Petri* dans une liste dépourvue de rubrique topographique. Dans le martyrologe syriaque la date est le 24.

[1] Eusèbe, *Mart. Palaest.*, XIII, 3. [2] *BHO*, 275.

Dec. 18. *Alexandria Dioscori.*

Le manuscrit E porte *et alibi*, transcription sans doute de *et al.*, soit *et al<exandria>*. La notice semble provenir d'une confusion *XV kal. iun.* avec *XV kal. ian.* Voir au 18 mai.

Dec. 24. *Metrobi, Pauli, Zenoti, Theutini, Timisti.*

Le martyrologe les annonce sous la rubrique *Romae.* On a prétendu la changer en *Alexandriae*, et identifier ces martyrs avec ceux que cite Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 41 et suiv. A cet effet on établit les équations suivantes : *Metrobi* = *Metri* + *Besas* ; *Pauli* = *Apollonia* ; *Zenoti* = *Zenon* ; *Teutini* = *Dionysia* ; *Temisti* = *Nemesion* [1]. Aucun indice ne justifie le procédé singulièrement osé appliqué à ces noms. S'ils n'appartiennent pas à Rome, ils appartiennent encore moins à Alexandrie.

Dec. 30. *In Alexandria Mansueti, Severi et Appiani, Donati, Honori, Policliti, Sereni, Pauli.*

Parmi ces noms Serenus seul rappelle un martyr d'Alexandrie, connu par Eusèbe [2].

On a pu constater, par ce qui précède, que dans le martyrologe hiéronymien les notices égyptiennes les plus reconnaissables et les plus intéressantes sont d'origine littéraire. En est-il d'autres qui représentent, sans intermédiaire, la tradition locale ? Nous n'oserions l'assurer.

§ 2. *Les synaxaires grecs.*

Il ne saurait être question d'extraire des synaxaires grecs une liste de saints dont la source directe seraient des calendriers égyptiens. Les martyrs qui y figurent y sont entrés par la voie des ménologes.

Un contingent assez important est fourni par le livre d'Eusèbe des Martyrs de Palestine, dont la longue recension a été découpée et disposée par ordre de dates dans les ménologes [3].

[1] Urbain, *Ein Martyrologium der christlichen Gemeinde zu Rom*, dans *Texte und Untersuchungen*, N. F. t. VI, 3, p. 210.

[2] *Hist. eccl.*, VI, 4, 2, 3.

[3] Il en est resté quelques fragments que nous avons publiés *Anal. Boll.*, t. XVI, p. 122-39.

Ces notices, dûment abrégées par des rédacteurs qui n'avaient qu'un souci médiocre de l'exactitude, ont passé dans les synaxaires [1]. Celles qui se rapportent à des martyrs égyptiens sont les suivantes.

SEPT. 19. *Πελεύς, Νεῖλος, Πατερμούθιος, 'Ηλίας. Mart. Palaest.* XIII, 3. Le quatrième nom ne figure pas dans la recension brève de ce livre.

SEPT. 20. *'Ιωάννης ὁ Αἰγύπτιος. Mart. Palaest.*, XIII, 6.

DEC. 19. *Πρόμος, Ἄρης, 'Ηλίας. Mart. Palaest.*, XI, 1, La notice du synaxaire se termine par ces mots : *οὓς καὶ ἐγκωμίοις ὁ ἐν ἁγίοις πατὴρ ἡμῶν 'Ιωάννης ὁ Χρυσόστομος ἐτίμησε. Τελεῖται δὲ ἡ αὐτῶν σύναξις ἐν τῷ μαρτυρείῳ τοῦ ἁγίου Φιλήμονος ἐν τῷ Στρατηγίῳ.* Ces trois saints étaient donc honorés à Constantinople, dans un sanctuaire où l'on gardait sans doute de leurs reliques [2]. Ce fait donnerait quelque probabilité à l'identification des trois saints avec les martyrs égyptiens dont S. Jean Chrysostome a prononcé le panégyrique [3], et il ne pourrait plus guère être question de rattacher ceux-ci à Antioche. Il y a pourtant une difficulté. L'orateur affirme expressément que ces martyrs furent condamnés aux mines : *παρεδόθησαν μετάλλοις, ἔνθα χαλκὸν ἀνορύττειν ἔδει* [4]. Or Promus et ses compagnons ne sont point dans ce cas. Ils étaient en route pour la Cilicie, et furent décapités ou brûlés vifs à Ascalon. Dirons-nous que S. Jean Chrysostome était mal renseigné et qu'il appliqua aux trois martyrs l'histoire qui était celle de tant d'autres de leurs compatriotes ? Mais alors comment a-t-on reconnu dans les annoymes du panégyrique les martyrs d'Ascalon ? On n'a guère le moyen de trancher la question. Il faut supposer que dans certains ménologes la lecture du 19 décembre était précisément notre panégyrique, choisi pour ce jour-là à cause de son titre vague : *ἐγκώμιον εἰς μάρτυρας αἰγυπτίους.*

FEBR. 16. *'Ηλίας, 'Ιερεμίας, Σαμουήλ, 'Ησαΐας, Δανιήλ. Mart. Palaest.*, XI, 8. Ce sont les noms que prirent devant

[1] Nous renvoyons une fois pour toutes à **notre édition du** ***Syn. eccl. CP., Propylaeum ad Act. SS. Novembris.***

[2] Ils sont aussi au calendrier de Naples.

[3] *BHG.* 1192.

[4] *P. G.*, t. L, p. 697 A.

le juge les martyrs égyptiens compagnons de S. Pamphile. Ces mêmes noms, à l'exception de *Σαμουήλ*, reparaissent dans la notice de Paul et de ses compagnons dans la longue recension du livre d'Eusèbe [1].

Mart. 15. *Ἀλέξανδρος, Πλήσιος. Mart. Palaest.*, III, 3. Ils font partie d'un groupe de huit martyrs dont la commémoraison revient le 24 du même mois, date de leur mort. On ne sait pour quelle raison le synaxaire ne s'est point borné à cette dernière. Il commet d'ailleurs d'autres erreurs. Il y a dans le groupe des huit un Alexandre, originaire de Gaza, qu'Eusèbe distingue expressément de son homonyme égyptien ; ce qui n'empêche point le compilateur d'écrire : *οἱ δύο Ἀλέξανδροι ἐξ Αἰγύπτου ἐτύγχανον.* Au lieu de *Πλήσιος* il faut lire *Παήσιος* qui s'en distingue à peine paléographiquement, ou mieux *Πάησις*.

April. 2. *Αἰδέσιος. Mart. Palaest.*, V, 2, 3. Aedesius est le frère d'Apphianos. Ce dernier fut martyrisé à Césarée, tandis qu'Aedésius mourut à Alexandrie. La date du 2 avril est celle de la mort d'Apphianos. On ignore le jour de la mort d'Aedesius. Rien ne prouve que ce soit le 9 avril, date à laquelle les synaxaires répètent la commémoraison : *Ἀμφιανοῦ καὶ Αἰδεσίου... ἀθλησάντων ἐν Ἀλεξανδρείᾳ.* Nouvelle inexactitude, puisque Apphianos mourut en Palestine.

Mai 4. *Σιλβανὸς ... σὺν ἑτέροις τεσσαράκοντα μάρτυσιν ὧν οἱ μὲν ἐξ Αἰγύπτου οἱ δὲ ἐκ Παλαιστίνης ὑπῆρχον. Mart. Palaest.*, XIII, 4-6. En réalité ils étaient quarante, y compris Silvanus [2]. L'un d'eux est le martyr Jean [3] auquel on a fait une commémoraison à part le 20 septembre. La notice de Silvanus se retrouve au 14 octobre, mais sans la mention des Égyptiens.

Iul. 15. *Παῦλος, Οὐαλεντῖνα καὶ Θεή. Mart. Palaest.*, VIII, 6-9. Ces noms sont suivis, dans le synaxaire, de la remarque : *οὗτοι ἦσαν αἰγύπτιοι.* Erreur. Les deux femmes étaient — Eusèbe le dit expressément — l'une de Gaza, l'autre de Césarée, et rien n'indique que Paul fût Égyptien. Le chapitre se termine par la mention de cent trente confesseurs venus d'Égypte. C'est là évidemment la source de la confusion. Au

[1] Violet, *Die Palaestinischen Märtyrer*, p. 62
[2] Longue recension, Violet, t. c., p. 108.
[3] Recension brève, XIII, 6.

10 février le même groupe est enregistré sous cette forme : *Ἐνναθάς, Οὐαλεντῖνα, Παῦλος*. Cette fois le lieu d'origine est correctement indiqué, et il n'est point question d'Égyptiens.

En toute rigueur, un seul des martyrs qui précèdent aurait dû être cité ici, c'est Aedesius, qui mourut à Alexandrie. Les autres, bien qu'originaires d'Égypte, peuvent être revendiqués par le pays où ils répandirent leur sang.

Il faut maintenant parcourir, date par date, dans l'ordre du calendrier grec, les autres commémoraisons égyptiennes qui se rencontrent dans les synaxaires.

Sept. 3. *Ἀριστίων ἐπίσκοπος Ἀλεξανδρείας*. Ce nom manque à la liste épiscopale d'Alexandrie. Nous avons vu que le martyrologe syriaque et l'hiéronymien sont d'accord avec le synaxaire.

Sept. 5. *Ἡραΐς*. Une seconde notice se répète le 23 septembre. La sainte était originaire de Tama en Égypte. Elle fut martyrisée à Alexandrie, sous le gouverneur Culcien, avec plusieurs autres femmes. La Passion, dont nous avons ici un maigre résumé, est perdue. Le nom de Ste Iraïs ou Hiraïs est célèbre en Égypte ; elle avait une basilique dans la région de Memphis. C'est sans doute elle encore qu'on retrouve au 6 octobre : *Ἱεραΐδος ἐκ πόλεως Μέμφεως*, le 4 mars : *τῆς ἁγίας μάρτυρος Ἡραΐδος*, le 30 mai : *τῆς ἁγίας μάρτυρος Ἱεραΐδος*[1].

Nous ne saurions rendre raison de la multiplicité de ces commémoraisons. Celle du 5 septembre semble être le résultat d'une confusion. La veille on fait mémoire des filles de l'apôtre Philippe, Hermione, Charitine et Eutychis. La quatrième, qui s'appelait Iraïs[2] ne figure pas à cette date. Il n'est pas impossible qu'elle ait été réservée pour le lendemain; l'allure générale de la compilation n'exclut pas cette hypothèse. Dès lors on s'explique qu'une confusion ait pu se produire avec une martyre homonyme. On n'a pas oublié que, parmi les disciples d'Origène, figurait une martyre du nom de *Ἡραΐς*[3].

[1] Voir *Synax. eccl. CP.*, p.717, l. 46 : *ἐν τῷ μαρτυρείῳ τῆς ἁγίας παρθενομάρτυρος Ἡραΐδος*. C'est la lecture du ms. Db. Elle ne me paraît pas assurée, et il faudrait trouver confirmation de l'existence de ce sanctuaire à Constantinople.

[2] Lipsius, *Die apokryphen Apostelgeschichten*, t. II, 2, p. 3.

[3] Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 4, 3.

SEPT. 6. *Φαῦστος πρεσβύτερος, Βίβος διάκονος, Διονύσιος, Κυριακός, Ἀνδρόνικος, Θεόκτιστος, Μακάριος, Ἀνδρέας, Σαραπάμβων, Κυριακός, Ἀνδροπελαγία, Θεοκλή, Καλοδότη,* martyrisés à Alexandrie sous Dèce par le correcteur Valérien. A une date voisine, le 8 septembre, le syriaque annonce le prêtre Faustus, Ammonius et vingt martyrs. Ammonius manque dans la notice du synaxaire, mais ce n'est pas une raison pour ne pas identifier les deux groupes, dont le chef fait songer au prêtre Fauste plusieurs fois cité dans Eusèbe [1]. Ce martyr mourut sous Dioclétien, contrairement à la notice, résumé d'une Passion que nous n'avons plus.

SEPT. 12. *Θεόδωρος ὁ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ.* Il est commémoré une seconde fois le 3 décembre avec le titre d'évêque d'Alexandrie. Les deux notices, qui représentent une Passion perdue, donnent des détails qui conviennent mieux à la période des exécutions populaires dont fut précédé l'édit de Dèce [2], qu'à une persécution légale [3]. S'ils étaient historiques, il ne faudrait par songer à identifier le saint avec l'évêque égyptien du même nom qui, au témoignage d'Eusèbe [4], mourut à la fin de la grande persécution . Le martyrologe hiéronymien à une date très voisine, le 13, annonce : *in Alexandria Theodoli episcopi ;* le 2 septembre : *in Alexandria Theodori.*

SEPT. 13. *Κρονίδης* (al. *Ἱερωνίδης*), *Λεόντιος, Σαραπίων, Σέλευκος, Οὐαλεριανός, Στράτων.* D'après le résumé de la Passion, dont il ne reste pas d'autre trace, ce groupe doit se décomposer comme suit : les trois premiers martyrs furent condamnés à Alexandrie, sous Maximien, et jetés à la mer. Le même jour Séleucus et Valérien furent martyrisés en Galatie, et Straton en Bithynie. Ce n'est pas le seul exemple que nous ayons d'un récit comprenant sous un seul titre des Passions distinctes, n'ayant d'autre lien que la date [5].

SEPT. 25. *Παφνούτιος.* Notice extraite de la Passion de S. Paphnuce, dont nous donnerons plus loin le texte. Il y a, au 21 avril, une mention, où S. Paphnuce est simplement qualifié de moine. C'est la date, ou peu s'en faut, de la Passion

[1] *Hist. eccl.*, VI, 40, 9 ; VII, 11 ; VIII, 13, 7. [2] Plus haut, p. 12.
[3] Le P. Stilting l'a déjà fait remarquer. *Acta SS.*, Sept. t. IV, p. 10.
[4] *Hist. eccl.*, VIII, 13, 7.
[5] Rappelons par exemple la Passion de S. Ménas *BHG.* 1251-53 et celle de S. Thyrse et de ses compagnons *BHG.* 1845-46.

dans l'unique manuscrit qui en a conservé le texte. Il est curieux de constater une fois de plus, pour quels motifs futiles les compilateurs de synaxaires attribuaient parfois aux saints des dates qui n'étaient point indiquées dans les sources. Le 25 septembre, on vient d'annoncer Ste Euphrosyne. Or, le père de cette sainte s'appelait Paphnuce, comme le rappelle la notice. Cette circonstance suffit pour amener à la même date l'homonyme qui est le martyr Paphnuce. Il n'est pas improbable que primitivement la commémoraison d'Euphrosyne était suivie de celle de son père — nous rencontrons les deux le 15 février — et que ce dernier a été confondu ensuite avec le martyr. C'est un cas analogue à celui de Ste Iraïs, au 5 septembre, si notre explication est exacte.

Oct. 3. *Διονύσιος ἐπίσκοπος Ἀλεξανδρείας*. La notice répond à Eusèbe H. E. VI, 40, VII, 11. Les compagnons indiqués sont Faustus, Gaius, Pierre, Paul, Eusèbe, Chérémon [1]. A entendre le synaxariste, ils seraient tous morts après douze ans de relégation : *ἐπὶ δώδεκα χρόνοις ἐγκαρτερήσαντες ἐν καλῇ ὁμολογίᾳ ἐτελειώθησαν*, ce qui n'est pas exact. La date n'est pas celle de la mort de S. Denys. Elle a été choisie à cause de Denys l'Aréopagite, qui est le saint du jour.

Oct. 19. *Οὔαρος*. La Passion de S. Varus [2] comprend deux parties dont la première seule est résumée ici. Ste Cléopatre, qui est l'objet de la seconde, ne figure pas dans les synaxaires.

Oct. 30. *Ἰουλιανός, Κρονίων, Μακάριος, Ἀλέξανδρος*, martyrs, avec treize compagnons, à Alexandrie, sous Dèce. On reconnaît les martyrs dont Denys d'Alexandrie raconte la mort dans sa lettre à Fabien [3]. Les noms des compagnons ne sont point détaillés dans le synaxaire, et on ne sait comment ils ont été choisis dans la liste fournie par Denys. On ne voit pas, notamment, si Épimaque, qui apparaît le lendemain, y est compté. Il l'est probablement. Dans certains manuscrits la notice du 30 octobre est renvoyée au 31, et Épimaque figure dans l'en-tête avec quatre autres [4].

[1] Plus haut, pp. 17, 30-31. [2] *BHG*. 1862.
[3] Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 41.
[4] *Synax. eccl. CP.*, p. 179, l. 50. Supprimer la note correspondante p. 962.

Oct. 30. *Εὐτροπία,* martyre à Alexandrie, sous le gouverneur Apellianus. La notice est tirée de la Passion de S. Épimaque. BHG. 593, n. 2.

Oct. 31. *Ἐπίμαχος*. Originaire de Péluse, martyr à Alexandrie sous le gouverneur Apellianus. A lire les Actes BHG. 593, ce saint est distinct de l'Épimaque connu par Denys d'Alexandrie [1]. Comme ils sont dépourvus de tout caractère historique, l'identification reste probable.

Nov. 11. *Μηνᾶς, Βίκτωρ, Βικέντιος*. Ces trois saints, réunis par le hasard des dates, sont l'objet d'une même notice, qui résume une Passion BHG. 1251-53. Ménas est le grand martyr d'Égypte, inscrit à la même date à l'hiéronymien. Vincent n'a aucun lien avec l'Égypte.

Nov. 24. *Αἰκατερῖνα*. Passion BHG. 30-32. Voir plus haut, p. 35.

Nov. 25. *Πέτρος ἐπίσκοπος Ἀλεξανδρείας*. Passion BHG. 1502, 1503. Le désaccord que l'on a constaté entre divers calendriers sur la date de la fête a trouvé son écho dans les synaxaires. Les plus anciens et les meilleurs l'annoncent aujourd'hui, conformément à la tradition du pays. [2].

Dec. 3. *Θεόδωρος*. Voir au 12 septembre.

Dec. 10. *Μηνᾶς, Ἑρμογένης, Εὔγραφος,* martyrs à Alexandrie sous Maximien. Passion BHG. 1270, 1271. Nous avons dit ailleurs que ce Ménas n'est pas différent de celui du 11 novembre [3]. Les Actes sont entièrement artificiels et l'on ne sait d'où proviennent les deux compagnons qu'ils lui adjoignent.

Dec. 14. *Φιλήμων, Ἀπολλώνιος καὶ Ἀρριανός*. Avec la notice de S. Asclas, au 20 mai, celle-ci forme un résumé de la Passion grecque qui fait corps avec celle des SS. Thyrsus, Leucius et Callinicus [4], dont la fête se célèbre également le 14 décembre. C'est le seul lien qui unit ces deux groupes de saints. La version copte des Actes de S. Asclas [5], des SS.Apollonius et Philémon [6] et de S. Arrianus [7] appartient de même à un ensemble tout à fait indépendant du groupe de S. Thyrse.

[1] Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 41, 17.
[2] Plus haut, p. 25.
[3] *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 22-29.
[4] *BHG.* 1845, 1846.
[5] *BHO.* 111.
[6] *BHO.* 80. Cf. 973 et suiv.
[7] *BHO.* 110.

Ian. 8. *Ἰουλιανός, Βασίλισσα, Κέλσιος, Ἀντώνιος, Ἀναστάσιος.* Une seconde notice le 21 juin. La Passion grecque des saints Julien et Basilissa est encore inédite [1], et les nombreuses rédactions de la version latine [2] n'ont été l'objet d'aucune étude d'ensemble. Ce n'est donc pas le moment de se prononcer sur les divergences que l'on constate entre les deux notices du synaxaire. La première répond assez bien, en l'abrégeant beaucoup, à l'histoire courante du groupe. Basilissa est la femme de Julien ; tous deux s'engagent à garder la chasteté et embrassent la vie monastique ; Celsius est le fils du gouverneur Marcianus, la femme s'appelle Marcionilla dans les textes développés. Dans la notice du 21 juin, il n'est d'abord pas question de Basilissa. Elle apparaît tout à coup au cours du récit en qualité de mère du jeune Celsius : *ἡ τοῦ Κελσίου μήτηρ οὕτω καλουμένη Βασίλισσα.*

Les deux notices sont d'accord pour placer en Égypte, à Antinoé, la scène du martyre. Quelques textes latins nomment la Syrie [3], en conséquence, sans doute, d'une confusion très explicable d'Anti(noé) avec Anti(oche).

Il y avait à Constantinople un sanctuaire dédié aux saints Julien et Basilissa, près du Forum. Si nous en croyons l'auteur du synaxaire, on y célébrait deux fêtes des patrons, aux dates indiquées.

Ian. 31. *Κῦρος καὶ Ἰωάννης.* Passion BHG. 469-471. Voir plus haut, p. 32.

Febr. 9. *Μάρθα, Μαρία, Λυκαρίων.* Rien ne donne à soupçonner, dans le texte du synaxaire, que ces saints puissent appartenir à l'Égypte. Une version latine de la Passion qui a servi de source au compilateur a été récemment publiée [4] ; elle se termine par la note suivante : *martyrizatae sunt itaque sorores venerabiles Martha et Maria cum Licarione puero apud Athenam urbem Aegypti XIII kal. februarias.*

Athènes d'Égypte n'est guère connue. Mais on croit qu'il s'agit de Tanis (Sân), ville de la Basse-Égypte [5]. A remarquer la différence de date, 19 janvier. Le nom de Lycarion seul reparaît dans certains synaxaires le 7 juin.

[1] *BHG.* 970, 971. [2] *BHL.* 4529-32
[3] *Act. SS.*, Ian. t. I, p. 572. [4] *BHL.* 5425 b.
[5] *Cat. Lat. Vatic.*, p. 506.

FEBR. 28. *Οἱ ἅγιοι μάρτυρες οἱ ἐξ Αἰγύπτου.* Le synaxaire n'ajoute aucune explication.

MART. 4. *Παῦλος, Ἰουλιανή.* La notice de ces deux saints — répétée au 17 août — résume la Passion BHG. 964 dont le texte grec a paru récemment [1]. Le synaxaire les fait mourir à Ptolémaïs, sans donner aucune autre indication. Le P. Pinius se demandait déjà de quelle Ptolémaïs il s'agissait, celle de Syrie, celle d'Égypte ou celle de Cyrénaïque [2]. Les Actes développés disent que l'empereur Aurélien, arrivé en Isaurie [3], *εἰς τὴν Ἰσαυρίαν,* se rend à Ptolémaïs. On sait assez qu'il n'y a pas de ville de ce nom en Isaurie. Un abrégé [4] a gardé la leçon qui semble primitive et explique la précédente. Il lit : *τὴν Συρίαν.* Paul et Juliana n'appartiennent donc pas à l'hagiographie égyptienne.

MART. 12. *Σαβῖνος.* La notice représente la passion de S. Sabinus, d'Hermopolis, martyrisé sous Dioclétien par le gouverneur Arrianus [4]. Le même saint reparaît le lendemain sous le nom de *Σαβινιανός.*

MART. 15. *Νίκανδρος.* La notice, dont la provenance est inconnue, ne renferme aucun trait qui ait rapport à l'Égypte. Quelques synaxaires qualifient ce Nicandre d'Égyptien. C'est peut-être une réminiscence du groupe Marcien et Nicandre, dont il a déjà été parlé.

APRIL. 5. *Θεοδώρα, Δίδυμος.* Dans les anciens synaxaires ce groupe est réservé au 27 mai ; dans les ménées il est transféré au 5 avril. La raison de ce déplacement saute aux yeux. Ce jour-là est consacré à une autre Théodora, celle de Thessalonique. Les rédacteurs ont trouvé ingénieux de rapprocher les deux saintes homonymes. Voir le martyrologe hiéronymien à la même date.

APRIL. 21. *Παφνούτιος.* Voir au 25 septembre.

APRIL. 25. *Μάρκος.* L'évangéliste Marc figure ici comme l'apôtre de l'Égypte, de la Libye, de la Marmarique et de la Pentapole. Les textes grecs auxquels on a puisé sont connus [5].

[1] LATYŠEV, dans *Pravoslav. Palest. Sbornik,* 60, p. 56.

[2] *Act. SS.*, Aug. t. III, p. 447.

[3] LATYŠEV, *Menologii byzantini saec. X quae supersunt,* t. I (Petropoli, 1901), p. 179-84.

[4] *BHG.* 1612. Rédaction abrégée dans B. LATYŠEV, *Menol. byzant.* t. I, p. 218-21. [5] *BHG.* 1037.

Mai 1. *'Ιουστῖνος*. Certains synaxaires grecs font mémoire d'un *Φιλόσοφος ἐκ τῆς χώρας τῶν 'Αλεξανδρέων*, et font remonter au grand S. Antoine la tradition qu'ils rapportent au sujet de son martyre. En réalité cette histoire est empruntée à l'introduction de la *Vita Pauli eremitae* de S. Jérôme. Dans quelques manuscrits le nom du martyr est *'Ιουστῖνος* [1].

Mai 3. *Τιμόθεος, Μαύρα*. La notice résume la Passion BHG 1849. Les martyrs étaient originaires *ἐκ κώμης Πεναπέων* (*Περαπέων* dans la Passion). Comme le juge n'est autre que Arrianus, gouverneur de la Thébaïde, il faut conclure que cette localité se trouvait en Égypte. Les deux saints avaient leur église à Constantinople *πέραν ἐν 'Ιουστινιαναῖς*. Une brève commémoraison de Timothée et de Maura est rappelée aussi à la date du 9 novembre, de Maura seule le 10 du même mois [2].

Mai 14. *'Ισίδωρος*, originaire d'Alexandrie, martyrisé à Chio, d'après la Passion BHG. 960, 961. Au 13 juillet la mémoire de sainte Myrope, qui après avoir enseveli S. Isidore, fut martyrisée elle-même [3].

Mai 17. *Σολόχων, Παμφάμηρ, Παμφαλών*. Résumé d'une Passion perdue. Solochon est Égyptien de race et soldat. Appelé par le service à Chalcédoine, il y meurt martyr.

Mai 19. *Κόλουθος*, martyr d'Hermopolis sous Maximien et sous le gouverneur Arrianus. Les Actes grecs sont perdus, et on ne connaît qu'un fragment de la version copte, BHO. 206.

Mai 20. *'Ασκλᾶς*. Il en a été question à propos des saints Philémon et Apollonius, 14 décembre.

Mai 24. *Μελέτιος, 'Ιωάννης, Στέφανος* et autres. C'est le résumé d'une Passion fabuleuse de S. Mélèce et de ses compagnons, BHG. 1249. Le théâtre de l'action n'est pas l'Égypte mais la Galatie. Seulement le juge Maximus est *δοὺξ τῆς Αἰγύπτου*, et, ce qui est plus curieux, parmi les noms des martyrs il n'y en a pas moins de sept qui sont communs à

[1] *Synax. eccl. CP.*, p. 1008.

[2] Dans un ménologe de Venise, cod. 439, fol. 130, la Passion des SS. Timothée et Maura se trouve placée au 10 novembre, *Anal. Boll.*, t. XXIV, p. 177.

[3] Passion publiée par Latyšev, *Menol. byzant., saec. X*, t. II, p. 171-73.

cette Passion et à celle des martyrs d'Oxyrhynque, BHL. 5240 : Sérapion, Marcellus, Jean, Mélèce, Festus, Suzanne, Zoïle. Nous constaterons ici le fait que nous avons essayé d'expliquer ailleurs [1].

Mai 27. *Θεοδώρα, Δίδυμος.* L'histoire de Théodora, condamnée par le juge à la prostitution et sauvée par un soldat à la faveur d'un double déguisement, a dans la littérature pieuse plus d'une réplique [2]. D'après la Passion grecque, cette histoire se passe à Alexandrie sous Dioclétien et Maximien, Eustratius étant gouverneur d'Égypte [3]. On a vu plus haut comment Théodora et Didyme ont trouvé place dans les ménées au 5 avril [4].

Iun. 5. *Μαρκιανός, Νίκανδρος κτλ.* C'est le groupe égyptien des Dix martyrs dont il a été parlé [5].

Iun. 7. *Ποταμίνη,* avec une notice qui reproduit, sauf quelques variantes, celle de l'Histoire Lausiaque, c. III. Nous ne l'avons rencontrée que dans le synaxaire de Paris, Coislin, 223.

Iun. 8. *Νίκανδρος καὶ Μαρκιανός.* Le résumé répond aux Actes du groupe de Mésie [6].

Iun. 21. *'Ιουλιανός.* Voir le 8 janvier.

Iun. 28. Invention des reliques des SS. Cyr et Jean à Alexandrie sous l'épiscopat de Théophile.

Iul. 4. *Θεόδωρος ἐπίσκοπος Κυρήνης τῆς κατὰ Λιβύην.* La Passion abrégée a été publiée récemment [7]. Voir le martyrologe hiéronymien au 26 mars et au 6 avril.

Iul. 6. *'Απολλώνιος, 'Αλέξανδρος, 'Επίμαχος, 'Ονήσιμος.* Ces saints sont cités dans les synaxaires comme honorés à Constantinople, *ἐν τῷ 'Εξακιονίῳ.* En comparant ces noms avec ceux de la lettre de Denys d'Alexandrie à Flavien [8], on reconnaît aisément qu'il faut retenir pour l'Égypte les trois

[1] *Les martyrs de Tavium*, dans *Anal, Boll.*, t. XXXVIII, p. 374.
[2] Ambrosius, *De virginitate*, II, 4 ; *BHL.* 9030, 9031.
[3] *BHG.* 1742. Voir aussi *BHL.* 8072. Plus haut, p. 30.
[4] Plus haut, p. 87. [5] Plus haut, p. 55.
[6] Plus haut, p. 57.
[7] Latyšev, *Menologii anonymi byzantini quae supersunt*, t. II, p. 138-40.
[8] Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 41, 7, 17.

premiers noms, et qu'Apollonius est mis pour Apollonia. Onésime fait partie du groupe qui précède, *Ἄρχιππος, Φιλήμων*, deux personnages apostoliques comme lui, et qui avaient un sanctuaire *ἐν τῇ Ἐλαίᾳ*. La rencontre des noms *Φιλήμων, Ἀπολλώνιος* (voir au 14 décembre) à la même page est-elle fortuite ? Si elle ne l'est pas, que penser des deux fêtes dans des sanctuaires si bien localisés ?

IUL. 9. *Πατερμούθιος, Κόπρης, Ἀλέξανδρος*. La Passion grecque, dont la dernière partie est résumée ici, fait de Patermouthios et de Coprès deux solitaires, auxquels s'adjoint un soldat, Alexandre [1]. Tous les trois tombent victimes de la persécution de Julien. L'histoire est très suspecte. Deux chapitres qui se succèdent dans l'*Historia Monachorum*, *περὶ Κόπρη, περὶ Πατερμουθίου* [2], donnent peut-être la clef du problème. L'existence des deux moines peut être assurée sans qu'il conste de leur qualité de martyrs.

IUL. 13. *Σαραπίων*, martyr sous Sévère, Aquilas étant gouverneur. La ville n'est pas indiquée mais il faut certainement suppléer *ἐν Ἀλεξανδρείᾳ*. Le nom est égyptien et nous avons vu qu'Aquilas était préfet d'Égypte la dixième année de Sévère [3]. Les Actes résumés ici sont perdus, et on a tout lieu de le regretter.

AUG. 5. *Καττίδιος, Καττιδιανός, Σόβελ*. Baronius a fait passer ces trois saints dans le martyrologe Romain sous cette forme : *sanctorum martyrum Cantidii, Cantidiani et Sobelis aegyptiorum*. Comme l'a fait observer le P. Pinius, Sobel (ou *Σόλεβ* d'après quelques manuscrits) pourrait appartenir à l'Égypte [4]. Tout ce que l'on sait de lui tient en une ligne : *ὁ ἅγιος μάρτυς Σόβελ ὁ αἰγύπτιος, βέλει τοξευθεὶς τελειοῦται*.

AUG. 9. *Ἀντωνῖνος*. Dans la courte notice, qui représente des Actes perdus, nous voyons que le saint était *Ἀλεξανδρεὺς τὸ γένος*. L'hiéronymien aussi annonce : *In Alexandria Antonini*.

AUG. 17. *Παῦλος, Ἰουλιανή*. Voir le 4 mars.

[1] *BHG.* 1429.
[2] Chap. X, XI. PREUSCHEN, *Palladius und Rufinus*, pp. 53, 54.
[3] Plus haut, p. 27.
[4] *Act. SS.*, Aug. t. II, p. 72.

§ 3. *Le synaxaire copte.*

Une liste assez considérable de martyrs peut être extraite du synaxaire de l'église Copte monophysite, désigné aussi sous le nom de synaxaire Jacobite, ou de synaxaire Alexandrin. Ce recueil a été composé en arabe, sur le modèle du synaxaire grec, par Michel, évêque d'Athrib et Malig, qui vivait au commencement du XVe siècle. Le synaxaire arabe est formé, comme l'autre, de notices dont la plupart sont des abrégés de Passions ou de Vies de saints développées ; quelques-unes de ces notices se réduisent à une simple mention [1]. Il n'a donc que l'autorité historique des sources qu'il résume, à supposer qu'il les résume fidèlement.

Comme toutes les compilations du même genre, le synaxaire de l'évêque Michel a subi des remaniements, des coupures, ou a reçu des compléments dans les divers milieux où il a pénétré. C'est aux spécialistes de préciser ces transformations et d'en indiquer la portée. Si nous n'avions pas d'autres raisons décisives pour ne point essayer d'approfondir les questions que peut soulever l'étude d'un document arabe, la nature de ce travail nous interdit d'entrer dans des détails trop minutieux [2].

Le reste du synaxaire arabe n'est accessible que depuis peu. On se contentait de la traduction allemande des six premiers mois faite par Wüstenfeld, d'après deux manuscrits de rédaction différente dont il n'a pas donné la description [3]. Amélineau a traduit en français un autre exemplaire, mais a enchaîné les notices dans un récit qui devrait s'intituler : « Histoire des persécutions en Égypte tirée du Synaxaire Copte [4] ». Le texte

[1] Il nous reste fort peu de listes de saints sous forme de calendrier. Voir le fragment de Baouît publié par J. Clédat, *Le monastère et la nécropole de Baouît*, p. 5, et la liste de Saqquara, où les dates manquent, publiée par H. Thompson dans Quibell, *Excavations at Saqquara*, (1908-1910), p. 69-70.

[2] Il est à peine nécessaire de dire que, sans l'assistance de mon collègue le P. P. Peeters, une bonne partie de ces recherches n'aurait jamais vu le jour.

[3] *Synaxarium das ist Heiligen-Kalender der Coptischen Christen*, Gotha, 1879.

[4] *Les Actes des martyrs de l'église copte. Étude critique.* Paris, 1890.

arabe des quatre premiers mois a été publié par M. R. Basset [1] d'après les manuscrits de Paris 256 et 4869-70. M. Forget a, de son côté, mené à bonne fin la publication du texte intégral [2]. Il s'est servi des manuscrits du Vatican 62-63, 64-65, de Florence 32-33, de Paris 256, 4779-80, 4869-70, de Tubingue VI, 226 [3].

Rappelons que le synaxaire copte a été englobé tout entier dans le *senkessar* éthiopien. Bien qu'on n'ait pas déterminé jusqu'ici la recension arabe sur laquelle Syméon l'Égyptien, moine au couvent de Saint-Antoine, a fait sa traduction, et que l'on ne possède pas de données précises sur les diverses éditions de cet ouvrage et sur les variétés locales qui ont pu s'y introduire, il ne faut pas à l'occasion, dédaigner son témoignage [4]. Le texte éthiopien est en cours de publication [5].

Une comparaison suivie du synaxaire arabe avec l'élément copte du synaxaire éthiopien, comme aussi avec les calendriers de Selden et de Ludolf [6], avec les calendriers extraits des évangéliaires [7], avec celui d'Abou'l-Barakat [8] pourrait sug-

[1] *Le synaxaire arabe jacobite*, dans *Patrologia Orientalis*, t. I, fasc. 3 mois de Tout et de Babeh) ; t. III, fasc. 3 (mois de Hatour et de Kihak). Cf. *Anal. Boll.*, t. XXIV, p. 384.

[2] *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, Scriptores Arabici, S. III, t. XVIII, Paris, 1905.

[3] Un dépouillement complet des manuscrits du Vatican 62-65 se trouve dans Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. IV, p. 92-122.

[4] I. Guidi, *The Ethiopic Senkessar*, dans *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1911, p. 739-58. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 330.

[5] I. Guidi, *Le synaxaire éthiopien*, dans *Patrologia Orientalis*, t. I, fasc.5 (mois de Sanê.) ; t. VII, fasc. 3 (mois de Hamlê) ; t. IX, fasc. 4 (mois de Nahasê et de Pâguemên). Pour le mois de Sanê M. Guidi a établi la concordance du calendrier éthiopien avec le calendrier Julien, comme on le fait généralement. Pour les autres mois il a tenu compte de la réforme grégorienne, ce qui introduit une différence de treize jours. Voir F. Nau, dans *Patrologia Orientalis*, t. X, p. 185. C'est une complication dont on peut discuter l'utilité.

[6] J. Selden, *De synedriis veterum Hebraeorum* (Amsterdam, 1679), p. 207-247 ; Ludolf, *Ad historiam Aethiopicam commentarius* (Francofurti, 1691), p. 389-427.

[7] F. Nau, *Les ménologes des évangéliaires coptes-arabes*, dans *Patrologia Orientalis*, t. X, fasc. 2.

[8] E. Tisserant, *Le calendrier d'Abou'l-Barakat*, dans *Patrologia Orientalis*, t. X, fasc. 3.

gérer d'utiles réflexions au sujet des noms et des dates. Ce travail approfondi doit être laissé à d'autres. Nous croyons donner une idée très suffisante du martyrologe de l'église monophysite d'Égypte en relevant, par ordre de dates, les noms des martyrs qui se rencontrent dans les manuscrits utilisés par M. Forget.

Seront négligés systématiquement ceux qui n'appartiennent pas au propre égyptien, comme par exemple S. Corneille, Ste Thècle, S. Serge de Rosafa, S. Mercure et tant d'autres qui sont tout simplement empruntés au calendrier grec.

A la fin de chaque mois nous donnons quelques suppléments empruntés à d'autres sources.

Partout on a ajouté au nom du saint les indications nécessaires pour l'identifier sans trop de difficultés. Les Vies ou Passions développées, lorsqu'elles sont connues, sont chaque fois indiquées.

Il a paru intéressant de mettre à leur place dans le calendrier, aussi souvent que nous avons pu le faire, les sanctuaires mentionnés dans Abou Sâlih, qui écrivait au commencement du treizième siècle, ou dans le musulman Makrizi, auteur du quinzième siècle [1]. Les martyrs cités par Abou Sâlih, et qui n'ont pu être identifiés, seront indiqués à part.

TOUT 2 (30 août) Dasyâ de Tanda ou Taidâ, soldat martyrisé par Arrianus, gouverneur d'Antinoé.

TOUT 6 (3 sept.) Basilissa condamnée au feu sous Dioclétien mais sauvée des flammes.

TOUT 7 (4 sept.) Agathon (Agatha), Pierre, Jean, Amoun, Amouna et leur mère Rafiqa, martyrisés par le duc Arménius à Chabrâ près d'Alexandrie. Leurs corps, après avoir reposé dans la Bohaïra, furent transportés dans la ville de Samnouthya.

TOUT 8 (5 sept.) Diomède (Dimidis) de Darchâni (ou Darsana ou Darchaba) du pays de Dantoua, martyrisé à Alexandrie par Lucien. Passion *BHO*. 253.

TOUT 9 (6 sept.) Pisoura évêque de Maçil, martyr sous Dio-

[1] B. T. A. EVETTS, *The Churches and Monasteries of Egypt and some neighbouring countries attributed to Abû Sâlih*, Oxford, 1895. Une traduction des extraits de Makrizi y figure en appendice.

clétien, avec trois autres évêques Sahous, Qanalangus et Théodore (Tadros). Son corps repose à Chaïbaïn ou Nachil el Qanâtir. Passion *BHO*. 995.

Tout 11 (8 sept.) Basilides, le « père des rois », martyrisé par le gouverneur Masoura. Il est question de Basilides dans un bon nombre de pièces hagiographiques. Sa Passion existe encore en éthiopien, *BHO*. 162. Nous rappelons qu'il y a un Basilides parmi les martyrs cités par Eusèbe [1]. L'identification n'est pas exclue par le seul fait que leurs histoires ne se ressemblent pas.

Tout 22 (19 sept.) Jules d'Aqfahs (Khebs), le biographe des martyrs, et ses compagnons, sous le gouverneur de Taouah, Alexandre. Il y avait, à Alexandrie, sous son vocable, une église dont la consécration est marquée au 25 paopi. Abou Sâlih [2] en signale une à Aqfahs, province de Minieh. Courte Passion dans le manuscrit arabe de Paris 4788 [3].

Tout 23 (20 sept.) Eunaios (Eutanius, Eunanius) et André, originaires de Lydda, disciples d'Abou Maqâr, martyrisés sous Julien.

Tout 28 (25 sept.) Apater et Heraïs, martyrisés par Arrianus gouverneur d'Antinoé. Voir leur Passion *BHO*. 73, 74. Les églises consacrées à un saint Apatir, Abadir, sont indiquées au 16 Epip. L'identification du titulaire est douteuse.

Paopi 8 (5 oct.) Metra (Matar, Bitár), martyr à Alexandrie sous Dèce. Voir Mésoré 11.

Susanne et ses enfants, martyrs à Thmouis.

Paopi 19 (16 oct.) Théophile et sa femme martyrs sous Dioclétien, dans la ville de Fayoum.

Paopi 25 (22 oct.) Consécration de l'église de S. Jules d'Aqfahs à Alexandrie [4].

Paopi 27 (25 oct.) Macaire, évêque de Tkôou, martyr vers 550. Passion *BHO*. 579.

On peut ajouter aux saints du mois de Paopi, le 7 du mois (4 oct.), S. Chenoufe et ses frères, dont la Passion se trouve

[1] *Hist. eccl.*, VI, 5, 1-6. [2] Evetts, fol. 91a.

[3] Traduction par P. Dib, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. XV (1910) p. 301-306.

[4] Cf. P. Dib, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. XV (1910), p. 306.

dans les manuscrits de Saint-Michel du Fayoum [1] et S. Lacaron [2], martyr à Antinoé, sous Dioclétien. On a de lui une Passion *BHO*. 559. La date est le 14 du mois.

Athor 3 (30 oct.) Athanase et sa sœur Irène, martyrs sous Maximien.

Athor 5 (1 nov.) Invention de la tête de S. Longin.

Tomatyos (Toumanyious), martyr.

Translation du corps de S.Théodore à Chotep, sa ville, près de Syout. La fête du saint se célèbre le 20 Épip.

Athor 7 (3 nov.) Georges d'Alexandrie, martyrisé à Antinoé par Arménius, gouverneur d'Alexandrie, qui fait aussi exécuter sa propre fille convertie par Georges. Les deux corps furent ensevelis à Alexandrie.

Naharouah du Fayoum, martyr à Antioche, sous Dioclétien. Le corps fut transporté en Égypte par Jules d'Aqfahs. Passion *BHO*. 785 [3].

Athor 11 (8 nov.) Archélaus (Chilaos), martyr.

Athor 15 (11 nov.) Ménas. Passion *BHO*. 746, 747. Abou Sâlih nomme onze églises sous le patronage de S. Ménas [4].

Athor 18 (14 nov.) Atrasis (Atrâis), fille de l'empereur Adrien et Youna.

Athor 20 (16 nov.) Sophronios, Chanazoum et Dalasîna, martyrisés à Louqsor par le gouverneur Arrianus [5]. Chanazoum est probablement le même saint que Chenetôm dont la fête est signalée dans une lettre qui provient de Louqsor [6], et l'église ou τόπος dans une autre lettre de provenance incertaine [7].

[1] Hyvernat, dans *The catholic Encyclopedia*, t. XVI, p. 29. Ce saint est-il distinct d'Apa Chnoubé dont un fragment d'Actes a été publié ? (Voir plus loin.) Nous n'avons aucun moyen de contrôle.

[2] E. W. Crum, dans *Journal of theological Studies*, t. X, p. 460.

[3] H. Munier, *Nahroou et les Actes de son martyre*, publie de nouveaux fragments de la Passion. *Annales du service des Antiquités de l'Égypte*, t. XIX (1919), p. 69-80.

[4] Evetts, p. 368, i. v. Mennas.

[5] G. Legrain a écrit quelques pages sur ce groupe. *Louqsor sans les Pharaons* (Bruxelles, 1914), p. 9-17.

[6] Publiée par G. Steindorff dans *Zeitschrift für Ægyptische Sprache*, t. XXX (1892), p. 41-42.

[7] Crum, *Coptic Ostraca*, p. 18, n. 105.

Athor 21 (17 nov.) Halfa, Romanos, Jean, martyrs.

Thanas, Victor, Isaac d'Echmouneïn.

Athor 22 (18 nov.) Cosme et Damien et leurs frères Anthime, Léonce, Euprépius et Théodote, leur mère, martyrisés sous Dioclétien. Dans la légende on voit intervenir Victor, fils de Romanos.

Athor 27 (23 nov.) Consécration de l'église de S. Victor, fils de Romanos.

Athor 28 (24 nov.) Sarapamon, évêque, martyrisé à Nikiou, sous Arrianus, gouverneur d'Antinoé. Voir la Passion *BHO*. 1044. Ce saint paraît n'être pas distinct de Sérapion, *BHO*. 1048 [1].

Athor 29 (25 nov.) Pierre d'Alexandrie, le « sceau des martyrs ». Passion et panégyriques, *BHO*. 929-932. *BHG*. 1502, 1503.

Khoiak 5 (1 déc.) Victor d'Assyout, soldat de douze ans à Chou, martyrisé sous Dioclétien. Une église fut bâtie en son honneur à Mouchah. Makrizi, qui place sa fête au 20 Athor, fait de lui le titulaire du monastère de Bouktourchou, au nord d'Abnoub [2].

Khoiak 6 (2 déc.) Anatolos (Abalîtos, Abaltos, Abatalas), prêtre martyr.

Khoiak 7 (3 déc.) Bina et Banaou, martyrs sous Dioclétien et Maximien près d'Edfou.

Khoiak 8 (4 déc.) Païsis (Aba Isis) et Thecla sa sœur, originaires d'Abousir, martyrisés par le gouverneur d'el-Khosous. Les corps sont recueillis par Macaire, prêtre de Chetnouf. Il est fait mention de Victor, fils de Romanos et des martyrs Paul et Apollonius. Passion dans les manuscrits du monastère de Saint-Michel [3].

[1] Crum, dans *Journal of theological Studies*, t. X (1908-1909), p. 461 Cf. *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 162.

[2] Evetts, p. 310. L'auteur cite à ce propos Vansleb, *Relation d'Égypte*, p. 366, qui parle d' « une église dédiée à Mari Poctor Sciu, qui a pris ce nom de la ville de Sciu, laquelle est auprès d'Abnub et aujourd'hui ruinée. »

[3] Hyvernat, dans *The catholic Encyclopedia*, t. XVI, p. 29. Cf. H. G. Evelyn White, *Bulletin of the Metropolitan Museum of Art*, New-York, november 1921, part II, p. 6.

Khoiak 9 (5 déc.) Pamim (Poemen), martyr sans effusion de sang, torturé à Antinoé.

Khoiak 10 (6 déc.) Djoore, berger de Djindjib près d'Akhmim, martyrisé par le gouverneur Arrianus. Voir la Passion et le panégyrique *BHO.* 326, 327.

Khoiak 11 (7 déc.) Ptolémée, fils de Nestorios, de Tentyris (Denderah), martyrisé par le gouverneur Arrianus près d'Antinoé. Passion *BHO.* 1011 ; Miracles *BHO.* p. 278. Abou Sâlih connaît une église Saint-Ptolémée à Ichnin [1].

Khoiak 13 (9 déc.) Ammonius, évêque de Latopolis (Esneh) martyrisé par Arrianus à Antinoé. Il est fait mention des martyrs Damlahah, Sarous, Hermôn, Banouf, Bistai du 6 Pachon, d'Eusèbe, Gemamal, Harous, Bacchus du 6 Paoni, de Thécla et Martha du 17 Épip, des martyrs de Khalouan et d'un groupe du 19 Épip.

Khoiak 14 (10 déc.) Bahour martyr, et son père Ménas. Simple mention.

Behnâm et Sarah sa sœur, martyrs des Persans. Voir *BHO.* 177, en syriaque [2].

Khoiak 15 (11 déc.) Amsâh (Imsah) de Keft, martyrisé par Arrianus à Tkôou. Le corps est miraculeusement transporté à Keft.

Asbah, martyr. Simple mention.

Khoiak 16 (12 déc.) Abou Harouâdj, martyr [3] ; Ananias, martyr, simples mentions.

Euloge et Arsène de Deir-el-Hadid, dans la province d'Akhmim. Les fouilles de Karnak ont mis au jour une lampe avec cette inscription *ABBA ΛΟΥΚΙΟC ΚΑΙ ΑΒΒΑ ΑΡCΕΝΙΟC ΜΑΡΤΥΡΕC.* D'autres textes citent le même groupe de martyrs avec la même graphie défectueuse *Λούκιος* pour *Εὐλόγιος* [4].

Khoiak 20 (16 déc.) Élie, évêque de Deir-el-Moharraq [5], martyrisé par Arrianus à Antinoé.

[1] Evetts, fol. 91a.

[2] Cf. Crum, *Catalogue of the Coptic manuscripts in the John Rylands Library,* p. 212.

[3] Voir Crum, *Theological Texts from Coptic papyri* (Oxford ,1913), p. 75 ; *Anal. Boll.*, t. XXXIII, p. 85.

[4] H. Munier, *Une lampe chrétienne de Karnak,* dans *Annales du service des antiquités de l'Égypte,* t. XVII (1917), p. 160-62.

[5] Amélineau écrit : évêque de Quousyeh. *Actes des martyrs,* p. 51 ;

Khoiak 24 (20 déc.) Boulâ et Saïfanâ (Salfana) martyrisés par Jules, gouverneur de la ville d'Arouch.

Khoiak 26 (22 déc.) Harakion, évêque d'Abou'l Hayyb, martyrisé sous Dioclétien. Il est fait mention du gouverneur Jean, de la famille de Victor, fils de Romanos.

Khoiak 27 (23 déc.) Psoté, évêque de Psoï (Ptolémais), martyrisé par Arrianus. On connaît deux notices de ce saint. Dans l'une il est nommé aussi Callinicus, également évêque dans la Haute-Égypte. L'autre comprend l'histoire d'Agrippides, le futur Dioclétien [1]. Voir plus loin la Passion du saint.

Khoiak 28 (24 déc.) Cent cinquante hommes et vingt-quatre femmes témoins des souffrances de Paul le Syrien et d'un miracle opéré en sa faveur à Antinoé, se convertissent et sont décapités. Voir le 9 Mechir.

Khoiak 30 (26 déc.) Abadiou, évêque d'Antinoé, martyrisé par le gouverneur Arrianus.

Makrizi fixe au 2 Khoiak la fête de S. Baghâm (Abou Baghâm), soldat martyrisé sous Dioclétien [2]. Dans Abou Sâlih il est question trois fois du corps d'un S. Baghâm et de cinq églises sous son vocable [3]. Au 29, le synaxaire éthiopien mentionne les martyrs d'Akhmîm [4].

Tobi 1 (27 déc.) Dioscoros, prêtre, et Esculapios d'Akhmim, martyrisés par Arrianus, et quarante soldats sous le commandement de Philémon et d'Acourios, jetés dans un étang à l'est de la ville et puis décapités.

Tobi 2 (28 déc.) Callinicus, évêque d'Hermopolis Magna (Echmouneïn), martyr sous Dioclétien et sous Arrianus.

Tobi 5 (31 déc.) Banikarous (Panekyris), martyr sous Dioclétien. Voir 12 Tobi.

Géographie, p. 264. Cf. O. von Lemm, *Kleine Koptische Studien*, dans *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, VIII[e] série, t. XI, 4, LVI-LVIII, p. 68.

[1] Evetts, p. 247, identifie Psoté avec Ibchada. Voir plus loin, p. 100.

[2] Evetts, p. 316.

[3] Evetts, p. 360, i. v. Abû Baghâm.

[4] Voir *Revue de l'Orient chrétien*, t. XXI, p. 92.

Tobi 11 (6 janv.) Anatolios (Toulaos), persan d'origine martyr sous Dioclétien.

Tobi 12 (7 janv.) Théodore l'Oriental. Passion *BHO*. 1163, 1174, 1175 [1]. A ce saint sont joints comme compagnons Léonce l'Arabe et Panégyris ou Panikyros le Persan. Il n'est pas improbable que ce Léonce ne soit, au fond, Léonce de Tripoli [2]. On a émis la conjecture ingénieuse que Léonce et Panikyros ne sont qu'une réminiscence de Leo et Paregorius [3]. Mais ceux-ci sont des saints de Lycie,et l'on ne voit pas qu'ils aient été particulièrement honorés en Égypte [4].

Sur les églises des saints Théodore, voir au 20 Épip.

Tobi 14 (9 janv.) Maharâti (Maharta), une martyre de douze ans, sous le gouverneur Culcianus (Klikianos ?). On suppose qu'elle n'est pas distincte de Mahrabib, dont Abou Sâlih mentionne une église à Tamwaih [5].

Tobi 16 (11 janv.) Philotheus, martyr sous Dioclétien. Voir *BHO*. p. 216, et plus haut, p. 33. L'église du monastère des Nestoriens au Vieux-Caire était, d'après Abou Sâlih, dédiée à S. Philothée [6]. Vansleb en signale une à Cateia,dans la province de Siout [7]. Cateia doit être identifiée avec Qat'ia [8].

Tobi 19 (14 janv.) Multitude de martyrs à Esneh, dans la Thébaïde.

Invention des reliques des saints Pihour, Pisoura et Abnira (Antîra, Assira) leur mère, de Chabas (Sabas, Châs).

Tobi 24 (19 janv.) Ibchada (Apsada), originaire de Behnesa,

[1] Voir aussi E. O. Winstedt, *Coptic Texts on Saint Theodore*, London, 1910 (= *Text and Translation Society)* ; Panégyrique par Théodore d'Antioche, dans W. Budge, *Miscellaneous Coptic Texts in the dialect of Upper Egypt* (London, 1915), p. 1-48.

[2] *BHG*. 986, 987. Actes de Léonce l'Arabe dans O. von Lemm, *Bruchstücke Koptischer Märtyrerakten*, I-V, dans *Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, VIII[e] série, t. XII (1913), p. 49-54.

[3] Crum, dans *Journal of theological Studies*, t. X, p. 461 : O. von Lemm, *Bruchstücke Koptischer Märtyrerakten*, I-V, p. 44.

[4] *Synax. eccl. CP.*, p. 461.

[5] Evetts, fol. 67 b ; p. 198, note 4.

[6] Evetts, fol. 43 a.

[7] Vansleb, *Nouvelle relation d'un voyage fait en Égypte en 1672 et 1673*, p. 365.

[8] *Anal. Boll.*, t. XXIV, p. 396.

martyr sous le gouverneur Arménius. Son histoire fut écrite par Jules d'Aqfahs. Une église de S. Ibchada à Assouan est citée par Abou Sâlih [1].

Tobi 25 (20 janv.) Dious (Abadious), de Baldjai, soldat, martyrisé sous Maximin à Khalâkis [2]. Passion *BHO*. 262.

Ascla (Askela) martyr à Antinoé (?). Passion *BHO*. 111.

Tobi 26 (21 janv.) Les XLIX vieillards de Scété [3]. Voir Mechir 5.

Tobi 27 (22 janv.) Sérapion, du pays de Babnousa(Ianbousa) martyrisé sous Dioclétien par le gouverneur Arménius. Passion *BHO*. 1048. Voir Sarapamon au 28 Athor.

Tobi 28 (23 janv.) Kâou (Aba Kouah) de Bamouia dans le Fayoum. Son corps est conservé dans le couvent de Naklou.

Dans certains synaxaires le mois de Tobi compte en outre les commémoraisons suivantes :

Le 20 (15 janv.) Begouch (Bagoug) martyrisé dans la ville de Tinâ au pays de Qaou, par Arrianus gouverneur d'Antinoé [4].

Le 27 (22 janv.)Phoebammon (Bifâm),martyr sous Maximien et Arrianus, à Tamoueh [5]. Voir plus loin, au 1 Paoni, la dédicace de l'église de S. Bifamoun.

Le 28 (23 janv.) Élie l'eunuque, originaire des environs de Behnesa, martyrisé sous Culcianus. Son histoire fut écrite par Jules d'Aqfahs [6].

Aux saints du mois de Tobi, le 21 (16 janv.) on peut encore ajouter les saints Ioule et Ptolémée dont il existe une Passion dans les manuscrits du monastère Saint-Michel du Fayoum [7].

Mechir 1 (26 janv.) Dédicace de l'église Saint Pierre d'Alexandrie.

[1] Evetts, fol. 102 a. L'éditeur, p. 277, identifie Ibchada avec Psoté du 27 Khoiak.

[2] Alors même que la leçon ne serait pas conjecturale, il n'est pas certain que le τόπος ἄπα Διο[υ] (J. Maspero, *Catalogue général du Musée du Caire*, Papyrus grecs, n. 67117) signalé à Aphrodito soit un sanctuaire de notre martyr.

[3] Seymour de Ricci et E. O. Winstedt, *Les quarante-neuf vieillards de Scété*, dans *Notices et extraits*, t. XXXIX, p. 323-58.

[4] Amélineau, *Actes des martyrs*, p. 52-53.

[5] Id. *Actes des martyrs*, p. 157-60.

[6] Id. *Géographie*, p. 197. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 369.

[7] Hyvernat, dans *The catholic Encyclopedia*, t. XVI, p. 29.

MECHIR 5 (30 janv.) Translation des XLIX vieillards de Scété dans la crypte de l'église Saint-Macaire. La commémoraison de ces martyrs se place au 26 Tobi.

MECHIR 6 (31 janv.) Cyr et Jean et les trois viergesThéodora, Théodoxia, Théopiste et leur mère Athanasia. Voir *BHG*. 469-479 ; Miracles *BHO*. 239. Plus haut p. 86. Une épitaphe [1] fait connaître le nom d'un prêtre attaché à une église de S. Cyr (Ἀββακῦρος).

MECHIR 9 (3 févr.) Paul le Syrien, martyr à Alexandrie, avec Esi et Thecla d'Echmouneïn.

MECHIR 10 (4 févr.) Juste, fils de l'empereur Numérien, Apollon et Theoclia, martyrisés sous Dioclétien, respectivement à Antinoé, à Basta, à Saïs. Voir la Passion *BHO*. 554, en éthiopien. Une passion copte a été récemment publiée [2]. Voir aussi le 1 Mésoré.

MECHIR 13 (7 févr.) Sergius d'Athribis et ses compagnons, sous le gouvernement de Cyprien. Jules d'Aqfahs l'ensevelit et écrit son histoire [3]. Il existe des fragments d'une Passion de Sergius,et certains épisodes se retrouvent dans la Passion de S. Anoub (24 Épip).

MECHIR 17 (11 févr.) Minas d'Akhmîm, moine, martyr à Echmouneïn au temps des Arabes.

MECHIR 20 (14 févr.) Basile, Théodore et Timothée, martyrs à Alexandrie. Simple mention.

MECHIR 13 (17 févr.) Eusèbe, fils de Basilide, martyr sous Dioclétien. Passion *BHO*. 292.

PHAMENOTH 2 (26 févr.) Macaire ou Macrobe d'Echmoun, évêque de Pchâti (Nikiou). Panégyrique *BHO*. 583.

PHAMENOTH 3 (27 févr.) Porphyre (Barphounios, Brouphonios, Barphourios) de Banias.

PHAMENOTH 6 (2 mars) Dioscore, martyr de la persécution des Arabes.

Quarante religieuses d'Assyout, massacrées par les Éthiopiens.

PHAMENOTH 7 (3 mars) Philémon et Apollonis (Ablanios, Ablabios), martyrs sous Dioclétien et Arrianus. Passion *BHG*.

[1] HALL, *Coptic and Greek Texts*, p. 5.

[2] WINSTEDT, *Coptic Texts on Saint Theodore*, p. 211-21.

[3] CRUM, *Catalogue of the Coptic manuscripts of the John Rylands Library* (Manchester, 1909), p. 221.

1846 ; *BHO.* 80, 973 [1]. Un monastère de Saint-Philémon à Aqfahs est indiqué par Abou Sâlih [2].

PHAMENOTH 8 (4 mars) Arrianus, gouverneur d'Antinoé. Passion *BHG.* 1846 ; *BHO.* 110.

PHAMENOTH 14 (10 mars) Sinouthios [3] martyr à Behnésa (Bahnasa).

PHAMENOTH 18 (14 mars) Isidore et Sina, martyrs à Péluse au temps d'Arménius. Les reliques furent déposées à Sammanoud. Voir au 24 Pharmouthi.

PHAMENOTH 19 (15 mars) Alexandre de Misr, Agapius de Gaza, Timolaus (Nimolaus, Nicolaus, Bitmolaos, Tmoula) de Bantas, Dionysius de Tripoli, Romulos, Balisos (Balbos, Tâsous, Blišouš) de Misr, martyrs à Césarée en Palestine.

PHAMENOTH 21 (17 mars) Théodore et Timothée, Kalliataous (Calliopius ?).

Le saint du 15 ou du 16 Phamenoth (11 ou 12 mars), dont le corps était conservé à Hnès (Ahnas) d'après Abou Sâlih [4], a été appelé Abou Halba par une erreur de lecture que M. Munier a rectifiée. Il n'est autre que Abou Hélias, dont la Passion a été récemment publiée [5]. A signaler sur un ostrakon du VIIe siècle la mention *του ιερ(ου) τοπου απα Ηλια* [6].

C'est le 10 Phamenoth ou le 10 Pharmouthi que se placerait la commémoraison de Ste Théoné, martyre à Alexandrie, sur laquelle on ne possède que des fragments, *BHO.* 1180, 1181. On a fait remarquer qu'elle n'a rien de commun avec la Théonoé dont il est question dans les *Acta Simonis* [7].

PHARMOUTHI 4 (30 mars) Alfazuli, Ghazal, Turha (Nazaha), vierges martyres.

[1] O. VON LEMM, *Koptische Miscellen*, LIV, dans *Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 1908, t. II, p. 1345.
[2] EVETTS, fol. 91a.
[3] Hymne en son honneur citée dans W. E. CRUM, *Catalogue of the Coptic manuscripts in the British Museum*, p. 372.
[4] EVETTS, fol. 78 a, 92 a.
[5] G. P. G. SOBHY, *Le martyre de S. Hélias*, Le Caire, 1919. Voir p. VII les notes de M. H. MUNIER. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 369.
[6] H. R. HALL, *Coptic and Greek Texts in the British Museum*, p. 148.
[7] O. VON LEMM, *Koptische Miscellen*, XLVII, dans *Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 1908, t. II, p. 1074.

PHARMOUTHI 7 (2 avril) Agapios (Ghabis, Aghais) et Théodore, martyrs.

PHARMOUTHI 12 (7 avril) Antoine, évêque de Thmouis, martyr.

PHARMOUTHI 18 (13 avril) Arsenius, serviteur de S.Sisinnius, martyr.

PHARMOUTHI 19 (14 avril) David, fils de Gabriel, de Qarmout, martyr.

PHARMOUTHI 20 (15 avril) Paphnuce de Tentyris (Denderah): Passion *BHG*. 1419, *BHO*. 839. Voir le 6 Pachon. Un document fait mention du premier jour de la fête d'Apa Papnoute, sans donner le moyen d'identifier le saint [1].

PHARMOUTHI 24 (19 avril) Sina (Sia, Sna), martyr à Péluse, à l'époque d'Arménius. Les reliques furent déposées avec celles de S. Isidore (18 Phamenoth) à Sammanoud.

PHARMOUTHI 25 (20 avril) Sarah, femme de Secretios (Sakratis, Socrate ?) avec ses enfants.

PHARMOUTHI 26 (21 avril) Sisinnius, fils de Sosipater, martyr sous Dioclétien. Passion en éthiopien *BHO*. 1080 ; Vie et Miracles *BHO*. 1081 [2].

PHARMOUTHI 27 (22 avril) Victor, fils de Romanos, martyr sous Dioclétien. Voir la Passion *BHO*. 1242 [3]. Abou Sâlih assure que son corps était conservé dans le monastère de Saint-Victor à el-Khousoûs, à l'est d'Assyout [4]. Il énumère neuf églises et un monastère sous le même vocable [5]. Dans les papyrus, il est fait mention de divers sanctuaires du martyr *ἄπα Βίκτωρ*, notamment à Lycopolis, à Aphrodito, à Pindarou dans le nome d'Antinoé [6].

PHARMOUTHI 30 (25 avril) Marc l'évangéliste. Cinq ou six églises Saint-Marc sont citées par Abou Sâlih [7].

[1] CRUM, *Coptic Ostraca*, p. 32, n. 221.

[2] Voir O. VON LEMM, *Koptische Miscellen*, XIX, dans *Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 1907, p. 499.

[3] Et depuis, W. BUDGE, *Coptic Martyrdoms in the dialect of Upper Egypt* (London, 1914), pp. 1-45, 46-101.

[4] EVETTS, fol. 90 a. Makrizi parle aussi de ce monastère, ibid. p. 309.

[5] EVETTS, p. 372, i. v. *Victor*. Makrizi décrit celle du district de Mushah, ibid. p. 344.

[6] J MASPERO, *Catalogue général du musée du Caire*, papyrus grecs, n. 67006, 67104, 67162.

[7] EVETTS, p. 366, i. v. *Mark*.

Nous rappellerons que S[te] Théonoé, dont il a été question plus haut [1], pourrait bien revendiquer une place au 10 Pharmouthi.

Pakhon 5 (30 avril) Isaac de Tiphré, jeune homme de vingt-cinq ans, torturé par Culcianus et Arrianus, décapité à Tanbah ou Bana. Passion *BHO*. 542, 543. Un monastère de Saint-Isaac avec une église sous le même vocable est signalé par Abou Sâlih à Hadjar el-Lahoun [2]. D'après le même auteur, le corps d'un martyr Isaac reposerait dans l'église de el-Kais ou Dafou [3].

Pakhon 6 (1 mai) Paphnuce de Banderah (Denderah).

Pakhon 8 (3 mai) Jean de Sanhout, fils de Macaire et d'Anne, martyr à Antinoé, enseveli à Sanhout par Jules d'Aqfahs. Le soldat qui le gardait fut martyrisé également.

Pahkon 9 (4 mai) Arsène l'Éthiopien, martyr.

Pakhon 14 (9 mai) Épimaque de Pharma, martyr à Alexandrie, enseveli à Péluse. Passions *BHO*. 274 ; *BHG*. 593, 594.

Pakhon 15 (10 mai) Quarante martyrs décapités sous Dioclétien.

Pakhon 18 (13 mai) Isidore martyr sous Dioclétien. Dans un papyrus de Djêmé (Thèbes) et sur une inscription de Déir-el-Medineh une église de Saint-Isidore est mentionnée [4].

Pakhon 23 (18 mai) Julien et sa mère, martyrs à Alexandrie.

Pakhon 25 (20 mai) Coluthus martyr. Passion *BHO*. 206. Abou Sâlih indique le monastère de Saint-Coluthus à Siout comme gardant le corps du martyr, et sept églises ou monastères sous son vocable [5].

Les synaxaires semblent ne point connaître Apa Chamoul, dont il existe une Passion récemment publiée [6]. C'est un des martyrs dont Jules d'Aqfahs est censé avoir écrit les Actes. La date de la mort est le 16 Pakhon (11 mai).

Paoni 1 (26 mai) Bifâm (Bifamon) soldat. Simple mention. Le calendrier d'Abou'l-Barakat annonce la dédicace de l'église

[1] Plus haut, p. 102. [2] Evetts, f. 73 a.

[3] Evetts, f. 91 a.

[4] H. Munier, dans *Bulletin de l'Institut Français d'archéologie Orientale*, t. XIV, p. 99. Le texte de la Passion, ibid., p. 101-109.

[5] Evetts, p. 361, i. v. *Coluthus*. Makrizi cite celle de Rifah, ibid. p. 344.

[6] Winstedt, *Coptic Texts on Saint Theodore*, p. 175-199.

d'Abou Bifamon à Taha al-Medineh [1]. Ce martyr semble n'être pas distinct de Phoebammon. Passion dans les manuscrits de Saint-Michel du Fayoum [2]. Voir le 27 Tobi.

Cosman, martyr du pays de Chatakha.

Paoni 3 (28 mai) Helladios, évêque, martyr sous Julien.

Paoni 4 (29 mai) Jean d'Héraclée, martyrisé sous Dioclétien, dont on a une Vie en arabe [3].

Chenousi (Sousita, Sousti) de Belkim, berger, martyrisé à Antinoé par le préfet Arrianus.

Ammon (Apamon) et Sophie, martyrs sous Dioclétien.

Paoni 5 (30 mai) Macaire, martyr par la noyade.

Paoni 6 (31 mai) Théodore le moine, martyr de la persécution arienne à Alexandrie.

Paoni 7 (1 juin) Ischyrion (Abachiron) de Qillin, soldat martyrisé à Assyout, avec cinq autres, par le gouverneur Arrianus. Le magicien Alexandre, un converti, est également décapité. Rappelons qu'il y a un martyr Ischyrion dans Eusèbe [4].

Paoni 10 (4 juin) Dabamon et Batamon, vierges, avec leur mère Sophie, martyres à Saïs, en même temps qu'une jeune fille nommée Yona (Bona), une autre femme, le bourreau Eulogius et un chrétien nommé Uarchenoufa (Barsanuphius).

Paoni 11 (5 juin) Claudius, martyrisé sous Dioclétien par Arrianus, à Antinoé. Son corps et celui de Victor, fils de Romanos, sont transportés à Antioche. Mais on dit que S. Claude repose maintenant à Assyout. Voir la Passion *BHO*. 195 et les pièces récemment publiées [5]. Des églises consacrées à ce saint sont signalées par Abou Sâlih à Ichnîn, à al-Kalandimoun, à Mounyah Bâni-Khasib [6], par Makrizi dans le district de Boukour [7].

[1] E. Tisserant, *Le calendrier d'Abou'l-Barakat*, p. 28.
[2] Hyvernat, dans *The catholic Encyclopedia*, t. XVI, p. 29.
[3] Voir Crum, *Catalogue of Coptic manuscripts in the British Museum* p. 363, n. 1.
[4] *Hist. eccl.*, VI, 42, 1.
[5] O. von Lemm, *Kleine Koptische Studien*, LVI, dans *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, VIII[e] série, t. XI, p. 45-89. Voir aussi Amélineau, *Contes et romans de l'Égypte chrétienne*, t. II, p. 1-54.
[6] Evetts, fol. 91 a, 92 a, 88 b.
[7] Evetts, p. 344.

Dédicace du sanctuaire des Quarante martyrs dans l'église connue sous le nom de Sotir, aux environs d'Alexandrie.

Paoni 14 (8 juin) Cyrus (Aboukir), Jean, Ptolémée, Philippe, martyrs à Damanhour. Cyrus fut inhumé à Saïs, les trois autres à Damanhour.

Paoni 15 (9 juin) Dédicace de l'église Saint-Ménas à Maryout.

Paoni 18 (12 juin) Georges, martyr du temps des musulmans.

Paoni 19 (13 juin) Bchai Anoub de Banajous (Babanus), pays de Damiette, soldat dans l'armée de Cyprien, gouverneur d'Athribis, martyr sous Arrianus, gouverneur d'Antinoé.

Paoni 21 (15 juin) Timothée de Masr (Vieux-Caire), soldat-martyr sous Arrianus, gouverneur d'Antinoé. C'est sans doute à ce martyr qu'est consacrée l'église Saint-Timothée dans le monastère voisin des pyramides, au témoignage d'Abou Sâlih [1].

Paoni 24 (18 juin) Moïse l'Éthiopien, moine, tué par les barbares. Son corps repose à Deir-al-Baramous.

Paoni 25 (19 juin) Pierre, patriarche d'Alexandrie.

Paoni 26 (20 juin) Pierre et Abchai, martyrs.

Paoni 27 (21 juin) Thomas de Chandalat, enfant de 11 ans, torturé par Arrianus, en même temps que S. Paphnuce de Bandera et Moïse de Balkim, décapité à Zoua. On rappelle en même temps la mémoire de 700 hommes et 9 femmes, martyrs. Des fragments de la Passion de S. Thomas ont été signalés [2].

Paoni 29 (23 juin) Sept ascètes de la montagne de Touna (Qouna) : Païsis, Cotilas, Ardâma, Moïse, Asi, Baraclas et un second Cotilas, martyrs à Alexandrie, sous Arrianus.

Hor, Abchai et Didra (Nadra, Danda) leur mère, martyrs à Alexandrie.

Épip 8 (2 juillet) Piroou (Abiroum, Abroum) et Athom, martyrs à Baramoun, ensevelis à Sammanoud, près du corps de S. Anianus. Passion *BHO*. 994.

[1] Evetts, fol. 65 a.

[2] Crum, *Catalogue of the Coptic manuscripts of the John Rylands Library* (Manchester, 1909), p. 222 ; H. G. Evelyn White, dans *Bulletin of the Metropolitan Museum of Art*, New-York, november 1921, part II, p. 62.

Blana (Ablana) de Bara, district de Sakha, martyr à Antinoé.

Bima (Epime) du pays de Banklaos (Biklaos, Niklaos), province de Bahnasa, martyr dans la Haute-Égypte, enseveli par les serviteurs de Jules d'Aqfahs. Passion *BHO*. 275. Une église d'Abou Bima à Munyat Andûnah, une autre à Tamwaih sont signalées par Abou Sâlih [1].

Épip 10 (4 juillet) Théodore, évêque de la Pentapole, martyrisé sous Dioclétien par le préfet Pilate. Voir plus haut, p. 89.

Épip 11 (5 juillet) Jean et Symon de Charmalas (Tarmalas, Chamlas), martyrs à Alexandrie, sous Arménius, ensevelis à Sammanoud. Passion *BHO*. 525.

Épip 12 (6 juillet) Hor de Siriakos, martyr à Antinoé.

Épip 13 (7 juillet) Ammon (Apamon) de Toukh, district de Bena, martyrisé à Antinoé par Oukhious, enseveli par Jules d'Aqfahs. D'après Abou Sâlih, il y avait à al-Bahnasâ une église consacrée à Abamoun.

Sinouthios, martyr de l'époque musulmane.

Épip 15 (9 juillet) Abba Harsios (Horsiesi), martyr à Cul.

Épip 19 (13 juillet) Batlan le médecin du pays de Nimidan.

Bidâba, évêque de Qeft.

Épip 20 (14 juillet) Théodore fils de Jean, martyr de Chotep, sous Dioclétien, dans la Thébaïde, où son corps fut déposé. La fête de la translation au 5 Athor. Abou Sâlih rappelle aussi cette translation [2]. Il cite vingt-deux églises et quatre monastères de Saint-Théodore [3], sans donner le moyen de distinguer les homonymes.

Épip 22 (16 juillet) Macaire, fils de Basilides, martyr à Alexandrie. Passion *BHO*. 578. S'il faut en croire Abou Sâlih on conserverait à Echmouneïn le corps d'un saint Macaire martyr [4].

Épip 23 (17 juillet) Abd-el-Masich du pays de Toukh-Matous martyrisé à Sammanoud.

Épip 24 (18 juillet) Noub (Abanoub) de Nahîsa, martyrisé

[1] Evetts, fol. 60 b, 67 b.
[2] Evetts, fol. 88 a.
[3] Evetts, p. 372, i. v. *Theodore*.
[4] Evetts, fol. 77 a.

à Alexandrie par Arménius, enseveli à Sammanoud. Jules d'Aqfahs écrivit sa Passion [1].

Épip 25 (19 juillet) Antonin (Andoubita, Andounina) de Bena. Il est fait mention de S. Épimaque et de S. Ménas.

Abou Isakh de Samana, jardinier, martyr.

Liaria (Lilaria) de Dimliana (Damalina) près de Damira, martyr.

Thecla et Mougi (Fougi) de Qaraqas dans la Bohaïra, martyrisés l'une à Damtoua, l'autre à Alexandrie.

Abakragoun (Abakerazoun) de Banouan (Bouq), brigand converti, martyrisé près d'Alexandrie, enseveli à Banouar. La notice parle aussi de Justus, converti et mis à mort par 935 soldats.

Épip 27 (21 juillet) Abamoum de Mariout (Barnout, Barout, Manout, Tarbout, Ternout), martyr à Alexandrie en même temps qu'une vierge Théophile et plusieurs autres, à l'époque d'Arrianus, gouverneur d'Antinoé. On s'est demandé si ce martyr ne doit pas être identifié avec Pamoun, du groupe Pamoun et Sarmata, que l'on ne connaît malheureusement que par un fragment [2].

Dédicace de l'église d'Abou Bifâm.

Épip 29 (23 juillet) Barsanuphius, martyr à Saïs, avec deux frères. Une inscription votive sur une lampe : *Οὐερσινουφίου καὶ Πέτρου μαρτ[ύρων]* [3] se rapporte à ce saint.

Épip 30 (24 juillet) Mercurius et Ephrem d'Akhmim, martyrs de la persécution arienne.

Aux saints du 8 Épip (2 juillet) il faut ajouter S. Nabraha, dont nous avons une Passion [4].

C'est au 16 Épip (10 juillet) que, d'après la Passion récemment publiée (*BHO.* 75) il faudrait placer S. Apatil (Apa Til)

[1] Cf. Crum, dans *Journal of theological Studies*, t. X, p. 462.

[2] Crum, *Catalogue of the Coptic manuscripts in the British Museum*, p. 161 ; cf. von Lemm, *Koptische Miscellen*, XXI, dans *Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 1908, t. II, p. 69-70.

[3] H. R. Hall, *Coptic and Greek Texts of the Christian period in the British Museum* (London, 1905), p. 20. Cf. Hyvernat, dans *The catholic Encyclopedia*, t. XVI, p. 29.

[4] Publiée par H. Munier dans *Bulletin de l'Institut Français d'archéologie Orientale*, t. XV (1918), p. 227-59.

soldat, martyrisé par Arrianus, gouverneur de la Thébaïde et Pompeius, gouverneur de Pérémoum [1]. On signale, d'après Abou Sâlih à Mallawi et à al-Bahnasâ deux églises consacrées à un S. Apatir (Abadir), que l'on propose d'identifier avec S. Apatil [2]. Il faut se rappeler cependant qu'il existe un S. Apatir. Voir le 28 Tout.

Au 24 Épip (18 juillet) se place aussi la commémoraison de S. Anoub (Aba Noub) de Naïsi, martyrisé à Alexandrie par le gouverneur Arménius. Jules d'Aqfahs fit ramener le corps à Naïsi. Passion *BHO*. 72. Voir aussi l'histoire de S. Serge d'Athribis (13 mechir). Il y avait, d'après Abou Sâlih, une église de Saint-Anoub au nord d'Echmouneïn, une autre à Kamoulah [3].

Mésoré 1 (25 juillet) Apoli, fils de Juste [4], martyr sous Dioclétien à Basta. Repose dans le couvent de Khandaq près du Caire. Passion de S. Apoli *BHO*. 78. La Passion des SS. Juste, Apoli et Théoclia existe en éthiopien. *BHO*. 554. Voir aussi la date du 19 Mechir (Juste).

Mésoré 4 (28 juillet) David et ses frères, martyrs à Sangar dans la Basse-Égypte. D'après Abou Sâlih, le corps d'un S. David martyr était conservé dans l'église du monastère de Saint-Victor aux environs d'Assyout [5].

Mésoré 7 (31 juillet) Isidore.

Mésoré 9 (2 août) Ari (Iraï), prêtre de Chetnouf, martyr à Alexandrie, enseveli par Jules d'Aqfahs. Passion *BHO*. 107. On a conjecturé que Abou'l-Arah dont il y avait, au dire d'Abou Sâlih, une église à al-Barnîl, n'est pas différent de S. Ari [6].

Mésoré 10 (3 août) Matra (Bitra) martyr à Alexandrie sous Dèce. Voir le 8 Paopi.

Jean d'Echoum Tanah, soldat martyr à Baramoum et ses compagnons au nombre de 95.

[1] Voir Crum, dans *Journal of theological Studies*, t. X, p. 461 ; *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 161.
[2] Evetts, fol. 74 b, 75 a.
[3] Evetts, fol. 38 a, 90 b, 104 a.
[4] Souvent confondu avec Apollo de Baouît. Crum, *Theological Texts from Coptic papyri*, p. 162, n. 1.
[5] Evetts, fol. 90 a.
[6] Evetts, p. 164, note 4.

MÉSORÉ 17 (10 août) Jacques de Mangoug, du pays d'Absou (Pso), dans la Haute-Égypte, martyr à Farmâ, avec Abraham et Jean de Sammanoud. Il assiste au supplice de S. Justus.

MÉSORÉ 18 (11 août) Eudémon d'Erment, qui alla à Echmouneïn, saluer l'enfant Jésus, et devint le premier des martyrs.

MÉSORÉ 23 (16 août) Trente mille chrétiens martyrs à Alexandrie.

MÉSORÉ 26 (19 août) Moïse et sa sœur Sara, martyrs sous Sévérianus à Alexandrie.

MÉSORÉ 27 (20 août) Marie l'Arménienne, martyre de l'époque musulmane.

Poemen (Bnamen, Biman, Mnaman) et sa sœur Eudoxia de Chabsir, martyrs à Chetnouf.

PAGUEMEN 1 (24 août) Abchai, frère de Apa Hor d'Antioche, fils de Ste Dendera (Dandar), martyr à Alexandrie.

Il s'en faut que tous les saints d'Égypte soient inscrits dans le synaxaire. C'est ainsi que, pour ne citer que quelques exemples, les saints Panesneu, Paul et Ptolémée, Christodore, Chnoubé n'y ont pas trouvé place. Leurs Passions [1] ont certainement été ignorées des compilateurs à qui nous devons le synaxaire. D'autres encore leur ont échappé dont les noms sont parvenus jusqu'à nous par des inscriptions.

Les suivants, dont Abou Sâlih mentionne les sanctuaires, n'y figurent pas davantage : Basmantah, dont le corps est conservé dans l'église de Toamboudha ; Faloukh, patron d'une église ; Haroudah, dont le corps repose dans l'église de Soumousta, province de Beni-Souef ; Heliana (on a lu par erreur Halbânah), titulaire d'une église à Bardjamous, district de Taha ; Hélias, dont on a fait Halbas, Bou Halbas, et dont les reliques sont honorées à Mounyah Beni Khasib ; Jean, martyr d'Assouan ; Nadil (Bou Nadil) titulaire d'une église à Djebel Achtar ; Siiyoum, titulaire d'une église à Aqfahs. Tarîma (Tarnîma), dont le corps repose dans l'église du monastère érigé sous son vocable [2].

[1] Voir plus loin, ch. III.

[2] EVETTS, fol. 90 a, 90 b, 86 a, 78 a, 41 b, 77 b, 91 a, 90 a. Il est intéressant de comparer à Abou Sâlih la liste des églises coptes et des

On aura remarqué combien le propre égyptien du synaxaire a peu de contact avec les listes hiéronymiennes et avec le synaxaire grec. Pourtant nous n'avons pas tenu compte d'une catégorie de saints qui nous sont présentés comme néo-martyrs, tels que Jean de Phanidjoit [1], Michel de Damiette, Salîb ou Pistauros [2] et autres qui demanderaient d'être traités à part [3].

Parmi les épisodes les plus ordinaires des Actes fabuleux des martyrs, il faut compter les incidents qui amènent au héros principal des compagnons de captivité ou de supplice. Il semblerait peu logique d'attacher à ces parties secondaires plus d'importance qu'au reste ; les noms choisis par l'hagiographe peuvent n'avoir aucune valeur historique. Il y a pourtant de ces groupes que l'on ne peut entièrement négliger, parce qu'ils font disparate et se présentent comme des listes prises ailleurs. On arrivera peut-être un jour à connaître leur provenance. Il s'y rencontre des noms connus ; mais c'est l'exception. Nous avons à citer les listes suivantes.

Dans la Passion de S.Anoub [4], le préfet d'Athribis fait appréhender, tourmenter, puis jeter en prison Sergius, fils de Théodore le scolastique, frère du préfet Cyprien ; Apa Meneson, prêtre, et son frère Apa Ploou ; Paesis, et ses frères ; Georges ; Jean ; Isidore ; Pisoes ; Apa Cragon [5] ; Sarapamon ; Jean ; Zacharie ; Pithoš ; Macarius ; Jacob ; Tourodas ; Apollon ; Amoun, Dioscore.

La Passion de S. Épimé contient deux de ces listes. On ra-

monastères de l'Égypte contemporaine publiée par Somers Clarke, *Christian antiquities in the Nile Valley* (Oxford, 1912), p. 199-216. Parmi les patrons, presque tous très connus, nous relèverons un petit nombre de noms : Clodius, Boctor Chou (plus haut p. 96), Faltaus (Philothée), Ibchada (Psoté), Cyriacos, Sarabamoun et Dimiana (une dizaine de fois)

[1] *BHO*. 519.

[2] Crum, *Catalogue of the Coptic manuscripts of the John Rylands Library*, p. 211-12.

[3] Sur les néo-martyrs nous avons publié une courte étude dans le *Constructive Quarterly* de New-York, décembre 1921.

[4] *BHO*. 72 ; Balestri-Hyvernat, p. 124.

[5] Une Passion de Apa Cragon (Kradjon) est signalée par H. G. Evelyn White dans *Bulletin of the Metropolitan Museum of Art*, New-York, november 1921, part II, p. 6.

conte que, quand ce martyr entra dans Alexandrie, le préfet était à l'audience et jugeait les chrétiens dont les noms suivent: Pihop, diacre de Kanach, Apa Hor de Todji du nome de Pemdjé, Maxime, prêtre de Senero, Pethoš, diacre de Terbe [1]. Plus loin on voit comparaître devant le tribunal, à Phouoh Enniameou, Sérapion prêtre de cette localité ; Orion, prêtre de Chom de Cemen ; Abion, chef de Cemen ; Eudémon, habitant de Phouoit ; Petsiri, habitant de Tilodj [2].

Arrianus, dans les Actes de Didyme, se fait amener, puis jeter en prison, Berchenoufi, lecteur de Djeblil ; Héraclide, soldat de la circonscription du midi, de Nauï, dans le nome de Hnès ; Pana, de Nenhati ; Pabil, de Chouenti [3].

Le jour du martyre de S. Didyme, furent condamnés six autres chrétiens appartenant comme lui au nome de Ténéto : Artion, Nimesa, Arapolon, lecteur de Kooprêt, Raclida, le prêtre du Port, Amoun, le diacre de Psaradous et Zacharie, le soldat, originaire d'Alexandrie [4].

En entrant dans la prison de S. Apater, son frère, S[te] Iraï y trouva Apa Coluthe, le médecin prêtre, d'Antinoé, Apa Paphnuce de Denderah [5]. Apa Isaac de Tiphré, Apa Chamoul de Taraphia, Apa Siméon de Tapcho, Sisinnius de Tantatho, Théodore de Chotep, Moïse de Psamanniou, Philothée de Pemdjé, Macaire de Fayoum, Maxime de Vouchîm, Macroni de Thôni, Sénouthi de Bouasti, Siméon de Thôou, Ptolémée fils de l'éparque, Thomas de Tanphôt [5]. On reconnaît dans cette liste plusieurs noms de saints qui figurent dans d'autres textes hagiographiques.

Nous ne voulons pas omettre de mentionner un genre de listes de saints qui, malheureusement soulève plus de problèmes qu'il n'en aide à résoudre, à cause de la difficulté qu'on éprouve à identifier les personnages. Certaines épitaphes débutent par des invocations à Dieu, aux archanges, à la Vierge

[1] *BHO.* 275, BALESTRI-HYVERNAT, p. 82.
[2] Ibid. p. 95.
[3] *BHO.* 253, HYVERNAT, p. 287.
[4] HYVERNAT, p. 301. Le texte porte *NIKENTΩPI.* Sur cette forme, voir AMÉLINEAU, *Géographie*, p. 141.
[5] *BHO.* 73, HYVERNAT, p. 99-100.

aux apôtres, aux martyrs et autres saints. On en a publié plusieurs, provenant des environs de Baouît [1], de Saqquara et d'ailleurs [2]. Dans ces énumérations, certains martyrs célèbres sont reconnaissables au nom et au groupement [3] : Apa Victor, Apa Phoebammon, Apa Georges, Apa Mena [4], Apa Psote, Apa Panesneu. D'autres sont clairement désignés : les martyrs de Tone, inconnus d'ailleurs [5], les martyrs de Paahase, non moins obscurs [6]. On peut, avec beaucoup de probabilité, joindre aux martyrs Apa Kyriakos, Apa Philotheos ; mais devant d'autres noms que rien ne fait reconnaître, on hésitera. C'est ainsi que Apa Sergi [7], que l'on serait tenté d'identifier avec le grand S. Serge de Rosapha, est vraisemblablement un moine, comme l'indique l'addition *et ses frères*. Par contre Apa Pakene qui, dans une autre épitaphe [8], est entouré de noms de moines, pourrait bien être un martyr. Sur un monument funéraire sont figurés, de part et d'autre de la croix, deux saints cavaliers, dont l'un est le martyr Victor, *ΑΓΙΟϹ ΒΙΚΤΩΡ*, l'autre *ΑΓΙΟϹ ΠΑΚΕΝΕ* [9]. Concluons que tous ces textes devront être examinés très attentivement avant d'être employés à des usages hagiographiques.

[1] H. K. HALL, *Coptic and Greek Texts in the British Museum*, p. 142-145, n. 14-17.

[2] H. THOMPSON, dans J. E. QUIBELL, *Excavations at Saqquara* (1907-1908), p. 27-53 ; *Excavations* (1908-1910), p. 47-122.

[3] E. RÉVILLOUT, dans *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, 1874, p. 175; G. LEFEBVRE, dans *Annales du service des Antiquités de l'Égypte*, t. X (1909), p. 55-57 ; J. CLÉDAT, dans *Annales*, t. IX (1908), p. 220.

[4] On a remarqué que les quatre noms de Victor, Phoebammon, Georges, Ménas se suivent généralement dans cet ordre en tête des listes de martyrs.

[5] RÉVILLOUT, t. c., p. 175.

[6] Dans QUIBELL, *Excavations* (1908-1910), p. 75. La lecture *Paahase* elle-même est incertaine.

[7] HALL, t. c., p. 144, n. 16.

[8] HALL, t. c., p. 145, n. 17.

[9] HALL, t. c., p. 132, pl. 9. M. Hall interprète le nom de Pakene : « celui de Kena ». Les avis sont partagés à ce sujet. On cite dans des inscriptions grecques *αγενη*, *απα αγενη* (LEFEBVRE, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Égypte*, n. 118, 164), et dans des textes coptes : *αγενε*. *Bulletin de l'Institut français d'archéologie Orientale*, t. III, p. 93 ; CRUM, *Catalogue of the Coptic manuscripts of the John Rylands Library*, p. 90.

III

Les passions des martyrs d'Égypte.

On a vu que les grandes listes des martyrs d'Égypte ont pour principale source des Passions d'une certaine étendue dont plusieurs ont pu être désignées. Malgré bien des lacunes, ce qui nous reste de cette littérature est considérable. L'examen détaillé pièce par pièce, au point de vue des sources et de la composition, exigerait un gros livre, et il faut bien nous borner. Donner une idée suffisamment exacte de l'ensemble, étudier de plus près quelques morceaux caractéristiques, voilà tout ce que nous voulons essayer.

Les Passions des martyrs égyptiens nous sont parvenues en grec, en latin, en copte et parfois dans des versions arabes et éthiopiennes. Le groupement par idiomes est un principe de division peu logique, d'autant que le grec est presque toujours la langue originale du premier récit. Comme classement provisoire, il offre des avantages au point de vue de la clarté, et nous adopterons cet ordre pour donner un aperçu sommaire des matériaux sur lesquels la critique trouvera à s'exercer.

§ 1. *Textes grecs et latins.*

Les textes grecs d'abord. Les plus connus sont ceux qui, après avoir figuré dans les anciens ménologes, ont passé, moyennant les transformations ordinaires, dans la collection de Métaphraste. Ce sont les Actes des SS. Varus, Épimaque, Ménas (11 nov.), Écaterine [1], Pierre d'Alexandrie [2], Ménas, Hermogène et Eugraphus (10 décemb.), Thyrsus, Leucius, Callinicus, Philémon et Apollonius, Cyr et Jean [3].

La Passion de S. Ménas provient d'Asie Mineure, et doit avoir été rédigée à l'ombre du sanctuaire de Cotyée où le

[1] Voir plus haut, p. 35.
[2] Voir plus haut, p. 25.
[3] Voir *BHG*. 2e éd. sous ces noms. Pour le ménologe de Métaphraste, *ibid.*, p. 275-92.

martyr était spécialement honoré [1]. L'origine de la Passion de S. Ménas avec les compagnons Hermogène et Eugraphus ne paraît pas moins claire. Elle vient de Constantinople [2]. La provenance égyptienne des Actes de Ste Écatérine n'est point établie, ni même fort probable. Mais cette question obscure doit être réservée.

Deux groupes de saints du 14 décembre sont réunis sous une même rubrique dans la Passion de S. Thyrsus et de ses compagnons. La seconde moitié seulement de cette pièce composite se rapporte à des martyrs d'Égypte : Philémon et Apollonius [3]. Au début on rappelle que parmi les victimes de la même persécution se trouvèrent Asclas et Léonide ; le récit se termine par le martyre d'Arrianus, le gouverneur de la Thébaïde converti au christianisme, et des quatre *προτίκτορες*, dont l'un porte ici le nom de Theotychus. Le texte grec de la Passion d'Asclas, qui faisait corps, primitivement, avec celle de Philémon et de ses compagnons, est perdu. On en a des résumés et des traductions. La mention de Léonide est à relever : *Ἀρριανὸς τοίνυν ὁ τηνικαῦτα τῆς Θηβαΐδος ἡγεμονεύων, μελλήσας οὐδὲν Ἀσκλᾶν αὐτίκα καὶ Λεωνίδην πρεσβεύοντας λαβὼν τὴν εὐσέβειαν, πολλαῖς καὶ μεγάλαις ὑποβάλλει βασάνοις, εἶτα καὶ αὐτῆς πικρότατα τῆς ζωῆς ἀπαλλάττει.* Léonide apparaît ici et dans plusieurs autres passages comme un compagnon d'Asclas [4]. Dans les versions qui nous restent de la Passion de ce dernier, il n'est nulle part question de Léonide [5]. Le martyr de ce nom que nous avons rencontré n'appartient pas à la persécution de Dioclétien, mais à celle de Septime Sévère [6].

La Passion de Philémon et d'Apollonius, dans la forme qu'elle a revêtue avant de passer dans le ménologe de Métaphraste, ne reproduit que les grandes lignes d'un récit très ancien que

[1] Voir *L'invention des reliques de S. Ménas*, dans *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 10.

[2] Ibid., p. 25-29.

[3] A partir du chapitre XXVII. *P. G.*, t. CXVI, p. 537.

[4] Ch. XXVII. Voir aussi ch. XXIX, XXXVI, XXXIX, XLV, *P. G.*, t. c., pp. 537, 539.

[5] Cf. *Act. SS.*, Ian. t. II, p. 832.

[6] Plus haut, p. 7.

résume déjà l'auteur de l'*Historia monachorum*, *περὶ 'Απολλωνίου μάρτυρος* [1], traduit par Rufin [2]. Apollonius était moine dans la Thébaïde et diacre. Durant la persécution il s'employa à soutenir les courages ; il fut pris lui-même et jeté en prison. Là, il eut à subir les insultes des païens, et notamment d'un joueur de flûte, nommé Philémon [3]. Apollonius ne lui répondit que par des bénédictions, qui le touchèrent au cœur, et déterminèrent sa conversion. Philémon, courut se présenter au juge. Celui-ci crut d'abord à une plaisanterie. Mais bientôt il le fit tourmenter. Puis il le condamna au feu en même temps qu'Apollonius. Sur le bûcher en flammes, Apollonius invoqua Dieu, et aussitôt une nuée rafraîchissante couvrit les martyrs et éteignit le feu. A cette vue le juge et le peuple crièrent : « Il n'y a qu'un Dieu, c'est celui des chrétiens. » Averti de ce qui venait d'arriver, le gouverneur d'Alexandrie envoya des soldats, *προτίκτορας καὶ ταξεώτας*, chercher les prisonniers. Chemin faisant, Apollonius catéchisa les soldats, qui crurent en Jésus-Christ et se présentèrent au tribunal en même temps que leurs prisonniers. Le gouverneur les fit tous jeter à la mer. Les corps furent recueillis [4] et réunis dans un sanctuaire où beaucoup de grâces furent obtenues. L'auteur de l'*Historia monachorum* déclare avoir prié sur les tombeaux de ces martyrs.

On reconnaît aisément la charpente d'une Passion appartenant à un genre bien déterminé et qui acquit une grande vogue. En voici donc un spécimen datant du IVe siècle.

[1] *Hist. monachorum*, XXI, PREUSCHEN, *Palladius und Rufinus*, p. 80-82.

[2] *P. L.*, t. XXI, p. 441-42. Nous ne pouvons entrer ici dans l'examen des particularités du texte de Rufin qui en plus d'un endroit s'écarte du grec.

[3] Le texte dit : *ἦν δέ τις ἐξ αὐτῶν χοραύλης.... Φιλήμων ὀνόματι.* Voici la singulière périphrase de la Passion dans Métaphraste : *ἐτύγχανέ τις ἀνὴρ... τὴν κλῆσιν Φιλήμων τὴν τέχνην αὐλητής, ὃς διὰ ταύτην ἐκαλεῖτο μὲν τοῖς ἐπιχωρίοις Χοραύλης κτλ.*

[4] Là où le texte grec dit simplement : *εὑρόντες δὲ αὐτοὺς οἱ οἰκεῖοι πρὸς τὰς ὄχθας ἐκρεριμμένους,* Rufin s'exprime ainsi : *Sed et horum corpora, Dei sine dubio providentia, integra illibataque maris unda reportavit ad littus.* Dans la Passion, ce sont les dauphins qui ramènent le corps.

En dehors de la série qui précède, nous avons à citer les Actes de Timothée et Maura, de Théodora et Didyme, de Victor et Corona, de Julien et Basilissa, de Paphnuce, de Philéas et Philoromus, d'Athanase, de Donatus [1]. On peut dire en général, qu'à l'exception des Actes de S. Philéas, ces pièces n'ont aucun caractère historique.

Les Actes de Victor et Corona ont été publiés en grec d'après le manuscrit 1519 de Paris [2]. On en retrouve la substance dans le *μαρτύριον τῶν ἁγίων καὶ ἐνδόξων τοῦ Χριστοῦ μαρτύρων Μηνᾶ, Βίκτωρος καὶ Βικεντίου* [3], qui réunit trois Passions sans autre lien que la date de la fête des martyrs (11 novembre). D'autres textes sont représentés par les versions latines anciennes [4].

Ils sont unanimes à citer la persécution d'Antonin. Mais il y a des différences quant au lieu du martyre. Nos textes grecs font de Victor un Italien, que les nécessités du service militaire conduisent à Damas, où Sébastien le fait mourir en compagnie de Stephanis. Dans le manuscrit de Paris, Damas est une ville d'Italie : *ἐν πόλει Δαμασκῷ τῆς Ἰταλίας* [5]. Les annonces du martyrologe hiéronymien [6], de Bède et autres [7] : *in Syria*, semblent supposer des versions de cette catégorie où Damas était restitué à la Syrie.

Les anciennes traductions latines et leurs diverses recensions représentent des textes qui font venir Victor de Cilicie. Sébastien sévit en Égypte, et le martyre a lieu à Lycos, ville de la Thébaïde. D'après un manuscrit de Namur, c'est à Coma : *in Aegypto locus est nomine Coma, in quo passus est Victor martyr et Corona nobilis matrona* [8].

Nous ne citons qu'à titre de curiosité les rédactions où Victor et Corona sont transformés en martyrs de Sicile [9], ou rattachés à Otricoli [10]. Cette dernière forme a pour origine

[1] *BHG.* 1849, 1864, 970, 1419, 1533, 193, 564.
[2] *P. G.*, t. CXV, p. 258-68.
[3] THEOPHILOS-IOANNOU, p. 284-324.
[4] *BHL.* 8559-8563.
[5] *P. G.*, t. CXV, p. 268.
[6] Plus haut, p. 70.
[7] QUENTIN, *Les martyrologes historiques*, pp. 94, 426.
[8] *Anal. Boll.*, t. II, p. 291. Coma est le village natal de S. Antoine non loin d'Héracléopolis. SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, I. 13.
[9] O. CAIETANUS, *Vitae SS. Siculorum*, t. I, p. 40-42.
[10] *BHL.* 8583 b.

l'invention, par l'évêque Fulgence d'Otricoli, des reliques d'un saint Victor [1].

L'étroite relation des Actes de Victor et Corona avec ceux d'Apa Victor, fils de Romanos, et avec d'autres morceaux hagiographiques de la même catégorie [2], tranche la question en faveur de l'Égypte, et l'on peut être certain que les versions latines ont mieux gardé la physionomie du texte grec primitif que la Passion du manuscrit de Paris.

Sur les Actes des saints Julien et Basilissa, dont il a été question en passant [3], nous n'avons à ajouter aucune remarque utile. Le texte grec est inédit, et il nous a été impossible d'en obtenir copie. Nous pourrons donner les Actes de S. Paphnuce, dont il y aura lieu de parler plus longuement. A propos des Actes des saints Philéas et Philoromus, nous dirons aussi quelques mots de la Passion grecque de ces saints.

Tout ce que l'on sait de S. Athanase de Clysma provient du *μαρτύριον τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Ἀθανασίου τοῦ ἐν τῷ Κλύσματι τῆς Ἐρυθρᾶς θαλάσσας* [4]. Sa fête se célébrait le 18 juillet, soit le 24 epiphi, mais les synaxaires ignorent son nom. D'après la Passion, le saint vivait sous Dioclétien et Maximien. Ce dernier était l'ami d'Athanase, et il le fit gouverneur de toute l'Égypte, *ἕως τῶν ἄνω Θηβαίων*. Avant de rejoindre son poste, Athanase prend congé de ses amis Sergius et Bacchus (qui se trouvaient à Augusta Euphratesia). En passant par Alexandrie, il va saluer l'évêque Pierre.

On le dénonce comme chrétien. Maximien le fait chercher et écrit à son sujet au proconsul [5] une lettre, dont le texte intégral est transcrit par l'hagiographe. Le proconsul interpelle Athanase et l'envoie à Clysma avec mandat de fermer les églises.

[1] *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 226.

[2] Voir É. Galtier, *Contribution à l'étude de la littérature arabe-copte*, dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. IV (1905), p. 132-37.

[3] Plus haut, p. 66.

[4] *BHG*. 193. Cf. *Anal. Boll.*, t. XVIII, p. 180.

[5] L'éditeur, p. 362, fait porter la lettre *διὰ Μαγιστριανοῦ*, qu'il qualifie dans sa table de *ἀνθύπατος*. La magistrianus est un officier.

Athanase part. Non loin du château fort, « à l'endroit où s'élève maintenant une croix, » il s'arrête pour prier. Il entre à Clysma le jour de Noël, qu'il célèbre avec les chrétiens.

Le proconsul accourt en personne, promulgue les décrets impériaux. Puis il entreprend Athanase qu'il cherche à gagner d'abord par la douceur. Il discute, il menace, et enfin il prononce la sentence de mort.

Athanase supplie qu'on lui donne quelques instants pour prier. Parmi les demandes qu'il adresse à Dieu on remarque celles-ci : *ἀνάστησον... τὰ σκῆπτρα τῶν χριστιανῶν βασιλέων ἔν τε τῇ Ῥωμαίων πόλει καὶ Αἰθιοπίᾳ*[1]. Puis, pour ceux qui célèbreront l'anniversaire de sa mort, pour ceux aussi qui l'invoqueront, il implore toutes les bénédictions célestes.

Cette Passion, qui n'a aucun cachet antique, est presque tout entière faite de réminiscences prises en partie à celle des saints Sergius et Bacchus.Elle doit avoir été écrite à Clysma même, comme le prouverait le détail de topographie locale : *ἐν τόπῳ ἐν ᾧ νῦν ἵδρυται ὁ τίμιος τύπος τοῦ σταυροῦ.*

Très curieux sont les Actes d'un groupe de martyrs, également inconnus d'ailleurs, qu'on fait venir de Dalmatie pour mourir en Égypte : *μαρτύριον τοῦ ἁγίου Δονάτου ἐπισκόπου, Μακαρίου πρεσβυτέρου, Θεοδώρου διακόνου, μαρτυρησάντων ἐν Ποθμονίῃ*[2]. Ils débutent par une préface où l'auteur s'adresse à un certain Salonianus, *Σαλονιανὲ θεοφιλέστατε ἀδελφέ.* Donatus est né en Istrie, sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie. Il reçoit le sacerdoce à Aquilée et défend la foi contre les gentils et les juifs. Les empereurs Dioclétien et Maximien ayant envoyé, pour le prendre, plusieurs milliers d'hommes, il se retire en Dalmatie.

Plus tard, il confesse la foi devant Dioclétien, et convertit Macarius et Théodore, tous deux de la maison de l'empereur. Avec eux, il est jeté aux bêtes, qui ne leur font aucun mal. Ils parlent au peuple, et gagnent beaucoup de monde à la vraie

[1] T. c., p. 367.
[2] *Act. SS.*, Mai t. V, p. 144-51.

foi. Tout à coup, un violent tremblement de terre se produit. Un ordre venu du ciel leur dit de se rendre *εἰς πόλιν Ποθμούνην καλουμένην*. Ils partent aussitôt, débarquent à Alexandrie et bientôt arrivent à *Τίθμουλον*, qui avait pour évêque Philéas, le futur martyr. Quand Donatus entra dans l'église, une colombe se plaça sur sa tête. Le ciel désignait le successeur de Philéas ; Macaire et Théodore firent partie de son clergé. Tous les trois furent victimes de la persécution de Licinius. Le tyran les fit couper en morceaux et jeter à la mer.

Il semblerait que deux récits disparates ont été soudés ensemble par le moyen de la vision. Le premier, qui se passe en Dalmatie, est de provenance quelconque. Le second, qui amène les martyrs à Thmouis, a tout l'air de venir d'Égypte. La ville est assez clairement désignée par le nom de son évêque Philéas, mais les copistes l'ont défigurée en *Ποθμούνη*, *Τίθμουλον*. Il est à croire qu'on lisait *Παθμούνη*, *Ταθμούνη*, ou *Τιθμούνη* c'est-à-dire, *Θμοῦϊς* précédé du pronom possessif ou de l'article copte. Un auteur ignorant la langue aurait-il imaginé ces formes ? Cet auteur est donc du pays. La valeur historique du morceau n'en est point augmentée.

Un papyrus du sixième siècle a livré un fragment grec de l'histoire d'un martyr dont le nom n'est point indiqué [1]. Ces quelques lignes sont intéressantes. On y entend le martyr lui-même parler du supplice de la faim et de la soif qu'il a supporté pendant une vingtaine de jours, et de sa mort prochaine. Nous aurons l'occasion de dire pourquoi cette torture et ce nombre de jours nous paraissent trahir une provenance égyptienne.

Les martyrs d'Égypte sont représentés dans la littérature latine par trois catégories de pièces.

Nous rangeons dans la première les anciennes traductions du grec [2] dont nous avons encore les originaux ou du moins

[1] A. S. Hunt, *Catalogue of the Greek papyri in the John Rylands Library Manchester*, t. I (1911), p. 19.

[2] Nous ne tenons compte que des traductions antérieures au XVI[e] siècle et non de celles qui ont été faites par les humanistes de cette époque et dont un bon nombre ont passé dans le recueil de Lippomano.

des recensions qui s'en rapprochent. Elles sont indiquées dans nos répertoires sous les noms de Catharina, Cyrus et Iohannes, Iulianus et Basilissa, Marcianus et Nicander, Menas, Petrus Alexandrinus, Philemon, Theodora et Didymus, Victor et Corona [1]. Ces versions ont leur intérêt pour l'histoire des relations des églises, de la diffusion du culte des martyrs, comme aussi pour l'étude des textes dont elles dérivent, et dont elles permettent souvent de mieux suivre les transformations et de classer les recensions.

Tout autre est l'importance d'une seconde classe de pièces, elles aussi traduites du grec, mais dont les originaux sont perdus.

Elle comprend d'abord le curieux groupe de Passions que nous avons rencontrées lorsqu'il s'est agi de débrouiller l'écheveau des notices hiéronymiennes [2]. Ce sont les Passions des saints Polyeucte, Candidien et Philorome ; des saints Victorin et Victor ; des XXXVII martyrs ; des saints Marcien et Nicandre ; de S. Marcel le tribun ; des saints Marie, Marthe et Lycarion ; de S. Cyrille. Beaucoup moins développés que la plupart des récits analogues qui encombrent légendiers et ménologes, ces textes ont vaguement un air de famille qui, jusqu'à ces derniers temps, ne leur a fait aucun tort. D'un style relativement sobre et dépourvu d'affectation, ils préviennent en leur faveur par une simplicité qui n'est pas la qualité dominante des hagiographes. Faute d'avoir recherché les sources historiques de ces compositions, on les a surfaites. Après ce que nous en avons dit plus haut, il est aisé de voir comment il faut apprécier leur valeur historique. Les cinq premières sont des légendes artificielles, où non seulement le récit, mais encore le groupement des personnages est œuvre de fantaisie. Ces personnages ne sont même pas tous égyptiens. D'après Mgr Duchesne, qui a spécialement étudié les trois Passions éditées par le P. Poncelet [3], le personnel est emprunté au martyrologe — entendez le martyrologe oriental, source de l'hiéronymien.

On serait tenté d'expliquer par un emprunt à la même liste,

[1] *BHL.* et supplément (1911). [2] Plus haut, p. 42-44.
[3] *Anal. Boll.*, t. XXVIII, p. 464-75 ; DUCHESNE dans *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XXXVII, p. 179-99.

la genèse de la Passion de Marthe, Marie et Lycarion, lorsqu'à la date même où se place leur martyre, on rencontre dans l'hiéronymien, à côté de Marie et de Marthe, un nom qui est, à très peu de chose près, celui de Lycarion. Mais ces trois noms n'étaient point dans la source grecque, et leur provenance exclusivement occidentale est certaine.

La Passion de Cyrille n'est pas issue du même procédé que les autres. On a changé le saint de pays, mais son histoire a été respectée.

Il n'est pas sans intérêt de constater que pour chacun des groupes Polyeucte, Victorin, Marcien, et aussi pour Cyrill — il en était probablement de même des XXXVII martyrs — il existe deux pièces, l'une ayant un caractère simplement narratif, l'autre à tendance plutôt homilétique. Ne trouvera-t-on pas un jour les sermons correspondant à la Passion de Marcel le tribun et à celle de Marthe, Marie et Lycarion ?

On a pensé que les Passions de S. Polyeucte, de S. Victorin, de S. Marcien et de leurs compagnons pourraient bien être sorties de la même plume [1]. Cette question suppose une étude de détail que nous n'entreprendrons pas. Mais il est permis de dire que tout l'ensemble des pièces que nous venons de rappeler, et qui sont si manifestement apparentées, nous fait connaître une école d'hagiographie dont les procédés littéraires diffèrent sensiblement de ceux que nous aurons à constater dans d'autres milieux égyptiens, et dont le succès a été bien plus durable. Ce n'est guère en effet que dans la littérature occidentale que s'est perpétué le souvenir d'un genre qui a été peut-être beaucoup plus largement cultivé.

Il y aurait lieu de se demander ce qui a guidé les auteurs dans le choix des noms, et comment s'explique, par exemple, leur prédilection pour les saints de Mésie. La fantaisie seule a-t-elle présidé à la sélection comme elle a tracé le cadre du récit ? Quelque circonstance historique, comme serait une translation de reliques, aurait-elle déterminé nos hagiographes à écrire, et le cas de Julianus [2] serait-il celui des autres ? Cela ne paraît ni certain ni même probable, et les hypothèses

[1] DUCHESNE, t. c., p. 180.

[2] Plus haut, p. 66.

que l'on pourrait accumuler en cette matière ne nous mèneraient pas fort loin.

A côté de ce groupe spécial il reste à signaler trois textes latins dont l'original grec n'a pas été retrouvé, et dont l'importance n'est pas réduite à la question littéraire. Ce sont la Passion des saints Philéas et Philoromus [1], celle de S. Dioscore, en deux rédactions [2], et celle de S. Psoté, évêque de Psoi. Elles méritent un examen spécial qui sera plus utilement rejeté à la fin de cette étude. Nous pouvons dès maintenant nous demander par quelle voie l'hagiographie égyptienne a pénétré en Occident. Toute donnée précise fait défaut. Voici une indication qui n'est pas à négliger. La Passion de S. Psoté nous est parvenue par un manuscrit de Munich, Clm 4554, et par un manuscrit de Maihingen, H. B. I. 2 (lat.), 4° 16. Le premier est du VIII/IXe siècle, et semble appartenir à la série des manuscrits dits de Kisyla, *monialis regali Francorum progenie edita* [3]. Il est précédé d'une table des matières qui ne répond malheureusement pas point pour point au contenu. Plusieurs pièces intéressantes mentionnées dans l'index manquent dans le corps du volume. Le manuscrit qui a servi de type — la liste des saints locaux suffit à le montrer — est de provenance franque [4]. Or, il ne contenait pas moins de quinze pièces égyptiennes, dont quelques-unes, on le remarquera, sont perdues. Nous en donnons la liste en gardant leur numéro d'ordre.

20. *Passio S. Cyrilli episcopi* = BHL. 2070.

24. *Passio S. Militi episcopi* = BHL. 5246.

28. *Passio S. Psotii episcopi.*

32. *Vita vel passio sancti Iuliani marturis et sanctae Basilissae et sociorum eius* = BHL. 4529.

36. *Passio sanctorum Polecti, Candidiani et Filoromi.*

41. *Passio martirum Victurini, Victuris, Nicofori, Claudiani et sociorum eius.*

42. *Passio sancti Victoris et Stefani.*

[1] *BHL.* 6799.

[2] *BHL.* 2203 e, f.

[3] Voir G. Becker, *Catalogi bibliothecarum antiqui*, p. 63.

[4] Voir la description du manuscrit avec la table, dans F. Wilhelm, *Münchener Museum*, t. I (1912), pp. 192-98, 200-201.

46. *Passio sancti Dheudore et Ditimi.*

49. *Passio sanctorum martirum Marciani, Nicandri, Apoloni, Leonis.*

54. *Passio sancti Asclatis.*

60. *Passio sanctorum martyrum XXX et octo* <*qui*> *in Aegypto passi sunt.*

61. *Passio sancti Serapionis.*

66. *Passio sanctorum Licarionis monachi* [1], *Marthae, Mariae et virginum Dei.*

68. *Passio sancti Pesi militis.*

81. *Passio Ecatarine virginis Dei.*

Le manuscrit de Maihingen contient les numéros 20, 24 28, 81 de la précédente liste, et une *Passio File et Filoromi*, se rapprochant de *BHL.* 6802.

Les deux derniers numéros de la table du manuscrit de Munich méritent d'attirer l'attention. Il existait une Passion d'un saint Pesus, soldat. C'est sans doute le Besas d'Eusèbe [2], qui n'a pas laissé d'autre trace. La mention de sainte Catherine — remarquer la forme grecque *Ecatarina* [3] — est d'un intérêt exceptionnel. C'est de beaucoup la plus ancienne attestation que nous ayons du culte de cette sainte, mentionné la première fois, on l'a cru longtemps, dans une Vie de saint du Xe siècle [4]. Nous pouvons dire, d'après ceci, que sa Passion et celle des martyrs égyptiens avaient été apportées en Gaule dès les débuts de l'époque carolingienne.

Par quels intermédiaires ? On a l'habitude de désigner les Syriens, les trafiquants les plus actifs de cette époque et dont les comptoirs en pays franc étaient nombreux [5]. On semble

[1] Le manuscrit porte *manachi*. Le mot a été pris pour le nom d'un saint : *Licarionis, Manadii* etc. Voir *Münchener Museum*, t. c., p. 195.

[2] Plus haut, pp. 36, 69.

[3] *Αἰκατερίνα*. Voir les *Ὁμήρου ἐπιμερισμοί*, lettre E, dans Cramer, *Anecdota Graeca*, t. I, p. 124, l. 20. Zöckler, dans *Realencyklopaedie für protestantische Theologie*, t. X, p. 181, écrit sur la forme du nom deux lignes dont chaque mot est une erreur « *Ἀεικαθαρινά*, die allzeitreine, *Αἰκατερίνη* entstellt ; *Ἑκατερίνη* ».

[4] *Vita S. Pauli Latrensis*, c. 39, dans *Anal. Boll.*, t. XI, p. 153, et dans la nouvelle édition que nous avons donnée de ce texte, *Milet, Ergebnisse der Ausgrabungen*, t. III (1913), p. 127. Cf. p. 146.

[5] Scheffer-Boichorst, *Die Syrer im Abendlande*, dans *Mitteilungen des Instituts für Oesterreichische Geschichtsforschung*, t. VI (1885),

supposer que l'hagiographie latine s'est enrichie des dépouilles de l'Orient par petits apports successifs, et c'est par le continuel va-et-vient des marchands de nationalité syrienne qu'ils s'expliqueraient. Des manuscrits comme celui que représente la table de Munich montrent qu'on a parfois procédé par collections entières. Outre les saints égyptiens, ce même manuscrit contenait les Passions suivantes, traduites du grec : Clément ; Ignace ; Éleuthère ; Polycarpe ; Babylas ; Nestor ; Cyprien d'Antioche (2 pièces) ; Irénée ; Pionius (le nom est répété deux fois (29) *Pionis episcopi*, (31) *Pioni presbyteri)*; Carpus, Papylus et Agathonice ; Pasicrate et Valention ; Pierre *(qui est Balsamus)* ; Adrien et Eubulus ; Mammès ; Jules ; Dorothée et Théophile ; Cirycus et Julitte ; Pierre, Paul, André et Dionysia ; Diodore et Rodopianus ; Probus, Tarachus et Andronicus ; Phocas ; Marinus ; Marina ; Thalelaeus ; Chionia et Irène ; Thyrsus ; Christophe ; soit vingt-huit pièces. Donc, sans compter les Passions des apôtres qui ouvraient le recueil, celui-ci contenait un total de quarante-trois morceaux traduits du grec.

Il est à présumer que tout l'ensemble provient d'un ménologe grec où les Passions des saints d'Asie Mineure, d'Égypte et de Mésie étaient disposées selon l'ordre du calendrier. Il suffisait qu'un volume de ce genre tombât entre les mains d'un lettré connaissant les deux langues pour donner l'idée de mettre en latin des récits intéressants que l'Occident ne connaissait pas encore ou qu'il avait oubliés.

Nous ne voulons pas affirmer que la série grecque représentée par l'index de Munich soit sortie toute entière de la main d'un même traducteur, ou qu'elle soit complète par rapport à la collection d'où elle provient. On ne pourra éclaircir cette question qu'en comparant, au point de vue de la langue, les fragments qui nous restent, et en embrassant, dans une étude d'ensemble, toute l'hagiographie gréco-latine.

p. 521-45 ; L. Friedländer, *Sittengeschichte Roms*, 8e Aufl., t. II, p. 81-82. L. Bréhier, *Les colonies d'Orientaux en Occident au commencement du moyen âge*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XII, p. 1-39. Cf. Wilhelm, t. c., p. 201. Notre collègue le P. Peeters publiera dans un des prochains numéros des *Analecta* un travail intitulé *Traducteurs et traductions dans l'hagiographie orientale au moyen âge*.

Il ne faudra plus désormais chercher dans l'Italie méridionale seule les officines de traduction. Il y en eut au moins une en Gaule, et l'on vient de voir qu'elle fut singulièrement active[1].

Aux anciennes traductions il faut ajouter une dernière catégorie de pièces latines, qui peuvent, elles, prétendre à une certaine originalité, dans une mesure très modeste, il est vrai. C'est par exemple la *Passio sanctorum martyrum Sarapionis, Prisce, Malchi, Marini, Asterii et sociorum eorumdem qui passi sunt V kalendas ianuarii*[2]. Elle n'a pas été faite sur le grec, mais sur la traduction d'Eusèbe par Rufin, et son auteur a procédé par voie de découpures. La compilation se compose des extraits suivants : lib. VII, c. 10-13 ; lib. VI, c. 30, 31 ; lib. VII, c. 23. Se rangent dans cette classe certaines formes de la Passion de Philéas et Philoromus dont nous parlerons.

Ne signalons que pour mémoire les textes concernant sainte

[1] Parmi les manuscrits à étudier, signalons le Vaticanus 577, du IX/X[e] siècle, provenant de Bobbio. Comme celui de Munich, il commence par les légendes des apôtres. L'hagiographie grecque y est représentée par les noms suivants : Pantaleon ; VII Dormientes ; Adrianus ; Cosmas et Damianus ; Cyprianus et Iustina ; Iulianus et Basilissa ; Babylas ; Maria, Martha et Lycarion ; Cyrillus episcopus ; Victor et Corona ; Procopius ; Christina ; Mennas. *Catal. Latin. Vatic.*, p. 141-49. Un autre manuscrit de Bobbio, le Taurinensis F. III. 16, du X[e] siècle, contient la série : Petrus Abselamus ; Polieuctus, Candidianus, Filoromus ; Anastasius monachus ; Tryphon ; Victorinus et Victor ; Longinus ; Irenaeus ; Eleutherius ; Petrus, Paulus, Andreas et Dionysia ; Martianus, Nicander et Apollonius ; Mamas ; Euphemia ; Christophorus ; Martyres XL. *Anal. Boll.*, t. XXVIII, p. 431-34. Cf. cod. Vatic. 5772, *Catal. lat. Vatic.*, p. 149. Le manuscrit de Rouen U 42, du X/XI[e] siècle, de provenance inconnue, contient les pièces suivantes : Blasius; Martyres XL ; Georgius ; Petrus ; Andreas, Paulus et Dionysia ; Asclas ; Philemon ; Longinus ; Diodorus et Rodopianus ; Cyricus et Iulitta ; Christophorus ; VII Dormientes ; Pantaleon ; Adrianus ; Cyprianus et Iustina ; Cosmas et Damianus ; Eustathius ; Theodorus ; Leucius, Thyrsus et Callinicus ; Petrus Balsamus ; Victor et Corona ; Theogenes ; Georgius ; Theodoretus ; Irenaeus. *Anal. Boll.*, t. XXIII, p. 187-91. A signaler aussi le manuscrit de Bergame récemment décrit par P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Note agiografiche*, fasc. VI, p. 49-56. On pourrait en ajouter d'autres.

[2] *BHL.* 7588.

Apollonia [1], de date récente et d'origine exclusivement occidentale. Ils sont faits de réminiscences d'Eusèbe et de lieux communs. Tel d'entre eux est du domaine de la pure fantaisie. Apollonia y est présentée comme la sœur de S. Laurent [2].

En vain chercherait-on quelque attache de S. Zotas ou Ioathas avec l'Égypte [3]. Le patron de Belluno serait un martyr de la Pentapole de Libye, et l'on voit intervenir dans la Passion un évêque Théodore, qui pourrait bien être l'évêque de Libye suffisamment connu par les martyrologes [4]. La composition est sûrement d'origine italienne.

D'après sa Passion, rédigée à Rome, S. Gallicanus quitte l'Italie sur l'ordre de Julien, se rend à Alexandrie, se retire quelque temps dans le désert, et finit par souffrir le martyre, *a Rauciano comite templorum* [5]. C'est une légende sans fondement. Gallicanus est un personnage illustre, grand bienfaiteur de l'église romaine, qui n'alla en Égypte et ne devint martyr que par la fantaisie d'un hagiographe [6].

Il y a moins de réalité encore dans l'histoire d'un martyr d'Alexandrie, nommé Jean, dont les reliques furent transportées à Constantinople, de là à Venise [7]. Sa Passion n'est qu'une adaptation pure et simple de celle de S. Procope [8]. On n'a fait que changer les noms.

§ 2. *Les Passions coptes.*

On a pu voir, par les listes du synaxaire jacobite, que les Passions des martyrs occupent une place assez considérable dans la littérature copte. Tous les textes résumés dans le recueil de l'évêque Michel ne nous sont point parvenus. Il en est dont il n'y a plus d'autre trace que ces courtes notices ; d'autres dont il n'y a plus que des fragments, qui souvent suffisent à les classer. Il y en a aussi que nous ne connaissons plus que par la traduction arabe ou par la traduction éthiopienne, faite elle-même sur l'arabe. Nous ne ferons point,

[1] BHL. 638-642. [2] *BHL.* 639. [3] *BHL.* 9027.
[4] Plus haut, p. 89. [5] *BHL.* 3236.
[6] P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Note agiografiche*, fasc. V (Roma, 1915), p. 60.
[7] *BHL.* 4334. *BHL.* 4333.

en général, la distinction, et on comptera comme textes coptes les Passions qui sont traduites de cette langue, en ajoutant toutefois l'observation que les versions arabes et éthiopiennes sont souvent de basse époque, et qu'on est plus exposé à trouver dans cette catégorie des formes assez éloignées du texte primitif, sans compter les modifications qu'elles peuvent avoir reçues en passant dans leur nouveau milieu.

A nous en tenir aux textes publiés ou suffisamment accessibles, voici, par noms de saints, les Passions coptes qui nous sont parvenues, intégralement ou en partie [1] : Anatolius ; Anoub ; Apater et Héraïs ; Apa Til ; Apoli ou le groupe Justus, Apoli, Theoclia ; Apollonius et Philémon, auxquels il faut rattacher Asclas et Arrianus ; Ari ; Basilides ; Chamoul [2]; Chnoubé [3] ; Claudius [4] ; Coluthus ; Christodorus [5] ; Didymus ; Dimiana [6] ; Dius ; Epimachus ; Épimé ; Eusèbe ; Gore (Djoore) ; Hélias [7] ; Héraclide [8] ; Héraïs ; Jean et Syméon ;

[1] Les noms de la liste qui suit sont représentés dans la *BHO.*, à laquelle le lecteur est renvoyé, sauf avis contraire. Les recueils dont nous avons le plus souvent à faire usage sont ceux de HYVERNAT, *Actes des martyrs de l'Égypte*, et de BALESTRI-HYVERNAT, dans *Corpus Script. eccl. Orient.*, Script. Copt. I (Versio). Nous les citerons désormais sous les titres repectifs de *Actes* et de *Corpus*.

[2] Actes dans WINSTEDT, *Coptic Texts on Saint Theodore*, p. 175-88 (200-211).

[3] H. MUNIER, *Fragments des Actes du martyre de l'Apa Chnoubé*. dans *Annales du service des Antiquités de l'Égypte*, t. XVII, p. 145-59,

[4] Le panégyrique de S. Claudius, publié très défectueusement par Amélineau, a été réédité avec divers appendices par O. VON LEMM, *Kleine Koptische Studien, LVI*, dans *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, VIII[e] série, t. XI, n. 4 (1912), p. 1-89.

[5] *BHO.*, p. 46. Cf. O. VON LEMM, *Koptische Miszellen*, LX, dans *Bulletin de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, t. II (1908), p. 1351.

[6] Le P. JULLIEN, *Missions catholiques*, t. XXXV (1903), p. 189, a vu au couvent de Sainte-Dimiana (Set Dimiana), au nord de Mansourah, un manuscrit copte avec traduction arabe, contenant la Vie de la sainte. Un texte arabe (la traduction en question ?) a été imprimé au Caire par les soins du procureur des Wakoufs de l'archevêque copte de Jérusalem.

[7] G. P. G. SOBHY, *Le martyre de S. Hélias et l'encomium de l'évêque Stephanos de Hnès sur S. Hélias*, dans *Bibliothèque d'études coptes*, t. I, Le Caire, 1919.

[8] O. VON LEMM, *Bruchstücke Koptischer Märtyrerakten*, dans *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, VIII[e] série, t.XII, p. 22-28 (54-60). Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 468.

Isaac de Tiphré ; Isidore [1] ; Juste et Stephanou [2] ; Lacaron ; Moui ou Apa Moui [3] ; Macaire d'Antioche ; Macrobe ; Nabraha [4] ; Nahroou [5] ; Pamoun et Sarmata ; Panesneu ; Paniscos [6] ; Paphnuce ; Paul et Ptolémée ; Pečoš [7] ; Pierre ; Philothée [8] ; Piroou et Athom ; Pisoura ; Psoté [9] ; Ptolémée ; Sarapamon; Sarapion; Sisinnius; Théodore l'Oriental [10] ; Théoné [11] ; Victor [12].

Tout en rendant hommage aux savants qui ont eu le courage de remuer ce fatras et de rendre accessibles aux connais-

[1] O. von Lemm, t.c., p. 29-40 (60-66) ; Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 468 ; H. Munier, *Les actes du martyre de S. Isidore*, dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. XIV (1918), p. 99-190.

[2] Winstedt, t. c., p. 188-99 (211-21).

[3] Fragments dans Crum, *Theological Texts from Coptic papyri*, p. 75-80. Voir la note pp. 162 et 194.

[4] H. Munier, *Un nouveau martyr copte saint Nabraha*, dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. XV, p. 227-59.

[5] Les fragments *BHO*. 785 sont à compléter par ceux qu'a récemment publiés M. H. Munier dans *Annales du service des antiquités de l'Égypte*, t. XIX, p. 69-80.

[6] Crum, *Catalogue of the Coptic manuscripts in the British Museum*, p. 161.

[7] Crum, t. c., p. 162.

[8] Ajoutez aux fragments signalés dans la *BHO*, Crum, *Theological Texts from Coptic papyri*, p. 68-72 ; H. Munier, *Un passage nouveau du martyre de S. Philothée*, dans *Annales du service des antiquités de l'Égypte*, t. XVI (1917), p. 247-54.

[9] Le discours d'Apa Psoté dans W. Budge, *Miscellaneous Coptic Texts in the dialect of Upper Egypt* (London, 1915), p. 147-55 ; la Passion des évêques égyptiens Absâdi et Alânîkôs, en éthiopien, *ibid.*, p. 1141 57 ; fragments divers dans Winstedt, *Coptic Saints and Sinners*, II, dans *Proceedings of the Society of Biblical Archaelogy*, t. XXXII (1910), pp. 195-202 ; 246-52 ; 283 ; et dans Crum, *Theological Texts from Coptic papyri*, p. 73-74. Voir plus loin ce que nous avons à dire de la Passion latine.

[10] Ajouter les textes publiés par Winstedt, *Coptic Texts on saint Theodore*, p. 1-168, et le panégyrique de Théodore d'Antioche publié par W. Budge, *Miscellaneous Coptic Texts*, p. 1-48.

[11] Voir plus haut, à la fin du mois de Phamenoth.

[12] Actes de S. Victor et panégyrique par le pape Célestin, dans W. Budge, *Coptic Martyrdoms in the dialect of Upper Egypt* (London, 1914), p. 1-101 (253-254).

seurs des textes d'une lecture rebutante, on peut regretter qu'il existe si peu d'études de détail sur les Passions coptes et ce n'est pas sans embarras que l'on aborde ces étranges récits.

Comme, à peu d'exceptions près, ils ont tous un air de famille qui s'impose à l'attention, on peut, sans se perdre dans les minuties, s'attacher aux parties communes, et dégager de l'ensemble quelques conclusions qui ne sont pas sans importance pour l'histoire littéraire.

Pour donner une idée de l'allure des passions coptes, analysons rapidement celles de S. Ari, de S. Macaire, de S. Paphnuce.

La Passion de Apa Ari est une des plus simples de la série [1].

Dioclétien fabrique soixante-dix dieux, et ordonne que tout le monde sacrifie. L'édit est confié à un *veredarius*, qui le porte à Arménius, comte d'Alexandrie, puis au gouverneur de Pchati, Culcianus, qui en écoute la lecture, entouré de ses soldats.

Il y avait à Chetnoufi, dans le nome de Pchati, un saint prêtre du nom de Ari. Le gouverneur le fait amener, l'engage à sacrifier, en lui promettant de grands honneurs. Ari refuse énergiquement.

On le met sur le chevalet, et trois équipes de quatre bourreaux s'épuisent à le déchirer. Le Sauveur lui apparaît, l'encourage et le guérit de ses blessures. Le peuple s'écrie : « Il n'y a qu'un Dieu, celui de saint Apa Ari. » Le gouverneur le fait conduire en prison.

Le lendemain, il le fait amener de nouveau. Les bourreaux le trouvent en prison occupé à psalmodier. Le gouverneur le somme encore de sacrifier, et sur un nouveau refus le fait frapper avec des masses de fer sur le dos, jusqu'à rompre ses os, puis jeter dans une chaudière d'huile bouillante.

Le saint invoque le Seigneur, et l'archange S. Michel vient le délivrer. Le gouverneur l'envoie en prison et va déjeûner; après quoi il écrit une lettre à Arménius pour le mettre au courant des événements. Il lui annonce que six cents chrétiens

[1] *BHO*. 107.

ont été égorgés dans le cirque. La lettre est remise à quatre προτίκτορες, qui emmènent Ari avec quarante autres martyrs. On s'embarque pour Alexandrie.

Arménius à son tour essaie d'abord les moyens de persuasion. N'y réussissant pas, il fait suspendre le martyr et lui ouvre les flancs ; on apporte des torches enflammées qui sont appliquées sur ses blessures.

Pendant qu'il présidait à ces supplices, le gouverneur reçoit une lettre de l'empereur. Le saint est emmené. Avec ses compagnons de captivité, il vaque à la prière. On lui amène des malades, parmi lesquels le fils du geôlier, et il guérit tout le monde. Arménius, furieux, fait décapiter le geôlier, qui avait reçu le baptême.

Neuf mois plus tard, les prisonniers sont ramenés au tribunal. Les quarante sont décapités, tandis que Ari est précipité dans une chaudière pleine de soufre et de poix. Un ange apparaît et change la flamme en une fraîche rosée. Le gouverneur traite le martyr de magicien, le fait battre avec des nerfs de bœuf et jeter ensuite dans une fournaise qui sera scellée de son sceau.

Le Seigneur apparaît à son serviteur, au milieu des flammes qui ne lui font aucun mal. Les bourreaux le trouvent assis tranquillement au milieu du brasier. Alors, le gouverneur donne l'ordre de lui couper la tête.

On l'emmena, au lieu appelé Tatiadorou, au sud de la ville. Après avoir prié, il tendit le cou. Alors Jules, l'aide-commentariensis, s'approcha et demanda où il désirait que son corps fût déposé. Le saint voulut que ce fût à Chetnoufi. Lorsque sa tête tomba, on sentit se répandre la bonne odeur d'un parfum.

Les gens du village reçurent le corps en grande pompe, et l'ensevelirent dans son église.

La Passion de Macaire d'Antioche, fils de Basilide [1] est divisée en trois actes, ou martyres. Ils sont précédés d'un récit qui est un « martyre » au même titre que les suivants.

Dioclétien veut que Macaire sacrifie aux idoles. Comme le

[1] *BHO*. 578.

saint refuse, il est hissé sur le chevalet et torturé. Puis, en prison, on lui met sur le ventre de grosses pierres.

Il invoque le Seigneur, qui lui apparaît et lui annonce tout ce qui l'attend encore, en lui promettant de le délivrer ; et il le guérit.

Dioclétien le fait ramener et jeter dans une chaudière pleine de poix bouillante. Il en sort frais comme une rose. On le met sur une roue armée de dents. Au second tour elle se brise. Alors l'empereur fait porter le martyr sur une haute montagne et précipiter en bas. Le Sauveur descend du ciel, et le délivre.

Macaire rentre seul en ville, instruit et baptise la foule. Tous ces néophytes vont se présenter à Dioclétien qui les fait décapiter, le 18 paoni.

Aussitôt Dioclétien écrit une lettre à Arménius, comte d'Alexandrie, pour lui ordonner de torturer Macaire. Celui-ci est emmené bâillonné et enchaîné. Avant de partir il obtient des soldats d'aller saluer sa mère.

Ce qui suit est intitulé : Premier martyre de saint Apa Macaire d'Antioche.

A Alexandrie, le comte est assis sur son tribunal. Macaire est amené et on lit la lettre de Dioclétien. Le dialogue s'engage. Le comte, mal satisfait de ses réponses, ordonne de frapper le martyr sur la bouche, de le lier avec des courroies et de lui lancer quatre-vingts imprécations ; ensuite de le torturer sur le chevalet. Mais Macaire ne sentait rien ; son cœur était dans le ciel, tous les saints l'embrassèrent.

On le crut mort. Mais subitement le saint descend du chevalet, et apostrophe rudement le comte, qui le fait ramener en prison.

Nouvelle audience le lendemain. Le martyr est jeté dans la fournaise des bains publics, ayant aux pieds deux cents livres de fer. Au milieu des flammes, il prie et demande le secours d'en-haut. A l'instant S. Michel descend, et le feu devient comme la rosée du matin.

Arménius se rend aux bains, en blasphémant. A ce moment l'archange soulève le couvercle de la fournaise, et lance dans les airs Apa Macaire, qui s'écrie : « Maudit, pourquoi insulter Dieu ? Il m'a envoyé son ange. »

Sur le conseil de son entourage le comte écrit à Eutychien, gouverneur de Pchati, et lui livre le martyr.

Ici débute le « deuxième martyre de S. Macaire ».

Le gouverneur commence par le traiter de magicien ; puis de bavard ; lui fait arracher la langue et les ongles ; le mutile cruellement, et on fait couler du vinaigre sur la plaie. Il est roulé sur des ongles de fer incandescents ; on lui verse sur le corps des vases de poix, on lui plonge dans le gosier deux verges de fer rougies au feu.

Le saint rend l'âme. Comme son corps va être jeté sur le fumier, le Christ paraît avec ses anges et le ressuscite. Macaire rentre à Pchati. En route, il rencontre un convoi funéraire et rend la vie au mort, qui raconte ce qu'il a vu dans l'autre monde.

Aussitôt la foule s'écrie : « Tu es grand, Dieu des chrétiens. » Et elle se fait baptiser par le saint.

Eutychien ordonne de le prendre et de le flageller. La foule qu'il vient de convertir se déclare et le gouverneur donne l'ordre de la massacrer. Ils étaient quatre cents, et parmi eux, celui qui venait d'être ressuscité.

Reconduit à la prison, Macaire passe le temps à prier et guérit tous les malheureux qu'on lui amène.

Cependant, le gouverneur envoie chercher un magicien fameux, du nom d'Alexandre. Celui-ci compose un abominable breuvage qu'il présente au martyr. Encouragé par une vision, Macaire boit la coupe sans éprouver aucun mal. Le magicien, ayant voulu à son tour y porter les lèvres, crève aussitôt.

La foule crie : « Il n'y a pas d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens. »

Le dialogue recommence entre le gouverneur et le martyr, les supplices de même. On arrache à Macaire tous les tendons: il ressent plutôt du bien être. On verse de l'huile bouillante sur ses blessures ; on approche des torches enflammées ; mais le feu ne le touche point.

Jeté de nouveau en prison, il y reste vingt et un jours sans boire ni manger. Sur ces entrefaites, à l'occasion d'une lettre de l'empereur, Arrianus, gouverneur de la Thébaïde, arrive à Pchati. Eutychien lui remet le prisonnier.

Troisième martyre de S. Macaire.

Toute la ville l'accompagne jusqu'au bateau. Sur le chemin, il guérit deux aveugles et durant le voyage il ne cesse de prier.

A Chetnoufi, S. Michel lui apparaît, et lui annonce que son corps y sera déposé et sera pour ce village une source de bienfaits. Ceux qui invoqueront Apa Macaire seront secourus. Il promet des bénédictions à ceux qui lui bâtiront une église, à ceux qui feront des offrandes ou des aumônes le jour de la déposition ou de la commémoraison, à celui qui écrira son martyre, à celui qui prendra soin de son église. Tous les samedis quelqu'un y sera guéri.

A l'audience, le juge lui demande avec qui il a parlé, et si on lui a apporté à boire et à manger ? Après quoi il lui fait couper la tête.

« Moi, Jules de Khevehs, j'ai écrit ces mémoires du saint Apa Macaire d'Antioche. J'étais monté sur le bateau avec Arrien pour les œuvres de ce genre. »

La Passion est suivie d'un épilogue sur l'avènement de Constantin. L'empereur envoie Euloge, frère de Macaire, punir les païens. A Pchati, Euloge veut voir le corps de son frère et l'emporte à Antioche. Apa Macaire lui apparaît et déclare sa volonté de rester à Pchati. Euloge donne de grandes sommes d'argent pour lui bâtir un sanctuaire.

De la Passion de S. Paphnuce, il ne reste en copte que le début [1], mais nous avons une rédaction complète de l'original grec, dont le texte sera donné plus loin.

Sous le règne de Dioclétien, le gouverneur Arrianus recherchait les chrétiens dans toute l'Égypte. A Genteria on lui signale un solitaire nommé Paphnuce. Deux cents soldats sont envoyés pour le prendre. Paphnuce est averti par un ange, qui lui promet aide et secours. Il célèbre les saints mystères, et l'ange le conduit par la main jusqu'au Nil.

Arrianus attendait, dans un port, les magistrats des villes voisines, mais il ne songeait qu'à une chose : se saisir de Paphnuce. Celui-ci se présente spontanément. Après quelque paroles échangées avec le gouverneur, il est chargé de chaînes.

Lorsqu'il arrive au tribunal, les chaînes lui tombent des mains et des pieds. Arrianus étale toutes sortes d'instruments de torture,qui ne font aucune impression sur le martyr.

[1] *BHO*. 840. Cette Passion existe également en syriaque, *BHO*. 839.

On le déchire cruellement jusqu'à faire sortir les intestins. Un ange les remet en place et guérit le martyr. A cette vue, deux soldats, Denys et Callimaque, se déclarent chrétiens. Ils sont décapités.

Après cela Arrianus s'en va déjeûner. Le lendemain il ordonne aux officiers et aux magistrats d'expédier les affaires. Comme ils ne s'exécutent pas, il les envoie en prison au nombre de quarante. Durant la nuit les prisonniers voient une lumière éclatante, qui leur fait croire à un incendie. Mais ils constatent qu'elle sort de la cellule de Paphnuce. Ils lui parlent ; bientôt ils confessent le vrai Dieu et accompagnent le martyr au tribunal.

Tout à coup, Paphnuce devient invisible. Les quarante restent en présence d'Arrianus, qui en vient bientôt aux supplices. On les conduit dans un endroit désert, où ils sont brûlés vifs. Paphnuce était là, comme pour recevoir leurs âmes.

Paphnuce se rend en ville, et entre dans la maison d'un homme riche nommé Nestorius. Avec sa femme et sa fille Stéphana, Nestorius va à la suite de Paphnuce se présenter au tribunal d'Arrianus.

Le gouverneur veut lui-même se saisir de Paphnuce ; mais l'ange du Seigneur l'arrache de ses mains. La famille de Nestorius confesse la vraie foi. Stéphana, encouragée par ses parents, rend l'âme au milieu des supplices. Puis ce fut le tour du père et de la mère, qui furent décapités.

Cependant Paphnuce allait par toute la ville. Il rencontre seize enfants, les fils des magistrats qui avaient péri. Il leur persuade d'embrasser la foi de leurs pères, et de se présenter à Arrianus. Lui-même les conduit au tribunal. Arrianus veut le faire entourer, mais l'Esprit-Saint le délivre.

A un des enfants on fait lire l'édit de Dioclétien qui prescrit, de sacrifier aux soixante-dix dieux. Au lieu de mettre de l'encens sur le feu, l'enfant y jette la lettre impériale.

Les prêtres des idoles, de désespoir, s'arrachent les cheveux. Le coupable est lui-même précipité dans les flammes ; ses compagnons sont tués à coups de flèches.

Comme un pasteur à la recherche de ses brebis égarées Paphnuce continuait à parcourir la ville. Près du port quatre-vingt-quatre pêcheurs viennent le saluer. Une vive exhortation à embrasser la foi et à subir le martyre est suivie de l'effet

accoutumé. Paphnuce mène au tribunal ces nouveaux chrétiens, et est aussitôt saisi. Quant aux pêcheurs, le gouverneur les fait flageller ; mais eux se précipitent et renversent son trône, ce qui leur vaut la sentence de mort.

Arrianus s'en prend à Paphnuce et le fait attacher à une roue armée de glaives, qui le déchire en quatre morceaux. Les restes du martyr seront exposés au sommet du temple. Le gouverneur va déjeûner.

Mais le Seigneur descend du Ciel avec Michel et Gabriel, et ressuscite Paphnuce, lui ordonne d'aller reprendre Arrianus de ses blasphèmes, et l'enveloppe d'un nuage. Et le martyr retourne au tribunal.

Le préfet (*πραιπόσιτος*) Eusèbe à la vue de ce miracle, crut en Jésus-Christ, en même temps que ses quatre cents soldats. Il va se déclarer et provoque Arrianus, qui le fait flageller et lui promet de tirer en longueur son supplice. « Tu ne pourras ni boire ni manger, lui dit Eusèbe, avant d'avoir prononcé la sentence de mort. » Et en effet, son char reste immobile ; il essaie en vain de descendre ; il ne parvient pas à porter les aliments à la bouche. Alors il décide que toute la troupe périra par le feu.

Ce jour là Arrianus s'embarque et prend avec lui Paphnuce, qu'il fait jeter dans le fleuve avec une meule au cou. Mais la pierre surnage ; le martyr s'assied dessus et interpelle le gouverneur. On débarque ; Paphnuce est renvoyé sous escorte à Dioclétien, avec une lettre d'Arrianus.

Après en avoir pris connaissance, l'empereur fait mettre le martyr en croix sur un palmier. Il y expire à la neuvième heure, le 20 du mois de pharmouthi. Les soldats qui l'ensevelirent confessèrent le Christ, et furent immédiatement exécutés.

Le caractère spécial de ces récits que nous avons pris comme types se laisse aisément reconnaître. Ils n'ont rien de commun avec les passions historiques, et appartiennent sans conteste au genre épique. Le surnaturel y déborde, et toute l'action se résume en une lutte acharnée entre le persécuteur et la puissance divine, qui couvre le martyr jusqu'à ce qu'elle consente, en se retirant, à lui donner la couronne, objet unique de son ambition.

Il y a lieu de distinguer deux catégories, dont l'une comprend les passions isolées, formant un tout complet par elles-mêmes, comme celles de S. Lacaron ou de S. Djoore ; l'autre est constituée par les passions qui forment série ou se rattachent à des cycles.

Le cycle le plus important est celui de Basilide, que l'on peut appeler aussi le cycle de Dioclétien, parce que la légende de cet empereur s'y trouve mêlée. Basilide est un des grands officiers de Dioclétien. Il est appelé « le père des rois », et aussi « le frère des martyrs [1] ». Et en effet, les martyrs Eusèbe, Macaire, Claude, Juste, Apater et Héraïs, Victor, Théodore l'oriental, peut-être Sisinnius, et autres héros de récits épiques sont de sa parenté.

On peut dresser, en suivant les indications de nos hagiographes, des tableaux généalogiques par filiations et alliances, et plusieurs auteurs ont pris la peine de l'essayer [2]. Ils ont constaté combien il est malaisé de mettre d'accord des histoires où la fantaisie se donne libre carrière. Il n'y aurait qu'un mince intérêt à relever les différences des degrés de parenté d'un même personnage dans les diverses pièces, dans leurs recensions successives, dans les versions. La logique et l'exactitude ne sont pas au premier plan des préoccupations des rédacteurs des Passions coptes. Il serait beaucoup plus important de savoir si les héros, dont ils font les membres d'une même famille, sont des personnages aussi peu réels que le cadre où ils se meuvent ; et jusqu'ici, pour le grand nombre, cette question reste sans réponse.

Ne perdons pas non plus notre temps à reconstituer, d'après les Passions cycliques, l'histoire des opérations militaires dans lesquelles se distinguent Basilide, ses enfants et ses neveux, ou les aventures d'intérêt varié auxquelles ils sont mêlés ; ou bien encore la biographie de Dioclétien, pâtre d'abord, puis empereur, chrétien assez tiède, puis apostat à la suite d'un incident où l'évêque d'Antioche [3] joue un rôle fâcheux. Ces récits qui se répètent plus d'une fois d'une Passion à l'autre

[1] *Passio Eusebii*, HYVERNAT, pp. 28, 2.
[2] GALTIER, *Contribution à l'étude de la littérature arabo-copte*, dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. IV (1905), p. 127-128 ; WINSTEDT, *Coptic texts on saint Theodore*, p. XX-XXVI.
[3] Voir *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 72 ; t. XXXI, p. 475.

avec des variantes, n'ont qu'un lien assez lâche avec les scènes du martyre, qui sont elles-même d'une étrange uniformité.

Un autre groupement est celui des Passions où nous voyons intervenir Jules de Khevehs ou d'Aqfahs. Ce personnage fait partie de la suite du gouverneur. Il a le titre de *commentariensis*, plus exactement d'*adiutor commentariensis*. Chrétien, sans doute à l'insu de ses maîtres, il trouve, en vertu de ses fonctions, accès auprès des martyrs, les aide, les encourage, les interroge sur leur histoire, et se charge d'exécuter leurs dernières volontés en leur procurant une sépulture honorable. Et quand ils ont achevé de combattre le bon combat, c'est Jules qui écrit la relation du martyre. La récompense de tant de bonnes œuvres est celle que l'on pouvait attendre. Jules lui-même partage la gloire des héros qu'il a tant honorés. Son nom est mêlé aux actes des saints Apater et Héraïs, Anoub, Ari, Didyme, Épimé, Héraclide, Jean et Syméon, Isaac de Tiphré, Macaire d'Antioche, Macrobe, Panesneu, Chamoul.

On pourra, si l'on veut, considérer cet ensemble comme le cycle de Jules d'Aqfahs. A remarquer toutefois que ce n'est point un cycle fermé. On a vu plus haut que, dans la Passion de Macaire d'Antioche, Jules tient son rôle habituel.

Arrianus, le gouverneur de la Thébaïde, est également, à sa manière, le centre d'un groupe, assez restreint il est vrai. Car on ne doit pas considérer comme faisant cycle toutes les Passions où on le voit paraître comme juge. En dehors de celles où il est presque simple figurant, il a une histoire suivie formée principalement des Actes d'Asclas, d'Apollonius et Philémon, et du martyre d'Arrianus lui-même.

Sans nous arrêter davantage aux particularités qui caractérisent les groupes ou les Passions isolées, voyons rapidement de quels éléments se composent en général les Actes coptes. Nous les rencontrerons en disant quels sont les personnages mis en scène, les supplices, les miracles, et certains incidents spéciaux imaginés par les hagiographes.

Les personnages. En première ligne, c'est le martyr. Inutile de chercher à démêler des caractères ; le trait individuel manque essentiellement. C'est toujours et partout le même héros que l'on voit paraître. Il veut mourir pour la foi, et le

plus souvent il n'attend pas, pour se présenter au tribunal, d'être appelé par le gouverneur. Voir par exemple les Actes de Piroou et Athom, d'Apater et Héraïs, d'Anoub, de Sarapion. C'est parfois, comme pour Isaac de Tiphré, à la voix d'un ange qu'il se rend au tribunal. Fort de la puissance de Dieu, le martyr brave le persécuteur, le défie et l'insulte.

Le tyran, dans presque toutes nos passions, c'est Dioclétien. Il paraît rarement en personne. Mais c'est lui l'auteur de tout le mal. Il a fait fabriquer soixante-dix divinités, trente-cinq dieux,trente-cinq déesses,et il exige que toute la terre les adore. Ces soixante dix idoles figurent dans un grand nombre d'Actes (Anoub, Apater, Ari, Basilide, Didyme, Épimé, Jean et Syméon, Jules, Paphnuce, Sarapamon, Victor).

Les exécuteurs des ordres de l'empereur sont le plus communément Culcianus, Arménius ou Arrianus, auxquels il faut joindre Maurianus, Sebastianus, Pompius, Eutychianus, et quelques autres officiers de second rang. Ce sont moins des magistrats que des tigres altérés de sang chrétien. Dioclétien leur signifie ses ordres par des édits, ou par des lettres, dont le texte est le plus ordinairement reproduit. De même, les magistrats correspondent entre eux, et on nous dit de quels termes ils se servent pour signaler à un collègue le chrétien qu'ils n'ont pas réussi à réduire par la persuasion ou par les supplices. Cette correspondance administrative occupe une certaine place dans les récits. Il y a des lettres officielles dans les Actes d'Anoub, Apa Til, Ari, Didyme, Épimé, Eusèbe, Jean et Syméon, Macaire, Macrobe, Piroou et Athom, Sarapamon, Sarapion [1]. Lorsqu'il est question du messager chargé de transmettre les missives, c'est ordinairement le *veredarius* qui est nommé ; ainsi dans les Actes d'Apa Til, d'Ari, de Didyme [2], de Psoté.

[1] Lettres ou édits dans Anoub, *Corpus*, p. 124; Apa Til, *Corpus*, pp. 61-65 ; Ari, *Actes*, p. 213 ; Didyme, *Actes*, p. 296 ; Épimé, *Corpus*, pp. 79, 80, 86 ; Eusèbe, *Actes*, pp. 3, 25, 29 ; Macaire, *Actes*, pp. 51, 63, 64 ; Macrobe, *Actes*, p. 232 ; Piroou et Athom, *Actes*, p. 149 ; Sarapamon, *Actes*, pp. 323, 328 ; Sarapion, *Corpus*, p. 47 ; Victor, BOURIANT, p. 193 ; BUDGE, *Coptic martyrdoms in the dialect of Upper Egypt*, pp. 266, 277, 282, 287.

[2] Apa Til, *Corpus*, p. 61 ; Ari, *Actes*, p. 202 ; Didyme, *Actes*, p. 286.

Rarement le procès se déroule devant une seule et même juridiction. Les gouverneurs se renvoient régulièrement les accusés cités à leur tribunal, et les font voyager sur le Nil, de la Thébaïde à Alexandrie ou en sens inverse. C'est ainsi que Apa Til, Juste et Étienne, Macaire, Didyme comparaissent devant Arrianus et Arménius ; Épimé devant Arménius et Culcianus ; Didyme devant tous les trois. On a vu plus haut que les Actes de Macaire sont divisés matériellement en trois Passions. Il en est de même des Actes de Piroou et Athom. Ceux de S. Victor se partagent en quatre Passions [1], et des divisions analogues pourraient être introduites sans effort dans beaucoup d'autres.

Autour du gouverneur nous voyons évoluer le personnel secondaire, officiers, soldats, scribes et bourreaux, qui sont souvent désignés par leur nom, pour donner au récit un faux air d'exactitude. Il y a aussi des personnages épisodiques, auxiliaires du tyran ou compagnons du martyr. Ceux-ci ont souvent l'air d'avoir été imaginés pour animer le récit. Il y a pourtant une catégorie qui mérite de retenir l'attention. On voit surgir parfois toute une troupe de confesseurs qui sont désignés avec une précision qui tranche d'une façon frappante sur le reste. Ces énumérations, qui ont été signalées [2], ont tout l'air d'être des listes ecclésiastiques incorporées dans un récit avec lequel elles n'ont d'ailleurs aucun lien.

Par les Actes d'Ari, de Macaire et de Paphnuce on a pu se rendre compte de la prédilection de nos hagiographes pour les supplices et des expédients auxquels ils ont recours pour les prolonger. Toutes les horreurs dont l'histoire fait mention ou que l'imagination suggère sont accumulées dans les Passions coptes. Les martyrs sont torturés sur le chevalet, jetés dans des fournaises, plongés dans la poix bouillante, brûlés dans un taureau d'airain, mis en pièces par des roues aux dents aiguës. On leur coupe la langue. Ils sont forcés d'avaler du poison, de mettre sur la tête un casque incandescent [3]. Dans leurs talons perforés on fait passer des cordes de palmier pour les attacher à la queue

[1] Budge, t. c., p. 253-98.
[2] Plus haut, p. 111.
[3] Épimé, *Corpus*, p. 84 ; Djoore, Rossi, p. 291.

d'un cheval. Les bourreaux s'épuisent, et les escouades se succèdent [1]. Une de leurs tortures les plus affreuses est celle de la faim ; elle est prolongée jusqu'à vingt et un jours [2] et davantage.

De beaucoup de ces traitements barbares, on pourrait citer des exemples historiques [3]. Ce qui est du domaine de la fantaisie, c'est leur accumulation sur une même victime dans des proportions absolument invraisemblables. Un seul homme ne pourrait supporter la dixième partie de ce que les hagiographes font souffrir à leurs héros, et ils le sentent si bien qu'ils font à tout instant appel à des interventions miraculeuses.

C'est un miracle perpétuel que la vie du martyr. Souvent c'est sur une vision qu'il se décide à braver la fureur du tyran. Ainsi, Didyme voit apparaître un ange qui lui dit : « Pourquoi rester indifférent, ajoutant le jour au jour ? Lève-toi, va-t-en à Augustamnique. Voici que la bataille s'étend. Tu recevras la couronne pour rien ; car ta couronne est préparée dans les cieux [4]. » Apa Til reçoit un avertissement analogue [5] ; Anoub également, et c'est S. Michel qui le lui apporte [6].

Une scène d'apparition céleste qui est véritablement obligée, est celle qui se passe la nuit à l'intérieur de la prison entre deux audiences du tribunal. Une lumière éclatante, dont les lueurs attirent l'attention des geôliers, manifeste la présence du Christ ou de ses anges, qui viennent donner au martyr les assurances du triomphe qui l'attend, et ne se retirent qu'après l'avoir guéri de toutes ses blessures.

Il arrive souvent qu'il n'y ait pas lieu à guérison. Les instruments de torture, appliqués les uns après les autres, ont été sans effet ; le martyr ne ressent aucune douleur. Le feu et le plomb fondu lui donnent une impression de fraîcheur [7] ;

[1] Ari, *Actes*, p. 205 ; Didyme, *Actes*, p. 292.

[2] Macaire, *Actes*, p. 68 ; Victor (22 jours), BOURIANT, p. 195, 40 jours dans le texte de BUDGE ; Psoté, dont nous donnons le texte plus loin.

[3] Voir *Les passions des martyrs*, p. 274.

[4] *Actes*, p. 288. [5] *Corpus*, p. 61.

[6] *Corpus*, p. 126.

[7] Didyme, *Actes*, p. 291.

on lui arrache la langue : il parle comme auparavant [1] ; le taureau d'airain dans lequel on l'enferme éclate [2] ; les bêtes envoyées pour le dévorer lui lèchent les pieds. Le juge a beau inventer de nouveaux supplices : le marbre n'est pas plus impassible que le martyr couvert de la protection divine.

Elle se manifeste le plus fréquemment par la présence d'un ange [3], de préférence S. Michel, moins souvent S. Gabriel ou l'archange Souriel [4]. Ils sont aux côtés du martyr près du chevalet ou dans la fournaise, comme avec les enfants de Babylone. Le Christ lui-même daigne descendre dans l'arène et soutenir par sa présence l'athlète qui combat pour lui, et il arrive qu'il soit escorté des archanges Michel et Gabriel [5].

L'insensibilité du martyr, l'inefficacité des instruments de mort sont l'effet le plus ordinaire de l'assistance miraculeuse, d'après nos hagiographes. Ils trouvent le moyen de renchérir encore. Un instant la cruauté du tyran triomphe de la constance du martyr. Son corps est mis en pièces, ses restes jetés au vent. Alors se manifeste la toute-puissance de Dieu, qui ranime ces cendres ; le martyr ressuscite, et les mêmes scènes recommencent. Macaire, Sarapamon, Apater, Lacaron [6], Timothée [7], Paphnuce [8], Sergius d'Athribis sont de cette manière rappelés à la vie. Et ce n'est pas assez. Eusèbe meurt deux fois [9], Jules, Isidore et Basilide jusqu'à trois fois [10].

[1] Lacaron, *Corpus*, p. 19.

[2] Apater, *Corpus*, p. 104.

[3] Intervention des anges dans Anatolios, *Corpus*, p. 25 ; Ari, *Actes*, pp. 209, 218 ; Apa Til, *Corpus*, pp. 63, 66 ; Didyme, *Actes*, p. 291 ; Anoub, *Corpus*, pp. 130, 133, 134, 135, 142 ; Épimé, *Corpus*, pp. 83, 84, 89 ; Piroou, *Actes*, pp. 148, 158 ; Lacaron, *Corpus*, p. 15 ; Sarapamon, *Actes*, pp. 318, 319, 326 ; Sarapion, *Corpus*, p. 56 ; Macrobe, *Actes*, p. 236 ; Victor, Bouriant, p. 191 ; Basilide, Esteves Pereira, pp. 19, 35, 37, 40, 44.

[4] Eusèbe, *Actes*, p. 33 ; Anoub, *Corpus*, pp. 135, 140.

[5] Anoub, *Corpus*, p. 143 ; Epimé, *Corpus*, p. 85 ; Piroou, *Actes*, p. 144 ; Basilide, Esteves Pereira, p. 44.

[6] Macaire, *Actes*, p. 54 ; Sarapamon, *Actes*, p. 304 ; Apater *Actes*, p. 103 ; Lacaron, *Corpus*, p. 18.

[7] Amélineau, *Les actes des martyrs de l'Église copte*, p. 28.

[8] Paphnuce, voir plus haut, p. 134, et plus loin, les Actes.

[9] *Actes*, pp. 33, 34.

[10] Jules, Amélineau, t.c., p. 126 ; Basilide, Esteves-Pereira, pp. 38, 44, 55 ; Isidore, von Lemm, *Bruchstücke*, p. 61.

Mais le martyr n'est pas seulement un miraculé, il fait lui-même des miracles. S. Apa Til guérit un aveugle [1]. Une femme sourde et muette est guérie par les saints Piroou et Athom ; au tribunal même ils délivrent un possédé [2], et ressuscitent un mort [3]. Épimé, Macrobe et Macaire opèrent également des résurrections [4]. Lacaron rappelle à la vie le bœuf d'une pauvre femme [5]. La fille du geôlier qui endure les douleurs de l'enfantement durant trois, sept et même neuf jours est délivrée par Apa Til, par Épimé, par Didyme [6]. C'est le fils du gardien de la prison qui est délivré du démon par Ari, auteur de beaucoup d'autres miracles [7].

La puissance des martyrs se manifeste tantôt au détriment, tantôt à l'avantage des persécuteurs. Au milieu des tourments Didyme demande à Dieu que ses bourreaux soient confondus selon leur mérite. Sur le champ ils deviennent aveugles. Le gouverneur adjure le martyr de leur rendre la vue. Didyme prononce ces paroles: « Au nom de mon Seigneur Jésus-Christ le Nazaréen, voyez. » Aussitôt ils voient et rendent gloire à Dieu [8]. Djoore opère, à la prière du juge, un miracle analogue [9].

Lorsqu'il s'agit du gouverneur, la scène se complique d'un incident. A la prière de Didyme, il est puni de ses blasphèmes et perd la parole. Jules d'Aqfahs intercède pour lui. « Il ne parlera pas, répond Didyme, qu'il n'ait pris de l'encre et du parchemin et n'ait écrit devant toute cette foule : « Il n'y a pas d'autre Dieu que le Père avec le Fils et le Saint-Esprit ». Le gouverneur accepte la condition, et aussitôt Didyme lui rend l'usage de la langue [10]. La même histoire revient dans les Actes d'Épimé [11] : Dans ceux d'Apoli, elle prend une forme plus bizarre encore [12]. Et dans tous ces cas, malgré le miracle et la profession de foi, le gouverneur finit par prononcer la sentence.

[1] *Corpus*, p. 68. [2] *Actes*, pp. 167, 146. [3] *Actes*, p. 161.
[4] Épimé, *Corpus*, p. 92 ; Macrobe, *Actes*, p.243 ; Macaire, *Actes*, p.54.
[5] *Corpus*, p. 13.
[6] Apa Til, *Corpus*, p. 68 ; Épimé, *Corpus*, p. 86 ; Didyme, *Actes*, p. 293.
[7] *Actes*, p. 215. [8] *Actes*, p. 295.
[9] Rossi, p. 292. [10] *Actes*, p. 298.
[11] *Corpus*, p. 80. [12] *Corpus*, p. 149.

Signalons encore quelques miracles qui dépassent en extravagance tout ce qui précède. Le juge demande à Lacaron un signe pour croire en Dieu. « Que voulez-vous ? » répond Lacaron. « Que cette chaussure qui est à mes pieds se change en bête. » Et sur l'ordre du martyr le soulier devient un veau. Au lieu de se rendre, le juge fait tuer le veau et couper la langue à Lacaron [1].

Dans un solennel sacrifice, Arménius donne de l'encens à Sarapion. Aussitôt les grains se transforment en trois lions qui se jettent sur le gouverneur, et après bien des gambades finissent par se retirer sur l'ordre exprès de Sarapion [2].

Il n'en faut pas autant pour faire accuser les saints de magie. Peu d'interrogatoires se passent sans que le juge ne leur reproche leurs miracles ou leur invulnérabilité comme le résultat d'opérations magiques [3]. C'est encore là un des lieux communs les plus ordinaires.

Les scènes sanglantes et l'abus du merveilleux donnent aux Passions coptes leur caractère propre et aisément reconnaissable. Quelques incidents secondaires, souvent répétés, semblent faire partie du programme que les hagiographes se sont tracé.

Il y a d'abord l'épisode des conversions. A la vue des prodiges qui s'accomplissent sous ses yeux, la foule reconnaît que le Dieu des chrétiens est le seul vrai, et, comme le peuple d'Éphèse, dans les *Actes des apôtres*, éclate en cris unanimes : « Grand est le Dieu de cet homme juste [4] ; » ou bien : « Il n'y a d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens [5] ; » ou encore : « Nous sommes chrétiens, nous le confessons ouvertement, nous appartenons au Dieu de cet homme [6]. » Ces conversions en masse sont quelquefois consacrées par le baptême, le plus souvent par le martyre, et l'on remarquera que bien peu de nos saints sont dépourvus de compagnons. Avec Macaire il en périt

[1] *Corpus*, p. 19. [2] *Corpus*, p. 58.

[3] Piroou, *Actes*, pp. 47, 168 ; Macaire, *Actes*, p.51 ; Macrobe, *Actes*, pp. 234,239 ; Didyme, *Actes*, p. 292 ; Sarapamon, *Actes*, pp. 317, 320; Anoub, *Corpus*, p. 128 ; Épimé, *Corpus*, p. 83.

[4] Didyme, *Actes*, pp. 295, 300 ; Lacaron, *Corpus*, p. 19 ; Macrobe, *Actes*, p. 244.

[5] Apa Til, *Corpus*, p. 66. [6] Anoub, *Corpus*, p. 134.

quatre cents [1] ; six cents avec Ari ; trois groupes considérables, dont un de quatre cent quarante-cinq avec Apater [2] ; avec Anoub pas moins de dix-neuf mille quatre-vingt-quatre [3].

Les convertis peuvent être en moindre nombre. Ainsi les douze qui voient passer le bateau portant S. Sarapion et le gouverneur, se proclament chrétiens et gagnent l'embarcation à la nage pour se mettre aux côtés du martyr [4]. Il n'est pas rare que ce soient des soldats ; il l'est tout à fait que le tyran se décide à passer du côté des victimes. On ne le raconte guère que d'Arrianus.

Parmi les scènes d'audience qui méritent d'être notées, il en est une où se montre bien le manque de mesure qui caractérise nos hagiographes. L'ardent désir du martyre dont les saints sont animés leur fait craindre à certains moments que la couronne ne leur échappe. Ils ont recours à des moyens énergiques pour s'en assurer la possession. Épimé somme le préfet de prononcer la sentence : « Vous ne sortirez pas d'ici que vous ne m'ayez condamné [5]. » De même Eusèbe, qui frappe le juge d'immobilité [6]. Anoub lui lance au visage une matière qu'on préfère ne point nommer [7]. Lorsque Arrianus déclare à Sarapamon qu'il ne le fera pas mourir, celui-ci se précipite, lui donne un soufflet et renverse son trône [8]. Basilide s'écrie : « Nous ne cherchions qu'à obtenir de toi le martyre, afin de répandre notre sang pour le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ. Si cela te plaît, lève-toi, et viens nous juger. Sinon je soulèverai cette ville entière contre toi, pour qu'on te tue à l'instant [9] ». Comme Maurianus fait mine de ne pas appliquer en toute rigueur les ordres de l'empereur, Eusèbe lui répond : « Je veux que tu me traites conformément à ce que ton roi, l'impie Dioclétien, t'a écrit, et si tu ne le fais pas, je te tuerai, moi, avec le glaive [10]. » Jules d'Aqfahs ne parle pas autrement [11].

[1] *Actes*, p. 58. [2] Ari, *Actes*, p. 209 ; Apater, *Actes*, pp. 103, 104, 111.
[3] Anoub, *Corpus*, p. 147. [4] *Corpus*, p. 50.
[5] *Corpus*, p. 93. [6] Dans Paphnuce, *Passion*, n. 23.
[7] *Corpus*, p. 129. [8] *Actes*, p. 324.
[9] *Actes*, pp. 27, 28. [10] *Actes*, p. 33.
[11] Amélineau, *Actes des martyrs*, p. 126.

Autre scène curieuse. Sarapamon dit à Arrianus : « Que l'on apporte la statue des dieux, afin que je leur sacrifie. » Il demande qu'on allume le brasier, et veut qu'on lui apporte le livre des dieux. Arrianus se réjouit fort. Mais Sarapamon, au lieu d'offrir l'encens, jette le livre au feu, et brise toutes les statues des dieux [1]. Un peu plus tard, il dit à Arrianus : « Promets-moi que, si je sacrifie à tes dieux, à ton tour tu sacrifieras au mien. » Et il veut que le héraut appelle la ville entière pour assister au sacrifice. Les chrétiens sont désolés. C'est alors que la matière du sacrifice se métamorphose en lion [2]. Djoore se fait conduire au temple à la grande joie du gouverneur ; mais il brise l'idole et frappe les prêtres des faux dieux [3].

Les hagiographes prennent parfois la peine d'indiquer comme motif d'une suspension d'audience le déjeûner du gouverneur. Arrianus, par deux fois, retourne chez lui à l'heure du repas [4]. Gallien après avoir donné des ordres au sujet de S. Macrobe, s'en va dîner [5]. Culcianus de même interrompt le procès de S. Ari pour se mettre à table [6].

Lorsque le juge a fait jeter un martyr dans une fournaise ardente, on le voit souvent prendre une précaution bien inutile, semble-t-il. Avant de se retirer, il met son sceau sur la porte. Le lendemain il constate que le martyr est aussi intact que le sceau lui-même. Ainsi pour S. Macrobe et pour S. Ari [7]. C'est une réminiscence du livre de Daniel [8].

Un dernier incident à signaler. C'est la prière du martyr suivie de l'assurance solennelle des faveurs célestes réservées à ceux qui l'honoreront et se feront les promoteurs de son culte. La scène se place parfois peu d'instants avant la mort, comme c'est le cas pour S. Lacaron [9]. Mais elle n'est pas toujours aussi intimement liée au dénouement. Dans les Actes de Macaire, sur le bateau qui le mène à Chetnoufi, S. Michel lui dit de la part du Seigneur :

[1] *Actes*, p. 307-308. [2] *Actes*, p. 320-22.
[3] Rossi, p. 292. [4] Paphnuce, *Passion*, n. 6, 20.
[5] *Actes*, p. 240. [6] *Actes*, p. 208.
[7] Macrobe, *Actes*, p. 240-41 ; Ari, *Actes*, p. 219.
[8] *Dan.* VI, 17. [9] *Corpus*, p. 22.

« Ne crains pas, Macaire, car la couronne du martyre s'approche de toi.

« C'est ici le lieu que le Seigneur a désigné pour que ton saint corps y soit déposé, et il ne permettra pas que ce village manque d'aucun bien, par considération pour ton saint corps qui lui sera confié.

« Je leur laisserai ma bénédiction et ma paix, dit le Seigneur, et je mettrai ton souvenir dans l'esprit d'hommes aimant Dieu qui te construiront une église sous ton vocable, et y déposeront ton corps.

« Tous ceux qui seront malades, ou qui seront affligés dans les prisons, et qui diront : « Dieu d'Apa Macaire, secourez nous, » je les entendrai et je les garderai sous mes ailes de lumière.

« Celui qui bâtira une église, je lui en bâtirai une dans les cieux qui ne sera pas faite de mains d'hommes.

« A celui qui, le jour de la déposition de ton corps dans cette église, prendra le souci de l'offrande et des prémices, ou qui, au jour de ta commémoraison, fera l'aumône aux veuves, aux pauvres et aux orphelins, je ferai servir les biens du repas des mille années.

« Celui qui écrira le livre de ton martyre, faisant connaître les souffrances que tu as endurées, aura son nom inscrit dans le livre de vie.

« Bienheureux le village qui te recevra, et l'économe qui prendra un soin décent de ton sanctuaire, et qui ne négligera pas ton église ; je le mettrai à ta disposition.

« Mais s'il néglige ton lieu (*τόπος*) je le livrerai au feu inextinguible.

« J'attacherai à ton lieu (*τόπος*) la grâce des guérisons. Tous les samedis j'y guérirai quelqu'un.

« Sois fort et courageux. Ma paix soit avec toi pour l'éternité, amen. [1] »

Les énumérations de ce genre sont sujettes à des variations. Les parties en sont inégalement développées. L'hagiographe se complaît, dans certains cas, à préciser les maladies et les fléaux dont on sera délivré par l'intercession du saint. Comparer avec ce qui précède, la série des promesses dans les

[1] Macaire, *Actes*, p. 66-67.

Actes de Sarapamon [1], de Piroou et Athom, de Lacaron, d'Apoli, d'Anoub, d'Ari [2].

Nous n'avons certes pas épuisé le contenu de l'hagiographie copte, et d'autres éléments secondaires entrent dans la composition des Passions, les discours par exemple, avec les réminiscences bibliques et les allusions aux traits de l'Écriture en harmonie avec des situations déterminées.

Le caractère artificiel de cette misérable littérature saute immédiatement aux yeux. Elle procède par lieux communs, et souvent par emprunts. Une étude de détail seule permettrait de dire à quel degré le plagiat a été pratiqué par nos hagiographes. Il est à peine utile de le savoir pour se faire une idée de la valeur de leurs récits, qui sont un défi à l'histoire comme au bon sens, et c'est beaucoup si l'on sauve la personnalité du martyr. La topographie seule mérite quelque confiance, et l'on sait l'importance de cet élément au point de vue de l'hagiographie. Établir un lien historique entre une localité et un martyr, c'est le plus ordinairement prouver l'existence d'un culte ; et de l'époque où ce culte se constate, on peut souvent inférer à son origine et à sa légitimité.

A ce dédain de l'histoire que les écrivains coptes semblent affecter, se joint un manque de mesure et un goût de l'exagération qui ne recule pas devant l'absurde. On se demande dans quels milieux de pareils écrits ont pu être reçus, et de quel public les auteurs de ces extravagances ambitionnaient les suffrages. Elles attestent un état de culture inférieure et une profonde indigence de la pensée. On voudrait, pour préciser, avoir quelques dates. L'embarras commence lorsque l'on essaie de fixer cette matière fluide que sont les textes hagiographiques. Ici comme ailleurs, on les voit en perpétuel état d'instabilité. Les rédactions succèdent aux rédactions, chacune apportant à la précédente des modifications plus ou moins importantes, qui laissent souvent indécise la question de la priorité des textes et l'ordre de succession [3].

[1] *Actes*, p. 313.

[2] Piroou, *Actes*, p. 170 ; Lacaron, *Corpus*, p. 22 ; Apoli, *Corpus*, p. 118 ; Anoub, *Corpus*, pp. 132, 144 ; Ari, *Actes*, p. 220. Cf. Jean et Syméon, *Actes*, p. 199-200.

[3] *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 365-423.

Bien souvent il doit être arrivé qu'en passant du grec en copte, du copte en arabe, de l'arabe en éthiopien, nos Passions se soient accrues de quelque inspiration du traducteur. Nouvelle difficulté qui nous met la plupart du temps en présence de textes très éloignés de l'original. Ce n'est pourtant pas toujours le cas pour les traductions ; le fragment copte que nous possédons de la Passion de Paphnuce rend assez fidèlement le grec. Dans plusieurs fragments d'Actes coptes de S. Psoté nous ne reconnaissons les Actes grecs (représentés pour nous par une version latine) qu'à travers des remaniements.

Nous avons supposé, dans tout ce qui précède, que les Passions coptes sont faites sur un original grec. On a d'abord peine à accepter pareille idée. Ces boucheries répugnantes, interrompues de scènes fantastiques, racontées dans des compositions gauches et qui sentent la barbarie, semblent être des produits naturels du génie copte, et rien ne saurait être plus éloigné de la mesure et de l'élégance de l'esprit grec.

Nos Passions sont bien, en effet, sous tous les rapports, la caricature de l'atticisme. Mais il ne s'agit pas de les rapprocher des modèles classiques ; nous demandons uniquement si elles sortent d'un milieu où on parlait grec. Et ceci paraît incontestable.

Passons sur les considérations générales, et rappelons simplement pour l'Égypte, sans vouloir en tirer des conséquences trop rigoureuses, l'universelle pénétration de l'hellénisme, dont l'influence continue à se faire sentir durant des siècles et n'est point restreinte à la partie la plus cultivée de la population ; le manque d'originalité, sauf quelques rares exceptions, de la littérature copte, tributaire du grec dans tous les domaines [1]. Il vaut mieux s'en tenir strictement aux indices fournis par la branche spéciale qui nous occupe.

A très peu d'exceptions près, tous les éléments qui entrent dans la composition des Actes coptes, sont ceux d'une classe très nombreuse de pièces hagiographiques grecques,

[1] Voir L. Stern, *Koptische Sprache und Literatur* dans Ersch und Gruber, *Allgemeine Encyklopädie*, zweite Section, t. XXIX (1886), p. 26-36 ; J. Leipoldt, dans *Geschichte der christlichen Literaturen des Orients* (Leipzig, 1907), p. 133 et suiv.

celles des Passions épiques [1]. Le chapitre des supplices est fait, de part et d'autre, des mêmes horreurs, et les Grecs ont les mêmes procédés que les Coptes pour le faire durer, et pour recommencer sur nouveaux frais, lorsqu'il leur est arrivé, comme par mégarde, de le clore prématurément. L'intervention miraculeuse est continuelle. Elle préserve le martyr, ou le rend insensible, ou le guérit. A l'occasion, il opère lui-même des miracles. La plupart des épisodes, comme les conversions, se rencontrent dans les Passions grecques. Le tableau de la prison éclairée d'une lumière surnaturelle n'y manque presque jamais ; de même une série de traits qu'on n'explique guère que par une tradition littéraire : le coup de théâtre qui se produit par un moment de faiblesse simulée, le sceau sur la fournaise, le déjeûner du juge. On pourrait signaler encore une foule de détails de style qui ne peuvent avoir été empruntés, pas plus que le reste, par des écrivains grecs, à des modèles coptes.

Avec les mêmes éléments, les Grecs ont fait des constructions analogues, et le squelette de la Passion épique ne diffère pas de celui des Coptes. En général, il n'y a de contraste que dans la teinte, plus criarde en Égypte qu'en Asie Mineure ou en Palestine. Il est vrai qu'il ne manque pas d'exemples de Passions grecques qui ne le cèdent en rien, pour la violence des tons, aux Passions coptes. Celle de S. Georges, dans sa forme primitive, vient aussitôt à l'esprit. Rien n'y manque, pas même la triple résurrection ni les miracles absurdes où le martyr fait montre de son pouvoir.

L'examen du vocabulaire des Passions coptes nous ramène également à des modèles grecs. Il est bien vrai que la langue ecclésiastique des Égyptiens est en grande partie empruntée au grec. Mais dans les récits, l'infiltration ne se borne pas aux termes spécialement religieux ; elle s'étend aux parties du sujet où la langue commune ne devait pas être dépourvue à ce degré, et l'on sent que le traducteur pédant tient à faire montre de sa connaissance du grec. Des publications où les termes étrangers sont relevés dans la traduction et dans des tables spéciales rendent le fait palpable même pour les pro-

[1] *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 236-315.

fanes [1]. La portée exacte de l'argument sera fixée par les spécialistes, et dans les cas particuliers. Nous ne pouvions pas omettre de l'indiquer.

Mais la preuve décisive, ce sont les textes grecs que nous avons encore, les uns représentant des originaux perdus dont ils sont des remaniements ou des résumés, par exemple les Actes d'Apollonius et Philémon, le synaxaire d'Héraïs, et ainsi de suite. D'autres sont les restes mêmes de cette hagiographie, dont la plus grande partie n'a été conservée que grâce à des versions orientales. La Passion de Paphnuce, dont on a un manuscrit sur papyrus [2], remontant au VI[e] siècle, peut-être au V[e], est à citer en première ligne, parce qu'il ne lui manque aucun des traits caractéristiques du genre, et que son contenu répond parfaitement à la version copte. Rappelons aussi le fragment sur papyrus, également du VI[e] siècle, de la Passion d'un saint inconnu.

On a la certitude aussi, par la comparaison qui a été faite des Actes latins de Victor et Corona [3] avec l'éloge copte de S. Victor [4] et la Passion de Macaire d'Antioche [5], qu'un récit grec en est la source commune, qui a été le plus souvent littéralement transcrit [6].

Voici encore un indice tiré des Actes des saints Jean et Syméon. Jules d'Aqfahs se fait raconter par ces martyrs les détails de leur histoire : « Je les écrivis, ajoute-t-il, vive le Seigneur ! Je n'ai rien ajouté ni retranché. Je les écrivis moi-même, et je les fis écrire par le notarius Ménas dans la langue des Égyptiens [7]. » Si le pseudo-Jules avait écrit directement en la langue du pays, cette remarque n'aurait pas eu de raison d'être. On ne la comprend que comme une glose du traducteur.

Ces indications auxquelles les philologues sauront en ajouter bien d'autres, mènent toutes à la même conclusion affir-

[1] Ainsi dans WINSTEDT, *Coptic texts on saint Theodore*, passim. et Index of greek and foreign words ; W. BUDGE, *Coptic Martyrdoms in the dialect of Upper Egypt*. la table : Coptic forms of greek words.

[2] *Papiri greci e latini della Soc. Italiana*, t. I (Firenze, 1912), p.54-57, n. 26.

[3] *BHL*. 8563. [4] *BHO*. 1242. [5] *BHO*. 578.

[6] GALTIER, article cité, p. 131-38.

[7] HYVERNAT, *Actes*, p. 198.

mant l'origine grecque de la littérature hagiographique copte, et jusqu'ici, aucune raison plausible ne leur a été opposée en faveur de l'idiome national [1].

Ce n'est pas à dire, on le conçoit, que nous plaidions une thèse absolument exclusive et qu'il faille traiter comme des traductions du grec toutes les Passions coptes sans exception. Il n'est même pas probable que, le genre une fois constitué et la langue spéciale des récits de martyre rendue familière à tous, aucun écrivain copte n'ait exercé sa plume sur ce thème préféré. Il ne fallait pas, pour y réussir, une grande habilité ni une forte dose d'originalité. Une paire de ciseaux pouvait suffire, et il serait étonnant que les coptes n'eussent point connu cet instrument cher aux hagiographes de tout pays.

Il y eut donc à Alexandrie — car on ne voit pas de quel centre obscur serait sortie cette littérature —une école d'hagiographes qui affectionna la forme spéciale de la « Passio » que nous avons décrite, avec l'emploi intensif des procédés épiques. Certains récits, ayant pour sujet des saints étrangers à l'Égypte mais qui sont apparentés aux Passions coptes, ne sortent-elles pas des mêmes ateliers ? Les Actes de S. Georges, par exemple, n'auraient-ils pas la même provenance que ceux de Basilide, de Macaire, d'Anoub ? Et les Alexandrins n'auraient-ils pas créé un genre adopté bientôt en Asie Mineure et en Palestine, où il se serait dépouillé quelque peu de sa couleur orientale trop prononcée ?

L'hypothèse est séduisante et ne doit pas être rejetée. Mais il serait difficile, dans l'état actuel de nos connaissances, de la démontrer. En ce qui concerne les Actes de S. Georges en particulier, la question de leur origine — non point copte car personne ne l'admet plus — mais alexandrine, a été posée et provisoirement écartée. On a fait observer que, si la Passion de S. Georges, appartenait à la série des Passions égyptiennes, le persécuteur s'appellerait non point Dadianos, mais Dioclétien. La remarque est juste, mais non absolument péremp-

[1] M. CRUM, dans *Journal of theological Studies*, t. X, p.460, reconnaît l'origine grecque de la Passion de Théodore l'Oriental, *BHO*. 1174. Il en a donné en passant deux raisons qui ne sont peut-être pas absolument décisives. Une étude détaillée de la pièce, j'en suis convaicu, mettrait sa thèse hors de doute. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 160.

toire [1], Georges n'étant point un saint indigène. D'ailleurs, si l'on venait à démontrer rigoureusement que la Passion de Georges,ou ses pareilles ne sont point des produits égyptiens, il y aurait encore lieu de se demander si elles sont des imitations ou des modèles, car il pourrait se faire que le genre, créé ailleurs, ait trouvé en Égypte un terrain favorable, et c'est ce qui empêche de tirer argument du grand nombre de pièces de même style que l'on trouve de ce côté.

Lorsqu'il sera possible d'étudier l'influence des Alexandrins sur l'hagiographie grecque, il faudra peut-être tenir compte d'un texte fort ancien dont, avec beaucoup de probabilité, on attribue la rédaction à un juif d'Égypte [2] : c'est le pseudo-Josèphe *Περὶ αὐτοκράτορος λόγου* [3], autrement dit le IVe livre des Machabées, dont nous supposons connue la dépendance partielle par rapport au livre canonique. Toute l'allure du récit contenu dans ce discours et un bon nombre de traits rappellent si bien le fond commun des Passions épiques et même les détails, qu'on ne peut s'empêcher de le regarder comme un ancêtre.

Je ne parlerai pas des longs discours,qui sont un moyen d'amplification si naturel qu'ils ne peuvent généralement pas servir de caractéristique. Mais nous avons ici le complaisant étalage des instruments de torture : *τροχούς τε καὶ χεῖρας σιδηρᾶς καὶ ἀθρέμβολα, στρεβλωτήριά τε καὶ τροχαντῆρας καὶ καταπέλτας καὶ λέβητας, τήγανά τε καὶ δακτυλήθρας καὶ σφῆνας καὶ τὰ ζώπυρα τοῦ πυρός* [4]. Puis la succession des plus affreux supplices: la roue, le feu, la langue coupée. La série des tableaux sanglants qui se succèdent pour Éléazar et les sept frères est bien près de représenter l'ensemble des tourments que les hagiographes trouvent moyen de faire souffrir à un seul homme. Pendant que les bourreaux flagellent Éléazar, le *κῆρυξ* crie : « Obéis aux ordres du roi [5].» C'est un trait commun à beaucoup de Passions. Rien de plus commun non plus que les flatteries du tyran ou les promesses de dignités comme celles qu'Antiochus fait à Éléa-

[1] Elle est de KRUMBACHER, *Der heilige Georg*, p. 288.

[2] R. B. TOWNSHEND, dans CHARLES, *The apocrypha and pseudepigrapha of the Old Testament*, t. II, p. 656-57.

[3] *BHG.* 1006. [4] *BHG.* 1006, n. 8. [5] *BHG.* 1006, n. 6.

zar et au septième fils [1]. La phrase *τὸ πῦρ σου ψυχρὸν ἡμῖν*, qui,dans le développement oratoire où elle est encadrée exprime simplement le mépris de la mort et des souffrances, a été employée par bien des hagiographes pour accentuer l'insensibilité du martyr [2].

La scène classique qu'on pourrait appeler de la « feinte », où le martyr fait croire un moment que son courage va faiblir, à la grande joie du tyran et de ses amis,est esquissée dans le chapitre où nous voyons le septième fils demander d'être délivré de ses liens « pour pouvoir annoncer quelque chose au roi et à ses amis ». Le roi est ravi et on s'empresse de le délier. Le jeune homme en profite pour courir à l'instrument du supplice, tout en accablant le tyran de reproches et d'insultes. Car c'est là encore une des particularités dont les hagiographes ont pu trouver le modèle dans le pseudo-Josèphe. Leurs martyrs sont bien près d'épuiser à l'adresse du persécuteur tout le vocabulaire de l'injure.

Dans les Passions il arrive souvent que le juge soit puni de sa cruauté et que la prière du martyr le guérisse miraculeusement. C'est bien l'épisode d'Apollonius (Héliodore) venant piller le trésor du temple, châtié par les anges, et secouru par les prières du pontife Onias, raconté également par l'auteur du livre dans son introduction.

(à suivre.) H. D.

[1] *BHG.* 1006, n. 12.

[2] *BHG.* 1006. n. 11. Nous ne donnerons que cet exemple tiré d'une Passion d'un saint d'Égypte, S. Épimaque, *BHG.* 593, n. 2. Eutropia brulée par les torches ardentes qu'on applique sur ses blessures, s'écrie : *Μεγάλη ἡ ψυχρότης τοῦ ὕδατος οὗπέρ μοι ἐπιβάλλεται καὶ φρίττει μου τὰ ὀστᾶ.*

LA DÉCOUVERTE DU TOMBEAU DE
S. ALBERT DE LOUVAIN

Tous nos lecteurs savent comment le 26 septembre 1919, au cours des travaux de restauration de la cathédrale de Reims, fut mis au jour un tombeau que l'on crut immédiatement reconnaître pour celui de S. Albert de Louvain, évêque de Liège. Cette découverte remettait en question l'authenticité des reliques de ce saint, qui passaient pour avoir été exhumées de cette même cathédrale de Reims en 1612 et transférées au Carmel de Bruxelles. M. le docteur Vervaeck, qui, en 1905, avait été chargé par l'autorité archidiocésaine de Malines de procéder à l'examen de ces reliques, était particulièrement qualifié pour identifier, du point de vue anatomique, les ossements découverts à Reims. Il prit donc une part active aux travaux de la commission instituée par S. É. le Cardinal archevêque de Reims pour constater cette provenance. A notre prière, il a bien voulu rédiger la note ci-dessous complétant et rectifiant la remarquable étude qu'il avait publiée dans notre revue.

Dans une étude parue ici-même en 1907 [1], nous avons publié les constatations anatomiques faites par nous, le 11 mai 1905, à la demande des carmélites déchaussées du couvent royal de Bruxelles, sur les ossements contenus dans la châsse dite de S. Albert de Louvain, reliques qui furent données à leur couvent, en 1612, par les archiducs Albert et Isabelle [2].

Malgré certaines anomalies que ces ossements présentaient, et en particulier malgré la localisation des lésions traumatiques dont le crâne portait les traces, et que nous avons

[1] *Anal. Boll.*, t. XXVI, p. 393.

[2] Un testament de l'Infante, fait à Bruxelles le 30 novembre 1633, dont l'original existe au Carmel, leur en assure la possession à perpétuité.

décrites dans notre précédent travail, nous n'avons pas cru pouvoir mettre en doute l'identité des reliques dont l'authenticité était affirmée par des documents historiques, officiels et précis.

Depuis la translation du corps d'Albert de Louvain, qui se fit en grande pompe à Bruxelles le 11 décembre 1612, les carmélites déchaussées ne s'étaient jamais dessaisies de ces reliques qu'elles considéraient comme un dépôt précieux. Quand en 1783 elles durent émigrer en France, chassées par l'édit de Joseph II, elles emportèrent avec elles, dans une urne de marbre, les ossements du saint martyr. Le chanoine Lecourt de Paris put constater à cette époque l'intégrité parfaite des cachets d'authenticité, quand il déposa cette urne sous le maître-autel du monastère de Sainte-Thérèse à Saint-Denis.

Rentrées dans leur patrie après sept ans d'exil, les carmélites bruxelloises y ramenèrent les reliques de S. Albert. Depuis lors la châsse ne fut plus ouverte que sous le contrôle sévère de l'autorité archiépiscopale, aux fins de satisfaire, dans les formes prescrites, aux demandes d'églises collégiales ou de communautés religieuses, qui désiraient posséder une relique du saint évêque. Ce fut dans ces conditions qu'en 1905, nous pûmes, avec nos huit collègues de la commission nommée par S. É. le Cardinal archevêque de Malines, constater l'intégrité des sceaux ecclésiastiques, apposés antérieurement sur les ossements de S. Albert et sur les reliquaires qui les contenaient.

D'autre part des documents, dont l'authenticité ne pouvait être mise en doute, assuraient que c'étaient bien là les restes du corps inhumé en 1192, dans une tombe de pierre, à l'entrée du chœur de la cathédrale de Reims et exhumé en 1612 par les chanoines de cette église, à la demande des archiducs Albert et Isabelle [1].

L'identité des reliques conservées au Carmel de Bruxelles était donc parfaitement garantie. Et quant à leur provenance, personne n'avait jamais songé à mettre en doute que le corps exhumé à Reims en 1612 fût bien celui de S. Albert de Lou-

[1] Ces documents ont été reproduits dans notre étude de 1907 et plus récemment dans un travail publié par M. le chanoine Laenen dans le n° de janvier 1921 de *La Vie diocésaine*, enfin dans le rapport officiel de la commission constituée par S. É. le Cardinal Luçon, archevêque de Reims, rapport publié à Reims en 1921.

vain. En effet des documents, rédigés avec la prolixité minutieuse des actes publics du XVIIe siècle, avaient donné tous les détails de la cérémonie de translation ; ils reproduisaient d'ailleurs une description médicale du squelette qui, si elle était assez inexacte au point de vue anatomique, ne manquait pas de signaler cependant des lésions graves de défoncement cranien au niveau de la tempe gauche. Or le récit des témoins de la scène était formel ; l'évêque avait été étendu raide mort, par un coup qui lui avait fracturé le crâne et blessé le cerveau : « timpus eius cerebrumque.... effregerunt [1]. »

Après un long et minutieux examen, les membres de la commission de Reims ont conclu que la tombe du XIIe siècle, découverte dans la cathédrale en 1919, ne pouvait être que celle d'Albert de Louvain : l'analyse des textes remarquablement précis qui fixent l'âge et la topographie des sépultures de la cathédrale, a établi d'une manière, à notre sens, décisive, l'erreur commise par les chanoines de Reims, lors de l'exhumation à laquelle ils présidèrent en 1612.

Dans notre étude actuelle, nous tenons à reprendre, à la lumière de ces faits nouveaux, l'examen des objections et réserves que nous avions cru devoir formuler à la suite de nos constatations en 1905. A cette époque les reliques présumées de S. Albert, fortement menacées de désagrégation, furent transférées dans une nouvelle châsse. C'est à ce moment qu'il nous fut demandé de les examiner du point de vue anatomique. Comme nous venons de l'exposer, il n'existait alors aucun motif de mettre en doute ni l'identité du reliquaire ni la provenance des ossements qu'il renfermait.

Pourtant, dès le début de notre examen, de nombreuses difficultés d'interprétation apparurent. Si nous les avons analysées minutieusement, c'est précisément parce que « l'étude préalable des documents historiques et médicaux, se rapportant à la mort de S. Albert et aux translations de ses reliques, nous permit de constater que certaines données de première importance avaient été négligées ou indiquées d'une façon erronée par les biographes du martyr ; c'est le motif pour

[1] *Vita Alberti episcopi Leodiensis*, ed. J. Heller, dans *M.G.*, Scr., t. XXV, p. 163.

lequel nous avons cru utile de publier le rapport médical, dont les constatations permettent de préciser quelques détails de la mort de l'évêque de Liége et de relever certaines erreurs anatomiques, qui se sont glissées dans les procès-verbaux relatifs aux inventaires antérieurs de ses reliques.[1] »

Nous avions donc cru à cette époque que les oublis et les erreurs,apparus au cours de notre examen, pouvaient s'expliquer par l'émotion des témoins du crime, par la fantaisie des hagiographes, enfin par les connaissances anatomiques peut-être superficielles, des médecins des archiducs. Les textes historiques du moyen âge, même les plus sincères, offrent maint exemple d'inexactitudes, qui doivent être attribuées à des causes de ce genre. Ces explications paraissaient donc de nature à tranquilliser les scrupules d'un anatomiste, que la pratique médico-légale avait habitué à une grande réserve dans ses conclusions.

Pour n'insister que sur un point, il nous avait paru que la *Vita Alberti*, malgré son habituelle précision, pouvait, dans le récit de la mort du saint, être entachée de légères erreurs d'observation, bien naturelles à supposer chez un témoin de la scène du crime. Assailli et menacé lui-même dans sa vie, Siger de Dongelberg pouvait, à la distance où il se trouvait de la victime, s'être trompé sur la nature des blessures qui entraînèrent la mort de son compagnon. Que de témoignages modernes relatifs à des homicides sont tout aussi imprécis ou inexacts que le récit du chanoine de Saint-Lambert.

En 1907, nous avions à rechercher l'explication des anomalies et contradictions relevées dans l'étude des ossements soumis à notre examen ; aujourd'hui, ce nous est un devoir de les mettre en vive lumière pour confirmer, s'il était nécessaire encore, que le corps du martyr belge, à la suite d'une inadvertance des chanoines de Reims, n'a, jusqu'à ces derniers temps, jamais quitté la tombe qu'il occupait dans le chœur de l'église Notre-Dame.

Les objections que soulevait la description des ossements contenus dans le reliquaire de S.Albert étaient d'ordres divers.

Passons sur les notables erreurs d'anatomie descriptive que renfermait le rapport des médecins rémois, Simon Hern t

[1] *Anal. Boll.*, t. c., p. 393.

et Remi Testelet, et,ce qui paraît plus étonnant, celui du Dr Depaz,médecin des archiducs à Bruxelles, chargé en 1612 avec les précédents, de faire l'inventaire des ossements extraits de la tombe ; nous avons signalé notamment la localisation inexacte des lésions que portait le temporal gauche, la confusion des os principaux du membre inférieur avec ceux des bras et avant-bras, enfin la non-identification d'un fragment de maxillaire inférieur, d'une rotule et de l'ossature des pieds, tous ossements confondus sous la rubrique : « diversae partes variorum ossium numero sexaginta quinque. »

Légèreté ou ignorance des médecins de l'époque, peu habitués à rédiger des protocoles anatomiques, la chose importe peu aujourd'hui, puisqu'elle n'intéresse plus que les ossements d'Odalric († 971), 37e archevêque de Reims, qui sont ceux que contient la châsse des carmélites de Bruxelles.

Peut être négligée aussi la contradiction existant entre la nuance noire ou châtain foncé des cheveux retrouvés dans la tombe et reconnaissables encore, lors de notre examen de 1905, et la chevelure blonde que donne à S. Albert G. de Rebreviettes, son biographe de 1613 [1] ; nous avons attribué le fait au lyrisme mystique de l'écrivain ; sa description imagée, et visiblement fantaisiste, du saint évêque, que nous avions reproduite (p. 408-409) nous autorisait certes cette interprétation d'un désaccord de nuance, somme toute secondaire.

Nous avions cru également pouvoir mettre sur le compte d'une licence littéraire, fréquente au XVIIe xiècle, l'inexactitude des renseignements relatifs à la taille de S. Albert « ayant plus de six pieds de hauteur », ce qui lui donnait une stature de 1m, 80 au moins ; or notre reconstitution de la taille du sujet, dont nous avions à Bruxelles mesuré les ossements, d'après les tables de Rollet et de Manouvrier, reconstitution qui se fonde sur la longueur des os longs,lui assignait tout au plus une stature moyenne ; par le procédé du premier auteur nous obtenions 1m,64 et par celui du second 1m,62 seulement.

Une telle différence nous eût légitimement inquiété, si d'une part l'indication par les auteurs de la taille de S. Albert avait

[1] *Le pourtrait du vray pasteur ou histoire mémorable de S. Albert, evesque de Liège, Cardinal du titre de S. Croix.* Paris, 1613.

été précise et si d'autre part nous avions pu garder quelque doute sur l'identité du squelette soumis à notre examen ; nous nous contentâmes donc de l'explication littéraire. Or nous savons aujourd'hui, en le reconstituant par la même méthode médico-légale, dont la précision est incontestablement très grande, que les ossements retrouvés à Reims appartenaient à un homme de haute stature, dont la taille était comprise entre 1^{m},78 et 1^{m},80.

L'âge du squelette que nous avions décrit en 1907, constituait une nouvelle objection plus grave encore. D'après nos observations anatomiques, faites en 1905, nous avions admis que le crâne conservé à Bruxelles pouvait être celui d'un homme de 32 à 35 ans. Tel était l'âge assigné à S. Albert par De Rebreviettes et par l'ensemble des documents historiques relatifs à son élection au siège épiscopal de Liége [1].

Encore pour admettre qu'un crâne où les sutures étaient complètement soudées fût celui d'un homme de 35 ans, avions-nous dû supposer que cette synostose précoce était en rapport avec l'anormalité constitutionnelle du sujet.

Cette anormalité était établie par une nette asymétrie des bosses pariétales, par la conformation spéciale et le développement considérable de l'occipital, enfin par la forte épaisseur de l'ensemble de l'ossature de la tête.

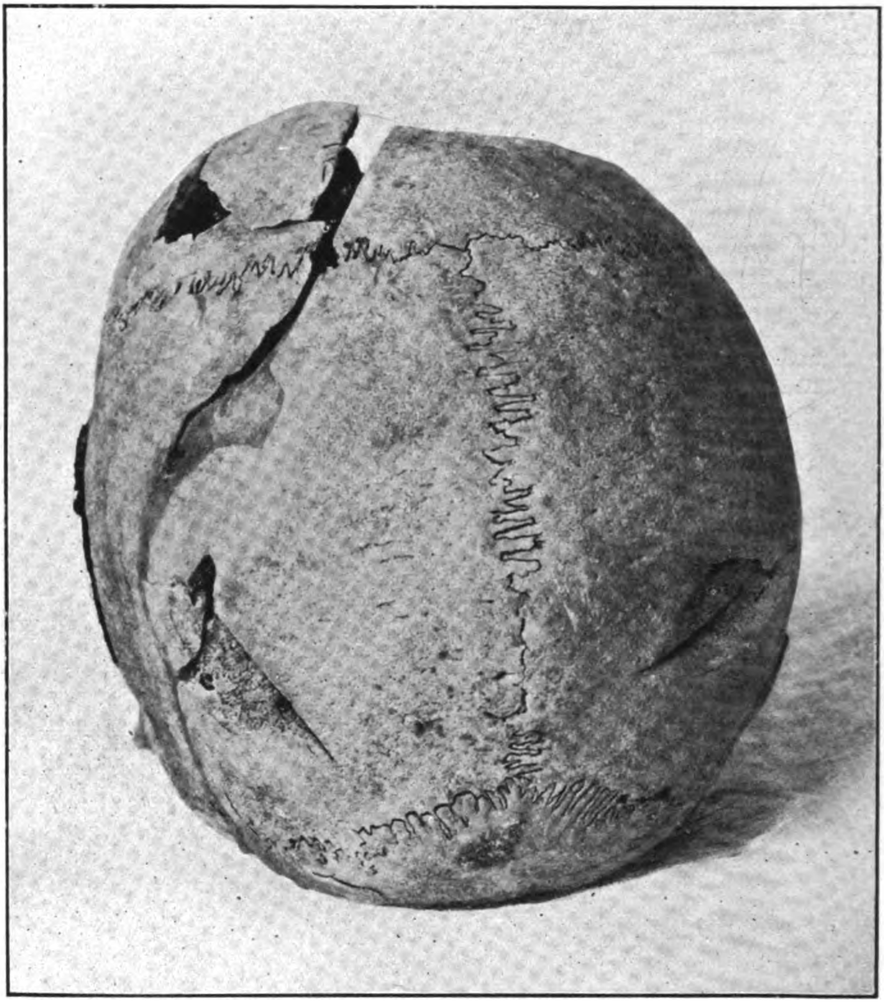
Sur un crâne anormal il arrive d'observer des synostoses précoces et peu compliquées, et quoique la chose soit assez exceptionnelle, cette constatation d'ordre pathologique pouvait nous autoriser à admettre l'âge de 32 à 35 ans attribué à S. Albert.

En réalité nous savons aujourd'hui que le personnage auquel appartenait le crâne de Bruxelles était sensiblement plus âgé. Les documents que nous avons pu recueillir sur Odalric sont assez maigres, et la date même de sa mort reste incertaine : elle doit se placer entre 967 et 971. Le crâne de Bruxelles peut sans aucune difficulté être attribué à un homme d'âge mûr et si l'on néglige les anomalies que nous avions relevées et qui pouvaient justifier une ex-

[1] D'après Marlot, Albert de Louvain n'avait que 27 ans, lors de son assassinat. *Metropolis Remensis historia*, t. II (Remis, 1679), p. 431.

Fig. 1

3



2

1

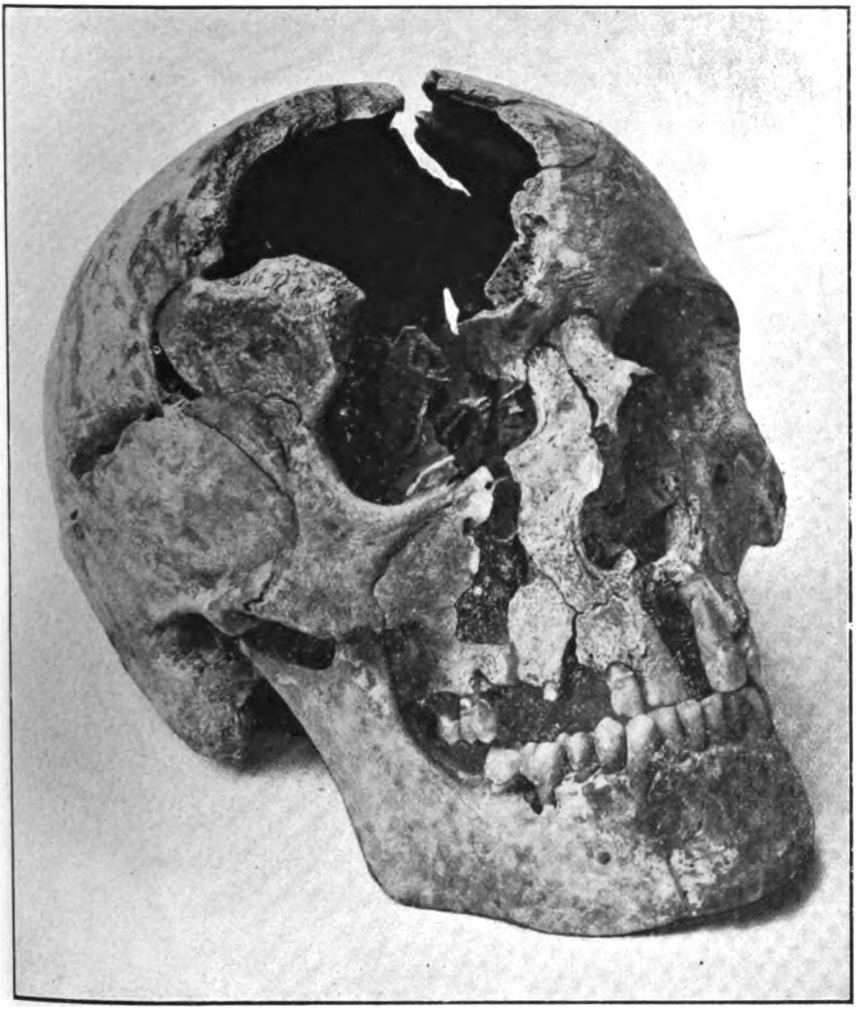
LE CRANE TROUVÉ A REIMS EN 1920

Face supérieure du crâne montrant divers coups de taille.

1. Coup de taille rectiligne ayant entraîné l'arrachement de la table externe du pariétal gauche.
2. Coup de taille au pariétal droit, avec éclatement de l'os en fer de lance.
3. Sutures craniennes non fermées.

(Cliché de M. G. Verneau, photographe à Reims)

Fig. 2



1

LE CRANE TROUVÉ A REIMS EN 1920

Photographie de face.

1. Taille en biseau du frontal sur une hauteur de quarante millimètres, ayant entraîné le défoncement du crâne et des lésions cérébrales mortelles.

(Cliché de M. G. Verneau, photographe à Reims)

ception à la règle, il est logique de lui assigner un âge dépassant la cinquantaine.

Restait enfin une objection d'ordre médico-légal, la plus grave de toutes : les lésions constatées sur le crâne conservé dans le reliquaire de Bruxelles, ne correspondaient nullement à celles qu'aurait dû produire le « gladius » des chevaliers allemands.

Pour les motifs exposés dans notre précédente étude, et conformément à l'avis de spécialistes autorisés sur les effets des armes en usage aux XII[e] et XIII[e] siècles, nous avons établi que le récit de la *Vita Alberti*, malgré son exactitude souvent minutieuse, ne peut être mis d'accord avec les lésions traumatiques relevées sur le crâne dit de S. Albert.

Notre démonstration revenait à ceci : il est pratiquement impossible de porter à un cavalier en selle un coup d'épée susceptible de lui perforer le crâne dans la région de la tempe, en y déterminant les lésions traumatiques que nous avons observées. Il fallait donc supposer que le narrateur se trouvant à quelque distance de l'évêque, et sans doute aussi troublé par l'émotion, n'aura vu que fort confusément les gestes rapides des trois assaillants pendant la première phase de l'assassinat, qu'il résume en ces mots : « irruerunt gladiis eductis ».

Nous avions conclu qu'il avait dû se tromper sinon sur la nature de l'arme qui porta le coup fatal, tout au moins sur la blessure ayant entraîné la mort immédiate ; l'on pouvait admettre, par exemple, qu'une blessure grave au cou ou au cœur eût provoqué une syncope et la chute de la victime et que dans la boucherie qui suivit, son crâne eût été fracassé au niveau de la tempe.

Quoi qu'il en fût, il nous paraissait incontestable que le crâne ne portait aucune trace de coup de glaive ou d'épée et que la lésion mortelle qu'il présentait à la tempe gauche devait ou bien provenir d'une autre arme que le *gladius* ou avoir été faite à un autre moment que ne l'indiquait la *Vita*, très probablement quand la victime gisait à terre, évanouie ou morte déjà.

Dès lors nous en étions réduit à formuler des hypothèses ; les deux que nous avons envisagées ci-dessus permettaient à la rigueur de concilier le vieux texte latin avec nos constatations anatomiques.

Le crâne retrouvé à Reims dans la tombe où S. Albert fut inhumé en 1192 porte, lui, des traces nombreuses et absolument caractéristiques de coups portés « gladiis eductis ». Il suffit de jeter un coup d'œil sur les photographies prises à Reims pour en être convaincu. Une fois de plus l'ancien manuscrit disait vrai et les constatations faites par nous en décembre 1920 ont, sans qu'il fût besoin de la moindre explication, confirmé en tous points l'exactitude et la précision de la *Vita Alberti.*

Telles étaient les principales contradictions et objections qu'avaient soulevées en 1905 l'analyse des récits des biographes de S. Albertet l'étude méthodique des ossements vénérés au Carmel de Bruxelles ; nous savons aujourd'hui à toute évidence qu'elles doivent s'expliquer par la substitution involontaire du corps d'Odalric, archevêque de Reims, à celui d'Albert de Louvain.

Les travaux de la commission instituée par S. É. le Cardinal Luçon et la publication dans *La Vie diocésaine* d'une note préliminaire rédigée par M. le chanoine Laenen de Malines ont jeté une vive lumière sur l'intéressant problème archéologique de l'erreur invraisemblable, commise en 1612 par les chanoines de la cathédrale de Reims, lors de l'exhumation de S. Albert.

Nous renvoyons à ces travaux et notamment au remarquable rapport rédigé par M. l'abbé Midoux, secrétaire de la commission, ceux qu'intéresserait la démonstration de l'authenticité de la tombe attribuée à S. Albert ; bornons-nous à dire que tout un ensemble de preuves d'ordre historique, archéologique et topographique établissent le fait d'une manière irréfutable.

Pour achever la tâche dévolue au médecin, il nous reste à tirer les déductions suggérées par l'examen anatomique des ossements découverts à Reims.

Le rapport médico-légal que nous avons présenté à la commission détermine l'état et la nature des ossements retrouvés dans la tombe de pierre de la vieille cathédrale, en même temps qu'un anneau et une volute de crosse du XIIe siècle ; il permet de fixer définitivement certains éléments d'identification auxquels nous avons fait allusion déjà.

1. Les ossements proviennent d'un même sujet ; celui-ci était du sexe masculin.

2. A en juger par l'état du crâne et notamment par l'absence totale de processus d'ossification des sutures pariétales, l'âge du sujet devait être de 25 à 35 ans ; on peut avec grandes chances de certitude le rapprocher de 30 ans.

3. La taille était comprise entre 1^m, 78 et 1^m, 80.

4. L'ossature du squelette ne montre aucun stigmate de dégénérescence ou de maladie constitutionnelle.

5. Le crâne est de conformation très régulière, sans asymétrie importante ; d'après l'indice craniométrique actuel : 84,27 il serait nettement brachycéphale, mais il faut tenir compte que certaines altérations, dues à la désagrégation osseuse, et d'autre part la reconstitution du crâne — qui s'était fragmenté au cours des opérations de dégagement du squelette — ont pu modifier quelque peu l'étendue des diamètres céphaliques ; nous croyons notamment que le diamètre antéro-postérieur devait atteindre au moins 185 ^{mm} ; dans ces conditions le sujet appartiendrait au groupe sub-brachycéphale.

6. Les lésions du crâne ont été faites à l'aide de glaives ou ou d'épées lourdes[1] ; les coups ont dû être portés avec grande violence ainsi qu'en témoigne la profondeur de l'éclatement des couches osseuses. La lésion principale siège au dessus de la région sous-orbitaire droite du frontal; la perte de substance considérable que l'on y constate actuellement et qui a une forme irrégulièrement circulaire, mesure environ 60×60^{mm} soit plus de la moitié de toute l'étendue de l'os frontal.

Cette perte de substance peut ne pas avoir été la conséquence immédiate du premier coup de glaive défonçant le front ; elle se limitait primitivement, suivant toute vraisemblance, à une section plus ou moins large du frontal de 40 ^{mm} de hauteur, parrallèle au biseau d'entaille osseuse qui se constate si visiblement au bord gauche de l'orifice cranien.

[1] Nous avons pu examiner au Musée d'armures de la Porte de Hal plusieurs exemplaires de la lourde épée à double tranchant qui était, au XIIe siècle, l'arme habituelle des chevaliers, en Allemagne notamment. Les explications du distingué conservateur M. Macoir nous ont convaincu que les lésions observées sur le crâne de Reims correspondent exactement à celles que devaient produire de telles armes.

A la suite d'un coup de glaive, porté avec grande violence par un assaillant de face, ou même de coups successifs à la même région, la paroi frontale, malgré sa résistance, s'est morcelée et défoncée, laissant échapper la substance cérébrale meurtrie ainsi que le dit expressément le texte de la *Vita* : « Gladiis eductis super.... Albertum .....irruerunt milites Alemanni et... timpus eius cerebrumque et caput eius effregerunt. Cadentem gladiis simul et cultris exceperunt... Ad primam enim plagam vel secundam expiravit. Non enim est vox eius audita sive clamor... »

Quel commentaire plus éloquent de cette narration tragique que la photographie de face reproduite fig. 2. Peu importe que l'orifice de défoncement cranien se soit élargi ultérieurement par la disparition des débris d'os morcelé ou par la désagrégation cadavérique ; ce qui est certain, c'est le grave délabrement traumatique du front qui est résulté d'un coup formidable de glaive, porté de haut en bas et légèrement de droite à gauche, ainsi que devait frapper normalement un assaillant à cheval, placé à droite de sa victime et l'attaquant de face.

La section en biseau, si caractéristique, que porte le crâne, un peu à gauche de la ligne médiane de l'os frontal, et que la photographie montre nettement, atteste que c'est bien à cette région que fut porté le coup fatal ; les autres bords de l'orifice sont irrégulièrement anfractueux et morcelés, sans direction traumatique nette. Inutile de l'ajouter : une telle blessure, lésant profondément le cerveau, devait être immédiatement mortelle ainsi que nous l'affirmait la *Vita*.

Le crâne de S. Albert porte d'autres coups de taille ; on peut en reconnaître quatre avec certitude ; pour deux ou trois autres fissures et éclatements de la voûte cranienne on ne peut se prononcer aussi affirmativement. Deux coups de taille au moins ont été portés au niveau du pariétal gauche ; on y retrouve en effet deux lignes de section osseuse dont l'origine est évidemment traumatique : l'une, à son tiers supérieur, est longue de 20 ^{mm} au moins et se termine par des parcelles osseuses morcelées ; l'autre siège vers le milieu du pariétal, atteignant une longueur de 40^{mm}, et n'a lésé que la table externe de l'os ; de petits éclats limitent également ce coup de taille. Tout à fait caractéristique d'un coup de glaive asséné

de droite à gauche et un peu d'avant en arrière, par un assaillant placé derrière la victime, est l'incision en « fer de lance » que porte vers son milieu le pariétal droit. Elle s'ouvre en biseau sur un longueur de 52 mm ; ici encore l'os n'est entamé que dans ses couches superficielles. Une telle lésion ne peut s'expliquer que par un violent coup de glaive. Une entaille plus superficielle et plus limitée s'observe, un peu en arrière de la précédente au voisinage de la suture temporo-occipitale.

Les conséquences des lésions osseuses que présente le crâne au niveau de ses régions pariétales furent moins graves que le défoncement du front ; sauf de petits éclats ou des fractures à leurs extrémités, les coups de taille n'ont pas pénétré jusqu'au cerveau. Le cuir chevelu, et la coiffure peut-être, ont amorti ici les coups ; d'ailleurs la résistance osseuse est grande au niveau du pariétal ; quoi qu'il en soit, de telles lésions ne peuvent, elles aussi, résulter que de coups de glaives, coups qui ont été portés avec violence par des agresseurs se trouvant à côté de la victime ; ceux-ci se sont vraisemblablement retirés un peu en arrière d'elle, afin d'avoir du champ pour frapper ; les lésions pariétales ont dû produire de la commotion cérébrale avec syncope et chute, outre une hémorragie abondante.

L'analyse des diverses lésions traumatiques du crâne de S. Albert permet de préciser comme suit les phases de l'attentat, qui ont dû se succéder rapidement. Le complot n'est pas douteux ; au cours de sa promenade, Albert de Louvain est entouré par les trois chevaliers allemands, avec lesquels il entre en conversation ; à un signal convenu ceux-ci s'écartent de lui, tirent le glaive et lui portent chacun deux ou trois coups successifs ; l'un frappe de face, les deux autres de côté et en arrière de la victime ; seule la blessure frontale était fatalement mortelle ; l'évêque tombe et expire sans avoir le temps de crier ; suivent les violences exercées sur le cadavre qui est littéralement déchiqueté, ainsi qu'il est dit dans la *Vita*.

Il n'est pas possible, en tenant compte des diverses lésions relevées sur le crâne, de se figurer le combat autrement ; les coups de taille ont dû être portés en même temps et très rapidement ; le coup de glaive asséné au niveau du front qu'il défonça dut être le dernier ; il entraîna la chute et la mort rapide, sinon immédiate, de l'évêque.

Les vestiges de deux coups de taille au moins de chaque côté du crâne et la probabilité que le délabrement d'une partie notable du front résulte de deux ou trois coups successifs, établissent que les chevaliers allemands ont dû frapper à deux et plus probablement à trois reprises.

Cette hypothèse rend seule compte de toutes les lésions observées ; elles n'ont pu être faites que sur un homme debout ou à cheval ; on conçoit que, si le défoncement de l'avant du crâne s'était produit d'emblée, la chute du corps n'eût plus permis de porter les coups latéraux violents dont le crâne porte les traces.

La tactique adoptée par les assassins semble avoir été calculée en vue d'éviter une lutte bruyante. Ils ont voulu assommer leur victime d'abord, l'achever ensuite, et ils l'ont fait avec la cruelle sauvagerie qu'indique le récit de la *Vita*.

Résumons les déductions que permet de formuler l'étude du crâne : les agresseurs furent au nombre de trois ; ils se servirent de glaives ou de lourdes épées de combat. Deux ou trois coups successifs furent portés avec violence par chacun d'eux; la mort fut rapide et elle est résultée du défoncement du crâne à la région frontale, ce qui devait entraîner de graves lésions cérébrales. La disposition des coups de taille démontre que les agresseurs entouraient leur victime et qu'ils l'ont frappée alors qu'elle était debout ou plus vraisemblablement à cheval; l'examen des blessures montre qu'elle fut assommée et jetée à terre sans avoir eu le temps de se défendre ou de crier.

Peut-on se figurer une confirmation plus éclatante du récit du meurtre que donne la *Vita Alberti ?*

Un dernier point a été mis en évidence au cours de l'étude des ossements ; l'importance et l'étendue des suffusions hémorragiques que l'on y relève confirment la scène de carnage. « cadentem gladiis simul et cultris exceperunt.... totum corpus eius horrendo carnificio laniantes... Ipsum autem tredecim magnis vulneribus confoderunt [1]... cum membra simul non tenerent preter pellem [2]. »

[1] *M. G.*, t. c., p. 163.
[2] T. c., p. 165.

Si nous groupons l'ensemble des constatations anatomiques et médico-légales faites à Reims, en décembre 1920, au cours de l'examen des ossements extraits de la tombe, que des documents attentivement interprétés affirment être celle où fut inhumé jadis Albert de Louvain, nous constatons que, sans exception et sans la moindre réserve, elles permettent d'affirmer au nom de la science qu'il s'agit bien là des restes vénérables du saint martyr. L'âge, le sexe, la taille, la localisation et la nature des lésions ayant entraîné la mort, concordent étroitement avec les renseignements historiques que nous possédons à son sujet.

Une question subsidiaire assez intéressante peut se poser aujourd'hui : comment expliquer l'erreur incroyable commise en 1612 par les chanoines de la cathédrale ? Avaient-ils étudié au préalable les textes si précis relatant les conditions de l'inhumation et indiquant l'emplacement de la sépulture d'Albert de Louvain ? La chose est fort douteuse, sinon ils n'eussent pu ignorer qu'à l'endroit où se trouvait la Rouelle de S. Nicaise [1] deux corps avaient été ensevelis à deux siècles de distance.

Cette étude leur aura paru superflue et les chanoines se sont vraisemblablement contentés de faire creuser à l'endroit où, suivant la tradition, le corps du martyr avait été inhumé, c'est-à-dire à l'entrée du chœur à proximité de l'autel, où se célébrait le 24 novembre une messe anniversaire fondée par Henri I, duc de Brabant. C'est à cet endroit très probablement aussi que se récitait le *De Profundis* ; mais l'usure des dalles funéraires placées au XIIIe siècle lors de la reconstruction de la cathédrale et indiquant le nom de l'archevêque qui gisait là ne permettait pas de fixer d'une manière précise la place où S. Albert avait été enterré.

En effet, à cet endroit les maçons découvrirent, à une pro-

[1] Lors de la reconstruction de la cathédrale au XIIIe siècle, la Rouelle de S. Nicaise dut être enlevée ; selon un document de 1299, invoqué par M. Demaison en faveur de cette thèse, elle aurait changé de place à cette époque ; il est plus probable qu'elle fut maintenue dans le dallage de la nouvelle église, où elle devait demeurer très apparente. A une époque restée imprécise elle fut transportée dans le mausolée du chanoine Jean Quinart, dont la construction date de 1567.

fondeur de quatre à cinq pieds, une tombe de granit contenant le corps apparemment bien conservé d'un évêque, revêtu encore de ses ornements épiscopaux. «On eût dit que le corps était conservé et avait encore ses muscles ; mais dès qu'on y toucha, tout tomba en poussière ». Quelques jours après on enleva de cette tombe les ossements dont une grande partie était intacte, « les tempes étaient enfoncées ; on y voyait les traces du coup que le saint martyr avait reçu de ses meurtriers [1] ».

Le procès-verbal de l'exhumation dressé par les Drs Hernet et Testelet précise que les « tempes étaient cassées et fendues du côté de l'os que les médecins nomment *os petrosum* et y paraissait un coup de taille que le saint martyr aurait reçu quand il fut massacré [2] ».

L'examen attentif de ce crâne nous avait démontré, en 1905, que le temporal droit avait presque complètement disparu tandis qu'au centre de la région écailleuse du temporal gauche existait un orifice irrégulièrement ovalaire mesurant 48×14^{mm} ; les bords en étaient fissurés et fracturés, d'aspect traumatique ; on retrouvait en outre à l'intérieur du crâne une tâche pigmentée, au niveau de la fosse cérébrale gauche de l'occipital, à l'endroit où devait venir se collecter un épanchement hémorragique, consécutif à une fracture de la tempe gauche, le blessé étant étendu sur le sol ; à cette région s'observait nettement une plaque de pigmentation sanguine brunâtre, écaillée par places (92×75^{mm}).

Quant à l'orifice traumatique lui-même, qui occupait le centre du temporal gauche, il avait un aspect très différent de celui que présentaient les os du crâne et de la face émiettés par la désagrégation du tissu osseux.

A la vue de ce crâne brisé, portant si visiblement une lésion traumatique, aucun doute ne pouvait subsister dans l'esprit des chanoines — en admettant qu'il s'en soit produit — sur l'identité du corps retrouvé à l'endroit même où depuis des siècles l'on disait des messes commémorant le martyre de S. Albert.

[1] J. David, *Histoire de S. Albert de Louvain évêque de Liége* (Tournai, 1848), p. 123.

[2] C. de Rebreviettes, op. c., p. 409.

Ainsi s'explique très naturellement l'erreur du chapitre de Reims, substituant au corps de l'évêque de Liége assassiné celui d'un archevêque de Reims, Odalric, inhumé deux siècles auparavant.

Il nous a paru intéressant de rechercher l'explication de la coïncidence anatomique étrange qui facilita l'erreur commise en 1612. Quelle est la nature des lésions traumatiques que révèle l'examen du crâne d'Odalric ?

L'étude des documents historiques relatifs à son épiscopat a donné fort peu de résultats ; elle ne fournit notamment aucune indication sur la cause de sa mort. Nous ne connaissons même pas la date exacte de son décès ; force nous est donc d'envisager les diverses suppositions qui peuvent être formulées pour expliquer la perforation de son crâne.

La première qui se présente à l'esprit est celle d'une mort violente. Mais peut-on admettre qu'un attentat criminel soit resté ignoré des historiens de la fin du Xe siècle ou ait été négligé par eux ? La chose est peu vraisemblable. Remarquons toutefois qu'en ces époques troublées, d'ardentes compétitions et intrigues s'agitaient autour du siège épiscopal de Reims et qu'Odalric fut précisément élu « pour ramener la paix dans ce diocèse disputé » ; en outre il était chancelier de France ; l'hypothèse d'une mort violente n'est donc pas à rejeter à priori. Plusieurs armes ont pu fracasser le crâne et y produire les destructions que nous avons décrites ; la masse d'armes, la hache, le marteau, voire même la dague sont capables de défoncer la tempe.

Une autre interprétation des lésions peut être formulée ; la mort accidentelle d'Odalric, à la suite d'une chute de cheval par exemple, ou d'une chute d'un endroit élevé, chute sur le côté gauche du crâne ; un tel accident eût pu lui défoncer la tempe.

L'effritement ultérieur de l'os fracturé, à la suite de la désagrégation cadavérique, a pu donner, au bout d'un certain nombre d'années, l'aspect que présentait la tempe gauche du crâne d'Odalric. La trace sanguine intra-cranienne s'expliquerait aussi dès lors par l'hémorragie consécutive à la fracture cranienne.

On peut admettre d'ailleurs que la chute d'Odalric ait eu pour cause première une attaque d'apoplexie ; nous avons

eu l'occasion d'observer un cas médico-légal de ce genre ; l'autopsie d'un cadavre, trouvé au bas d'un escalier, le crâne fracturé, démontra qu'il ne s'agissait nullement ainsi qu'on le soupçonnait d'un accident ou d'un crime, mais bien d'une chute ; celle-ci était la conséquence d'une apoplexie cérébrale grave, avec hémorragie ventriculaire, ayant dû entraîner une issue fatale presque immédiate.

Une mort naturelle ou accidentelle peut donc à la rigueur rendre compte de la fracture, avec perforation de la région temporale, constatée sur le crâne d'Odalric.

On peut se demander si la désagrégation naturelle du squelette ne suffit pas, à elle seule, à expliquer cette lésion attribuée à un traumatisme. Dans notre étude de 1907 nous avons développé les raisons anatomo-pathologiques qui permettent d'exclure en quelque sorte cette hypothèse ; résumons-les en disant que les caractères de l'orifice de perforation sont nettement traumatiques et bien distincts d'aspect des nombreux foyers de désagrégation osseuse que présentait le crâne. Au surplus comment expliquer dès lors la pigmentation sanguine de la fosse cérébrale gauche de l'occipital [1] ?

Reste une dernière hypothèse que nous ne signalons que pour en démontrer l'invraisemblance absolue, et aussi parce qu'elle nous a été objectée ; nous nous excusons de la reproduire en raison de son caractère spécial.

Constatant, lors de l'exhumation du corps retrouvé à l'endroit de la sépulture présumée de S. Albert, que le crâne ne portait pas de traces de l'attentat criminel, si minutieusement décrit dans la *Vita Alberti*, les chanoines ou les médecins les auraient créés artificiellement à l'aide d'un instrument contondant. Invraisemblable déjà, l'hypothèse ne peut être retenue, car pas plus que la précédente, elle ne saurait rendre compte de la trace hémorragique retrouvée dans la cavité cranienne.

D[r] Louis Vervaeck.

[1] Pour des raisons analogues on doit exclure l'hypothèse d'une perforation accidentelle de la tempe, lors des opérations d'exhumation ; la conservation apparente du corps d'Odalric est intéressante à rappeler à cet égard.

LES RELIQUES
DE S. FRANÇOIS XAVIER
ET LEUR HISTOIRE

Le 3 décembre 1552, S. François Xavier mourut dans l'île de Sancian, près de Canton (Chine). De là, le corps de l'apôtre, encore intact, fut transporté à Malacca, en 1553, puis à Goa [1], en 1554. Il y est encore conservé actuellement, dans l'église du Bon Jésus, et c'est par milliers que les pèlerins de toutes les régions de l'Inde et des pays avoisinants viennent l'honorer.

Voici les différentes parties qui furent séparées du corps du saint au cours des temps :

1° Un lambeau de chair, de la largeur d'un doigt, découpé du bas de la cuisse, un peu au-dessus du genou, sur la partie extérieure, à Sancian, en février 1553 [2]. Perdu.

2° De la chair et du sang extraits du côté gauche de la poitrine. Le lendemain matin du transfert du corps dans le collège Saint-Paul, à Goa, le 17 mars 1554, le docteur Cosme Sarayva et le docteur A. Ribeiro procédèrent à un examen du corps du saint. Sur la demande de Sarayva, le frère Joao Bravo S. I. et son confrère Antonio Diaz plongèrent leur doigt dans une ouverture qui se trouvait au côté gauche de la poitrine de Xavier, sous la région du cœur, et il en sortit une espèce d'onguent rouge compact (selon A. Diaz), un mélange de chair et de sang (selon J. Bravo), du sang aqueux (selon Sa-

[1] Au sujet des différents lieux où a reposé, à Goa, le corps du saint, voir F. de Souza S. I., *Oriente conquistado* (Bombaim, 1881 ; réimpression de l'édition de 1710), P. 1, c. IV, d. 2, § 4 ; A. Brou S. I., *Saint François Xavier* (Paris, 1912), t. II, p. 383, n. 1.

[2] *Monumenta Xaveriana* (Matriti, 1912), t. II, pp. 796, 910.

rayva). Pour rendre la liberté à leurs doigts, les confrères du saint les essuyèrent sur la page d'un livre. Celle-ci en garda une tache comme d'un onguent, et,au témoignage de Teixeira, en 1580, cette tache y était encore conservée [1]. Perdu.

3° Le petit orteil du pied droit. Pendant l'exposition du corps (16-18 mars 1554) dans l'église du vieux collège Saint-Paul, à Goa, une dame distinguée, Isabelle de Carom, détacha, en mordant, l'orteil et le conserva comme relique [2]. A sa mort, elle restitua aux jésuites de Goa une partie de son trésor. Cette relique figurait du temps du P. F. de Souza (1697) dans les processions [3]. C'est cette relique également que l'on avait, dans la suite, l'habitude d'offrir à baiser aux fidèles, lorsqu'il n'y avait pas d'exposition. Lorsque la duchesse de Villahermosa restaura, avec une libéralité princière, le château natal de Xavier, elle obtint par l'intermédiaire du Saint Père le pape Léon XIII, cette précieuse relique, qui, en 1902, fut transportée en triomphe au château de Xavier [4].

Quant à l'autre moitié, la famille d'Isabelle de Carom la conserva pour elle. Après la mort d'Isabelle, elle se transmit comme héritage, dans cette famille, jusqu'à nos jours. En 1697, elle appartenait à A. de Souza Coutinho, à Goa [5]. En 1757, l'ex-gouverneur général de l'Inde, Don Luis Caetano d'Almeida, légua la relique à son fils Don Lopo José d'Almeida Pimentel, qui la possédait encore en 1782. En 1859, elle se trouvait à Lisbonne en la possession du seigneur Don Luis Caetano de Castro e Almeida Pimentel de Siqueira e Abreu [6].

D'après une communication écrite, adressée du château de Xavier, en 1911, et fondée sur la relation d'un jésuite, qui entendit de la bouche de ses confrères l'histoire de la relique, à Goa, la relique conservée à Xavier serait une phalange du gros orteil du pied droit, que l'on avait repris à Mme de Carom, immédiatement après le vol.

[1] *Mon. Xav.*, t. II, pp. 910-12, 190, 209-10, 266-67, 810.

[2] *Mon. Xav.*, t. II, pp. 454, 453, 491, 511-12.

[3] *Oriente conquistado*, P. 1, c. IV, d. 2, § 5 ; *Mon. Xav.*, t. II, p. 454.

[4] *Mensajeiro del S. Corazón de Jesús*, Bilbao, déc. 1902.

[5] *Oriente conquistado*, l. c.

[6] *Jornal do Commercio de Lisboa* N° 1877, cité dans F. N. Xavier, *Resumo historico de S. Francisco Xavier* (Nova-Goa, 1861), p. 532-37.

4º Cheveux du saint. En 1556 le collège Saint-Paul, à Goa, possédait un reliquaire contenant quelques cheveux du saint[1]. Perdu.

5º Le bras droit. Sur l'ordre du général de la Compagnie, le bras droit du saint fut séparé du corps, le 3 novembre 1614. L'avant-bras fut transporté à Rome, en 1615, et il est conservé depuis lors dans l'église du Gesù. L'autre partie du bras fut partagée entre les collèges de Cochin et de Malacca ; les deux tronçons furent perdus, probablement lors de la prise de ces villes par les Hollandais (1663 et 1641) [2].

[1] *Mon. Xav.*, t. II, p. 405-406.

[2] « Lorsque le général Aquaviva demanda le bras, il fallut ouvrir le cercueil. Le P. provincial Francisco Vieira ordonna donc d'ouvrir celui-ci, le 3 novembre 1614. J'étais présent avec d'autres Pères, et il enleva le bras droit tout entier avec la main et les doigts, qui étaient desséchés (mirrados). Le P. Sebastian Gonsalvez [l'homonyme de l'auteur], le recteur du noviciat, ayant été député par la province pour se rendre, cette année-là, à Rome, emporta [la relique] avec lui. » Voilà ce que relate le P. Seb.Gonsalvez S.. I, dans son histoire manuscrite terminée en 1614 (*Historia Societatis in Indiis Orientalibus*, lib.V, c. 9). Bartoli note que ce n'est que l'avant-bras qui vint à Rome (*Asia*, P. 1, lib. IV, c. 26).De Souza parle des deux reliques envoyées à Cochin et à Malacca, mais prétend à tort que ce sont des tronçons de l'avant-bras, et que la partie supérieure du bras est arrivée à Rome (*Oriente conquistado*, P. 1, c. IV, d. 2, § 4). La relation qu'on lit dans Jouvency (*Hist. Soc. Iesu*, Romae, 1710, P. V, lib. 15, § 8) au sujet des prodiges (tremblements de terre, épanchement de sang) qui eurent lieu lors de l'amputation du bras, n'est pas historique. La légende de l'épanchement de sang repose assurément sur une méprise. Voir la lettre du P. S. de Figueiredo S. I. envoyée de Goa, le 25 novembre 1614 (*Mon. Xav.*, t. c., p. 143), et son altération, dans Cros, *S. François de Xavier, Documents nouveaux* (Paris, 1903), p. 514 et dans Brou, qui le suit (*S. François Xavier*, Paris, 1912, t. II, p. 404) : tous deux attribuent la lettre à Monteiro. Plus tard on prétendait même savoir que des linges avaient été imbibés de ce sang et envoyés à Philippe II, qu'une fiole contenant le sang avait été apportée, en même temps que le bras, à Rome, d'où elle était parvenue aux jésuites, à Paris, rue de Sèvres, 35 (S. Daurignac-L. Clarus, *Geschichte des hl. Franz von Xavier*, Frankfurt a. M. 1865, p. 409 et N. Greff S. I., *Leben des hl. Franziskus Xaverius*, Einsiedeln, p. 204, note). D'après d'autres légendes, lors de l'amputation du bras, le sang s'échappa en telle abondance qu'on put le recueillir dans des fioles en argent et le faire parvenir à beaucoup d'églises qui désiraient posséder des reliques du saint (*Lebensgeschichte des hl. Franz Xa-*

Une autre partie du bras droit fut apportée de Goa à Macao, en 1619, par le P. G. de Mattos S. I. C'était un fragment d'humérus, long de cinq pouces. Au début de 1620, ce fragment d'os était déjà enfermé dans un reliquaire d'argent en forme de bras, et en 1906, il se trouvait au séminaire San José, à Macao [1].

De la relique du bras, à Rome, dès son arrivée, on prit différents fragments qui furent distribués en don. De là proviennent entre autres la relique de Malines [2] et celle de Cologne [3].

ver, München, 1838, t. II, p. 331). Le linge imbibé de sang qui fut envoyé à Philippe II, lors de l'amputation du bras, à ce qu'on dit, ne serait-il pas plutôt le linge qui recouvrait le cou du cadavre (linteum, quod eius collo erat alligatum, rubente adhuc cruore conspersum), que le P. F. M. Mastrilli S. I. obtint à Goa, en 1635, en même temps que les ornements sacerdotaux et les reliques *ex visceribus* du saint ? Mastrilli est mentionné plus tard seulement avec ces dernières reliques. Aussi y a-t-il quelque raison pour supposer qu'il envoya à la reine ce linge en même temps que les ornements sacerdotaux *(R. P. M. Mastrilli e Soc. Iesu... iter in Indiam*, Antverpiae, 1637, p. 63 ; cf. F. S. Goffredo S. I. *Vita del V. P. M. F. Mastrilli*, Napoli, 1910, p. 175). Un lambeau *ex sudario S. F. Xaverii* se trouve, depuis un temps immémorial, au château de Xavier.

[1] L. Michel S. I., *Vie de S. François Xavier* (Paris, 1908), p. 508, n. 1. et *Ms. Epistolae Iaponicae* 1616-1622, fol.255. — « A pá do braço » dit à tort de Souza, à propos de cette relique *(Oriente conquistado*, P. I, c. IV, d. 2, § 4).

[2] Le P. Ch. Scribani, provincial de la province flandro-belge, qui séjournait à Rome, en 1615, emporta la relique en Belgique. Après sa mort, le trésor échut à son fidèle infirmier, le frère C. Corneli (1629). En 1659, l'église de la maison du noviciat, à Malines, reçut du frère la relique ; c'est de là, qu'après la suppression de la Compagnie de Jésus, elle fut transportée dans l'église Saint-Rombaut, où elle est conservée actuellement. J. F. Kieckens S. I., *La Dévotion à St François Xavier* (Bruxelles, 1896), pp. 30-31, 123.

[3] Image dans *Die katholischen Missionen* (Freiburg i.B., 1917-1918), p. 53. Le P. général Vitelleschi fit don de la relique à la reine de France Marie de Médicis, comme le prouve l'inscription du reliquaire. C'est une esquille d'os, de 11 mm. de longueur, que la princesse reçut probablement avant sa chute (1617), en tout cas avant 1620, car, le 8 mai 1620, Vitelleschi écrit au recteur du collège de Pampelune, qu'il lui est, malheureusement, impossible d'envoyer de Rome, aux solliciteurs de là-bas, une relique de Xavier : le bras, dit-il, est déjà en-

En 1665, le prince-évêque Ferdinand von Fürstenberg, grand dévot de Xavier et grand ami des missions, obtint, sur sa demande, du général de l'Ordre, « d'importantes reliques *de sacro osse, praecordiis et velo* [c'est-à-dire du voile] dans lequel était enveloppé le bras du saint ». Il les fit enfermer dans un bras d'argent et transmettre au collège des jésuites, à Paderborn. En 1847 le reliquaire fut volé. Aussi, depuis 1855, les reliques se trouvent dans un reliquaire en forme de bras, moins précieux, dans l'ancienne église des jésuites (église Saint-Marc) à Paderborn [1].

Les reliques plus petites *ex osse, ex ossibus, ex brachio,* qui sont plusieurs fois mentionnées, pourraient provenir directement ou indirectement de la relique du bras, à Rome [2].

Des reliquaires en forme de bras sont signalés en différents endroits. Parfois ils contenaient une relique du saint [3], parfois cependant ils ne renfermaient que de la soie qui avait touché la relique du bras, à Rome [4].

L'exposition d'un « bras miraculeux » du saint, dans l'église paroissiale d'Oberdorf (Allgau) nous est signalée par la

châssé dans de l'argent de telle sorte qu'il n'est plus possible de rien enlever (*Mon. Xav.*, t. II, p 686). Lors de son séjour à Cologne, Marie de Médicis fit don de la relique au collège des jésuites de cette ville. C'est dans leur ancienne église, l'église de l'Assomption, qu'elle se trouve encore aujourd'hui.

[1] W. Richter, *Die Jesuitenkirche zu Paderborn* (Paderborn, 1892), p. 16.

[2] Ainsi, peut-être, la relique d'Anvers proviendrait-elle de la relique du bras à Malines ? Cf. Michel, *Vie de Saint François Xavier*, p. 507, n. 1. F. X. Passari, archevêque de Larissa, fit don d'une relique *ex ossibus*, en 1795. Elle parvint à Sierre, dans le canton du Valais. E. A. Stückelberg, *Geschichte der Reliquien der Schweiz* (Zürich, 1902), t. I, n. 2759. Une relique « de la chair du bras de S. François Xavier » appartenait en 1800 à G.B. Rasi, consul général du roi de Sardaigne près le Saint-Siège. Bouhours-Rasi, *Vita di S. F. Saverio* (Roma, 1824), t. I, p. xiii, note d.

Vers 1753, l'église de Levoncourt, en Suisse, obtint pour son autel de S. François Xavier, une particule de son corps et une image de son bras, qui avait touché la relique de Rome. Stückelberg, op. c., t. I, nº 2702.

[3] Comme, par exemple, le reliquaire de l'ancienne église des jésuites, à Aschaffenbourg, en Bavière.

dédicace de l'opuscule *Der Wunderthätige Franciscus Xaverius* (Mindelheim, 1728), p. 5.

6° L'ablation des parties internes (avant 1636). Lorsque les États de Navarre avec le vice-roi à leur tête, ainsi que la ville, le chapitre et le recteur du collège des jésuites, de Pampelune, et le châtelain de Xavier demandèrent des reliques du saint, Vitelleschi leur écrivit en 1620, qu'il lui était malheureusement impossible de leur envoyer des reliques de Rome, car le bras était déjà enchâssé dans de l'argent, mais qu'il avait écrit au Portugal pour obtenir des reliques [1]. La lettre du général de l'Ordre ne resta pas sans effet. Une première conséquence fut probablement l'envoi des petites reliques *ex praecordiis, ex sudario* et d'une troisième, qui n'est pas précisée davantage, conservées « depuis un temps immémorial » au château de Xavier. En tout cas, depuis lors, nous entendons souvent parler de reliques des parties intérieures du corps du saint, dénommées reliques *ex praecordiis, ex intestinis, ex carne, ex visceribus.*

Le P. J. de Machault S.I. écrit dans sa *Relation des Missions... dans les Indes Orientales* (Paris, 1659, p. 117 et suiv.) que les « entrailles » et autres parties nobles du corps avaient été réunies à Goa, en une seule masse dont on distribua des reliques, qui [déjà en 1659 !] étaient disséminées dans le monde entier. C'est peut-être à la suite de la lettre du général Vitelleschi que les organes intérieurs furent détachés pour être distribués en petites reliques aux solliciteurs qui surgissaient de tous côtés.

Lorsque Mastrilli aborda à Goa, en 1635, on y conservait déjà des *intestina* du saint, dans un simple coffret ; Mastrilli obtint, comme souvenir, quelque chose du contenu de ce coffre. En outre, Mastrilli avait déjà rapporté d'Europe une relique de Xavier [2].

Avant le départ de Mastrilli, Vitelleschi avait fait don d'une

[1] *Mon. Xav.*, t. II, p. 684-86.

[2] Goffredo, op. c., pp. 175 et 158. Le 10 mars 1638, Mastrilli écrivit de Goa au P. général : « Lorsque j'étais à Rome, je voulais demander à votre Paternité l'autorisation de me faire donner une relique des parties intérieures de ce saint (alcuna reliquia dell'interiore), que l'on conserve, séparées, dans un coffret japonais.... Ainsi se-

relique *ex carne S. F. Xaverii*, au P. J. R. Ziegler S. I. confesseur du prince électeur de Mayence réfugié à Cologne, qui rapporta de Rome cette relique, entre 1625 et 1634. En 1638, elle fut enchâssée dans la partie antérieure du buste en argent, fait à cette intention, qui se trouve encore de nos jours, avec cette relique, dans l'église de l'Assomption, à Cologne [1].

Comme Mastrilli en 1635, le P. A. Meczinski S. I., qui fut martyrisé dans la suite, avait emporté, durant sa traversée vers les Indes, une relique de Xavier [2].

Dans la suite, il est plus d'une fois question de dons du même genre. Le manuscrit de l'*Inventario delle SS. Reliquie che sono nel Noviziato di S. Andrea* (Rome) de 1729 signale quatre reliques de Xavier : une relique *ex praecordiis*, don du Fr. Girol. Saui, une seconde relique *ex praecordiis*, dont le donateur est inconnu, et deux reliques *ex cinere S. Francisci Xaverii*, l'une donnée par le P. général Vitelleschi (1615-1645), l'autre par l'assistant de Portugal, le P. A. do Rego (1683 et suiv.)

Une relique *ex visceribus* fut envoyée de Goa,le 21 décembre 1667, par le P.T. Parisiani S. I. à son ami Paolo Segneri S. I., le célèbre prédicateur, grand dévot du saint [3] ; une autre relique, également *ex visceribus*, est signalée en 1682, dans l'église Saint-Étienne, à Goa [4]; et l'auteur de la lettre annuelle de la province de Goa, en 1675, fait remarquer qu'il possède une relique de Xavier, qui avait appartenu précédemment au seigneur Francisco da Cunha, et qui lui avait été remise, comme don, par le P. Antonio Valle S. I., préfet du séminaire [5].

Au XVIII[e] siècle également, il est encore question de dons de reliques de ce genre. En 1739, le général de l'Ordre envoya

ra propagée la dévotion à ce saint, sans qu'on touche à son corps. Jusqu'à présent ces entrailles (entrañe) sont cachées, en sorte que personne ne les voit ni n'en sait rien. » (Ms. *Autographa Martyrum*, fol. 287. Original.)

[1] Aeg. Gelenius, *De admiranda magnitudine Coloniae* (Col. Agrippinae, 1645), p. 511. Image dans *Die kath. Missionen*, 1917-18, p. 51.

[2] Meczinski au P. O. Pensa, de Goa, le 20 février 1634. Ms. *Autographa Martyrum*, fol. 7. Original.

[3] Ms. *Epistolae Brasil., Goan. Malab.* 1565-1777, fol. 42.

[4] Ms. *Goan. Hist.* 1660-1699, fol. 174.

[5] Ibid., fol. 120.

à Munich une relique *ex praecordiis*, qui fut enchâssée dans le buste du saint et qui se trouve encore dans l'église Saint-Michel, sur l'autel de S. François Xavier [1]. Le Général fit don d'une autre relique au collège de Cologne, en remplacement de la dizaine du chapelet de Xavier qui avait été cédée au roi de Pologne (vers 1742) [2].

Les reliques *ex visceribus* que Mastrilli emporta de Goa, en 1636, ont une histoire spéciale.

Georges Schurhammer S. I.

[1] Cf. l'authentique d'après les indications du préfet d'église, le P. Werner, 1835. Archives de l'église.

[2] *Provinzialsregesten der Niederrheinischen Provinz*. Provinzarchiv, A. 10, p. 730. Les manuscrits cités sont la propriété de l'Ordre.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

N.B. Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

1. — * Bernardinus a Palma Arborea. *Commentarium historicum in universum Romanum martyrologium in duodecim volumina distributum.* Vol. I-VI. Romae, Typ. Instituti Pii IX, 1910-1914, 6 vol. in-8°, 189, 181, 225, 236, 318, 325 pp.

L'auteur consacre à chacun des saints nommés dans le martyrologe une notice suivie d'une bibliographie. Les notices, d'une demi-page en moyenne, font connaître le saint et sa caractéristique traditionnelle, sur laquelle le P. Bernardin énonce parfois quelques réserves, sans se livrer à une discussion approfondie, que son plan lui interdit. Dans la bibliographie nous ne rencontrons guère que des auteurs très connus : Baronius, les Bollandistes, Mabillon, Ferrari, Tillemont, Fleury, Assemani etc. Le travail a été rédigé visiblement dans une bibliothèque fournie des bons livres du XVIIe et du XVIIIe siècle. Des recherches plus récentes il n'a guère été tenu compte, car on hésiterait à dire que Moroni suffise pour représenter les derniers progrès de l'hagiographie. La publication, parvenue au terme du second semestre, a été interrompue par la guerre. Nous ignorons si elle sera poursuivie. H. D.

2. — * Rudolf Pfleiderer. *Die Attribute der Heiligen. Ein alphabetisches Nachschlagebuch zum Verständnis kirchlicher Kunstwerke.* Zweite Auflage. Ulm, H. Kerler, 1920, in-8°, VII-205 pp.

La première édition de cet ouvrage a été annoncée ici-même (*Anal. Boll.*, XVII, 436). Le succès qu'il a obtenu montre assez que les questions d'iconographie religieuse n'ont pas cessé d'intéresser le public. On s'en occupe assez pour qu'il eût été légitime d'attendre de l'auteur un remaniement complet de son premier travail. Il n'a pas cru devoir prendre cette peine. Les correc-

tions de l'*errata* de la première édition ont été transportées dans le texte. Je n'ai pas constaté d'autres améliorations. H. D.

3. — * *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* publié sous la direction de Mgr Alfred BAUDRILLARD, R. AIGRAIN, P. RICHARD et U. ROUZIÈS. Fascicule XIV, Ani-Antioche. Paris, Letouzey et Ané, 1921, p. 385-672.

Comme toutes les précédentes, cette livraison nous apporte une liste des plus fournies de noms de lieux et de personnes, parmi lesquels sont perdus d'autres noms qu'on ne songera pas toujours à y chercher. Les notices, confiées à un grand nombre de collaborateurs, sont de valeur très inégale. Quelques-unes appellent des corrections, ou au moins des observations. Voici par exemple celle de Mgr Anthonis, évêque auxiliaire de Malines, qui n'a laissé d'autre souvenir que d'avoir aidé le Cardinal Deschamps et son successeur dans l'administration du diocèse. Il faudra donc que tous les évêques auxiliaires de la chrétienté prennent place dans le Dictionnaire ? Or vouloir dresser la liste de ceux qui sont les plus intéressants pour l'historien, je veux parler des évêques suffragants du moyen âge, c'est s'engager à entreprendre un travail préliminaire énorme, qui certainement n'a pas été fait. Au nom du coadjuteur de Malines, on a libéralement accolé la particule nobiliaire. Ce respectable prélat s'appelait Anthonis tout court. Il n'est pas né le 26 décembre (à Anvers), mais le 26 septembre 1822. Son siège épiscopal, *in partibus*, est désigné comme étant celui de Constantia en Arabie. Voilà tranchée sans preuves une question fort controversée. Le P. V. De Buck, dans un article publié précisément à l'occasion du sacre de Mgr Anthonis (dans la revue *Précis Historiques*, 1868, p. 277-89), a fait voir qu'il est difficile de choisir entre les divers évêchés orientaux du nom de Constantia. Cet exemple suffit à montrer combien est rude la tâche assumée par les auteurs du Dictionnaire et à calmer les impatiences de ceux qui voudraient à tout prix passer à la lettre suivante. A noter encore une irrégularité dans l'ordre alphabétique : ANNUNCIAÇÃO *(Miguel da)* devrait être classé à MIGUEL. H. D.

4. — * Paul MASSON. *Éléments d'une Bibliographie française de la Syrie.* Paris, Éd. Champion, 1919, in-8°, XIX-528 pp.

Une bibliographie, même incomplète, est un secours assuré d'être reçu avec reconnaissance. On ne lui demande que d'être suffisamment exacte et de n'être pas construite sur un plan ambitieux ou pédan-

tesque, qui la condamne d'avance à n'être qu'un fatras inutilisable. Celle que M. Masson offre au public n'a pas la prétention d'être parfaite. Son auteur le déclare très clairement dans le titre modeste qu'il lui a donné, et plus clairement encore dans les deux « avertissements », où il s'étend, avec insistance, sur les conditions défavorables qui ont été imposées à son travail. Plusieurs de ces difficultés ont trait à des détails pratiques dont personne ne sourit plus, aujourd'hui que tout le monde a eu l'occasion d'apprendre à compter avec ces embarras vulgaires. Mais d'autres difficultés menaçaient plus directement le côté scientifique de la publication. M. M. en fait un tableau duquel il ressort que Marseille, où il a composé son livre, n'est point le paradis des bibliographes. En d'autres circonstances, il eût été relativement aisé de suppléer à l'insuffisance des ressources locales en recourant à des bibliothèques mieux outillées ou en y déléguant un collaborateur. Mais le temps aussi a manqué pour organiser et coordonner ces recherches. L'ouvrage devait être prêt à date fixe, pour le Congrès Français de la Syrie, qui a tenu ses assises du 3 au 5 janvier 1919. Il a donc fallu se contenter des matériaux trouvés sur place ou dans un rayon limité. Le lecteur est, du reste, très loyalement averti, que la bibliographie rassemblée par M. M. est incomplète, et qu'elle est, en grande partie, de seconde main.

Ce qui nous paraît surtout donner prise à la critique ou du moins appeler quelques réserves, ce ne sont pas tant ces défectuosités d'exécution, que les principes d'après lesquels le sujet a été délimité. Le plan d'une bibliographie demande à être longuement mûri. Celui-ci ne l'a pas été avec assez de loisir, et il semble que l'auteur lui-même ait hésité devant certaines conséquences auxquelles il se voyait conduit. D'après le sous-titre, le répertoire devrait s'étendre à peu près à tous les ordres de connaissances qui peuvent être spéciales à un pays : géographie, ethnographie, histoire, archéologie, langues, littératures, religions. Comme d'autre part la Terre-Sainte est censée appartenir à la Syrie, il s'ensuit que les études bibliques, avec leur cortège de disciplines auxiliaires, rentrent de plein droit dans le programme de M. M. L'auteur paraît avoir senti trop tard le poids du fardeau qu'il s'était mis sur les bras. C'est du moins ce que l'on croit entendre à travers les raisons peu convaincantes par lesquelles, dans son « second avertissement », il explique pourquoi les études d'exégèse « ne peuvent sans dommage être séparées de l'ensemble des travaux relatifs aux choses syrien-

nes » (p. XIII-XIV). La preuve que cette séparation n'est pas si impraticable, c'est que le lecteur la fera d'instinct, en recourant, pour tout ce qui concerne l'exégèse et la critique bibliques, à des répertoires spéciaux, nécessairement plus sûrs et mieux informés.

Du point de vue ordinaire de l'érudition, on ne voit pas d'abord à quoi peut servir une bibliographie « française » de la Syrie. Mais le livre de M. M., publié sous les auspices de la Chambre de Commerce de Marseille, en prévision du Congrès de Versailles, ne se cache pas d'être un plaidoyer en faveur des droits historiques de la France dans le Levant. L'auteur ne s'est pas cru permis d'enrôler des étrangers (peut-être malgré eux) pour une campagne, qui ne prétend pas à servir d'abord les intérêts de la science ; — du reste, peut-on encore dire aujourd'hui que la science ne connaît pas de frontières ? Il a donc décidé en principe de n'admettre que les travaux d'auteurs français. « Sauf erreur, on a rejeté les ouvrages écrits en français par des Suisses ou des Belges wallons, qui figurent souvent dans les bibliographies françaises, quoique parus en Belgique ou en Suisse » (p. XI). Une exception est faite pour « les travaux d'étrangers, publiés chez des éditeurs français ou dans des revues françaises ». Rien de plus légitime ; seulement, il ne faudrait pas donner à entendre que cette tolérance est à peu près sans effets pratiques. Par la porte ainsi entr'ouverte, les étrangers sont rentrés en foule : allemands, anglais, arméniens, belges wallons, belges flamands — puisque l'auteur fait cette distinction, — chaldéens, druses, grecs, italiens, maronites, roumains, que sais-je encore ? dont les écrits n'ont souvent de français que le titre, à moins que ce titre aussi ne soit postiche. Il est peu de pages de la *Bibliographie* qui ne donne asile à un ou deux de ces métèques. D'autres intrus venus de plus loin ont sauté deux ou trois barrières pour pénétrer dans l'enceinte réservée. Nous y avons remarqué au passage des articles d'auteurs belges, parus dans la *Revue Bénédictine*, la *Revue d'Histoire ecclésiastique*, la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, voire dans la *Byzantinische Zeitschrift* (N° 3573). Ce ne sont point les seuls qui aient trompé le contrôle. Que vient faire dans une bibliographie de la Syrie, un article, même traduit, du Cardinal Newman, sur l'inspiration de l'Écriture (N° 2854) ? ou celui de Mgr Duchesne sur le massacre des chrétiens himyarites (N° 2981)? En compensation, le livre du même auteur sur les *Églises séparées* (Paris, 1896) a été oublié, bien qu'il apporte une large contribution à l'histoire religieuse de la Syrie. Oubliée pareillement, la traduction française

de l'*Histoire du commerce dans le Levant*, de W. Heyd, par Furcy Reynaud, publiée à Leipzig, il est vrai (1885), mais sous le patronage de la Société de l'Orient latin.

En insistant sur ces détails, nous restons encore bien loin des sévérités que l'auteur lui-même prodigue à son œuvre. Il faut rendre cette justice à M. M. qu'il n'a pas dissimulé après coup les difficultés insurmontables de l'entreprise dont il s'est chargé à son corps défendant et presque par dévouement patriotique. Nous souhaitons que le résultat principal qu'il avait en vue ait répondu à ses efforts. Celui qu'il nous est uniquement permis de considérer ici est loin d'être décourageant pour un chercheur. Il était impossible d'improviser mieux en si peu de temps. Grâce aux bonnes tables et à l'index méthodique dont elle est pourvue, la *Bibliographie Française de la Syrie* permettra de s'orienter rapidement dans un côté au moins des questions ressortissant à son objet. Elle offre surtout un moyen commode d'abréger et de simplifier les citations. Mais comme d'autres répertoires du même genre, elle aura peut-être plus souvent l'honneur d'être pillée par des gens pratiques qui ne s'en vanteront pas.

P. P.

5. — *Mélanges de la Faculté Orientale de l'Université Saint-Joseph*, à Beyrouth (Syrie), t. VII, 1914-1921, deux vol. in-8°, 448 pp., 40 planches, figures.

La Faculté Orientale de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth, brusquement fermée par la guerre, ne se rouvrira pas, et ses *Mélanges*, qui s'étaient si rapidement fait une place distinguée dans le monde de l'érudition, vont désormais se continuer sous un nouveau titre. Le t. VII, sur lequel se clôt l'ancienne série, était en partie imprimé à l'automne de 1914. Après une interruption de presque sept années, il a été terminé sous une autre direction, car le R. P. Louis Ronzevalle qui en avait commencé la publication a été emporté par la maladie, le 2 avril 1918. On peut en croire son successeur anonyme quand il déclare que l'achèvement de ce volume a rencontré des difficultés considérables. Le succès a largement répondu à son effort. C'est à peine si, à partir de la feuille 23, un abaissement de la qualité du papier permet de remarquer que, dans l'intervalle, l'Imprimerie Catholique a failli être balayée par le cataclysme universel. Il faut y regarder d'assez près pour remarquer même cette différence. Dans la valeur scientifique des travaux, il n'y en a pas, sauf peut-être que la parfaite correction typographique est devenue là comme ail-

leurs un souvenir de l'âge d'or. Des articles qui composent ce beau volume, la plus grande partie sont, cette fois encore, consacrés à l'archéologie et à la philologie arabe. De notre point de vue spécial, nous y relèverons les *Inscriptions de Cappadoce et du Pont* par le P.G. de Jerphanion (p. 1-22) : 31 inscriptions dont une ou deux seulement sont distinctement chrétiennes (p. 14, le P. de J. mentionne une source chaude appelée Terzi Hammam, à une demi-heure à l'est du village de Terzi, laquelle source pourrait être le θέρμα des Actes de S. Eutrope, plutôt que Ělĕ Sou). Les *Inscriptions grecques de Beyrouth* recueillies et commentées par le lieutenant du Mesnil et le P. Mouterde (p. 382-94) sont toutes païennes. Rien non plus pour l'hagiographie dans le *Catalogue raisonné des manuscrits de la bibliothèque orientale de l'Université Saint-Joseph* par le P. Louis Cheikho (p. 245-304). Les 95 manuscrits analysés (Nos 151-246) représentent un petit supplément du fonds historique et les sections de géographie, d'astronomie, de musique, de physique et de mathématiques. Notons cependant au passage dans le ms. 180 (description d'Antioche par le patriarche melchite Macaire Za'īm) un catalogue de fausses reliques de l'Ancien Testament que l'on montrait au XVIIe siècle dans l'ancienne église d'Antioche (p. 261). Un second traité faisant partie du même ouvrage contient, nous dit-on, une nomenclature des 13 sièges métropolitains du patriarcat d'Antioche et de leurs suffragants, avec un précis historique de chacun de ces sièges et de leurs principaux titulaires (ibid., p. 261-62). Le *Taḫtikoun* (*Τακτικόν*) de Jean 'Oġeïmi (ms. 155, p. 247) a trait au même sujet, mais il a été composé en 1756 d'après des sources latines et grecques, ce qui ne permet pas d'en espérer aucune information inédite.

Les « notes » du P. Bouyges *sur les Philosophes Arabes connus des Latins au Moyen Age* (p. 397-406), apportent en quelques pages précises et substantielles, une contribution anticipée au débat mis à l'ordre du jour par le livre célèbre de M. Asín Palacios sur Dante. Mais dans cet ordre d'idées, le joyau du volume est une longue étude de M. Asín lui-même sur *la mystique d'al-Ġazzāli* (p. 67-104). Dans ces belles pages écrites il y a près de dix ans, avant l'apparition du mirage qui l'a depuis attiré dans une autre direction, le docte arabisant s'attache à mettre en lumière l'« influx *constant* (c'est lui-même qui souligne) du christianisme » sur la pensée ascético-mystique d'al-Ġazzāli (p. 100). En lisant ces fortes pages on se sent plus déterminé que jamais à demeurer sur la position qu'elles marquaient, certain que leur auteur y reviendra. P. P.

6. — * Pierre DE LABRIOLLE. *Histoire de la littérature latine chrétienne.* Paris, Société d'édition « Les Belles Lettres », 1920, in-8°, VIII-741 pp. (= *Collection d'études anciennes* publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé).

7. — * J. TIXERONT. *Précis de Patrologie.* Paris, J. Gabalda, 1918, in-8°, XI-514 pp.

8. — * Ernest LEIGH-BENNET. *Handbook of the Early Christian Fathers.* London, Williams et Norgate, 1920, in-8°, XII-340 pp.

Depuis que l'histoire des anciennes littératures chrétiennes s'est convertie aux méthodes de la philologie, elle montrait une préférence de plus en plus marquée pour les recherches de critique et de bibliographie. Parce qu'elle avait appris à se méfier de l'éclectisme, des synthèses prématurées et du verbiage, elle semblait avoir limité son effort à colliger et à réunir en des dossiers bien complets et bien classés, les renseignements positifs concernant indistinctement tous les auteurs même les plus obscurs et tous leurs écrits même les plus minces. A la longue, ce culte du document l'a conduite à laisser presque entièrement dans l'ombre ce qu'elle regardait autrefois comme son objet premier et principal. Et tel de ces doctes mais arides répertoires, où les œuvres anciennes sont réduites à l'état de fleurs d'herbier, laisse le lecteur à peu près au même point où il en serait sur les littératures modernes après avoir dépouillé consciencieusement tous les annuaires de la librairie. On ne peut donc qu'applaudir M. de Labriolle d'être revenu à une méthode plus vivante. Sans se départir de l'exactitude et de la rigueur qui sont heureusement devenues la loi suprême du genre, son *Histoire de la Littérature latine chrétienne* entend les pratiquer autrement qu'il n'est de mise dans un inventaire ou dans un catalogue raisonné. Les données de pure statistique, la nomenclature détaillée des auteurs et des œuvres, la bibliographie, — dûment allégée de son poids mort, — les compléments d'information philologique, en un mot tout l'appareil didactique a été renvoyé aux pièces justificatives ou relégué dans un espace mesuré, après le sommaire de chaque chapitre. Pour que les spécialistes n'y perdissent rien, M. de L. leur a donné un excellent aide-mémoire sous forme de tableaux synoptiques, où toute la littérature latine chrétienne est rangée par ordre chronologique, avec référence concordante aux principales éditions. Les lecteurs moins familiers avec l'antiquité chrétienne y pourront prendre une vue très suffisante des détails techniques que l'auteur leur a fort sagement épargnés.

Dans le corps de l'ouvrage, M. de L. ne s'est arrêté qu'aux personnages représentatifs d'une époque ou d'une école. On aurait tort d'en conclure qu'il partage l'avis du spirituel écrivain qui prétendait que l'histoire a, comme chacun de nous, une corbeille à papier sous sa table de travail. Mais il faut le louer sans restriction d'avoir appliqué résolument cette règle de simple bon sens,que tout homme dont il reste une page écrite n'intéresse pas pour si peu l'histoire littéraire. Il croit aussi, avec non moins de raison, que toute l'œuvre d'un grand écrivain ne mérite pas une égale attention. Au lieu de s'attarder à en dresser un inventaire minutieux et à discuter toutes les questions qu'elle soulève, il s'est appliqué surtout à saisir la physionomie intellectuelle et morale de son auteur. Bien entendu, il ne s'est pas évertué outre mesure à dissimuler le fatras nécessairement rébarbatif qui est inévitable en pareil sujet : questions d'authenticité ou de chronologie, état de la transmission manuscrite, valeur des éditions et le reste. Quand une de ces difficultés se présente de front, M. de L. ne l'esquive pas ; mais il n'a garde de s'y appesantir. Il marque en quelques traits rapides le point précis du débat, les opinions en présence, les arguments qu'elles invoquent respectivement et la solution qui a ses préférences. Pour tout dire, cette manière vive et dégagée donne parfois un air de résultat acquis à des hypothèses encore provisoires, et tel respectable érudit dont l'auteur écarte le système pourra sembler un peu lestement expédié. Mais il était presque impossible de procéder autrement sans tomber dans d'interminables chicanes de métier qui auraient détruit complètement le mérite propre du livre de M. de L.

Ce mérite, c'est d'avoir compris que, même du point de vue de l'érudition, l'histoire des littératures anciennes ne peut se passer de ce même don d'observation psychologique sans lequel nul ne serait admis à parler d'une littérature moderne. L'action exercée par un S. Jérôme ou un S. Augustin est aussi un fait positif, et un fait plus considérable au total que le point de savoir si tel sermon est de l'un d'eux et à quelle date il fut prononcé : ce qui du reste ne veut aucunement dire que cette question n'ait aussi son importance. Or ce fait tient à des causes qui ne tombent pas toutes sous les étroites mesures de la philologie. Autrefois comme aujourd'hui, le succès d'un livre était lié, dans une mesure parfois déconcertante, à des influences infiniment subtiles et fugitives. Qu'on les appelle magie du talent et du style, caprice de la mode, prestige de la réputation acquise, sympathie d'une pensée accordée avec les

émotions ou les inquiétudes de l'heure, elles ont existé, elles ont remué les âmes, et le pouvoir qu'elles ont exercé est le secret de ce génie que l'histoire littéraire du passé doit évoquer et faire parler sans lui suggérer sa réponse. L'érudition toute seule n'y suffit pas ; il y faut un sens plus pénétrant, le goût, pour l'appeler par son nom, cette forme supérieure et complète du jugement, qui ne paraît chose frivole que par la faute de ceux qui en manquent ou qui l'ont faux. M. de L. n'est assurément pas le premier philologue qui se soit avisé de lui rendre ses droits dans l'étude scientifique de l'ancienne littérature chrétienne. L'*Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne* de M. P. Monceaux, par exemple, est un parfait modèle de monographie évocatrice, où le sujet est, pour ainsi dire, éclairé de l'intérieur. Mais les histoires générales de la littérature patristique, surtout les manuels didactiques, ne visent trop souvent qu'à satisfaire une curiosité livresque. C'est un charme d'en rencontrer une qui ne soit pas une enfilade de notices drues et hérissées, mais une brillante galerie de portraits animés de toutes les couleurs de la vie.

L'introduction s'attache à prouver qu'en ce qui concerne l'art d'écrire, les Pères latins sont, plus directement que les grecs, les continuateurs de la tradition classique. On trouvera peut-être que la démonstration est un peu sommaire et que la perspective historique y est, par endroits, assez complaisante. M. de L. est ainsi conduit à examiner les rapports du christianisme et de la culture antique. Cet aperçu, qui remplit toute la seconde moitié de l'introduction (§ v-x), ne laisse pas non plus une impression entièrement nette, non par le fait de l'auteur, mais parce que, sur ce point fondamental, l'incertitude a longtemps régné dans les esprits. Comme toujours les règles trop simples posées par des théoriciens roides ont abouti dans la pratique à des applications impossibles, dont les uns se sont sauvés par la révolte, les autres par l'inconséquence et les habiles par des compromis qui ont porté à son comble la confusion des principes. A la répulsion pour l'esprit païen, s'est jointe une cause plus profonde qui a concouru obscurément à appauvrir la sève des lettres chrétiennes. Dans les anathèmes de certains rigoristes, comme Filastrius, contre l'érudition profane, on sent percer une hostilité d'ordre ascétique non pas seulement à l'endroit de la culture païenne, mais de toute science humaine, même de la science sacrée. Cette mésestime du travail intellectuel, dont à toutes les époques on retrouve la trace plus ou moins accusée, chez plusieurs maîtres de la spiritualité occidentale, comme S. Pierre Damien, l'auteur de l'*Imi-*

tation, Rancé et tant d'autres,semble prolonger une tendance proprement latine ; elle est certainement moins fréquente et moins marquée chez les Grecs ; et moins encore chez les nations dont le christianisme a fait la première éducation : Syriens, Arméniens, Géorgiens, parmi lesquels le savoir a toujours été honoré pieusement, à l'égal d'une vertu, peut-être parce qu'ils le contemplaient de plus loin. Nous soumettons ce point de vue à M. de L., comme une réflexion suggérée par son excellent livre.

En insistant sur son mérite original qui, nous l'espérons, fera école, nous ne voudrions point paraître injuste pour d'autres ouvrages s'inspirant d'une méthode étroitement exacte et positive. Ils sont indispensables aussi, et toute étude de la littérature chrétienne doit commencer par une connaissance précise des faits, dans leur cadre chronologique. C'est à cette nécessité primordiale que répond le *Précis de Patrologie* de M. l'abbé J. Tixeront. « Ce livre,nous dit l'auteur, est en partie le fruit des loisirs que la guerre m'a donnés » (p. v). Mais l'érudition méthodique qui s'y trouve accumulée date de plus haut. On reconnaît à toutes les pages les qualités solides qui ont valu à l'*Histoire des dogmes dans l'antiquité chrétienne*, sortie de la même plume, une si enviable réputation. Le plan du livre comprend toute la littérature chrétienne, grecque et latine, depuis les origines jusqu'au milieu du VIII[e] siècle. Les écrivains syriens et arméniens n'y sont pas oubliés. Sur cette lisière peu fréquentée, et en certains sujets sans grande importance pour l'histoire de la théologie et de la pensée chrétienne (apocryphes, hagiographie ; voir notamment p. 420, la note 2, sur la *Vie de Barlaam et Joasaph*), il nous a paru que M. T. est resté tributaire d'autres répertoires généraux, où les résultats des recherches spéciales sont lents à pénétrer. Mais c'est là un inconvénient à peine évitable en un ouvrage d'ensemble, qui embrasse un domaine d'une étendue presque illimitée; et le succès promis au nouveau *Précis de Patrologie* ne sera ni n'en peut être diminué.

Le volume de M. E. Leigh-Bennet tient plutôt du florilège. L'auteur a choisi dans l'antiquité chrétienne quelques personnages de premier plan (exactement vingt), « penseurs, écrivains, organisateurs et en bien des cas, hommes d'État » (p. v), dont il s'est étudié à rendre la physionomie, dans le jour approprié à chacun d'eux. Les trois premières de ces esquisses (S. Clément de Rome, S. Ignace d'Antioche,S. Polycarpe) se donnent modestement comme un simple résumé des travaux de l'illustre Lightfoot. Dans les autres, la part

de l'auteur est plus considérable, sans toutefois qu'elle se mette davantage en évidence. M. L.-B. a uniquement voulu faire œuvre de vulgarisation et de propagande au sens le plus élevé du mot. Son livre, écrit pour faire connaître et admirer les grandes figures de l'ancienne Église, est dédié « to the Blessed Company of all Faithful People » (p. IV). Et tout en indiquant, à l'occasion, les thèses romaines, du point de vue strictement historique, l'auteur se défend, comme il le dit en termes plus pittoresques, d'avoir voulu fournir des armes à aucune confession spéciale de la chrétienté. C'est dire que, du point de vue historique aussi, on trouverait peut-être dans son aimable volume quelque trace d'enthousiasme ou de généreuse utopie. P. P.

9. — * Fernand MOURRET. *Histoire générale de l'Église.* I. Les origines chrétiennes. II. Les Pères de l'Église. III. L'Église et le monde barbare. IV. La chrétienté. Nouvelle édition. Paris, Bloud et Gay, 1920-1921, 4 vol. in-8°, 542, 528, 495, 610 pp.

10. — * ID. *Le concile du Vatican d'après des documents inédits.* Paris, Bloud et Gay, 1919, in-8°, 341 pp.

En publiant en 1909, avant tous les autres, le troisième volume de son histoire générale de l'Église, l'auteur prévoyait huit volumes. L'ouvrage complet en aura neuf,et il n'y manque plus que le dernier, qui nous mènera juqu'en1919. Les quatre premiers, que nous annonçons, s'arrêtent à la fin du moyen âge.Les autres parleront de la Renaissance et de la Réforme, de l'Ancien Régime, de la Révolution, de l'Église contemporaine. Chaque volume forme un tout et peut s'acquérir séparément. La publication a été vivement menée, et le succès est aussitôt venu ; nous avons de chacun des premiers volumes une édition revue et corrigée. L'œuvre répondait donc à un besoin, et s'adressait à un public nombreux. Nous ne voulons pas ici établir de comparaison entre cette histoire et d'autres ouvrages consacrés au même grand sujet. Pour faire ressortir son mérite il n'est pas nécessaire de la placer à côté des trop célèbres compilations dont le public bien pensant dut se contenter si longtemps en France. Il ne faut pas non plus la mettre en parallèle avec telle synthèse géniale de la vie des premiers siècles chrétiens. L'ouvrage de M. M. a ses qualités propres. Il est bien divisé, l'exposition est claire et on ne va pas chicaner l'auteur sur quelques défauts de proportion. La bibliographie ne ressemble pas au *compelle intrare* des manuels allemands, conçu exprès, dirait-on, pour dérouter les commençants, et

un sérieux effort a été fait pour renvoyer partout aux meilleurs livres. Il va de soi qu'une histoire aussi étendue n'est pas uniquement et dans toutes ses parties tributaire des sources. C'est déjà beaucoup d'enregistrer exactement les résultats acquis. Pour l'histoire des persécutions, M. M. dépend un peu trop de P. Allard. Il s'ensuit qu'en bien des endroits une mise au point s'imposerait, souvent même un changement de perspective. Les Actes des SS. Jean et Paul sont employés comme source historique ; aucune réserve à propos de Ste Barbe. On fait état de ce que « la tradition raconte » au sujet de S. Andéol : formule vague dont il est superflu de rappeler les dangers. Ste Potamienne, la célèbre martyre d'Alexandrie, est transformée en une martyre romaine (I, 289), et Eusèbe en personne, avec Tillemont, sont rendus responsables de la confusion. Ici comme ailleurs il ne sera pas superflu de se reporter aux sources, ce qui sera d'ailleurs aisé, l'auteur les citant toujours loyalement. Je voudrais ajouter : et correctement. Malheureusement la révision des épreuves a souvent laissé à désirer. Les textes grecs surtout font tache; du reste, je ne pense pas que le public auquel s'adresse M. M., les demande. C'est un public dont l'éducation est encore, en partie, à faire, et qui veut être ménagé. C'est par là que j'explique que, dans des questions entièrement renouvelées en ces derniers temps, comme celle de l'évangélisation des Gaules, se manifeste quelque hésitation, une tendance à peine dissimulée à prendre en défaut la critique. De même à propos des légendes provençales. L'auteur ne les défend pas, mais il a l'air de ne les sacrifier qu'à regret. La psychologie du lecteur déteint sur l'historien. Pas toujours, bien entendu, et malgré les améliorations dont l'ouvrage est susceptible, il portera, dans des milieux qui les ignorent trop, plus d'une idée nouvelle due aux efforts persévérants de l'érudition.

Nous aimons à signaler en même temps un livre du même auteur où l'on voit qu'il s'entend, quand il lui plaît, à faire œuvre originale. Cette petite histoire du Concile du Vatican est en bonne partie extraite de documents inédits, notamment du *Journal* de M. Icard, alors directeur du séminaire de Saint-Sulpice, théologien au concile de Mgr Bernadou, archevêque de Sens. Le futur supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice était admirablement placé pour savoir ce qui se passait dans les deux camps, et son témoignage jette une vive lumière sur l'histoire encore mal connue de la préparation et des délibérations de la fameuse assemblée. Le nom de notre prédécesseur, le P. Victor De Buck, théologien au concile

du P. Beckx, général de la Compagnie de Jésus, revient fréquemment sous la plume de l'auteur, qui a pu consulter sa correspondance avec Mgr Dupanloup. Nous espérons qu'elle sera publiée un jour. Souhaitons aussi qu'on retrouve les lettres qu'échangèrent l'évêque anglican Forbes et le P. De Buck. Quiconque nous aidera à les découvrir peut compter sur notre reconnaissance. H. D.

11. — * P. Pourrat. *La spiritualité chrétienne.* II. Le Moyen âge. Paris, Gabalda, 1921, in-8°, xi-521 pp.

Alors que le premier volume de M. Pourrat embrassait l'Occident et l'Orient (voir *Anal. Boll.*, XXXIX, 156), celui-ci se confine dans le moyen âge latin ; encore ce moyen âge commence-t-il assez tard, avec Cluny, Cîteaux et Clairvaux. Je ne veux pas faire un reproche à l'auteur d'avoir resserré les limites d'un sujet évidemment trop vaste pour être épuisé en un seul volume. L'essentiel est qu'on trouve dans un livre de ce genre un guide permettant de suivre les grands courants de la vie ascétique et de la spiritualité spéculative de l'époque choisie. L'école bénédictine française, le groupe des mystiques allemandes de S[te] Hildegarde à S[te] Mechtilde, l'école de Saint-Victor, la scolastique, les Franciscains, les Dominicains, les mystiques allemands du XIV[e] siècle, Windesheim, la réaction de la théologie contre la fausse mystique (Pierre d'Ailly, Gerson), les mystiques anglais, quelques mystiques italiens ; la doctrine de l'*Imitation* ; l'école carthusienne ; les dévotions du moyen âge : tels sont les principaux sujets étudiés dans ce volume. C'est beaucoup et toutes les parties n'ont pu être traitées avec le même soin. Au lieu de faire de Ruysbroeck le représentant le plus en vue de la mystique allemande, ne faudrait-il pas le rapprocher de Windesheim ? La spiritualité des Pays-Bas, dont l'influence sur la dévotion moderne fut si considérable, mériterait d'être approfondie. C'est peut-être notre faute qu'on ne lui accorde pas, dans l'histoire générale, la place qui lui revient. M. P. a voulu nous être agréable en citant la devise flamande qui résumerait la vie de Thomas a Kempis. Je dois l'avertir que les flamands sont très exigeants sur l'orthographe et quantité de choses de ce genre, et prétendront ne rien comprendre au texte *In Hœckens und Brœkens*, qui d'après M. P. signifie : « Dans les petits coins et les petits livres. » Mais au lieu de nous arrêter à relever des inexactitudes, nous tenons à rendre hommage au ferme bon sens dont s'inspirent toutes les pages de ce livre, et qui empêche l'auteur de se laisser entraîner par les courants

de la mode. Il a bien vu les écueils de l'exaltation mystique, et fort délicatement il invite à imiter la réserve de l'Église en tout ce qui touche aux révélations privées. En ce qui concerne S[te] Brigitte de Suède, il eût pu se montrer plus catégorique encore. Il était très opportun de rapporter le terrible passage de Gerson *(De Consid. doctrin.* III) sur la mission de S[te] Catherine de Sienne dont voici le texte original : « Gregorius XI... positus in extremis, habens in manibus sacrum Christi corpus, protestatus est coram omnibus ut caverent ab hominibus, sive viris sive mulieribus, sub specie religionis loquentibus visiones sui capitis : quia per tales ipse seductus, dimisso suorum rationabili consilio, se traxerat et Ecclesiam ad discrimen schismatis imminentis, nisi misericors provideret sponsus Iesus, quod horrendus usque adhuc nimis, heu, patefecit eventus. » Des historiens, ou plutôt des apologistes, ont essayé d'atténuer la portée de ces graves paroles. Ils n'ont point réussi. H. D.

12. — * *The Power of Prayer* being a selection of Walker Trust essays edited by W. P. Paterson and David Russel. London, Macmillan and C°., 1920, in-8°, 643 pp.

Un ecclésiastique écossais, Georges Walker, mort en 1868, a attaché son nom à une fondation administrée par l'Université de S[t]-Andrews. En mai 1916 les « Trustees » ouvrirent un concours dont le sujet était la Prière, sa signification, son efficacité, son rôle dans la vie de l'individu, de l'Église, de l'État, dans les affaires quotidiennes et ainsi de suite. Le premier prix était de 100 livres. Le comité ne reçut pas moins de 1667 réponses, venues de tous les points du monde, et rédigées en 19 langues. Ce n'est point une sinécure que d'être membre du Walker Trust, qui se trouva, cette fois du moins, devant une tâche laborieuse. Il s'agissait d'abord de discerner les plus méritants des concurrents, et puis de choisir, parmi les travaux dignes de fixer l'attention, mais se répétant nécessairement assez souvent, ceux qui semblaient de nature à intéresser davantage le public. On en a choisi une vingtaine qui représentent chacun une conception différente, et les points de vue religieux et philosophiques les plus opposés. Un des chapitres comprend une ample bibliographie du sujet et rendra des services. L'article d'introduction, qui est de M. Paterson, n'est pas le moins intéressant du livre. Les travaux du concours lui suggèrent des statistiques très curieuses et des réflexions sur l'état d'esprit que révèlent ces essais et la place que la prière occupe dans la pensée contemporaine. A

défaut d'être un traité sur la prière, et malgré les réserves que certains articles appellent nécessairement, le beau volume publié par le Walker Trust est une manifestation des préoccupations du temps présent, et fait honneur aux idées élevées de ceux qui ont pris l'initiative de cette publication. H. D.

13. — * *Les plus belles fleurs de la légende dorée de Jacques de Voragine evesque de gennes*, ornées de figures du temps. On les trouve à la sirène, 7, rue Pasquier, Paris VIII, in-8°, 226 pp. gravures.

Ces belles fleurs qui s'appellent Sainct Anthoine, Sainct Sebastien, Saincte Agnes et ainsi de suite, au nombre de 19, sont délicieuses et Jehan de Vignay, qui les a prêtées à l'éditeur, a su leur donner un nouveau parfum de naïveté et de candeur. Les gravures, tirées des vieilles éditions de la Légende dorée, du Catalogue de Petrus de Natalibus et d'autres livres analogues, sont le meilleur commentaire du texte, et il n'y a pas que les enfants qui s'émerveilleront à regarder S. Antoine, S. Alexis, S. François, S[te] Catherine, S. Nicolas tels que se les figuraient les artistes du bon vieux temps. Pourquoi faut-il qu'à la dernière page, l'éditeur de ce joli livre, charge l'auteur des *Légendes hagiographiques*, en termes d'ailleurs particulièrement aimables, de détruire tout l'enchantement en faisant passer sur *Les plus belles fleurs* le souffle de la critique ? C'est le seul reproche que j'aie à adresser à M. Hugues Vaganay, qui me permettra, à mon tour, de révéler ce qu'il aurait voulu laisser ignorer au public. H. D.

14. — * Pio FRANCHI DE' CAVALIERI. *Note agiografiche*, fascicolo 6°. Roma, Tip. Vaticana, 1920, in-8°, 225 pp. (= *Studi e Testi*, 33).

Deux manuscrits qui n'avaient fait jusqu'ici l'objet d'aucune étude sérieuse ont fourni à M. F. la matière principale de son nouveau recueil, qui ne le cède en rien à ceux qui l'ont précédé. Une bibliothèque peu connue, celle du « Consorzio di S. Alessandro in Colonna » à Bergame possède un grand passionnaire (cod. n° 4) du XI[e] siècle, comprenant une centaine de Vies de saints du 1 janvier au 2 août, avec quelques additions à la fin. Le fond est constitué par le légendier romain avec des textes propres à diverses églises du nord de l'Italie : Tortona, Bobbio, Turin, Pavie, Novare, Milan. La dernière Passion est celle de S. Alexandre, patron de Bergame. La présence de *Ioannes Pannoniensis* (lisez *Pennariensis*)

et de *Pontianus* de Spolète ne doit pas étonner. Ces pièces font partie d'un grand nombre d'exemplaires du légendier romain. Quelques pièces rares, sans relation avec les cultes locaux, méritent d'attirer l'attention. Il y a d'abord celle que l'on désigne sous le nom d'*Acta disputationis Acacii* (= *BHL.* 25) et dont on ne connaît qu'un petit nombre de manuscrits ; puis une nouvelle version de la *Passio S. Theodoriti,* et un texte de la *Passio Carpi, Pamphili (Papyli) et Agathonicae* dont on ne connaissait aucune traduction latine [1]. Ces deux dernières pièces sont reproduites par M. F. et précédées d'amples prolégomènes, où se déploie sa maîtrise habituelle.

Si l'étude de ce beau volume n'a été pour notre savant ami, comme nous le croyons, qu'une source de pures jouissances, on peut dire que c'est à la sueur de son front qu'il nous restitue les précieux fragments d'un ménologe antérieur à Métaphraste, conservé à l'état de palimpseste dans un manuscrit de Josèphe, le Vaticanus graecus 984. Il a reconnu que l'écriture du IXe-Xe siècle, lavée par une main barbare quatre siècles plus tard, était précisément celle d'un autre palimpseste, le Vaticanus graecus 1853, qui avait déjà fourni les restes des Passions de S. Trophime et de Ste Ariadne (*BHG.* 1855, 165). Ce dernier était un volume de septembre ; le 984 ne contient que des textes du mois de juin. Ils faisaient probablement partie d'une série de douze volumes, un pour chaque mois, une de ces séries vouées à la destruction par le succès de Syméon Métaphraste, à qui nous persistons à ne pas le pardonner. Avec une patience infinie et une non moindre sagacité, M. P. F. a déchiffré et remis en ordre ce que l'éponge n'a pas totalement effacé. Voici les textes dont il subsiste des parties d'importance diverse : S. Justin, *BHG.* 973 ; Nicéphore patriarche de Constantinople, *BHG.*1335 ; Lucillianus, *Anal. Boll.* XXXI, 188 ; Métrophane et Alexandre, *BHG.* 1279 ; Hilarion, higoumène *τῶν Δαλμάτου*, inédit; Dorothée, à peu de chose près la notice du Synaxaire, p. 731 de notre édition ; Théodote d'Ancyre, inédit ; Théodore le général, *BHG.* 1750 ; Cyrille d'Alexandrie, inédit ; Timothée de Pruse, inédit ; Barnabé,

[1] On pourrait s'imaginer que la présence des martyrs de Pergame dans un légendier de Bergame s'explique par une sorte d'accaparement que favoriserait la ressemblance des noms des deux villes. Les gens de Bergame n'ont pas pensé si loin. Le lieu du martyre des trois saints n'est pas même cité, ni dans le titre, ni dans le corps de la Passion latine.

Barthélemy, inédit ; Onuphrius, *BHG.* 1379 ; Aquilina, *BHG.* 163 ; Elisée, *BHG.* 582 ; Hypatius, *BHG.* 760. De ces fragments, M. P. F. publie d'abord Timothée de Pruse ; on constate aisément que ce texte ne diffère guère de celui du Barocc. 240 *(Catal. Gr. Germ.,* p. 324). Il donne ensuite un extrait de la Vie de Cyrille d'Alexandrie que M. F. me propose d'identifier. Je n'en ai malheureusement pas le moyen. Mais ce n'est certainement pas le texte que j'ai rencontré dans un manuscrit d'Athènes. P. 144 : la fin de la Passion de S. Timothée de Pruse, et le commencement d'un panégyrique : *Λεοντίου μοναχοῦ εἰς τὴν μνήμην τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου ἀποστόλου καὶ μάρτυρος Βαρνάβα.* C'est la nouvelle rédaction de la Passion de Théodote d'Ancyre qui tout naturellement a retenu spécialement l'attention de M. F. On se souvient qu'il avait publié une nouvelle et excellente édition de la Passion *BHG.* 1782 (= V), et d'une autre moins développée, *BHG.* 1783 (= H). Cédant à une impression que nous éprouvons tous devant un dossier hagiographique, et qui est de le supposer complet, M. F. avait émis l'opinion que H était un abrégé librement remanié de V. Mais à mesure que se poursuit le travail d'inventaire des textes, on retrouve des traces nouvelles de l'activité des remanieurs, et lorsqu'on est en présence de deux recensions, il n'est pas téméraire de supposer qu'il a existé des intermédiaires disparus. Le palimpseste de la Vaticane révèle l'existence d'une Passion de Théodote (P), qui ne permet pas de s'en tenir aux relations assez simples qu'on avait cru pouvoir établir entre V et H. Bien que P soit étroitement apparenté à V, il n'en dérive pas; mais il dépend, tout comme V lui-même, d'une Passion P', que nous n'avons plus. L'auteur de H s'est servi non de V, mais de P. Au cours de son étude, M. F. a constaté que la Passion de S. Sévérien *(BHG.* 1626) n'est qu'une adaptation de celle de Théodote.

Un autre exemple de la multiplicité des recensions des textes hagiographiques est fourni par la Passion des SS. Carpus, Papylus et Agathonice, dont le hasard aussi permet de mettre au jour une version latine totalement inconnue. A propos du texte *BHG.* 293, M. P. F. rappelle que nous avons partagé l'opinion presque unanime des critiques qui y reconnaissent la rédaction primitive, celle qu'Eusèbe avait insérée dans sa collection des Actes des anciens martyrs. L'auteur ne pouvait savoir que dans un livre imprimé en même temps que le sien, nous étions revenu sur cette appréciation beaucoup trop favorable *(Les Passions des martyrs et les genres littéraires,* p. 136-42). Aux tares que nous avons relevées il faut ajouter celles que découvre

M. F., dont l'examen est beaucoup plus détaillé que le nôtre. Il conclut comme nous que la Passion grecque ne saurait être regardée comme la rédaction primitive. Je voudrais qu'il ajoutât avec plus de décision, qu'il n'est pas possible de l'identifier avec les ὑπομνήματα d'Eusèbe. La Passion représentée par la nouvelle version latine s'éloigne aussi de l'original, moins toutefois que la recension d'Aubé, tant vantée et mise en valeur par Harnack. Dans le latin, pas de trace de Montanisme. D'accord. Mais est-on sûr qu'il y en ait dans la Passion grecque ? En ce qui concerne la date du martyre de nos saints, je préfère ne rien dire.

La Passion de S. Justin avait servi de point de comparaison avec celle des martyrs de Pergame. L'occasion s'offrait naturellement de mettre au point certaines questions relatives à la constitution du texte de ces Actes. M. F. a changé d'avis quant à la valeur relative des témoins, et reconnaît, très justement, à notre avis, beaucoup plus d'importance qu'il ne l'avait fait d'abord, au manuscrit de Paris 1470. Mais je suppose qu'il n'est pas question de former un texte composite en introduisant dans la version reçue les bonnes leçons de ce manuscrit. L'éparpillement et les lacunes probables de la tradition semblent conseiller de mettre en regard les deux rédactions.

Deux longues dissertations relatives à des points spéciaux d'hagiographie romaine terminent le volume. Celle qui a pour objet le lieu du martyre du pape Sixte II a été provoquée par un article de P. Corssen (dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft*, XVI, 1915, p. 146-66) sur le même sujet. M. Corssen qui dispose d'un fonds d'érudition considérable n'est pas toujours heureux dans ses combinaisons, et on éprouve de l'inquiétude chaque fois — et cela arrive souvent — qu'il prétend réformer les opinions reçues. C'est lui qui a trouvé du neuf à dire sur le *in linea stetit* de la Passion de S. Cyprien. M. F. le ramène à la réalité, comme nous avons essayé de le faire nous-mêmes (*Anal. Boll.* XXXIX, 168) sur ce point et sur beaucoup d'autres. Mais sa discussion dépasse de bien loin les limites d'une simple controverse, et tout ce qui a rapport à l'histoire et à la légende de S. Sixte y est soigneusement examiné. Me serait-il permis de noter ici que, mis en regard de la lettre de S. Cyprien (*Xistum in cimiterio animadversum et cum eo diacones quattuor*), le passage du *Liber Pontificalis* (Duchesne, p. 155) me fait quelque difficulté: *et cum eo alii VI diaconi Felicissimus et Agapitus, Ianuarius, Magnus, Vincentius et Stephanus.*

Le texte a été retouché. La conjonction *et* se trouve distribuée dans les manuscrits de diverse façon, et il y a ici quelque incertitude. On se prend à penser que *Vincentius* et *Stephanus* ont été ajoutés après coup. Il est à remarquer que ces deux noms, celui du protomartyr et celui du célèbre martyr de Saragosse, sont comme des noms classiques de diacres. Est-il absurde de penser que la première rédaction portait, conformément à la lettre de Cyprien : *alii IV diaconi* (ce que Bède semble d'ailleurs avoir lu dans son exemplaire) ; qu'un copiste a commis la distraction très commune d'écrire *alii VI diaconi*, et qu'un autre fit disparaître la discordance entre le chiffre VI et la liste des quatre noms en ajoutant ceux de *Stephanus et Vincentius*, qui n'étaient pas absolument inventés, puisque Étienne et Vincent étaient des diacres authentiques ? Si M. F. faisait justice de cette hypothèse, je ne le regretterais guère, car personne plus que moi n'admire le brillant commentaire que Mgr Duchesne a donné de la notice sur Sixte II. Mais il me reste ce scrupule, et je ne demande qu'à en être délivré.

La persécution de Gallus, qui fut comme le prolongement non sanglant de celle de Dèce, est le sujet des dernières pages du livre. Le pape Corneille en est le centre. Son droit au titre de martyr et son épitaphe sont de nouveau discutés. Ce n'est nullement la faute de l'auteur si toutes les difficultés ne sont point éclaircies. Cyprien met sur le même rang le pape Corneille et son successeur : *beatorum martyrum Cornelii et Lucii*. A Rome, le premier, mort en exil, est inscrit parmi les martyrs, le second dans la *Depositio episcoporum* mais il est revenu de son exil. Plus tard, le pape Eusèbe, qui mourut exilé en Sicile, figure sur cette dernière liste, mais son épitaphe par Damase est dédiée *Eusebio episcopo martyri*. Il faut se résoudre à beaucoup ignorer. H. D.

15. — * Max Herzog zu Sachsen. *Das christliche Hellas.* Vorlesungen gehalten an der Universität Freiburg (Schweiz) im Sommersemester 1910. Leipzig, K. Hiersemann, 1918, in-8°, 362 pp.

16. — * H. Delehaye. *Greek Neo-Martyrs*, dans *The Constructive Quarterly*, t. IX (1921), p. 701-712.

L'éclat de Byzance a fait pâlir la gloire d'Athènes, et l'histoire ecclésiastique de la Grèce propre n'a guère attiré l'attention des érudits. S. A. R. le prince Max a résolument abordé ce sujet presque entièrement neuf, et en a fait l'objet d'un cours à l'Université de Fribourg en Suisse. Il n'est pas douteux que ses auditeurs ne l'aient

écouté avec plaisir et profit. En publiant ses notes, le docte professeur ne s'est peut-être pas assez souvenu des exigences spéciales d'un public de lecteurs, privé de l'élément de clarté que peut donner à un exposé l'intonation et le geste. La disposition typographique y suppléerait tant bien que mal ; mais l'on se demande pourquoi l'auteur semble afficher pour ces artifices le plus parfait dédain. Son texte procède par lourdes masses. Il arrive qu'il faille parcourir 15 pages avant de rencontrer un alinéa. Il est d'autres conventions avec lesquelles l'auteur a rompu délibérément, sans aucun souci de la clarté. Quiconque a lu les journaux grecs s'est heurté à la difficulté de reconnaître les noms étrangers dans le travestissement prétendu phonétique et souvent franchement comique qu'on leur fait subir. Contrairement aux usages reçus, l'auteur a appliqué aux noms grecs un système analogue et rendu méconnaissables ceux qui nous sont le plus familiers. Passe encore pour Warwara, Ssawas ou Sawwas, encore qu'il vaudrait autant dire comme tout le monde Barbara et Sabas. Mais de qui ou de quoi pensez-vous qu'il soit question lorsqu'on cite Phiwi, Weria, Messoni, Wiotien, Ssiwe ? En appliquant rigoureusement les principes, on finit par deviner que ces noms représentent Phébé, Bérée, Méthone, la Béotie, Thèbes, et ainsi de suite. Il n'y a guère que le Pirée qui trouve grâce devant la logique du professeur et qu'on reconnaît du premier coup sous le banal Piräus. Tout cela ne contribuera pas à augmenter le nombre des lecteurs d'un ouvrage qui rendrait de vrais services si toutes ses parties étaient également au point. Les leçons du professeur auraient gagné à reposer quelque temps dans ses tiroirs avant d'être transformées en livre. Un aperçu sur les sources et la valeur des documents utilisés eût été indispensable. Ces sources ne sont pas nombreuses, et rien n'indique mieux notre indigence que la nécessité où l'auteur se trouve réduit de recourir fréquemment à cette littérature très spéciale des acolouthies, qu'il ne connaît d'ailleurs qu'assez imparfaitement. Il ne se fait pas illusion sur la valeur historique de ces offices, mais la place qu'ils occupent, avec les extraits de poésies liturgiques, semble exagérée [1]. L'auteur a bien fait de consacrer un chapitre aux néomartyrs, qui sont la gloire de l'Église grecque.

[1] Il est vrai que l'hymnologie grecque est plus intéressante que la latine, au point de vue de la poésie, et à d'autres encore. On y rencontre parfois ce qu'on ne s'attendrait guère à trouver dans un office liturgique, par exemple ces apostrophes qui font

C'est ici que les acolouthies, discrètement employées, auraient pu lui rendre de réels services. Il y a, dans ces martyrs, et dans les écrits qui leur sont consacrés, des catégories à établir. Dans l'article cité plus haut, nous essayons de donner quelques indications à ce sujet. Les textes hagiographiques importants tels que la Vie de S. Luc le jeune (*BHG.* 894), celle de S. Nicon, surnommé *ὁ μετανοεῖτε*, ont été largement mis à profit, mais cette dernière n'est connue de l'auteur que par une recension (*BHG.* 1367) ou plutôt par la traduction que Sirmond en a faite, alors que depuis 1906 Sp. Lambros a publié le texte grec de la Vie primitive (*BHG.* 1361). On voit ici une fois de plus que le professeur a dédaigné de faire la toilette de ses notes de cours avant de les livrer à l'impression. Les citations sont empruntées à des éditions quelconques, ainsi celles d'Eusèbe à Laemmer, avec indication de la page. Il n'est nulle part question du Synaxaire de Constantinople et la *BHG.* n'a pas été consultée. P. 324-26 une statistique intéressante des paroisses et des patrons. Sur les 4637 églises, 752 sont dédiées à la Sainte Vierge (dont 282 sous le titre de la Dormition), 189 à S. Jean Baptiste, 75 au prophète Élie, 43 à S. Théodore, 196 à S. Athanase, 291 à S. Georges, 69 à S. Constantin, 165 à Ste Paraskevi, 359 à S. Nicolas, qui se révèle par là comme le plus populaire des saints de l'Église grecque. Les cinq églises de Saint Procope sont évidemment dédiées à S. Procope de Césarée, et certainement pas à Procope de Gaza, qui n'a jamais figuré au rang des saints.

Les critiques de détail qui précèdent n'ont nullement pour objet de déprécier un livre rempli de renseignements qu'on chercherait en vain ailleurs, et dont le ton est parfait. L'auteur connaît bien l'Église grecque, et en parle avec une réelle sympathie. Il n'est pas de ceux qui voient dans les récriminations le plus sûr moyen d'apaiser une brouille, s'imaginant que tous les torts sont du même côté. Le chapitre sur l'empire latin de Constantinople est à méditer. On y verra que la Providence ne s'impose pas de faire des miracles pour empêcher les passions humaines, l'ignorance et la maladresse de produire leurs déplorables conséquences. H. D.

partie d'une acolouthie de S. Spyridon : *Νῦν Φλωρεντία αἰσχύνθητι.... καὶ σύ, Κερκύρας τὸ βδέλυγμα, ἀρχειοκόλαξ καὶ ἀποστάτης Πέτρος Ἀρκούδιος, Λέων τε Ἀλλάτιος, τῆς Χίου τὸ ἔκτρωμα, καὶ παπολάτρης γενόμενος* etc.

17. — * Louis BRÉHIER et Pierre BATIFFOL. *Les survivances du culte impérial romain.* A propos des rites shintoïstes. Paris, A. Picard, 1920, in-8°, 75 pp.

18. — Hippolyte DELEHAYE. *La persécution dans l'armée sous Dioclétien.* Extrait des *Bulletins de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique,* 1921, p. 150-66.

19. — * *L'Église et le droit de guerre* par Mgr P. BATIFFOL, P. MONCEAUX, E. CHENON, A. VANDERPOL, L. ROLLAND, F. DUVAL, A. TANQUEREY. Deuxième édition. Paris, Bloud et Gay, 1920, in-8°, VIII-256 pp.

20. — * Marcel CHOSSAT S. I. *La Guerre et la Paix d'après le droit naturel chrétien.* Paris, Bloud et Gay, 1918, in-8°, 224 pp.

Bien des questions relatives à la théorie morale de la guerre sont traitées dans les travaux que nous venons d'indiquer. Sauf peut-être le dernier, qui expose les grands principes d'après François de Victoria et Suarez, ils touchent en quelque point le problème du cas de conscience qui s'est posé parfois aux soldats chrétiens appelés à servir dans les armées romaines (voir *Anal.Boll.*, XXXIX, 165). L'important volume dû à la collaboration de Mgr Batiffol et de M. Bréhier ne s'en occupe pas directement, mais il aidera beaucoup à éclaircir les origines de la persécution militaire sous Dioclétien, que feu Ch. Babut *(Revue Historique,* CXXIII, 224-52) s'est efforcé de rattacher à l'adoration des empereurs introduite sous ce règne. Il est vrai que les auteurs ne se sont guère préoccupés des idées aventureuses de cet écrivain plus érudit que pondéré. L'occasion de leurs recherches a été une consultation à l'effet d'éclairer une situation qui, en plein XXe siècle, fait songer à celle de l'empire Romain au commencement du IVe.Les hommages rendus au mikado et qui affectent des formes d'adoration, relèvent-ils du culte ou de l'étiquette ? De bons esprits affirment que,quoi que l'on puisse penser de l'origine de ces cérémonies, elles sont actuellement vidées de toute signification religieuse, et qu'un Japonais chrétien peut parfaitement s'y prêter sans renier sa foi. Mgr B. met bien en lumière l'évolution qu'a suivie le culte impérial à Rome, et qui a transformé la manifestation religieuse qu'il était primitivement en un protocole et un langage de cour. Les recherches de M. Bréhier sur les survivances du culte impérial à Byzance complètent très heureusement la thèse précédente et achèvent de montrer à quel point les actes les plus compromettants en apparence peuvent perdre leur

portée et devenir absolument inoffensifs. Qui de nous est choqué de l'expression : *Maître du sacré palais,* qui est pourtant, à la cour pontificale, une survivance authentique des temps où tout ce qui touchait à l'empereur était divin et sacré ?

C'est presque exclusivement sur le rite de l'*adoratio* qu'ont porté nos propres recherches. Nous croyons que ce rite n'a jamais eu la portée d'un acte d'idolâtrie ; que l'épreuve imposée en temps de persécution aux militiares, n'était pas, comme le voulait Babut, l'adoration de l'empereur, mais le sacrifice. Quant aux textes hagiographiques auxquels on fait parfois appel pour apprécier la situation faite aux soldats chrétiens dans l'armée romaine,ils ne prouvent pas ce qu'on prétend en tirer. Ni Marcellus, ni Maximilien, ni Martin, ni Victrice n'ont été, par les nécessités du service, acculés à l'apostasie. H. D.

21. — * *Der Benanbrief eine moderne Leben-Jesu-Fälschung,* aufgedeckt von Carl Schmidt unter Mitarbeit von Herman Grapow. Leipzig, J. C. Hinrichs'che Buchhandlung, 1921, in-8°, 95 pp.

Cette étude, qui fait partie de la collection des *Texte und Untersuchungen,* est bien curieuse. Vers 1910 un nommé Ernst Edler von der Planitz fit paraître cinq volumes (dépourvus de millésime) dont les deux premiers renfermaient un texte inédit des plus importants, les trois autres un commentaire à ce texte. Voici le titre de la première section : *Ein Jugendfreund Jesu. Brief des ägyptischen Arztes Benan aus der Zeit Domitians. Nach dem griechischen Urtext und der späteren koptischen Überarbeitung.* Benan, un médecin égyptien, fait la connaissance d'un nommé Straton, ancien secrétaire de Tibère, qu'il rencontre à l'amphithéâtre de Pompéi, le jour de la grande éruption du Vésuve. On vient à parler des chrétiens. Benan a connu enfant le fondateur de la nouvelle religion, dans lequel Straton reconnaît celui dont le linge a guéri Tibère d'une grave maladie. En se séparant de Straton, Benan lui promet d'écrire ses souvenirs, et quatre ans plus tard, il lui envoie une longue lettre remplie de détails inédits sur la vie de Jésus. Ce texte sensationnel aurait été trouvé par un égyptologue, Freiherr von Rabenau, dans un rouleau de papyrus, disparu depuis.

On conçoit qu'une pareille publication, signée d'un nom absolument inconnu dans le monde de l'érudition — von der Planitz avait écrit auparavant des poésies, des romans et une série de livres sur le drame de Mayerling — ait excité chez les connaisseurs quelque

défiance, d'autant plus qu'un texte bohaïrique écrit au V[e] siècle, sur un rouleau de papyrus, comme on le prétendait, était chose entièrement nouvelle, les plus anciens manuscrits coptes ayant d'ailleurs la forme du codex. Mais tout le monde ne sait pas cela, et ceux qui le savent ne l'ont pas assez dit ; de manière que bien des profanes se sont laissé prendre, et que dans certains milieux spéciaux où l'on ne croit plus à l'Évangile, la lettre de Benan a obtenu le plus vif succès. C'est à tel point qu'un savant comme M. C. Schmidt s'en est ému et n'a pas cru perdre son temps en s'appliquant à démasquer l'audacieux faussaire et à faire connaître au public les sources de son roman et ses méthodes de composition. Qu'une pareille imposture ait pu faire des dupes, c'est un fait intéressant à constater et c'est tout ce qui reste de cette histoire, à laquelle von der Planitz devra une notoriété peu enviable. H. D.

22. — * F. Nau. *Documents relatifs à Aḥikar.* Textes syriaques édités et traduits. Paris, Picard, 1920, in-8°, 96 pp. Extrait de *Revue de l'Orient chrétien*, t. XXI.

Comme beaucoup d'ouvrages fameux qui ont passé par trop de mains, le livre d'Aḥiqār attend encore une édition digne non pas de son importance mais de sa célébrité. M. l'abbé Nau avait entrepris d'en constituer le texte syriaque, lorsque, pour des motifs dont nous dirons un mot, il crut devoir renoncer à son projet. Les « documents » qui composent la présente publication étaient des matériaux destinés à ce grand ouvrage. Ils comprennent : 1° un extrait emprunté au manuscrit de Berlin Sachau 162. M. N. fait observer que dans cet extrait le nom d'Aḥiqār est écrit selon l'orthographe arabe *Ḥiqār* ou *Ḥaïqār* (p. 1). Dès les premières lignes du texte un second arabisme saute aux yeux : « Je me construisis un grand autel et j'y plaçai *sabrā ṭābtā* ». Ce mot *sabrā* que M.N., après M. Rendel Harris, traduit faute de mieux par nourriture (p. 8, note), est une simple transcription de l'arabe *šabar*, « offrande ». 2° Une rédaction nestorienne d'Aḥiqār d'après une copie faite en 1908 pour Mgr Graffin au monastère de Rabban Hormizd. M. N. l'a collationnée sur un exemplaire mi-parti ancien mi-parti moderne appartenant à M. Pognon. — P. 70, maxime 86 : « Mon fils, tu m'as été comme le charançon qui se trouve dans le blé et ne sert à rien, Dieu détruit beaucoup (par son moyen) » ; lire : « ...qui ne sert à rien sinon à détruire.» — 3° Le texte de la partie récente du manuscrit de M. Pognon, mentionné ci-dessus. Il représente une rédaction de provenance douteuse. M. Pognon l'ayant examiné sans y rien remarquer

de significatif, il y a peu de chance que d'autres yeux y découvrent ce qu'il n'a pas aperçu. 4° Une courte note (p. 92-96) sur les papyrus araméens de la légende d'Aḥiqār. Ces matériaux inégalement intéressants nous sont livrés dans un état d'élaboration incomplète qui ne s'explique malheureusement que trop bien. Dans un post-scriptum au lecteur M. N. déclare que cette publication sera son adieu aux études orientales. Rebuté par un mécompte, qu'il a le droit de trouver injuste mais dont le public ne peut que recevoir la confidence avec une sympathie silencieuse, il a pris le parti de se renfermer dans ses travaux de mathématiques, « aussi longtemps, dit-il, que l'orientalisme officiel français n'aura pas besoin de moi » (p. 96). On aimerait à pouvoir lui dire que ce jour sera prochain ; mais ce serait oublier que le monde est moins préoccupé que jamais des bagatelles de notre métier. Aujourd'hui Champollion et Eugène Burnouf, s'ils faisaient mine de se retirer sous leur tente, courraient grand risque d'y vieillir oubliés. Nous préférons espérer que M. l'abbé N. n'attendra pas les réparations qu'il se croit dues et que le souvenir de ses anciens services, la conscience de ceux qu'il peut rendre encore le ramèneront bientôt vers ces études où il s'était fait une si large place et dont l'un des titres d'honneur est précisément de n'être pas une avenue de la fortune et du succès. P. P.

23. — * *Gregorii Nysseni opera.* Volumen I. Contra Eunomium libri edidit Vernerus Jaeger. Pars prior. Liber I et II (vulgo I et XII[b]). Berolini, apud Weidmannos, 1921, in-8°, x-391 pp.

L'entreprise de l'Académie de Berlin, qui excluait de sa Patrologie les écrivains postérieurs au concile de Nicée, a fait mieux sentir par le contraste, l'insuffisance des éditions des Pères de cette dernière époque, et l'on s'est préoccupé en divers milieux de compléter un programme restreint à l'excès. A Cracovie on prépare un Grégoire de Nazianze, ailleurs on dépouille les manuscrits de S. Basile Voici le premier volume d'un Grégoire de Nysse, que les ressources d'une fondation en l'honneur de Wilamowitz -Moellendorf ont permis d'entreprendre. Les manuscrits ont été recherchés partout, des collations et des photographies ont été rapportées de voyage, et on nous fait savoir que ce matériel, déposé à l'académie de Berlin, est mis à la disposition du public. C'est que malheureusement la perspective de l'achèvement de l'entreprise paraît fort éloignée. On n'ose s'engager que pour les livres contre Eunomius, pour les lettres peut-être. Espérons que l'œuvre y passera toute entière L'éditeur semble de taille à mener son travail à bonne fin ; en tout

cas on le dirait fermement décidé, pour sa part, à ne pas l'abandonner. Le demi-volume qui vient de paraître ne contient que le texte avec les notes critiques. On peut assurer que ce texte est en progrès sur celui de Morel. Pour en dire davantage, nous attendrons les prolégomènes qui seront joints à la seconde partie. H. D.

24. — * Herbert T. Weiskotten. *Sancti Augustini vita scripta a Possidio episcopo,* edited with revised text, introduction, notes and english version. Princeton, University Press, 1919, in-8°, 174 pp.

Thèse de doctorat de l'Université de Princeton. L'auteur, qui s'est dressé une longue liste de manuscrits de l'œuvre de Possidius, si souvent copiée, en a choisi dix, parmi les plus anciens, qu'il a soigneusement collationnés. Le manuscrit de Chartres 112 (voir *Anal. Boll.,* VIII, 92), et le manuscrit de la Vaticane Regin. 1025 (*Catal. Lat. Vatic.* 402) ont servi de base à l'édition. Dix-sept autres manuscrits ont été mis à contribution dans les cas douteux. On peut se demander si, sans un classement préalable, qui n'est pas aisé, les témoins auxiliaires sont d'une grande utilité. Le texte est accompagné d'une traduction anglaise, et suivi de notes historiques bien choisies. Regrettons que l'auteur ne se soit pas décidé à faire suivre la Vie de l'*Indiculus,* qui avait au moins autant besoin d'être revu sur les manuscrits. Quelques remarques en passant. P. 54, l. 3: *rebaptizante Donati parte maiore multitudine Afrorum* etc. La leçon plus facile *maiorem multitudinem Afrorum* est, d'après l'annotation critique, celle des éditions ; le manuscrit Q (= Bollandianus P. MS. 5) serait le seul à donner la leçon *maiore multitudine* adoptée par l'auteur. Et les autres ? S'ils sont unanimes contre Q on ne voit pas pourquoi celui-ci a été préféré. P. 56, l. 20 : *unde etiam sategit ut conciliis constituerentur episcoporum* etc. Les manuscrits A B C portent *satagit,* les autres *sategit.* Les éditeurs précédents ont préféré cette dernière leçon, et l'on ne s'en étonne pas. M. W. les a imités tout en disant : « *satagit* videtur scripsisse Possidius. » Mais dans ce cas il fallait faire comme lui, puisque c'est son texte qu'on entreprend d'établir. P. 144, l. 13 : *Deo gratias agatis Dominum qui benedicatis.* Ce n'est certainement pas Possidius qui a pu écrire cela, et il fallait suivre ceux des manuscrits qui disent très clairement *dominumque.* Le texte constitué par M. W. devra être regardé d'un peu près. Dans la *Select Bibliography* ajoutée au volume, on relève l'ouvrage suivant dont nous ne connaissons aucun exemplaire : Les Bollandistes. *Les Vies des Saints,* Paris, 1888. H. D.

25.— * A. H. Salonius. *Vitae Patrum. Kritische Untersuchungen über Text, Syntax und Wortschatz der spätlateinischen Vitae Patrum* (B. III, V, VI, VII). Lund, 1920, in-8°, xi-456 pp. (= *Acta Societatis humaniorum litterarum Lundensis,* t. II).

Après le latin de S. Jérôme, de Sulpice Sévère, d'Ennode, de Grégoire de Tours et autres écrivains de la décadence, la langue des *Vitae Patrum* a les honneurs d'une importante monographie. Cette fois, la difficulté propre à ce genre d'étude s'aggravait de plusieurs inconvénients spéciaux au sujet. Au lieu d'un auteur original, dont l'œuvre et la personnalité peuvent être situées exactement, le philologue trouvait devant lui un conglomérat de textes traduits à des époques différentes, maintes fois remaniés dans l'original et dans la traduction, et provenant d'un fonds devenu banal, par un enchevêtrement inextricable d'emprunts, d'imitations et de plagiats. M. Salonius a pesé ces circonstances défavorables ; elles ne l'ont pas effrayé. Mais il est permis de regretter qu'il se soit montré par trop accommodant sur d'autres conditions essentielles de la recherche qu'il avait entreprise. Pour procéder avec méthode, il devait commencer par déterminer aussi exactement que possible la provenance des textes soumis à ses observations. Ce travail, d'une difficulté et d'une délicatesse extrêmes, a déjà été poussé très loin par Dom C. Butler, dans les prolégomènes de son édition de l'*Histoire Lausiaque* (voir *Anal. Boll.* XVII, 457 ; XXIV, 382). M. S. n'ayant pas sous la main cette étude excellente, s'est résigné à s'en passer (cf. p. 14-15, note). Ce sont là des lacunes dont un livre, quelque savoir qu'on y dépense, reste amoindri. Dans le cas présent l'auteur n'a pas ménagé sa peine pour essayer de se tirer d'affaire par ses propres moyens. Le relevé des parallélismes qui remplit le chapitre IV de son introduction (p. 58-69) représente une somme considérable de labeur patient. Mais ces observations méticuleuses s'en tiennent, pour ainsi dire, à l'écorce du texte, alors qu'il importerait surtout de connaître l'évolution qui l'a constitué dans son état actuel. Là-dessus M. S. lui-même ne semble pas s'être fait une idée ferme. Le plus long article de l'introduction (p. 12-31) est consacré à démontrer que Rufin n'est pas l'auteur du livre III des *Vitae Patrum*. Soit ! on s'en doutait bien un peu. Mais quel est alors le vrai auteur ou le vrai coupable ? Un interpolateur de plus basse époque, très inférieur à Rufin comme « styliste » (p. 30). Voilà qui n'apprend exactement rien sur l'origine et la date des faits grammaticaux dont il va être question. Concernant les relations mutuelles des quatre

livres examinés par M. S., les « parallele Textproben » réunis, p.48-57, ne donnent que des indications hésitantes, trop mêlées d'appréciaciations subjectives. Dans l'espèce, puisqu'il s'agit de textes traduits du grec ou dérivant d'une traduction, il est sans importance de savoir qu'une phrase correctement bâtie dans une rédaction, le soit plus mal dans une seconde et plus mal encore dans une troisième. L'épreuve décisive et indispensable est de rechercher laquelle de ces phrases, difforme ou non, est plus voisine de la source grecque. Du reste, au simple point de vue de la langue, qui est celui où M. S. veut en venir, il est à peu près impossible d'étudier une traduction sans tenir compte de l'expression verbale dont elle est, par supposition, l'équivalent. Au fond, l'auteur en est aussi convaincu que nous; mais pour mettre en repos sa conscience professionelle, il s'est laissé persuader que les originaux grecs des *Vitae Patrum* sont presque totalement perdus (p. 5). Perdus, c'est-à-dire cachés en quelque région lointaine avec le livre de Dom Butler. Quand ils reparaîtront à la lumière, il arrivera sans doute que telle ou telle conjecture de M.S. deviendra caduque ; mais plusieurs aussi, probablement, seront confirmées, et la satisfaction d'avoir parfois frappé juste le consolera du désagrément de s'être souvent trompé (p. 6). On aime à voir chez un savant homme tant d'optimisme et de bonhomie ; mais un si heureux caractère est-il bien celui de la critique, qui n'est, dit-on, jamais contente ?

Ayant voulu offrir immédiatement à l'auteur une de ces joyeuses surprises qu'il se promet, je suis malheureusement tombé plusieurs fois de suite sur des exemples contraires. P. 364, il n'y a pas lieu de se demander si *candidatrix* (5, 6, 18) ne pourrait pas signifier « boulangère » plutôt que « lessiveuse » ou « lavandière » ; le texte grec publié par M. l'abbé Nau, *Revue de l'Orient chrétien*, t. XIV (1909), p. 368, porte *πλύντρια*. P. 412, dans l'anecdote 5, 15, 54 : *in minoratione eius*, n'est pas exactement rendu par la variante des textes parallèles (3, 115 et 7, 13, 13) : *in deiectione eius*. Le grec dit : *ἐν ἐλαττώσει* (Nau, l. c., t. XVII, 1912, p. 204), ce qui permet de distinguer sans peine la traduction originale et ses remaniements. P. 428 : *Frater meus solvit me egrediens huc atque illuc* (5, 5, 28). Le mot *solvit* ne signifie pas « abandonner » mais : « importuner, excéder », *παραλύει* (Nau, l. c., t. XIII, 1908, p. 270). Et la traduction inexacte de M. S. ne peut surtout pas devenir un prétexte à « corriger » encore le texte suivant (5, 5, 35) : *Vado in Aegyptum et non solvam fratres istos* (Salonius, ibid.) ; en grec : ἵνα μὴ

παραλύω τοὺς ἀδελφούς, « pour n'être pas à charge aux frères » (Nau, ibid., p. 273) ; etc.

Nous n'avons pas eu la main heureuse ; mais ces exemples ramassés, si l'on peut dire, à fleur du tas, prouvent tout de même que l'étude de M. S. se serait allégée au moins de beaucoup de conjectures inutiles, si l'auteur avait pris la précaution élémentaire de tenir l'original grec ouvert à côté de la traduction qu'il épluchait.

Ce n'est pas tout. P. 40 et suiv. sont étalées quelques « Proben von Fehlern » destinées à éclairer la transmission du texte. Dans le nombre il en est comme celle-ci (5, 14, 4) : *Erat ... in quodam loco memoria et habitabat in ea leaena pessima* (p. 41). *Memoria*, « chapelle de martyr », ou « tombeau » en général, est ici parfaitement en place. M. S. le « corrige » en *nemoria*, terme deux fois bizarre, puisque l'histoire se passe dans le désert d'Égypte. Mais passons ! La plupart de ces fautes qui sont vraiment des fautes et non des particularités conventionnelles d'orthographe, comme *deseruit* corrigé en *deservit* (p. 42), sont de pures coquilles apparues dans la réimpression de Migne. En recourant à l'édition originale, M. S. se serait épargné la peine de les épingler, et la petite injustice de jeter involontairement un soupçon sur l'exactitude de Rosweyde. J'entends bien qu'il n'a pas, de gaieté de cœur, préféré une médiocre édition à une meilleure. Mais si cet indispensable instrument lui manquait après tous les autres, la prudence lui conseillait peut-être d'ajourner son entreprise et de s'attaquer, en attendant, à un autre sujet pour lequel il se trouvait moins démuni.

Parfois aussi ce n'est pas le livre nécessaire qui a manqué, mais l'inspiration de l'ouvrir à la bonne page. Le verbe *minare* sur lequel M. S. épilogue un peu doctoralement, p. 411-12, est un mot de la Vulgate latine : exemples dans toutes les concordances. P. 184 : « *Ioannes Nanus* = *νάννος, νᾶνος*, der Zwerg » est presque un contresens hagiographique ; l'épithète consacrée de ce personnage est *Κολοβός*, en latin *Colobus*. P. 408, inutile de conjecturer sur le sens du mot *magistrianus* ; mieux valait consulter un glossaire grec au mot *μαγιστριανός*, etc.

Nous aurions encore quelques observations plus générales à présenter notamment sur le critère adopté par M. S. pour établir qu'un mot ou une locution était d'usage courant. Mais nous avons déjà dépassé la mesure dans laquelle il est permis à la critique de désobliger un laborieux auteur qui a honnêtement voulu servir la science. Toutes ces remarques faites et maintenues puisqu'il le faut bien,

nous tenons à dire que le livre de M. S. témoigne d'une application peu commune et d'un savoir étendu, servi par un sens philologique ordinairement très réfléchi. Notre regret sincère est que ces qualités sérieuses n'aient pas été concentrées sur une étude mieux appropriée aux possibilités du milieu et du moment. P. P.

26. — * Stephen GASELEE. *Stories from the Christian East.* London, Sidgwick et Jackson, 1918, in-8°, 85 pp., 9 gravures hors texte.

Les dilettanti auxquels M. Gaselee a destiné ce coquet volume, y remarqueront probablement tout d'abord l'illustration, due à M. J. Mavrocordato. Dans ces dessins d'une gaucherie savante, le crayon de l'artiste s'est attaché à rendre la naïveté barbare et parfois un peu crue d'un enlumineur du moyen âge. Mais il est trop visible que cet enlumineur connaît l'Orient et qu'il est versé dans les finesses les plus absconses de l'esthétique ultra-moderne. Le texte aussi a été stylisé, et bien que ces petites anecdotes soient présentées comme des traductions, elles sont contées avec une vivacité malicieuse qui n'a rien d'oriental. Celui qui prendrait, par exemple, l'histoire de S. Ménas et de l'œuf (p. 35-39) pour une simple version « from the Nubian » pourrait s'imaginer que les hagiographes nubiens avaient de l'humour et de l'esprit, ou qu'ils ont découvert dans le Delta un confrère grec qui en avait. M.G. n'a pourtant mis dans ces légères esquisses aucune intention d'ironie ou de persiflage. Il a seulement voulu rendre l'impression que ces récits, évoqués d'un monde lointain et disparu, font sur un esprit très cultivé qui les lit avec une curiosité sympathique. Ces pages élégantes portent la date tragique de 1918. L'auteur qui a pu les écrire à pareil moment avait gardé aussi la pensée assez libre pour se souvenir alors des *Analecta Bollandiana.* Qu'il nous soit permis de l'en remercier ici.

P. P.

27. — * Arthur Kingsley PORTER. *Lombard architecture.* New Haven, Yale University Press, 1915-1917, 3 vol. in-8°, XXXVII-483, 675, 611 pp., et atlas in-fol. de 244 planches.

Les éloges unanimes des savants qui font de l'histoire de l'architecture l'objet propre de leurs études nous dispensent d'émettre sur l'ouvrage de M. K. Porter une appréciation qui supposerait une compétence spéciale. Il est vrai qu'il n'est pas indispensable d'être du métier pour juger par certains côtés essentiels une œuvre de ce genre. L'étendue de l'enquête personnelle entreprise par l'auteur

à travers une vaste contrée semée de monuments, le soin de relever les moindres détails d'architecture, de sculpture, de mosaïque, le souci d'éclairer cet ensemble par l'étude des inscriptions et des chroniques, la méthode d'interprétation qui ne néglige pas les opinions d'éminents prédécesseurs mais les discute avant de s'y rallier ou de les condamner, tout cela donne l'idée la plus favorable d'un travail entrepris avec des ressources dont les historiens de l'art disposent rarement, et qui ne peuvent manquer, lorsqu'elles s'allient aux connaissances techniques, de produire d'excellents résultats. Si pour l'histoire de l'architecture lombarde l'ouvrage de M. P. est désormais classique, il ne faut pas perdre de vue que la richesse de la documentation et la disposition pratique des matières le recommandent à plus d'une classe de lecteurs. L'histoire de très humbles églises comme celle d'importants sanctuaires décrits par M. P. intéresse souvent au premier chef l'hagiographe, qui trouvera ici maint détail qu'il aurait bien de la peine à découvrir ailleurs. Un coup d'œil jeté sur la table alphabétique au mot *Saint* permettra de s'en rendre compte aisément.

L'ouvrage, admirablement imprimé, est divisé en trois volumes plus un atlas,celui-ci composé de 244 planches, dont chacune comprend en moyenne cinq photographies prises par l'auteur lui-même : illustration du texte entièrement originale par conséquent. Les volumes II et III forment une suite de monographies indépendantes, rangées par ordre alphabétique de localités. Les résultats généraux de cette analyse de détail sont consignés dans le tome I, qui est une synthèse très claire des recherches précédentes.

Les monographies suivent un plan uniforme. Voici, par exemple, comment l'auteur procède à l'article *Nonantola, S. Silvestro.* I. Les sources de l'histoire de l'abbaye, notamment la *Vita Anselmi (BHL.* 541) et autres documents publiés par Bortolotti ; la bibliographie : Tiraboschi, Cappelletti, Cesari. II. Esquisse de l'histoire de l'abbaye, spécialement au point de vue monumental. III. Description de l'édifice actuel, avec indication des altérations successives de l'ancienne construction. IV. Étude des détails, notamment des sculptures. V. Restes visibles des différentes époques, avec les dates respectives.

L'étude d'un pareil monument, dont on s'est beaucoup occupé, est relativement facile. Mais que de fois l'auteur s'est trouvé sur un terrain presque entièrement inexploré. Voici, par exemple, l'église Saint-Victor de San Rufillo di Bologna. Il n'existe aucune publica-

tion spéciale relative à ce sanctuaire, et on en est réduit à se contenter d'un rapport de la Commission pour la conservation des monuments de l'Émilie. M. P. ne s'est pas cru dispensé pour cela d'étudier l'histoire de Saint-Victor, besogne d'autant plus malaisée qu'une série d'inscriptions fausses sont là pour dérouter le chercheur. Il n'a pas hésité à fixer lui-même les principales dates de cette histoire d'après les documents d'archives qui en ont gardé le souvenir.

La description de l'église aujourd'hui détruite des SS. Felice e Fortunato de Vicenza, par Castellini est inédite. M. P. l'a étudiée dans le manuscrit. Dans certains cas, par exemple, dans l'important article sur San Stefano de Bologne, l'auteur a compliqué son travail, en reproduisant sans nécessité, d'après le manuscrit, et avec tous les détails de celui-ci, tels que les abréviations, des textes dont on a des éditions suffisantes. A propos de San Bassiano de Lodi, une lettre de S. Ambroise est citée d'après une vieille édition de 1585, qui doit laisser à désirer, si on y lit vraiment des phrases comme celle-ci : *tum ego nostris fabulis intexui diem natalis tui*. Lisez : *nostris tabulis*. Pourquoi les Dialogues de S. Grégoire sont cités en grec plutôt qu'en latin (Verona, San Zeno), je ne parviens pas à le comprendre.

Une attention particulière a été donnée aux inscriptions, et on en trouve ici un grand nombre qui sont peu accessibles et qui mériteraient d'être étudiées. Citons en passant celles de Santa Maria Antica de Vérone, curieuses au point de vue des reliques et des indulgences qui y sont mentionnées. A Settimo Vittone (Turin) se lit une inscription moderne : *Hic beata Ansgorda Galli[c]e Regina cond. an. DCCCLXXXIX*. La tradition qui l'a inspirée a été contestée. M. P. l'accepte, et admet que la B^se^ Ansgorda ou Ensgarda est la fondatrice de l'église où elle a trouvé la sépulture. Je ne sais où M. P. a trouvé le nom de S. Pegalo qu'il donne au martyr honoré à Ivrée. Celui-ci s'appelle Tegulus.

Les innombrables détails répartis dans les deux volumes consacrés à l'histoire et à la description des monuments sont très habilement groupés dans le volume qui sert d'introduction, ou si l'on veut de conclusion à tout l'ouvrage. L'auteur y rend pleinement justice à ceux qui l'ont précédé dans la même voie, notamment à Raffaele Cattaneo, mort trop jeune pour avoir pu donner toute sa mesure, et à Rivoira dont les travaux sont universellement appréciés. La liste chronologique des monuments, où les dates conjecturales sont soigneusement distinguées de celles qui sont établies sur documents, est un guide indispensable à travers tout l'ouvrage. Dans l'étude

du style et de la construction, il est procédé par périodes, VIIe-IXe siècle, Xe siècle, XIe siècle, XIIe siècle. Dans les deux premières, deux groupes sont distingués : les églises circulaires et celles du type basilical. A noter à propos du campanile de Sant' Ambrogio un chapitre sur les tours et clochers, dont on connaît encore mal les origines. Le *Pharos* de Thiersch aurait pu être utilement consulté. Après la construction, on passe à l'ornementation. Les arts auxiliaires, sculpture, mosaïque, peintures sont ensuite étudiés à part. La dernière partie de l'ouvrage a pour objet l'iconographie. L'auteur qui a reconnu l'excellence de la méthode de M. Mâle, n'a pas voulu mieux faire que lui, et a classé les sujets d'après les divisions de Vincent de Beauvais. On s'y retrouve avec la plus grande facilité, et pour qui veut se renseigner sur l'iconographie des saints, il n'y a qu'à se reporter au chapitre correspondant dans la section du *Speculum historiale.* Relevons en passant un détail curieux. S. Martin partageant son manteau est représenté deux fois sur les chapiteaux de la cathédrale de Parme, et chaque fois, au lieu du mendiant de l'histoire on en voit deux. Pourquoi ? Il est bon de noter que M. P. n'a pas repris dans ce chapitre tous les noms des saints dont il a rencontré des images. La table alphabétique est à consulter. H. D.

28. — * R. A. Stewart MACALISTER. *The Latin and Irish Lives of Ciaran.* London, Society for Promoting Christian Knowledge, 1921, in-8°, 190 pp. (= *Translations of Christian Literature,* Series V, Lives of the Celtic Saints).

La série *Lives of the Celtic Saints* de l'infatigable S. P. C. K. a été présentée déjà à nos lecteurs. Une traduction des trois Vies latines connues de S. Ciaran (Kiaranus, *BHL.* 4654, 4656 et 4655) et de la Vie gaélique (publiée par Wh. STOKES, *Lives of Saints from the Book of Lismore,* p. 262-80) forme le corps de ce nouveau volume. En appendice (p. 172-83), d'après les deux manuscrits d'Oxford, le texte de la seconde Vie latine *(BHL.* 4656), connu seulement jusqu'ici par ce qu'en avait cité M. Ch. Plummer, *Vitae Sanctorum Hiberniae,* t. I, p. 200-216, notes. Signalons également (p. 6, n. 1) la collation soignée du texte de M. Plummer sur le manuscrit de *BHL.* 4654. Les quelques notes de critique textuelle dispersées au bas des pages de la traduction et au cours de l'appendice sont souvent ingénieuses. Citons, par exemple, le passage embarrassé du manuscrit de *BHL.* 4654 (éd. PLUMMER, p. 210, init.) : « si ergo in isto loco mansissem non Ysseal . i. imus esset id est non paruus sed

altus . i . magnus et honorabilis. » M. M. a bien vu qu'une double glose s'était ici introduite dans le texte, précédée, comme d'ordinaire dans les manuscrits de provenance irlandaise, du sigle . i . ce qui faisait avec l' « id est » original trois gloses dans le même bout de phrase. M. M. le dégage élégamment en lisant :

.i. imus

Si ... mansissem non Ysseal esset, id est non par-

.i.magnus et honorabilis

uus ; sed altus (p. 31, n. 1).

Et ne pourrait-on pas mettre toute la seconde partie de la phrase entre parenthèses comme une explication ajoutée par l'auteur au dit du saint :

.i. imus.

Si mansissem, non Ysseal esset. (Id est, non par-

.i. magnus et honorabilis

uus, sed altus.)

La correction proposée,p. 76, n. 2, de *dia fhoglaim* en *dia fhognam* (éd. Stokes, p. 122, l. 4105) nous paraît séduisante : on comprend l'erreur du copiste qui avait, à la ligne précédente, *d'fhogluim*, et le parallélisme des trois Vies latines sur ce point de détail autorise cette légère correction du texte gaélique.

Quant au commentaire suivi des quatre Vies (p. 98-171) d'après la concordance établie p. 11-14, le professeur d'archéologie celtique de Dublin y accumule le fruit de ses connaissances spéciales de folklore et d'une étude attentive des Vies de saints irlandaises.

Il est un point pourtant qu'il nous paraît difficile d'accorder. Du Sollier écrivait dans son édition d'Usuard (Anvers, 1714, p. 523) : « Querani, Kirani, vel Kiriani vitam Ms. habemus, variaque ad eam annotata, quae suo tempore digerentur. » M. M. en conclut qu'une Vie du saint aujourd'hui perdue était alors aux mains des bollandistes ; ce manuscrit aurait bientôt disparu, car vers 1750, époque où Suyskens écrivit le commentaire sur S. Ciaran *(Act. SS.*, Sept. t. III, p. 370-83), il ne connaissait certainement d'autre Vie que celle qui est contenue dans le *codex Salmanticensis*. L'explication nous paraît plus simple. Du Sollier, dans le passage cité, fait allusion simplement au *codex Salmanticensis*, à notre connaissance, le seul manuscrit de Vies irlandaises que les anciens bollandistes aient possédé. Les *annotata* sont les notes de Papebroch sur S. Ciaran conservées dans le manuscrit 140 de notre biblio-

thèque avec une copie tirée du Salmanticensis. Que le P. Suyskens ait reculé devant l'insignifiance de la pièce *BHL.* 4655, on le comprend. On peut le regretter. Cela ne veut pas dire qu'un manuscrit ait disparu de la bibliothèque des bollandistes entre 1714 et 1750. Il n'est jamais question que d'une Vie, toujours la même.

Un autre texte jusqu'ici inédit, est l'hymne gaélique attribué par le *Livre de Leinster* à S. Ciaran. M. M. le publie (p. 168-69) avec une traduction aussi fidèle que l'obscurité du langage l'a permis. M. M. nous promet une histoire de Clonmacnois. Souhaitons-lui en histoire le même succès qu'en archéologie. Et, entre autres choses intéressant l'hagiographie, espérons qu'il trouvera, en poussant par là ses recherches, la solution d'un problème qu'il ne fait qu'effleurer (p. 8), celui de S. Ciaran « abbas Foilensis in Scotia ». C'est en tout cas dans cette direction que Suyskens aurait voulu trouver quelque lumière ; mais les documents irlandais lui faisaient totalement défaut *(Act. SS.*, t. c., p. 371). P. GROSJEAN.

29. — * Manus O'DONNELL. *Betha Colaim Chille (Life of Columcille) compiled in 1532.* Edited and translated from manuscript Rawlinson B. 514 in the Bodleian Library, Oxford, with introduction, glossary, notes and indices by A. O'KELLEHER and G. SCHOEPPERLE. Urbana, 1918, in-8°, LXXVIII-516 pp. avec un facsimilé *(= University of Illinois Bulletin,* vol. XV, n. 48).

30. — * J. T. FOWLER. *Adamnani Vita S. Columbae* edited from Dr. Reeves's text with an introduction on early Irish Church history ,notes and glossary. A new edition, revised. Oxford, Clarendon Press, 1920, in-8°, 280 pp.

Nombreux sont les manuscrits celtiques restés jusqu'à ce jour inédits, d'accès difficile, de lecture pénible tellement que seuls de rares spécialistes peuvent en tirer profit. On sait, au point de vue hagiographique, ce que cette littérature représente d'espoirs et de richesses. Dans la lointaine Irlande, en un terroir mystique jusqu'à la superstition et qui avait conservé de sa culture païenne un fond vivace de traditions populaires, les légendes ont pu éclore à foison, gracieuses ou héroïques, déroutant un peu parfois nos mentalités modernes, saisissantes toujours par leur empreinte originale. Et surtout elles ont trouvé pour s'exprimer, à côté du latin, une langue assouplie par le travail de longues générations de poètes, toute prête à exprimer ce que les âmes avaient senti.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas que nous fassions le meilleur accueil

à ce premier volume d'une collection qui promet. En juin 1916, sur le sol de l'Amérique, se formait l'*Irish Fundation of Chicago* pour encourager la publication de textes irlandais. Le premier manuscrit auquel les libéralités de cette œuvre fondée au-delà des mers à la gloire de l'Irlande permet de voir le jour, est, comme il convenait, la *Betha Colaim Chille,* la Vie de S. Columba d'Iona, le patron des exilés d'Erin. D'autres éditions hagiographiques succéderont à celle-ci, n'en doutons pas. Puissent-elles lui ressembler !

La *Betha Colaim Chille* est une compilation du XVI[e] siècle, œuvre, non d'un scribe anonyme et inconnu, mais d'un érudit et d'un soldat. Manus O'Donnell, peu de temps après capitaine de Tirconnell, s'était battu glorieusement déjà et devait se battre encore quand, entre deux expéditions, il recueillait sur ses domaines les documents oraux ou écrits qui font la base de son récit. C'était une des plus belles heures dans la vie de l'Irlande et la plus belle de sa vie à lui : luttes de clan à clan d'abord, puis l'union sacrée contre l'Anglais conquérant.Uni par le sang à la race de Columcille, vivant au milieu des mêmes paysages que le saint avait consacrés, Manus O'Donnell acheva en 1532 de porter son œuvre à la perfection de simplicité naïve qui en fait le charme à nos yeux. Non qu'il manquât pourtant de critique. Sans se douter que certains détails pussent être de basse époque et complètement imaginaires, il n'hésitait pas néanmoins à donner le tout premier rang à la Vie latine écrite par Adamnan d'Iona *(BHL.* 1886-87). Combien il regrette de n'en avoir à sa disposition qu'une mauvaise recension ! Nous lui sommes reconnaissants surtout de nous avoir transmis en leur « rude gaélique » original près de 250 quatrains de vieille poésie irlandaise. La valeur de ces sources versifiées est difficile à déterminer. On ne peut pourtant la méconnaître, ni mettre en doute qu'elles représentent une légende toute formée plusieurs siècles avant O'Donnell.

Le texte que nous offre cette édition est celui du manuscrit Rawlinson B. 514, à la Bodléienne d'Oxford. Les 157 premières sections ont été éditées et traduites par Richard Henebry, les sections 158-232 par A. O'Kelleher dans la *Zeitschrift für celtische Philologie,* t. III-V, IX et X, pendant les années 1901-1914. Le reste, plus de 200 sections, était encore inédit. Une sobre annotation permet d'identifier les passages empruntés à Adamnan, à l'ancienne Vie irlandaise publiée par Wh. Stokes *(Lives of Saints from the Book of Lismore,* 1890, p. 20-33). La traduction est exécutée avec un parfait bon goût dans l'anglais charmant du XVI[e] siècle, comme plus propre à refléter la naïveté de l'irlandais.

Par manière d'introduction, un essai remarquable sur la tradition de Columcille telle que Manus O'Donnell la trouva : intéressante étude sur la formation de la légende, sur les éléments païens qu'elle englobe, sur quelques aspects du caractère qu'elle fait à Columcille. Deux notes, plus modestes, nous mettent au courant de la vie d'O'Donnell et de l'exécution littéraire de son œuvre. L'introduction se clôt par un essai chronologique sur la carrière de Columcille.

Les *Analecta Bollandiana* (XIV, 339) ont rendu compte du petit livre de M. J. T. Fowler dès sa publication (Oxford, 1894). La première édition, depuis longtemps épuisée, vient d'être remise à jour. S'adressant surtout aux étudiants universitaires, M. F. résume pour eux dans ses notes les travaux de Reeves, en les complétant par les résultats récemment acquis par des publications telles que la Vie de S. Patrick, de Bury ; l'édition du Livre d'Armagh, de Gwynn ; et surtout les *Vitae Sanctorum Hiberniae* de Plummer. Ce dernier savant a bien voulu orner cette réédition de quelques notes que les connaisseurs apprécieront. C'est dire que l'ouvrage n'a rien perdu de ses mérites antérieurs et qu'il y a ajouté beaucoup. Son introduction sur l'histoire de l'église celtique des origines à Adamnan est un solide résumé qui mérite tous les éloges. Étonnons-nous qu'en une note additionnelle (p.249), à propos d'une vision où S. Columba est flagellé par un ange, M. F., en quête d'explication, juge bon de citer le passage naïf de Fosbrooke, *British Monachism,* II : « Deux jésuites, sous un déguisement d'anges, donnèrent la discipline à Mr. Henry Fairfax, une nuit, à Saint-Omer, au XVIIe siècle. » De là à conclure que les faits étranges rapportés par plusieurs hagiographes aient dû leur origine à de semblables mystifications, il n'y a qu'un pas. P. Grosjean.

31. — * [F. Duine]. *Memento des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne.* Première partie. Les fondateurs et les primitifs (du Ve au Xe siècle). Rennes, L. Baron-Rault, 1918, in-8°, 215 pp.

32. — * André Oheix. *Études hagiographiques.* I-X. Saint-Brieuc, Vannes, Paris, etc., in-8°, brochures.

33. — * S. Baring-Gould et J. Fischer. *The Lives of the British Saints.* Vol. IV. London, The Honourable Society of Cymmrodorion, 1913, in-8°, 480 pp., illustrations.

34. — * William John Ferrar. *The Saints of Cornwall.* London, Society for promoting Christian Knowledge, 1920, in-8°, 64 pp.

35. — * Dom Michael Barret. *A Calender of Scottish Saints*, second edition. Fort-Augustus, Abbey Press, 1919, in-8°, 195 pp.

On ne saurait assez remercier M. l'abbé Duine du service qu'il a rendu à l'hagiographie et à l'histoire en rédigeant son *Memento*, et tous ceux qui manieront cette première partie seront impatients de voir paraître les autres, où seront traités : les saints bretons du Xe au XIIe siècle ; les données de l'hagiographie non celtique ; les origines et dédicaces diocésaines. Sur la période qui se termine au Xe siècle, après un ample chapitre de bibliographie, l'auteur examine les textes hagiographiques antérieurs à l'exode général des reliques et du clergé devant les invasions normandes ; puis les textes postérieurs à ces événements. Il passe ensuite en revue l'hagiographie insulaire, dans ses rapports avec la Bretagne. Viennent alors les saints bretons dépourvus de *Vita*, mais mentionnés dans les textes hagiographiques, et au dernier chapitre nous voyons défiler les principaux rois, chefs ou seigneurs mentionnés par les hagiographes bretons depuis le Ve siècle jusqu'à l'exode général des corps saints après 907. C'est une véritable *Prosopographie*, qui suppose une connaissance approfondie de la matière, avec un désir de communiquer à autrui les trésors amassés, qui confine à l'abnégation. Je ne me permettrai qu'une seule critique. Le travail est extrait du *Bulletin* de la Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine, t. XLV, dont on n'a gardé la pagination que dans la table alphabétique, ce qui impose au lecteur, dans chaque cas, de soustraire du nombre indiqué le nombre 242. C'est un inconvénient largement compensé par l'abondance des renseignements que cette opération rend accessibles ; mais il y a des érudits peu ferrés sur l'arithmétique qui s'en plaindront, on peut en être sûr. Qu'on ne s'imagine pas le recueil de M. D. comme un répertoire de fiches, permettant simplement de retrouver aisément les sources et laissant au lecteur le soin d'en peser la valeur. Les quelques lignes de *résumé* qui terminent le volume feront apprécier l'esprit critique qui a présidé aux recherches de l'auteur : «De l'émigration, — dont il est difficile de dire exactement quand elle a commencé et quand elle a fini, et de déterminer à leur juste valeur les causes qui l'ont produite,— de l'émigration jusqu'au IXe siècle, un critique ne sait presque rien de notre histoire provinciale. Et la nuit pèse sur la péninsule armoricaine aux VIIe et VIIIe siècles. » Si La Borderie avait eû cette claire vue de la réalité et avait pu s'y résigner, l'*Histoire de Bretagne* n'y aurait rien perdu.

Le pays breton vient de perdre en la personne de M. André Oheix un travailleur zélé, dont les nombreuses monographies sur les saints de la contrée n'étaient sans doute que le prélude de quelque ouvrage d'ensemble que l'auteur n'a pas eu le temps de mettre sur le métier. Ces études ont paru dans diverses revues locales, telles que le *Bulletin* de la Société archéologique de Nantes, les *Mémoires* de l'Association Bretonne, les *Mémoires* de la Société d'Émulation des Côtes du Nord. La Vie de S. Cunwal (n° VII) a été publiée dans la *Revue Celtique* (voir *Anal. Boll.*, XXXII, 337).

Les saints dont M. O. s'est spécialement occupé sont les suivants : S. Friand et S. Secondel (n. I), connus par Grégoire de Tours *(BHL.* 3148); M.O. maintient qu'ils ont toujours été vénérés à Besné, qui doit être identifié avec Vindunitta. S. Paul Aurélien (n. II) et la translation de ses reliques à Fleury *(BHL.* 6587) vers 960. S. Victor de Cambon (n. III), près de Nantes, dont le culte est parfaitement établi, l'identité beaucoup moins ; l'ancien office que publie M. O. d'après le ms. lat. 26 de la bibliothèque de Nantes l'avoue simplement: *de cuius vita, si ab aliquo sit scripta, nullam habemus memoriam.* Les reliques bretonnes de Montreuil-sur-Mer qui font l'objet du IVe mémoire sont celles des SS. Gwennolé, Ethbin, Malo, Corentin, Conogan, Gudwal. Dans le Ve, M.O. pose la question : *S. Melaine est-il né à Plélauff* ? La réponse est négative, mais le saint est, dans cette localité, l'objet d'un culte très ancien. S. Benoît de Macérac (n. VI) ; l'étude est suivie des textes *BHL.* 1145, 1146. Briocius, Sanson, Machutus, Paternus, Corentinus, Paulus, Tudualus sont les noms des *Sept Saints* dont M.O. étudie le culte collectif dans le mémoire VIII. Dans le suivant, n. IX, il réunit quelques notes sur la *Vie de S. Gildas.* Le n. X s'occupe de S. Viau (Vitalis, 16 octobre). Le texte *BHL.* 8698 est republié d'après la copie d'Albert Le Grand conservée à la bibliothèque de Rennes, ms. 267.

Malgré ses défauts, le *British Saints* de MM. Baring-Gould et Fisher, dont le quatrième et dernier volume a paru (voir *Anal. Boll.*, XXVII, 452, XXIX, 173, XXXIII, 92), sera consulté avec fruit par les amateurs d'hagiographie celtique. L'article *Ystyffan*, qui est le dernier de la liste alphabétique, est suivi d'un appendice de textes gallois mêlés de quelques textes latins parmi lesquels nous noterons un prologue de la Vie de S. Asaph, une Vie inédite de S. Kebius *(BHL.* 4640) d'après le manuscrit Cottonien Vespas. A. XIV. et une Vie également inédite et divisée en leçons de S. Daniel (Deiniol) évêque de Bangor, d'après le ms. de Peniarth 225. Cette Vie

est suivie d'une traduction anglaise. C'est peut-être un luxe qui n'eût pas été déplacé ailleurs, à l'usage de ceux qui lisent péniblement le gallois. Un index général termine la publication.

Il n'y a pas de recherches originales dans le résumé de M. Ferrar sur les saints de Cornouailles, et pour plus ample information on est surtout ramené à Borlase, *Age of the Saints.* Mais ces quelques pages donnent une vue d'ensemble sur les saints honorés dans le pays : saints irlandais, saints gallois, saints indigènes, ceux-ci formant un groupe ou mieux une famille, celle de S. Geraint (Gerennius, Gerrans), un saint saxon (S. Néot), saints d'Armorique, saints étrangers.

Dans l'élégant petit volume où Dom Barret a rangé selon l'ordre du calendrier les saints écossais, ce dernier qualificatif doit être pris au sens large. Ont été admis les saints dont l'Écosse a été le champ d'apostolat ou qui y sont spécialement honorés. C'est ainsi qu'y figure S. André. Mais la plupart des noms sont bien celtiques. On les connaît d'ailleurs par les *Kalendars* de Forbes, par O'Hanlon et autres recueils du même genre. L'auteur nous a adressé également un volume intitulé *Sidelights on Scottish History* (Edinburgh, Sands, 1918, 244 pp.), qui se rapporte moins directement à nos études qu'à l'histoire ecclésiastique d'Écosse. On lira avec plaisir les articles sur Édimbourg et Glasgow aux temps catholiques, sur les causes et agents de la réforme, l'œuvre des missionnaires en Écosse, et sur le célèbre martyr Jean Ogilvie. H. D.

36. — * D. Serafino Papi. *Il beato Benedetto Ricasoli, monaco ed eremita Vallombrosano della badia di Coltibuono.* Siena, Stab. tip. S. Bernardino, 1918, in-8°, xiii-197 pp., 20 illustrations hors texte.

Les renseignements que l'on possède sur le B. Benoît Ricasoli se réduisent à fort peu de chose. De ces maigres données, D. Serafino Papi est néanmoins parvenu à tirer une biographie de près de deux cents pages. A vrai dire, un esprit initié à la vie intérieure n'a pas besoin d'indications bien explicites pour se figurer la joie céleste qu'éprouva, sans aucun doute, le bienheureux en passant de l'agitation du monde à la paix du cloître, ni pour deviner les épreuves, les tentations et les désolations spirituelles qui pourtant le visitèrent à certaines heures. On s'imagine sans trop de risque d'erreur, les austérités auxquelles il se livra dans son ermitage, et l'affection admirative dont l'entourèrent ses confrères de Coltibuono, et les

sentiments de ceux-ci, le jour où ils trouvèrent le saint vieillard inanimé gardant encore dans la mort l'attitude de la prière. Le culte rendu au B. Benoît Ricasoli a été reconnu par l'Église en 1907. Les nombreuses illustrations qui ornent le volume sont soignées et n'en constituent pas la partie la moins intéressante. R. L.

37. — * A. G. Little. *A Guide to Franciscan Studies.* London, Society for promoting Christian Knowledge, 1920, in-8°, 63 pp. (= *Helps for Students of History,* n. 23).

Voici un précieux petit livre. Souverainement utile à quiconque aborde l'étude de l'histoire franciscaine, il rendra encore service à ceux qui y sont engagés depuis longtemps. Les principales sources sont énumérées dans un ordre à la fois chronologique et logique, et appréciées d'un mot. L'état des diverses questions est marqué, avec les résultats acquis et les points encore en litige. L'auteur se borne à l'essentiel, au grand avantage de la clarté ; mais tout l'essentiel y est, en termes brefs, précis et nets. On sent un homme parfaitement maître de son sujet, à la conduite de qui on peut s'abandonner en pleine confiance. R. L.

38. — * Manuel Mañueco Villalobos et José Zurita Nieto. *Documentos de la Iglesia Colegial de Santa María la Mayor (hoy Metropolitana) de Valladolid.* Siglos XI y XII. Siglo XIII (1201-1280), (1281-1300). Valladolid, Imp. Castellana, 1917-1920, 3 vol. in-8°, x-393 ; viii-444 ; 520 pp., illustrations (= *Publicaciones de la Sociedad de Estudios Historicos Castellanos de Valladolid).*

39. — * José Zurita Nieto. *Aniversarios, obras pias y memorias fundados hasta* 1622 *en la iglesia de Santa María la Mayor (hoy Metropolitana) de Valladolid según que se contienen en los libros de la Cadena,* puestos en orden alfabético y anotados. Ibid., 1921, vii-230 pp. Même collection.

40. — * José Zurita Nieto. *Apuntes documentados sobre el año de la muerte del Conde don Pedro Assurez y acerca de su sepultura epitafio y aniversario en la S. I. M. de Valladolid.* Ibid., 1918, 121 pp. Même collection.

Une société d'études historiques s'est fondée en 1914 à Valladolid. Son programme est de recueillir les matériaux relatifs à l'histoire de Castille et notamment d'étudier dans les dépôts d'archives tant publics que privés toutes sortes de documents et de les livrer à l'im-

pression. Voici quelques-unes des premières productions de la jeune société. La plus imposante est la collection des documents de l'église collégiale de Santa Maria la Mayor, imposante non seulement par la masse des trois volumes qu'elle remplit — on ne semble guère avoir visé à la concision — mais par le nombre et l'âge des pièces qui la composent. La plupart, ou peut-être toutes, existent en original ; plusieurs conservent encore leurs sceaux, dont les plus beaux spécimens sont reproduits photographiquement à la fin de l'ouvrage. De ces pièces, douze remontent au XIe siècle, cinquante-deux au XIIe, cent trente-trois au XIIIe. Ce sont en majorité des actes de donation ou de vente. A côté de beaucoup de noms obscurs, qui feront la joie des historiens locaux, on y rencontre des personnages de premier rang, rois, princes, évêques, abbés. Une abondante annotation suit chaque texte. Certaines notes s'enflent même jusqu'à atteindre les proportions d'une véritable notice ; c'est le cas pour la note sur l'abbé Dom Gomes Garcia, qui ne remplit pas moins de dix-sept pages (t. III, p. 43-60). L'index des noms de personnes est très copieux lui aussi ; les éditeurs ont raison d'y relever tous les personnages cités, ne fût-ce que comme témoins, dans les documents. Non contents de renvoyer aux pages où ces noms figurent, ils fournissent encore sur beaucoup d'entre eux des renseignements complémentaires, discutent leur identification, et vont jusqu'à citer des vers à leur propos : toutes choses qui auraient plus naturellement trouvé place dans les notes. Il est regrettable que MM. Mañueco et Zurita n'aient pas fait précéder leur publication d'une introduction critique et historique. Sur l'état de conservation des documents, sur leur classement, sur l'histoire du dépôt, ils ne nous apprennent rien. Leur en aurait-il trop coûté de signaler au moins les points principaux sur lesquels les matériaux qu'ils éditent apportent une lumière nouvelle et d'esquisser, tel qu'il s'en dégage, l'historique de l'institution à laquelle ces archives appartenaient ?

M. Z. n'a pas mis d'introduction non plus en tête de son livre sur l'obituaire de Santa Maria la Mayor, pas même une description du manuscrit ou plutôt des manuscrits de cet obituaire ; car celui-ci est conservé en trois copies, constituant comme autant d'éditions successives, nécessitées par l'accroissement des anniversaires à célébrer. La plus ancienne copie est du début du XVe siècle, la seconde du XVIe siècle, avec de nombreuses additions postérieures ; la troisième date de 1622. Il est vrai que l'auteur avait fourni ces indications ailleurs (*Apuntes documentados sobre... Don Pedro As-*

surez, p. 112-15) ; mais il ne prend pas même la peine d'y renvoyer. Son ouvrage est un répertoire alphabétique de tous les personnages mentionnés dans le livre aux anniversaires de Sainte-Marie-la-Grande, répertoire conçu sur le même plan que l'index de la publication signalée ci-dessus. Pour chaque personnage, il reproduit sinon les termes du moins la substance de la notice correspondante de l'obituaire, et il y ajoute des précisions et des explications tirées de diverses autres sources. Certes ce répertoire abonde en détails précis et rendra d'utiles services. Mais une édition proprement dite de l'obituaire, judicieusement annotée et munie d'un index alphabétique en aurait rendu davantage.

Le fondateur et le plus insigne bienfaiteur de la collégiale dont M. Z. publie les archives fut le comte Don Pedro Assurez, favori du roi Alphonse VI et gouverneur de sa fille Doña Urruca. Dans la notice qu'il consacre à ce personnage, M. Z. discute la date de sa mort et étudie longuement l'épitaphe en langue castillane qui orne son tombeau dans l'église Sainte-Marie-la-Grande ; il cherche à en rétablir le texte original et se livre à cette occasion à des considérations linguistiques et autres qui ne nous paraissent pas toutes concluantes. R. L.

41. — * Davide Sesti. *Il culto pubblico al B. Manfredo Settala venerato nella chiesa plebana di Riva S. Vitale.* Mendrisio, Tip. « Moderna », 1917, in-8°, 94 pp.

42. — * Id. *Una gloria ticinese. Il ven. Nicolò Rusca da Bedano, parroco di Sessa-Monteggio indi arciprete di Sondrio, ucciso per la fede il 4 settembre 1618.* Cenni biografici. Lugano, Tip. S. Agostino, 1918, in-8°, 114 pp.

Riva S. Vitale est une bourgade située sur le lac de Lugano en Suisse. L'église paroissiale conserve le corps du B. Manfred de Settala, un ermite mort dans le voisinage, sur le mont Saint-Georges, au début du XIIIe siècle. De la vie de ce serviteur de Dieu, on ne connaît presque rien *(Act. SS.*, Ian. II, 909-910). Mais le culte dont la population l'entoure n'en est pas moins fervent. M. Sesti, archiprêtre actuel de la paroisse, s'est donné la tâche de démontrer la haute antiquité et la légitimité de ce culte. Le document le plus ancien qui s'y rapporte date du 28 avril 1387. Il en atteste d'emblée et l'existence dès cette époque reculée et le caractère public. C'est un décret de Bertrand, évêque de Côme, certifiant qu'il a procédé à l'élévation des reliques du bienheureux dans l'église Saint-Vital

de Riva et accordant *in perpetuum* des indulgences pour le jour anniversaire de cette translation et son octave. Le parchemin original se conserve aux archives paroissiales de l'endroit. A plusieurs reprises, depuis le XVIe siècle, l'autorité ecclésiastique procéda à des reconnaissances officielles des mêmes reliques, comme en font foi les procès-verbaux des visites pastorales, dont M. S. reproduit les passages intéressants. Une longue série d'extraits d'hagiographes des XVIIe et XVIIIe siècles et diverses considérations viennent encore confirmer la démonstration.

Nicolas Rusca est une autre illustration de son pays, à la glorification de laquelle M. S. a voulu contribuer. Curé de Sessa-Monteggio puis archiprêtre de Sondrio en Valteline, Nicolas Rusca portait ombrage aux Calvinistes par l'ardeur de son zèle apostolique. Le 24 juillet 1618, ils le firent arrêter sous diverses inculpations, et conduire à Coire puis à Thusis. Soumis plusieurs fois à la torture, il succomba le 4 septembre à la violence des tourments, sans qu'on ait pu lui arracher un aveu ni établir aucune des accusations portées contre lui. En terminant cette notice biographique toute simple, destinée à faire mieux connaître et admirer le vaillant confesseur de la foi, M. S. se fait l'interprète de beaucoup de ses concitoyens et émet le vœu de voir un jour élever Nicolas Rusca aux honneurs des autels. R. L.

43. — * Stephanus Baluzius. *Vitae paparum Avenionensium.* Nouvelle édition revue d'après le manuscrit et complétée de notes critiques par G. Mollat. T. I et III. Paris, Letouzey et Ané, 1916, 1921, 2 vol. in-8°, xxxi-629, ii-561 pp.

Le recueil bien connu de Baluze est devenu rare. C'est une publication capitale pour l'histoire du XIVe siècle, non sans défauts, on peut bien le constater sans manquer de respect à la mémoire du grand érudit qui l'a conçue. On applaudira certainement à l'initiative de M. Mollat, actuellement professeur à l'Université de Strasbourg, qui a entrepris non pas tant de réimprimer que de mettre au point la précieuse collection. Les textes sont revus non seulement sur les manuscrits primitivement utilisés mais sur beaucoup d'autres qui ont été signalés depuis ; les lacunes ont été comblées, de nouveaux textes ajoutés : ainsi, une septième Vie de Clément VI. L'éditeur s'est bien gardé de pratiquer le système devant lequel on ne reculait pas du temps de Baluze, de combiner les textes au lieu de les établir. La réduction en style moderne des dates fournies par

les chroniqueurs est indiquée, et préviendra bien des erreurs. On voit que M. M. a fait tout autre chose que de livrer à l'impression l'exemplaire des Vies des papes d'Avignon corrigé de la main même de Baluze et faisant partie du fonds latin, n. 13730, de la bibliothèque Nationale de Paris Ceux qui possèdent l'édition originale ne peuvent se passer de la nouvelle, qui, nous l'espérons, sera bientôt complète. Dans la première, le premier volume comprenait les Vies suivies des notes de l'éditeur ; le second reproduisait une foule de documents inédits, sur lesquels s'appuyait l'annotation. Après avoir donné dans son premier volume le texte des *Vitae* augmenté de plusieurs appendices, notamment d'un chapitre sur les monnaies des papes d'Avignon, M. M. a repris dans le tome III la série des documents qu'il a également revus sur les manuscrits et les originaux qu'il a pu atteindre. Le tome IV en apportera la suite, avec des tables sans doute. Quant aux précieuses notes de Baluze, complétées et corrigées par le nouvel éditeur, dont la compétence en cette matière s'est affirmée par ses publications antérieures, elles formeront la matière du second volume. H. D.

44. — * Nikolaus Paulus. *Der Ablass im Mittelalter als Kulturfactor.* Köln, Bachem, 1920, in-8°, 70 pp.

45. — * Emil Göller. *Der Ausbruch der Reformation und die spätmittelalterliche Ablasspraxis.* Freiburg i. Br., Herder, 1917, in-8°, VIII-178.

La question des indulgences n'intéresse pas seulement les théologiens. Elle présente un côté historique qui a été particulièrement mis en lumière en ces derniers temps, et parmi les érudits les plus compétents en la matière, les deux auteurs dont nous venons de citer les ouvrages tiennent le premier rang. Le Dr Paulus a écrit sur les indulgences une foule d'articles qui ne sont que le prélude d'une grande synthèse,qu'il nous donnera dès que les circonstances le permettront. Il a réuni dans le présent livre les matériaux d'un chapitre sur les résultats de la pratique des indulgences dans le domaine de la civilisation. Les ressources procurées par le rachat des peines canoniques ont été affectées non seulement à des usages ecclésiastiques ou exclusivement charitables, mais encore à des entreprises d'utilité publique. A la première catégorie appartiennent les églises, les hôpitaux, les établissements de bienfaisance, les écoles. On peut y rattacher aussi l'institution de la Trève de Dieu et les Croisades. Dans la seconde vient en tout premier lieu la construction des ponts,

des routes ; des digues ont été établies, des ports creusés, des Monts de piété fondés grâce à la générosité des fidèles stimulée par les indulgences. M. P., sans aucun apprêt de style, expose tout cela fort clairement et avec une abondance d'érudition qu'il sera difficile de prendre en défaut.

Le sujet traité par M. Göller est beaucoup plus vaste. Il rappelle le rôle de Luther et la pratique des indulgences au début de la Réforme, et s'attachant ensuite à l'analyse du traité de Jean Pfeffer de Weidenberg († 1493), il résume les conclusions des dernières recherches sur l'origine des indulgences, sur les indulgences plénières, sur les jubilés, sur les questions financières connexes, sur les indulgences applicables aux défunts, sur les adversaires des indulgences et la doctrine de l'Église. La théorie occupe ici une certaine place. M. G. connaît bien ce qu'on a trouvé de meilleur sur ce sujet. On comprend, à le lire, que si les historiens ont fait vaillamment leur devoir, les théologiens sont restés un peu en arrière. H. D.

46. — * Benedictus Maria Reichert. *Registrum litterarum Ioachimi Turriani 1487-1500 ; Vincentii Bandelli 1501-1506 ; Thomae de Vio Caietani 1507-1513.* Leipzig, Harrassowitz, 1914, in-8°, 206 pp. (= *Quellen und Forschungen zur Geschichte des Dominikanerordens in Deutschland,* 10. Heft).

Le 10e fascicule des *Quellen und Forschungen* achève la publication des registres aux lettres des Maîtres généraux de l'Ordre de S. Dominique concernant la province de Teutonie. Pour suppléer à la disparition des registres du P. Garcia de Loyasa (1518-1524), successeur immédiat du P. Thomas de Vio (Cajetan), le P. Reichert donne en annexe le registre du procureur général pour cette période, Jérôme Peñafiel. Nous ne pouvons que répéter au sujet de ce nouveau fascicule ce qui a été dit des deux précédents *(Anal. Boll.,* XXXIX, 430). Jusqu' à la veille de la révolution religieuse déchaînée par Luther, on constate de la part des supérieurs de l'Ordre la préoccupation constante de réformer les abus, de redresser les écarts individuels, de protéger et de promouvoir la stricte observance. Un double index, des noms de personnes et des noms de lieux, couronne l'ouvrage. Celui des noms de personnes est particulièrement intéressant ; il ne remplit pas moins de 28 pages et réunit environ 2800 personnages, appartenant la plupart soit au premier soit au second ordre de la famille dominicaine. R. L.

47. — * Voyeslav YANICH et C. Patrick HANKEY. *Lifes of the Serbian Saints.* London, Society for promoting Christian Knowledge, 1921, in-12, xx-108 pp., 4 planches hors textes (= *Translations of Christian Literature,* ser. VII).

Jusqu'au milieu du siècle dernier, nous disent MM. Yanich et Hankey, l'hagiologie serbe n'avait pas de forme définie. Chaque monastère, c'est-à-dire chaque diocèse, avait son calendrier, où n'entraient pas les saints étrangers à la région. Seuls quelques grands thaumaturges nationaux étaient obligatoirement honorés partout. Encore leur histoire était-elle loin d'être uniforme, et en bien des endroits elle avait été librement accomodée au gré de la tradition locale. Cette diversité sans règle fixe se perpétua et, probablement, s'aggrava jusqu'à l'époque moderne. Il y a trois quarts de siècle environ, elle fut abolie par une réforme radicale. Un martyrologe unique fut imposé à toute l'Église serbe, en même temps que les légendes des saints étaient ramenées à une teneur désormais invariable.

Dans la collection hagiographique ainsi composée, un bon nombre, sinon la plupart des personnages sont des héros de l'histoire nationale : rois et grands hommes d'Église, qui ont affranchi la Serbie et ont présidé à ses destinées durant son indépendance éphémère. Après ce qui vient d'être dit de la manière dont fut arrangée leur biographie, le lecteur se tiendra pour averti. Hagiographie nationale, histoire officielle, deux choses qui séparément n'inspirent pas une confiance sans bornes et qui, réunies, ne se corrigent pas l'une par l'autre.

Mais, ajoutent les auteurs, ces figures hiératiques représentent au moins le type de sainteté et de grandeur morale auquel d'autres siècles et d'autres civilisations ont aspiré La nation serbe y a vu le modèle des qualités qu'elle admire par dessus tout.« Et connaître les idéals d'une nation, c'est connaître quelque chose des racines de sa vitalité » (p. IX). C'est dans ce dessein, échappant à toute critique, que MM. Y. et H. ont traduit une série de biographies empruntées au légendier, les Grecs diraient au ménologe de l'Église serbe. Ils ont eu le bon esprit de ne pas dénaturer leur œuvre par des discussions ou des notes érudites, qui ne pourraient que dérouter le lecteur. L'aperçu préliminaire « on Serbian history » (p. XII-XX) est une simple esquisse, qui se tient sagement à distance des problèmes les plus épineux.

MM. Y. et H. ne nous disent pas comment ils se sont partagé leur

tâche, en sorte que nous ignorons lequel des deux collaborateurs ai donné la dernière façon à ce volume, qui est un parfait modèle de présentation simple et distinguée. P. P.

48. — * *Obras de Santa Teresa de Jesus* editadas y anotadas por el P. Silverio de Santa Teresa C. D. Burgos, Tipografia de « El Monte Carmelo », 1915-1919, 6 vol. in-8°, cxxx-395, xxiv-582, xl-512, lxviii-444, xlviii-476, lxxiv-567 pp.

49. — * *Œuvres de Ruysbroeck l'Admirable,* traduction du flamand par les Bénédictins de Saint-Paul de Wisques. T. II, deuxième édition revue et corrigée, 230 pp ; t. III, 279 pp. Bruxelles, Vromant 1920, 1921, in-8°.

On s'est servi jusqu'ici, sans défiance, de l'édition des œuvres de Ste Thérèse par Vincente de la Fuente parue en 1861 dans la *Biblioteca de los autores Españoles,* puis en 1877 et en 1881. Cette édition laisse beaucoup à désirer (voir G. Cirot dans *Bulletin hispanique,* XXII, 295-302). Au lieu de recourir aux originaux qu'il avait à sa portée à la bibliothèque de l'Escurial, il publia son texte d'après une copie de la bibliothèque Nationale de Madrid, copie exécutée en 1751 et certifiée authentique. C'était oublier le devoir le plus élémentaire de l'éditeur de textes. La Fuente d'ailleurs, par tempérament, manquait de précision, et on a pu constater, à propos de la Vie de Ste Thérèse par elle-même, que dans son texte « il n'est pas une page qui n'appelle des corrections de mots ou de ponctuation, et le plus souvent des deux à la fois ». On ne peut même pas se fier entièrement à la transcription qu'il fit paraître en 1873 avec le fac-similé de la Vie. Sauf M. Navarro Tomás, à qui nous devons une édition très soignée d'un seul livre de la sainte, les *Moradas,* personne ne s'était soucié, semble-t-il, de nous donner le texte authentique de Ste Thérèse, que décidément nous ne possédions pas. Nous l'avons enfin, grâce au P. Silverio, qui n'a rien épargné pour appliquer à l'œuvre de l'illustre fondatrice les méthodes les plus rigoureuses. La *Vida* et les *Fundaciones* sont reproduites d'après les autographes de l'Escurial, les *Relaciones espirituales* d'après celui de Viterbe (relation de 1576), le *Camino de Perfeccion* d'après l'autographe de Valladolid, les *Moradas* d'après celui de Séville. Le texte des *Constituciones* et d'autres ouvrages dont le manuscrit original est perdu est établi d'après les meilleures copies. Le P. S. a tenu compte, pour chacune des parties, des corrections et des rédactions successives, dont quelques-unes sont reléguées

dans les appendices. Tout l'état de la tradition manuscrite est présenté dans les prolégomènes dont chaque volume est fourni, et une abondante annotation éclaircit les problèmes de détail qui se posent au cours de la lecture. Nulle part le P. S. ne s'est départi du système d'exactitude scrupuleuse qu'il s'est imposé à l'endroit du texte. Il n'y serait pas resté moins fidèle s'il s'était accordé de corriger certaines graphies fautives ou extraordinaires qui, sans utilité, déroutent le lecteur. Ainsi il imprime : *pusilaminidad* et met en note : « por *pusilanimidad.* » Encore : *basflemia,* en note : *blasfemia.* Ailleurs pourtant la leçon correcte a été admise dans le texte. Ainsi : *incomprehensibiles,* avec la note : « El autografo dice per error *incompreensibleles.* » Il y aurait lieu d'adopter à cet égard un système conséquent, et le meilleur semble bien être de rejeter au bas de la page la leçon évidemment fautive. Y a-t-il lieu de relever des variantes d'orthographe comme celle-ci : *pontualmente* dans le texte, dans la note : « *puntualmente* dicemos hoy ». Il y là quelque exagération. Mais mieux vaut l'excès d'« acribie » en ces matières que la négligence dont le texte de S[te] Thérèse a tant souffert. Les volumes que nous annonçons comprennent les ouvrages spirituels proprement dits de la sainte. Reste la correspondance. Ce n'est pas le moins dur de la tâche. Mais elle est entre les mains d'un bon ouvrier, et nous souhaitons au P. Silverio forces et loisirs pour la mener à bonne fin. Nous apprenons qu'à côté de l'édition critique a paru une édition donnant, pour le grand public, le texte épuré de S[te] Thérèse, sans l'appareil scientifique, et que son prix modique met à la portée de toutes les bourses. C'est là une heureuse initiative, à laquelle le succès ne fera point défaut.

La traduction française des œuvres du B. Jean Ruysbroeck, qui a été annoncée ici-même *(Anal. Boll.,* XXXIX, 412), vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes, qui méritent les mêmes éloges que le premier. Lorsqu'il s'agit d'ouvrages de cette catégorie et de ce style, la version, quelle qu'elle soit, devient un véritable commentaire. En rendant en phrases élégantes un texte écrit dans une langue encore mal assouplie et peu faite pour exprimer les plus délicates nuances de la pensée, le traducteur facilite l'intelligence de l'auteur, mais le transforme et lui fait perdre sa physionomie. C'est, en sens inverse, le travail dont certains poètes ont été l'objet dans l'édition *ad usum Delphini,* où ils sont accompagnés d'une paraphrase en prose. Celle-ci en aidant à surmonter les difficultés grammaticales, peut préparer l'élève à goûter la poésie ; elle ne remplacera jamais

le texte. Nous ne reprocherons pas aux PP. Bénédictins de Wisques d'avoir embelli le vieux Ruysbroeck. Ils ne pouvaient faire autrement, mais il n'est pas inutile d'attirer l'attention sur un écueil inévitable. H. D.

50. — * Augustin Gazier. *Jeanne de Chantal et Angélique Arnauld d'après leur correspondance (1620-1641).* Paris, Champion, 1915, in-8°, 204 pp., portraits.

L'histoire des relations de sainte Jeanne Françoise de Chantal avec l'abbesse de Port-Royal et avec l'abbé de Saint-Cyran méritait d'être écrite, et nul n'était mieux préparé que M. Gazier à réunir le dossier de ce curieux épisode. La partie documentaire du volume comprend les lettres des deux Mères, et une lettre de Saint-Cyran à Madame de Chantal, non pas inédites, mais « rassemblées et classées pour la première fois », ce qui n'était pas aussi aisé qu'il paraît à première vue. Dans son introduction, M. G. ne fait point taire ses sympathies bien connues pour Port-Royal, et il a jugé que le spectacle des relations intimes d'une sainte avec la Mère Angélique était de nature à dissiper bien des préventions. C'est de bonne guerre et nous ne nierons pas que l'ardeur des polémiques n'ait conduit à commettre des exagérations et des injustices. Maintenant que les querelles sont apaisées, il est plus facile de tenir la balance égale. La lecture de cette correspondance est édifiante, sans réserve ; pas une seule fois les graves questions du « port-royalisme » n'y sont discutées. On éprouve pour la pauvre abbesse, qui subit, hélas, d'autres influences que celles de S. François de Sales et de Ste Chantal, une sincère pitié, et l'on se prend à regretter que le projet de quitter son abbaye pour entrer à la Visitation n'ait pu être mis à exécution.
H. D.

51. — * Pierre Coste. *Saint Vincent de Paul. Correspondance, entretiens, documents.* I. *Correspondance.* T. I *(1607-1639)* ; T. II *(Janvier 1640-Juillet 1646)* ; t. III *(Août 1646-Mars 1650)* ; t. IV *(Avril 1650-Juillet 1653)* ; t. V *(Août 1653-Juin 1656).* Paris, Lecoffre-Gabalda, 1920-1922, 5 vol. in-8°, xxxviii-624, 644, 649, 649, 659 pp., portrait, fac-similés.

52. — * Pierre Coste. *Saint Vincent de Paul et les Dames de la Charité.* Introduction de M. Étienne Lamy. Paris, Bloud, [1917], in-8°, xxvii-280 pp., portraits.

On peut à bon droit s'émerveiller de la diligence avec laquelle M. Coste poursuit son consciencieux travail d'éditeur. Cinq beaux volumes sont sortis de presse en quelques mois ; ils ne contiennent pas moins de 2090 lettres ou extraits de lettres, et sont munis d'un riche appareil d'annotation. Leur mérite et leur intérêt se passent de longs commentaires ; ne vient-on pas [1] de les mettre en parallèle avec le *Saint-Simon* de Boislisle ? Rappelons, au reste, tout le bien qu'en augurait le P. Van Ortroy, lorsqu'il rendit compte ici-même des travaux préparatoires publiés par M. C. dans la *Revue de Gascogne* (voir *Anal. Boll.*, XXXIX, 457-59). Le lecteur estimera que ces espoirs étaient pleinement justifiés.

A la condition que le passé n'en ait pas été trop avare, la correspondance que laisse un homme d'action est le parfait miroir de sa vie ; bien souvent l'on y saisit sur le vif, et plus objectivement peut-être que dans une autobiographie proprement dite, l'âme de son activité et les mobiles de sa conduite. Comme nous connaîtrions intimement le bon « Monsieur Vincent », si nous possédions les quelque trente mille lettres et billets sortis de sa plume ou de celle de ses secrétaires ! De ces incomparables dossiers de la charité, il restait environ sept mille pièces en 1748, au témoignage du biographe Collet. Au cours des deux derniers siècles, ce trésor, hélas ! s'est encore sensiblement appauvri. M. C. s'attache aujourd'hui à en sauver définitivement les précieuses reliques.

Celles-ci, en dépit de bien des vicissitudes, nous ont été conservées soit dans des collections d'originaux, soit dans des registres de copies, soit dans les ouvrages imprimés anciens, que l'éditeur passe en revue dans sa substantielle introduction, au tome I de la *Correspondance*. Nous lui sommes reconnaissants d'avoir, dans la mesure du possible, complété ces beaux textes, de les avoir dûment datés et encadrés, et non moins d'avoir rendu à leur état natif ceux que le faux goût d'Abelly avait si fâcheusement retouchés. On sait que, faute des qualités techniques nécessaires, l'éditeur des lettres en 1880, Pémartin, n'avait que fort médiocrement accompli sa tâche. Autant l'annotation de son devancier était parcimonieuse et peu sûre, autant celle de M. C. est copieuse et précise. Oserions-nous dire qu'elle est parfois surabondante, et que, par le fait, elle entrave de-ci de-là une lecture qu'elle devrait se borner à aider ? Ainsi, est-il besoin

[1] Henri BREMOND, *Saint Vincent de Paul, Alain de Solminihac, Henry Arnauld*, dans le *Correspondant* du 10 avril 1922, p. 117.

de donner au lecteur de langue française la notice géographique de localités universellement connues, comme Vincennes, Suresnes, Asnières et autres ? Mais ce sont là fautes vénielles.

Contempler au miroir de ces lettres et de ces menus billets la vraie physionomie du fondateur de la « Mission » et des « Dames de la Charité », quel charme pour le cœur et pour l'esprit, quelle admirable leçon de choses ! Sens profond et surnaturellement aiguisé de la pitié humaine, finesse et bonhomie, distinction sans pareille, franchise de langage toute gasconne, humble esprit de foi, tout cela jaillit de source à chaque feuillet, et le lecteur demeure subjugué par tant de paternelle sollicitude unie à tant de bon sens avisé. Et puis, pour le dire avec le regretté Étienne Lamy, « nul témoin n'a vu d'un regard plus universel, nul penseur n'a compris d'une intelligence plus impartiale, nul saint n'a choisi d'un zèle plus désintéressé les œuvres les plus nécessaires à son temps ».

Après cela il est à peine besoin de recommander au lecteur qu'en marge des *Lettres* il parcoure aussi les études que M. C. a groupées dans son livre *Saint Vincent de Paul et les Dames de la Charité*. Sous la direction d'un introducteur aussi documenté, ils approcheront et s'édifieront à connaître de plus près ces nobles dames au cœur si humble et si tendrement dévoué qui s'appellent Louise de Marillac, Madame Goussault, la Présidente de Lamoignon et sa fille Madeleine, Mademoiselle du Fay, la duchesse d'Aiguillon et tant d'autres insignes collaboratrices dans la grande œuvre de pitié qu'inaugura Monsieur Vincent. N'oublions pas d'ajouter que l'*Introduction*, due à la plume d'Étienne Lamy, est un petit chef-d'œuvre de délicatesse et de style. M. COENS.

53. — * Mgr GAUTHEY. *Vie et œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque,* 3e éd. Paris, Poussielgue, 1915, 3 vol. in-8°, 636, 860, 716 pp. Table analytique, 68 pp.

54. — * *La Vie de sainte Marguerite-Marie Alacoque, écrite par elle-même.* Texte authentique. Paray-le-Monial, 1920, in-8°, 94 pp.

55. — * *Vie de sainte Marguerite-Marie Alacoque de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie.* Nouvelle édition publiée par le Monastère de Paray-le-Monial. Paris, Poussielgue, 1920, in-8°, XXXI-287 pp.

56. — * A. HAMON S. I. *Sainte Marguerite-Marie. Sa vie intime.* Paris, Beauchesne, 1920, in-8°, x-270 pp.

57. — * Adolphe RETTÉ. *La perle du Sacré-Cœur. Sainte Marguerite-Marie,* 6e éd. Paris, Bloud, 1920, in-8°, 296 pp.

On nous pardonnera de ne pas nous étendre longuement sur les trois volumes de la vie et des œuvres de la bienheureuse, aujourd'hui S[te] Marguerite-Marie Alacoque, puisqu'une quatrième édition aura probablement paru avant la publication de ces lignes. La troisième, dans l'état où elle se présente, peut être regardée comme définitive, sauf de légères retouches de détail. Il est possible à la rigueur, mais infiniment peu probable que de nouvelles découvertes viennent la modifier sensiblement. Mgr Gauthey, dont on connaît la compétence, y a consacré dix ans d'un labeur assidu, où il n'a rien épargné pour satisfaire aux exigences les plus délicates de la critique. Son travail met à la portée des historiens tout ce que les archives du monastère de la Visitation contiennent sur Marguerite-Marie : autobiographie, correspondance et écrits divers de la sainte, relations des contemporaines, procès-verbaux de la procédure de 1715, notices sur les supérieures de Marguerite-Marie, ses compagnes, ses correspondantes, son pays, sa famille. Ces documents sont édités,commentés non seulement avec tout l'appareil scientifique requis de nos jours mais encore avec la préoccupation de les rendre facilement utilisables. La table analytique très détaillée, a été publiée à part. Des tableaux de référence sont placés en tête de tous les documents quelque peu importants.

A l'occasion de la canonisation de S[te] Marguerite-Marie, le monastère de Paray-le-Monial a publié à part son autobiographie,en reproduisant exactement l'édition de Mgr Gauthey. Une nouvelle revision sur l'autographe a seulement amené à corriger quelques fautes de lecture ou d'impression ; des notes explicatives ont aussi été ajoutées.

Le même monastère réédite également la Vie de la sainte écrite par une religieuse visitandine. N'ayant pas présentement sous la main l'édition de 1914, nous ne pouvons détailler les améliorations qui y ont été apportées. Peu importe d'ailleurs. Cette nouvelle édition est une étude consciencieuse et impartiale où rien n'est omis ou atténué de ce qui est acquis à l'histoire. Qu'on lise, par exemple, le détail des tracasseries que la sainte eut à endurer de la part de ses compagnes. Nous regrettons toutefois que la jeunesse de Marguerite-Marie ait été si sommairement esquissée. Faute de connaître le milieu où elle vécut d'abord, on s'explique mal certains traits de sa conduite. L'étude psychologique de son caractère reste indécise en bien des points.

A cet égard le volume que le P. Hamon vient de publier sur la

vie intime de Marguerite-Marie rendra les plus grands services aux futurs historiens de la sainte. L'auteur ne se contente pas d'aligner des textes plus ou moins heureusement découpés dans les documents, il scrute l'âme de Marguerite-Marie en psychologue averti et subtil, et s'efforce d'y démêler l'action divine. Entreprise délicate, que le P. Hamon, vu ses travaux antérieurs, était mieux à même que personne de conduire à bonne fin. Aussi son travail marque un réel progrès et Marguerite-Marie sort de cette étude moins énigmatique et plus vivante. Pour procéder avec méthode, le P. H. divise son ouvrage en deux parties : les dons naturels, les dons surnaturels. Les *Anal. Boll.* (XXIV, 532) ont rendu compte des chapitres de la première partie — la plus originale — lors de leur publication dans les *Études* (1904). Les dernières pages du livre étudient l'influence de Ste Marguerite-Marie sur la diffusion du culte du Sacré-Cœur. La position du P. H. est très nette : Les révélations de Paray sont vraiment la seule cause du développement de la dévotion au Sacré-Cœur pendant les trente premières années du XVIIIe siècle et même pendant tout le XVIIIe siècle (p. 254). Nous ne discuterons pas cette opinion, préférant attendre l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur que le P. H. nous promet, et lui faire crédit jusque-là.

Quant au volume de M. A. Retté, ce n'est pas une biographie proprement dite mais une étude où l'auteur expose dans un style d'une énergie qui ne craint pas de passer la mesure comment sainte Marguerite-Marie reçut sa mission et comment elle l'accomplit. Le récit de M. R. est encadré d'un chapitre sur « la Science matérialiste et les Saints » et d'un appendice assez inattendu sur le P. Matheo Crawley. J. GILIS.

58. — * Elias REYERO S. I. *Misiones del M. R. P. Tirso Gonzalez de Santalla XIII Prepósito General de la Compañia de Jesus. 1665-1686.* Santiago, Tip. Editorial Compostelana, 1913, grand in-8°, xxxII-704 pp., portrait.

C'est pour commémorer le glorieux centenaire du rétablissement de la Compagnie de Jésus que le P. Reyero a entrepris la publication d'un volume fort dense au sujet des missions que le P. Thyrse Gonzalez prêcha pendant plus de vingt ans d'une extrémité de l'Espagne à l'autre. Doué d'un magnifique talent de parole et d'une nature ardente et indomptable, vrai tempérament de prédicateur populaire, le P. Gonzalez supplia ses supérieurs de le décharger du cours de théologie, qu'il professait à l'Université de Salamanque, et

de l'appliquer exclusivement à la vie apostolique. Les succès considérables qu'il ne tarda pas à remporter dans l'exercice de ce nouveau ministère, si conforme à nos constitutions, la renommée qui s'en répandit dans toutes nos provinces, et aussi l'amitié qui l'unissait au pape Innocent XI décidèrent de son élévation au suprême gouvernement de son ordre. Il était dans sa 64e année et devait remplir, ces hautes fonctions pendant 18 ans (6 juillet 1687-27 octobre 1705).

L'histoire n'a peut-être pas encore dit son dernier mot sur le généralat de Gonzalez. Néanmoins on a peine à comprendre que les fêtes du centenaire de 1914 aient servi de prétexte à glorifier le souvenir d'un homme qui a créé à la Compagnie de Jésus de bien graves embarras en abusant de son pouvoir pour imposer des doctrines que la plupart de ses membres réprouvaient. Il est manifeste que le P. R. prépare de son héros une biographie complète (p.416, note). Espérons qu'elle contribuera dans une large mesure à réhabiliter le personnage. Les derniers mois de sa vie, furent déjà une expiation ; il souffrit un long martyre avec un courage invincible et sans que jamais la moindre plainte vînt effleurer ses lèvres. On ne résiste pas à l'émotion qui se dégage du récit pathétique d'un témoin oculaire, le P. Michel-Ange Tamburini, son successeur (p. 631-37). L'auteur nous promet toute une documentation inédite du plus vif intérêt. Acceptons-en l'augure. Cependant il convient déjà de rendre hommage à l'effort intelligent qu'il s'est imposé pour retracer à l'aide de la correspondance et des mémoires du P. Gonzalez les diverses phases d'un fructueux apostolat. Le plus souvent il laisse parler le missionnaire lui-même et se contente de raccorder entre eux des fragments considérables, empruntés à l'Itinéraire et au Journal manuscrits, où le P. Gonzalez raconte dans l'ordre chronologique la suite de ses voyages, le résultat de ses prédications et les œuvres qu'il fonde pour en prolonger l'efficacité. Il avait surtout à cœur de grouper les populations qu'il venait d'évangéliser en associations pieuses, telles que les congrégations de la Sainte Vierge, et de développer le culte des premiers saints de la Compagnie, Ignace de Loyola, François Xavier et François Borgia, tous les trois Espagnols comme son auditoire. Les manuscrits du P. Gonzalez présentent des lacunes ; pour les combler, le P. R. recourt aux relations et aux lettres de ses collaborateurs, qu'il a toujours soin de citer dans leur teneur originale. Ainsi l'ensemble de ces scènes vécues par les acteurs qui les décrivent, forment un tableau

très instructif de la vie religieuse et sociale de l'Espagne du XVIIe siècle. Qu'on lise, pour s'en convaincre, le récit d'une mission prêchée, durant le carême de 1672, aux Maures de Séville (chap. XI). Incontestablement l'auteur s'est donné beaucoup de peine pour éclaircir le texte dans la mesure qu'il fallait. Ses vingt-deux appendices de notes (p. 639-96) sont un apport précieux pour une nouvelle Vie du P. Thyrse Gonzalez. Mais la correction typographique, hélas ! L'auteur a tort de croire qu'on peut y suppléer, en consultant son *Indice onomastico*. Cet index, également fautif, n'offre qu'un remède illusoire. † F. Van Ortroy.

59. — * Constantin Kempf S. I. *Die Heiligkeit der Kirche im 19 Jahrhundert*. Ein Beitrag zur Apologie der Kirche. 7e vermehrte und verbesserte Auflage. Einsiedeln, Benziger, 1921, in-8°, VII-432 pp., illustrations.

Conçu dans l'idée de fournir des matériaux aux apologistes, ce livre rendra des services à d'autres classes de lecteurs. La congrégation des Rites ne publiant aucun bulletin ni annuaire, il est fort difficile de se rendre compte de son activité, et en ce qui concerne les causes de canonisation, de béatification, personne ne saurait dire, à moins d'aller sur place aux informations, quels sont les procès en cours. A ce point de vue, le volume du P.K. supplée en quelque manière à l'absence de répertoire. Il énumère, en ajoutant à chaque nom une esquisse biographique et une courte bibliographie, les personnages en renom de sainteté qui sont parvenus, dans le courant du XIXe siècle, aux honneurs des autels, ou dont la cause a été introduite en cour de Rome. La liste chronologique de ceux qui appartiennent au XIXe siècle commence à 1801 et se termine à 1908. Dans ce nombre on compte 194 confesseurs (118 hommes, 76 femmes) , et plusieurs milliers de martyrs. De ces derniers 136 ont été béatifiés. L'autre catégorie est représentée par deux saints et 12 bienheureux. La première édition date de 1912. Les éditions complétées et tenues à jour se succèdent presque d'année en année. C'est un succès mérité.

H. D.

60. — * Henri Welschinger. *Les martyrs de Septembre*. Paris, Gabalda, 1919, in-12°, XXIV-180 pp. (= *Les Saints*).

Le 26 janvier 1916, le saint Père signa le décret d'introduction de la cause de béatification des 213 prêtres et religieux massacrés dans les prisons de Paris en septembre 1792. Dès lors une biographie de ceux qu'on espère voir un jour sur les autels devait être la bienvenue

dans la collection *Les Saints*. M. Welschinger s'est donné la tâche pieuse de retracer en quelques pages les scènes émouvantes racontées déjà tant de fois. L'éminent historien ne dissimule ni sa profonde admiration pour les héros ni l'horreur attristée que lui inspirent les assassins. Il se plaît à souligner et répète avec insistance que c'est en haine de la foi que les prisonniers furent massacrés, et non, comme on a parfois cherché à le prétendre, pour leurs seules opinions politiques. Les réflexions élevées, les considérations éloquentes abondent dans ces pages, Mais pourquoi ne pas l'avouer ? dans un livre destiné expressément à glorifier les confesseurs de la foi, on aurait souhaité songer moins aux bourreaux et entrer en contact plus intime avec les victimes, assister par le menu à leurs dernières journées, apprendre comment ils se préparèrent au suprême sacrifice, surprendre leurs derniers entretiens, pénétrer leurs sentiments, et mesurer la grandeur de leur âme plus encore que l'abîme de leurs tribulations. L'état des documents autorise l'espoir que ce récit tentera un jour le talent d'un écrivain catholique.

R. L.

61. — * Georges Grente. *La bienheureuse Marie-Madeleine Postel* (1756-1846). 2e édit. Paris, Gabalda, 1917, in-12°, xvi-213 pp. (= *Les Saints*).

Humble paysanne, institutrice par zèle et par dévouement dans sa bourgade natale, puis à cinquante ans, fondatrice d'une congrégation destinée à l'éducation de l'enfance, la Bse Marie Postel mena une existence pleine de vertus, de mérites, d'épreuves aussi, mais ignorée du monde, sans action d'éclat, et sans bruit. Sa bienfaisante influence n'eut pour se déployer que le modeste théâtre de sa communauté et des bourgades à travers lesquelles elle dut se traîner avec ses filles avant de trouver un domicile définitif. Les événements qui marquèrent cette vie, les préoccupations qui absorbèrent l'attention de la bienheureuse, les traverses qui fournirent à sa vertu l'occasion de se tremper et de se manifester, répètent l'ordinaire histoire de tant de congrégations naissantes : détresse financière, dénuement matériel, susceptibilités des institutions rivales, opposition des autorités civiles, résistances ou lenteurs des supérieurs ecclésiastiques timides ou trop humainement prudents.

Néanmoins la biographie qu'a écrite M. l'abbé, aujourd'hui Mgr Grente est des plus attachantes, tant il a su la rendre concrète, animée, naturelle, aisée. La bienheureuse y revit avec sa bonne sim-

plicité, son énergie, sa persévérance invincible, sa sérénité et sa belle humeur, fruits d'une imperturbable confiance en Dieu. Composé *con amore*, écrit d'une plume élégante, le petit livre de Mgr G. prendra rang parmi les meilleurs volumes de la collection *Les Saints*.

R. L.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces publications seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

ALÈS (A. d') *La Théologie de Saint Cyprien*. Paris, Beauchesne, 1922, in-8°, XIV-432 pp. (= *Bibliothèque de Théologie historique)*.

BALDISSERRI (D. L.) *San Pier Crisologo, arcivescovo di Ravenna*. Studio critico. Imola, Tip. Imolese, 1920, in-8°, VI-112 pp., illustration hors texte.

BAYNE (Ronald). *The Life of Fisher*. London, Milford, 1921, in-8°, 146 pp.(= *The Early English Text Society*,extra Series,n° CXVII).

Bij het derde Berchmans-eeuwgetij. Tentoonstelling, iconographie, bibliographie. Leuven, 1922, in-8°, 158 pp., illustrations.

BRAUNSBERGER (Otto) S. I. *Petrus Canisius*. 2e et 3e ed. Freiburg im Br., Herder, 1921, in-8°, XI-332 pp., portrait.

BREMOND (Henri). *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours*. T. III. La conquête mystique. L'école française. Paris, Bloud et Gay, 1921. in-8°, 698 pp., illustrations.

CASANOVAS (Ignasi) S. I. *Sant Ignasi de Loyola, fundador de la Companyia de Jesús*. Barcelona, Foment de pietat catalana, 1922, in-8°. 402 pp., portrait.

CAUCHIE (Alfred). *Godefroid Kurth (1847-1916). Le patriote, le chrétien, l'historien*. Bruxelles, La lecture au foyer, 1922, in-8°, VIII-157 pp., portrait.

CEPARI (Virgilio) S. I. *Vita di S. Giovanni Berchmans della Compagnia di Gesù*. Nuova edizione corredata di brevi note e appendice. Roma, Tip. Cuggiani, 1921, in-12, 302 pp., portrait.

CHEIKHO (L.) S. I. *L'hagiologie du Liban ou les Saints particulièrement honorés par les Libanais*. Beyrouth, Impr. cath., 1914, in-8°, 58 pp., illustrations.

CIRILLO CATERINO (O. F. M.) *S. Lucido di Aquara nella storia e nella leggenda.* Aversa, Nappa, 1922, in-8°, VIII-83 pp., portrait.

COLLIJN (Isak) och LINDBLOM (Andreas). *Birgitta Utställningen 1918.* Uppsala, Almqvist & Wiksells,1918, in-4°,XI-201 pp., illustrations.

COLLIJN (Isak). *Acta et processus canonizationis sanctae Birgittae. Codex Holmiensis A 14 bibliografisk beschrivning.* (Avec une traduction française.) Stockholm, Cederquists grafiska Aktiebolag, 1920, in-fol. XXI-XVI pp.

COLLIJN (Isak). *Franciskanernas Bibliotek på Gråmunkeholmen i Stockholm med särskilo Hänsyn till Kanutus Johannis' Verksamhet.* Uppsala, Almqvist & Wiksells, 1917, in-8°, 71 pp., illustrations. Extrait de *Nordisk Tidskrift för Bok- och Biblioteksväsen*, 1917, häft. 2-3.

COSTANZA (Ignazio). *La leggenda di S. Martino nel Medio evo.* Palermo, Priulla, 1921, in-8°, XII-182 pp. (= *Collana di erudizione e di critica* diretta da Ignazio Costanza, n° 1).

CYPRIANUS (Br.) *Leven van den H. Rochus* uit verschillende werken zoo nauwkeurig mogelijk samengesteld, gevolgd door een litanie en verschillende gebeden ter eere van den heilige. Leiden, Van Leeuwen, 1921, in-8°, 87 pp., portrait.

DELEHAYE (Hippolyte) S.I. *St. John Berchmans.* Translated from the French by Rev. Henry Churchill SEMPLE S. I. New-York, Benziger, 1921, 189 pp., portrait.

DURRER (Robert). *Bruder Klaus. Die ältesten Quellen über den seligen Nikolaus von Flüe, sein Leben und seinen Einfluss.* 4te Lieferung. Sarnen, Ehrli, 1921, 500 pp., illustrations.

Enciclopedia universal ilustrada europeo-americana. Tomes XIX, XX, XXIX-XLV. Barcelona, Hijos de J. Espasa, 17 vol. d'environ 1500 pp. chacun, nombreuses illustrations.

FALOCI PULIGNANI (Michele). *Santa Messalina vergine martire di Foligno.* Perugia, Unione tip. cooperativa, 1921, in-8°, 83 pp., illustrations.

FEDER (Alfred) S. I. *Die geistlichen Übungen des hl. Ignatius von Loyola* nach dem spanischen Urtext übertragen, eingeleitet und mit Anmerkungen versehen. Regensburg, Manz, 1922, in-8°, 187 pp.

FEDER (Alfred) S. I. *Lebenserinnerungen des hl. Ignatius von Loyola* nach dem spanisch-italienischen Urtext übertragen, eingeleitet und mit Anmerkungen versehen. Regensburg, Pustet, 1922, in-8°, XI-139 pp., portrait.

FITZMAURICE (E. B.) O. F. M. and A. G. LITTLE. *Materials for the History of the Franciscan Province of Ireland. A. D. 1230-1450*, Manchester, University Press, 1920, in-8°, XXXVIII-235 pp., carte (= *British Society of Franciscan Studies*, vol. IX).

FREDEGANDO DA ANVERSA O. F. M. *Il terz' ordine secolare di S. Francesco (1221-1921)*.Saggio storico. Roma, Marietti, 1921, in-8°, VIII-132 pp. (= *Biblioteca popolare francescana*, vol. 1).

GUERRINI (Paolo). *S. Rocco. Appunti critici attorno a una divozione popolare.* Monza, Tip. Monzese, 1921, in-8°, 23 pp. Extrait de *La Scuola cattolica*, 1921.

HALLFELL (Matthias). *Uganda. Eine Edelfrucht am Missionsbaum der katholischen Kirche zu Ehren der seligen Ugandamärtyrer.* Freiburg im Br., Herder, 1921, in-8°, IX-230 pp., frontispice.

HENRION (Albina). *Visioni di Assisi. Sorella Chiara, la primogenita del Poverello.* Milano, Libreria editr. popolare italiana, 1921, XV-301 pp., illustrations.

HUEGEL (Baron Friedrich von). *Essays and Addresses on the Philosophy of Religion.* London, Dent and Sons, 1921, in-8°, XVIII-308 pp.

Il libro della beata Angela da Foligno pubblicato da D. M. FALOCI PULIGNANI. Perugia, Unione tip. cooper., 1918, in-8°, 341 pp.

KARRER (Otto) S. I. *Der heilige Franz von Borja, General der Gesellschaft Jesu (1510-1572).* Freiburg im Br., Herder, 1921, in-8°, XVI-442 pp., portrait.

KAUFMANN (Carl M.) *Gebete auf Stein nach Denkmälern der Urchristenheit.* Ein Wegweiser zu ungehobenen Schätzen für Suchende aller gebildeten Stände. München, Pustet, s. a., in-8°, 75 pp., planche.

KEMPF (Konstantin) S. I. *Die Heiligkeit der Gesellschaft Jesu.* Zum 300-jährigen Gedenktag der Heiligsprechung von Ignatius von Loyola und Franz Xaver, 12 März 1922. T. I. In Europa. Einsiedeln, Benziger, 1922, in-8°, x-373 pp., frontispice.

LEGÈ (Can. Vincenzo). *Il Borgo di Volpedo e il beato Giovannino Costa.* Cenni storici. Venezia, Tip. Libreria Emiliana, 1921, in-8°, 110 pp., illustrations.

LEMMENS (Leonardo) O. F. M. *Acta S. Congregationis de propaganda Fide pro Terra Sancta.* Parte I (1622-1720). Quaracchi, Collegio di S. Bonaventura,1921,XXXII 429 pp.(=*Biblioteca Bio-Bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente Francescano.* N. S., t. I).

MANDONNET et DESTREZ (I.) O. P. *Bibliographie Thomiste.* Kain, Revue des sciences théologiques et philosophiques, 1921, in-8°, XXI-116 pp. (= *Bibliothèque Thomiste*, n° 1).

March (José M.) S. I. *La real capilla del Palau en la ciudad de Barcelona.* Barcelona, Residentia del Palau, s. a., in-8°, 49 pp., illustrations.

Maréchaux (Dom Bernard Marie). *An abridged Life of the blessed Bernard Tolomei, founder of the Olivetan Congregation.* Translated from the French. Liverpool, The Catholic publishing Company, 1921, in-8°, 34 pp.

Martin (Jean-Baptiste). *Bibliographie lyonnaise.* T. I. Lyon, 1922, in-8°, xi-353 pp., carte.

Maur de l'Enfant-Jésus, Carme. *L'entrée à la divine Sagesse.* Traités de théologie mystique. T. I. Les trois portes du palais de la Divine Sapience. Édit. par le P. Pascal du T. S. Sacrement. Roma, Tip. « Nova et Vetera », 1921, in-8°, 141 pp. (= *Bibliothèque mystique du Carmel).*

Mayer (Iulius). *Alban Stolz.* Freiburg im Br., Herder, 1921, in-8°, vii-619 pp., illustrations.

Mercati (Angelo). *Castrum Bismantum.* Reggio nell' Emilia, Coop. Lavorante tipogr., 1921, in-8°, 8 pp. (Extrait de *Studi di storia, di letteratura e d'arte in onore di Naborre Campanini).*

Munding (Emmanuel) O. S. B. *Das Verzeichnis der St. Galler Heiligenleben und ihrer Handschriften in Codex Sangall. N° 566.* Leipsig, Harrassowitz, 1918, in-8°, ix-184 pp. (= *Texte und Arbeiten* herausgegeben durch die Erzabtei Beuron, I Abt., H. 3-4).

Musée (Le) Saint Jean Berchmans à Louvain 18-25 mai 1921. L'exposition, l'iconographie, la bibliographie. Louvain, 1922, in-8°, 153 pp., illustrations.

Nouum Testamentum D. N. I. C. latine secundum editionem sancti Hieronymi ad codicum manuscriptorum fidem recensuerunt Iohannes Wordsworth et Henricus Iulianus White. Partis 2dae fasc. 2dus Epistula ad Corinthios prima. Recensuit H. I. W. Oxonii, Typ. Clarendoniano, 1922, in-4°, 125 pp.

Ott (Andreas C.) *Gautier de Coincy's Christinenleben nach den beiden Handschriften zu Carpentras und Paris* zum ersten Male mit Einleitung, dem lateinischen Texte der *Acta Urbevetana,* Anmerkungen und Glossar herausgegeben. Erlangen, Verlag von Junge & Sohn, 1922, in-8°, clxxvi-350 pp. (= *Beiträge zur Kenntnis der altfranzösischen hagiographischen Literatur,* Bd. I).

Pellegrini (Carlo). *La Vita di Contardo Ferrini.* Torino, Società ed. internazionale, s. a., in-8°, 714 pp., illustrations.

Pérez Arregui (Juan Maria) S. I. *San Ignacio en Azpeitia.* Madrid, Adm. de « Razón y Fe », 1921, in-8°, xxxi-180 pp., illustrations.

Pruszkowski (Iosephus). *Martyrologium Podlachiae in Polonia.* Krakowie, Posen, Librairie St-Adalbert, 1921, in-8°, 124 pp. (= *Polonia sacra,* n. 5°).

RAITZ V. FRENTZ (Emmerich) S. I. *Der ehrwürdige Kardinal Robert Bellarmin S. I.* Freiburg i. Br., Herder, 1921, in-8°, XIII-228 pp., illustrations.

SALOTTI (Mons. Carlo). *I martiri dell' Uganda.* Storia documentata. Roma, Tip. romana, 1921, in-8°, 225 pp., illustrations.

SALOTTI (Mons. Carlo). *Vita e martirio del beato Oliviero Plunket arcivescovo di Armagh e primate d'Irlanda.* Roma, Ferrari, 1920, in-8°, 274 pp., portrait.

SCHUBERT (Hans von). *Geschichte der christlichen Kirche im Frühmittelalter.* Tübingen, Mohr, 1917-1921, in-4°, XXIV-808 pp.

SCHÜTZ (Rudolf). *Xaverius-Jubiläums-Kalender.* Eine Festgabe zum grossen Missionsjubiläumsjahr 1922 dargereicht vom deutschen Verein zur Verbreitung des Glaubens. Aachen, Xaveriusverlag, 1921, in-4°, 128 pp., illustrations.

SCHWARTZ (Eduardus). *Acta Conciliorum œcumenicorum* iussu atque mandato Societatis scientiarum Argentoratensis. Vol. 4, Pars altera, fasc. 1. Berolini, De Gruyter et C°, 1922, in-4°, 80 pp.

SILVAGNI (Angelo). *Studi critici intorno alle più antichè raccolte di iscrizioni classiche e cristiane.* I. Nuovo ordinamento delle sillogi epigrafiche di Roma anteriori al sec. XI. Roma, Tip. poligl. Vaticana, 1921, in-4°, 55 pp. Extrait de *Dissertazioni della Pontificia Accademia Romana di Archeologia.* Serie II, vol. XV.

SNIJDER (G. A. S.) *De forma matris cum infante sedentis apud antiquos.* Vindobonae, 1920, in-8°, 76 pp., fac-similé.

SPARACIO (Domenico Maria). *Dalla leggenda alla storia. A proposito di una nuova storia dell'ordine di S. Francesco.* Perugia, Unione tip. cooperativa, 1921, 68 pp.

SPARACIO (Domenico Maria). *Vita di S. Bonaventura, dottore Serafico.* Contributo storico alle Feste del VII centenario dalla sua nascita (1221-1921). Roma, Un. Arti Graphiche Abruzzesi, 1922, in-8°, 326 pp., portrait.

TACCHI VENTURI (Pietro) S. I. *Storia della Compagnia di Gesù in Italia.* T. II (1491-1540). Roma, Civiltà Cattolica, 1922, LX-421 pp., portrait.

THIBAUT (Eugène) S. I. *Le récit du Pèlerin. S. Ignace raconté par lui-même au P. L. Gonzalès de Camara.* Première traduction française. Louvain, Rue des Récollets, 1922, in-8°, VI-110 pp.

VACCARI (A.) S. I. *S. Girolamo.* Studi e schizze in occasione del XV centenario della sua morte (420-1920). Roma, Civiltà Cattolica, 1921, in-8°, 150 pp.

WILMS (Hieronymus) O.P. *Geschichte der deutschen Dominikanerinnen. 1206-1916.* Dülmen i. W., Laumann, 1920, in-8°, 416 pp.

TRADUCTIONS ET TRADUCTEURS
DANS L'HAGIOGRAPHIE ORIENTALE
A L'ÉPOQUE BYZANTINE

Les littératures chrétiennes orientales ont largement vécu d'emprunts. C'est une vérité généralement admise, ce qui ne veut point dire qu'on en tienne compte ; et les orientalistes, qui devraient la connaître mieux que personne, ont trop souvent donné l'exemple de l'oublier.

Or, par une inconséquence assez fréquente, ce fait qu'on néglige d'étudier, on l'exagère et le grossit en se le figurant plus régulier et plus constant qu'il ne fut en réalité. Parce que beaucoup d'écrits ont en effet passé de telle langue dans telle autre et de celle-ci dans une troisième, il semble que cet ordre de dépendance soit invariable et que, dans les idiomes de l'Orient chrétien, les importations littéraires aient nécessairement suivi les mêmes routes en s'arrêtant aux mêmes étapes. La présomption remplace la preuve de fait ; le cas ordinaire est érigé en règle absolue, et cette règle finissant par masquer les exceptions accidentelles, devient la source de jugements a priori et parfois d'erreurs grossières.

Il ne sera donc pas inutile de chercher à déterminer plus exactement les conditions très complexes, suivant lesquelles se sont faits ces emprunts de langue à langue dans l'hagiographie orientale. Là même où elles semblent le plus constantes, ces conditions ont beaucoup varié avec les époques, et, un peu partout, elles laissent place à des anomalies qu'il est trop simple de mettre sur le compte du hasard. Au vrai, l'exception aussi est une règle, et on ne la comprend bien qu'en la considérant en liaison avec sa cause et dans son enchevêtrement naturel. C'est le but des pages qui vont suivre.

Nous ne tenterons aucun effort pour être complet, chose impossible, dans les étroites limites d'un article. Le présent aperçu vise uniquement à donner une sorte de tableau schématique des courants qui, pendant la période byzantine, croisaient les frontières linguistiques du monde oriental. Quoique nous n'ayons en vue, proprement, que la littérature hagiographique, on ne nous interdira pas de pénétrer au passage dans les domaines voisins pour y chercher un complément de preuves justificatives. Il est trop vrai que nos bons hagiographes et leurs interprètes n'étaient pas des écrivains commme tous les autres ; mais il ne faudrait pourtant pas donner à penser qu'ils ont bouleversé les habitudes intellectuelles de leurs contemporains.

D'une manière générale, on peut dire que les littératures chrétiennes [1] de l'Orient sont largement tributaires de la littérature grecque. Traducteurs, compilateurs, imitateurs et plagiaires ont puisé à pleines mains dans ce fonds universel. Pourtant ceux qui s'approvisionnaient à la source même ont été relativement rares. La plupart de ces emprunteurs s'épargnaient la peine de choisir, en se pillant les uns les autres. Ainsi s'explique que l'on retrouve presque toujours les mêmes pièces dans toutes les littératures de l'Orient.

Nous marquerons d'abord, pour chaque langue, les lignes de propagation qui semblent avoir été constantes, puis les contre-courants qui les ont remontées, et, s'il y a lieu, les apports erratiques dus à des causes accidentelles [2].

[1] Plus exactement : la littérature religieuse des peuples chrétiens de l'Orient ; car s'il s'agissait de leur littérature profane, il y aurait plusieurs exceptions à faire, notamment pour la poésie géorgienne. Quant à la littérature arabe non chrétienne, elle n'a quasi rien de commun avec celle qui nous occupe, pas même la langue.

[2] En vue d'alléger l'annotation, nous nous bornerons autant que possible à citer le passage des *Analecta Bollandiana* et des *Subsidia hagiographica* où les références bibliographiques sont indiquées plus au long.

I.

En Égypte, au début de l'ère chrétienne, le grec était à la fois la langue de l'administration impériale et celle de l'église d'Alexandrie, sur laquelle se réglaient toutes les églises de la vallée du Nil. Le copte, qui en était alors à ses premiers bégaiements, ne luttait même pas contre ce monopole. Il subissait la domination d'une langue et d'une littérature supérieures. Cette domination s'exerçait sur lui directement, en vertu d'une nécessité pratique, à laquelle tout le monde se conformait. Les traductions coptes, quand on commença d'y recourir, étaient faites dans le pays même, pour les besoins du peuple, par des clercs ou des lettrés bilingues, dont tout le petit savoir était grec, et qui, en copte, continuaient de parler grec. En général, ceux qui ne savaient que la langue vulgaire, n'écrivaient pas.

Durant les deux siècles qui vont du schisme monophysite à la conquête arabe, le copte gagna quelque terrain, un peu par une poussée tardive de sa vitalité propre, mais beaucoup plus, semble-t-il, à la faveur du discrédit où était tombé le grec, langue officielle des Melchites. Il ne réussit pourtant pas à s'émanciper complètement. Les hagiographes coptes en particulier, quand ils voulurent créer des figures égyptiennes, ne purent que les couler dans le vieux moule byzantin. Ni les auteurs ni le public n'avaient idée d'un genre différent de celui qui régnait seul depuis toujours ; du reste, ils n'auraient pas réussi à le changer, l'eussent-ils voulu. Héros, figurants, divinités, épisodes, thèmes et procédés de développement, tout est grec en prétendant être égyptien ; au point que des légendes, probablement rédigées d'original en langue indigène, font l'effet d'être traduites [1].

L'hagiographie copte n'a-t-elle rien tiré d'une autre source ? On ne le sait, car les preuves manquent. Tout récemment, une expédition américaine a découvert au couvent de Saint-Macaire en Nitrie, dans un détritus de manuscrits boḥaïriques, un fragment où l'on a cru reconnaître

[1] Voir l'article du P. Delehaye, *Les martyrs d'Égypte*, ci-dessus, p. 149-54.

une Vie de Pierre l'Ibère, évêque monophysite de Maïouma [1]. La Vie de ce personnage, répudié par l'église grecque, n'est connue qu'en syriaque et en géorgien. Le géorgien étant exclu avant tout examen, resterait comme original possible le syriaque. Possible, mais extrêmement peu probable et, jusqu'à preuve du contraire, il est prudent de se rappeler que cette Vie copte de Pierre l'Ibère pourrait avoir été découpée dans le texte grec des *Plérophories* de Jean de Maïouma [2].

A partir du moment où la domination musulmane a fini de se consolider, le copte, étouffé par l'arabe, descend graduellement au rang de langue savante et désuète, en attendant de mourir tout à fait [3]. A côté du grec, dont la vitalité s'entretient à celle de la littérature et de la civilisation byzantines, il continue une existence précaire. Il y eut un temps où les lettrés de la Basse et de la Moyenne-Égypte durent savoir trois langues. Mais le peuple n'en parlait qu'une. Un peu plus tôt un peu plus tard, suivant les lieux, l'idiome des conquérants s'imposa partout. C'est en arabe désormais que les traducteurs exercent leur industrie. Quelques-uns traduisent encore du grec ; mais le grand nombre s'emploient à mettre en arabe les anciennes versions coptes devenues inintelligibles pour la masse des lecteurs.

Grec, copte, arabe : telle est en Égypte la marche habituelle de l'importation littéraire Le flot a suivi une direction à peu près invariable, bien que parfois on croie surprendre un timide effort pour le faire remonter. Soit esprit

[1] H. G. Evelyn-White, *The Metropolitan Museum of Art.Egyptian expedition for MCMXX-MCMXXI*. Part. II (New York, 1921), p. 61-62. Il sera question plus loin de la Vie géorgienne mentionnée ci-dessus.

[2] Un fragment copte des *Plérophories* a été retrouvé par M. W. E. Crum, *Theological Texts from Coptic Papyri*, dans *Anecdota Oxoniensia*. Semitic Series. Part XII (1913), p. 62-64.

[3] Moins vite pourtant qu'on ne l'a dit. Au X[e] siècle, il existait encore une poésie populaire copte. Cf. H. Junker, *Koptische Poesie des 10.Jahrhunderts*, dans *Oriens Christianus*, t. VI (1906), p. 319-411. Les derniers individus dont le copte fut la langue maternelle ne disparurent pas avant la fin du XVI[e] siècle.

conservateur, soit amour-propre national, quelques écrivains ont essayé de prolonger la survivance du parler indigène. Des érudits ont pu se demander si certains textes hagiographiques coptes n'ont pas été traduits de l'arabe [1]. Il faut bien dire que la plupart de ces exemples sont sujets à caution. Le seul qui paraisse à peu près certain est la Passion de Jean de Phanigoït, mis à mort par les Musulmans au Caire en 1204. Son martyre a été raconté par un contemporain avec une précision de détails qui dénote un témoin oculaire [2]. En soumettant à une analyse serrée la langue de ce curieux document, M. P. Casanova y a reconnu quantité de mots et de locutions arabes, d'où il inférait que la pièce est traduite de l'arabe [3]. Avant la guerre, personne n'aurait songé à discuter cette conclusion, appuyée sur des faits incontestables. Aujourd'hui, à la lumière d'une expérience dont la philologie aussi doit tirer profit, il est permis de proposer une autre hypothèse : cette histoire, où l'autorité musulmane n'a pas précisément le beau rôle, doit avoir été, sur le moment, une pièce dangereuse à conserver. Pour mieux dérober à la police arabe cet écrit clandestin et compromettant, on l'aura rédigé vaille que vaille dans une langue qu'elle ne savait pas lire. Mais ce document écrit en copte a tout de même été pensé en arabe, et M. Casanova garde le droit de dire que sa remarque subsiste.

La littérature égyptienne de langue arabe s'est encore enrichie, ou du moins grossie, d'assez nombreuses traductions du syriaque, qui arrivaient toutes faites, ou qui furent composées en Égypte par des immigrants, dont nous aurons occasion de reparler. Sa physionomie générale en a été à peine modifiée. L'hagiographie copte, qui n'a montré aucune force d'expansion, ne possédait qu'une faculté d'assimilation réduite et presque passive. Elle a végété sur place, confinée dans les habitudes qu'elle devait à son idiome local ; tirant parti tant bien que mal des ressour-

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 412 (Vie de S. Jean Kolobos).
[2] *BHO.* 519.
[3] *Notes sur un texte copte du XIII[e] siècle*, dans *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. I (1901), p. 113-36.

ces qui venaient d'elles-mêmes se mettre à sa portée, mais incapable d'aller les chercher au delà de ses frontières. L'Égypte chrétienne ne possédait rien qui ressemblât à ces postes avancés que d'autres églises orientales ont jetés en pays étranger et par où elles communiquaient avec le reste du monde.

Réciproquement, et pour le même motif, la plupart des autres littératures chrétiennes ne lui doivent rien. Amélineau, qui méprisait fort l'hagiographie copte, s'est pourtant évertué à lui donner l'importance d'une source originale et primitive. Il y a dépensé en pure perte son érudition tumultuaire. Dans sa portée générale, cette thèse qu'il a maintes fois ressassée en d'indigestes mémoires, est une contre-vérité, heureusement demeurée sans écho. Cela ne veut pas dire que, dans la généalogie d'un texte transmis en plusieurs langues, le copte soit exclu du premier rang, par une impossibilité préjudicielle, avant toute vérification. On serait plutôt en peine d'expliquer, notamment, pourquoi le grec, et le grec seul, aurait toujours dû être employé dans des écrits destinés aux moines de la Thébaïde qui ne le comprenaient pas. S. Antoine — nous citons S. Jérôme — *misit aegyptiacas ad diversa monasteria apostolici sensus sermonisque epistulas septem, quae in graecam linguam translatae sunt* [1]. Ce n'est pas Amélineau, c'est Tillemont en personne qui a le premier émis l'idée que la Vie grecque des SS. Pachôme et Théodore est traduite du copte. Il ne le dirait plus aujourd'hui. Mais depuis les travaux de MM. Crum [2] et Lefort [3], on est moins absolument certain qu'il suffise de renverser les termes de la relation. Le biographe grec de Pachôme paraît avoir arrangé à sa guise des récits coptes, dont le caractère original est difficile à contester. La même solution s'adapterait peut-être avec plus de vraisemblance encore à des

[1] *De viris illustribus*, § 88, ed. E. C. RICHARDSON, *Texte und Untersuchungen*, t. XIV, 1 (Leipzig, 1896), p. 45.

[2] W. E. CRUM, *Theological Texts from Coptic Papyri* (Oxford, 1913) pp. 94-161, 171-93.

[3] *Le Muséon*, nouv. sér., t. XIV (1914), p. 323-32 ; ibid., 4e sér., t. I (1921), p. 61-70.

compilations indéfiniment extensibles, comme les *Apophthegmata Patrum*. Ainsi s'expliqueraient les rares copticismes bien caractérisés, qui ont servi de prétexte pour adjuger au copte, contre toute évidence, la collection entière [1]. En tout cas, un fragment copte de la règle de S. Pachôme, retrouvé également par M. Lefort, semble avoir démontré pour tout de bon la véracité de S. Jérôme, qui déclarait avoir traduit en latin les articles de cette règle *ut erant de aegyptiaca in graecam linguam versa* [2].

La Vie syriaque de Šnoudi doit avoir été traduite ou abrégée du copte. M. Guidi a conjecturé, avec infiniment de vraisemblance, que cette version est l'œuvre de quelque moine jacobite de Notre-Dame-des-Syriens, dans le désert de Nitrie [3].

Des versions arabes du copte ont pu également se répandre hors d'Égypte, ou même passer en d'autres langues. La légende de Ste Hilaria [4] en est un exemple. Mais ces cas exceptionnels ne modifient pas sensiblement la situation du copte dans l'ensemble de la littérature chrétienne.

II

En Nubie, son rôle d'intermédiaire doit avoir été plus considérable. On savait, par le *Kitāb al-Fihrist* [5], que les chrétiens de Nubie écrivaient en syriaque, en grec et en copte. Au Xe siècle, leur langue liturgique était encore le grec. Abū Ṣāliḥ, par qui nous l'avons appris [6], parle aussi d'une lettre écrite en langue du pays, à l'aide d'un alphabet indigène [7]. Eutychius d'Alexandrie mentionne éga-

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 83 ; t. XXXVIII, p. 409-411.

[2] *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (1919), p. 341-48 ; *Le Muséon*, 4e sér., t. I, l. c.

[3] Le texte complet de cette Vie, dont M. Guidi a publié un fragment, a été édité par M. l'abbé Nau. *BHO*. 1075-1076.

[4] *Anal. Boll.*, t. XXXIII, p. 72-74 ; voir ci-après, p. 260.

[5] Ed. G. Flügel, t. I (Leipzig, 1872), p. 19. Cf. Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*, t. II (Paris, 1811), p. 37.

[6] *The Churches and Monasteries of Egypt attributed to Abû Sâlih, the Armenian*, ed. B. T. A. Evetts, dans *Anecdota Oxoniensia*, Semitic Series, t. VII (1895), p. 125 du texte arabe.

[7] Ibid., p. 124-25 ; voir, trad. p. 271, la note 2 de M. Evetts.

lement l'écriture nubienne au nombre de celles qui avaient cours parmi les Chamites [1]. Mais c'est seulement en ces dernières années qu'on a exhumé des textes nubiens, et il y a moins de temps encore qu'on sait les lire. MM. H. Schäfer et F. Ll. Griffith, par un effort de patience et de sagacité renouvelé de Champollion, en ont déchiffré de notables fragments [2]. De ce nombre sont une vingtaine de feuillets, où grâce à une image et à deux mots du titre, on avait deviné une histoire de S. Ménas, qu'on présumait traduite du copte [3]. Il se trouve aujourd'hui que cette histoire — récit d'un miracle opéré au sanctuaire de S. Ménas en Maréotide — dérive sans intermédiaire d'un original grec disparu. Tel est l'avis de M. Griffith ; nous ne pouvons nous permettre d'en avoir un autre [4], et le temps est heureusement encore loin, où les hagiographes seront forcés d'apprendre le nubien.

En remontant plus haut par la vallée du Nil, la littérature religieuse de l'Égypte a pénétré en Abyssinie. Un nombre considérable d'ouvrages petits et grands furent traduits en ghéez ; presque tous ont passé d'abord par une version arabe [5]. Cependant il ne faudrait pas poser en axiome, que les Abyssins aient universellement ignoré le copte. Il y avait un couvent éthiopien dans le désert de Scété, et maintes fois, sans doute, des pèlerins partis d'Érythrée ou de plus loin encore durent se fixer dans les monastères de Haute et Moyenne-Égypte. Ce fut l'un de ceux-ci, anba Syméon, prêtre du couvent de Saint-Antoine, qui, en 1396-1397, traduisit la Vie de S. Basilide du copte en ghéez, ou comme il le répète avec intention : de la langue

[1] Ed. L. Cheïkho, *Corpus scriptorum christianorum Orientalium*, Script. arabici, Text. Ser. 3, t. VI (Beryti, 1906), p. 17.

[2] *The Nubian Texts of the Christian Period*, dans *Abhandlungen der Kgl. Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Phil.-hist. Kl. (1913), N° 8.

[3] E. A. Wallis Budge. *Texts relating to Saint Mêna of Egypt and Canons of Nicaea in a Nubian dialect* (London, 1909), p. 1-21. Le texte est édité en fac-similé.

[4] Voir pourtant les objections de feu P. Van Cauwenbergh, *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XVII (1921), p. 117-18.

[5] Cf. Ign. Guidi, *Le traduzioni dal copto*, dans *Nachrichten von der Kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen* (1889), p. 49-52.

égyptienne en langue ghéez : እምልሳን ፡ ቅብጢ ፡ ኀበ ፡ ግዕዝ ፡ … እምልሳን ፡ ግብጽ ፡ ኀበ ፡ ልሳን ፡ ግዕዝ ፡ [1].

Du reste, toutes les traductions éthiopiennes ne sont pas dues à des Éthiopiens. Ainsi la version ghéez qui nous a conservé la précieuse chronique de Jean évêque de Nikiou, perdue en grec, fut faite sur l'arabe, en 1602, par le diacre Gabriel l'Égyptien, fils du martyr Jean de Calliopé : ቅብርያል ፡ ግብጻዊ ፡ ወልደ ፡ ሰማዕት ፡ ዮሐንስ ፡ ዘቀልዩቢ ፡ [2].

Les livres traduits en éthiopien étaient arrivés au terme de leur course. De cette impasse perdue à l'extrême limite du monde chrétien, rien n'est revenu jusqu'à l'époque moderne. Rien, ou presque rien, car si l'on voulait être rigoureusement exact, il faudrait citer quelques ouvrages traduits du ghéez en arabe, comme la Vie de S. Takla Hajmanot, envoyée d'Abyssinie à anba Gabriel, quatre-vingt quinzième patriarche d'Alexandrie par le Négus Claude, tout à la fin du XVIe siècle [3].

III

Quand des littératures chrétiennes de la vallée du Nil on passe à celles du pays araméen, on a le sentiment de pénétrer dans un autre monde. Pourtant au premier regard, un observateur superficiel pourrait croire que là aussi le grec a tout envahi. Et tel savant philologue, qui ne pèche point par excès de légèreté, a récemment témoigné une compassion assez ironique envers les hagiographes qui étudient « le copte, le syriaque, l'arabe et l'éthiopien, pour y retrouver finalement ce qu'on a déjà rencontré dans des centaines de textes grecs et latins [4]. »

[1] W. Wright, *Catalogue of the Ethiopic manuscripts in the British Museum* (London, 1877), p. 166.

[2] H. Zotenberg, *Catalogue des manuscrits éthiopiens de la Bibliothèque Nationale* (1877), p. 241 ; Wright, l. c., p. 309.

[3] Mac G. de Slane, *Catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale* (1883-1895), p. 79. Cf. la note de feu B. A. Turaïev mentionnée *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 478-79.

[4] P. Maas, *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, t. II (1921), p. 216.

Nous sommes obligés de protester au nom de la littérature syriaque.

Si profondément qu'elle ait subi l'influence hellénique, elle ne laisse pourtant pas d'avoir son caractère propre. Sans doute, en Palestine, dans les villes de la Syro-Phénicie, à Césarée, à Tyr, à Béryte, à Laodicée, à Antioche, à Émèse dans tous les grands centres où l'hellénisme dominait sans rival, le syriaque, comme langue écrite, n'était pas beaucoup plus vivant que le copte en Égypte. Mais à l'intérieur du pays, dans les campagnes et même dans de populeuses cités comme Damas, il avait gardé une énergique vitalité [1]. Plus loin encore, au delà de l'Euphrate, à Reš'aïna, à Édesse, à Harran, à Nisibe, dans la Perse chrétienne, il maintenait sa situation prépondérante, ou pour mieux dire, il régnait seul.

Entre la région où prévalait la culture hellénique et le pays demeuré foncièrement araméen, il s'établit comme un courant réciproque. Par les Syriens restés fidèles à leur langue, les productions originales du terroir syriaque pénétraient en terre grecque. D'autre part, les traductions faites dans la zone bilingue se répandaient de proche en proche à travers la Syrie centrale, la Mésopotamie, la Perse. On en retrouve des traces certaines dans l'oasis de Merv en Turkestan, en Kharezm, en Sogdiane, chez les Nestoriens du Malabar, en Tartarie, et jusqu'au fond de la Chine. Nous ne pouvons qu'entrouvrir ici ces lointaines perspectives, en formant le vœu que les pionniers qui les ont explorées daignent songer quelque jour à dresser pour les profane un précis de leurs découvertes [2].

[1] Dans quelques villages de la Damascène, Ma'lūla, Ǧub'ədin, Yabrūd et autres, un dialecte syriaque est resté en usage jusqu'à nos jours. Voir M. Parisot, *Le dialecte de Ma'lula*, dans *Journal Asiatique*, 9e série, t. XI (1898), pp. 239-312, 440-519; t. XII (1898), p. 124-76.

[2] Nous ne nous donnerons pas le ridicule de citer ici des ouvrages qui sont pour nous lettre close. Mais comme exemple de ces hautes recherches, qui nous font bien sentir l'étroitesse de nos horizons habituels, on peut voir la publication de M. F.W. K. Müller, *Soghdische Texte*, dans *Abhandlungen der Kgl. Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Phil.-hist. Kl., 1912, Abh. II.

Mais les Syriens ne se bornèrent pas à servir d'éducateurs à des races perdues dans les profondeurs du continent asiatique. Nul peuple n'a mieux démenti par avance, la boutade de Montesquieu : « Si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais. » Ces traducteurs obstinés furent traduits à leur tour. De leur fonds et de leurs emprunts, ils firent largesse à tout le monde, et il leur arriva souvent de prêter à plus riches qu'eux.

On nous permettra d'ouvrir ici une parenthèse pour rappeler que les Syriens n'ont pas émigré seulement dans l'Inde et l'Asie Centrale. Leur humeur voyageuse les portait souvent vers l'Italie, la Provence, l'Aquitaine et même vers les vallées de la Moselle et du Rhin [1]. Beaucoup d'entre eux sans doute étaient complètement hellénisés. Mais dans le nombre, il devait se trouver aussi des Araméens de la vieille roche, et il est fort possible que ceux-ci aient apporté avec eux des légendes, des traditions et même des livres de leur pays.

La Passion de S. Babylas d'Antioche, résumée par Grégoire de Tours, contient des noms qui semblent avoir passé par l'écriture syriaque [2]. Grégoire lui-même nous apprend qu'il a mis en latin la légende des Sept Dormants d'Éphèse, *Syro quodam interpretante* [3]. Mais n'oublions pas que ce nom de Syriens est équivoque, car il était devenu l'appellation commune de tous les Orientaux d'Asie-Mineure [4]. Mieux vaut dire tout de suite que nous ne connaissons aucun exemple certain de légendes importées directement en Occident par la voie de la littérature ou de la tradition syriaques.

[1] Sur ce sujet plusieurs fois traité de main de maître, l'étude la plus complète est celle de M. L. Bréhier, *Les colonies d'Orientaux en Occident au commencement du moyen-âge*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XII (1903), p. 1-39.

[2] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 173, note 12.

[3] *In gloria martyrum*, c. 94, ed. B. Krusch, *M. G.*, Scr. rer. merov., t. I, p. 552.

[4] Voir G. Wolfram, *Die Einfluss des Orients auf die frühmittelalterliche Kultur und die Christianisierung Lothringens*, dans *Jahr-Buch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde*, t. XVII (1905), p. 325.

Dans l'hagiographie grecque, au contraire, les traces d'influence syriaque sont nombreuses et certaines. Les historiens byzantins, grecs de naissance ou hellénisés, ne dédaignaient pas autant qu'ils en ont l'air les écritures de ces barbares. Et il se rencontrait toujours un interprête pour les mettre à leur portée, quand ils n'étaient pas en mesure d'y regarder personnellement. Sozomène raconte les persécutions de Sapor et de Yazdgerd d'après des sources orientales [1]. Non seulement il a utilisé des Passions d'origine syriaque, mais il les cite formellement. Il connaît les Actes de Syméon bar-Ṣabba'e, d'Acepsimas, de Milès et d'autres encore.

Théodoret a tourné en grec d'école des récits qu'il avait lui-même recueillis sur les lèvres de ses témoins et de ses héros, dans le dialecte araméen de son diocèse [2]. A parler exactement, ces anecdotes prises toutes vives dans la tradition orale ne sont pas des emprunts littéraires. Mais l'éloquent évêque de Cyr n'avait pas que des livres grecs dans sa bibliothèque. C'est par une relation syriaque contemporaine qu'il doit avoir appris ce qu'il rapporte de la récente persécution de Yazdgerd [3], et l'on peut regarder comme certain qu'il a lu la Vie de S. Éphrem [4].

Nous ne nous attarderons pas à grossir cette liste d'exemples. A quoi bon glaner des allusions et des indices tendant à prouver que les Grecs ont connu des documents syriaques, quand la version grecque de ces documents existe, noir sur blanc ? Cette idée d'un texte grec dérivant d'un original syriaque n'a jamais réussi à s'aménager logiquement dans la tête de certains byzantinistes, et tel d'entre eux s'est montré à cet égard plus Grec que les Grecs eux-mêmes. Rien n'est pourtant mieux établi, par des preuves que les orientalistes ne peuvent avoir sophistiquées. S. Jérôme, qu'il faut citer encore, avait lu en traduction grecque, les œuvres du Syrien Bardesane, le li-

[1] *Historia ecclesiastica*, II, 14.

[2] Voir, par ex., *Historia religiosa*, c. 13 (Macedonius), *P. G.*, t. LXXXII, pp. 1401, 1409. C'est aussi en syriaque que Théodoret parlait en songe avec le diable ; ibid., p. 1440-41.

[3] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVIII, p. 399-411.

[4] Ibid., t. XXXVIII, p. 291-92.

vre d'Archélaüs *adversus Manichaeum*, et un livre de S. Éphrem sur le Saint-Esprit [1]. L'origine de l'*Aḥiqar* grec est un autre cas qui ne laisse place à aucun doute. Dans un genre plus voisin de notre sujet, on sait, par la déclaration du traducteur lui-même, Michel Andropoulos, que le livre syriaque de *Sindibādh et des philosophes ses compagnons* fut mis en grec sous le titre de *Συντίπας*, et l'on peut ajouter que ce texte syriaque avait été traduit d'une version arabe, traduite elle-même du pehlewi [2]. Malgré tout, il demeurait tacitement entendu chez certains hellénistes que ces exemples et tous les exemples pareils sont des exceptions sans valeur probante, et qu'ils laissent subsister tout entière l'impossibilité, du chef de laquelle on les aurait niés, s'il se pouvait.

Aujourd'hui la brèche est ouverte dans le vieux préjugé. Il est désormais acquis qu'un texte grec, parallèle à un texte syriaque n'en est pas l'original, par possession d'état, jusqu'à preuve du contraire. Les belles recherches de W. Meyer, de Th. Wehofer et surtout de M. Silvio Mercati [3] ont démontré qu'une partie de l'œuvre authentique ou pseudépigraphe de S. Éphrem a été de bonne heure transposée en grec. Et s'il reste douteux que S. Grégoire de Nysse ait lu cette traduction [4], on ne conteste plus que Romain le Mélode s'en soit servi.

[1] *De viris illustribus*, XXXIII, LXXII, CXV, ed. RICHARDSON, t. c., pp. 24, 40, 51.

[2] K. KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinische Literatur*, 2e éd. (Munich, 1897), p. 891-93. Michel Andropoulos dédie sa version à un certain Gabriel que Comparetti a identifié avec Gabriel, duc de Mélitène (1086-1100), le même que nous retrouverons plus loin.

[3] Sylvius Ioseph MERCATI, *S. Ephraem Syri opera*, t. I, fasc. 1 (Romae, 1915), dans *Monumenta biblica et ecclesiastica*. La bibliographie indiquée dans la préface générale et les prolégomènes de chaque texte épuisent la matière. Sur la thèse de M. C. ÉMEREAU, *S. Éphrem le Syrien. Son Œuvre littéraire grecque* (Paris, 1918), voir *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 373-74.

[4] M. Mercati a cru pouvoir démontrer que le discours de Grégoire de Nysse *sur la Divinité du Fils et du Saint-Esprit* s'est inspiré de l'homélie de l'Éphrem grec *sur Abraham et Jacob*. Mais indépendamment des objections de fond que cette partie de sa thèse a rencontrées, il a par avance reconnu fort sagement qu'il convient de demeurer sur la réserve aussi longtemps qu'on n'aura pas retrouvé le texte syriaque

Devant des exemples aussi clairs — et nous répétons que celui-ci n'est pas unique — le philologue le plus féru de la suprématie du grec devra se rappeler qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

S'il consent à sortir de ses horizons d'école, il aura d'autres surprises.

Nous ne pouvons songer à dresser ici un catalogue, même sommaire et provisoire, des textes hagiographiques grecs qui ont été traduits du syriaque. Dans l'état actuel de la question, une telle liste serait trop incomplète, et d'autre part, elle devrait mentionner trop de pièces douteuses ou contestables, auxquelles on a prêté une origine syriaque pour des motifs qu'il faudrait vérifier attentivement. Feu W. Weyh, par exemple, s'est demandé pourquoi on n'y mettrait pas la légende des SS. Côme et Damien [1]; il en donnait des raisons qui, à la rigueur, peuvent se soutenir. Mais Krumbacher lui aurait-il laissé dire dans sa revue, même à titre d'hypothèse, que la Passion des XL Martyrs de Sébaste dérive peut-être d'un original syriaque [2] ?

La légende des Sept Dormants d'Éphèse [3], mentionnée tout à l'heure, est un autre exemple de ces cas embarrassants, sur lesquels il ne serait permis ni de se prononcer ni de se récuser sans un long exposé des motifs. Après de nombreux échanges de vues, où arguments et autorités se faisaient à peu près équilibre, la balance avait semblé pencher en faveur du syriaque. Mais les derniers travaux où sa priorité est supposée établie ont abouti à montrer qu'elle ne l'est pas [4].

Les *Vies des Prophètes* du pseudo-Épiphane, qu'on a cru syriaques, après avoir reconnu qu'elles ne pouvaient être hébraïques, ont aujourd'hui définitivement fait retour au

de l'homélie et démontré son authenticité (op. cit., p. 5-6). M. Émereau n'a pas imité cette circonspection (*S. Éphrem*, p. 64 et suiv.).

[1] W. Weyh, *Die syrische Kosmas- und Damian-Legende* (Schweinfurt, 1910) ; Id., *Die syrische Barbara-Legende* (ibid., 1911). Anhang : *Die syrische Kosmas- und Damian-Legende.*

[2] W. Weyh, *Die syrische Legende der 40 Märtyrer von Sebaste*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXII (1912), p. 76-93.

[3] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 118-19.

[4] Ibid., t. XXXIX, p. 176-79.

grec [1]. Il n'est pas impossible que d'autres textes hagiographiques reprennent un jour le même chemin ; la *Vie de S. Alexis* [2], par exemple, ou encore l'*Invention de la Croix* et le *Martyre de Judas Cyriaque* [3], qui sont regardés comme de provenance édessénienne par des orientalistes sérieux et peu enclins à s'exagérer l'importance de leur spécialité professionnelle. Mais sans sortir des exemples certains et qui devraient être connus de tous les hagiographes, on composerait déjà une liste de la plus curieuse bigarrure. S. Éphrem y figurerait au moins pour son Testament [4], auquel il faudrait joindre sa peu véridique biographie [5]. Longtemps avant la Vie d'Éphrem, et en tout cas à une époque très ancienne, on avait mis en grec les *Acta Thomae*, composés à Édesse, vers le milieu du IIIe siècle, par un Syrien qui devait avoir visité l'Inde [6].

Citons encore, la Passion des confesseurs d'Édesse, Guria, Šamona et Ḥabib [7], avec l'histoire d'Euphémie qui s'y rat-

[1] Th. SCHERMANN, *Prophetarum vitae fabulosae, indices Apostolorum discipulorumque Domini Dorotheo, Epiphanio, Hippolyto aliisque vindicata* (Lipsiae, 1907), p. x-xi.

[2] A. AMIAUD, *La légende syriaque de Saint Alexis*, Paris, 1889.

[3] J. STRAUBINGER, *Die Kreuzauffindunglegende* (Paderborn, 1912 = *Forschungen zur Christlichen Literatur- und Dogmengeschichte*, t. XI).

[4] *BHG*². 589-590 ; cf. *BHO*. 271.

[5] *BHG*². 584-586 ; cf. *BHO*. 269-270. Nous ne disons rien des autres hagiographica mis au compte du pseudo-Éphrem grec : *BHG*². 9 (panégyrique des Apôtres) ; 246 (panégyrique de S. Basile) ; 431 (discours sur la Croix) ; 486, 574 (discours sur les prophètes Daniel et Élie) ; 968 (Vie de S. Julien) ; 1183-1184, (panégyrique des saints martyrs) ; 1204 (panégyrique des martyrs de Sébaste). On ne connaît pas d'original syriaque à ces pièces, et il est fort possible qu'elles aient été rédigées en grec. La chose est à peu près certaine pour l'histoire d'Abraham et de Marie, autrement dit les Actes de S. Abraham de Qiduna (*BHG*². 9 ; cf. *BHO*. 16-17) ; voir *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 78-79.

[6] L'hymne de l'âme insérée dans les *Acta Thomae* est reconnue pour syriaque sans contestation. Le même caractère, quoique très nettement marqué, n'est pas aussi reconnaissable dans le reste de la composition. Cf. R. DUVAL, *La littérature syriaque*, 3e éd. (Paris, 1907), p. 90-91.

[7] *BHG*². 731-36 ; cf. *BHO*. 363, 367. Mgr Raḥmâni a découvert un fragment d'une Passion syriaque beaucoup plus ancienne que la

tache [1]; les Actes de Barsamias (*Βαρσιμαῖος*) et de Šarbil (*Σάρβηλος*) dont la version grecque, disparue sans doute, est attestée par une notice du synaxaire de Sirmond [2]; puis la longue série des Actes des martyrs de Perse [3]: Jonas et Barachisius (*Berikhišo'*) [4], Pherbutha (*Tharbo)* [5], Sadoth *(Šahdust)* [6], Ia [7], Bademus [8], Acepsimas *('Aqebšema')*, Joseph et Aeithalas *(Aîtilāhā)* [9], Sira [10], Jacques l'Intercis [11], et, selon toute apparence, la très douteuse martyre de Nisibe, Ste Fébronie [12].

Enfin pour clôturer cette énumération incomplète sur un exemple connu par une attestation directe, la Passion des Soixante néomartyrs tombés sous les coups des Arabes, à Jérusalem, en 724, fut mise en grec par un certain moine du nom de Jean, qui déclare lui-même l'avoir traduite d'un document syriaque [13].

L'apostille de ce moine Jean contient une première réponse à la question qui vient tout naturellement à l'esprit : quels interprètes ont pu traduire en grec tant de textes syriaques ? Mais pour développer et préciser cette réponse

rédaction publiée par lui. Sur le texte original de la Passion, voir E. VON DOBSCHÜTZ, *Die Akten der Edessenischen Bekenner Gurias, Samonas und Abibos aus dem Nachlass von* O. VON GEBHARDT, dans *Texte und Untersuchungen*, t. XXXVII, 2 (1911) ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 332-33.

[1] Publiée par M. NAU dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. XV (1910), pp. 64-72, 173-91, et par M. F. C. BURKITT, *Euphemia and the Goth, with the Acts of Martyrdom of the Confessors of Edessa*, London, 1913 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXIII, p. 67-70.

[2] *Synax. Eccl. CP.*, p. 431-32 ; cf. *BHO*. 150-151.

[3] Édités par H. DELEHAYE, dans *Patrologia Orientalis*, t. II (1905), p. 405-560.

[4] *BHO*. 531 ; cf. *BHG*[2] 942-943.

[5] *BHO*. 1149 ; cf. *BHG*[2] 1511.

[6] *BHO*. 1033 ; cf. *BHG*[2] 1613.

[7] *BHG*[2] 761-762 ; manque en syriaque mais a certainement existé.

[8] *BHO*. 131 ; cf. *BHG*[2] 210.

[9] *BHO*. 22 ; cf. *BHG*[2] 15-20.

[10] *BHG*[2]. 1637 ; manque en syriaque.

[11] *BHO*. 394 ; cf. *BHG*[2]. 772-773.

[12] *BHO*. 302 ; cf. *BHG*[2]. 659.

[13] *BHG*[2]. 1217 ; voir Православный Палестинскій Сборникъ, t. XII, fasc. 34 (1892), p. 7.

il faudrait entrer dans des considérations d'ordre plus général, qui s'appliquent également à d'autres idiomes de l'Orient byzantin. Nous y reviendrons.

A partir de l'invasion arabe, le déclin commença pour la langue araméenne, déclin ralenti et prolongé par une survivance en partie factice. Plus directement menacé que le copte, à raison même de sa ressemblance avec la langue du vainqueur, le syriaque se défendit mieux et ne céda le terrain que pied à pied. Il conserva une vitalité assez tenace comme langue savante et comme langue liturgique. Mais dans les traductions destinées à être comprises, il fut graduellement remplacé par l'arabe.

Si la statistique des manuscrits conservés donnait une idée suffisamment exacte de ceux qui ont dû exister, il pourrait être intéressant de dresser un état comparatif des anciennes versions syriaques et des versions arabes qui leur ont succédé. Il faut y renoncer. Dans l'état présent de la tradition manuscrite, une telle comparaison serait viciée par trop de lacunes et de données incertaines. Toutefois, il est de ces contrastes qu'on ne peut attribuer à un caprice de la transmission. Comment, par exemple, s'expliquer celui-ci ? D'une part, les Vies des moines palestiniens par Cyrille de Scythopolis n'ont jamais été retrouvées en traduction syriaque, non pas même la Vie de S. Sabas, éponyme et fondateur du célèbre monastère de la vallée du Cédron. D'autre part, la traduction de ces mêmes Vies compte parmi les monuments les plus anciens et les mieux conservés de la littérature arabe chrétienne. On en possède au Vatican [1] et à Leipzig [2] des copies faites à Mār-Sabas, entre les années 885 et 890. A cela, il n'y a qu'une seule explication possible. Cyrille de Scythopolis n'a pas été traduit en syriaque. Son œuvre a passé directement du grec en arabe, et la date où cette version apparaît

[1] Ms. arabe 71, daté de l'an 272 de l'hégire (le catalogue d'Assemani dit par erreur 172, dans Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. VI, p. 145).

[2] Voir H. Fleischer, *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. I (1846), p. 148-60 ; t. VIII (1854), p. 587.

marque à peu près le temps où le grec cessa d'être la langue usuelle à la laure de Mâr-Sabas. Car le nommé Antoine David ibn Selîm, de Bagdad, qui transcrivit pour anba Isaac, moine ou abbé du Sinaï, les deux exemplaires en question, est selon toute apparence le traducteur lui-même.

Ainsi donc les moines de Saint-Sabas n'éprouvèrent pas le besoin de posséder en syriaque la Vie de leur fondateur. On peut déjà en inférer que l'hagiographie syriaque ne leur doit que fort peu de chose et probablement rien du tout. C'était pourtant un curieux centre polyglotte que cette vaste et puissante laure du Cédron, où les races et les langues voisinaient comme à la première Pentecôte. On en verra plus loin assez de preuves. Seul le syriaque paraît avoir été exclu de cette fraternité. De l'arménien, du géorgien, du besse [1], le grec n'avait rien à redouter ; mais le syriaque était pour lui un rival possible, et la Passion des martyrs de la Grande-Laure par Étienne le Sabaïte contient un épisode, d'où il ressort que le rival était soigneusement entretenu dans l'humilité de sa condition originelle [2].

On surprendrait sans nul doute les indices d'un pareil antagonisme sur maint autre point de la Syrie hellénisée, et un atlas linguistique de la littérature chrétienne dans l'ancienne province cis-Euphratique donnerait lieu, s'il existait, à bien des observations piquantes.

IV

Sauf peut-être dans les régions où il succédait directement au grec, l'arabe écrit ne fut d'abord qu'un jargon inférieur, à l'usage des ignorants, et le syriaque paraît lui avoir rendu abondamment les dédains qu'il avait subi de la part du grec. Plus tard, quand l'arabe chrétien, assoupli et dégrossi, eut fait oublier sa situation de conquérant, il vécut en bonne intelligence avec son devancier. Habillé de lettres syriaques, il est admis aux usages li-

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 288-91.
[2] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 407-408.

turgiques sous le nom de karšūni [1]. Les deux langues alternent ou se relayent dans le même manuscrit, voire au cours de la même pièce. Ainsi l'exemplaire de l'*Évangile de l'Enfance* transcrit en 1622-1623 par Éphrem Phigana, débute en arabe et s'achève en syriaque [2]. Les copistes mettent des apostilles arabes sur des manuscrits syriaques et vice versa. Des auteurs de marque, comme Élie de Nisibe, écrivent au choix dans l'une et l'autre langue, ou, comme Barhebraeus, se traduisent eux-mêmes du syriaque en arabe [3].

Il est arrivé aussi, mais plutôt par accident, que l'arabe ait fait figure d'original, par rapport au syriaque. Les cas de ce genre qu'on a relevés sont dus à des circonstances exceptionnelles et n'autorisent aucune conclusion générale. Ainsi le livre d'*Aḥiqār*, qui a existé de très bonne heure en syriaque, si même il n'a été composé en cette langue, semble bien avoir été tardivement retraduit de l'arabe en syriaque [4]. Ainsi encore, un remaniement arabe du conte moral hindou de *Kalilah et Dimnah* a été traduit en syriaque vers le Xe ou XIe siècle. Le prêtre syrien à qui l'on attribue cette version ignorait évidemment que, environ cinq siècles auparavant, Bōd le périodeute avait translaté du pehlewi en syriaque ce même livre de *Kalilag et Dimnag* [5].

La Vie de S. *'Abd al-Masīḥ* (ou Christodule) existe en arabe et en syriaque. Le nom du martyr est arabe, et l'histoire se passe ou est censée se passer dans la région du mont Singar *(Šingar)* habitée autrefois par des Ghassanides chrétiens, de langue arabe. Il ne serait donc pas

[1] Aujourd'hui, certains de ces Grecs arabisés mettent leur point d'honneur à soutenir mordicus que leur église n'a jamais fait usage du syriaque.

[2] Cf. P. Peeters, *Évangiles apocryphes*, t. II, *L'Évangile de l'Enfance* (Paris, 1914), p. xiii-xv.

[3] Pour être tout à fait exact, il faudrait ajouter que l'*Histoire des Dynasties* de Barhebraeus est une recension abrégée en même temps qu'une traduction de sa *Chronique syriaque*.

[4] Cf. sup., p. 202-203.

[5] R. Duval, *La littérature syriaque*, t. c., p. 322-23. Sur les traductions de l'arabe en syriaque, voir aussi A Baumstark, *Geschichte der syrischen Literatur* (Bonn, 1922), p. 283-84.

impossible que la Passion arabe soit ou représente l'original [1]. C'est une simple hypothèse ; les deux textes n'ont pas été comparés et, à proprement parler, leur rapport de parenté est inconnu.

D'autre part il faut bien admettre, puisqu'un manuscrit l'affirme expressément, que la Vie de S. Jean Kolobos, par Zacharie de Sḫōou fut traduite de l'arabe en syriaque [2]. Pour des raisons de vraisemblance interne, on peut admettre que la Vie de Ste Hilaria par le pseudo-Pambo a suivi le même chemin [3]. Dans ces deux cas la traduction a un caractère livresque et artificiel. Quel truchement en aurait eu l'idée, sinon un lettré de ce couvent de Notre-Dame-des-Syriens, fondé au VIe siècle dans le désert de Scété, par des moines monophysites échappés à la police de Justinien, et où le culte de la langue syriaque se conserva plus longtemps qu'en Syrie même, avec le sentiment national exacerbé par l'émigration ? Ces versions faites pour l'honneur de la langue et au nom des principes ne prouvent aucunement que le texte arabe n'aurait pas suffi à tout le monde, même en Syrie.

L'arabe a été mis à contribution par d'autres langues plus vivantes. Dans les diverses régions de l'Orient chrétien — il n'est pas superflu de rappeler une fois de plus les limites de notre sujet — il a beaucoup prêté aux Arméniens et aux Géorgiens, que nous allons retrouver, et aussi aux Grecs, voire même aux Latins. Nous disons bien aux Latins. Après la prise de Damiette, en 1219, les Syriens qui se trouvaient dans l'armée des croisés, montrèrent et traduisirent à leurs compagnons d'armes un antique manuscrit arabe, qui n'est autre que l'*Apocalypse de S. Pierre* [4].

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 164, note 4.

[2] Le texte syriaque a été publié par M. Nau dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 2e sér., t. VII-IX (1912-1914) ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 412-13. M. Guidi, en citant cet exemple il y a plus de trente ans, ne regardait pas comme impossible que la Vie syriaque de Šnoudi eût aussi été traduite d'une version arabe. *Le traduzioni dal copto*, t. c., p. 56.

[3] Éditée par M. Wensinck ; voir ci-dessus, p.274.

[4] *BHO*. 951. Olivier l'écolâtre de Cologne, le désigne comme suit : *Qui liber Clementis intitulatur, scriptus, ut aiunt, ab ore principis apos-*

Pendant le siège, un autre apocryphe en langue arabe, — juif, musulman ou chrétien — avait circulé dans les rangs des assiégeants [1] . et s'il n'a pas été traduit, il a certainement laissé des traces nombreuses dans les relations occidentales contemporaines [2].

Qui oserait prétendre que ces deux grimoires soient les seuls livres arabes qui aient piqué la curiosité de nos ancêtres pendant les trois siècles de la domination latine en Orient ? Mais si personne ne soutient cette énormité, elle est couramment admise par prétérition. L'étude des légendes et des fabliaux importés de Syrie ou d'Égypte à l'époque des croisades est trop souvent conduite par d'excellents érudits comme si les barons latins de Terre-Sainte avaient fait apprendre le latin ou le français à toute la population de leurs états. A mesure qu'on réfléchit mieux aux conditions concrètes du pays et de l'époque, on se sent moins persuadé que des récits comme la légende de Saïdnaïa (« *Notre-Dame de Sardenay* ») [3] n'ont pu être traduits de l'arabe, qui existe encore, aussi bien que d'un original présumé grec, qui n'existe plus.

Les Grecs eux-mêmes, nous l'avons dit, n'ont pas dédaigné de prendre leur bien où ils le trouvaient, chez des auteurs ou des traducteurs arabes. C'est par une version arabe du VIII[e] siècle, qu'ils ont appris à connaître le livre

tolorum ab ipso Clemente de revelationibus factis Petro, inter resurrectionem et ascensionem. OLIVERII *Historia Damiatina*, dans ECCARD, *Corpus historicum medii aevi*, t. I (Leipzig, 1723), p. 1428 (l'édition de H. HOOGEWEG ne nous est pas accessible). Cf. C. CONTI ROSSINI, *Il libro dello pseudo-Clemente et la Crociata di Damietta*, dans *Rivista degli Studi orientali*, t. IX (1921), p. 32-35. Jacques de Vitry appelle ce même livre : *Revelationes beati Petri Apostoli a discipulo eius Clemente in uno volumine redacte.* Ep. VII, ed. RÖHRICHT, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XVI (1895), p. 111. Un bref d'Honorius III, daté du 13 mars 1221, fait une allusion très claire au contenu de cet apocryphe ; ed. Fr. ZARNCKE, *Neues Archiv*, t. II (1877), p. 611-13.

[1] OLIVIER, l. c., p. 1416; Jacques de VITRY, ep. VII, t. c., p. 110-11. Ce dernier tient l'auteur pour musulman. Olivier ne se prononce pas.

[2] Voir R. RÖHRICHT, *Geschichte des Königsreiches Jerusalem* (Innsbruck, 1898), p. 733, note 3 ; p. 746, note 2.

[3] *BHL.* 5408-5409 ; suppl.[2] 5409. 5409[a] ; cf. *BHO.* 665 ; voir *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 137-57.

de *Kalila et Dimna* déjà deux fois nommé, et d'où Syméon Seth, par ordre d'Alexis Comnène, tira en 1080 l'histoire de *Στεφανίτης καὶ Ἰχνηλάτης* [1].

La Vie de S. Jean Damascène, qu'un introuvable Jean de Jérusalem prétendait avoir composée d'après un document *διαλέκτῳ Ἀράβων καὶ γράμμασι κείμενον*, est en réalité une décoction de la biographie arabe composée en 1085 par Michel, moine du monastère de Mār-Sem'ān [2], et traduite en grec, peu de temps après, par Samuel, métropolite d'Adana [3].

Faut-il rapporter également à un original arabe la Vie de S. Théodore évêque d'Édesse et de son neveu Michel le Sabaïte, qui passent pour avoir vécu au IXe siècle ? C'est, paraît-il, l'avis d'un byzantiniste fort érudit et peu suspect d'exagérer l'importance des littératures orientales [4]. Nous avons nous même autrefois avancé puis retiré cette hypothèse [5]. Il n'y a plus de raison bien décisive pour la reprendre.

Quoi qu'il en soit de cet exemple sur lequel nous n'in-

[1] Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, p. 895-96.

[2] Editée par l'abbé C. Bacha, *Biographie de Saint Jean Damascène* (Harissa, mont Liban, 1912 ; en arabe) ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXV, p. 78-79.

[3] Voir l'attestation du traducteur géorgien Éphrem Mire, publiée d'après N. Marr, *Anal. Boll.*, l. c., p. 81 ; cf. Th. Žordania, ქრონიკები და სხვა მასალა საქართველოს ისტორიისა [= *Chroniques et autres matériaux concernant l'histoire de la Géorgie*], t. I (Tiflis, 1892), p. 219-20. La version géorgienne de la Vie de S. Jean Damascène a été depuis publiée par M. C. Kekelize, Христіанскій Востокъ, t. III, 2 (1914), p. 119-74.

[4] Chr. Loparev, Византійскія Житія святыхъ VIII-IX вѣковъ [= *Vies de saints byzantines des VIIIe -IXe siècles*] dans Византійскій Временникъ, t. XIX (1915). Cette étude qui a paru en pleine guerre, fait suite aux articles annoncés ici-même, t. XXXII, p. 322-23. Elle ne nous est connue que par des analyses et des sommaires de revues. D'après le résumé (anonyme) de la *Revue Historique*, t. CXXII (mai-août, 1916), p. 216, M. Loparev admet que la Vie de Théodore d'Édesse aurait été composée en arabe. M. L. Bréhier, à propos du même travail, glisse une remarque qui tend à rejeter cette hypothèse (*Journal des Savants*, 1917, p. 16) ; mais il semble s'être ravisé depuis. *Correspondant*, 25 janvier, 1922, p. 327.

[5] *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 407 ; cf. t. XXXI, p. 7.

sistons pas, en voici encore un à la fois plus considérable et plus certain. Vers cette même époque (VIIIe-IXe siècle) vivait un autre Théodore, évêque de Harran, plus connu sous le nom bien arabe d'abū Qurra [1]. Ce Théodore abū Qurra a composé en syriaque et en belle prose arabe des traités de théologie et de controverse qui furent traduits en grec. Grâce à une note conservée dans un manuscrit géorgien, on peut même spécifier que sa lettre au patriarche Thomas de Jérusalem fut traduite de l'arabe en grec, en 934, par un prêtre de la Ville Sainte, Michel, syncelle de l'Anastasis [2].

Tout cela ne fait pas que dans son ensemble, la littérature arabe chrétienne ait une figure qui lui permette de se comparer aux autres littératures de l'Orient chrétien, en exceptant le copte et l'éthiopien, qui n'ont pas de figure. Et les traductions de Vies de Saints, dont nous avons à parler ici, comptent parmi les moins achevés de ses produits.

Ordinairement le traducteur se jette sur le premier texte qu'il rencontre, au hasard de l'occasion, sans plan d'ensemble et ignorant lui-même s'il ne recommence pas une œuvre déjà mieux faite. C'est apparemment pour cette raison qu'il existe souvent d'une même pièce grecque plusieurs versions arabes, fort différentes, qu'on prendrait pour des remaniements. « Remaniement » est vite dit, mais peut aussi se dire mal à propos ; et il y aurait lieu de vérifier, pour chaque cas donné, si deux ou plusieurs textes d'une traduction arabe ne sont pas dus à des traducteurs opérant à part, chacun pour soi.

Dans la plupart de cas, ces traductions sont anonymes. Et il est curieux de remarquer que les interprètes semblent avoir eu moins souvent que leurs copistes, la coquetterie de signer leurs ouvrages. Dans le petit nombre de ceux qui ont fait exception, bien peu portent des noms

[1] Voir G. Graf, *Die arabischen Schriften des Theodor Abû Qurra*, dans *Forschungen zur Christlichen Literatur und Dogmengeschichte*, Paderborn, 1910. t. X, 3-4.

[2] Žordania, t. c., p. 88-89.

connus ; ce qui ne veut point dire qu'ils n'aient occupé dans l'Église ou dans l'État des situations assez reluisantes. Tel cet Ibrāhīm ibn Iuḥanna, protospathaire et secrétaire impérial, natif d'Antioche, qui traduisit du grec le panégyrique de S. Éphrem par S. Grégoire de Nysse [1]. Mais il faut bien avouer que leur littérature ne suffirait pas à les conduire à la célébrité.

Ne soyons pas injustes. Il y eut, notamment, dans l'ancienne Syrie hellénisée, des écrivains qui se firent une réputation honorable, comme interprètes et commentateurs de livres grecs. Une mention serait due, par exemple, à cet ʿAbdallah ibn al-Faḍl, d'Antioche également, qui a laissé, outre des essais de son cru, un certain nombre de traductions estimables [2]. Mais un nom en appelle un autre, et nous répétons que le présent aperçu n'a pas le loisir d'être complet.

Ce qui reste trop vrai, tout compte fait, c'est que les versions arabes de textes hagiographiques se lisent rarement avec plaisir. A peu d'exceptions près, elles sont écrites dans un style incorrect et semi-barbare, qui ressemble à la langue classique arabe comme le latin mérovingien à celui des écrivains classiques. Mais ce n'est pas d'élégance et de beau langage qu'il s'agit maintenant ; et si nous mentionnons l'aspect inculte de l'hagiographie arabe, c'est qu'il est un signe caractéristique des conditions où elle s'est développée.

On a vu plus haut [3] que l'œuvre de Cyrille de Scythopolis a dû être traduite en bloc, par un moine de Mār-Sabas. L'intitulé d'un vieux manuscrit du XII[e] siècle nous apprend de même que les histoires monastiques de Paul de Monembasie ont été mises en arabe par Antoine, abbé du monastère de Saint-Syméon [4]. D'autres groupes

[1] Mss. Vatic. arab. 68, (Mai, t. c., p. 132) ; Paris biblioth. Nationale, arabe 135, fol. 293v (de Slane, t. c., p. 30).

[2] Voir C. Bacha et L. Cheikho, عبدالله بن الفضل الانطاكي. *ʿAbdalla Ibn al-Faḍl al-Antâki*, dans *al-Machriq*, t. IX (1906), pp. 886-90, 944-53.

[3] P. 257-58.

[4] Paris biblioth. Nationale, arabe 276 ; cf. de Slane, t. c., p. 75.

ou cycles de légendes, qui habituellement font corps dans les manuscrits, comme les Actes apocryphes des Apôtres, auront probablement été traduites « en série », à la manière d'un ouvrage unique. Mais le grand nombre des textes hagiographiques paraît avoir été translaté de bric et de broc, avec fort peu de souci des ensembles. Dans la suite, des pages détachées, voyageant d'un bout à l'autre du pays, sont parvenues entre les mains de copistes qui en ont rembourré leurs manuscrits. Mais, sauf peut-être dans le Synaxaire jacobite, on ne voit nulle trace d'un effort tenté en vue de constituer un fonds homogène et complet.

Cet état de dispersion irrégulière, impersonnelle et amorphe, est déjà en soi une preuve que l'hagiographie arabe, comme en général la littérature chrétienne arabe, n'a jamais eu un caractère national ou ethnique. Elle n'a joué qu'un rôle subsidiaire, répondant à des nécessités pratiques, qui ont été à peu près les mêmes chez les Melchites, les Coptes, les Syriens jacobites, les Maronites et, dans une moindre mesure, chez les nestoriens de Perse et du Kurdistan.

V

Tout autre est la pensée qui a dirigé l'activité multiséculaire des traducteurs arméniens.

La littérature arménienne ne se cache pas d'avoir été tout d'abord composée à peu près exclusivement de traductions. Son âge d'or s'appelle la période des « Interprètes » ou des « Traducteurs ». Ne possédant encore rien de son fonds, l'Arménie empruntait aux peuples qui l'avaient appelée à la civilisation chrétienne, aux Syriens et aux Grecs. Ou plutôt le pays était divisé en deux zones d'influence rivales, pour employer un euphémisme à la mode aujourd'hui. Il y avait un parti hellénisant et un parti aramaïsant, dont l'hostilité mutuelle tenait de la faction politique et de la coterie littéraire. On ne saura probablement jamais avec une entière exactitude comment ils se partageaient le terrain, et ce serait une grave erreur de mesurer l'importance respective de ces deux écoles, sur les seuls titres des livres qu'elles ont traduits. Ainsi, par exemple, l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe a été mise en arménien, non

d'après l'original grec mais d'après la version syriaque [1].

Cette double pénétration étrangère dura moins qu'on ne serait porté à le supposer, à voir la masse énorme de textes d'origine grecque et syriaque qui remplissent et même encombrent les manuscrits arméniens. Il est vrai que, pendant toute la durée de son histoire, l'Arménie chrétienne continua, comme elle avait commencé, d'être un pays de traducteurs. Le catalogue des anciennes versions arméniennes, dressé en 1889, par le P. Zarphanalian-Karekin, ne remplit pas moins d'un volume de presque 800 pages [2]. Encore aurait-il besoin d'être complété, et les textes hagiographiques, notamment, y sont englobés dans une mention collective. Mais il ne faudrait pas s'imaginer là-dessus que le peuple arménien soit indéfiniment resté à l'école de l'étranger et qu'il ait laissé se perpétuer chez lui une sorte de colonisation intellectuelle par ces voisins. De la littérature exotique qu'il s'est assimilée, on peut dire, sans jouer sur les mots, qu'une partie notable ne lui vint pas du dehors, car il est allé lui-même la chercher au delà de ses frontières. Cela fait une différence, qui doit être maintenue, encore qu'elle soit habituellement comptée pour rien. Sans doute, les livres grecs et syriaques continuaient d'entrer en Arménie Quelques faits attestés historiquement permettent d'entrevoir les initiatives d'ordre divers auxquelles obéissaient les traducteurs. Des propagandistes nestoriens, qui se faufilent dans le pays vers 590, y introduisent clandestinement une bibliothèque d'apocryphes, parmi lesquels l'*Évangile de l'Enfance* et l'*Apocalypse de S. Paul* [3]. En 677-678, à l'invitation d'un prince géorgien,

[1] Erw. Preuschen, *Eusebius Kirchengeschichte, Buch VI und VII aus dem armenischen übersetzt*, dans *Texte und Untersuchungen*, N. F., t. VII, 3 (1902), p. VII-XVIII.

[2] *Մատենագարան Հայկական Թարգմանութեանց Նախնեաց* (դար Դ–ԺԳ). *Catalogue des anciennes traductions arméniennes (siècles IV-XIII)*, Venise, 1889.

[3] Une liste de ces apocryphes, malheureusement fort dénaturée, nous a été conservée par Samuel d'Ani. M. Th. Zahn l'a étudiée avec une rare compétence. *Forschungen zur Geschichte des neutestamentlichen Kanons*, t. V (Erlangen, 1893), p. 109-148 ; cf. P. Peeters, *Évangiles apocryphes*, t. II, p. XLI-XLII.

gendre de Nersès Kamsarakan, Grégoire abbé de Dzoraphor, dans le Gougarq, traduit une Vie grecque de S. Silvestre, attribuée à Socrate [1]. Son exemple ne fut probablement pas étranger à l'entreprise de Philon de Tirak, qui, dix-huit ans plus tard, donna une version remaniée de l'histoire ecclésiastique du vrai Socrate, allongée d'une seconde Vie de S. Silvestre [2]. La Passion de S. ʿAbd al-Masiḥ, mentionnée plus haut [3], fut traduite du syriaque, en 873, par ordre de Gourgen Ardsrouni, qui institua dans ses états la fête de ce martyr [4].

Ces quelques échantillons, qui en laissent deviner quantité d'autres, prouvent fort bien que la lignée des grands interprètes de l'âge d'or n'a pas cessé de se perpétuer par des épigones, sur le sol même de l'Arménie. Mais ils ne suffisent pas à expliquer le large éclectisme et l'ouverture d'esprit dont témoigne la prodigieuse diversité des traductions arméniennes. Celle-ci tient à des causes plus profondes, qu'on a trop souvent perdues de vue.

De tout temps, il y eut beaucoup d'Arméniens ailleurs qu'en Arménie. Dans l'antiquité comme aujourd'hui, on retrouvait cette race industrieuse et entreprenante sur toutes les routes commerciales de l'Ancien Monde, et dans tous les centres importants d'Orient et d'Occident. Les dislocations successives de l'État arménien ajoutèrent encore à l'humeur un peu instable de la population. Dès le début de la période byzantine, il y avait des établissements arméniens en Perse, en Mésopotamie, en Terre-Sainte, à Jérusalem, dans le désert du Jourdain, à Alep, à Antioche,

[1] *BHO.* 1068. Ce même Grégoire serait appelé par Asoɫik : « Grégoire, chorévêque des Aršaruniq » ; cf. Mesrop TÈR MOWSESEAN, Սոկրատայ Սքոլաստիկոսի եկեղեցական պատմութիւն [= *L'histoire ecclésiastique de Socrate le scolastique*], (Vaġaršapat, 1897), p. LXXXV-LXXXVII.

[2] *BHO.* 1067. cf. TÈR MOWSESEAN, op. cit., p. 80 et suiv. ; et la dissertation du P. B. SARKISIAN, mentionnée *BHO.* l. c.

[3] Supr., p. 295.

[4] ZARPHANALIAN-KAREKIN, t. c., p. 719 ; cf. Fr. MACLER, *Catalogue des manuscrits arméniens de la Bibliothèque Nationale de Paris* (1908), p. 59; ms. 117 (XIVe s.).

en Chypre, plus tard, à partir du Xe siècle, il y en eut en Crimée, puis en Pologne, en Italie, dans l'Inde, on pourrait dire d'un mot : partout, et ce serait exact à un peu d'hyperbole près.

A Constantinople, au cœur du monde grec, les Arméniens furent de bonne heure nombreux et influents. Nous ne rappellerons pas la place qu'ils prirent dans l'administration et le commandement militaire de l'Empire aux approches de son déclin [1]. A quatre reprises, on vit des Arméniens s'asseoir sur le trône des basileis ; et beaucoup d'autres, sans être montés si haut, ont tenu dans leurs mains les destinées de Byzance.

Dans tous les endroits où ils se trouvaient en nombre, les Arméniens se groupaient en communautés distinctes. Ils avaient leurs sanctuaires, leurs églises, leurs couvents. Ainsi, au monastère de S. Théodore à Soubiba, dans le désert du Jourdain, ils chantaient entre eux l'office divin en leur langue, dans une chapelle que le saint fondateur avait construite à leur intention [2]. S. Sabas aussi leur avait réservé une dépendance de son monastère, avec un petit oratoire, où le samedi et le dimanche la psalmodie se célébrait en langue arménienne [3].

Toutes ces colonies entretenaient des relations constantes de l'une à l'autre et avec la mère-patrie. Pèlerins, visiteurs de passage, marchands, émigrants, proscrits, moines errants leur servaient de courriers, à défaut de communications plus directes. Elles furent comme autant de postes détachés, par lesquels l'Arménie restait en contact permanent avec des nations de culture plus avancée. Les services qu'elles rendirent, notamment à la littérature arménienne, peuvent se comparer à ceux que lui rendent, aujourd'hui encore, les savants religieux Mekhitharistes de Vienne et de Venise.

Il ne serait pas exact de compter dans la Diaspora ar-

[1] Cf. J. Laurent, *Byzance et les Turcs Seldjoucides dans l'Asie Occidentale jusqu'en 1081*, dans *Annales de l'Est*, 28e année, fasc. 2 (1914 [1919]), p. 36-43.

[2] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXXIX, p. 289.

[3] Cyrillus Scythopolitanus, *in Vita Sabae*, c. 20, ed. Cotelier *Ecclesiae graecae monumenta*, t. III, p. 247.

ménienne, ce royaume indépendant qui se constitua en Cilicie, après l'invasion seldjoukide. Pourtant, cette principauté, formée par transplantation, sur un nouveau territoire distant de l'ancien, était bien une sorte d'enclave lointaine, soustraite à l'isolement relatif où la nationalité arménienne était confinée depuis le schisme monophysite. Par sa position même, l'Arméno-Cilicie gravitait dans un autre système d'attractions et d'influences. Non seulement elle dut entretenir des relations plus étroites avec l'Empire grec, mais elle en noua aussi de très actives, si non toujours de très cordiales, avec les établissements latins d'Outre-mer, et, par ceux-ci, avec l'Église romaine, dont elle parut un moment vouloir se rapprocher.

Les traducteurs arméniens — puisque c'est à propos de ces utiles auxiliaires que nous évoquons ces vicissitudes politiques de leur patrie — les traducteurs arméniens ne furent pas les derniers à profiter de ces accointances cosmopolites. Les manuscrits qui nous ont conservé leurs œuvres se terminent ordinairement par des colophons autobiographiques, parfois très développés, où les auteurs et leurs copistes racontent tout au long, avec la prolixité solennelle d'une inscription babylonienne, les origines, les progrès et l'achèvement du monument qu'ils ont conscience d'avoir élevé pour la postérité. Le temps a malheureusement détruit un grand nombre de ces notices, souvent très précieuses pour la topographie, la chronologie et même l'histoire générale. Mais à l'aide du peu qui nous en reste, et des indications éparses dans les chroniques, on parvient à mesurer l'étendue de l'effort poursuivi de génération en génération par les pionniers de la littérature arménienne, sous l'aiguillon d'un sentiment national, ou plutôt d'un instinct ethnique, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer.

Les traducteurs arméniens ne se bornent pas comme d'autres à rhabiller en leur langue le premier texte venu, que la fortune bienveillante ou moqueuse leur jette sous la main. Ils s'évertuent, s'ingénient, et vont chercher, très loin parfois, les documents qui manquent à leur bibliothèque. Il faut rejeter parmi les fables le voyage que l'évêque Étienne de Siounie aurait poussé jusqu'à Rome, sur l'invitation de Léon III l'Isaurien et du patriarche S. Germain,

pour retrouver un prétendu ouvrage perdu de S. Cyrille [1]. Mais combien d'autres traits parfaitement authentiques sont à peine moins extraordinaires.

Évêques et princes encouragent et stimulent toutes ces entreprises, parfois pour obéir à des préoccupations polémiques ou même sectaires, mais le plus souvent dans le dessein éclairé et désintéressé d'accroître le patrimoine religieux et intellectuel de la nation.

De notre point de vue spécial et un peu étroit, nous ne pouvons omettre de mentionner ici le célèbre « catholicos » de Dzamentav, en Cilicie, Grégoire II Pahlavouni, surnommé ***վկայասէր***, ou le « martyrophile », à cause de son zèle à mettre en lumière les Actes des Martyrs [2]. Cinq siècles avant Lipomano et Surius, il conçut et réalisa en partie le dessein de rassembler et de vulgariser dans une traduction, remaniée au besoin, les Vies de saints inaccessibles au commun des fidèles. Assisté d'une élite de disciples, il traduisit et fit traduire un bon nombre de ces histoires, dont il passe pour avoir formé une collection. Comme Métaphraste chez les Grecs, Vkaïasèr devint chez les Arméniens le personnage représentatif de l'hagiographie officielle, un de ces riches à qui tout le monde prête à raison de leur fortune réelle ou supposée. Son œuvre, qui doit avoir été considérable, est mal connue dans le détail [3] ; mais il ne semble pas qu'elle ait dépassé d'aucun côté les horizons habituels de l'hagiographie arménienne. Tout ce qu'on en a pu identifier dérive soit du grec soit du syriaque. Il n'y a donc pas pas lieu de nous y arrêter plus longtemps.

Voici quelques autres exemples qui rentrent mieux dans notre sujet. Deux siècles environ après Vkaïasèr, fut compilé en Cilicie le ***Յայսմաւուրք*** ou synaxaire arménien [4].

[1] Cf. *Ստեփաննոսի Սիւնեաց եպիսկոպոսի պատմութիւն տանն Սիսական* [= *Histoire de la maison de Sisakan, par Étienne, évêque de Siounie*], éd. J.-B. Émin (Moscou, 1861), p. 99.

[2] 1065-1105. Au moment de son élection, Grégoire (de son premier nom, Vahram) était duc de Mésopotamie comme son père Grégoire Magistros.

[3] Voir *Revue des études arméniennes*, t. I (1921), p. 384.

[4] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 1-26.

A la date du 24 juillet, il contient une notice développée sur deux saints nommés Romain et David, martyrisés en Russie. Sous ces noms empruntés, J.-B. Émin a reconnu les deux martyrs de Kiew, Boris et Glěb, patrons nationaux de la Russie [1]. Le synaxariste se réfère à une Passion développée dont il n'existe aucune trace dans l'hagiographie grecque. Il est pratiquement certain qu'il a voulu désigner un « prologue » slavon, qui aura été traduit ou abrégé par quelque Arménien de Crimée.

Dans le même recueil, à la date du 29 décembre, se lit une notice sur S. Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry (†1170). Celle-ci vient nécessairement du latin. D'autres saints des Gaules, annoncés à leur date liturgique, n'ont pu être mentionnés que d'après un calendrier ou un martyrologe occidental [2], et ce serait par une hypothèse non seulement gratuite mais futile, qu'on imaginerait ici une version grecque intermédiaire. A quelle fin du reste ? Les Arméniens de Cilicie auraient manqué à toutes les habitudes de leur race, si, vivant dans le voisinage des « Francs » de Syrie, ils ne s'étaient pas mis en mesure de les comprendre. Étienne Orbélian, métropolite de Siounie (1285-1304), ne dit-il pas que son lointain prédécesseur, l'évêque Étienne, réfugié à Constantinople au temps de l'empereur Léon [3], y apprit « l'écriture et la langue du peuple grec et du peuple latin, » *ուսեալ անդ գիր եւ զլեզու Հելլէն եւ լատին ազգին* [4] ? Un arménien, étudiant le latin à Constantinople, au VIIIe siècle, personne ne s'arrêtera un seul instant à se demander comment la chose a été possible. Mais l'affirmation d'Étienne Orbélian prouve au moins, que de son temps, on connaissait des exemples qui la rendaient croyable. Nersès de Lampron (1153-1198) fait traduire du latin la

[1] M. le prof. V. Bénéševič a réédité à part cette notice. Армянскій прологъ о свв. Борисѣ и Глѣбѣ [= *Un prologue arménien sur les SS. Boris et Glěb*], dans les *Bulletins de la section de langue et de littérature russes de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg*, t. XIV (1909), p. 201-236 ; cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 374-76.

[2] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 12.

[3] Léon III l'Isaurien (717-741) ; cf. supr., p. 269.

[4] *Histoire de Sisakan*, Émin, t. c., p. 97.

règle de S. Benoît par un moine nommé Guillaume (Կիլամ), au monastère « franc » de Saint-Paul à Antioche [1]. Nersès lui-même met en arménien l'ordinaire de l'église romaine. Il y joint en appendice le rituel du sacre royal, qu'il a traduit pour le couronnement du roi Léon, d'après un exemplaire qu'il tient de son hôte, l'évêque de Munster [2]. Au siècle suivant, le catholicos Grégoire VII d'Anazarbe fait traduire, du latin encore, une collection canonique comprenant les discours de S. Cyprien et le concile de Carthage [3].

En présence de pareils exemples [4], il n'y a vraiment plus lieu se de casser la tête pour expliquer la transmutation mystérieuse d'où serait sortie la Passion arménienne de Ste Afra d'Augsbourg [5]. Les savants critiques, qui, récemment, ont disserté sur cette pièce curieuse, ont accepté avec un peu trop de confiance certaines vues philologiques de leurs drogmans [6].

Puisque les hagiographes arméniens du moyen âge se sont aventurés jusque dans nos passionnaires latins, on peut croire que l'arabe les eût encore bien moins fait reculer, s'ils avaient eu l'occasion d'en tirer parti. C'est de l'arabe qu'ont été traduits en bas arménien, au XIIIe siècle, les *Geoponica* de Cassianus Bassus [7]. Mais en fait de lit-

[1] Zarphanalian-Karekin, t. c., pp. 344-45, 360. Dans le « mémorial » reproduit, p. 358-61, Nersès mentionne d'autres ouvrages de S. Grégoire traduits par lui à Hromklaj, sur une version grecque trouvée au monastère de *Simanacla* (Սիմանակլա, « Fort Syméon » ?) près d'*Anarzab* (Անարզաբոյ, Anarzabe ?).

[2] Zarphanalian-Karekin, t. c., p. 501.

[3] Ibid., p. 500.

[4] Nous n'avons pas à mentionner ici les livres traduits du latin en Arménie même, par les Frères-Unis ou par les missionnaires franciscains, à partir du XIVe siècle, et moins encore les versions faites en Pologne ou en Bessarabie par Étienne « Lehatsi » (« le Polonais) et sans doute par d'autres (Proclus, le pseudo-Denys, etc.).

[5] *BHO*. 30.

[6] Bibliographie dans B. Krusch *M. G.*, Scr. rer. merov., t. VII, 1 (1919), p. 195 et suiv.

[7] Գիրք վաստակոց [= *Le livre des fatigues*], éd. L. Alishan (Venise, 1877) ; cf. C. Brockelmann, *Die armenische Uebersetzung der Geoponica*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. V (1896), p. 385-

térature chrétienne, il semble que la matière ait manqué aux arabisants arméniens.

Avec la Géorgie chrétienne, l'Arménie a entretenu des relations intellectuelles, dont nous reparlerons à propos des traducteurs ibériens. Ce qu'elle doit au pehlewi et au persan dépasse à la fois les limites de notre sujet et celles de notre compétence.

Puisque le but de cet article est de montrer le défaut des règles présumées générales, nous ne pouvons omettre de relever ici un fait curieux, qui peut servir à remettre au point plus d'une hypothèse trop simplifiée : parmi les « traducteurs arméniens », il s'en est trouvé aussi qui n'étaient traducteurs qu'à demi et pas du tout arméniens.

Le patriarche Nersès Šnorhali s'adresse au monastère de Mār Barṣauma, p ès de Mélitène, pour obtenir une traduct on des Actes des SS. Serge et Martyrius. Cette traduction est faite par un moine Syrien nommé Michel ; Nersès se borne à en corriger les fautes et, sans doute, à en retoucher le fond, peu ou prou [1].

Un autre Syrien, le prêtre Isaac, transpose en arménien l'homélie de Jacques de Sarug sur le Crucifiement, à la demande du catholicos Grégoire ; sa version est corrigée par Nersès, « le rhéteur philosophe » [2].

Plus instructive encore est l'histoire du commentaire de S. Jean Chrysostome sur S. Jean, traduit en arménien en l'année 1112, par un Syrien, un Grec et un Arménien. Un certain Kirakos, auteur principal de l'entreprise, la confie d'abord au prêtre syrien André, qui se met à besogner sur la version syriaque. Au bout du troisième chapitre, Kirakos s'aperçoit que le syriaque résiste à se lais-

409. La version arabe des *Geoponica* dérivait elle-même d'une version pehlewie. C. A. Nallino, *Tracce di opere greche giunte agli arabi per trafila pehlevica*, dans *A Volume of Oriental Studies presented to Edw. G. Browne* (Cambridge, 1922), p. 346 et suiv.

[1] *BHO*. 1056-1057 ; cf. *Huschardzan. Festschrift aus Anlass des 100jährigen Bestandes der Mechitharisten Kongregation in Wien* (Wien, 1911), p. 186-92.

[2] Zarphanalian-Karekin, p. 573 ; cf. Macler, *Catalogue*, p. 59.

ser tourner en arménien. Il remercie son collaborateur et va chercher en Mésopotamie, un Grec nommé Théophile, « secrétaire et protonotaire (քարտուղար և պռոտոյնոտար, χαρτουλάριος καὶ πρωτονοτάριος) du prince Araun (Արաւն) [1] ». Celui-ci se charge de continuer la traduction sur le texte original ; mais il meurt après le trente-troisième chapitre, et Kirakos achève lui-même les vingt-deux chapitres restants. Ces vicissitudes sont racontées tout au long dans le « mémorial » de Kirakos [2], et l'on accordera qu'elles méritaient d'être conservées à l'histoire pour l'édification des érudits.

On en déduirait sans peine, croyons-nous, une explication toute simple des anomalies de style qui se remarquent, par exemple, dans la traduction arménienne de la *Chronique* d'Eusèbe et sur lesquelles les critiques ont échafaudé tant d'hypothèses incohérentes [3]. Nous en retiendrons aussi que, avant d'amender par conjecture les phrases impossibles d'un traducteur arménien, il sera prudent de bien remarquer s'il a bronché sur le sens de l'original ou sur l'expression arménienne. Un arméniste trop sûr de son fait s'expose à donner une leçon de grec à un Grec ou de syriaque à un Syrien.

Par les exemples, qui précèdent et dont la liste pourrait s'allonger considérablement sans cesser d'être fort incomplète, on voit que l'Arménie a beaucoup emprunté à ses voisins. Elle avait certainement de quoi leur offrir en échange de ce qu'elle en a reçu ; mais ils ne le lui ont pas demandé.

[1] C'est-à-dire Aaron. Un Aaron proedros, Bulgare d'origine et beau-frère d'Isaac Comnène, était duc de Mésopotamie en 1059. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 135. Un autre Aaron, aussi de descendance bulgare et que Ducange croit issu de la famille du premier, est connu par ses intrigues contre Alexis Comnène, précisément dans le premier quart du XII[e] siècle (1107-1118), ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, l. XIII, 1, ed. SCHOPEN-REIFFERSCHEID (Bonn, 1878), pp. 178, 182, avec la note de DUCANGE, p. 652-53. Notre texte permet de croire que la race des Ἀρώνιοι s'était maintenue en Mésopotamie.

[2] ZARPHANALIAN-KAREKIN, p. 611-12.

[3] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 339.

Avec un fonds de qualités et de ressources, qui auraient pu lui assurer une place honorable dans la littérature universelle, l'arménien, cantonné sur son territoire trop étroit, est demeuré un idiome local, généralement ignoré plutôt que dédaigné. Sauf chez les Géorgiens, pour qui l'Arménie fut d'abord une étape ou un relais obligatoire sur la route de Byzance, on a fort peu traduit de l'arménien. Le cas, bien que rare, s'est présenté pourtant. Le fablier arabe « *des Renards* » كتاب امثال الثعالب, est une traduction de l'*Աղուեսագիրք* (*Livre du Renard*) arménien, comme M. Marr l'a démontré péremptoirement [1].

Les Actes grecs de S. Grégoire l'Illuminateur [2] dérivent de l' *Agathange* arménien, ou plus exactement d'une rédaction disparue, dont il est la dernière transformation [3].

Un fragment de l'historien Ménandre, transcrit par ou pour Constantin Porphyrogénète contient une précieuse notice sur un martyr perse appelé Ἰσβοζήτης, et dont le vrai nom serait Iazdbōzedh ou « Dieudonné » [4]. Si son histoire, alors toute récente, est parvenue à Ménandre par une relation grecque, ce grec a été traduit d'une Passion arménienne [5].

Existe-il d'autres auteurs arméniens qui à l'époque ancienne aient eu les honneurs d'une traduction grecque ? Oui, sans doute, mais la liste n'en saurait être fort longue.

Le fragment de chronique du XII[e] siècle qui été attribué successivement à Philippe le Moine, à Démétrius de Cyzique et enfin à son véritable auteur, Isaac d'Arménie [6], n'a certainement pas été traduit de l'arménien, quoiqu'il

[1] N. Marr, Сборники притчъ Вардана [= *Collections des fables de Vardan*], t. I (Saint-Pétersbourg, 1899), p. 1-64.

[2] *BHG*^{2}. 712-713 ; cf. *BHO*. 328-331. La recension arabe et par elle l'abrégé éthiopien (*BHO*. 332, 333) paraissent se rattacher à la version grecque.

[3] Voir les prolégomènes de l'édition critique de Têr-Mekerttšian et Kanajeantz (Tiflis, 1909) ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 332-33.

[4] *Excerpta historica iussu imp. Constantini Porphyrogeniti confecta.* T. IV. *Excerpta de sententiis* ; ed. Ursulus Phil. Boissevain (Berlin, 1906), p. 22. Les Actes de ce saint seront étudiés au t. IV des *Act. SS.* de Novembre.

[5] Cf. *BHO*. 433.

[6] *P. G.*, t. CXXVII, p. 880-901.

soit l'œuvre d'une main arménienne. Il a été écrit d'original en grec, puisque cela s'appelle du grec, par un prêtre arménien brouillé avec sa nation [1].

C'est en grec également que paraît avoir été rédigée, par un Arménien, la *Vision de S. Isaac*, insérée dans le premier livre de Lazare de Pharb, et dont le texte grec est cité par Constantin Porphyrogénète [2].

Mais ceci nous ramène sur le bord d'une question, où le moment n'est pas encore venu de pénétrer.

VI

Plusieurs fois déjà nous avons nommé la Géorgie. Là aussi les premiers éducateurs du peuple eurent la sage modestie de se réduire au rôle d'interprètes. Pour donner une idée de leur œuvre, il faudrait remonter beaucoup plus haut qu'on ne l'a cru longtemps. Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, les premières origines de la littérature géorgienne ont reculé vers le passé à mesure qu'on les connaissait mieux. Après avoir dit et répété jusqu'en ces tout derniers temps que les Géorgiens apprirent à lire et à écrire de leurs voisins d'Arménie, on regarde aujourd'hui comme probable qu'ils ont reçu ce bienfait de la Syrie, avant l'invention de l'alphabet arménien. En réalité les preuves décisives manqueront toujours, car de cette littérature primitive, rien n'a survécu. Le plus ancien texte géorgien dont il reste trace, le psautier, appartiendrait au VI[e] siècle [3].

Il va de soi que les interprètes qui avaient traduit les saints Livres et les disciples de ces précurseurs ne s'arrêtèrent pas après ce premier effort. Mais les débuts hésitants de la littérature indigène n'appartiennent pas à notre sujet. Ce qui nous intéresse uniquement, ce sont les emprunts qu'elle a faits à l'étranger. Il semble bien qu'elle se soit

[1] G. DER SAHAGHIAN, *Un fragment grec d'Histoire ecclésiastique de l'Arménie*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XIX (1910), p. 43-45.

[2] ID., *Un document arménien de la généalogie de Basile I[er]*, ibid., t. XX (1911), p. 165-76.

[3] Cf. Th. KLUGE, *Studien auf dem Gebiete des georgischen Bibeltextes*, dans *Oriens Christianus*, N. S., t. IV (1914), p. 120-22.

adressé d'abord à l'Arménie, — ce qui donne tout de même quelque apparence de fondement à la tradition d'après laquelle l'honneur d'avoir éveillé la vie intellectuelle en Géorgie reviendrait à l'Arménien S. Mesrop (ou Maštotz) et à ses successeurs.

Les premiers « interprètes » géorgiens n'auraient pas été de leur pays et de leur temps s'ils ne s'étaient jetés avec prédilection sur des Vies de saints. Une partie de leurs essais encore informes doivent avoir disparu, éliminés par des versions rajeunies ou remaniées. On connaît pourtant un certain nombre de textes hagiographiques, assez courts, qui ont été traduits de l'arménien avant le complet développement de la langue géorgienne. Telles sont, par exemple [1], les Passions de S. Souqias et de ses compagnons, de S. Sahak le Parthe, de Ste Sandoukht, des SS. Nersès et Khad, des SS. David et Tiričan, l'histoire des SS. Aristacès, Verthanès et autres descendants de S. Grégoire l'Illuminateur, celle de S. Vardan et de ses compagnons, les Passions abrégées de S. Iadzbōzed et de Ste Sušanik [2].

Faut-il mettre sur le même rang l' *Histoire de S. Grégoire le Parthe, convertisseur de l'Arménie,* dont il existe un exemplaire copié de la main même du roi David le Réparateur (1089-1125) [3] ? On ne saurait le dire. Ce texte, quoique dérivé de l' *Agathange,* ne concorde exactement, ni avec l'arménien ni avec le grec. Il a été remodelé par une main habile, et, jusqu'à plus ample informé, il prouve uniquement l'existence d'une version géorgienne antérieure.

L'incertitude est encore plus complète touchant la provenance immédiate de certaines traductions, dont nous ne connaissons que le titre, par exemple, cette Vie de S. Gré-

[1] Les textes énumérés ci-après ont été publiés par M. A. Khakhanov d'après le célèbre codex 57 d'Iviron; cf. *Anal. Boll.*, t. XXX, pp. 455-56.

[2] On entend bien que nous parlons ici de la Passion abrégée de Ste Šušanik. Il est en effet probable qu'une histoire de cette sainte a été rédigée d'original en géorgien. Nous y reviendrons tout à l'heure.

[3] Un extrait en a été publié par Žordania, *Chroniques*, t. c., p. 19-27.

goire le Thaumaturge, qui fut déclassée comme archaïque et à laquelle Éphrem Mṣire substitua le panégyrique du saint par Grégoire de Nysse [1].

De quelle époque peuvent dater les premières Vies de saints géorgiennes traduites de l'arménien ? M. Marr, mieux qualifié que personne pour le savoir, les faisait d'abord remonter jusqu'au IXe siècle, voire au VIIIe, pour cette raison principalement qu'au Xe siècle, les Géorgiens, alors à couteaux tirés avec les Arméniens, devaient avoir renoncé à introduire chez eux la littérature de leurs ennemis [2]. Nous ne discuterons pas cette opinion, que son auteur lui-même a depuis fort ébranlée. On sait aujourd'hui et principalement grâce aux travaux de M. Marr, qu'après l'établissement définitif du schisme monophysite en Arménie, à la suite du synode de Dvin (607), l'orthodoxie chalcédonienne se maintint à l'Est du pays, dans la région confinant à la province de Tao-Clarǧethi, géorgienne de langue, mais arménienne de culture [3]. Or un bon nombre de très anciens manuscrits géorgiens proviennent justement des monastères qui florissaient dans cette marche bilingue : Iškhan[4], Šatberd, Midznadzor, Opiza, Parekhi, Khakhouli [5] et

[1] Zordania, ibid., p. 224.

[2] N. Marr, Изъ поѣздки на Аѳонъ [= *D'une expédition à l'Athos*], dans Журналъ Министерства Народнаго Просвѣщенія, t. CCCXXII (1899), p. 20-22.

[3] Voir notamment N. Marr, Арк'аунъ, монгольское названіе христіанъ [= *Ark'aun, appellation mongole des chrétiens*], dans Византійскій Временникъ, t. XII (1906), p. 22 et suiv. M. Marr est revenu à maintes reprises sur ce même sujet.

[4] Marr, l. c. A propos du monastère d'Iškhan, voir aussi M. Brosset, *Inscriptions géorgiennes et autres recueillies par le P. N. Sargisian*, dans *Mémoires de l'Académie des sciences de St.-Pétersbourg*, 7e sér., t. VIII (1864), fasc. 10, p. 14-20. Notons encore qu'Éphrem Mṣire (voir ci-après) a retraduit du grec le discours de S. Athanase contre les Ariens, qui avait été traduit de l'arménien par le « bienheureux » Grégoire d'Ušci (უშკელი). Žordania, *Chroniques*, t. I, p. 227. Ce monastère d'Ušci ne serait-il pas identique à celui d'*Eoškh*, au N. d'Erzerum, où l'on a trouvé des inscriptions géorgiennes ? Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 50. Impossible de songer ici à l'ermitage d'Ušk au mont Athos (ibid., p. 19, note 4).

[5] Célèbre par son icone miraculeuse, aujourd'hui à Gelati (*Anal.*

tant d'autres, dont plusieurs portent des noms arméniens, signes à peu près certains de la nationalité de leurs fondateurs. A l'époque où ces précieux documents nous reportent, la concorde entre Géorgiens et Arméniens régnait encore en Tao-Clarğethi, et l'on a des preuves très claires qu'elle n'avait pas cessé au siècle suivant, à la veille des invasions seldjoukides.

C'est à Satberd, en Clarğethi, que fut transcrit ou compilé, en 973, le manuscrit [1] qui nous a rendu, en traduction géorgienne, avec d'autres œuvres de S. Hippolyte, son commentaire sur le Cantique des cantiques, dont l'original grec a péri [2]. Cette traduction, faite d'après une version arménienne, ne porte ni date ni nom d'auteur ; mais comme pour montrer qu'il n'aurait eu aucun scrupule d'y mettre la main, le moine Bera, qui l'a transcrite, a signé son ouvrage en arménien [3].

Dans ce même manuscrit de Šatberd, se lit un extrait du commentaire de S. Épiphane sur les psaumes, traduit égale-

Boll., t. c., p. 84). Le copiste qui a transcrit à Khakhouli le cod. 119 de Sainte-Croix (Tsagareli, p. 178-79) énumère les noms de 17 autres calligraphes du monastère. Cette notice doit se rapporter à la fin du XIe s., car l'empereur désigné est certainement Romain Diogène.

[1] E. Taqaïšvili, სამი ისტორიული ხრონიკა [= *Trois chroniques historiques*], (Tiflis, 1890), p. I-XX. Les vues conjecturales du savant éditeur sur l'origine de ce précieux manuscrit n'ont pas toutes été vérifiées par les découvertes subséquentes. Le recueil de Šatberd est devenu une pomme de discorde entre les érudits géorgiens et autres. Nous n'avons pas à dresser la bibliographie de cette polémique étrangère à notre sujet.

[2] Édité par N. Marr, Ипполитъ, толкованіе пѣсни пѣсней [*Hippolyte, Commentaire du Cantique des cantiques*] dans Тексты и разысканія по армяно-грузинской филологіи, t. III (1910); cf. N. Bonwetsch, *Hippolyts Kommentar zum Hohenlied*, dans *Texte und Untersuchungen*, N. F., t. VIII, 2, 3 (Leipzig, 1902). Bonwetsch a également traduit, d'après une version russe de M. Karbelov (Karbelašvili), trois autres traités inédits d'Hippolyte conservés dans le recueil de Šatberd. *Drei georgisch erhaltenen Schriften des Hippolytus*, ibid., t. XI, 1 (1904).

[3] Marr, t. c., p. 18-20. Le célèbre évangile de Djrouğ et un *sagalobelni* (hymnaire), tous deux du IXe siècle, portent également des apostilles arméniennes. Žordania, *Chroniques*, t. I, p. 115.

ment de l'arménien, par un certain Dači, pendant la première moitié du Xe siècle [1]. Dači, il est vrai, s'en excuse dans une lettre à Étienne premier évêque de Tbeth [2], en alléguant pour sa défense, qu'il ne comprenait pas le grec de S. Épiphane. Mais on aurait tort de voir dans cet aveu autre chose que le regret intelligent de n'avoir pu atteindre le texte original. A le bien entendre, il prouve plutôt qu'à cette époque, il y avait encore des livres arméniens à Šatberd, et qu'on les y comprenait. On notera aussi qu'après 25 ans, sinon davantage, la version de Dači n'avait pas été remplacée par une plus satisfaisante.

Il ne semble donc pas que les interprètes ibériens aient dès le Xe siècle mis la langue arménienne en interdit. Du reste, on ne traduisait pas que l'arménien dans les couvents du Tao-Clarǧethi. Le même recueil de Šatberd contient le plus ancien exemplaire connu de la légende intitulée *Conversion de la Géorgie* [3]. Le fond de cette histoire poétique revient, par on ne sait combien de détours, à Rufin, qui l'avait rédigé d'après le récit oral du prince ibérien Bacourianos.

Il est possible et même probable que, dans d'autres monastères du pays, la littérature grecque avait dès lors commencé de pénétrer. Mais si éclatants qu'on se figure les foyers d'instruction religieuse qui brillent alors dans l'Ibérie occidentale, ils devaient être tous éclipsés par ceux qui bientôt allaient s'allumer en terre byzantine.

Comme la littérature arménienne et plus encore que celle-ci, la littérature géorgienne s'est développée surtout dans

[1] Taqaišvili, t. c., p. x-xi.

[2] Mort avant 951 ; cf la *Vie de S. Grégoire de Khandztha*, §§ 49, 83 ; *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII.

[3] Éditée à Tiflis en 1891, et traduite, avec un commentaire excellent, par E. Taqaïšvili, dans Сборникъ матеріаловъ для описанія мѣстностей и племенъ Кавказа, t. XXXVIII (1900), p. 1-216. Le petit travail de MM. Wardrop et F. Conybeare, annoncé *Anal. Boll.*, t. XX, p. 339, est encore utile à consulter aujourdhui. On n'en peut dire autant de tout ce qui a paru depuis sur cette curieuse légende de Ste Nino.

l'émigration. Du plus loin qu'on les aperçoit dans l'histoire, les Ibères chrétiens, Lazes, Géorgiens et autres, se distinguent par une dévotion itinérante, pour ne pas dire nomade. D'après une conception à laquelle leur humeur instable n'était pas étrangère, celui qui voulait atteindre à la perfection évangélique devait s'expatrier et s'en aller vivre inconnu et oublié dans un exil volontaire [1]. Dès le Ve siècle les pèlerins géorgiens commencent d'affluer en Palestine et à tous les sanctuaires fameux de l'Orient byzantin. Ils s'y rencontrent souvent avec des compatriotes que des hasards plus ou moins édifiants de leur carrière avaient amenés à prendre le large : tel ce Bacourianos que nous venons de nommer, roi ou principicule détrôné, qui était entré au service de l'administration impériale, et faisait de l'hagiographie à Jérusalem, avec son collègue Rufin [2]. Un demi-siècle après Bacourianos, un autre Ibère de sang royal, nommé *Nabarnougi*, était élevé, sous le nom de Pierre à l'évêché de Maïouma, près de Gaza, et devenait l'une des illustrations du parti monophysite [3].

Sans chercher au delà des témoignages fournis par les textes hagiographiques, nous voyons des Géorgiens dans la foule qui se presse autour de S. Syméon premier stylite [4]. Peu de temps après, à Constantinople, un autre stylite, S. Daniel, compte parmi ses protégés le roi de Lazie, Goubazios [5]. Des pèlerins ibères viennent en procession au mont

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 239.

[2] *Historia ecclesiastica*, I, 10 ; voir ci-dessus, p. 280.

[3] Sa vie sera mentionnée plus loin.

[4] THÉODORET, *Historia religiosa*, XXVI, 22, 13, ed. H. LIETZMANN, dans *Texte und Untersuchungen*, 3e sér., t. II (Leipzig, 1908), pp. 8, 10. Rappelons en passant qu'on ne manque pas d'y voir aussi des Arméniens.

[5] *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 169-70. L'ascétisme des stylites paraît avoir attiré particulièrement l'admiration ou la curiosité des Ibères. Plusieurs des copistes que nous aurons à mentionner plus loin sont des Géorgiens. Le stylite Gabriel, dont Néophyte le Reclus raconte la vie, au XIIIe s., est un Géorgien (*Anal. Boll.*, t. XXVI, p. 164). Un autre Géorgien, nommé Jérémie, en route pour Constantinople, va faire une scène à S. Lazare, stylite du Galesion. *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 542.

Admirable vénérer sur sa colonne S. Syméon le jeune [1]. Ceux-ci n'étaient encore que des visiteurs de passage, inconnus du saint, auquel ils furent annoncés par révélation. Mais à cette même époque, d'autres Ibères avaient depuis longtemps formé en Terre-Sainte des communautés permanentes, qui gardaient fidèlement leur langue et leur nationalité. Au commencement du VI[e] siècle et peut-être avant, les Géorgiens et les Lazes ibériens possèdent à Jérusalem et aux environs deux monastères qui furent restaurés par Justinien [2]. Ailleurs ils étaient organisés en groupements distincts rattachés à des monastères grecs.

Presque tous ces établissements géorgiens nous sont connus par des colophons de manuscrits qui y furent compilés ou transcrits. Mār-Sabas posséda dès le VIII[e] siècle et peut-être plus tôt encore, une véritable école de traducteurs et de calligraphes géorgiens. Les Ibères y occupaient même une habitation réservée, qui au X[e]-XI[e] siècle s'appelle la « Caverne des Géorgiens », ქუაბი ქართუელთა [3].

Les colophons des manuscrits nous montrent des Ibères à Saint-Samuel, près l'Anastasis à Jérusalem [4], à Saint-Syméon-l'Hospitalier (appelé aussi *Kathamoni*, კათამონი), dans les environs de la ville sainte [5], à Saint-Chariton, que les copistes appellent *Palavra* (პალავრა, c'est-à-dire *παλαιὰ λαύρα* ou l'Ancienne-Laure) [6].

Le célèbre couvent du Sinaï en possède une nombreuse et studieuse colonie, qui enrichit sa bibliothèque d'une rare collection de manuscrits géorgiens. Il y a des Ibères

[1] *Act. SS.*, Maii t. V, p. 346.

[2] Procope, *De aedificiis*, IV, 9, ed. Dindorf (Bonn, 1838), p. 328.

[3] A. Tsagareli, Памятники грузинской старины въ Святой Землѣ и на Синаѣ [= *Monuments de l'antiquité géorgienne en Terre-Sainte et au Sinaï*], dans Православный Палестинскій Сборникъ, t. IV, 1 (Saint-Pétersbourg, 1888), p. 222.

[4] Žordania, *Chroniques*, t. I, p. 130. Un monastère de Saint-Samuel fut restauré par Justinien. Procope, *De aedificiis*, V, 9, ed. Dindorf, p. 328.

[5] Mentionné dans un ms. daté de 983 ; Tsagareli, t. c., p. 200.

[6] Le codex Sinaït. 67 de Tsagareli est copié à Mār Sabas au IX[e]-X[e] s. , par ordre du stylite Paul de « Palavra ». Памятники, t. c., p. 225.

lettrés aux monastères du Buisson, მაყვლოვანი, dans une gorge de l'Horeb [1]. Sur cette même montagne, les Géorgiens possèdent en propre deux églises sinon trois [2]. A la fin du IX[e] siècle, le seul mont Olympe de Bithynie ne cache pas moins de trois monastères ou ermitages géorgiens [3].

En 978, quelques solitaires géorgiens recopient une traduction des homélies de S. Jean Chrysotome et de S. Éphrem, au monastère de Saint-Jean-Baptiste, dépendant de la laure de Saint-Athanase, au mont Athos [4]. Moins de deux ans plus tard, la sainte Montagne voyait s'élever la célèbre laure des Ibères, fondée par S. Jean et son cousin, le patrice Thornic, qui venait de dompter la révolte de Bardas Scléros, pendant la minorité des empereurs Basile et Constantin [5].

S. Jean l'Hagiorite, son fils S. Euthyme, avec leur biographe et successeur S. Georges l'Hagiorite, sont les vrais créateurs de la littérature religieuse [6] des Ibères. Le nom de « Pères Traducteurs » ou de « Pères Interprètes », qu'ils portent dans l'histoire, caractérise très exactement le rôle qu'ils se donnèrent, comme disent les vieux manuscrits, pour l'éducation de leur peuple et la gloire de la langue géorgienne.

Dans leur œuvre, qui a peut-être été un peu grossie après coup mais qui est certainement considérable, l'hagiographie tient le premier rang avec les textes liturgiques, immédiatement après les Livres Saints. Nous citerons seulement, à titre d'exemple, le Synaxaire grec, que S. Georges traduisit en entier, d'après une rédaction qui n'existait, disait-

[1] Cod. Sinaït. 55, daté de 973. Tsagareli, p. 222.

[2] Saint-Jean-l'Évangéliste (cod. sinaït. 84 ; X[e] siècle. Tsagareli, t. c., p. 236) ; Saint-Georges (cod. sinaït. 26 ; an. 1282. Tsagareli, p. 208).

[3] *Crania*, la « Caverne », Saints-Côme-et-Damien ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 16, note 5 au § 7. S. Hilarion paraît être le premier Ibère qui ait habité l'Olympe, vers le milieu du IX[e] siècle. *Anal. Boll.*, t. XXXII, pp. 241, 253.

[4] Voir *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 19, note 4.

[5] Leur vie est publiée *Anal. Boll.*, t. c., p. 13 et suiv.

[6] La littérature profane des Géorgiens et notamment leur poésie ont une autre origine. Voir ci-après.

il, « qu'à l'église Sainte-Sophie et au monastère de Studion [1]. »

L'exemple parti d'Iviron provoqua en Géorgie même et dans tous les endroits où la race des Karthles avait essaimé, un élan universel d'enthousiasme et d'émulation. On eût dit que la conscience nationale venait de s'éveiller partout à la fois. A partir du XIe siècle, on découvre des calligraphes géorgiens dans toutes les régions de l'Orient. Il en est d'isolés, comme ce stylite Pierre, qui en 1043, transcrit le codex Sinaïticus 60 sur la colonne de son maître Zacharie à Gethsémani [2]. Mais la plupart appartiennent à des monastères géorgiens ou grecs, dont la nomenclature complète serait précieuse pour la topographie chrétienne. Citons :

A Constantinople, les monastères d'*Agiapanti*, აგიაპანტი, ou de Tous-les-Saints [3], de Khora, de *Mangana* (ou Saint-Georges de *Μάγγανα)* [4], de *Ṭrianp'lius*, ტრიანფლიუს (*Τριῶν φυλλίων* ?) [5], de Romana [6].

Dans l'Antiochène, Saint-Syméon du Mont Admirable, où les Géorgiens n'étaient pas moins de soixante au temps du patriarche Théodose [7] ; Saint-Romain [8], Saint-Procope [9],

[1] Ms. 97 et 626 du Musée d'archéologie ecclésiastique de Tiflis ; Žordania, Описание рукописей Тифлисскаго Церковнаго музея [= *Description des manuscrits du Musée ecclésiastique de Tiflis*], t. I (Tiflis, 1903), p. 115-16 ; t. II (1902), p. 117-18 ; etc.

[2] Tsagareli, t. c., p. 223-24.

[3] Ms. 134, du Musée d'archéologie ecclésiastique de Tiflis (a. 1066), Žordania, *Catalogue*, t. I, p. 140-42.

[4] Ms. 205. ibid., Žordania, t. c., p. 232 (ms. du XIIIe siècle).

[5] Ms. de l'an 1083, Žordania, *Chroniques*, t. I, p. 229 ; « *Métaphraste* » d'Iviron (un peu après 1072) ; cf. Tsagareli, trad. Wardrop, *Journal of Theological Studies*, t. XII (1911), p. 600.

[6] Žordania, *Chroniques*. t. I, p. 170 (ms. de l'an 1030). Sur le monastère de Romana, voir *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 242.

[7] *Vie de S. Georges l'Hagiorite*, § 48 ; *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 113. Vers 1220, Olivier, l'écolâtre de Cologne, visitait le couvent des Géorgiens, près de Saint-Syméon *in columpna*, et se faisait montrer leurs écritures. Eccard, *Corpus historicum*, t. I, p. 1431.

[8] *Vie de S. Georges l'Hagiorite*, § 47 ; t. c., p. 113.

[9] Ibid., § 18 ; t. c., p. 90.

« les Sources » [1], Saint-Barlaam du mont Casios [2], *Leržmis-ḵevi* (« Val du Roseau », *Wādi Qaṣab ?)*, près de Séleucie [3], le « Père Esdras » [4], et enfin Saint-Calliopius (*Calipos)* [5] et *Castana* [6] (კასტანა), que devait illustrer au XI[e]-XII[e] siècle, Éphrem *Mṣire* ou le Petit, presque l'égal des grands traducteurs d'Iviron [7].

En Chypre, le monastère de *Žalia*, ჟალია, ou la « Violette » [8].

En Syro-Palestine, outre les couvents ou ermitages déjà nommés, ceux du Golgotha [9] et de Gabbatha [10] à Jérusalem.

Vers 1038, S. Prokhoré (Prochorus) fonde près de la Ville

[1] Ms. 2 de la Bibliothèque patriarcale de Jérusalem (XII[e] siècle) : colophon du copiste Jonas ; cf. MARR, Тексты и Разысканія, t. VII, (1911), p. XLI. Jonas habitait à Antioche, près des « Fontaines », წყაროთაჲ. L'endroit en question est peut-être la source jaillissante qui est mentionnée dans la description arabe d'Antioche, publiée par M. I. GUIDI, *Rendiconti della reale Accademia dei Lincei*, ser. 5, t. V (1897), p. 147. Remarquons en passant, que dans ce même ms. géorgien, se lit une Passion de S[te] Bassa et de ses trois filles, qui fut apportée de Khakhouli en Samtzkhé au monastère de Calipos dans la Montagne Noire : *γλαῦκ' Ἀθήναζε.* On voit qu'ici encore, il faut se garder de généraliser à outrance. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 362-63.

[2] *Vie de S. Georges l'Hagiorite*, § 53, t. c., p. 118.

[3] Ms. 845 du Musée d'archéologie de Tiflis (XI[e] siècle). M. G. DŽANAŠVILI, Описаніе рукописей Церковнаго Музея, t. III (Tiflis, 1908), p. 60.

[4] Ms. 27 de Sainte-Croix (a. 1066), TSAGARELI, t. c., p. 158 ; autre ms. de l'an 1080, ŽORDANIA, *Chroniques*, t. c., p. 214 ; de l'an 1091, ibid., p. 215, etc.

[5] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 362, note 1 ; et la *Vie de S. Georges*, §§ 43, 46 ; ibid., t. XXXVI-XXXVII, pp. 110, 112.

[6] ŽORDANIA, *Chroniques*, t. I, p. 215-18, etc.

[7] L'œuvre hagiographique d'Éphrem Mṣire mériterait une étude spéciale. Nous espérons y revenir prochainement.

[8] ŽORDANIA, *Chroniques*, t. I, p. 128, d'après un ms. du X[e] (?) siècle.

[9] Ms. 89 de Sainte-Croix (c. a. 1059). TSAGARELI, t. c., p. 238 ; etc.

[10] Appelé « couvent de la Reine Marie » dans le ms. géorgien 124 du Musée Asiatique de Saint-Pétersbourg (XI-XII[e] s.). I. KIPŠIDZE, Христіанскій Востокъ, t. II (1913), p. 71 ; où d'autres attestations sont rapportées, note 3. L'orthographe du nom est très flottante, mais toutes les formes indiquées gravitent vers le nom biblique *Gabbatha, Γαββαθᾶ (Ioh.* 19, 13).

Sainte, le monastère de la Croix [1], qui fut aussi une école de traducteurs et de calligraphes, et dont la collection de manuscrits géorgiens, après bien des dilapidations et des pillages [2], ne le cédait qu'à celles de l'Athos et du Sinaï.

N'oublions pas la plus originale peut-être de ces colonies studieuses, le monastère de Petritzos, à Bačkovo dans la Bulgarie actuelle [3], fondé en 1083, par le grand domestique d'Occident, Grégoire Pacourianos, Arménien de race, mais demeuré fidèle à l'orthodoxie byzantine. Pacourianos est un partisan chaleureux non pas seulement de l'église mais de la nationalité géorgienne. Le typicon qu'il dicta en grec pour son monastère stipule expressément que seuls les jeunes gens parlant le géorgien seront admis dans la communauté. Défense absolue est faite d'y recevoir des Grecs, sauf un seul, qui pourra être employé aux écritures et qu'il est interdit d'élever à la prêtrise, pour que les Géorgiens soient mieux assurés de rester toujours maîtres chez eux. Et au bas de l'acte qui témoigne de cet amour intransigeant pour la nation géorgienne, Pacourianos appose sa signature en arménien : preuve encore, et non la dernière, qu'à la fin du XI[e] siècle, l'hostilité entre Arméniens et Géorgiens n'était pas universelle. Le monastère de Pacourianos devint aussi une florissante école de traducteurs et d'écrivains, dont Jean de Petritzos fut la plus glorieuse illustration [4].

Vue dans son ensemble, l'œuvre poursuivie par les tra-

[1] Ms. 145 de Sainte-Croix de Jérusalem. TSAGARELI, t. c., p. 186-187, cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 303, et la *Vie de S. Georges l'Hagiorite*, § 41, ibid., t. XXXVI-XXXVII, p. 109.

[2] Deux ms. de Sainte-Croix ont été rachetés à un Persan dans les rues de Jérusalem, par un certain moine Georges, après le pillage de la ville par les Kharizmiens. TSAGARELI, t. c., p. 169. Ceci a pu se passer au XI[e] s. (a. 1070) ou au XIII[e] (1244).

[3] L. PETIT, *Typicon de Grégoire Pacourianos pour le monastère de Pétritzos* (Bačkovo), dans Византійскій Временникъ, t. XI (1904), appendice 1.

[4] Cf. N. MARR, Іоаннъ Петрицкій, грузинскій неоплатоникъ XI-XII вѣка [= *Jean de Petritzos, néoplatonicien géorgien du XI[e]-XII[e] siècle*], dans Записки Восточнаго Отдѣленія И. Р. Археологическаго Общества, t. XIX, 2-3 (1909), p. 53-113.

ducteurs géorgiens, apparaît comme un effort immense, persévérant et merveilleusement bien coordonné, pour doter leur langue d'une littérature religieuse et regagner, d'un seul élan, les dix siècles de retard qu'elle avait sur la culture byzantine.

Des versions souvent excellentes dont ils ont enrichi leur idiome national, la très grande partie est empruntée au grec. L'arménien, auquel ils doivent beaucoup, n'a généralement été pour eux qu'une ressource provisoire, qu'ils ont utilisée avec discernement.

N'ayant à parler ici que de la littérature hagiographique des Géorgiens, nous ne répéterons pas une fois de plus notre aveu d'incompétence sur leurs traductions du persan. C'est un fait reconnu [1] que leur poésie profane a reçu de la Perse ses premières inspirations [2].

Leurs écrivains religieux et en particulier leurs hagiographes lui doivent fort peu de chose et probablement ne lui doivent rien.

Il est au contraire très vraisemblable, mais non pas entièrement certain qu'ils ont fait quelques emprunts directs au syriaque. La Vie géorgienne de S. Pierre l'Ibère évêque de Maïouma [3] se donne pour une version fidèle de la Vie rédigée en syriaque par « le benoît et bienheureux Zacharie », qui serait également l'auteur d'une Vie de S. Isaïe. Le traducteur, qui déclare s'appeler le prêtre Macaire, prend soin de nous apprendre qu'il sait à fond la langue syriaque [4]. Cette grosse naïveté n'est pas ce que le colophon de l'interprète contient de plus suspect. La Vie elle-même a trop l'air d'une supercherie imaginée pour reprendre Pierre

[1] Malgré les protestations véhémentes que d'honnêtes érudits géorgiens ont cru devoir y opposer. Voir, par exemple, M. DŽANAŠVILI, О происхоженія грузинскихъ классиковъ, [= *Sur l'origine des classiques géorgiens*], dans ქართული მწერლობა, t. II (1909), p. 148-70.

[2] N. MARR, Возникновеніе и разцвѣтъ древне-грузинской свѣтской литературы [= *Apparition et épanouissement de l'ancienne littérature profane géorgienne*], dans Журналъ Министерства Народнаго Просвѣщенія, t. CCCXXVI (1899), p. 223-52.

[3] Éditée par N. MARR dans Православный Палестинскій Сборникъ, t. XVI, 2, Saint-Pétersbourg, 1896. Voir ci-dessus, p. 241.

[4] MARR, l. c., p. 52-53 ; cf. p. XX.

l'Ibère à la confession monophysite [1]. Malgré tout, il reste vraisemblable que son auteur s'est inspiré d'un document syriaque jacobite [2].

Plus douteux encore est le cas de l'apocryphe du pseudo-Joseph d'Arimathie sur la fondation de la première église chrétienne dans la ville de Lydda [3]. Il en existe une très ancienne version géorgienne, datant au plus tard du Xe siècle et qu'on a cru d'abord dérivée du syriaque [4]; mais certaines déformations de noms propres comme *Baladios*, pour Pallade, dénoncent plutôt une impuissance caractéristique de l'alphabet arabe.

L'un des deux manuscrits où se cachait le pseudo-Joseph d'Arimathie, — un curieux et très ancien recueil composé presque uniquement de pièces rares ou uniques [5], — contient aussi une histoire de S. Éphrem et de S. Jacques de Nisibe, par un prétendu Sabas l'ermite. Cette histoire, malheureusement inédite, pourrait tenir d'assez près à une légende syriaque, dont la trace est recherchée [6].

Les Vies des douze « Pères Syriens » qui passent pour avoir introduit le monachisme en Géorgie contiennent des

[1] Il est donc bien inutile de rechercher l'identité du « bienheureux Zacharie », qui n'est ici qu'un prête-nom.

[2] M. Marr croit que la langue du soi-disant prêtre Macaire appartient aux XIIIe-XIVe siècles, sinon à une époque encore plus tardive (p. XXI). Cela ne rendrait que plus dure à admettre l'hypothèse d'une traduction. Après le XIVe siècle, le syriaque était passé, presque partout, à l'état de langue morte, et l'on se figure mal comment un Géorgien aurait été amené à l'apprendre. On notera du reste que le mot მებოსტნე, *meboṣtne*, « jardinier », que M. Marr juge décisif, se lit déjà dans la Vie des SS. Jean et Euthyme (XIe siècle).

[3] Тексты и разысканія по армяно-грузинской филологіи, t. II (1900) ; traduction de M. Th. KLUGE dans *Oriens Christianus*, N. S., t. IV (1914), p. 24-38.

[4] A. STEGENŠEK, *Oriens christianus*, t. I (1901), p. 377-78, d'après M. Marr, dont, manifestement, il force la pensée. Le savant orientaliste, il est vrai, penche plutôt pour un original syriaque, mais il l'admettrait aussi grec ou arabe. M. Kluge, l. c., p. 24, hésite entre le syriaque, le grec et l'arménien.

[5] Ms. 249 du Musée d'archéologie ecclésiastique de Tiflis ; que Th. D. Žordania croit antérieur au IXe siècle. *Catalogue*, t. I, p. 261-63. M. Marr (t. c., p. 21) l'abaisse au XIe siècle.

[6] *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 295-312. Le « Recueil de Šatberd » (973) contient une autre Vie de S. Jacques de Nisibe, dont l'*inci-*

éléments auxquels il est assez naturel de supposer une origine syriaque [1]. Mais la source de ces emprunts n'a pas encore été identifiée, et leur provenance reste douteuse.

Est-on plus assuré de tenir une version du syriaque dans la *Vie de S. Jean, « catholicos » d'Édesse*, qui a été récemment publiée par M. C. Kekelidze [2], d'après un manuscrit datant, semble-t-il, des années 1034-1042 [3] ? Nous ne le pensons pas, malgré les raisons prudemment suggérées par l'éditeur. Aucun des indices qu'il a relevés n'est concluant ; il y en a d'autres en sens contraire, et pour des raisons qu'il serait un peu long d'exposer ici, nous regardons comme plus probable que la Vie de Jean d'Édesse a été composée en arabe, pour faire pendant à l'histoire de la controverse soutenue par Théodore abū Qurra devant al-Ma'mūn, le propre fils du khalife Haroun ar-Rachid [4].

De l'arabe au géorgien, le passage a été de bonne heure praticable, et il est aujourd'hui assez exactement repéré. Longtemps avant la fondation d'Iviron, deux « pères traducteurs », nommés David et Étienne, se fixèrent à Jérusalem, où ils traduisirent en géorgien nombre d'ouvrages grecs et arabes. La notice qui nous a conservé leurs noms est de date assez récente ; mais elle repose certainement sur des attestations anciennes et authentiques [5].

Des œuvres translatées de l'arabe par David et Étienne ou par leurs précurseurs et successeurs anonymes, plusieurs

pit répond au texte de Théodoret, mais qui a pu aussi être traduite de l'arménien (*BHO.* 408). Taqaišvili, *Trois Chroniques*, p. ix-x.

[1] G. Sabinin, საქართველოს სამოთხე (Saint-Pétersbourg, 1882), p. 193-302 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, pp. 6, 165, 171.

[2] Христіанскій Востокъ, t. II (1913), p. 301-340.

[3] British Museum Add. 11281, provenant de Sainte-Croix de Jérusalem.

[4] Cf. Graf, *Die arabischen Schriften des Theodor Abû Qurra*, t. c., p. 77-85.

[5] Elle a été souvent reproduite et commentée. Voir principalement N. Marr, Изъ книги царевича Баграта. *Extraits de l'ouvrage du tsarevitch Bagrat*, dans *Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg*, t. X, N° 2 (1899), pp. 234-35, 239, 241.

sont parvenues jusqu'à nous : l'autobiographie géorgienne du pseudo-Denys l'Aréopagite [1], la relation du moine *Stratici* (*Στρατήγιος*), alias Eustratius [2], sur la prise de Jérusalem par les Perses, l'autobiographie de S. Antoine *Ruaṭh* [3], la Passion de S. Romain le néomartyr [4], sont des versions de l'arabe. On peut joindre à cette liste la Passion de S. Michel le Sabaïte, avec ou sans réserve, d'après que l'original de la pièce est supposé grec ou arabe [5].

Toutes ces versions sont de provenance syro-palestinienne [6]. Il est donc prouvé que les Géorgiens établis en Terre-Sainte ont traduit de l'arabe ; il ne l'est pas qu'ils aient traduit du syriaque. Le simple rapprochement des deux faits permet de déduire une indication chronologique, qui a son importance et pour les origines de la littérature géorgienne et pour l'histoire linguistique de la Palestine.

Dans le manuscrit 249 du Musée ecclésiastique de Tiflis, ce même étrange recueil que nous avons déjà mentionné plus haut [7], se lisent une *Vie de S. Basile* et un récit de la dédicace de l'église Saint-Georges à Lydda, qui se présentent sous la forme d'une lettre de S. Jérôme, prêtre

[1] *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 283 et suiv.

[2] *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 137-47. Nous disons bien Eustratius. Il nous avait d'abord semblé que dans l'intitulé du texte arabe استراتيوس devait être amendé en استراتيقوس leçon qui est demeurée dans le texte par un accident de correction. Mais le manuscrit porte bien comme nous le disons, p. 143 : *E(u)stratios*.

[3] *Anal. Boll.*, t. XXXIII, p. 52-63. Le texte géorgien a été publié par M. I. A. Kipšidze, dans Христіанскій Востокъ, t. II, 1 (1913), p. 54-104.

[4] *Anal. Boll.*, t. XXX, p. 393-427.

[5] *Cf. Anal. Boll.*, t. c., p. 407, et ci-dessus, p. 262.

[6] Mentionnons ici pour mémoire deux pièces curieuses publiées en Russie, pendant la guerre par M. C. Kekelidze, et dont nous ne connaissons que le titre (cf. *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXIII, 1920, p. 469) : *Vie d'Agathange « catholicos » de Damas*, martyrisé sous Gordien, le 9 février 239. Христіанскій Востокъ, t. IV, 3 (1915), p. 246-83 ; *Vie de S. Pierre le Jeune*, évêque de Capetolion, en Palestine, martyrisé par les Arabes en 744 ; ibid., t. IV, 1 (1915), p. 1-71. S. Pierre le Jeune est fêté par les Grecs à la date du 4 octobre. *Synax. Eccl. CP.*, p. 105-106.

[7] Ci-dessus, p. 289.

de l'église de Rome, à *Seṭron* (Sidronius). Est-il permis de conjecturer qu'elle serait traduite du latin ? Personne ne l'oserait avant d'avoir lu de ses yeux la pièce entière. On se rappellera seulement que M. Marr s'est posé la même question à propos de la Passion géorgienne des *Tergemini*, Speusippe, Élasippe et Mélasippe, et que, s'il a trop balancé sur le point de fait, il a du moins démontré par des raisons sérieuses que l'hypothèse d'un texte géorgien dérivant du latin n'est pas inadmissible a priori [1]. Là-dessus, on le verra, les anciens Géorgiens pensaient comme lui.

Nous n'examinerons pas la question inverse : les autres littératures de l'Orient chrétien ont-elles subi l'influence géorgienne ? Il est trop évident que si les Ibères avaient pris une part tant soit peu active au mouvement général de la pensée chrétienne, leur langue ne serait pas demeurée dans l'oubli où philologues et historiens l'ont laissée jusqu'à nos jours. Seuls les Arméniens ont été amenés à les lire, par des relations assez complexes [2] dont le voisinage géographique n'a été que l'occasion. La Passion arménienne de S[te] Šušanik [3] contient des non-sens et des anomalies de style qui semblent déceler un original géorgien. Il est vrai que de graves motifs pèsent dans le sens opposé, outre que la Passion géorgienne abrégée est certainement traduite de l'arménien [4]. Mais, sauf meilleur avis, il reste probable que la sainte, vénérée à la fois en Arménie sa patrie d'origine et en Géorgie sa patrie d'adoption, a eu ses historiens dans les deux langues et que l'auteur de la Passion arménienne actuelle aura utilisé une relation écrite dans l'entourage de Vasken, bdeškh de Gougarq, mari et bourreau de la martyre [5].

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVI, p. 334-35.

[2] Voir ci-dessus, p. 278-79.

[3] *BHO.* 1107 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXIII, p. 302.

[4] Voir ci-dessus, p. 277.

[5] La Passion géorgienne publiée par Sabinin, t. c., p. 181-92, passera difficilement pour primitive. Une autre rédaction plus ancienne vient d'être éditée par M. Gogadze, ჩვენი ძველი მწერლობა და ხალხური პოეზია [= *Notre vieille littérature et la poésie populaire*], 2[e] éd. (Kouthaïs, 1918), p. 10 et suiv. Nous en avons eu connaissance par une très obligeante communication de M. B. Sadathierašvili. Elle sera traduite avec

Sur l'abrégé arménien de l'histoire de Géorgie par Ǧuanšěr [1], il n'y a pas deux opinions possibles : il dérive directement d'une rédaction ancienne de la chronique connue sous le titre de ქართლის ცხოვრება, ou *Vie du Karthli* [2].

Nous croyons avoir démontré que Jean le médecin, qui vers la fin du IXe siècle, traduisait en arménien, à Jérusalem, l'autobiographie du pseudo-Denys d'Aréopagite, se servait d'une version géorgienne, issue elle-même d'une version arabe [3].

En 1284, au monastère géorgien de *Pĝndzahanq*, **Պղնձահանք** [4], le moine Syméon traduisait en arménien, d'après la version géorgienne de Jean de Petritzos, le livre des *Principes* de Proclus, avec les commentaires de Jamblique et aussi, semble-t-il, avec ceux de Jean de Petritzos luî-même [5]. Sa version eut la bizarre fortune d'être retraduite en géorgien, à Tiflis, en 1757 ; et l'imbroglio qui s'ensuivit dans l'histoire littéraire est bon à méditer par ceux qui prétendent ramener tous les problèmes à des données schématiques [6].

C'est aussi par un nommé Syméon, le même sans doute, que fut traduite, du géorgien encore l'*ἔκδοσις τῆς ὀρθοδόξου πίστεως* attribuée à S. Jean Damascène [7].

Il serait superflu d'insister plus longuement sur les possibilités que ces quelques exemples permettent d'entrevoir.

toutes les autre pièces formant le dossier de la martyre dans une étude prête à paraître.

[1] *Համառօտ պատմութիւն Վրաց ընծայեալ Ջուանշէրի պատմչի* [= *Histoire abrégée de la Géorgie, par Ǧuanšir l'historien*], Venise, 1884.

[2] Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXIII, p. 3.

[3] *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 279-83. Sur la version « besse » de l'autobiographie, voir spécialement les p. 287-91.

[4] C'est-à-dire « la Mine de cuivre », ancien couvent arménien, enlevé à ses possesseurs et donné aux Ibères par le prince Ivané Mkhargrdzeli. Position incertaine. Cf. M. Brosset, *Deux historiens arméniens. Kirakos de Gantzac, XIII$_e$ s., Oukhtanes d'Ourha, X s.* (St.-Pétersbourg, 1870), p. 111, avec la note 1.

[5] N. Marr, Іоаннъ Петрицкій, l. c., p. 60 et suiv.

[6] Cet écheveau a été débrouillé avec merveilleuse dextérité par M. Marr, dans la dissertation susmentionnée.

[7] Zarphanalian-Karekin, t. c., p. 576-78.

Par une exception qui ne prouve rien, les Ἀκολουθίαι τῶν ἁγιορειτῶν πατέρων ont accueilli la légende des saints fondateurs d'Iviron [1]. Il n'en pouvait être autrement, surtout après que la célèbre laure des Ibères fut passée aux mains des Grecs. On ne peut parler à ce propos d'une infiltration de l'hagiographie géorgienne dans l'hagiographie byzantine.

La petite notice grecque sur l'icone miraculeuse d'Iviron, dite de Notre-Dame τῆς Πορταϊτίσσης [2], n'est pas un exemple beaucoup plus démonstratif. M. J. B Bury regarde ce texte comme dérivé ou traduit du géorgien [3]. Traduit, nous le voulons bien, pourvu qu'on ne s'imagine pas que ce soit grâce à l'initiative d'un Hellène sachant le géorgien. A notre avis, ce récit assez informe a été composé en grec, dans un but de propagande, par quelque Ibère du couvent. Et ceci nous remet en présence de la question que nous avons plusieurs fois évitée au cours de cet aperçu : par qui ont été faites tant de versions grecques de textes orientaux hagiographiques et autres ?

VII

Si certains philologues s'imposaient la précaution de se définir à eux-mêmes les principes d'après lesquels ils raisonnent sur la migration des textes, ils auraient la surprise de s'entendre formuler des postulats dans ce genre-ci : un document copte a dû être écrit en Égypte par un Égyptien ; un document syriaque en pays araméen, par un Syrien ; un document arménien en Arménie par un Arménien, et ainsi de suite. Car cette règle qu'on n'énonce jamais, est bien celle qu'on applique souvent, par une simplification presque ridicule de la perspective historique. A quelles erreurs elle peut conduire, des exemples décisifs nous l'ont montré. Vraie pour des idiomes sédentaires comme le copte [4], elle est douteuse pour d'autres. Pour le grec, elle est fausse sans atténuation. Si la langue grecque

[1] Voir *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 69, note 4.
[2] *BHG.* 1070.
[3] *Hermathena*, t. XXIII (1897), p. 83.
[4] Supr., p. 245 et suiv.

n'avait été parlée que chez les Hellènes, elle ne serait pas sortie d'un domaine relativement étroit. C'est en s'imposant à des races nouvelles par sa puissance politique et son prestige intellectuel, que l'hellénisme a conquis une partie de l'ancien monde oriental. Mais les nationalités qu'il a ainsi soumises et absorbées ont gardé longtemps et quelquefois toujours leurs attaches vitales avec leur terroir ethnique.

Il s'est ainsi établi une sorte de communication latente et souterraine entre la parole grecque et la pensée barbare, et sans doute, bien des problèmes de filiation littéraire seraient moins obscurs, si l'on connaissait exactement le rôle joué dans l'hagiographie byzantine par des hellénisés de fraîche date. Nous avons déjà cité plusieurs de ces Grecs d'adoption, qui doivent peut-être une partie de leur originalité à leur langue maternelle qu'ils n'écrivaient jamais. Quelques noms encore. Eusèbe de Césarée était araméen de race et de langue, au point que de graves savants ont pu se demander [1] s'il n'avait pas lui-même traduit en syriaque son histoire ecclésiastique. S. Épiphane, né en Judée, savait le syriaque qui lui permit d'apprendre l'hébreu. Sur son style, Photius le juge *ἀττικῆς παιδείας ἀμελέτητον* [2], d'où certains critiques ont inféré, non sans vraisemblance, qu'il s'était mis trop tard au grec. Le crédule et pieux chroniqueur Jean d'Antioche est un enfant de la grande métropole syrienne, et ce n'est point sans raison qu'il a gardé en grec son surnom de ܡܠܠܐ, *malālā*, « le bien disant ». Il connaît la langue de son pays et prétend avec une visible complaisance que, sous le nom d'hébreu, elle a été parlée au paradis terrestre [3]. Jean Damascène, l'une des gloires de la théologie byzantine, descend d'une famille de Syriens arabisés attachée au service des khalifes de Damas [4]. Ils sont trop pour être nommés tous, et du reste la liste même complète de ces illustres ne donnerait pas

[1] A. Merx, Eb. Nestle et M. A. Baumstark. Voir *Texte und Untersuchungen*, N. S., t. VI, 2 (1901), p. v, note.

[2] *P. G.*, t. CIII, p. 404.

[3] *P. G.*, t. XCLVII, p. 76-77.

[4] Voir H. Lammens, *Jean Damascène et Aḫṭal commensaux de Yazîd*, dans *Mélanges de la Faculté orientale de l'Université Saint-Joseph*, t. III, 1 (Beyrouth, 1908), p. 248-65; cf. *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 214.

une idée exacte de la foule anonyme dont ils sont les types représentatifs : rhéteurs, sophistes, polémistes, hagiographes, qui se targuaient d'être devenus Grecs et l'ont fait croire à la postérité.

Dans ce rôle d'intermédiaires entre l'hellénisme et les littératures orientales, la première place ne revient pourtant pas à ces prosélytes de la nationalité byzantine. Plus actifs, quoique nécessairement moins nombreux, étaient les écrivains polyglottes capables de manier le grec aussi bien que leur langue maternelle. Le premier en date des auteurs arméniens, Fauste de Byzance, a rédigé son histoire d'Arménie dans une langue étrangère ; et ceux qui veulent que cette langue soit du grec peuvent invoquer, en manière de preuve, que Procope cite deux longs passages d'un *Ἀρμενίων ἱστορία*, sensiblement parallèles au récit de Fauste [1]. S'ils ont raison, Fauste aurait été le précurseur de l'hagiographe qui inventa la *Vision de S. Nersès*. Mais cet exemple et celui du prêtre Isaac ont été mentionnés plus haut. Nous n'y reviendrons pas [2].

Paul le Perse, qui écrivit en grec les *Instituta regularia divinae legis*, attribués depuis à Junilius Africanus [3], est bien le même auteur qui dédiait à Khosrau II un traité syriaque sur la logique d'Aristote [4] et, dit-on, composait en pehlewi un commentaire du *περὶ ἑρμηνείας* [5]. Le métropolite syrien de Mélitène, Sa'īd bar Ṣabouni, tué par le gouverneur byzantin Gabriel [6], avant la reddition de la ville

[1] Voir *Revue des Études arméniennes*, t. I, 1 (1920), p. 16, note 1 ; p. 21, note 5.

[2] Ci-dessus, p. 275-76. M. Chr. Koučouk-Ioannesov (Ioannisian), croit que l'empereur Jean Tzimiscès, Arménien de race, écrivant à son compatriote le roi Ašot III d'Arménie, se serait servi du grec, parce que sa lettre reproduite par l'historien Matthieu d'Édesse est une traduction du grec. Византійскій Временникъ, t. X (1903), p. 91-101. Le fait est digne de remarque, mais il comporte plus d'une explication.

[3] Voir G. Mercati, *Per la vita et gli scritti di Paolo il Persiano*, dans *Studi e Testi*, t. I, 5 (Roma, 1901), p. 180-206, où les conclusions antérieures de Kihn sont confirmées et complétées.

[4] Land, *Anecdota syriaca*, t. IV (Leyde, 1875), pp. 1-32, 90-113.

[5] A. Van Hoonacker, *Journal Asiatique*, 9e série, t. XVI (1900), p. 73.

[6] Le même qui fit traduire le *Syntipas*. Voir ci-dessus, p. 253.

aux Turcs, le 25 juillet 1095, était au dire de Barhebraeus. ܟܬܘܒܐ ܡܗܝܪܐ ܒܬܪ̈ܬܝܗܝܢ ܠܫܢ̈ܐ ܝܘܢܝܐ ܘܣܘܪܝܝܐ « écrivain exercé dans les deux langues, grecque et syriaque [1] ».

A Constantinople, où toutes les races de l'Orient se donnaient rendez-vous alors comme aujourd'hui, ces polyglottes étaient nombreux. Le milieu les appelait et les produisait. La Vie de S. Hilarion l'Ibère fut écrite en géorgien par un moine nommé Basile, πρωτοασηκρῆτις et philosophe, qui, à en juger par le titre de sa fonction, était ou avait été employé à la chancellerie impériale comme rédacteur-interprète [2]. Au temps de l'empereur Léon le Philosophe, un personnage nommé Théodore, mentionné par Constantin Porphyrogénète, est qualifié de τοῦ τῶν Ἀρμενίων ἑρμηνευτοῦ [3]. Même en l'absence de toute attestation positive, il serait encore évident que l'administration byzantine devait entretenir un nombreux personnel de traducteurs. Il faudra bien qu'un jour on essaie de mieux connaître l'organisation de ce service. En attendant, il est bon de se rappeler parfois que les pièces d'archives d'après lesquelles les chroniqueurs byzantins parlent des choses d'Orient ont maintes fois dû passer par le calame d'un interprète oriental, et que, pour cette seule raison, il conviendrait déjà de ne pas donner aveuglément la préférence au Grec sur le barbare.

Restons plus près de notre sujet. S. Euthyme l'Hagiorite, qui pendant sa première jeunesse fut gardé quelque temps comme otage à Constantinople, savait mieux le grec que le géorgien, quand son père S. Jean le reprit auprès de lui [4]. Son biographe lui attribue l'honneur d'avoir tra-

[1] *Chronicon ecclesiasticum*, ed. Abbeloos-Lamy, t. I (Lovanii, 1872), p. 464.

[2] *Anal. Boll.*, t. XXXII, p. 238. Dans une recension postérieure de la Vie, il est dit que celle-ci fut composée en grec et traduite en géorgien : affirmation suspecte, qui du reste ne change rien à l'observation ci-dessus.

[3] *De administrando imperio*, c. 43 (Bonnae, 1840), p. 184.

[4] *Vie des SS. Jean et Euthyme*, § 23, *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 32-33. D'après son biographe, S. Euthyme dut se défendre contre les instances de l'empereur Basile qui voulait le faire archevêque de Salamine, en Chypre (§ 33 ; t. c., p. 40-41). Un demi-siècle plus tard

BULLETIN MENSUEL

DES NOUVELLES PUBLICATIONS FRANCAISES

Parues en Septembre 1922.

DISTRIBUÉ PAR LA

Librairie DEIGHTON BELL & C° CAMBRIDGE

DROIT

Législation. — Jurisprudence. — Administration. — Sociologie. — Régime pénitentiaire. — Anthropologie criminelle. — Statistique.

Barthélemy (Joseph). — Les incompatibilités parlementaires, in-8°, 2 fr. 50. *Giard.*

Bonnard (Roger). — La conception juridique de l'Etat, in-8°, 3 fr. 50. *Giard.*

Dommanche (René). — La protection du droit d'auteur, in-8°, 1 fr. 80. *Durand.*

Duez (Paul). — La loi du 3 mai 1921 et la théorie générale de la responsabilité, in-8°, 3 fr. *Giard.*

Flood (Allen V.). — Les décisions régulatrices de la politique du travail et du commerce des juges anglais, par Jean Fouilland, in-8°, 15 fr. *Giard.*

Jèze (Gaston). — Cours de droit public, in-8°, 30 fr. *Giard.*

Jèze (Gaston). — Cours de science des finances et de législation financière française, 2 vol., in-8°. T. I, 30 fr. T. II, 20 fr. *Giard.*

Le Fur (Louis). — Le gouvernement des juges, in-8°, 1 fr. 50. *Giard.*

Madier (G.).— L'association du barreau américain, in-8°, 7 fr. 50. *Giard.*

Maynard (Michel). — Les jugements déclaratoires, in-8°, 7 fr. 50. *Giard.*

Morand (M.). — Introduction à l'étude du droit musulman algérien, in-8°, 20 fr. *Carbonel, à Alger.*

Nouveaux codes français et lois usuelles civiles et militaires, in-12 (1.384 p.), 12 fr. *Lavauzelle.*

Pilenco (Al.).—La législation soviétique et la conférence de La Haye, in-12, 2 fr. *Giard.*

Rivet (Henri). — Etude de la loi portant fixation définitive sur les loyers. in-8°, 8 fr. *Giard.*

Rolland (Louis). — L'état actuel des groupements de fonctionnaires, in-8°, 2 fr. 50. *Giard.*

ÉCONOMIE DOMESTIQUE ET RURALE ALIMENTATION

Driessens (Charles). — L'alphabet de la ménagère, recettes, fig., in-16 (416 p.), cart., 5 fr. 90. *Riéder.*

ENSEIGNEMENT. — PEDAGOGIE

Education. — Ecoles. — Morceaux Choisis

Baconnet et **Grillet**. — Lectures expliquées pour le brevet élémentaire, in-16, cart., 6 fr. *Vitte.*

Bauer (E.), E. **de Saint-Etienne** et M. **Fischer-Dedet**. —Petite grammaire française, in-16, 3 fr. 80. *Masson*

Bloch (S.). — Eléments de géométrie descriptive, in-8°, 6 fr. *Hachette*

Boitel (J.) **et** A. **Coquet**. — Le français par la lecture. Cours moyen 1er degré, in-16, 3 fr. 60. Cours moyen 2e degré, in-16, 4 fr. Cours supérieur, in-16, 4 fr. 80. *Delagrave.*

Bouglé (C.). — Leçons de sociologie sur l'évolution des valeurs, in-18, 7 fr. *Libr. Colin.*

Bouglé, **Bréhier**, **Delacroix** et **Parodi**. — Du sage antique au citoyen moderne, in-18, 7 fr. *Libr. Colin.*

Brachet (F.) et **J. Dumarqué**. — Précis de géométrie, 1re partie. Géométrie plane, in-8o, br., 9 fr.; cart., 11 fr. 2e partie. Géométrie dans l'espace, in-8o, br., 7 fr.; cart., 8 fr 50. *Delagrave.*

Chadeyras (E.). — Belles lectures françaises. Cours moyen, in-18, 3 fr. 80. *Delagrave.*

Challaye (Félicien). — Principes généraux de la science et de la morale, in-8o, 7 fr. 50. *Nathan.*

Chapotot et **Maillard**. — L'enseignement du calcul au cours préparatoire, in-8o, cart., 3 fr. *Gédalge.*

Chenevier (Pierre). — Cours de géométrie, préf. de E. Blutel, in-16, cart., 9 fr. *Hachette.*

Colin (Ch.). — Cours et expériences de physique, 1re année, in-16, 5 fr. 2e année, in-16, 7 fr. 3e année, in-16, 7 fr. *Vuibert.*

Colomb (G.). — L'enseignement scientifique à l'école. Cours moyen, in-8o, cart., 3 fr. 50. Cours supérieur, in-8o, cart., 4 fr. 80. *Libr. Colin.*

Commissaire (H.). — Nouveau cours de mathématiques. Leçons d'algèbre et de géométrie. 3e A., in-16, 6 fr. *Masson.*

Coulon (Mme) — Enseignement ménager, préf. de Ferdinand Buisson, in-16, cart., 2 fr. *Hachette.*

Dubus et **Vaney**. — Encore des chansons! in-8o, 2 fr. 95. *Nathan*

Durand (Jacques). — Eléments d'harmonie, in-8o, 3 fr. 75. *Durand.*

Fallex (M.). — Nouvel atlas classique, in-8o, br., 15 fr.; rel., 18 fr. *Delagrave.*

Flayol (Mlle). — La méthode Montessori en action, in-8o, 5 fr. 25. *Nathan.*

Fontaine (A.). — Pour qu'on sache le français, in-8o, 5 fr. *Nathan.*

Fournier (M.). — Pour notre France! livre de lecture, in-16 cart., 3 fr. *Gédalge.*

Précaut (J.). — Système légal M. T. S., in-16, 4 fr. *Vuibert.*

Gal (Jules). — Des faits à l'idée in 8o, 5 fr. *Nathan.*

Gallouédec (L.) et F. **Maurette**. — Nouveau cours de géographie. Cours élémentaire, in-16, cart., 3 fr., Cours moyen, in-16, cart., 4 fr. 50. *Hachette.*

Garcin. — L'éducation des petits enfants par la méthode Montessorienne, in-8o, 6 fr. *Nathan.*

Gay (Mme M.) et Mme **Pornin**. — Claude et Francine, livre de lecture, in-16, cart., 2 fr. 20. *Gédalge.*

Jolivet (E.). — La lecture expliquée au brevet élémentaire, in-16, 5 fr. *Hachette.*

La Boissière (de), M. **Bury** et M. **Hervier**. — Les auteurs français du programme (XVIIIe et XIXe siècles), in-8o, cart., 12 fr. *Delagrave.*

Lanusse (M.) et H. **Yvon**. — Cours complet de grammaire française. Classes de grammaire et classes supérieures, in-8o, cart., 4 fr. *Belin.*

Lebel (J.). — Lavis de relief, 17 pl. in-8o, 12 fr. *Vuibert.*

Lemoine (A.). — L'arithmétique au certificat d'études, in-16, 3 fr. *Hachette.*

Lemoine (J.). — Précis de physique. T. I. Optique, in-8o, 15 fr. T. II. Mesures, chaleur, in-8o, 18 fr. T. III. Magnétisme et électricité, in-8o, 18 fr. *Vuibert.*

Maquet (Ch.) et M. **Roger**. — Petite grammaire latine, in-16, cart., 2 fr. 80. *Hachette.*

Mironneau et **Poitrinal**. — La grammaire par les textes et par l'usage. Cours préparatoire, in-8o, cart., 3 fr. Cours moyen, in-8o, cart., 3 fr. 40. *Libr. Colin.*

Pécaut (Félix). — En marge de la pédagogie, in-8o, 5 fr. *Nathan.*

Péchard (E.). — Chimie élémentaire, in-8o, 12 fr. 50. *Masson.*

Petitot (A.). — L'enseignement des sciences physiques et naturelles à l'école primaire, in-16, cart., 3 fr. 60. *Gédalge.*

Peyre (M.). — Abrégé-manuel de géographie, in-18, cart., 2 fr. 25. *Belin.*

Piffault (A.). — Psychologie appliquée à l'éducation, in-18, 10 fr. *Libr. Colin.*

Privas (Xavier). — Les rondes des petits métiers, ill., in-8°, 8 fr. 50. *Nathan.*

Radouant (René). — Grammaire française, cart., 5 fr. *Hachette.*

Royer et **Court**. — Arithmétique. Cours supérieur, in-12, 5 fr. 50. *Libr. Colin.*

Sarthou (M.). — La littérature au brevet élémentaire, in-8°, 7 fr. 50. *Nathan.*

Saunier (L.). — Le problème d'arithmétique, in-18, 12 fr. *Libr. Colin.*

Simon (Pol). — La recherche des lieux géométriques en géométrie analytique, in-8°, 18 fr. *Libr. Colin.*

Tannenberg (W. de). — Calcul des erreurs relatives, in-8°, 2 fr. *Vuibert.*

Valmalette (M.). — La pratique du dessin industriel, in-8°, 3 fr. 50. *Vuibert.*

GÉOGRAPHIE

Voyages. — Ethnographie. — Cartes. — Guides. — Colonies.

Gaillard (Emile). — Les Alpes de Savoie. T. III. Les massifs entre la Savoie et le Dauphiné, guide, 13 ill., in-12 (x-218 p.), rel., 22 fr. *Dardel, à Chambéry.*

Michelin. — Le guide de France, ill., et cartes, in-16, 7 fr. *Michelin.*

Michelin. — Le guide du Maroc, ill., et cartes, 5 fr. *Michelin.*

Olivier (Dr Ad.). — Carolles, Granville, Avranches et leurs environs. Le Mont-St-Michel, guide, 60 fig., 1 carte, in-16, 6 fr. *Bosse.*

HISTOIRE

Biographies. — Autographes. — Archives. — Chevalerie. — Mémoires. — Correspondances.

Bassères (Gén.). — Le service de santé de la 3e armée pendant la Bataille de France 4 cartes et 4 graphiques, in-8° (280 p.), 10 fr. *Lavauzelle.*

Campana (Com. J.). — La campagne de France 1814 avec 1 phot. et 14 croquis, in-8° (190 p.), 12 fr. *Lavauzelle.*

Caussin (Cap.). — Vers Taza, préf. du Maréchal Lyautey, 41 phot., 20 cartes, in-8° (294 p.), 10 fr. *Fournier.*

Demolon (J.). — On vous demande à la commandature, in-16, 6 fr. *Libr. Plon.*

Hanotaux (Gabriel). — La bataille de la Marne, 2 vol., 18 croquis, 15 cartes, in-8°, 30 fr. *Libr. Plon.*

Historique du 12e bataillon de chasseurs, in-8° (376 p.), 10 fr. *Lavauzelle.*

Historique de la 15e légion de gendarmerie. Campagne 1914-1918, in-8° (86 p.), 2 fr. *Lavauzelle.*

Historique du 9e régiment territorial d'infanterie, in-8° (10 p.), 0 fr. 75. *Lavauzelle.*

Historique du 205e régiment d'infanterie (1914-1918), in-8° (24 p.), 1 fr. 25. *Lavauzelle.*

Historique du 209e régiment territorial d'infanterie, in-8° (8 p.), 0 fr. 75. *Lavauzelle.*

Opérations du 267e régiment d'infanterie pendant la période du 2 août 1914 à septembre 1917 (20 p.), in-8°, 1 fr. *Lavauzelle.*

Huart (Ch.). — Les saints des derviches tourneurs, T. II, in-8°, 30 fr. *Leroux.*

Joly (E.). — L'œillet de Séville, impressions d'Espagne, 7 pl., in-18, 6 fr. 75. *Berger-Levrault.*

Lafond (Georges). — La France en Amérique latine, in-16, 4 fr. *Libr. Plon.*

Lalo (Ch.). — Aristote, in-18, 2 fr. 50. *Mellottée.*

Malet (Albert). — Nouvelle histoire de France illustrée, des origines à 1919, 1000 ill., 11 pl., in-8° (550 p.), br., 60 fr.; rel., 85 fr. *Hachette.*

Malynski (Emmanuel). — Pour sauver l'Europe, in-16, 7 fr. *Cervantès.*

Marcellin (L.). — Politique et politiciens pendant la guerre, in-18, 10 fr. *Renaissance du livre.*

Massignon (Louis). — L'Arabie et le problème arabe, in-8°, 2 fr. 50. *Giard.*

Napoléon. — Maximes, publ. par K.-J. Frédériks, in-8, 18 fr. *Crès.*

Pelletier (Dsse Madeleine). — Mon voyage aventureux en Russie communiste, in-8°, 5 fr. *Giard.*

Romieu (J.). — Livre noir et livre jaune, in-8°, 2 fr. *Costes.*

Stilgebauer (Edward). — Une femme à Berlin, trad. de C. Francillon, in-16, 5 fr. *Crès.*

LITTÉRATURE

Romans. — Poésies. — Théâtre. — Critique littéraire. — Histoire littéraire.

Adam (Paul). — Lettres de Malaisie, ill., in-18, 27 fr. 50. *Crès.*

Annunzio (Gabriele d'). — L'intrus, trad. de G. Hérelle, in-8°, 20 fr. *Calmann-Lévy.*

Aufauvre (Louis). — La merveilleuse tendresse, roman, in-18, 6 fr. *Jouve.*

Balde (Jean). — La vigne et la maison, roman, in-16, 7 fr. *Libr. Plon.*

Balzac (H. de). — Le lys dans la vallée, in-18, 6 fr. *Flammarion.*

Barbey d'Aurévilly (J.). — Les diaboliques, 16 ill. in-16, 7 fr. *Crès.*

Beaumarchais. — Le Barbier de Séville, notes de René Vaubourdolle, in-16, 0 fr. 50. *Hachette.*

Benoit (Pierre). — L'oublié, roman, in-16, 3 fr. 75. *Michel.*

Blake (William). — Le mariage du ciel et de l'enfer, trad. par André Gide, in-18, 8 fr. *Aveline.*

Boucher (Jean). — L'ironie sentimentale, roman, in-8°, 1 fr. 20. *Renaissance du Livre.*

Bouron (Cap. N.). — Après les jours héroïques, poésies, in-16, 6 fr. *Berger-Levrault.*

Boylesve (René). — L'enfant à la balustrade, 5 pl., in-16, 55 fr. *Le Livre.*

Caquets (les) de l'accouchée, in-16, 20 fr. *Plicque.*

Chabas (Maurice). — Psaumes d'amour spirituel, préf. de Camille Flammarion, 19 ill., in-8°, 15 fr. *Revue contemporaine.*

Chérau (Gaston). — Champi-Tortu, in-16, 3 fr. *Libr. Plon.*

Chérau (Gaston). — Le remous, roman, in-18, 7 fr. *Flammarion.*

Cicéron. — L'orateur, trad. de Bornecque, in-8°, 11 fr. *Belles lettres.*

Clouston (Storer). — L'espion en noir, trad. de Maurice Rémon et Achille Laurent, in-16 (256 p.), 3 fr. 50. *Crès.*

Corneille. — Cinna, notes de René Vaubourdolle, in-16, 0 fr. 50. *Hachette.*

Cummins (Miss). — La rose du Liban, in-16, 3 fr. 50. *Hachette.*

Des Gachons (Jacques). — Mon amie, roman, in-18, 7 fr. *Flammarion.*

Dickens (Charles). — Le magasin d'antiquités, 2 vol., in-16, ch. vol., 3 fr. 50. *Hachette.*

Dumas (Alexandre). — La dame de Montsoreau, T. II, in-16, rel., 4 fr. 50. *Nelson.*

Duvernois (Henri). — Edgar, roman, in-8°, 0 fr. 95. *Flammarion.*

Farrère (Claude). — Les hommes nouveaux, roman, in-18, 7 fr. *Flammarion.*

Flaubert (Gustave). — Salambo, 2 vol., 17 pl., in-12, 150 fr. *Ferroud.*

Formont (Maxime). — Le péché de la morte, in-8°, 1 fr. 20. *Renaissance du Livre.*

Geffroy (Gustave). — La comédie bourgeoise, in-16, 6 fr. 75. *Fasquelle.*

Gérard de Nerval. — Aventures burlesques et fantasques, grav., in-8°, 33 fr. *La Banderole.*

Goldsmith. — Le vicaire de Wakefield, in-16, 3 fr. 50. *Hachette.*

Grappe (Georges). — Sous le feuillage classique, in-18, 4 fr. *Renaissance du livre.*

Gréville (H.). — Jolie propriété à vendre, roman, in-16, 2 fr. 50. *Libr. Plon.*

Henriot (Emile). — Courrier littéraire, in-18, 4 fr. *Renaissance du livre.*

Henry (Fernand). — L'essence de Lucrèce, poème, in-12 (XIV-78 p.), 6 fr. *Bosse.*

Hermant (Abel). — La dame de la guerre, in-18, 5 fr. *Fayard.*

Histoire (l') de Merlin l'enchanteur. Les enfances de Lancelot, rédigés par Jacques Boulenger, préf. de Joseph Bédier, in-16, 7 fr. *Libr. Plon.*

Jaloux (Edmond). — L'ennemi des femmes, in-16, 9 fr. *Bloch.*

Jean (Albert). — Rapaces et nocturnes, in-18, 6 fr. *Renaissance du livre.*

Lacordaire. — Pages choisies, introd. de J. Calvet, in-18, 7 fr. 50. *Fayard.*

Legouy. — Geffroy Chancer, in-16, 4 fr. *Renaissance du livre.*

Lieutaud (Albert). — L'évangile de Judas, roman, in-16, 3 fr. 50. *Libr. des Romans choisis.*

Lorrain (Jean). — Monsieur de Phocas-Astarté, grav., in-8°, 55 fr. *Mornay.*

Loti (Pierre). — Le roman d'un enfant, in-8°, 20 fr. *Camann-Lévy.*

Louys (Pierre). — La femme et le pantin, 30 grav., in-8°, 40 fr. *Plicque.*

Manzoni. — Les fiancés, in-16, 3 fr. 50. *Hachette.*

Margueritte (Paul). — Tous quatre, ill., in-8°, 2 fr. *Fayard.*

Marivaux. — Le jeu de l'amour et du hasard, notes de René Vaubourdolle, in-16, 0 fr. 50. *Hachette.*

Marmouset. — Au lion tranquille, roman, in-16, 5 fr. *Sant'andréa.*

Maupassant (Guy de). — Les sœurs Rondoli, in-8°, 0 fr. 95. *Flammarion.*

Maurevert (Georges). — La plus belle fille du monde, in-18, 7 fr. *Flammarion.*

Miomandre (Francis de). — Les mirages de l'argent, ill., in-8°, 2 fr. *Lafitte.*

Musset (A. de). — Il ne faut jurer de rien, notes de René Vaubourdelle, in-16, 0 fr. 50. *Haehette.*

Nesmy (Jean). — Le roman de la forêt, in-16, 3 fr. *Libr. Plon.*

Œuvres (les) libres. N° 16. — Vieilles filles, par Maurice Level. — Les deux amants, par Pierre Wolff. — Les plaisirs de la vanité, par Jean Bouchor. — Paris en huit jours, par Charles Torquet. — Le jeu de l'amour et de la danse, par Francis de Miomandre. — Minuit, chrétiens, par Alfred Machard, in-18, 5 fr. *Fayard.*

Omessa (Charles et Henri). — Anaïtis, fille de Carthage, roman, in-18, 6 fr. *Renaissance du livre.*

Poizat (Alfred). — Circé, pièce en trois actes, in-8°, 6 fr. *Libr. Plon.*

Riboit (Jean). — Journal d'un employé de banque, roman, in-18, 5 fr. *Dubois et Bauer.*

Rotrou. — Venceslas, notes de René Vaubourdolle, in-16, 0 fr. 50. *Hachette.*

Saint-Gouric (Yvon de) et Francois Berthel. — Heures diverses, impressions littéraires, in-18, 5 fr *Revue contemporaine.*

Sarment (Jean). — Le cœur d'enfance, poèmes, in-18, 8 fr. 50 *Sant'Andréa.*

Séché (Alphonse). — Paroles pour notre bonheur, in-8°, 6 fr. 50. *Fayard.*

Stendhal. — La Chartreuse de Parme, préf. de Ad. Van Bever, 1 portr., 2 vol., in-16, 13 fr. *Crès.*

Shakespeare. — Antoine et Cléopâtre, trad. par André Gide, ill., in-8°, 200 fr. *Vogel.*

Tagore (Rabindranath). — Amal et la lettre du roi, trad. par André Gide, grav., in-8°, 60 fr. *Vogel.*

Tchékhov (Antone). — Théâtre. T. I. L'oncle Vania. La cerisaie. Une demande en mariage, trad. de Denis Roche, in-16, 7 fr. *Libr. Plon.*

Tinan (Jean de). — Aimienne ou le détournement de mineure, 50 ill., in-8° (366 p.), 66 fr. *Kra.*

Tolstoï (Léon). — Souvenirs, in-16, 3 fr. 50. *Hachette.*

Voltaire. — Zaïre, notes de René Vaubourdolle, in-16, 0 fr. 50. *Hachette.*

White (Steward Edward). — Terres de silence, trad. de J.-G. Delamain, grav., in-8°, 66 fr. *Mornay.*

PHILOSOPHIE. — RELIGIONS.

Théologie. — Histoire des religions. — Sectes. — Mysticisme. — Morale.

Azbel. — Derniers entretiens sur la conduite humaine (1914-1921). La faillite de l'esprit humain et l'esprit nouveau dans la renaissance nécessaire, trad. par Athénius, notes par Emile Chizat, in-16, 5 fr. *Hugues-Robert.*

Duballet (Chan.). — La famille, l'Eglise, l'Etat dans l'éducation, in-8° (538 p.), 6 fr. *Bonne Presse.*

Du Boisrouvray (Dom. B.). — Monseigneur Gay, sa vie, ses œuvres, 2 vol., in-8°, 35 fr. *Mame.*

Fillion (L.-Cl.). — L'étude de la bible, in-8° (368 p.), 9 fr. *Letouzey.*

Gastoué (Amédée). — Petit guide pratique de musique d'église, in-16 (64 p.), 0 fr. 80. *Bonne Presse.*

Gay (Mgr). — Panégyriques et discours, in-8°, 12 fr. *Mame.*

Janvier (le R. P.). — Le cardinal de Cabrières, in-16, 1 fr. *Revue des Jeunes.*

Jugie (Martin). — Joseph de Maistre et l'église gréco-russe, in-16 (XVIII-198 p.), 3 fr. *Bonne Presse.*

Mir (Don Miguel). — Histoire intérieure de la Compagnie de Jésus. Ire partie. Les principes, in-8° (580 p.), 12 fr. *Libr. moderne.*

Naville (Edouard). — La haute critique dans le Pentateuque, réponse au prof. Humbert, in-8°, 4 fr. *Attinger.*

Texier (Abbé). — La vie chrétienne d'après le cardinal Pie, in-12, 8 fr. *Mame.*

Texier (Abbé). — La vie d'union avec Jésus d'après Mgr Gay, in-12, 7 fr. 50. *Mame.*

Titchener (E.-B.). — Manuel de psychologie, trad. de H. Lesage, in-8° (XIV-572 p.), 35 fr. *Alcan.*

SCIENCES ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES

Economie politique. — Commerce. — Industrie. — Finances. — Assurances. — Diplomatie. — Politique. — Impôt.

Badulesco (V.-V.). — Le prélèvement sur le capital en Autriche, in-8°, 7 fr. 50. *Giard.*

Bosc (André). — Le nouveau régime des chemins de fer d'intérêt général, in-8°, 4 fr. *Giard.*

Cossa (Luigi). — Premiers éléments d'économie politique, in-18, 7 fr. *Giard.*

Giraud (E.). — Le système du décri légal ou de l'estampillage comme moyen de réduire l'inflation fiduciaire, in-8°, 1 fr. 50. *Giard.*

Grossmann (E.). — Les finances publiques de la Suisse de 1914 à 1920, in-8°, 3 fr. *Giard.*

Jèze (Gaston). — L'emprunt forcé, in-8°, 3 fr. 50. *Giard.*

Le Conte (R.). — La politique de l'Allemagne en matière d'émigration, in-8°, 3 fr. *Giard.*

Neyens (Alphonse). — Les impôts dans le Grand-Duché de Luxembourg, in-8°, 2 fr. 50, *Giard.*

Seligman (Edwin R. A.). — Les finances publiques des Etats-Unis, in-8°, 2 fr. 50. *Giard.*

Totomiantz (V. Th.). — Histoire des doctrines économiques et sociales, préf. de Ch. Rist, in-8°, 10 fr. *Giard.*

Wellhoff (Edmond). — L'emprunt forcé hollandais de 1920, in-8°, 2 fr. 50. *Giard.*

SCIENCES MÉDICALES

Médecine. — Médecine légale. — Chirurgie. — Pharmacie. — Art vétérinaire. — Art dentaire. — Hygiène. — Orthopédie.

Carton (Dr Paul). — Le décalogue de la santé, in-18, 2 fr. *Maloine.*

Carton (Dr Paul). — Les lois de la vie saine, in-18, 10 fr. *Maloine.*

Conos. — L'encéphalite léthargique, in-8°, 10 fr. *Maloine.*

Dubosc et Trabut. — Le camphre et sa synthèse, 3 pl., in-8°, 6 fr. *Maloine.*

Fabre (Em.). — Médica-sténo, in-8°, 10 fr. *Maloine.*

Frumusan (Dr J.). — La cure de l'obésité, in-8°, 8 fr. *Cabaut.*

Privat (J.). — L'orthopédie en clientèle, 595 fig., in-8°, 25 fr. *Maloine.*

Roussel. — La tuberculose conjugale, in-8°, 10 fr. *Maloine.*

Rouvier (Jules M.). — Traité pratique d'obstétrique normale et de puériculture pré- et post-natale, in-8° (832 p.), 50 fr. *Carbonel, à Alger.*

Stéphani. — Essai sur l'origine des cancers et des tumeurs, in-8°, 10 fr. *Maloine.*

Veil (P.). — Le complexe ventriculaire électrique à l'état normal et à l'état pathologique, préf. du Dr Gallavardin, 109 fig., in-8°, 25 fr. *Maloine.*

Vernes. — Les étapes de la syphilimétrie de 1909 à 1922, in-8°, 5 fr. *Maloine.*

SCIENCES MILITAIRES

Armée. — Marine. — Art militaire. — Tactique. — Stratégie. — Justice militaire. — Règlements et Instructions.

Annuaire du corps du contrôle de l'Administration de l'armée, arrêté au 1er août 1922, in-4° (10 p.), 2 fr. *Lavauzelle.*

Annuaire des officiers d'infanterie pour 1921-1922, in-8° (952 p.), br., 15 fr. ; rel., 17 fr. *Lavauzelle.*

Annuaire spécial du service du recrutement pour 1922, annuaire arrêté au 1er janvier 1922, in-8° (72 p.), 4 fr. *Lavauzelle.*

Bouloumié (Dr P.). — Leçons de guerre, la santé et la guerre, cadre actif et de complément, secours auxiliaires, in-8° (220 p.), 7 fr. 50. *Lavauzelle.*

Cochin de Cléry. — L'emploi réservé aux mutilés et réformés, aux officiers à titre temporaire, aux engagés et rengagés, aux veuves et orphelins de guerre, aux officiers retraités, aux victimes civiles de la guerre, in-8° (100 p.), 2 fr. 50. *Lavauzelle.*

Emplacement des troupes de l'armée française avec indication des chefs de corps, suivi du répertoire alphabétique des garnisons de France, d'Algérie et de Tunisie, in-8° (84 p.), 2 fr. *Lavauzelle.*

Goutay (Lieut.). — Manuel pratique du char Renault, ill., in-16 (144 p.), 5 fr. *Fournier.*

Instruction du 20 novembre 1921, relative aux marchés du département de la guerre, in-8° (174 p.), 3 fr. *Lavauzelle.*

Instruction provisoire sur l'emploi des chars de combat comme engins d'Infanterie, in-12 (28 p.), 1 fr. *Lavauzelle.*

Instruction provisoire sur l'organisation des communications et des transports militaires en temps de guerre, in-12 (72 p.), 1 fr. 50. *Lavauzelle.*

Larrieu (Col.). — Service spécial de la gendarmerie, ses origines, son évolution, ses principes essentiels, in-8° (238 p.), 6 fr. *Lavauzelle.*

Manuel du gradé de l'artillerie, in-12 (968 p.), 6 fr. *Lavauzelle.*

Manuel du gradé de Spahis, in-12 (922 p.), 8 fr. *Lavauzelle.*

Manuel d'hippologie, in-12 (188 p.), 3 fr. *Lavauzelle.*

Règlement provisoire de la cavalerie. Tome premier, in-12 (196 p.), 2 fr. 50. *Lavauzelle.*

Sujets des compositions écrites pour les concours d'admission aux écoles de sous-officiers, élèves-officiers et à l'école d'administration militaire. Années 1920-1921, in-8° (62 p.), 2 fr. 50. *Lavauzelle.*

Tableau synoptique résumé des divers barèmes à appliquer aux infirmes et malades de la guerre 1914-1919, in-8° (148 p.), 3 fr. 75. *Lavauzelle.*

Visbecq et Jeandidier. — Guide provisoire pour le service de santé en temps de guerre, 5 croquis, in-16 (152 p.), cart., 4 fr. *Fournier*

SCIENCES NATURELLES

Botanique. — Géologie. — Zoologie. — Minéralogie. — Ornithologie. — Entomologie. — Anthropologie. — Paléontologie.

Costantin (J.). — Histoire naturelle illustrée. T. I. Les plantes, 1134 grav., 26 pl., in-4°, br., 50 fr. ; rel, 75 fr. *Larousse.*

SCIENCES OCCULTES

Magie. — Songes. — Spiritisme. — Astrologie. — Magnétisme. — Alchimie.

Circé (Marquise de). — Voici les cartes, ill., in-16, 3 fr. *Tallandier.*

Mirclair (Francis de). — Le démon spirite, in-8° (230 p.), 6 fr. 75. *Edit. Fulgor.*

SCIENCES PHYSIQUES

Physique. — Chimie. — Electricité. — Météorologie. — Magnétisme terrestre.

Graffigny (H. de). — Les électro-aimants et les bobines d'induction, 116 fig., in-16 (VIII-199 p.), 6 fr. *Desforges.*

Podevyn (P.-A.). — Traité de mécanique, 74 fig., in-16 (169 p.), 7 fr. 50. *Desforges.*

Rouch (J.). — Manuel d'océanographie physique, 93 fig., 2 pl., in-8°, 15 fr. *Masson.*

Sartory (A. et R.). — Vers le monde d'Einstein, in-18, 7 fr. 50. *Quillet.*

Sauger (Maurice), — Einstein ou Euclide, in-8°, 2 fr. 50. *Presses universitaires.*

Spencer (James Frédérick). — Les métaux des terres rares, trad. de J. Daniel, 17 fig., in-8° (x-280 p.), br., 36 fr.; rel , 39 fr. 50. *Dunod.*

SPORTS ET JEUX

Gymnastique. — Equitation. — Vélocipédie. — Chasse. — Pêche. — Tourisme. — Automobilisme. — Alpinisme.

Projet de règlement général d'éducation physique. Première partie, in-12 (64 p.), 2 fr. *Lavauzelle.*

Projet de règlement général d'éducation physique. Deuxième partie bis. Education physique secondaire (jeunes filles de 13 à 18 ans), in-12 (72 p.), 2 fr.. *Lavauzelle.*

Projet de règlement général d'éducation physique. Troisième partie, in-12 (288 p.), 3 fr. 50. *Lavauzelle.*

Projet de règlement général d'éducation physique. Quatrième partie, adaptations professionnelles, Titre I, in-12 (60 p.), 1 fr. 50. *Lavauzelle.*

Lefébure (Col.). — L'éducation physique en Suède, 110 grav,, in-8°, 15 fr. *Alcan.*

Villiod (Eugène). — Comment on nous vole. Comment on nous tue, in-8°, 3 fr. 50. *Tallandier.*

TECHNOLOGIE

Mécanique appliquée. — Constructions navales. — Arts et Métiers. — Arts industriels. — Photographie. — Construction. — Chemins de fer. — Mines. — Métallurgie. — Télégraphes. — Téléphones. — Electricité appliquée. — Aéronautique. — Aviation.

Hoehn (E.). — Essais de soudures autogène et électrique de pièces de chaudières, 30 fig., in-8° (78 p.), 4 fr. *Béranger.*

Indicateur (l') de l'industrie photographique. Annuaire pour 1922, in-8°, rel., 18 fr. *Montel.*

Jacquinot (O.) et F. **Galliot**. —Navigation intérieure. Canaux, 240 fig., in-8° (600 p.), br., 45 fr.; rel., 55 fr. *Baillière.*

Lefèvre (A.), **A. Rousset** et **J. de Thellesme**). — Pour l'ajusteur-mécanicien, recettes, 96 fig., in-16, 7 fr. *Dunod.*

Liegeart.(A.). — Manuel de cordonnerie, 246 grav., in-18 (298 p.), cart., 12 fr. *Baillière.*

Ligginston (Edwin W.). — Vade-mecum de l'inventeur, in-8° (VII-259 p.), 12 fr. *Desforges.*

Margival (F.). — Les cirages, recettes, in-16 (XIV-275 p.), 9 fr. *Desforges.*

Olivier (Et.). — Le dosage des petites quantités de fluor particulièrement dans les blendes et autres minerais, 6 fig., in-8° (27 p.), 4 fr. *Béranger.*

Pacoret (E.). — Appareils de levage, de manutention et de transports mécaniques industriels. T. I. Technique, 460 fig., in-8° (XII-800 p.), br., 65 fr.; rel., 69 fr. 50. T. II. Applications, 19 fig., in-8° (235 p.), br., 20 fr.; rel., 23 fr. 50. *Dunod.*

Petit (H.). — Les moteurs, 120 grav., in-16, 6 fr. *Hachette.*

Résal (Jean). — Cours de ponts métalliques. T. II., fasc. 3. Ponts en arcs et ponts suspendus, 16 fig., in-8° (136 p.), 12 fr. *Béranger.*

Ringuet (R.). — Tables de coefficients à l'usage des commerçants et industriels, in-8° (45 p.), 8 fr. *Béranger.*

Semaine (la) des transports, in-4° (152 p.), 15 fr. *Journée industrielle.*

Le Directeur-Gérant H. Le Soudier, Paris. — s. g. i. é rue de Rennes, 71.

duit du géorgien en grec l'*Histoire de Barlaam et Joasaph* et les livres de Théodore abū Qurra [1]. Il doit s'être mépris en ce qui concerne la traduction d'abū Qurra comme nous le montrerons ailleurs [2]. Mais sur la version de *Barlaam et Joasaph*, des témoins grecs parlent comme lui. Il suffira de citer l'intitulé de l'*Histoire édifiante* dans le codex VII. 26 de Saint-Marc à Venise (Nanianus 137) [3], contemporain du biographe de S. Euthyme et peut-être de S. Euthyme lui-même : *< Λόγος ψυχω> φελὴς ἐκ τῆς ἐνδοτέρας τῶν Αἰθιόπων χώρας πρὸς < τὴν> ἱερὰν πόλιν μετενεχθεὶς διὰ Ἰωάννου μοναχοῦ μονῆς τοῦ ἁγίου Σάββα < καὶ μεταβληθεὶς > ἀπὸ τῆς Ἰβήρων πρὸς τὴν ἑλλάδα γλῶσσαν ὑπὲρ Εὐθυμί<ου> ἀνδρὸς τιμίου καὶ εὐσεβοῦς τοῦ λεγομένου Ἴβηρος* [4]. Le manuscrit de la bibliothèque Nationale de Paris 1771 (XV[e] siècle) désigne encore plus clairement notre S. Euthyme :

... *παρὰ Εὐθημίου τοῦ ἁγιοτάτου μοναχοῦ τοῦ Ἥβυρος τοῦ καὶ γεγωνότος καθηγητοῦ τῆς μεγάλης λάβρας τοῦ ἁγίου Ἀθανασίου τοῦ ἁγίου ὤρους* [5].

Ces deux témoignages demandent à être examinés avec précaution ; on n'en peut dire autant des futilités par lesquelles un distingué orientaliste a cru s'en débarrasser [6].

Comme son parent et précurseur S. Euthyme, S. Georges l'Hagiorite, emmené tout jeune à Constantinople, où il passa douze ans, apprit le grec au milieu d'écoliers hellènes, qu'il ne tarda pas à distancer [7]. D'après une note qui

un disciple de S. Georges l'Hagiorite, le Géorgien Théophile devint métropolite de Tarse. *Vie de S. Georges l'Hagiorite*, § 5 ; ibid. p. 116.

[1] *Vie des SS. Jean et Euthyme* § 5, t. c., p. 15.

[2] Voir ci-dessus, p. 263.

[3] MINGARELLI, *Graeci codices manu scripti apud Nanios asservati* (Bononiae, 1784), p. 318 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXIV, p. 226. Les lacunes du texte ont été comblées par H. ZOTENBERG, *Notice sur le livre de Barlaam et Joasaph* (Paris, 1886), p. 7. Il paraît assez indiqué de les recoudre à l'aide du manuscrit de Paris mentionné ci-après.

[4] MINGARELLI : *Ἴβηρος*.

[5] *Catal. Gr. Paris.*, p. 285-86 ; cf. ZOTENBERG, l. c.

[6] Cf. ZOTENBERG, t. c., p. 7-9. Ces arguments ont été mis à néant par le baron Rosen, Записки Восточнаго Отдѣленія, t. II (1887), p. 170-74 ; et par M. Marr, ibid., t. III (1888), p. 223-60 ; t. XIII (1900), p. 89-102.

[7] Voir sa Vie, § 13 ; *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 87.

lui est attribuée par un manuscrit daté de l'an 1535, il aurait traduit du latin en grec le catalogue des LXX disciples par le faux Dorothée [1].

Nous ne chercherons pas à grossir l'importance de ces exemples. Jusqu'à nouvel ordre, ils sont en réalité ce qu'ils paraissent : de rares exceptions, perdues dans la masse énorme d'une littérature multiséculaire. Mais ces cas isolés jalonnent une route par où la philologie est certaine, si elle le veut, d'aboutir à de nouvelles découvertes. Le préjugé qui parque les écrivains dans leur langue natale et celle-ci dans les limites d'un territoire parfois conventionnel sinon fictif, ce préjugé est un thème à déclamations, où l'amour-propre national a plus de part que la science exacte du langage. Il suffit d'ouvrir les yeux pour le prendre en défaut. Des innombrables publicistes qui, par choix ou par nécessité, écrivent aujourd'hui dans une langue autre que leur langue maternelle, il en est peu, sans doute, chez qui rien ne trahisse leur origine étrangère ; et les puristes qui se piquent de la reconnaître ont beau jeu, surtout quand ils la connaissent déjà. Mais il est pareillement vain de soutenir que cette trace de pérégrinité ne disparaisse jamais, et qu'elle se laisse surprendre à coup sûr, même dans des ouvrages remontant à un passé lointain. Toutes les littératures modernes ont admis la grande naturalisation, et l'on a même pu voir, de nos jours, un Grec de naissance entrer à l'Académie Française. Au temps jadis, le monde lettré, en Orient surtout, a connu, il a dû connaître des rencontres encore plus déconcertantes [2]. La critique, parce qu'elle les ignore, ne doit pas se figurer qu'elles étaient impossibles.

P. P.

[1] Žordania, Описаніе, t. I (1903), p. 146.

[2] Le géographe arabe Iāqūt (1179-1229) était aussi un Grec natif d'Asie-Mineure et tombé jeune encore aux mains des musulmans. C. Brockelmann, *Gesch. der arabischen Litteratur*, t. I, p. 479-80.

P. 247 note 1 ; ajouter : Th. Hopfner, *Ueber die koptische sa'idischen Apophthegmata Patrum Aegyptiorum*, Akad. der Wissensch. zu Wien, Phil.-hist. Kl., Denkschriften, t. LXI, 2 (1918).

LES MARTYRS D'ÉGYPTE[1]

§ 3. *De quelques Passions en particulier.*

Le coup d'œil d'ensemble que nous venons de jeter sur l'hagiographie égyptienne rendra plus aisée l'appréciation de certaines Passions insuffisamment étudiées ou sur lesquelles l'accord ne semble pas s'être fait. A les mettre en parallèle avec les autres récits qui nous sont parvenus sur les martyrs égyptiens, on a le sentiment que les Passions des SS. Philéas et Philoromus, de S. Psoté, de S. Dioscore, sont, avec les lettres de Denys d'Alexandrie et l'Histoire d'Eusèbe, les témoignages les plus importants que nous ayons sur l'histoire des persécutions dans le pays d'Égypte. Cette impression se justifie-t-elle ? C'est ce que nous nous proposons de rechercher.

Avant de nous occuper des Actes des saints Philéas et Philoromus, il sera utile de passer en revue les textes historiques où nous voyons paraître les noms de ces martyrs.

Eusèbe, après avoir fait connaître Philoromus, un haut dignitaire dans l'administration romaine, et Philéas, évêque de Thmouis, qui s'était également distingué dans les fonctions publiques et dans la philosophie[2], donne quelques détails sur leur martyre : « Un grand nombre de leurs parents et amis, ainsi que les magistrats en charge et le juge, lui aussi, les exhortaient à prendre pitié d'eux-mêmes, à épargner leurs enfants et leurs femmes ; on ne put jamais les amener à préférer le bien de la vie aux lois établies par notre Sauveur concernant la confession

[1] Voir plus haut, p. 5.
[2] *Hist. eccl.*, VIII, 9, 7.

et le reniement ; une philosophie virile ou plutôt la pitié et l'amour de Dieu les fit résister à toutes les menaces et à toutes les injures du juge ; tous deux eurent la tête tranchée [1]. » Ce passage est suivi de l'extrait de la lettre que Philéas écrivit de sa prison à son Église sur les martyrs d'Alexandrie [2]. Dans un autre chapitre Philéas est cité avec Hesychius Pachymius et Théodore parmi les évêques victimes de la persécution [3].

Il est possible que la scène qui précéda le martyre ait été empruntée par Eusèbe à des Actes. Mais il ne le dit point, et dans aucun texte grec connu ne se retrouvent les phrases de l'historien. Il est vrai que l'épisode ne manque pas dans les Actes latins.

La traduction du passage dans Rufin s'écarte notablement du texte d'Eusèbe. Nous aurons à rechercher la source des développements que celui-ci a reçus.

La notice de S. Jérôme sur Philéas [4] est généralement regardée comme provenant tout entière d'Eusèbe, sauf les inexactitudes et les retouches dont le *de Viris* est rempli. C'est ainsi que Philéas est dit originaire de Thmouis, *de urbe Aegypti quae vocatur Thmuis*, ce qu'Eusèbe ne dit nulle part Je ne sais où l'on a pu trouver chez le même historien l'équivalent de la phrase suivante : *disputatione actorum habita adversus iudicem qui eum sacrificare cogebat.* Eusèbe parle bien des exhortations, des menaces et des injures du juge, nulle part d'une *disputatio.* Il n'est pas invraisemblable que S. Jérôme avait lu des Actes de Philéas. A sa place, chacun de nous en aurait donné des extraits. Cela n'était pas du goût de l'écrivain dont la manière de travailler ne rappelait que de très loin celle d'Eusèbe, son auteur favori.

Il reste à signaler un document des plus importants pour l'histoire de Philéas, c'est une seconde lettre qu'il écrivit de sa prison, conjointement avec ses collègues et compagnons Hésychius, Pachomius et Théodore, à Mélèce

[1] *Hist. eccl.*, VIII, 9, 8.
[2] *Hist. eccl.*, VIII, 10, 1-11.
[3] *Hist. eccl.*, VIII, 13, 7.
[4] *De viris illustribus*, 78.

de Lycopolis, pour lui faire des représentations sur sa conduite [1]. Une note contemporaine révèle que Mélèce ne daigna ni répondre ni rendre visite aux prisonniers [2].

Viennent ensuite les Actes grecs des saints Philéas et Philoromus [3] qui, de l'avis de tous les critiques, sont de basse époque et sans valeur aucune ; puis les Actes latins, qui n'ont pas été suffisamment étudiés.

Nous les diviserons en trois catégories.

1°) Les Actes connus sous le nom d'Actes proconsulaires, et qui débutent : *Imposito Philea super ambonem* [4].

2°) Les Actes composés exclusivement d'extraits de l'Histoire ecclésiastique de Rufin.

3° Les Actes qui sont une combinaison des Actes proconsulaires et d'extraits de Rufin.

Dans la seconde catégorie règne une certaine variété. Voici par exemple la *Passio sancti Fileae episcopi et martyris* du manuscrit de la bibliothèque Nationale de Paris 12613, fol. 222v-224. Elle n'est autre chose que la transcription des chapitres 9 et 10 du livre VIII d'Eusèbe, traduction de Rufin [5].

La *Passio Filee et Filoromi* dans le manuscrit de Maihingen H. B. 1. 2. 4° 16, fol. 27v-31v [6] est beaucoup moins simple, mais puisée à la même source. Nous en donnons l'analyse détaillée.

a) Courte introduction qui s'inspire de Rufin, VIII, 2, 4 :

Igitur cum romanum imperium Diocletianus gubernaret nono X anno imperii sui, tam immanissima contra christianos exorta est persecutio ut infra unius mensis spatium decem et septem christianorum milia pro christiana religione gladio necarentur. Quorum patientiae et magnanimitatis virtutem quamvis nullus digne proferat sermo, tamen pro mediocritate virium nostrarum quae possumus enarrabimus.

[1] *P. G.*, t. X, p. 1565-68.
[2] Ibid., p. 1567-68.
[3] *BHG.* 1533.
[4] *BHL.* 6799.
[5] *Cat. Lat. Paris.*, t. III, p. 167.
[6] Description du manuscrit dans *Münchener Museum*, t. I, p. 196-98.

b) Extrait de Rufin = VIII, 5 ; VIII, 6, 1, 2, 3, 4, 6 : *Etenim apud Nicomediam vir quidam de nobilibus*, jusqu'à *prosequitur* (Schwartz, p. 747, l. 7-751, l. 8).

c) Extrait de Rufin = VIII, 6, 7, 8, 9, 10 ; VIII, 7, 1 : *cum haec apud Nicomediam gererentur* (p. 751, l. 25) jusqu'à *memorare sufficimus* (p. 753, l. 13).

d) Extrait de Rufin = VIII, 7, 2 : *exquirebantur* (p. 753, l. 19) jusqu'à *harenae loco* (p. 753, l. 26).

e) Extrait de Rufin = VIII, 7, 3, 4 : *tum vero stupor* jusqu'à *mitescit exemplis* (p. 755, l. 5-13).

f) Extrait de Rufin = VIII, 8; VIII, 9, 1-5 : *Haec apud Tyrum* jusqu'à *laudibus exhalarent* (p. 755, l. 27-759, l.3).

g) Extrait de Rufin VIII, 10, 11 ; VIII, 11, 1, 2 ; VIII, 12, 1, 2, 5, 6, 7 : *iam vero illud quod apud Frigiam* (p. 765, l. 8) jusqu'à *secreta membrorum* (p. 769, l. 31).

h) Extrait de Rufin = VIII, 12, 11 ; VIII, 13, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 : *sed sicut omnes per singulos* (p. 771, l. 17) jusqu'à *pertulere martyria* (p. 775, l. 1).

i) Extrait de Rufin = VIII, 10, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11 : *scribens igitur ad Thmuitas* (p. 759, l. 36) jusqu'à *caelestium coronarum* (p. 765, l. 7).

k) Extrait de Rufin = VIII, 9 6, 7, 8 : *o vere mirabilis* jusqu'à *capite plecti iubet* (p. 759, l. 3-32)

l) Le rédacteur ajoute : *decollatus est autem beatissimus martyr Fileas cum Filoromo Romanorum militum duce II non. febru. regnante domino nostro Iesu Christo qui vivit et regnat Deus.*

Il va de soi qu'aucune des formes analogues de la Passion ne mérite l'attention.

Comme spécimen des textes composites appartenant à la troisième classe, nous citerons la compilation anonyme publiée dans les *Acta Sanctorum*, et que, sur un problématique indice, on a placée sous le patronage d'un contemporain nommé Grégoire [1]. On va voir que le travail

[1] Rappelons le texte, emprunté aux premières éditions de Rufin et qui manque dans les plus récentes : *Huius Phileae martyris Passionem apud Gregorium historiis egregie conscriptam recognovi, atque mirabiliter eum apud impios de divina religione nimium disputasse, ut et necem Socratis philosophi quam apud Athenas pro veritate tulerit in testimonium illis protulisset.* Voir *Act. SS.*, Febr. t. I.

du rédacteur se réduit de nouveau à bien peu de chose.

a) Une phrase d'introduction : *Gloriosissimi martyris Philae scripturi passionem*, jusqu'à *reservaverit Dominus.*

b) Extrait de Rufin = VIII, 1, 1-5 : *Etenim ante nostri temporis persecutionem* jusqu'à *instar urbium videretur.*

c) Extrait de Rufin = VIII, 9, 6, 7 : *Hanc sane coronam pretiosior omnium lapis* jusqu'à *qui praecesserant anteiret.*

d) Extrait de Rufin = VIII, 10. La phrase d'introduction est un peu arrangée : *Ad quod astruendum, licet digressionem facere videamur, non videtur absurdum si aliqua ex opusculis eius* etc. L'extrait, comprenant la lettre de Philéas, est littéral à partir du n. 2 jusqu'à la fin du chapitre : *caelestium coronarum.*

e) Transition : *sed iam tempus est ut ad eius apertam cum iudice congressionem veniamus.*

f) Actes proconsulaires : *Imposito igitur Philea...*

L'éditeur, le P. Henschenius, s'est servi d'un manuscrit de Nicolas Belfort, chanoine régulier de Saint-Jean-des-Vignes à Soissons, d'un manuscrit de Saint-Maximin de Trèves et d'un manuscrit de Bödeken en Westphalie. Le manuscrit de Trèves ne contient que la dernière partie, soit les Actes proconsulaires [1] ; dans celui de Bödeken ces mêmes Actes sont simplement précédés d'une courte introduction : *Est civitas in Aegypto Thymius appellata* etc. Il faut se garder de croire que l'exemplaire de Soissons soit isolé. La Passion affecte exactement la même forme, sauf peut-être un peu de liberté dans les extraits de Rufin, dans un bon nombre d'autres manuscrits, tels que les numéros suivants de la bibliothèque Nationale de Paris : 3788, 5297, 5318, 5352, 16732, 17004, 18308 [2].

Ces constatations nous permettent d'abandonner éga-

p. 459, n. 2. Comment cette phrase s'est-elle introduite dans Rufin, ou comment en a-t-elle disparu ? Sur ce point comme sur beaucoup d'autres questions importantes, l'édition de Mommsen ne jette pas la moindre lumière. Mais s'il était vrai qu'une Passion de Philéas eût pour auteur un Grégoire, ce ne serait certes pas la compilation qui nous occupe.

[1] *Act. SS.*, t. c., p. 464, note *a*.

[2] *Catal. Lat. Paris.*, t. I, p. 281 ; t. II, pp. 11, 179, 301 ; t. III, pp. 340, 389, 440.

lement le long texte que nous venons d'analyser, pour concentrer notre attention sur les Actes proconsulaires.

Il n'en existe malheureusement rien qui ressemble à une édition critique. Des trois manuscrits utilisés par Henschenius, celui de Bödeken est détestable et son texte est bouleversé [1]. Ruinart a collationné sur l'édition des *Acta Sanctorum* un certain nombre d'exemplaires qui sont vaguement désignés [2], et dont il donne un choix de variantes. Le texte de Knopf est une réimpression de celui de Ruinart, avec une note sur une des altérations de la tradition [3], et une correction qu'il faut signaler tout de suite, parce qu'elle est grosse de conséquences. Philéas vient de citer l'Écriture : *Qui immolat diis eradicabitur nisi soli Deo.* Le juge répond : *immola ergo Deo soli* Il se contente de l'acte du sacrifice ; Philéas peut l'offrir au Dieu unique, mais Philéas répond que ce Dieu ne désire pas de pareils sacrifices. Knopf imprime : *immola ergo Deo Soli.* Cette invitation à sacrifier au dieu soleil ne cadre pas avec le contexte ; puis c'est un jeu de mots qui n'est possible qu'en latin [4]. Il faudrait conclure que les Actes de Philéas ont été primitivement écrits dans cette langue, ce qui est inadmissible.

A défaut d'un texte bien établi, il faudra se borner à quelques remarques sur l'état de la tradition de la *Passio Phileae et Philoromi.* On s'aperçoit aussitôt qu'elle est défectueuse en plusieurs points. La pièce est incomplète ; il y manque tout au moins la courte et indispensable introduction avec la date et deux mots concernant les personnages en présence. Dès la première ligne nous sommes jetés en plein dans l'interrogatoire : *imposito Philea super ambonem Culcianus praeses dixit illi : Potes iam sobrius effici.* Ce début accuse une autre lacune. La pré-

[1] Voir *Act. SS.*, t. c., p. 464, notes *a*, *d*.

[2] Manuscrits des Feuillants (sans doute le ms. lat. 18 308 de la bibliothèque Nationale), de Reims, des Célestins, plusieurs *Colbertini*.

[3] *Ausgewählte Märtyrerakten*, 2e Aufl. (Tübingen, 1913), p. 99.

[4] P. Allard, *La persécution de Dioclétien*, t. II, 3e édit., p. 106, a lu le texte comme M. Knopf. Il parle d'un jeu de mots intraduisible.

sente audience a été précédée d'une autre, de plusieurs autres peut-être auxquelles le juge fait allusion en disant : « Cette fois du moins vous serez raisonnable. »

Dans la première partie de l'interrogatoire [1] le juge s'intéresse à S. Paul : *Paulus non negavit Christum ?... Paulus non erat idiota ? Nonne Syrus erat ? nonne syriace disputabat ?* Et ces questions se placent sans effort dans le contexte. Le dialogue se poursuit et prend un tout autre cours. Mais au moment où Philéas vient de dire qu'il veut mourir pour Dieu et pour la vérité, Culcianus l'interrompt et lui dit : *Paulus deus erat ? Phileas respondit : Non. Culcianus dixit : Quis ergo erat ? Phileas respondit : Homo similis nobis, sed spiritus divinus erat in eo, et in spiritu virtutes et signa et prodigia faciebat* [2]. Si ces phrases appartiennent à l'original, il est probable qu'elles ne sont pas à leur place et qu'il faut les rapprocher du premier passage sur S. Paul. Elles sont peut-être une interpolation. La question : Paul est-il Dieu ? se retrouve dans les Actes de S. Dioscore [3], et dans plusieurs autres textes qui n'ont rien d'historique [4]. On ne se trompera pas beaucoup, en tout cas, en les faisant disparaître de l'endroit qu'elles occupent.

Mais là se présente une autre difficulté. Le martyr vient donc d'affirmer qu'il veut mourir *pro Deo et pro veritate*. Alors Culcianus reprend : « J'accorde ta grâce à ton frère,» *beneficium te dono fratri tuo ;* et Phileas de répondre : *et tu gratiam hanc perfectam mihi praesta : utere temeritate tua et quod tibi iussum est, fac* [5]. On comprendrait mieux la parole du juge s'il avait été question auparavant d'une intervention du frère de Philéas. Mais celui-ci ne paraît que lorsque la sentence est déjà pronon-

[1] *Act. SS.*, n. 5, 6, p. 464 A.

[2] *Act. SS.*, fin du n. 7, p. 464 C.

[3] *BHL.* 2203 e : *Culcianus dixit : Paulus deus fuit ? Dioscorus dixit : Non, sed habebat spiritum Dei et sanam mentem ac rationabilem* etc. *Anal. Boll.*, t. XXIV, p. 326.

[4] Passion de S. Macaire, *Actes*, p. 62 ; Passion de S. Victor, BOURIANT, p. 228 ; BUDGE, p. 291.

[5] *Act. SS.*, l. c., n. 8, p. 464 C.

cée : *frater Phileae qui erat unus ex advocatis*[1]. De plus, la réponse de Philéas est la répétition des phrases qu'il a prononcées plus haut lorsque le juge faisait valoir les égards qu'il avait eus pour lui[2]. Toute cette partie des Actes a subi des retouches profondes, occasionnées sans doute par le mauvais état de la copie dont tous nos manuscrits dérivent. Il est aussi aisé de le constater que difficile d'y remédier.

La Passion des SS. Philéas et Philoromus est presque toute entière en dialogue. Au refus de sacrifier se rattache une discussion sur le sacrifice. Philéas ayant parlé du salut du corps et de l'âme, Culcianus l'interroge sur la résurrection de la chair, puis sur S. Paul — plus haut il avait nommé Moïse — puis sur la nature de Dieu. Là interviennent une première fois les *advocati*, qui veulent empêcher le débat de se poursuivre. Nouvelles questions sur la divinité du Christ.

Puis Culcianus lui rappelle qu'il l'a traité avec ménagement. Le martyr, en le remerciant, le prie de mettre le comble à ses bontés en exécutant les ordres qu'il a reçus. Culcianus exprime le regret de sévir contre un homme si riche. Les avocats ont recours à un expédient pour sauver Philéas malgré lui. Ils affirment qu'il a déjà sacrifié *in phrontisterio*[3]. Le martyr proteste, sans se laisser émouvoir par la présence de sa femme. Nouvelle intervention des avocats : « Philéas demande un délai. » Mais Philéas n'en veut pas entendre parler. Avocats, officiers, parents du martyr le supplient d'avoir pitié de sa femme et de ses enfants.

A ce moment intervient Philoromus, et leur fait comprendre qu'ils ne gagneront rien. C'est une explosion de colère contre cet homme. On presse le juge de rendre contre lui la même sentence que contre Philéas. Tous deux sont condamnés.

[1] *Act. SS.*, t. c., n. 10, p. 464 E.

[2] *Act. SS.*, t. c., n. 7, p. 464 C.

[3] P. Allard, t. c., p. 111, traduit : « il a déjà sacrifié en particulier. » Tillemont, *Mémoires*, t. V, p. 489 : « Les avocats dirent au juge que le saint avait immolé dans l'Académie. »

Un dernier incident est soulevé par le frère de Philéas, qui était l'un des avocats. Il veut faire croire que le martyr a interjeté appel [1]. Philéas témoigne toute son indignation, et après quelques paroles adressées à la foule, il se livre au bourreau.

Quelle est la valeur de ce texte ? La plupart des érudits en font le plus grand cas. Tillemont le traduit en entier, contrairement à ses habitudes [2]. Pour Leblant, c'est une pièce irréprochable, évidemment tirée des registres du greffe païen [3]. « Actes dignes de foi en substance, » dit M. Harnack [4]. Mais M. C. Schmidt les rejette, sans même se croire obligé de donner ses raisons [5], et M. E. Schwartz n'hésite pas à dire qu'ils ne valent pas mieux que les Actes grecs, ce qui équivaut à les mettre au dernier rang. Lui du moins motive son jugement. Il condamne la pièce parce qu'elle contient des passages entiers de la traduction d'Eusèbe par Rufin, y compris un gros contre-sens. Là où Eusèbe mentionne la dignité de Philoromus, qui lui donnait droit à une escorte militaire, Rufin et les Actes écrivent : *quidam vir turmam agens militum Romanorum, Filoromus nomine.* Cela suffit, dit M. Schwartz, pour démontrer que ces Actes ne sont qu'une fiction littéraire [6].

Le verdict pourra paraître un peu sommaire si l'on songe que la partie commune à Rufin et à la Passion se réduit à seize lignes [7], et que dans une compilation il peut entrer des éléments de valeur diverse. Ce qui étonne surtout c'est que l'idée d'un emprunt fait par Rufin au texte des Actes n'ait pas effleuré l'esprit du critique. Or c'est là une solution parfaitement admissible, et le livre VIII d'Eusèbe n'est pas le seul où Rufin aurait introduit des additions empruntées à un texte hagiographique. Le

[1] Sur cet incident voir LEBLANT, *Les persécuteurs et les martyrs*, p. 227.

[2] *Mémoires*, t. c., p. 486-90.

[3] *Nuovo bullettino di archeologia cristiana*, t. II (1896), p. 27.

[4] *Die Chronologie*, t. II, 2, p. 70.

[5] *Texte und Untersuchungen*, t. XX, 4, p. 22.

[6] *Nachrichten von der königl. Gesellschaft zu Göttingen*, 1905, p. 176, note 2.

[7] Dans l'édition de MOMMSEN, p. 759, l. 17-33.

livre VII (28, 2) a été l'objet d'une interpolation assez importante, fournie par la version latine, que nous avons encore, d'une Vie de S. Grégoire le thaumaturge [1].

Nous avons fait remarquer que, dans le passage relatif à Philéas et Philoromus, Rufin ne s'attache pas à la rédaction d'Eusèbe. La sienne est notablement plus étendue et les deux ne concordent point dans le détail.

Trois hypothèses se présentent à l'esprit. Rufin avait sous les yeux un autre texte d'Eusèbe ; ou bien il a complété son modèle par des développements de son invention; ou bien il a puisé à une autre source écrite, qui ne serait autre que la Passion qui nous occupe.

D'une autre rédaction d'Eusèbe pour cette partie de l'Histoire ecclésiastique, il n'y a trace nulle part, et il serait trop commode de la postuler pour écarter une difficulté.

Si Rufin avait tiré de son imagination des développements du récit qu'il s'était donné mission de traduire, sa dépendance s'accuserait néanmoins par la fidélité à reproduire les grandes lignes de ce recit. Or la scène a chez lui un tout autre caractère. Dans Eusèbe les deux martyrs vont de pair dès le commencement. Tous deux ont femme et enfants ; ils ont de nombreux amis et des proches qui s'intéressent à leur sort. Les magistrats se joignent à ceux-ci pour supplier les martyrs d'avoir pitié de leur famille ; tous deux accueillent ces prières avec la même insensibilité ; après quoi on leur tranche la tête. Dans Rufin, il n'est question que des amis et de la famille de Philéas ; c'est à lui seul que s'adressent les supplications ; jusque-là Philoromus n'a point paru. Ce n'est qu'à la fin que l'on voit intervenir ce militaire, qui était, par hasard peut-être, présent à l'audience. En des termes qui sont l'équivalent d'une profession de christianisme, il représente à

[1] *BHL.* 3678. Dans l'édition de Rufin par MOMMSEN, p. 953-56, le fragment a été publié à part, mais l'éditeur n'en a pas reconnu la provenance. L'emprunt a été signalé par notre collègue le P. A. PONCELET, *La Vie latine de S. Grégoire le thaumaturge*, dans *Recherches de science religieuse*, t. I (1910), pp. 132-60, 567-69.

tous qu'il est inutile de continuer ces tentatives. Fureur des assistants et du magistrat, qui le condamne à la même peine que Philéas.

Ce n'est point là une amplification. C'est un emprunt à une source plus circonstanciée, que le hasard mettait dans les mains de Rufin. Il n'y a pris du reste que le passage correspondant au texte d'Eusèbe, et, comme il l'a fait pour la Vie de Grégoire le thaumaturge, il a transcrit littéralement. Ajoutons que dans les Actes l'épisode de Philoromus vient s'enchâsser avec le plus grand naturel, et qu'il n'y a nul indice ni dans le style ni dans la composition qui puisse faire songer à une pièce de rapport. Du temps de Rufin la Passion était complète ; la lacune que nous avons constatée au commencement n'existait point. Des audiences antérieures ou des entretiens avec le gouverneur étaient, sinon rapportés au long, du moins annoncés. C'est ce qui explique cette phrase : *frequenter ad praesidem ducebatur.*

Avant de quitter Eusèbe et son traducteur, disons encore que, malgré les différences constatées entre les deux récits, rien ne nous oblige à penser que le grec suppose une forme de la Passion de Philéas et Philoromus différente de celle que représente notre texte latin. La scène des supplications est reproduite exactement, mais rapportée aux deux martyrs. Dans ses rapides exposés, auxquels il donne un tour oratoire, Eusèbe est coutumier de ces généralisations qu'il n'entend pas faire prendre à la lettre. Un exemple. Dans son grand tableau de la persécution de Dioclétien, où il parcourt toutes les provinces, il en vient à parler des martyrs d'Antioche, parmi lesquels il cite « ceux qui mettaient leur main dans le feu plutôt que de toucher au sacrifice impie ; et ceux qui, pour fuir l'épreuve, avant de tomber aux mains des gens qui voulaient les prendre, se précipitaient du haut des maisons, estimant que mourir ainsi c'était soustraire quelque chose à la perversité des impies [1]. » Nous savons à quels incidents il fait allusion ; ce sont des faits isolés. Il n'y a pas eu plusieurs martyrs émules de Mucius Scé-

[1] EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VIII, 12, 2.

vola, il n'y a eu que S. Barlaam, de même qu'il n'y a eu que S[te] Pélagie pour se jeter du toit sur le pavé [1]. Il est donc assez probable que le texte grec, dont Rufin utilisait la traduction latine, a été lu par Eusèbe.

Toutes réserves faites quant aux détails qui ne sont pas garantis par une tradition assez ferme, et en considérant la pièce dans son ensemble, il paraît difficile de ne pas se ranger du côté de ceux qui l'ont appréciée favorablement. Rien ne la rapproche des compositions artificielles bien connues, ni les éléments, ni la disposition. On cherche en vain les lieux communs classiques ; il n'y a pas la moindre trace de merveilleux. Ce ne sont pas les types consacrés que nous voyons paraître : ce sont des individualités bien caractérisées, qui évoluent dans un milieu concret et une situation qui n'est point banale.

Philéas est un personnage influent et un esprit cultivé. Il répond aux questions du juge avec netteté et courtoisie ; mais tout ce qui touche à la foi le trouve inébranlable. Culcianus ne manque pas non plus de culture ; il n'est pas entièrement ignorant des choses du christianisme et il cherche, dans l'interrogatoire, à satisfaire sa curiosité. En même temps il ménage l'accusé, et veut à tout prix éviter la condamnation d'un homme distingué, assez riche pour nourrir toute une province, et qui, sans doute, en qualité d'évêque, pourvoyait aux besoins d'un grand nombre. Il est prêt à se contenter d'un acte extérieur, d'un sacrifice dont l'honneur ira au Dieu que Philéas adore.

Les amis et les parents de l'évêque cherchent à tirer parti de ces dispositions pour le délivrer. Nous les voyons intervenir directement et par des *advocati*. Ceux-ci soulèvent incidents sur incidents, et suggèrent des moyens dilatoires ou des expédients permettant au préfet de sauver les apparences. La parole franche de Philoromus, venant couper court à cette procédure artificieuse, provoque la colère de la défense et du juge lui-même, et précipite le dénouement. Une dernière tentative du frère de Philéas échoue devant l'énergique protestation du martyr. Dans tout cela la convention n'a aucune part ; la scène est vivante et originale.

[1] *BHG.* 221-223 ; *BHG.* 1477.

Une objection se présente à l'esprit. Culcianus s'intéresse, plus que ses collègues n'ont l'habitude de faire, aux doctrines et aux usages des chrétiens, et on l'entend poser des questions qui supposent des connaissances trop précises en la matière. Quel contraste avec le dédain et l'ignorance des autres juges, et avec leurs allurés expéditives.

La lenteur calculée de l'introduction ne doit point étonner ; elle répond fort bien aux circonstances. Culcianus ne cherche qu'à éloigner le moment où il faudra sévir. Et il n'est pas invraisemblable du tout qu'il ait appartenu à cette catégorie de magistrats, très hostiles aux chrétiens, cherchant des armes contre eux dans leurs doctrines mêmes. Tel fut Hiéroclès, son successeur dans la charge de préfet d'Égypte. Il écrivit deux livres de polémique : *Conposuit enim libellos duos, non contra christianos, ut humane ac benigne consulere putaretur : in quibus ita falsitatem scripturae sacrae arguere conatus est, tamquam sibi esset tota contraria* [1].

Dans ce milieu on était donc au courant des principaux articles de la foi chrétienne ; on connaissait les Écritures ; on professait même sur la Divinité des idées bien peu conciliables avec le polythéisme, et Lactance le fait remarquer à Hiéroclès : *prosecutus enim summi Dei laudes, quem regem, quem maximum, quem opificem rerum, quem fontem bonorum, quem parentem omnium, quem factorem altoremque viventium confessus es, ademisti Iovi tuo regnum* [2]. Si Culcianus adhérait à ces conceptions, il n'est pas très étonnant de lui entendre dire : *immola ergo Deo soli*, et ne point insister sur la pluralité des dieux. Il s'agissait pour lui d'obtenir l'accomplissement d'une formalité, et, dans son système, Philéas pouvait le satisfaire sans renier ses convictions.

Ce portrait de Culcianus n'est pas nécessairement en contradiction avec Eusèbe, pour qui ce magistrat est surtout fameux par les flots de sang chrétien versé sous son gouvernement : *μυρίοις τοῖς κατ' Αἴγυπτον ἐλλαμπρυνόμενος*

[1] Lactance, *Divin. instit.*, V, 2, 13.
[2] *Divin. instit.*, V, 3, 25,

αἵμασιν[1]. Si dans le procès de Philéas il montra une certaine modération, ce fut par intérêt et non par tempérament, et il est tout entier dans cette phrase cynique des Actes : « Si vous étiez pauvre, je ne vous épargnerais pas. Mais vous êtes assez riche pour nourrir presque toute la province. Je vous conseille donc de sacrifier[2].»

Nous avons vu que Culcianus fut remplacé au plus tard en 305. Le martyrologe hiéronymien inscrit Philéas et Philoromus au 4 février[3]. La date doit provenir de la Passion, qui se terminait sans doute par là, comme c'est ordinairement le cas. La dernière date possible pour la mort de Philéas est donc le 4 février 305, et l'on voit ce qu'il faut penser des calculs de Seeck, qui assure que « sans le moindre doute Philéas et ses compagnons sont morts après Pierre d'Alexandrie, ou, si l'on veut faire des concessions extrêmes, au plus tôt deux jours avant lui[4]. »

Pour apprécier à son exacte valeur la Passion des saints Philéas et Philoromus, il faut encore arriver à déterminer le genre auquel elle se rattache. Leblant, on s'en souvient, parlait de procès-verbal. Évidemment, dans sa forme actuelle elle n'est pas simplement cela, puisque le dialogue est complété et même entrecoupé par l'élément narratif qui ne trouve pas de place dans une relation protocolaire. Peut-on le dire au moins de la partie dialoguée ? Je ne vois pas qu'on puisse arriver sur ce point à une démonstration en quelque sens que ce soit. Un témoin oculaire peut avoir fort bien reconstitué de mémoire ou moyennant des notes prises à l'audience un interrogatoire, qui aura toutes les apparences d'une sténographie. Comme on ne distingue nulle part des coupures ou des sutures et que l'action est mêlée intimement au discours, il paraît plus naturel d'attribuer le tout à un rédacteur qui aurait assisté au jugement. Le texte des réponses doit s'en ressentir naturellement et un procès-verbal les rend avec plus de fidélité. La physionomie générale des personnages et de la scène peut y avoir gagné.

[1] Eusèbe, *Hist. eccl.*, XI, 3, 4.
[2] *Act. SS.*, t. c., n. 8, p. 464 C.
[3] Voir plus haut, p. 68.
[4] *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XVII, p. 67.

A qui veut s'en tenir à l'histoire des deux martyrs, la lecture de la Passion grecque [1] ne sera d'aucune utilité. Elle n'a guère de commun avec la précédente que les noms des saints, et est tout à fait conçue dans le genre épique. Ce qui montre avec quelle liberté les hagiographes traitaient leur matière, c'est que l'auteur de cette Passion a certainement lu Eusèbe. Il n'y a pas seulement pris les noms et qualités des héros, il lui emprunte des phrases. Comparez le passage : *οὐ μόνον γὰρ ταῖς πλευραῖς ἀλλὰ καὶ παρειαῖς καὶ γαστρὶ καὶ κνήμεσιν προστάξει τοῦ ἀσεβοῦς τοῖς ἀμυντηρίοις ἐκόλασαν* [2], avec l'extrait de la lettre de Philéas dans Eusèbe [3]. Néanmoins c'est à peine si on reconnaîtrait Philoromus, gouverneur de toute l'Égypte et de l'armée d'Alexandrie, aussi savant et aussi éloquent que Philéas lui-même. Au tribunal, le gouverneur et les deux martyrs tour à tour font assaut de rhétorique et d'érudition. Ils citent des vers d'Homère, en appellent à Hésiode, à Socrate, à Platon, à d'autres moins illustres. Les interrogatoires sont interrompus par des supplices variés, après lesquels les martyrs sont reconduits en prison et guéris de leurs blessures, quand ils n'ont pas été miraculeusement préservés. Parmi les lieux communs on notera l'offre faite à Philéas d'un sacerdoce : il sera *ἱερεὺς τοῦ μεγάλου Διός* [4].

Où cette Passion a-t-elle été écrite ? En Égypte, dira-t-on, puisque la date de la mort est exprimée à la manière du pays : *Μηνὶ παχὼν κγ' κατ' Αἰγυπτίους, κατὰ δὲ Ῥωμαίους πρὸ ὀκτὼ καλανδῶν ἰανουαρίων* [5]. Mais un Égyptien aurait-il écrit à propos de Thmouis : *ἡ μία τῶν Αἰγυπτίων χώρας πόλις καθέστηκεν*, et ceci, en parlant d'Alexandrie : *ἡ μία καὶ αὐτὴ καὶ πρώτη τῆς Αἰγυπτίων χώρας μητρόπολις καταγγέλλεται* [6]. Surtout se serait-il si grossièrement trompé dans sa concordance des mois ? Le 23 pachons au lieu de tomber le 25 décembre coïncide avec le 18 mai.

[1] *BHG.* 1533.
[2] Combefis, p. 158.
[3] *Hist. eccl.*, VIII, 10, 5.
[4] Combefis, p. 154.
[5] Combefis, p. 181.
[6] Combefis, pp. 149, 160.

Ces dates si éloignées de celle de l'hiéronymien sont un peu embarrassantes. Elles sont d'autant plus difficiles à expliquer qu'aucun contrôle n'est possible. La Passion grecque ne se trouve que dans un seul manuscrit (Paris, 513), et les synaxaires grecs ne connaissent pas le groupe Philéas et Philoromus.

Il y a peu d'années, c'est à peine si le nom de S. Psoté ou Psotius ou Absâdî, évêque de Psoi ou Ptolémaïs, actuellement Menchieh [1], nous était connu. Maintenant nous possédons à son sujet une série de textes qui ne laisserait rien à désirer, si la Passion grecque, source dernière de toute cette littérature, n'avait péri.

Nous ne parlerons pas des mentions de Psoté qui se rencontrent incidemment dans les Passions d'autres martyrs [2]. Ce qui résulte d'un examen rapide des notices de synaxaires, des fragments épars de plus longs récits, des Passions développées, c'est que l'histoire du martyr a subi divers remaniements et des retouches considérables ; en hagiographie pareil résultat n'est pas pour étonner. Indiquons rapidement les rapports des principaux textes.

Les synaxaires d'abord. Au 27 kihak, les manuscrits du synaxaire arabe fournissent deux rédactions de longueur inégale. La plus courte [3] ne donne lieu à aucune remarque importante. Elle résume un texte qui ne diffère pas essentiellement de la Passion latine, qui sera publiée plus loin.

Dans la plus longue [4], Psoté est rattaché au cycle de Dioclétien. Celui-ci, dans sa jeunesse, gardait les chèvres

[1] E. Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte*, t. I, p. 262-65.

[2] Ainsi dans la Passion de S. Claudius, *BHO*. 195, Esteves-Pereira, p. 205 (184) ; cf. O. von Lemm, *Kleine Koptische Studien*, LVI, dans *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, VIII série, t. XI, pp. 46, 54, 64, 73 ; dans la Passion d'Arrianus, cf. Amélineau, *Contes et romans de l'Égypte chrétienne*, t. II, p. 87 ; dans la Passion de S. Théodore l'Oriental, Budge, *Miscellaneous texts in the dialect of Upper Egypt*, p. 32, 37.

[3] Forget, p. 177 ; Basset, p. 531, au bas de la page.

[4] Forget, p. 359 ; Basset, p. 530-34.

chez les parents de Psoté, et s'appelait Agrippides. Il jouait de la flûte, ce qui faisait sauter les chèvres. Psoté lui prédit qu'il finirait mal. Agrippides fut emmené par les recruteurs de l'empereur Numérien, qui fut tué dans la guerre contre les Perses.

Une fille de l'empereur devint amoureuse de lui, l'épousa et le fit monter sur le trône. Il renonça à sa foi et se mit à persécuter les chrétiens. C'est alors qu'il se souvint de Psoté, qui était devenu évêque. La suite du récit nous ramène à la version précédente.

La notice du synaxaire éthiopien au 27 takhsas [1] est un résumé de la Passion éthiopienne dont il sera question plus loin.

Des Passions coptes développées il ne reste que des lambeaux trop peu considérables pour permettre une reconstruction. Ces textes fragmentaires ont été déchiffrés et classés par des spécialistes [2]. Ils appartiennent à des rédactions diverses. Celle du manuscrit du Vatican copte 140, dont il reste la valeur d'une de nos pages, est à peu près celle de la Passion latine. Dans celle du manuscrit de Paris copte 129.16, le texte a reçu des développements assez notables et contient des détails qui ne sont pas de simples embellissements.

Une publication récente nous a livré un texte copte complet, portant le titre suivant : « Catéchèse de notre saint père Apa Psote, le grand évêque de Psoï, qu'il prononça le premier jour de la semaine, lorsque Arrianus, gouverneur de la Thébaïde, envoya des émissaires pour lui couper la tête. Il supplia le veredarius impérial et les soldats du gouverneur de lui permettre de les instruire, et il passa toute la nuit à prêcher une homélie à son peuple [3]. » Suit l'homélie où le saint fait aux fidèles ses dernières recommandations, et leur signale les dangers et les occasions de péché qu'ils auront à éviter. Après le

[1] BUDGE, *Miscellaneous texts*, p. 1158-60.

[2] E. O. WINSTEDT, *Coptic Saints and Sinners*, II, dans *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, t. XXXIII (1910), pp. 195-202, 246-52, 283-88 ; K. DYROFF, dans *Münchener Museum*, t. I, p. 203-213.

[3] W. BUDGE, *Miscellaneous texts*, p. 147-55.

discours, on nous apprend, en quelques courtes phrases, que le saint célèbre les saints mystères, et bénit le peuple, qui s'en retourne en louant Dieu.

Visiblement ce morceau, qui doit être traduit du grec, n'est pas un extrait, mais le développement d'un épisode de la Passion de Psoté. Celle-ci lui met dans la bouche, dans les circonstances indiquées par le titre, quelques phrases, qui esquissent le thème. On s'en est emparé pour rédiger une instruction spirituelle dont la lecture pouvait être d'autant plus utile aux fidèles qu'elle s'autorisait du nom d'un célèbre martyr.

Le document, qui fait songer, moins le contenu, à la *Confessio Cypriani*, est certainement intéressant, mais il ne nous apprend rien sur l'histoire de Psoté.

Sur cette histoire il faut interroger la Passion proprement dite qui nous est parvenue en une double version, la version latine et la version éthiopienne. Nous examinerons en détail le récit latin, dont les premiers éditeurs MM. Wilhelm et Dyroff [1] affirment, qu'au point de vue de l'histoire, il est au-dessus de tout soupçon. Deux manuscrits nous l'ont transmis : le manuscrit latin de Munich 4554, du VIII-IXe siècle, et celui de Maihingen H. 8. I. 2, 4e. 16, du XIIe siècle [2].

Le texte, par endroits, est assez endommagé, et l'édition est loin d'être parfaite. Elle porte les traces d'une hâte excessive. Sans compter des distractions assez fortes qui troublent la suite des idées, celle-ci par exemple : *dicit ei sanctus*, au lieu de *dicit ei veredarius*, trop de passages, réclamant visiblement des corrections, sont reproduits d'après les manuscrits sans aucune retouche. Nous ne prétendons pas être à même de supprimer toutes les obscurités du texte, d'autant qu'on distingue souvent malaisément si le défaut est imputable à la tradition plutôt qu'au rédacteur.

Quelques exemples. *Tunc imperator scripsit epistulam Ariano continentem hunc modum* (n. 3). Suit le texte adressé non pas à Arrianus mais aux évêques Psoté et

[1] *Münchener Museum*, t. I, p. 185-92.
[2] Description détaillée dans *Münchener Museum*, t. c., p. 192-200.

Callinicus. Et il n'y a pas simplement erreur dans le nom des destinataires. La teneur de l'épître l'indique assez, et plus loin le messager dit à l'évêque : *Diocletianus imperator scripsit ad te.* On soupçonne qu'il y avait primitivement deux lettres, l'une au gouverneur, celle qui d'après le récit est communiquée aux notables de la ville (n. 4), l'autre aux évêques. Dans l'éthiopien il est fait mention de deux dépêches. Le gouverneur dénonce les évêques à l'empereur, l'empereur répond au gouverneur. D'une lettre aux évêques il n'est pas question.

En allant au supplice, Psoté est amené à expliquer à un jeune lecteur qui l'accompagne, pourquoi il a endossé ses plus beaux habits. Aussitôt après, le narrateur ajoute: *haec cum expoliasset beatissimus martyr, tacuit infans atque recessit* (n. 22). On le croit arrivé au lieu du supplice puisqu'il se dépouille. Mais non. *Ipse vero,* continue l'auteur, *cum ad locum felicis victimae pervenisset...* (n. 23). Il n'y a pas lieu de recourir à l'*ὕστερον πρότερον*, et il faut corriger la première phrase. Remplaçons *expoliasset* par *explicasset,* et les idées se suivent très naturellement [1].

Le juge fait jeter Psoté dans un cachot infect, où il l'abandonne sans nourriture pendant dix jours (n. 18). Comme ce long jeûne ne l'a pas réduit, *iussit eum in ipsa iterum cella recludi... et per dies quindecim relinqui. Cumque eum eduxisset, reclusit et tertio sex diebus, et cum implesset viginti et unum diem.... nihil prorsus cibi vel potus accipiens...* (n. 19).

En faisant le total des deux dernières étapes, on arrive en effet à 21 jours. Mais l'auteur semble bien vouloir compter les trois *(reclusit et tertio)*, ce qui ferait 31 jours. Trois solutions sont possibles : ou bien *quindecim* doit être changé en *quinque* ; ou bien *viginti et unum* en *triginta et unum* ; ou bien toutes les leçons peuvent être maintenues à condition de comprendre dans les quinze jours les dix premiers jours de la captivité. C'est l'hypothèse la plus probable. Au moment du supplice, le peuple veut faire prendre au martyr quelque nourriture,

[1] L'éditeur a préféré *expolisset* à *expoliasset.* Cette correction ne rétablit pas le sens.

à cause des vingt et un, non des trente et un jours qu'il est resté sans manger. On verra d'ailleurs plus loin que le total de 21 jours a une autre raison d'être. Nous avons affaire à un rédacteur maladroit.

Avant d'aller plus loin, jetons un coup d'œil sur la Passion éthiopienne. Dans les grands traits elle suit le même texte que le latin ; mais elle s'en distingue par quelques détails qu'il est important de relever. Nous avons vu qu'elle commence par un double message, celui du gouverneur Arrianus à Dioclétien et la réponse de celui-ci. L'un et l'autre ont pour objet les deux évêques Absâdî (Psoté) Alânîcos (Callinicus). Puis, comme dans le latin, c'est Psoté seul qui demeure en scène. Mais on est tout étonné lorsque Psoté comparaît devant Arrianus, d'entendre celui-ci s'adresser successivement aux deux évêques. A partir de ce moment, Callinicus disparaît définitivement. Nous n'insisterons pas sur certains développements dans les discours. La différence capitale entre les deux récits consiste dans la torture infligée au martyr. Dans le latin il est jeté dans un cachot : *in cella angusta*, remplie d'ordures et soumis au tourment de la faim. D'après l'éthiopien il est précipité dans une fournaise ardente, d'où on le voit sortir, comme il est sorti du cachot, sans que l'auteur parle d'aucune intervention miraculeuse.

Il n'y a au fond de ceci qu'une erreur de traduction, que je laisse à de plus doctes que moi le soin d'expliquer en détail [1]. Ce n'est pas la première fois que le mot *etona*, fournaise, remplace le mot qui signifie cellule, cellier ; en syriaque la différence des deux mots n'est que d'une lettre et la confusion d'*athona* avec *thona* est aisée. C'est ainsi que dans l'évangile arabe de l'Enfance on voit des enfants se cacher dans un four, là où le syriaque les fait entrer dans un cellier [2]. L'éthiopien n'a certainement pas été traduit directement sur le grec. L'erreur que nous venons de constater est une indication pour retrouver les intermédiaires. Le traducteur qui a le premier parlé de la fournaise a pu introduire le trait qui semblait appelé

[1] Je dois à mon collègue le P. Peeters l'explication que je donne ici.

[2] P. Peeters, *Évangiles apocryphes*, II, p. 48.

logiquement par cette leçon : le gouverneur veut que la fournaise soit d'abord rougie au feu, et, la seconde fois, que le feu soit plus fort que la première. Mais le maladroit n'a pas cru devoir retoucher en conséquence l'ordre d'enfermer l'évêque pour dix jours, sans nourriture, et ainsi du reste.

La Passion éthiopienne se termine aussi moins brusquement que le récit latin, et ajoute quelques détails sur les reliques du saint.

Abstraction faite des retouches qui sont certainement imputables au traducteur, on peut assurer que la version éthiopienne représente un état du texte grec un peu différent de celui que rend la Passion latine. Sur certains points elle donne l'impression de se rapprocher davantage de l'original ; sur d'autres, elle s'en éloigne. La multiplicité des recensions est un cas fréquent en hagiographie, et malheureusement ici, comme la plupart du temps, il manque trop d'intermédiaires pour qu'on puisse se flatter d'arriver à restituer l'original.

Il a évidemment existé une Passion où Callinicus jouait un rôle que l'on s'est efforcé de supprimer, mais qui a laissé des traces. Le début actuel, *Psotius et Callinicus magni episcopi apud Aegyptum erant*, la mention de l'un et de l'autre dans la correspondance administrative, l'indiquent assez. Dans la Passion éthiopienne, Callinicus reparaît un instant. Une autre rédaction, dont nous n'avons qu'un fragment, celle de la Passion copte du manuscrit de Paris 129.16, contenait d'autres mentions de cet évêque et il en ressort qu'il fut martyrisé avant son collègue. Ainsi, Arrianus y dit à Psoté : « Ne sois pas insensé ni rebelle comme Callinicus qui a désobéi et est mort misérablement. » Psoté répond : « La mort de Callinicus n'est pas une mort mais une vie éternelle [1]. » Fort probablement la Passion grecque primitive donnait des détails sur le jugement et le martyre de Callinicus. Le modèle dont s'est servi le traducteur latin et aussi celui qui reproduit l'éthiopien avait donc subi des remaniements assez profonds.

[1] Winstedt, *Proceedings*, t. c., p. 285.

La Passion latine contient des traits qui semblent trahir une main étrangère à l'Égypte. Un indigène n'eût pas simplement qualifié les deux évêques de *magni episcopi apud Aegyptum* (n. 1), et aurait indiqué leurs sièges. Arrianus aurait été introduit avec un titre moins vague que celui de *iudex loci* (n. 2), et le premier rédacteur n'a pu désigner la ville épiscopale de Psoté comme la *civitas in qua sanctus Psotius erat* (n. 4).

Voilà dans l'ensemble un texte arrangé par un auteur s'adressant à un public que les détails de cet ordre n'intéressent pas. Ce doit être le traducteur latin.

En laissant de côté les éléments dont la tradition est par trop incertaine, voici ce que nous apprend sur Psoté la Passion grecque représentée par les textes latin et éthiopien.

Comme son collègue dans l'épiscopat, Callinicus, Psoté faisait vaillamment son devoir d'évêque. Il fut dénoncé par une lettre d'Arrianus. Dioclétien veut qu'on le somme d'obéir aux édits. La lettre impériale est confiée à un veredarius. Celui-ci s'embarque sur le Nil pour la Thébaïde et arrive un samedi soir. Le lendemain, au sortir de l'office, la lettre est communiquée à Psoté. L'évêque demande un jour de répit. L'ayant obtenu, il convoque ses ouailles, les exhorte à la persévérance, et leur fait ses dernières recommandations, au milieu des larmes de l'assistance. Puis il revêt les ornements de fête et célèbre les saints mystères avec le peuple. Au sortir de l'église, il est appréhendé, conduit au bateau qui l'amènera auprès d'Arrianus, en compagnie du veredarius.

Le juge l'interroge et se prépare à le torturer. Mais le veredarius intervient et lui conteste ce droit.

Arrianus alors fait jeter le martyr dans un étroit cachot rempli de fumier ; il y sera privé de nourriture.

On le visite plusieurs fois ; chaque fois on le trouve inébranlable et le sceau du juge est apposé sur la prison. Après vingt et un jours Psoté en sort radieux. Le juge prétend qu'on lui a apporté à manger. Une discussion assez vive s'engage, interrompue par les cris du peuple. Là-dessus le juge ordonne de conduire l'évêque au supplice.

Psoté se revêt de ses plus beaux ornements et marche

à la mort accompagné d'un jeune lecteur, qui s'étonne de lui voir porter ces vêtements précieux qui seront la proie du bourreau. Le peuple lui offre quelque nourriture, qu'il refuse. Il obtient un léger répit pour faire sa prière. Mais le bourreau impatient ne lui permit pas de l'achever et lui trancha la tête.

L'impression que donne la lecture de cette pièce est favorable. Elle ne contient aucune extravagance ; il n'y a même pas d'invraisemblances choquantes et toute intervention miraculeuse fait défaut. Le récit se déroule de façon simple et naturelle, et les thèmes principaux ne sont point de ceux que l'on va chercher en dehors de la réalité. L'évêque, préoccupé du salut de son peuple et de son clergé, profite des bonnes dispositions d'un fonctionnaire pour le réunir une dernière fois avant de passer en jugement et reçoit d'eux les témoignages les plus touchants d'affection et de reconnaissance. Empêché d'appliquer à l'accusé des mesures arbitraires, le juge trouve moyen de le torturer atrocement sous les apparences de la légalité. Les paroles que l'on entend ne sont point des banalités rattachées vaille que vaille à l'action. Elles sont inspirées par les circonstances et peignent les caractères : « Je veux que vous sachiez que Psoté ne sacrifie pas. Par la grâce de Dieu Psoté est un sage ; il a appris dès sa jeunesse à servir Dieu, mais non à sacrifier ; Psoté honore le créateur de toutes choses, et non les créatures sans raison. » La calme fermeté de ce langage contraste avec le style bien connu des Passions artificielles, et l'ensemble de la construction ne les rappelle guère.

Lorsqu'on en arrive aux détails, bien des faiblesses deviennent apparentes. D'abord ces deux lettres d'Arrianus à Dioclétien, de Dioclétien aux évêques. Il est assez inutile d'en discuter la teneur invraisemblable, puisqu'il est assez établi que la lettre dans son texte prétendûment original est un des lieux communs obligés des Passions égyptiennes [1].

Le *veredarius* à qui Dioclétien confie sa mission est encore un personnage spécialement au service des hagio-

[1] Plus haut, p. 139.

graphes du pays [1]. Il n'est pas de leur invention, et cet employé du *cursus publicus* paraît plus d'une fois dans les anciens textes [2] et dans les récits hagiographiques [3]. C'était un messager, un intermédiaire. La réponse qu'il fait à l'évêque : *nosti enim me et ipse sub potestate maiorum agere* (n. 7), répond bien à son rôle de subalterne [4]. Ce qui ne lui convient guère, c'est le contrôle qu'il est censé exercer sur le préfet : *non tibi licet contra praeceptum imperatorum facere ei iniuriam. Domini enim mori eum iusserunt non cruciari* (n. 17). Cette protestation contre la torture n'est peut-être pas un trait original. Un des quarante martyrs de Sébaste la formule aussi contre Agricolaus : *οὐκ ἔλαβες ἐξουσίαν κολάζειν ἡμᾶς ἀλλ' ἐπερωτᾶν* [5].

Je n'insiste pas sur les voyages en bateau (n. 4, 13), bien qu'il n'y ait guère de Passion copte où l'on ne voie le martyr ou le juge s'embarquer pour remonter ou descendre le Nil. Ni sur les avantages promis à l'évêque en cas d'apostasie : *accipies potestatem magnam* (n. 3, 14), quoiqu'on se demande si dans la rédaction primitive le juge ne cherchait pas à éblouir l'accusé par la perspective d'un sacerdoce païen [6], lieu commun des plus avérés.

Le jeûne prolongé qu'on inflige à Psoté est suspect, moins à cause d'autres exemples de cette torture dans les Passions égyptiennes qu'à cause de la durée de 21 jours, consacrée par les hagiographes, sans doute en mémoire du jeûne de Daniel [7]. S. Macaire atteste que depuis 21 jours rien de

[1] Voir les Passions des saints Ari, Didyme, Apatil.

[2] Voir le commentaire de Godefroy au *Cod. Theodos.* VIII, 5, et Ducange, *Glossarium* i. v. vereda.

[3] Ainsi dans la Vie de S. Abercius, T. Nissen, *S. Abercii Vita* (Leipzig, 1912), pp. 38, 39, 41, 42 ; dans la Passion de S. Marcel, n. 13, *Act. SS.*, Ian. t. II, pp. 7, 8.

[4] Dans la Passion de S. Macrobe, Hyvernat, p. 245, il y a un trait identique. Le martyr demande à prier. Les soldats répondent : « Fais ce que tu voudras, notre père, mais dépêche-toi, car nous sommes des subalternes soumis à l'autorité. »

[5] *BHG.* 1201, n. 3.

[6] Dans le fragment de Paris, déjà cité : « Les dieux désirent avoir comme prêtres des hommes tels que vous. » Winstedt, *Proceedings*, t. c., p. 285.

[7] *Dan.* X, 2. 3.

ce monde n'est entré dans sa bouche [1]. De même le martyr anonyme dont un fragment de Passion a été retrouvé récemment parmi les papyrus d'Égypte : *καὶ ἰδοὺ σήμερον, ὡς ἴστε, εἴκοσι < α' ἡμέραι εἰσὶν..... μηδενὸ>ς γευσάμενος μήτε ἄρτον μήτε πόματος* [2].

Ainsi encore, avec une légère variante, S. Victor. Il n'avait ni mangé ni bu depuis 22 jours [3].

Cet épisode se complète ici comme ailleurs par les réflexions du juge, prétendant que le martyr a été nourri en cachette (n. 20). Et celui-ci de répondre : « Comment pouvez-vous dire cela, vous qui avez mis votre sceau sur la porte ? » Et l'apposition du sceau est un autre lieu commun [4].

L'hagiographe a même trouvé moyen d'introduire le cri classique de la foule païenne : *unus est verus Deus christianorum* (n. 21), cette fois mis dans la bouche des fidèles.

La scène finale offre quelque difficulté. Le juge prononce la sentence : *iussit eum educi foras et capite caedi.* Et aussitôt : *sanctus namque episcopus, audita sententia, educendus iam foras, vestivit se indumentis quibus diebus festis ad offerenda Deo sacrificia utebatur* (n. 22). Où cela se passait-il ? Dans la maison de l'évêque ? C'est peu probable. Au tribunal ? On le dirait ; mais le saint avait-il songé à emporter ses beaux habits ?

Au lieu de l'exécution, il demande à prier quelques in-

[1] HYVERNAT, *Actes*, p. 68.

[2] A. S. HUNT, *Catalogue of the Greek papyri in the John Rylands Library Manchester*, t. I (1911), p. 19. J'avais pensé d'abord — M. Hunt veut bien le rappeler — que le fragment, qui est de quatorze lignes, pourrait appartenir à une rédaction perdue de la Passion de S. Lucien. Maintenant je ne doute plus que ce ne soit la Passion d'un saint d'Égypte, et la restitution *εἴκοσι<α'>* me paraît certaine.

[3] *BHO.* 1242, BOURIANT, p. 195. La variante est sans importance. Dans la Passion copte de Psoté d'après le manuscrit déjà cité de Paris, le jeûne du saint a duré 20 jours. WINSTEDT, *Proceedings*, t. c., p. 288. La Passion de S. Victor récemment publiée par W. BUDGE, *Coptic Martyrdoms*, p. 284, mentionne un jeûne de 40 jours.

[4] Plus haut, p. 146. Passion de S. Macrobe, HYVERNAT, *Actes*, p. 219 ; S. Victor, BOURIANT, p. 195.

stants. Cela n'est pas invraisemblable. Mais il faut bien dire que les mauvais Actes n'omettent jamais ce trait que les meilleurs n'ont pas toujours.

Les hagiographes qui connaissent le nom du bourreau inspirent nécessairement quelque défiance. Le nôtre semble en avoir su un peu plus, et les paroles dures que Psoté adresse à Hermès font naître le soupçon que cet homme était peut-être un renégat.

Les discours tiennent une grande place dans cette Passion ; ils ont certainement une allure raisonnable, et ils ne se perdent pas en de stériles développements. L'usage des textes de l'Écriture tant dans l'allocution de Psoté à son peuple (n. 9) que dans ses réponses au juge (n. 16) laisse pourtant deviner la main du rédacteur.

Les aspects divers sous lesquels se présente la Passion de S. Psoté rendent assez malaisé un jugment d'ensemble sur le document. C'est une combinaison de parties excellentes, où rien ne décèle la libre fantaisie, et d'autres moins bonnes, nullement spontanées, qui tranchent sur les précédentes, d'un cachet si original. L'explication qui s'impose, c'est qu'une première rédaction, qui n'avait aucun des défauts que nous avons signalés, est tombée entre les mains de divers hagiographes, qui l'ont successivement retravaillée pour la mettre au goût du jour. Ces nouvelles recensions sont représentées par la version latine, la version éthiopienne et par les diverses versions coptes, que nous ne connaissons pas assez pour essayer d'établir entre elles un ordre de succession et de dépendance.

Nous n'entendons pas reprendre le savant commentaire dont l'éditeur de la Passion de S. Dioscore [1] a accompagné ce texte. Quelques remarques pourront aider à préciser l'idée que l'on peut se faire de cette pièce intéressante, qui nous est parvenue sous deux formes d'importance inégale, mais dont nous n'avons certainement pas la rédaction primitive.

Les deux manuscrits du British Museum qui ont fourni

[1] *BHL.* 2203 e. f.

en 1905, à Dom Quentin la *Passio Dioscori*, étaient alors les seuls témoins accessibles. Grâce à Mgr Tisserant qui l'a publiée dans les *Analecta*, la version syriaque du Vat. Syr. 160 a pu être étudiée et a contribué à dissiper quelques incertitudes. Le résultat le plus important de cette publication est de nous fixer sur l'antiquité de notre texte. Le manuscrit d'où il est tiré est en effet du commencement du VIe siècle au plus tard [1].

Dans un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, Fell 3, nous avons trouvé un nouvel exemplaire de la même Passion, et nous avons jugé utile d'en relever les variantes, que l'on trouvera plus loin. Le texte laisse à désirer par endroits ; mais quelques lacunes sont comblées, et certaines leçons douteuses confirmées. Dès la première ligne, une variante bizarre permet de trancher une question qui se pose à propos du saint de Cynopolis. Il y avait deux Cynopolis, *Ἄνω Κυνόπολις* et *Κάτω Κυνόπολις*. Ni les textes latins ni le syriaque ne permettaient de décider entre les deux localités, et la juste défiance qu'inspire le texte du martyrologe Hiéronymien avait empêché de remarquer que la leçon des manuscrits qui portent *Anacipoli* semble supposer la Cynopolis du haut. Notre manuscrit, au lieu de *Cinopoliton* porte : *ano quinoblitone,* c'est-à-dire, sans hésitation possible, *Ἄνω Κυνοπολιτῶν*.

On a fait fort bien remarquer que la physionomie de Culcianus se dégage très nettement des données du texte [2] ; et ce que nous avons dit à propos des Actes de Philéas n'y contredit point. Ici également le gouverneur s'intéresse aux choses de la religion et quoiqu'il ne semble pas avoir les mêmes raisons que dans le procès de Philéas, de multiplier les questions qui se rapportent assez indirectement à la cause, je ne voudrais pas qualifier l'interrogatoire de pure amplification du rédacteur. Ceci bien entendu, sans vouloir garantir les détails, comme celui-ci : *audivi quia valde prudens es in eruditione,* qui rappelle un peu trop le lieu commun.

Le thème initial de la pièce paraît, dans sa simplicité,

[1] *Anal. Boll.,* t. XXXIX, p. 333-44.
[2] *Anal. Boll.,* t. XXIV, p. 334.

au-dessus de tout soupçon d'invention fantaisiste. Un *curialis* de Cynopolis, dont le père appartenait à la cléricature, est envoyé par le curateur de la ville au préfet d'Alexandrie, sous l'inculpation de désobéissance aux édits. Lorsqu'on lit attentivement la Passion, on a l'impression que primitivement elle développait cette donnée dans un dialogue assez sobre, entremêlé de quelques traits inspirés par la curiosité religieuse de Culcianus, et bientôt suivi d'une condamnation capitale. Un remanieur est venu, qui n'a point trouvé digne du sujet ce récit sans prétention, et l'a arrangé en s'inspirant des modèles à la mode.

La caractéristique de la mode, c'est de présenter un martyr sur lequel les bourreaux s'acharnent en vain. Ici, comme dans tant d'autres Passions, l'interrogatoire est interrompu à plusieurs reprises par des ordres cruels : « Arrachez-lui les ongles ; brûlez-le avec des fers rouges ; suspendez-le et approchez de son corps des flambeaux allumés ; arrachez-lui la barbe lentement. » Tout cela s'exécute. Mais le martyr reste insensible : *Haec tormenta non sentio ; cum cauteriatus fuisset... et non sensisset ; invenerunt eum aspersum rore hiemali ; ignis enim nocere eum non potuit ; non sentio hoc ego.*

Cette insistance est encore soulignée par une apostrophe mise dans la bouche du martyr : *non meministi trium puerorum* etc., et en tout état de cause d'une extrême invraisemblance. Il y a dans tout cela une affectation qui ne permet point de recourir à l'explication de l'état extatique supprimant la douleur. Nous avons ici, en raccourci, la série des scènes qui se déroulent dans la plupart des Passions coptes.

Et il y a d'autres détails encore où se trahit l'école : l'inévitable lettre du magistrat au préfet ; la mise en évidence de personnages subalternes auxquels on n'a pas l'habitude de s'intéresser, un geôlier, un secrétaire, qu'ici on prend la peine de nommer par leurs noms : Orias, Iulianus. Et ce qui semble particulier aux hagiographes coptes, ce ne sont pas les titulaires de ces fonctions, mais les aides (*βοηθός*) que l'on voit comparaître : *adiutor custodiae, adiutor commentariensis.* Pour achever de désigner la source, le *βοηθὸς κομενταρίσιος* n'est autre que Julien

ou Jules ; c'est l'historiographe des martyrs qui, dans les Actes fabuleux, joue le rôle que l'on sait.

On a signalé, dans la Passion de S. Victor, des parallèles, où l'on a reconnu l'influence de la *Passio Dioscori* [1]. La Passion de S. Théodoret d'Antioche contient également un détail qui se retrouve dans cette pièce [2]. Je n'oserais y voir des emprunts directs aux Actes du martyr de Cynopolis. La plupart de ces traits ont été de bonne heure réduits à l'état de lieu commun, et nous sommes trop mal renseignés sur un genre où le plagiat a sévi de bonne heure, pour affirmer qu'ils ont été employés tout d'abord à propos de S. Dioscore.

Il est donc arrivé à la Passion de Dioscore ce que nous avons constaté dans celles de Psoté. Un récit contemporain de bonne allure a été remanié et orné de divers emprunts fournis par une hagiographie de qualité très inférieure, mais qui avait conquis la vogue au détriment de la saine littérature. La transformation des Actes de Psoté a été assez superficielle ; les Actes de Dioscore ont été modifiés plus radicalement. Mais ni l'un ni l'autre document n'a été dénaturé au point de ne plus laisser paraître la trame primitive et solide sur laquelle ont brodé des rédacteurs sans goût ou sans scrupules [3]. H. D.

[1] H. QUENTIN, dans *Anal. Boll.*, t. XXXIX, p. 335-36.

[2] P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Note agiografiche*, fasc. VI, p. 71.

[3] Il n'a été question dans ce chapitre que de Passions égyptiennes. Nous ne voulons pas omettre de signaler en passant un récit, issu d'un autre milieu, et offrant au moins un point de contact avec l'hagiographie égyptienne, nous voulons parler de la Passion des saints d'Édesse, Guria et Samona. On nous montre ceux-ci dans leur prison, s'encourageant à la pensée des nombreux martyrs de tous pays dont ils partagent les souffrances. Suit une énumération dans laquelle on relève : *Παῦλον ἐν Ἀλεξανδρείᾳ* (O. VON GEBHARDT, *Die Akten der Edessenischen Bekenner*, p. 6). Faut-il identifier Paul d'Alexandrie avec un des homonymes rencontrés plus haut ? C'est possible, mais aucun indice ne permet de se prononcer pour l'un d'eux de préférence aux autres. Une question préalable pourrait être posée. Que vaut le témoignage de l'hagiographe syrien ? Sa liste des martyrs n'a été l'objet d'aucune étude spéciale. De légères inexactitudes s'y découvrent. Mais dans son ensemble elle doit être autre chose qu'une énumération de fantaisie, et le narrateur a cherché dans sa mémoire les noms des martyrs qui, dans le pays, jouissaient d'une notoriété particulière.

APPENDICE

I

LA PASSION DE S. PAPHNUCE

Cette pièce est connue par la traduction latine de Lippomano, reproduite dans les Acta SS., *Sept. t. VI, p. 683-88, et par des paraphrases en grec moderne, que nous avons indiquées ailleurs,* BHG. *1419. Nous publions le texte grec, d'après le manuscrit unique de la Vaticane, grec 1660, écrit à Constantinople et daté de 916* (Catal. Gr. Vatic., *p. 153). M. Pio Franchi de' Cavalieri a eu l'obligeance de revoir une dernière fois notre copie sur le manuscrit ; qu'il veuille bien agréer nos meilleurs remerciements.*

Ainsi que nous l'avons fait remarquer (plus haut, p. 151), on a retrouvé parmi les papyrus d'Oxyrhynque un fragment de la Passion de S. Paphnuce, qui atteste la haute antiquité de cette pièce. Comme il arrive fréquemment, les deux exemplaires, identiques pour le fond, représentent deux rédactions distinctes. La pièce a sans doute été récrite à Constantinople par un lettré qui l'a améliorée au point de vue du style, et s'est permis quelques retouches à l'usage de ses lecteurs. Ce n'est pas en Égypte, par exemple, qu'on a pu écrire, en parlant du Nil : εἰς τὸν ποταμὸν τῆς Αἰγύπτου τὸν ἐπονομαζόμενον Νεῖλον.

Nos corrections ne portent que sur les erreurs évidentes. Les variantes orthographiques ne sont pas relevées.

f. 347. *Μαρτύριον τοῦ ἁγίου Παφνουτίου τοῦ ἀναχωρητοῦ καὶ τῶν σὺν αὐτῷ φμς' ἁγίων μαρτύρων.*

1. Ἐγένετο ἐπὶ τῆς βασιλείας Διοκλητιανοῦ Ἀριανός [1] τις ἡγεμών· καὶ ἀνῆλθεν κατὰ τὴν Αἴγυπτον ἀναζητῶν τοὺς χριστιανούς, ἵνα θύσωσιν, ἐπέστη δὲ τῇ Γεντυρίᾳ [2] πόλει· καὶ ἦν τις ἀναχωρητὴς ἐν τῇ ἐρήμῳ, τὴν προσηγορίαν ἔχων ἀββᾶς Παφνούτιος, ἄνθρωπος

1. — [1] *ita cod., et deinceps ; vulgo* Ἀρριανός. — [2] coptice *ΚΕΝΤΩΡΙ, ΤΕΝΤΩΡΙ, ΚΥΝΤΥΡΟΝ.* Cf. AMÉLINEAU, *Géographie de l'Égypte,* p. 140-42.

δίκαιος, ἐπίσημος ἐν ὅλῃ τῇ χώρᾳ, ὅστις ὑπεβλήθη Ἀριανῷ τῷ ἡγεμόνι [3], καὶ κατηγορεῖτο τὰ μέγιστα, ὡς αὐτοὺς ἀτιμάζων τοὺς θεοὺς καὶ ἀπαγορεύων τὸ πρόσταγμα τῶν βασιλέων. Ἀρια|νὸς δὲ ὁ f. 347v. *ἡγεμὼν πάνυ ἠγανάκτησεν κατ' αὐτοῦ καὶ συνέταξεν δυσὶν ἑκατοντάρχοις, ἵνα τὸν μακάριον Παφνούτιον δέσμιον πρὸ τῆς διαφαύσεως ἐνέγκωσιν· ὁ δὲ ἀββᾶς Παφνούτιος οὐ συνῄδει [4] οὐδὲν τούτων, ἀλλὰ διεπορεύετο ἐν τῷ ὄρει διανυκτερεύων κατὰ τὸ εἰωθὸς αὐτῷ· ἄγγελος δὲ Κυρίου ἐφάνη αὐτῷ λέγων· « Χαῖρε, Παφνούτιε, ἀθλητὰ τοῦ Χριστοῦ. » Ὁ δὲ Παφνούτιος λέγει αὐτῷ· « Χαίροις καὶ αὐτός, Κύριε. » Λέγει αὐτῷ ὁ ἄγγελος· « Παφνούτιε, ἀκολούθει μοι, ἵνα στεφανώσω τὸν οἶκον, ὃν ἀπὸ νηπιόθεν ᾠκοδόμησας· εἴσελθε εἰς τὸ κελλίον σου, καθόπλισον σεαυτὸν τῷ θώρακι τῆς δικαιοσύνης, καὶ ἔνδυσαι τοὺς ἐπενδύτας σου· ἐν οὐρανοῖς [5] ἀναφέρεις τὴν προσφοράν, διότι ἦλθον σήμερον καλέσαι σε εἰς τὸν νυμφῶνα τοῦ Κυρίου σου, ἵνα ἀπολαύσῃς [6] ἐν ἀμεριμνίᾳ τοῦ Θεοῦ σου· ἤδη γὰρ διαβέβλησαι Ἀριανῷ τῷ ἡγεμόνι· καὶ ἐπέταξεν διακοσίοις στρατιώταις, ὅπως πρὸ τῆς διαφαύσεως δέσμιόν σε ἀπενέγκωσιν εἰς τὸ βῆμα αὐτοῦ· ἀλλὰ θάρσει καὶ μὴ φοβοῦ· | ἐγὼ γάρ εἰμι ὁ ἄγγελος,* f. 348. *ὁ γενόμενος μετὰ τῶν πατέρων σου· καὶ νῦν μετὰ σοῦ εἰμι· ὁ δὲ Κύριος ἐνδυναμώσει σε καὶ παρασκευάσει Ἀριανὸν ἀσχημονῆσαι. »*

2. *Ὅτε οὖν ὁ ἄγγελος εἶπεν ταῦτα αὐτῷ, ὁ μακάριος Παφνούτιος εἰσελθὼν εἰς τὸ κελλίον αὐτοῦ ἐνεδύσατο αὐτοῦ τοὺς ἐπενδύτας καὶ λέντιον· καὶ ἐξῆλθεν εὐφραινόμενος, ὥσπερ δείπνου τις ὀρεγόμενος· ὁ δὲ ἄγγελος ἐπελάβετο τῆς χειρὸς αὐτοῦ, καὶ ἔμεινεν ὁμιλῶν αὐτῷ περὶ τῶν ἐν οὐρανοῖς μυστηρίων. Καὶ ὅτε ἔφθασαν εἰς τὸν ποταμὸν τῆς Αἰγύπτου, τὸν ἐπονομαζόμενον Νεῖλον, διηγήσατο αὐτῷ ὁ ἄγγελος τὰ μέλλοντα αὐτῷ συμβαίνειν· καὶ ἀσπασάμενος αὐτὸν ἀνῆλθεν εἰς τὸν οὐρανόν. Ἀριανὸς δὲ ὁ ἡγεμὼν ἐξῆλθεν ἀπὸ τοῦ ἰδίου πλοίου, καὶ ἐκάθισεν ἐν θρόνῳ παρὰ τῷ ὅρμῳ· ὅλον δὲ τὸ ἀρχοντικὸν ἑκάστης πόλεως προσεδόκα τιμᾶν αὐτόν· | ἐκαθέσθη* f. 348v. *δὲ οὐδεμίαν ἄλλην φροντίδα ποιούμενος εἰ μὴ [1] περὶ τοῦ μακαρίου Παφνουτίου· καὶ ἐκέλευσεν τοῖς διακοσίοις στρατιώταις ἐπ' αὐτὸν ἀπελθεῖν. Προφθάσας δὲ ὁ μακάριος Παφνούτιος ἔστη ἔμπροσθεν Ἀριανοῦ τοῦ ἡγεμόνος, κράζων παρρησίᾳ καὶ λέγων· « Χριστιανός εἰμι » καί· « ἐγώ εἰμι Παφνούτιος ὁ ζητούμενος· μὴ οὖν σκυλῇς [2] τοὺς στρατιώτας σου ἐπ' ἐμὲ ἐλθεῖν· σὺ μὲν ἔχεις τὰ στρατεύ-*

[3] corr. prius ἡγεμόνει V. — [4] συνείδη V. — [5] partim in ras. — [6] corr. prima manu ex ἀπολαύσεις.

2. — [1] corr. ex εἰμι. — [2] σκύλεις V.

ματά σου ἐπὶ τὸ συνάγειν τοὺς χριστιανοὺς εἰς τὸ ἐκχέειν αὐτῶν τὸ αἷμα· ἡμεῖς δὲ ἔχομεν τοὺς ἀγγέλους ἐπισυνάπτοντας ἡμᾶς εἰς τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ. »

3. Ἀριανὸς δὲ ὁ ἡγεμὼν ἐπιβλέψας εἰς αὐτὸν εἶπεν· « Σὺ εἶ Παφνούτιος ὁ ἀποστάτης καὶ ἄθεος, ὁ καταλύων τοὺς νόμους καὶ τοὺς δικαίους θεοὺς ἀτιμάζων ; » Ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος λέγει αὐτῷ· « Οὐκ εἰμὶ ἄθεος, ἀλλὰ λατρεύω Θεῷ ζῶντι ἐκ παιδόθεν· σὺ δὲ ὁ λέγων πολλοὺς θεοὺς ἔχ<ειν, ἀλ>ηθῶς[1] ἄθεος εἶ. » Ὅτε δὲ ἤκουσεν[2] (f. 349.) ὁ ἡγεμὼν | Ἀριανός, ἔβρυξεν τοὺς ὀδόντας αὐτοῦ λέγων· « Μὰ τοὺς ζῶντας θεοὺς Ἀπόλλωνά τε καὶ Ἄρτεμιν, κακίσταις σε τιμωρίαις ἀμύνομαι. » Καὶ εὐθέως ἐκέλευσεν σιδηρωθῆναι τὸν δίκαιον εἰς τὰς χεῖρας αὐτοῦ καὶ εἰς τοὺς πόδας καὶ συναριθμηθῆναι τοῖς δεσμίοις πᾶσιν ἐν μέσῳ[3] τῶν κλεπτῶν καὶ κακούργων γενόμενον. Ὁ μὲν οὖν ἡγεμὼν ἀπήει εἰς τὴν πόλιν· Παφνούτιος δὲ ὁ μακάριος κατ' ὀλίγον ἀπέστη διὰ τὰς συνεχούσας αὐτὸν πέδας· ἐκίνησεν δὲ ἑαυτὸν ὁ μακάριος Παφνούτιος λέγων ἐν ἑαυτῷ· « Παφνούτιε, Παφνούτιε, νόει τὸν κατειληφότα σε κλῆρον· μνήσθητι ὅτι ὁ Κύριος ἐν μέσῳ τῶν δύο ληστῶν ἐγένετο. »

4. Ὅτε οὖν ὁ ἡγεμὼν εἰσῆλθεν εἰς τὴν πόλιν, ἐκαθέσθη πρὸ τοῦ βήματος· καὶ παραχρῆμα τὴν ἀναζήτησιν τοῦ μακαρίου Παφνουτίου ἐποιεῖτο. Ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος, ἐλαυνόμενος ὑπὸ τῶν στρατιωτῶν τῆς ἀδικίας, ἀνέβη ἐπὶ τὴν ἀναβαθμίδα τοῦ βήματος καὶ (f. 349v.) ἐδόξαζεν τὸν Θεόν· | καὶ εὐθέως ὁ σίδηρος ἐλύθη ἐκ τῶν χειρῶν αὐτοῦ καὶ τῶν ποδῶν ὥσπερ ὕδωρ, καὶ ἔστη ἔμπροσθεν Ἀριανοῦ καὶ λέγει αὐτῷ ὁ ἡγεμών· « Παφνούτιε, τίς ἡ συνέχουσά σε μανία ; διὰ τί δὲ οὐ θυσιάζεις τοῖς δικαίοις θεοῖς, ἀλλὰ ἀποθανεῖν κακῶς προήρησαι ; » Λέγει αὐτῷ ὁ μακάριος Παφνούτιος· « Ὁ τῶν χριστιανῶν θάνατος οὐκ ἔστιν θάνατος, ἀλλὰ ζωὴ αἰώνιός ἐστιν· ὥστε οὖν οὐ θύω οὐδενὶ εἰ μὴ τῷ παντοκράτορι Θεῷ μου τῷ βασιλεῖ τῶν αἰώνων. » Ἀριανὸς δὲ ὁ ἡγεμὼν ἐκέλευσεν ἀχθῆναι κλιβάνους καὶ τοὺς σιδηροῦς καταπέλτας καὶ τήγανα ἐλαίου ζέοντα, καὶ περιστοιχίζεσθαι ἐν αὐτοῖς τὸν μακάριον Παφνούτιον, λέγων αὐτῷ· « Παφνούτιε, ἐὰν μὴ ὑπακούσης μου, βασανισθῆναι ἔχεις ἐν πᾶσι τούτοις. » Ὁ δὲ ἅγιος Παφνούτιος μειδιάσας εἶπεν· « Ἀριανέ, νομίζεις ὅτι εὐλαβοῦμαι τὰ βασανιστήριά σου καὶ ἀρνοῦμαι τὸν Θεόν μου ; μὴ (f. 350.) γένοιτο· τοῦτο δέ σοι λέγω ὅτι αἱ ἡμέτεραι | τῶν μοναχῶν πολιτεῖαι πολὺ πλέον ἔχουσι τῶν βασάνων· ἐν πολλαῖς γὰρ ἀσκήσεσι πεπειραμένοι ἐσμέν· καὶ ὁ Σωτὴρ ἡμῶν ἐνεδυνάμωσεν ἡμᾶς, ἕως οὗ

3. — [1] ἔχε(.....)ηθῶς V, — [2] ἤκουσαι V. — [3] ἐμμέσω V.

ἡττήσωμεν[1] τοὺς ἀποκρύφους πολέμους τοῦ Σατανᾶ, καὶ ἐνδυναμώσει πάλιν ἡμᾶς ἡττῆσαι τὸν οὐ δυνάμενον καθ' ἡμῶν σου διωγμόν.”

5. Ὁ δὲ Ἀριανὸς λέγει αὐτῷ· “Μακρολογεῖς, Παφνούτιε, καὶ τὸ δικαστήριόν μου οὐκ ἀνέχεταί σου.” Ἐκέλευσεν δὲ τὸν μακάριον Παφνούτιον παραχρῆμα ἀναρτηθῆναι εἰς τὸ ἁρμαμεντάριον[1] καὶ ξέεσθαι· ὁ δὲ ἅγιος Παφνούτιος ἀνηρτήθη καὶ ἐξέετο ἐπὶ τοσοῦτον, ἕως οὗ τὰ ἔντερα αὐτοῦ χαμαὶ ἐρρίφησαν καὶ ὅλον τὸ σῶμα αὐτοῦ ἐμολύνθη τῷ αἵματι. Καὶ ἐπάρας τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ εἰς τὸν οὐρανὸν ἐπεκαλέσατο τὸν Θεὸν λέγων· “Κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, οὐκ ἀποφεύγω τὴν οἰκονομίαν σου· κατηρτισμένος γάρ εἰμι ἀποθανεῖν ἐπὶ τῷ σῷ ὀνόματι· ἀλλὰ παρακαλῶ σου τὴν | χρηστότητα· μὴ ἐπιτρέψῃς f 350v. με ἀποθανεῖν, ἕως οὗ καταισχύνω Ἀριανὸν καὶ τὰ χειροποίητα αὐτοῦ.” Ὁ δὲ ἄγγελος Κυρίου ἔστη ἐκ δεξιῶν τοῦ ἁγίου Παφνουτίου καὶ λαβὼν τὰ ἐντὸς αὐτοῦ ἐνέβαλεν εἰς τὴν κοιλίαν αὐτοῦ· καὶ σφραγίσας αὐτὸν ἀπεκατέστησεν ὑγιῆ σὺν ὅλῳ τῷ σώματι καὶ ἦν ὥσπερ μηδὲ βασανισθείς. Οἱ δὲ ξέοντες στρατιῶται Διονύσιος καὶ Καλλίμαχος ἰδόντες τὴν χεῖρα τοῦ ἀγγέλου ἐμβάλλουσαν ἔσω τὰ ἔντερα τοῦ μακαρίου Παφνουτίου, παραχρῆμα ἐπίστευσαν τῷ Κυρίῳ καὶ τὰς ζώνας αὐτῶν διέρρηξαν· καὶ σταθέντες ἔμπροσθεν τοῦ ἡγεμόνος Ἀριανοῦ εἶπον· “Καὶ ἡμεῖς χριστιανοί ἐσμεν.” Λέγει αὐτοῖς ὁ Ἀριανός· “Τί εἴδετε, ὅτι εἰς μανίαν τοιαύτην περιτραπέντες περιφρονεῖτε τοῦ δικαστηρίου καὶ τολμᾶτε τῶν δικαίων θεῶν τοῦ βασιλέως ἔξαρνοι γενέσθαι;” Λέγουσιν αὐτῷ οἱ στρατιῶται μιᾷ φωνῇ· “Ὃ εἴδαμεν οὐ δυνάμεθά σοι διηγήσασθαι· γέγραπται γὰρ ἐν τῇ | θείᾳ f. 351. γραφῇ τῶν χριστιανῶν· Μὴ δότε τὸ ἅγιον τοῖς κυσὶ μηδὲ βάλητε τοὺς μαργαρίτας ὑμῶν ἔμπροσθεν τῶν χοίρων.” Matth.7,6. Λέγει αὐτοῖς Ἀριανός· “Οὐκοῦν καταδικάζετέ με ὅμοιον εἶναι τῶν χοίρων;” Εἶπαν δὲ αὐτῷ οἱ στρατιῶται· “Δεδικαίωνται ὑπὲρ σὲ οἱ χοῖροι καὶ οἱ κύνες· πᾶν γὰρ ζῶον ἄλογον ὑποτάσσεται τῷ νεύματι αὐτοῦ καὶ δοξάζει αὐτὸν φωναῖς ἀλαλήτοις· σὺ δὲ τὸν Κύριον ἀτιμάζεις καὶ ἀπαρνῇ.” Ὁ δὲ Ἀριανὸς ἀγανακτήσας σφόδρα, ἐκέλευσεν αὐτοὺς ἀποκεφαλισθῆναι· καὶ ἀπηνέχθησαν ἔξω τῆς πόλεως καὶ ἀπεκεφαλίσθησαν καὶ ἐτέλεσαν αὐτῶν τὴν μαρτυρίαν καὶ παρεγένοντο ἐν δόξῃ εἰς τοὺς οὐρανούς.

6. Ἀριανὸς δὲ ὁ ἡγεμὼν ἀνέστη ἀπὸ τοῦ βήματος πορευθῆναι εἰς τὸ ἄριστον· ἐκέλευσεν δὲ τὸν μακάριον Παφνούτιον παραδοθῆναι τῷ δεσμωτηρίῳ· οἱ δὲ στρατιῶται ἁρπάσαντες αὐτὸν συνέκλεισαν ἐν

4. — [1] ἡτήσωμεν V.
5. — [1] ἁρμαμενταρίον V.

σκοτεινῷ κελλίῳ. Τῇ δὲ ἐπαύριον ὁ ἡγεμὼν τὴν ἀναζήτησιν τοῦ μα-
f. 351v. καρίου οὐκ ἐποιεῖτο, ἀλλὰ προσέσχεν | τοῖς δημοσίοις, καταναγκάζων τοὺς στρατηγοὺς καὶ ἡγουμένους πληροῦν τὰ δημόσια. Μὴ πληρώσαντας δὲ αὐτοὺς ἐκέλευσεν βληθῆναι εἰς φυλακήν· ἦσαν δὲ πάντες τεσσαράκοντα. Ἐγένετο δὲ ἐν τῇ νυκτὶ ᾗ κατεκλείσθησαν ἐν τῷ σκοτεινῷ οἴκῳ, εἶδον φῶς μέγα ἐν τῇ φυλακῇ, ὥστε τὸν τόπον ὅλον φωτισθῆναι δίκην ἡλίου ἀνατέλλοντος ἐν καιρῷ θέρους. Καλέσαντες δὲ οἱ ἄρχοντες οἱ ἐγκεκλεισμένοι τὸν δεσμοφύλακα, εἶπον αὐτῷ· « Τίς αὕτη ἡ τόλμη, ὅτι εἰσήγαγες πῦρ εἰς τὸ δεσμωτήριον βουλόμενος καῦσαι αὐτὸ καὶ φυγῇ χρήσασθαι τοὺς δεσμώτας, ἡμᾶς δὲ κινδυνεῦσαι; » Λέγει αὐτοῖς· « Ἀδελφοί, οὐδέποτε πῦρ εἰσηνέχθη ἐνταῦθα· οὐ μικρῶς δὲ κἀγὼ θαυμάζω· ἰδοὺ γὰρ δύο νύκτας λάμπει οὕτως, ἀφ' οὗ εἰσηνέχθη ὁ χριστιανὸς Παφνούτιος· καὶ οὐδὲ ὅλως σκότος ἐγένετο ἐν τῇ φυλακῇ· ἀλλὰ τὸ φῶς αὐτοῦ ἁπλοῦντος
f. 352r. ὅλην τὴν νύκτα ἐφ' ἡμᾶς, ὥσπερ ἡλίου ἀνατέλλοντος. » | Οἱ δὲ ἄρχοντες ἀκούσαντες ταῦτα παρεγένοντο ὅπου ἐγκεκλεισμένος ἦν ὁ μακάριος Παφνούτιος· καὶ σταθέντες ἤκουον αὐτοῦ εὐχομένου ὑπὲρ σωτηρίας τῆς πόλεως καὶ ὑπὲρ ὅλης τῆς οἰκουμένης· ἀνοίξαντες δὲ τὸ ταμιεῖον εἰσῆλθον καὶ εἶδον αὐτὸν ἔχοντα τὰς χεῖρας ἐκτεταμένας καὶ λαμπούσας ὥσπερ λαμπάδας καιομένας· καὶ κύκλῳ αὐτοῦ ἦν εὐωδία πολλή.

7. Οἱ δὲ τεσσαράκοντα ἄρχοντες προσελθόντες προσεκύνησαν αὐτῷ καὶ διανυκτερεύοντες μετ' αὐτοῦ. διῆγον ὅλην τὴν νύκτα. Πρωΐας δὲ γενομένης, ἠσπάσαντο αὐτόν· αὐτὸς δὲ ἔδωκεν αὐτοῖς τὴν εἰρήνην λέγων « Εἰρήνη ὑμῖν, τέκνα· τίς [1] δέ ἐστε; » Οἱ δὲ ἔφησαν ὅτι· « Ὁ ἡγεμὼν ἠπείλησεν ἡμῖν καὶ ἐκέλευσεν ἡμᾶς βληθῆναι εἰς τὴν φυλακὴν διὰ τὰ δημόσια. » Λέγει αὐτοῖς ὁ ἅγιος Παφνούτιος· « Σήμερον ἐνδοχὴν ἔχετε· τί δὲ ὑμῖν ἔσται μετὰ ταῦτα ἀνάγκη πά-
f. 352v. λιν ὑμᾶς ὀχλεῖσθαι διὰ τοῦτο; ἀκούσατέ μου καὶ πιστεύσατε | τῷ Θεῷ μου καὶ ὁμολογήσαντες τὸ ὄνομα αὐτοῦ ἐλευθερωθήσεσθε τῶν ἀνομιῶν ὑμῶν· καὶ ἐξαλειφθήσεται τὸ χειρόγραφον τῶν ἁμαρτιῶν ὑμῶν· καὶ πολίταις γενομένοις ὑμῖν τῆς ἐπουρανίου Ἱερουσαλήμ, γραφήσεται τὰ ὀνόματα ὑμῶν ἐν τῇ βίβλῳ τῶν ἁγίων τῶν ζώντων εἰς τοὺς αἰῶνας. » Οἱ δὲ τεσσαράκοντα ἄρχοντες ἀπεκρίναντο μιᾷ φωνῇ [2] λέγοντες· « Ἐξ ὅλης ψυχῆς ἡμεῖς ὁμολογοῦμεν τὸν Θεόν σου· τάχα γὰρ ἡ τῆς εἱρκτῆς παρεμπεσοῦσα πρόφασις εἰς αἰωνίαν ἐλευ-

7. — [1] *ita more coptico (P. Peeters)*, τίνες *exspectes*. — [2] γνώμη V.

θερίαν ἄγει ἡμᾶς. „ Ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος λέγει αὐτοῖς · “ Ἐγείρεσθε, ἄγωμεν, τέκνα, ἤδη γὰρ τὰ ὀνόματα ὑμῶν γέγραπται ἐν τῇ βίβλῳ τῶν ζώντων . „

8. Ἐξῆλθεν δὲ τῆς φυλακῆς ὁ μακάριος Παφνούτιος ἀναζητηθεὶς ὑπ' Ἀριανοῦ τοῦ ἡγεμόνος · καὶ οἱ ἄρχοντες ἠκολούθουν αὐτῷ · καὶ φθάσας ἐπὶ τὸ βῆμα λέγει · “ Βῆμα, βῆμα, κατὰ σοῦ ἦλθον · σὺ μετὰ τοῦ Ἀπόλλωνος, κἀγὼ δὲ μετὰ τοῦ Κυρίου μου Ἰησοῦ Χριστοῦ. „ Ταῦτα δὲ εἰπόντα | f. 353. οἱ στρατιῶται τοῦ ἡγεμόνος ἐπολιόρκουν αὐτόν, καὶ εὐθέως ἀόρατος ἐγένετο ὁ μακάριος Παφνούτιος. Οἱ δὲ τεσσαράκοντα ἄρχοντες εὐθέως ἀνέβησαν ἐπὶ τὸ βῆμα κράζοντες καὶ λέγοντες · “ Χριστιανοί ἐσμεν. „ Ἀριανὸς δὲ ὁ ἡγεμὼν θεασάμενος αὐτοὺς ἠγανάκτησεν λέγων · “ Τί ὑμῖν ἐγένετο, ἢ τί ἔχετε ; μή τι ἠγανακτήσατε ὅτι ἠτίμασα ὑμᾶς καὶ διὰ τοῦτο ἀπειρήκατε τῆς ὑμετέρας ζωῆς ; „ Λέγουσιν αὐτῷ οἱ ἄρχοντες μιᾷ φωνῇ · “ Ἡμεῖς οὐ προσέχομεν τοῖς σοῖς μύθοις, ἀλλὰ προῃρημένοι ἐλπίδα οὐράνιον ἔχειν, κατελείπαμεν τὰ πρόσκαιρα, τῶν αἰωνίων τὴν ἐκδοχὴν ποιούμενοι · ἵνα δὲ μάθῃς ἀληθῶς, ὅλα ἡμῶν τὰ ὑπάρχοντα ἐξεπίτηδες παρεχωρήσαμέν σοι, καὶ τῶν προσόδων καὶ τῶν κτημάτων ἡμῶν πάντων τὴν ἐξουσίαν ἔχεις · αἱ δὲ γυναῖκες καὶ τὰ τέκνα ἡμῶν εἰ προῄρηνται ἀκολουθήτωσαν ἡμῖν. „

9. Ἀριανὸς ὁ ἡγεμὼν λέγει · “Τίς ἡ μανία | f. 353v. ὑμῶν αὕτη ; ὡς ὁρῶ, οὐκ ἔστιν ἄλλο, εἰ μὴ καὶ τοῦτο τῆς μαγείας τοῦ ἀποστάτου Παφνουτίου.„ Λέγουσιν αὐτῷ οἱ ἅγιοι · “ Ἐπιστοματίσθητι, διότι ἐβλασφήμησας κατὰ τοῦ ἀνθρώπου τοῦ Θεοῦ. „ Ἀριανὸς δὲ ὁ ἡγεμὼν ἀκούσας ταῦτα, κατηγανάκτησεν καὶ ἐκέλευσεν αὐτοὺς εἰς κόλασιν παραδοθῆναι. Τὰ μὲν οὖν βασανιστήρια ὑπέμειναν διὰ τὸν Θεόν · ἤλασαν δὲ αὐτοὺς οἱ ὑπηρέται τῆς ἀδικίας εἰς ἔρημον τόπον καὶ ὤρυξαν βόθρους καὶ ἐμπλήσαντες πυρὸς κατέκαυσαν τοὺς μακαρίους ἐκεῖ · ἦν δὲ ὁ ἅγιος Παφνούτιος ἑστὼς ἐπάνω ἑκάστης πυρᾶς ἀποβλέπων εἰς τοὺς ἁγίους καὶ τὰς ἀμοιβὰς ποιούμενος τῶν ψυχῶν διὰ τῶν ἰδίων χειρῶν · ἐκάησαν δὲ οἱ τεσσαράκοντα ἄρχοντες ἐν μιᾷ ἡμέρᾳ, καὶ ἐτελειώθη αὐτῶν ἡ μαρτυρία ἀπειληφότων τὸ αἰώνιον βραβεῖον.

10. Ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος περιῄει εἰς τὴν πόλιν καὶ ἀναβλέψας εἶδεν θύραν ἀνεῳγμένην ἀνθρώπου τινὸς παμπλούτου ὀνόματι Νεστορίου · καὶ ἀπελ|θὼν f. 354. εἶπεν τῇ θυρωρῷ · “ Θυγάτριον, πότισόν με ὕδωρ ὀλίγον. „ Λέγει αὐτῷ ἡ θεραπαινίς · “ Εἴσελθε, πάτερ. „ Ἦν γὰρ ἐπιγινώσκουσα αὐτόν, ἐπειδὴ περιβόητος ἦν ἐν τοῖς

ἀναχωρηταῖς διὰ πολλῶν καλῶν φημιζόμενος · θεασαμένη δὲ αὐτοῦ τὸ πρόσωπον ἥδιστα ὑπεδέξατο αὐτόν · εἰσελθοῦσα δὲ ἔκραξεν τὴν δέσποιναν αὐτῆς λέγουσα · "Ἔξελθε ταχέως, ἵνα ἴδῃς τὸν μακάριον Παφνούτιον. δι' οὗ πολλὰ τεκμήρια γεγόνασιν ἐπὶ Ἀριανοῦ τοῦ ἡγεμόνος." Παραχρῆμα δὲ ἡ δέσποινα αὐτῆς δραμοῦσα ἦλθεν εἰς τὴν αὐλὴν τῆς οἰκίας. καὶ θεασαμένη τὸν μακάριον Παφνούτιον ἑστῶτα ὡς ἄγγελον Κυρίου προσεκύνησεν αὐτῷ λέγουσα · "Ἀληθῶς πᾶς ὁ βίος μου οὐκ ἔστιν ἀντάξιος τῆς σῆς παρουσίας · μεγαλυνθείην δὲ τῷ Θεῷ μου · διότι κατηξίωσας ὑπὸ τὸν ὄροφόν μου γενέσθαι."
f. 354v. *Ἐπιλαβομένη δὲ τῆς χειρὸς αὐτοῦ εἰσήγαγεν αὐτὸν εἰς τὸν ἴδιον | οἶκον, καὶ ἐν θρόνῳ ἀργυρῷ ἐκάθισεν αὐτόν. Μειδιάσας δὲ ὁ μακάριος λέγει αὐτῇ · "Ἔστιν [1] ὑμῖν ὁ πολὺς χρυσὸς καὶ ὁ ἄσημος · ἐπὶ ματαίᾳ ἐλπίδι καυχώμενοί ἐστε · ἐπάκουσόν μου οὖν, τέκνον, καὶ ἐπίλεξαι σεαυτῇ τὸν ἀγγελικὸν βίον καὶ τὴν ἀθάνατον πολιτείαν τῶν αἰωνίων ἀγαθῶν."*

11. *Ὅτε οὖν ἤκουσεν ταῦτα ἡ θυγάτηρ αὐτῆς, ἔνδον οὖσα εἰς τὸν κοιτῶνα, εὐθὺς καὶ παραχρῆμα ἐξῆλθεν πολύτιμον ἔνδυμα φοροῦσα. Ὁ μὲν οὖν μακάριος Παφνούτιος χαμαὶ ἐκάθισεν, ἐκάθισαν δὲ καὶ αἱ δύο παρὰ τοὺς πόδας αὐτοῦ, καὶ λέγει αὐταῖς ὁ μακάριος · "Ἐγκαταλείψατε τὸν κενὸν τοῦτον πλοῦτον, διότι ὁ ἰὸς ἐπιλαμβάνεται τὸν χρυσὸν καὶ οἱ σῆτες τὰ ἱμάτια κατέδονται καὶ ἡ εὐμορφία τοῦ προσώπου εἰς δυσμορφίαν τραπήσεται ἐν τάφοις · μόνον δὲ ἡ δόξα τοῦ Θεοῦ καὶ ἡ βασιλεία διαμένει εἰς τὸν αἰῶνα." Ἔτι αὐτοῦ ταῦτα λαλοῦντος ταῖς τοῦ Θεοῦ δούλαις, ἰδοὺ Νεστόριος ὁ ἀνὴρ τῆς*
f. 355. *γυναικὸς εἰσῆλθεν εἰς τὴν οἰ|κίαν αὐτοῦ · προδραμοῦσα δὲ ἡ γυνὴ ὑπήντησεν αὐτῷ, ἵνα γνωρίσῃ αὐτῷ περὶ τοῦ ἁγίου Παφνουτίου· προφθάσας δὲ ὁ Νεστόριος εἶπεν τῇ γυναικὶ αὐτοῦ · "Διὰ τί οὐκ ἐγενόμην ἄξιος τοῦ τοιούτου καλοῦ, ἵνα συναφθῶ μετὰ τῶν συμβουλευτῶν μου, οἵτινες διὰ ταύτην τὴν αἰτίαν ἔτυχον τῆς αἰωνίου ζωῆς ; ὡς εἴθε εὕροιμι ἐκεῖνον τὸν δίκαιον Παφνούτιον, καὶ εἰσήγαγον αὐτὸν εἰς τὸν οἶκον ἡμῶν καὶ ηὔχετο ἐφ' ἡμᾶς, ἵνα κληθῶμεν ὑπὸ τοῦ Θεοῦ καὶ ἄξιοι γενώμεθα τῆς ἐνδόξου αὐτοῦ βασιλείας."*

12 *Λέγει αὐτῷ ἡ γυνὴ αὐτοῦ · "Τάχιστα τετέλεσται ἡ πληροφορία σου · εἴσελθε καὶ ἴδε τὸν ἅγιον Παφνούτιον, τὸν κεκοσμημένον πάσῃ ἀρετῇ." Καὶ εἰσελθὼν καὶ εὑρὼν τὸν ἅγιον, πεσὼν προσεκύνησεν αὐτόν, καὶ λέγει αὐτῷ ὁ μακάριος Παφνούτιος · "Ἀνάστα · ὁ γὰρ Ἰησοῦς ὁ [1] Χριστός μου ἐπέτρεψεν ἐκκλῖναι πρὸς ὑμᾶς · φύσει γὰρ ἔχει*

10. — [1] *ἐστί* V.
12. — [1] *add. supra lin. prima manu.*

ὑμᾶς σκεύη ἀναγκαῖα· νυνὶ δὲ μὴ ἀμελήσητε· ἐγείρεσθε, ἄγωμεν,
καὶ ὁμολογή|σατε τὸν Κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν ἔμπροσθεν f. 355
Ἀριανοῦ τοῦ ἡγεμόνος· οὐ γὰρ συνεχῶς πρόκειται ὁ τοιοῦτος ἀγὼν
οὔτε τὰ βραβεῖα πάντοτε· ἴωμεν, ἴωμεν, ὦ τέκνα, ὅπως τάχιον τοὺς
στεφάνους δεξώμεθα.» Ὁ μὲν οὖν μακάριος Παφνούτιος ἀναστὰς
προέπορεύετο αὐτῶν, αὐτοὶ δὲ ὄπισθεν ἠκολούθουν. Ἐξελθοῦσα δὲ
ἡ μήτηρ αὐτῆς[a] τῆς οἰκίας αὐτῆς λέγει· «Ἰησοῦ Χριστέ, ἰδοὺ τὴν
θύραν μου ἀνεῳγμένην εἴασα. καὶ οὐκ ἔκλεισα αὐτήν· σὺ δέ, Κύ-
ριε, ἄνοιξον ἡμῖν τὰς πύλας τοῦ οὐρανοῦ.» Ὁ δὲ μακάριος Πα-
φνούτιος δραμὼν ἔμπροσθεν αὐτῶν ἔστη ἐπὶ τοῦ βήματος λέγων·
«Βῆμα, βῆμα, κατὰ σοῦ πάλιν ἦλθον· σὺ μετὰ τοῦ Ἀπόλλωνος
κἀγὼ μετὰ τοῦ κυρίου μου Ἰησοῦ Χριστοῦ.»

13. Ὁ δὲ Ἀριανὸς ἦν δίκην λύων· καὶ στραφεὶς ἠβουλήθη κρατῆσαι
τὸν ἅγιον Παφνούτιον ταῖς ἰδίαις χερσίν· καὶ ἰδοὺ ἄγγελος Κυρίου
ἀπέσπασεν αὐτὸν ἀπ' αὐτοῦ· καὶ ἰδοὺ Νεστόριος καὶ ἡ γυνὴ αὐτοῦ
καὶ ἡ θυγάτηρ αὐτοῦ ἀνεβό|ησαν παρρησίᾳ λέγοντες· «Χριστια- f. 356.
νοί ἐσμεν.» Ἀριανὸς δὲ ἀναβλέψας καὶ ἰδὼν τὸν Νεστόριον λέγει
αὐτῷ· «Νεστόριε, ὡς ἀπὸ μιᾶς πηγῆς τῆς μανίας ἐποτίσθητε· ἢ οὐκ
οἶδας, ὅτι οἱ λησταὶ καὶ οἱ ἱερόσυλοι κρίνονται ἐπὶ τοῦ βήματός μου;
προσκύνησον οὖν τοὺς δικαίους θεοὺς τῶν βασιλέων καὶ ἄπελθε εἰς τὸν
οἶκόν σου τιμώμενος σὺν τῇ γαμετῇ σου καὶ τῇ θυγατρί.» Ἀπε-
κρίθη Νεστόριος καὶ εἶπεν· «Μηδέν σοι μελήσει περὶ τούτων· οὐκ
εἰμὶ γὰρ τοιοῦτος, ἵνα δελεασθῶ διὰ κοιλίαν ἢ ἀπατηθῶ ταῖς παρα-
κλήσεσι τοῦ πατρός σου τοῦ διαβόλου ἢ ἐν ταῖς κολακείαις τῆς μη-
τρός σου τῆς ἀνομίας.» Στραφεὶς δὲ ὁ Ἀριανὸς λέγει τῷ κορα-
σίῳ· «Τίς λέγη[1] τὸ ὄνομά σου;» Ἡ δὲ εἶπεν· «Στεφανίς[2].» Λέγει
αὐτῇ ὁ ἡγεμών· «Θῦσον, Στεφανή, τοῖς θεοῖς καὶ λήψῃ παρ' ἐμοῦ
τιμὰς πολλάς.» Ἀπεκρίθη Στεφανὴ καὶ εἶπεν αὐτῷ· «Οὐ μή ποτε
θύσω τοῖς βεβήλοις σου θεοῖς καὶ ἀκαθάρτοις δαι|μονίοις, ἀλλὰ f. 356v.
προσφέρω τὸ σῶμά μου θυσίαν ζῶσαν, εὐάρεστον τῷ ἐπουρανίῳ
Θεῷ.» Ταῦτα ἀκούσας Ἀριανός, ἐκέλευσεν αὐτὴν ἀναρτηθῆναι εἰς
τὸ ἀρμαμεντάριον[3] ἐνώπιον τῶν γονέων αὐτῆς.

14. Ἁρπαγεῖσα δὲ ὑπὸ τῶν κυεστιοναρίων, ἀνηρτήθη καὶ ἐξέετο·
ἦν δὲ ἐτῶν δέκα ὀκτὼ εὐειδὴς σφόδρα. Οἱ μὲν οὖν στρατιῶται
διέρρηξαν τὰς πλευρὰς αὐτῆς, καὶ ὅλον αὐτῆς τὸ σῶμα αἱμόφυρτον
γέγονεν· ἐπὶ δὲ τὰ ἀριστερὰ αὐτῆς μέρη ἔστη ἡ μήτηρ αὐτῆς καὶ παρεθάρ-

[a] superfluum et delendum nisi quid exciderit.

13. — [1] corr. ex λέγει prima manu. — [2] Στεφανής hic V, in reliquis autem Στεφανή. — [3] ἀρμαμενταρίον V.

ρυνεν αὐτὴν λέγουσα. « Ὑπόμεινον, θύγατερ, ἔτι μικρὸν καὶ τὸ βραβεῖόν σου λήψῃ · οἶδας ὅτι κατεσκεύασά σοι προῖκαν ἀνυπέρβλητον, οἵαν οὐδεὶς ἐν τῇ πόλει ἡμῶν κατεσκεύασεν, βουλομένη σε τῷ πρώτῳ τῆς πόλεως πρὸς γάμου κοινωνίαν δωρήσασθαι · νυνὶ δέ, τέκνον, τὴν f. 357. αἰωνίαν καὶ ἀληθῆ κληρονομίαν κληρονομήσεις · ὁ γὰρ σὸς | νυμφίος ἀθάνατός ἐστιν, Ἰησοῦς ὁ Χριστός, πρὸς ὃν νῦν ἀπέρχῃ εἰς νυμφῶνα οὐράνιον. » Ταῦτα λεγούσης τῆς μητρὸς αὐτῆς, καὶ ὁ πατὴρ αὐτῆς ὁμοίως παρεθάρρυνεν αὐτὴν λέγων · « Ἀνδρίζου, θύγατερ · σήμερον γὰρ ἔγνων, ὅτι κατηξιώθην τοῦ Θεοῦ · χαίρω δὲ καὶ ἀγαλλιῶ ὅτι πρὸ ἐμοῦ πέμπω σε δῶρον τῷ Θεῷ γενέσθαι. » Ἔτι οὖν τῶν γονέων αὐτῆς ταῦτα λεγόντων, οἱ ξέοντες αὐτὴν στρατιῶται ἔφθασαν εἰς τὸ ἧπαρ αὐτῆς καὶ εὐθέως παρέδωκεν αὐτὴ τὸ πνεῦμα. Οἱ δὲ γονεῖς ταῖς ἰδίαις αὐτῶν χερσὶν κατέθεντο αὐτὴν ἐν μνημείῳ καὶ ἔμπροσθεν τοῦ Ἀριανοῦ γενόμενοι ἐνύβρισαν τοὺς θεοὺς αὐτοῦ. Ὀργισθεὶς δὲ ὁ ἡγεμὼν ἐκέλευσεν αὐτοὺς ἀποκεφαλισθῆναι · καὶ οὕτως ἐν Χριστῷ ἐπλήρωσαν αὐτῶν τὴν μαρτυρίαν, καὶ παρεγένοντο ἐνδόξως εἰς τὸν οὐρανόν.

15. Ὁ δὲ ἅγιος Παφνούτιος διεπορεύετο [1] τὴν πόλιν καθ' ἡμέραν ἐπιζητῶν τοὺς ἐρχομένους ἐπὶ τὸ βραβεῖον · τὰς δὲ νύκτας ἦν f. 357v. εὐχόμενος · ἐξῆλθεν δὲ τῆς πόλεως καὶ εὗρεν δεκαὲξ παῖδας | παραγινομένους εἰς τὸ διδασκαλεῖον · οἵτινες ἦσαν υἱοὶ τῶν μαρτυρησάντων ἀρχόντων · ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος ἔμπροσθεν αὐτῶν γενόμενος ἠσπάσατο αὐτοὺς λέγων · « Τέκνα, θαυμάζω ὅτι ἀπαλλοτριωθῆναι θέλετε τῶν γονέων ὑμῶν, οἵτινες ἐπελέξαντο ἑαυτοῖς τὴν βασιλείαν τοῦ Χριστοῦ καὶ ἐβασίλευσαν ἐν τοῖς οὐρανοῖς καὶ ἀπολαύουσι νῦν ἐν τῇ μητροπόλει τῶν ἁγίων τοῦ Θεοῦ μετὰ τῶν ἀγγέλων αὐτοῦ. Ὑπακούσατε οὖν μοι, τέκνα, καὶ πιστεύσατε τῷ Θεῷ μου, εἰς ὃν καὶ οἱ γονεῖς ὑμῶν ἐπίστευσαν · καὶ ἀκολουθήσαντές μοι ἀπέλθωμεν πρὸς Ἀριανὸν τὸν ἡγεμόνα, καὶ ὁμολογήσατε Ἰησοῦν τὸν βασιλέα τῶν αἰώνων, ἵνα ὁμοθυμαδὸν παραγένησθε ἐν τοῖς οὐρανοῖς πρὸς τὸν διδάσκαλον τῆς ἀληθείας, καὶ παιδευθῆτε τὴν ἀληθῆ παιδείαν. » Παραχρῆμα δὲ ἐστερεώθη ἡ διάνοια τῶν νηπίων εἰς τοὺς λόγους τοῦ μακαρίου Παφνουτίου καὶ ἐπίστευσαν ὁμοῦ τῷ Θεῷ λέγοντες f. 358. αὐτῷ · « Ἴωμεν, ἴωμεν, πάτερ Παφνούτιε, μηδὲν ἐμπόδιον | γένηται τῇ ἡμετέρᾳ προθυμίᾳ · ἤδη γὰρ ἀπηλλοτριώθημεν τοῦ κόσμου τούτου · αἱ δὲ καρδίαι ἡμῶν παρεγένοντο ἐν τοῖς οὐρανοῖς, ὅπου τὸ ἐφέστιον τῶν γονέων ἡμῶν. » Ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος ἔμπροσ-

15. — [1] τὴν πορεύετο *add.* V *sed del.*

θεν αὐτῶν προέδραμεν, ὥσπερ τις ποιμὴν προπορευόμενος τοῦ ποιμνίου· καὶ φθάσας ἐπὶ τὸ βῆμα, ἔκραξεν λέγων· “ Βῆμα, βῆμα, κατὰ σοῦ πάλιν ἦλθον· ὦ Ἀριανὲ τύραννε, σὺ μετὰ τοῦ Ἀπόλλωνος, ἐγὼ δὲ μετὰ τοῦ κυρίου μου Ἰησοῦ Χριστοῦ. „ Ἀριανὸς δὲ ἐκέλευσεν τοῖς στρατιώταις σπάσασθαι ἑαυτῶν τὰ ξίφη καὶ περιτειχίσαι τὸν μακάριον Παφνούτιον· καὶ εὐθέως ἡρπάγη ὑπὸ τοῦ πνεύματος τοῦ ἁγίου.

16. Ἰδόντες δὲ οἱ δεκαὲξ παῖδες ἀνέβησαν ἐπὶ τὸ βῆμα κράζοντες· “ Χριστιανοί ἐσμεν· ἰδοὺ παρρησίᾳ λέγομεν. „ Ὁ δὲ Ἀριανὸς λέγει αὐτοῖς· “ Ποῦ εἰσιν οἱ γονεῖς ὑμῶν ἢ ὡς νήπιοι στρηνιᾶτε; „ Λέγουσιν αὐτῷ οἱ παῖδες· “ Ἴδε ἡλικίαν ἔχομεν ἀπολογήσασθαί σοι· ἡμεῖς ἐσμὲν οἱ παῖδες τῶν μαρτυρησάντων καὶ ὄντων παρὰ τῷ Θεῷ. „ | Καὶ λέγε· αὐτοῖς ὁ ἡγεμών· “ Θύσατε, ἵνα μὴ ἀφανισθῇ τὰ σώματα f. 358v ὑμῶν ἐν ταῖς βασάνοις. „ Λέγουσιν αὐτῷ οἱ παῖδες· “ Βασάνισον ἡμᾶς ὡς θέλεις· ἡμεῖς γὰρ οὐ θύομεν. „ Ὁ δὲ Ἀριανὸς ἀποβλέψας εἰς αὐτούς, εἶδέν τινα νηπιώτατον αὐτῶν ὄντα ὡς ἐτῶν δεκατριῶν καὶ λέγει αὐτῷ· “ Τέκνον, τί κερδαίνεις, ἐὰν ἀποθάνῃς κακῷ θανάτῳ; μᾶλλον ἐπάκουσόν μου, τέκνον μου, ἵνα ἔχω σε παρ' ἐμαυτῷ καὶ χαρίσωμαί σοι πάμπολλα χρήματα· καὶ γράψω τοῖς βασιλεῦσι καὶ χαρίσονταί σοι ἀξίωμα· μόνον τοῖς δικαίοις θυσίασον θεοῖς, Ἀπόλλωνί τε καὶ τῇ Ἀρτέμιδι, περὶ ὧν καὶ τὸ θεῖον κράτος γεγράφηκεν ὅτι οὗτοί εἰσιν οἱ ζῶντες θεοί „. Λέγει αὐτῷ ὁ παῖς· “ Ποῦ ἐστι τὸ πρόσταγμα τῶν βασιλέων τῶν οὕτω γραψάντων περὶ αὐτῶν; „ Ἀριανὸς δὲ ἐκέλευσεν τοῖς ἐκσκέπτωρσι καὶ ἤνεγκαν τὸ πρόσταγμα· οἱ δὲ ἱερεῖς λαβόντες προσεκύνησαν αὐτό. Ὡσαύτως δὲ καὶ ὁ ἡγεμὼν ἀναστὰς καὶ ἀσπασάμενος αὐτὸ δέ|δωκεν τῷ παιδί· ὁ δὲ παῖς f. 359. λαβὼν καὶ ἀναγνοὺς τὸ πρόσταγμα εὗρεν ἑβδομήκοντα θεοὺς ἐγγεγραμμένους ἐν αὐτῷ, περὶ ὧν Διοκλητιανὸς γεγραφήκει τοῦ προσκυνεῖν καὶ σπένδειν αὐτοῖς. Ἐκέλευσεν δὲ ὁ Ἀριανὸς ἐκκαυθῆναι βωμὸν καὶ λαβὼν λίβανον ἔβαλεν εἰς τὸ πῦρ, ὡσαύτως δὲ καὶ οἱ λοιποί. Ὁ δὲ παῖς ἔβαλεν καὶ αὐτὸς εἰς τὸ πῦρ ἀντὶ λιβάνου τὸ πρόσταγμα τοῦ βασιλέως καὶ εἶπεν· “ Εἷς ἐστι Θεὸς ὁ πατὴρ τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ· οἱ δὲ ἐν τῷ προστάγματι τοῦ βασιλέως ὑπὸ τοῦ πυρὸς ἐλεγχθήσονται. „

17. Οἱ δὲ ἱερεῖς θεασάμενοι τὸ βιβλίον τῶν εἰδώλων αὐτῶν καιόμενον, ἔτιλλον τὰς τρίχας τῆς κεφαλῆς αὐτῶν καὶ κατέκοπτον ἑαυτοὺς μαχαίραις εἰς μανίαν τραπέντες. Ὁ δὲ Ἀριανὸς ἀγανακτήσας ἐκέλευσεν τὸν παῖδα ἀναβιβασθῆναι ἐπὶ τὸν βωμὸν καὶ καῆναι ζῶντα· ἁρπάσαντες δὲ αὐτὸν οἱ στρατιῶται ἔθηκαν αὐτὸν ἐν μέσῳ τοῦ

καιομένου πυρός. Ἔκραζον δὲ αὐτῷ οἱ συνηλικιῶται παῖδες· " Ἀδελ-
f. 359 *φὲ καὶ συναθλητά,* | *μνήσθητι ἡμῶν παρὰ τῷ ὑψίστῳ Θεῷ· διὰ γὰρ*
τῆς φρονήσεώς σου ἀπαρχὴ ἡμῶν γέγονας τῷ Θεῷ, προσαχθεὶς
αὐτῷ θῦμα· καὶ ὁ ἡγεμὼν ἐξεπλάγη ἐπὶ τῇ σῇ τόλμῃ· οἱ δὲ ἕλλη-
νες ἐξέστησαν ἐπὶ τῇ σῇ φρονήσει. " Ταῦτα αὐτῶν λεγόντων, ὁ παῖς
ἀπέδωκεν τὸ πνεῦμα αὐτοῦ ἐν μέσῳ τοῦ πυρός· ἦν δὲ ὁ ἡγεμὼν
ἀγανακτῶν διὰ τὸ πρόσταγμα τοῦ βασιλέως, ὅτι ἐκάη· καὶ σημει-
ωσάμενος τὰ ὀνόματα ἐκέλευσεν αὐτοὺς λογχισθῆναι. Εὐθέως δὲ οἱ
στρατιῶται περικυκλώσαντες αὐτοὺς ἔξω τῆς πόλεως καὶ ἐλόγχισαν
τοὺς δεκαπέντε ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ. Ἐτελειώθη δὲ αὐτῶν ἡ μαρτυ-
ρία καὶ ἐκληρονόμησαν καὶ αὐτοὶ τὴν ἄφθαρτον τοῦ Θεοῦ βασι-
λείαν.

18. *Ὁ [1] δὲ ἅγιος Παφνούτιος διεπορεύετο ἐρευνῶν ὡς ποιμὴν πρό-*
βατα πεπλανημένα ἐν τῇ ἐρήμῳ. Ἐξελθὼν δὲ ἀπὸ τῆς πόλεως καὶ δια-
πορευόμενος ἕως τοῦ ὅρμου τοῦ ποταμοῦ, ἀποβλέψας εἶδεν ἀνθρώπους
παρὰ τῷ ὅρμῳ, καὶ γὰρ πλείστη συνάθροισις ἦν ἐκεῖ ὡσεὶ ὀνομά-
f. 360. *των ὀγδοήκοντα·* | *καὶ προσῆλθεν ὁ μακάριος Παφνούτιος πρὸς*
αὐτούς. Λέγουσιν δὲ οἱ ἄνθρωποι πρὸς ἀλλήλους· " Ἀληθῶς οὗτός
ἐστι Παφνούτιος, ὁ ἐπίσημος ἀναχωρητής. " Καὶ παραχρῆμα θέντες
τὰς ἑαυτῶν βακτηρίας ἔδραμον εἰς συνάντησιν αὐτοῦ· καὶ κλίναντες
τὰς κεφαλὰς προσεκύνησαν αὐτῷ. Ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος εὐλό-
γησεν αὐτοὺς λέγων· " Χαίρετε, τέκνα, νῦν ἐπιλέγομαι ἕκαστον ὑμῶν
ἕως οὗ οἰκήσω τὴν ἁγίαν πόλιν, ἤτοι τὸν οἶκον τοῦ πατρὸς ἡμῶν
τοῦ ἐν τοῖς οὐρανοῖς καὶ τὸ σκήνωμα τῶν ἐν Χριστῷ ἀδελφῶν μου.
Διὰ τί δὲ οὕτως ἀργῶς συνάγεσθε ὅλην τὴν ἡμέραν ; διὰ τί καὶ ὑμεῖς
οὐκ ἤλθετε ἐργάσασθαι εἰς τὸν ἀμπελῶνα τοῦ Κυρίου μου ; διὰ τί
δὲ οὕτως ἀργεῖτε, τοῦ ἀγῶνος τελουμένου καὶ τοῦ βραβείου προκει-
μένου ; ὑπακούσατέ μου καὶ πιστεύσατε τῷ κυρίῳ μου Ἰησοῦ Χρισ-
τῷ, τῷ βασιλεῖ τῶν αἰώνων καὶ σωτῆρι τῶν χριστιανῶν, καὶ ὁμο-
f. 360v. *λογήσατε τὸ ὄνομα αὐτοῦ μίαν ὥραν, καὶ χαρίζεται* | *ὑμῖν τὴν αἰ-*
ώνιον ζωήν, ἵνα ἔμπροσθεν ὑμῶν ἔλθωσιν οἱ ἄγγελοι τοῦ φω-
τὸς καὶ ἀπαγάγωσιν ὑμᾶς εἰς τὴν χώραν τῶν ζώντων ἀθλητὰς ἀλη-
θινοὺς γενομένους. "

19. *Ὅτε οὖν ἤκουσαν οἱ ἄνθρωποι παρὰ τοῦ μακαρίου Πα-*
φνουτίου ταῦτα, πλησθέντες Πνεύματος ἁγίου ἐπίστευσαν παραχρῆμα
καὶ ἔδραμον εἰς τὴν πόλιν· ἦσαν δὲ ὀνόματα ὀγδοήκοντα ὅλοι ἁλιεῖς
Ἀριανοῦ τοῦ ἡγεμόνος, ἑτοιμάζοντες αὐτῷ τὴν τροφὴν τῆς τραπέζης.

18. — [1] *περὶ τῶν π' ἁλιέων in marg.* V.

Ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος δραμὼν ἔμπροσθεν αὐτῶν, ἀνέβη εἰς τὸ βῆμα κράζων· „ Βῆμα, βῆμα, κατὰ σοῦ πάλιν ἦλθον· ὦ Ἀριανέ, σὺ μετὰ τοῦ Ἀπόλλωνος, ἐγὼ δὲ μετὰ τοῦ κυρίου μου Ἰησοῦ Χριστοῦ. „ Ἀριανὸς δὲ ὁ ἡγεμὼν ἐκέλευσεν τοῖς στρατιώταις περικυκλῶσαι αὐτόν· οἱ δὲ στρατιῶται κρατήσαντες αὐτὸν ἐδέσμευσαν. Οἱ δὲ ὀγδοήκοντα ἄνδρες ἀνέβησαν ἐπὶ τὸ βῆμα ὥσπερ λέοντες πηδῶντες ἐν δρυμῷ καὶ ἔκραζον παρρησίᾳ λέγοντες· „ Χριστιανοὶ ἐσμὲν καὶ ἡμεῖς. „ Ἀριανὸς ὁ ἡγεμὼν λέγει αὐτοῖς· „ Τίς ἐξηπάτησεν | ὑμᾶς f. 361r ἵνα κακῶς ἀποθάνητε; „ Λέγουσιν αὐτῷ οἱ ἄνδρες ἐν μιᾷ φωνῇ· „ Ὁμοθυμαδὸν ἐληλύθαμεν ἐνταῦθα ἀσχήμονά σε καταστῆσαι. „ Ἀριανὸς δὲ ὁ ἡγεμὼν λέγει αὐτοῖς· „ Ὦ κακοῦργοι, καλῶς ὑμῖν ὁμιλῶ καὶ ἀτιμάζετέ με. „ Καὶ ἐκέλευσεν αὐτοὺς μαστιγωθῆναι. Ὁμοθυμαδὸν δὲ οἱ ὀγδοήκοντα ἄνδρες προσελθόντες κατέστρεψαν τὸν θρόνον τοῦ ἡγεμόνος· οἱ δὲ στρατιῶται σπασάμενοι τὰς ἑαυτῶν σπάθας ἔπληξαν τοὺς ἀνθρώπους· καὶ εὐθέως ἐκέλευσεν ὁ ἡγεμὼν εἰς κόλασιν αὐτοὺς παραδοθῆναι· οἱ δὲ στρατιῶται τῆς ἀδικίας ἤλασαν αὐτοὺς εἰς ἔρημον τόπον· καὶ κατέκοψαν αὐτοὺς τοῖς πέλυξιν· καὶ οὕτως καὶ τούτων ἐτελειώθη ἡ μαρτυρία, καὶ ἀπέλαβον τὸν στέφανον τῆς ἀφθαρσίας ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ κυρίῳ ἡμῶν· ἀμήν.

20. Ὁ δὲ Ἀριανὸς προσκαλεσάμενος τὸν μακάριον Παφνούτιον ἔφη αὐτῷ· „ Ἀποστάτα καὶ φάρμακε, ἰδοὺ πάντας τοὺς ἑστῶτας ποιῶ γνῶναι ἄρτι ὅτι οὐ ῥύσεταί σε ἐκ τῶν χειρῶν μου Ἰησοῦς ὃν ὀνομάζεις. „ Καὶ εὐθέως ἐκέλευσεν | ἀναβιβασθῆναι τὸν ἅγιον f. 361v. Παφνούτιον εἰς σιδηροῦν[1] τροχόν· ὁ δὲ τροχὸς οὕτω κατεσκευασμένος ἦν ὡς τεκτονικὸς πρίων, ὑπεράνω μὲν ξίφους στόμα ἔχων, ὑποκάτω δὲ πρίονος. Μεγάλως δὲ πιασθεὶς ἐν τῷ τροχῷ ὁ ἅγιος Παφνούτιος, εἰς τέσσαρα μέρη διερράγη. Ὁ δὲ Ἀριανὸς ἰδὼν ὕψωσεν φωνὴν αὐτοῦ καὶ εἶπεν· „ Ποῦ Ἰησοῦς ὁ Θεὸς Παφνουτίου; διὰ τί οὐκ ἦλθεν, ἵνα ῥύσηται[2] αὐτὸν ἐκ τῶν χειρῶν μου; ἐγνώκατε κἂν νῦν ὅτι οὐκ ἔστιν ἄλλος θεὸς εἰ μὴ Ἀπόλλων καὶ Ζεὺς καὶ Ἄρτεμις καὶ Ἀθηνᾶ· οὗτοί εἰσιν οἱ ζῶντες, οἵτινες ἐνεχείρισαν τὸ κράτος τῷ βασιλεῖ. Καὶ ἐκέλευσεν ὁ ἀσεβέστατος τεθῆναι τὸ σῶμα τοῦ μακαρίου Παφνουτίου ἐπὶ τὸ πτερύγιον τοῦ ἱεροῦ τῆς πόλεως, ὑπολαμβάνων τὰ πετεινὰ τοῦ οὐρανοῦ ἔρχεσθαι καὶ κατέδεσθαι αὐτοῦ τὰς σάρκας. Οἱ δὲ στρατιῶται τὰ κελευόμενα ἐποίησαν. Ὁ μὲν οὖν Ἀριανὸς ἀνέστη ἀπὸ τοῦ βήματος καὶ ἀπῄει ἐπὶ τὸ πραιτώριον αὐτοῦ· ἤδη γὰρ ὥρα ἦν | τοῦ ἀρίστου. f. 362.

20. — [1] σιδηρὸν V. — [2] ῥύσεται V.

21. *Τὸ δὲ σῶμα τοῦ μακαρίου Παφνουτίου ἔκειτο ἐπὶ τὸ πτερύγιον τοῦ ἱεροῦ · καὶ οὐδὲ ἓν τῶν πετεινῶν ἤγγιζεν αὐτῷ · ἄγγελος γὰρ Κύριου περιεκάλυπτεν τὸ σῶμα τοῦ ἁγίου Παφνουτίου · καὶ ἰδοὺ καὶ ὁ Κύριος κατῆλθεν μετὰ τῶν ἀρχαγγέλων, ἔχων ἐκ δεξιῶν αὐτοῦ τὸν Μιχαὴλ καὶ ἐξ εὐωνύμων τὸν Γαβριὴλ καὶ συνεκόλλησεν αὐτοῦ τὸ σῶμα καὶ ἀνέπλασεν λέγων · « Ἔπλασα τῇ χειρί μου τὸν πρῶτον ἄνθρωπον · αὕτη πάλιν ἀναπλάττει σε νῦν τὸν ἐκλεκτόν μου. » Καὶ ταῦτα εἰπὼν ὁ σωτὴρ ἐνεφύσησεν αὐτῷ καὶ ἦλθεν πάλιν ἡ ψυχὴ αὐτοῦ ἐν αὐτῷ καὶ ἐνέπλησεν αὐτὸν ὁ σωτὴρ πνεῦμα δυνάμεως καὶ ἔζησεν. Ἀσπασάμενος δὲ αὐτὸν ὁ Κύριος λέγει αὐτῷ· « Ἄπελθε, ἔλεγξον τὸν ἀναίσχυντον ἡγεμόνα, ὅστις τὸ ὄνομά μου ὀνειδίζει. » Καὶ ταῦτα εἰπὼν αὐτῷ ὁ Κύριος ἀνῆλθεν ἐν τοῖς οὐρανοῖς, χαλάσας τὸν δίκαιον διὰ νεφέλης φωτὸς ἐπὶ τὴν γῆν. Καὶ ἀπῆλθεν ὁ μακάριος Πα-*
f. 362v *φνούτιος περιβεβλημένος τὴν νεφέλην δίκην ἐνδύματος, | καὶ ἐζήτησεν τὸν Ἀριανὸν καὶ κατέλαβεν αὐτὸν δικάζοντα ἐν τῇ πλατείᾳ ἱεροσύλους ἄνδρας · καὶ παραχρῆμα ἔμπροσθεν αὐτοῦ γενόμενος ἔκραξεν λέγων · « Ἐγώ εἰμι Παφνούτιος, ὁ ὑπὸ σοῦ κατακοπείς · διὰ τί ὀνειδίζεις τὸ ὄνομα τοῦ Θεοῦ μου καὶ ὑβρίζεις τὸν τὰ σύμπαντα κτίσαντα ; ἰδοὺ ὁ κύριός μου Ἰησοῦς Χριστὸς ἀνέπλασέν με καὶ ἀπέστειλέν με ἵνα σε ἐλέγξω ἐπὶ τῇ ἀφροσύνῃ σου, καὶ πεῖσαι τοὺς ἐνταῦθα γνῶναί σε θνητὸν εἶναι καὶ λατρεύοντα νεκροῖς εἰδώλοις. »*

22. *Εὐσέβιος*[1] *δὲ ὁ πρεπώσιτος, ἰδὼν τὸν μακάριον Παφνούτιον ἐγερθέντα ἐκ νεκρῶν, ἐπίστευσεν τῷ Κυρίῳ σὺν τοῖς στρατιώταις αὐτοῦ · καὶ ἀδνούμιον ποιήσας τῶν ἑαυτοῦ στρατιωτῶν εὗρεν ὀνόματα τετρακόσια · καὶ λέγει αὐτοῖς · « Ἀδελφοί, ὁμοφρονήσατέ μοι καὶ ὑπακούσαντές μου ὁμολογήσατε τὸν Χριστόν, ἵνα γένησθε στρατιῶται αὐτῷ τῷ δεδωκότι ζωὴν Παφνουτίῳ δευτέραν, καὶ πέμψαντι*
f. 363. *αὐτὸν ἐλέγξαι Ἀριανὸν ἐπὶ τῇ πλάνῃ τῶν εἰδώλων, ἵνα πάντες | πιστεύσωσιν τῷ Χριστῷ, ὅτι οὐκ ἔστιν ἄλλος θεὸς εἰ μὴ εἷς, ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς, ἵνα, ὡς ἐγὼ ἀδνούμιν*[2] *ὑμῶν ἐποίησα, οὕτω καὶ ὁ κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς ὁ βασιλεὺς τῶν αἰώνων ἡμῖν ποιήσει*[3] *ἐν τοῖς οὐρανοῖς σὺν τοῖς ἁγίοις αὐτοῦ ἅπασιν. » Καὶ εἰπὼν ταῦτα Εὐσέβιος ὁ πραιπώσιτος, ἔστη ἔμπροσθεν τοῦ Ἀριανοῦ κράζων παρρησίᾳ · « Χριστιανός εἰμι · » ὁμοίως δὲ καὶ οἱ στρατιῶται αὐτοῦ οἱ τετρακόσιοι ἔκραξαν μιᾷ φωνῇ λέγοντες · « Χριστιανοί ἐσμεν, ἰδοὺ παρρησίᾳ λέγομεν. » Ἀριανὸς δὲ ὁ ἡγεμὼν λέγει αὐτῷ · « Εὐσέβιε, ἐξον-*

22. — [1] *περὶ Εὐσεβίου καὶ τῶν σὺν αὐτῷ υ ἀνδρῶν* in marg. V. — [2] *ita* V : *supra ἀδνούμιον.* — [3] *ποιησεῖ* V.

σίαν εἰς σὲ οὐκ ἔχω ἐγώ. Ἄπελθε πρὸς τὸν δοῦκα, ἵνα σε κρίνῃ ἐκεῖνος. „ Λέγει αὐτῷ ὁ Εὐσέβιος · “ Πάντων δέδοταί σοι ἐξουσία. „ Ἀπεκρίθη Ἀριανός · “ Οὔτε ὅλως ἐγὼ ζητῶ χριστιανοῖς ἀμύνασθαι. „ Εἶπεν δὲ αὐτῷ Εὐσέβιος · “ Ὁμολόγησον οὖν, ὅτι οὐκ ἔστιν θεὸς ἕτερος εἰ μὴ εἷς ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς καὶ ἄρνησαι τὰ χειροποίητα, ὅτι οὐδέν εἰσιν. „ Λέγει αὐτῷ Ἀριανός · “ Μὴ γένοιτο · ζῶντες γάρ εἰσιν οἱ θεοὶ Ἀπόλλων τε καὶ Ἄρτεμις. „

23. Εὐσέβιος δὲ ὁ πραιπώσιτος λαβὼν κόνιν καὶ ἐμπλήσας τὴν χεῖρα αὐτοῦ, | ἔρριψεν εἰς τὸ πρόσωπον αὐτοῦ λέγων · “ Τέλεσον οὖν f. 363v. τὰ ἔργα τοῦ πατρός σου τοῦ διαβόλου. „ Ἀριανὸς οὖν ἀγανακτήσας ἐκέλευσεν σφραγγελωθῆναι αὐτὸν λέγων · „ Εὐσέβιε, οὐκ ἀποκτενῶ σε ταχέως, ἀλλὰ βασανίσω σε κατ' ὀλίγον καὶ ὑπὸ βασάνων σε τιμωρούμενον ἐάσω, ἕως οὗ ἀκούσει ὁ βασιλεὺς Διοκλητιανός, ὅτι ἠτίμασάς μου τὸ δικαστήριον. „ Ἀπεκρίθη Εὐσέβιος καὶ εἶπεν · “ Μὰ τὸ κράτος τῆς βασιλείας τοῦ κυρίου μου Ἰησοῦ Χριστοῦ, οὐ παρέρχεται ἡ σήμερον ἡμέρα, ἐὰν μὴ φάγω ἐκ τῆς τραπέζης τοῦ Κυρίου · σὺ δὲ οὐ δυνήσῃ φαγεῖν ἢ πιεῖν, ἐὰν μή μοι δώσῃς τὴν ἀπόφασιν. „ Ἀριανὸς δὲ ὁ ἡγεμὼν ἐκέλευσεν τὸ ἅρμα αὐτοῦ τὸ ἴδιον ἐλασθῆναι ἵνα ἐπιβῇ ἐπ' αὐτῷ καὶ εὐθέως ἐκολλήθησαν οἱ πόδες τῶν ζῴων τῇ γῇ ἐπιβάντος αὐτοῦ τῷ ἅρματι. Βουλόμενος δὲ πάλιν καταβῆναι ἀπὸ τοῦ ἅρματος Ἀριανὸς κατεσχέθη · ἐκέλευσεν δὲ κατὰ τὴν σκληροκαρδίαν αὐτοῦ ἐνεχθῆναι αὐτῷ πινάκιον | μεστὸν ἐδεσμάτων, ἵνα f. 364. φάγῃ, καὶ μετὰ σπουδῆς δραμὼν ὁ μάγειρος αὐτοῦ κατήρτισεν αὐτῷ τὴν ὑπηρεσίαν καὶ ἤνεγκεν αὐτῷ φαγεῖν · καὶ ἐκτείνας αὐτοῦ τὴν χεῖρα εἰς τὸ πινάκιον ἐπεσχέθη ὅπως μὴ δυνηθῇ ἐνέγκαι τὴν χεῖρα εἰς τὸ στόμα ἑαυτοῦ. Λέγει αὐτῷ ὁ συγκάθεδρος αὐτοῦ · “ Δέσποτα, μὴ μείνωμεν ἐν τῇ πόλει ταύτῃ · ἰδοὺ γὰρ ἡ πόλις πᾶσα κατελύθη διὰ τὰς μαγείας Παφνουτίου. „ Ἀναστὰς δὲ ὁ ἡγεμὼν ἀγανακτήσας ἐκέλευσεν ἐνεχθῆναι τὸν Εὐσέβιον σὺν τοῖς τετρακοσίοις στρατιώταις καὶ πάντας αὐτοὺς ζῶντας καῆναι · ἤλασαν δὲ αὐτοὺς οἱ στρατιῶται τῆς ἀδικίας ἔξω τῆς πόλεως καὶ ὤρυξαν τέσσαρας βοθύνους καὶ ἐμπλήσαντες πυρὸς κατέκαυσαν ἐκεῖ τοὺς ἁγίους μάρτυρας · καὶ οὕτως ἐτελειώθη αὐτῶν ἡ μαρτυρία. Οἱ δὲ ἄγγελοι ἀνέλαβον αὐτῶν τὰς | ψυχὰς εἰς τοὺς οὐρανοὺς καὶ ἀπειλήφασιν οἱ ἅγιοι τὸ αἰώνιον f. 364v. βραβεῖον.

24. Ἀριανὸς δὲ ὁ ἡγεμὼν ἐξῆλθεν ἀπὸ τῆς πόλεως ἐκείνης. Ἐν αὐτῇ τῇ ἡμέρᾳ ἀπενέγκας μεθ' ἑαυτοῦ τὸν μακάριον Παφνούτιον καὶ ἐνέβη εἰς τὸ λουσώριον ἐν τῷ ποταμῷ καὶ ἐκέλευσεν ἐνεχθῆναι μύλον καὶ δεθῆναι εἰς τὸν τράχηλον τοῦ μακαρίου Παφνουτίου καὶ

βληθῆναι μέσον τοῦ ποταμοῦ. Ὁ δὲ ἅγιος Παφνούτιος βληθεὶς εἰς
τὸν ποταμὸν ἀνέπλευσεν σὺν τῷ μύλῳ ἐπάνω τοῦ ποταμοῦ καὶ οὕ-
τως ἐκάθητο ἐπάνω τοῦ λίθου ὡς ἐπάνω πλοίου φερόμενος· ἐφύ-
σησεν δὲ ἄνεμος σφοδρὸς ἐπὶ τὸ λουσώριον Ἀριανοῦ καὶ περιεφέ-
ρετο. Ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος ἐγγὺς αὐτοῦ γενόμενος λέγει αὐτῷ·
« Ἀριανέ, Ἀριανέ, τὸ λουσώριόν σου ἀνέμων καὶ ναυτῶν καὶ κυβερνη-
τῶν δεῖται[1]· ἐγὼ δὲ οὐδενὸς τούτων χρείαν ἔχω· ὁ γὰρ κυβερνήτης
f. 365. μού ἐστι Χριστός· σὺ εἴωθας ἔμπροσθέν σου | μητάτορας ἀποσ-
τέλλειν καὶ καταρτίζειν σοὶ πόλεις· ἐγὼ δὲ προπορεύομαι καταρτίζειν
τῷ κυρίῳ μου Ἰησοῦ Χριστῷ ψυχὰς εἰς τὸ βασιλικὸν αὐτοῦ πα-
λάτιον. » Λέγει αὐτῷ ὁ συγκάθεδρος αὐτοῦ· « Δέσποτα, μὴ ἐά-
σωμεν τὸν ἄνθρωπον τοῦτον παρακολουθεῖν ἡμῖν, εἰ δὲ μή γε κατα-
δύσει τὰς πόλεις ταῖς μαγείαις αὐτοῦ. » Ὁ δὲ Ἀριανὸς ἐκέλευ-
σεν τοῖς κυβερνήταις σὺν ὅλοις τοῖς μετ' αὐτοῦ πλοίοις προσορμίζεσθαι
τὸ λουσώριον αὐτοῦ ἐπὶ τὴν γῆν· καὶ γράψας τὰ ὑπομνήματα
τοῦ μακαρίου Παφνουτίου παρέδωκεν αὐτὸν στρατιώταις τέσσαρσιν
ἀποφέρειν πρὸς Διοκλητιανὸν τὸν βασιλέα, ὥστε ἐπὶ αὐτοῦ γενέσθαι
τὴν] ἐξέτασιν αὐτοῦ.

25. Διὰ δὲ πολλῶν ἡμερῶν ἐπέστησαν πρὸς Διοκλητιανὸν τὸν
βασιλέα· οἱ δὲ στρατιῶται ἐπέδωκαν αὐτῷ τὰ γράμματα τοῦ ἡγεμό-
νος Ἀριανοῦ· καὶ ἀναγνοὺς τὰ ὑπομνήματα τοῦ μακαρίου Παφνου-
f. 365v. τίου, συντόμως ἐκέλευσεν αὐτὸν εἰς φοί|νικα σταυρωθῆναι. Οἱ δὲ
στρατιῶται τοῦ βασιλέως ἐσταύρωσαν αὐτὸν εἰς φοίνικα ἔξω τῆς
πόλεως. Σταυρούμενος δὲ ηὐλόγει τὸν Θεὸν τὸν δείξαντα δυνάμεις
τοσαύτας διὰ τῶν ἁγίων αὐτοῦ. Ὁ δὲ μακάριος Παφνούτιος ἐτέλε-
σεν αὐτοῦ τὴν μαρτυρίαν σταυρωθεὶς ἀπὸ δευτέρας ὥρας· καὶ ἔμει-
νεν ἕως ὥρας ἐνάτης καὶ παρέδωκεν τὸ πνεῦμα αὐτοῦ ἐνδόξως,
ἀνελθὼν εἰς τοὺς οὐρανοὺς καὶ ἀπολαβὼν τὸ βραβεῖον τῆς αἰωνίου
ζωῆς. Τὸ δὲ σῶμα αὐτοῦ καθελόντες οἱ στρατιῶται ἀπὸ τῆς φοινι-
κέας κατέθεντο ὑπὸ γῆν τῇ εἰκάδι τοῦ φαρμουθὶ μηνός· καὶ ἐπίσ-
τευσαν καὶ αὐτοὶ τῷ Θεῷ. Καὶ μετὰ τὸ ἀσφαλίσασθαι τὸ σῶμα τοῦ
μακαρίου Παφνουτίου παραχρῆμα κατέλαβον Διοκλητιανὸν τὸν βα-
σιλέα πρὸ τοῦ αὐτὸν ἀναχωρῆσαι· καὶ ὡμολόγησαν τὸν κύριον Ἰη-
σοῦν Χριστόν, τὰ δὲ εἴδωλα Διοκλητιανοῦ ἐνύβρισαν. Ἀγανακτήσας
f. 366. δὲ ὁ Διοκλητιανὸς | ἐκέλευσεν αὐτοὺς ἀποκεφαλισθῆναι ἐν αὐτῇ τῇ
ὥρᾳ· καὶ οὕτως αὐτοὶ ἐτέλεσαν αὐτῶν τὴν μαρτυρίαν διὰ τῆς ὁμο-
λογίας τοῦ Χριστοῦ. Ὅσοι δὲ ἔλαβον τὸ βραβεῖον ἐπὶ τοῦ μακαρίου

24. — [1] δέεται V.

Παφνουτίου εἰσὶ τῷ ἀριθμῷ πεντακόσιοι τεσσαράκοντα ἓξ ἄνδρες καὶ γυναῖκες, οἵτινες ἐκληρονόμησαν τὴν ἄφθαρτον τοῦ Θεοῦ βασιλείαν ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ κυρίῳ ἡμῶν· ὅτι αὐτῷ πρέπει ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος καὶ ἡ προσκύνησις σὺν τῷ Πατρὶ καὶ τῷ ἁγίῳ Πνεύματι εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων· ἀμήν.

II

La Passion de S. Psotius

En 1912, M. F. Wilhelm publia dans le Münchener Museum, *t. I, p. 185-214 (voir* Anal. Boll., XXXII, 305) *le texte jusque-là inédit de la Passion latine de S. Psotius, d'après deux manuscrits :*

M = *Manuscrit de Munich latin 5554, du VIIIe/IXe siècle (plus haut, p. 123). Fol. 91-93 :* Passio sancti Psotii episcopi.

W = *Manuscrit du prince d'Oettingen-Wallerstein à Maihingen, H. B. I. 2 (lat.) 4° 16, du XIIe siècle. Fol. 93-96 :* Passio sancti Psocii.

Une nouvelle collation des manuscrits a permis de corriger quelques-unes des nombreuses erreurs du texte. Il a fallu, en plus d'un endroit, recourir à la conjecture pour le rendre lisible. Nous avons eu la satisfaction de constater que plusieurs de nos retouches ont été approuvées d'avance par M. C. Weyman, dans un article qui ne nous était point parvenu en temps utile : Zu den Psotiusakten, *dans* Münchener Museum, *t. II (1914), p. 337. Les leçons proposées par ce savant ont été adoptées ou relevées dans l'annotation critique. L'orthographe a été unifiée.*

Passio beatissimi Psotii episcopi[1].

1. Psotius et Gallinicus magni episcopi apud[1] Egyptum erant. Praedicabant enim verbum Dei per loca corrigentes ecclesias[2] et confortantes omnes qui audiebant

Lemma. — [1] Passio S. Psocii episcopi et martyris W.
1. — [1] aput M. — [2] eclesias M.

verbum Dei. Verba enim vitae egrediebantur ex ore eorum, admonentes ne parvum hoc tempus praesentis vitae fraudaret nos perennis aevi divitiis [3].

2. Audiens autem Arianus iudex loci contrariam legibus suis doctrinam, iratus furore diabolico Diocletiano [1] per epistulam [2] retulit ita scribens : « Psotius [3] et Gallinicus [4], magni provinciae huius episcopi [5], noluerunt [6] obedire [7] praecepto [8] tuo, sed et animant ceteros et confortant ne tuis legibus adquiescant [9] ».

3. Tunc imperator scripsit epistulam Ariano [1] continentem hunc modum [2] : « Diocletianus [3] imperator Psotio et Gallinico, magnis in provintia episcopis, salutem. Si vultis obedire praecepto et ordinationi [4] meae, quam per epistulam designavi, et immolaveritis vivis imperatorum diis atque adoraveritis eos, accipietis potestatem magnam et habitabitis in civitatibus et regionibus vestris, sin vero inobedientes fueritis, accipietis iudicium mortis. »

4. Hanc epistulam Diocletianus [1] veredario tradidit [2]. Iussit ei ut per Arianum praesidem daretur episcopis [3]. Qui accepta epistula ascendens fluvialem [4] navem venit in Thebaïdem [5] et ingressus in civitatem, in qua sanctus Psotius erat, die sabbati vespere convocavit primos civitatis ad praetorium praesidis [6] et ostendit eis epistulam, quam miserat imperator. Tunc illi cum consilio praesidis [7] distulerunt [8] interim pro horae importunitate negotium.

5. Mane vero inlucescente [1] die dominico, adsumentes secum veredarium et epistulam venerunt ad ecclesiam et invenerunt fores domus domini clausas. Sanctus enim Psotius intus erat cum plebe agens matutina sollemnia [2],

[3] (nos-divitiis) spem aeternitatis W ; divitiis *om. ed.*

2. — [1] Dioclesiano M. — [2] epistulum M. — [3] Psocius W *hic et plerumque.* — [4] Gallenicus M. — [5] episcopi//// M. — [6] *prius* nuluerunt M. — [7] *prius* obidire M. — [8] precepti M. — [9] *prius* et quiescant M.

3. — [1] Mariano W. — [2] modo///// M, *prius* modu. — [3] Dioclytiano(u)s M. — [4] *prius* ordinatione M.

4.— [1] Diocles(c)ano(u)s *prius* M.— [2] *prius* tradedit M.— [3] episcopi////s M. — [4] Weyman ; pluvialem M, W. — [5] Tibaidem M, *corr. supra lin.* Te. — [6] preses M. — [7] presidi////s M. — [8] *corr. prius* destulerunt M.

5. — [1] inluciscente M. — [2] sollempnia *corr.* M. *prius* solempnia.

nichilominus in spiritu sancto agnoscens, persecutores stare pro foribus. Peractis [3] igitur matutinis festinavit ianuam ecclesie [4] aperire in nullo volens dare occasionem.

6. Egressus igitur vidit cives et militem, qui ab imperatore missus fuerat, stare ante ostium ecclesiae [1]. Qui cum salutatus [2] ab eis resalutasset, audit [3] a veredario : « Diocletianus [4] imperator scripsit ad te. » Cui Psotius ita respondit : « Quid enim habet mecum [5] Diocletianus, ut scribat ad me ? » Et cum legisset ei veredarius epistulam, tacuit sanctus Psotius [6] ad breve agitans caput [7] suum ; erat enim in senectute sua decorus nimis et gratus, utpote [8] quem conforma [9] natura [10] et De gratia decorabat.

7. Et respondens post silentii [1] moras sanctus episcopus dicit veredario : « Rogo te, fili, aliquod [2] beneficium mihi praesta [3]. » Dicit ei veredarius [4] : « Pete quod vis ; iuxta vires meas non negabo quod iubes. » Dicit ei sanctus episcopus : « Volo ut mihi crastinum diem concedas, et post hunc imple, quod tibi praeceptum est. » Dicit ei veredarius : « Si una tantum dies interest, facio quod vis, dummodo ne me ultra retineas [5]. Nosti enim me et ipse sub potestate maiorum agere. » His episcopi petitionibus veredarius adquiescens sustinuit usque in alium [6] diem, quia erat homo timens Deum.

8. Sanctus itaque episcopus convocata omni [1] civitatis suae christiana [2] plebe [3], tota die ac nocte non eos admonere et hortare cessavit, ne territi persecutionis pondere a fide Christi discederent, sed ut magis fidem suam in sinceritate [4] angustiarum [5] tempore demonstrarent. Quem tanta aviditate docentem populus audiebat, ut nullus eo-

[3] per////actis M. — [4] *corr. prius* eccle M.

6. — [1] eclesie *corr. prius* elisie M. — [2] salutus M. — [3] audit ///// M.— [4] dioclis(c)ianus M.— [5] mecum habet W.— [6] *om.* M. — [7] capud M, W. — [8] utpute M.— [9] W, confurme M *corr.* a *supra lin.*— [10] nature M, *om.* W.

7. — [1] *prius* selentii M. — [2] *prius* aliquid M. — [3] *in ras.* W, (m. p.) et non dioclesianum M. — [4] sanctus *ed.* — [5] *prius* reteneas M. — [6] *corr. prius* allo M.

8.— [1] omnem M. — [2] christianam M. — [3] plebem M. — [4] *corr. prius* senceritate M. — [5] *corr. prius* agustiarum M.

rum, ne parvulus [6] quidem infans, cibi vel [7] potus causa aut alterius necessitatis de ecclesia sit egressus [8], sed lugebant omnes, quod tantò fraudandi [9] essent doctore [10].

9. Quorum lacrimis flexus sanctus episcopus dicit ad
Act. 20,28. presbyteros et ad omnem clerum [1]: « Adtendite vobis et omni gregi. Confortate vosmetipsos ad conservandam in tempore adflictionis [2] fidem Christi, per quam redempti et renati estis, per quam sacerdotio et ministerio [3] in Dei ecclesia honoramini. Aedificate doctrina et moribus vestris fidem Christi sanguine [4] congregatam et vobis pro Christi amore subiectam, ne [5] inveniamini rei in diem [6] iudicii perditionis [7] alterius. »

10. Illi autem responderunt ei dicentes : « Et putas, pater, invenire nos similem tui, qui nos tam sincera dilectione gubernet, qui nos ita exemplo [1] et verbo aedificet? » Hoc et viduae, hoc et nobiles civium, hoc totus simul populus conclamabant dicentes : « Cui nos pater dimittis ? » Et prosternentes se coram eo [2] cum lamento dicebant : « Damus pro vita tua totum quod possideamus [3]; tu tantum de ecclesia ne recedas ; nos damus responsum pro te. »

11. Ad [1] quos ille : « Nolite, ait, filii, retinere me. Ad Dominum enim vado. Vivit dominus meus Iesus Christus, quia totos vos et animo et absque [2] discretione diligo ; sed plus amo [3] dominum meum Iesum Christum, qui pro me, non ut vos offertis possessiones aut aurum, sed semetipsum obtulit morti ; quem et desidero iam videre ; sed videre eum non potero, nisi, quomodo ille pro me, et ego pro ipso moriar. Sed et hoc sapere debetis, quod non absque tribulatione civitatis vestrae eritis, si me retinueritis [4]. Si autem [5] ad Christum abiero et ad praesens vobis quies conceditur [et [6]] ab his, qui occasionem quae-

[6] parvolus M. — [7] et W.
[8] aggressus W. — [9] *corr. prius* fraudati M. — [10] doctori *ed.*
9. — [1] plebem W. — [2] afflictionis W. — [3] mynisteri ////o M. — [4] sanguinem M. — [5] nec M. — [6] (rei in diem) *in ras.* W. — [7] p //// erdi////tionis M.
10. — [1] exempla W, *corr.* o *supra lin.* — [2] *corr. prius* ea M. — [3] *corr. prius* possedeamus M.
11. — [1] *corr. prius* a M. — [2] cum W. — [3] *corr. prius* animo M. — [4] retenueritis M. — [5] *om.* W. — [6] *del.* Weyman.

runt praedandi [7] et in timore domini maius proficietis, cum pro vobis attentius [8] et sincerius supplicare domino coepero. Nolite ergo me retinere [9], quia, quod facio et [10] pro vobis et pro me facio. Sed quoniam dies iam inlucescit et hora sponsionis nostrae apud [11] veredarium instat, offeramus oblationem Deo. Communicemus mysteriis dominicae passionis, et ita procedam ad testimonium Christi. »

12. Haec cum dixisset, induit se vestimentis festivis, in quibus consueverat [1] sacramentorum sollemnia celebrare et oblationem Deo offere [2], ac sic [3] communicavit plebi. Consummato igitur religionis officio, stans in conspectu Domini sic oravit : « Domine Iesu Christe, unice Dei filius, sancte ex sancto [4] genite, qui regis [5] me a iuventute [6] mea in timore tuo, qui liberasti me semper et evadere [7] fecisti causas peccati, rogo te, custodi filios meos, populum tuum in veritate tua, ne praevaleat adversus [8] eos temptatio, sed pietate illa qua a te [9] redempti [10] sunt, custodiantur in aeternum, ut nominis tui virtus in hac eos unitate conservet. »

13. Finita itaque oratione, cum procedere coepisset ab ecclesia [1], occurentes milites rapuerunt eum et posuerunt in navem atque duxerunt [2] ad praesidem Arianum [3]. Veredarius autem ille, qui erat homo timens Deum, in praesenti stabat [4] agens curam, ne quid sancto episcopo [5] impius [6] iudex iniuriae publice inrogaret [7], sed hoc tantum in illo ageret [8], quod imperator [9] praeceperat.

14. Iudex ergo, cum illum [1] vidit, ait ad eum : « Tu es Psotius, magnus in provincia ista episcopus ? » Psotius

[7] praedandi Weyman, predamnati W *et corr.* M, — [8] adtentius M. — [9] *corr. prius* retenere M. — [10] *om.* W. — [11] aput M.

12. — [1] consuerat M. — [2] *supra lin.* W. *om.* M. — [3] (ac sic) atque M. — [4] sancto//// W. — [5] reges M. — [6] iuvente W. — [7] evadere Weyman, eradere *codd.*, (er) *in rasura* M. — [8] adversum *corr.* M. — [9] ta *corr.* te M. — [10] *prius* redimpti M,

13. — [1] *corr. prius* ecclesiam M, ecclesia //// W. — [2] *corr. prius* duxorum M. — [3] (et - Arianum) *om.* W. — [4] *corr. prius* stabant M. — [5] *corr. prius* episcopi M. — [6] inpius M. — [7] in //// rogaret W. [8] agere M. — [9] inperator M.

14. — [1] *corr. prius* illo M.

respondit : « Ego quidem sum Psotius [2]. » Praeses dicit [3] : « Domini nostri [4] imperatores per epistulam suam honoraverunt te, quod et ego praeses [5] facere curabo. » Cumque eo praesente lecta fuisset epistula, praeses ad eum dicit : « Audisti, quid domini imperatores [6] iusserunt [7] ? Adquiescere debes praecepto, ut possis honoratus vivere et securus [8]. »

15. Episcopus ei respondit : « Sufficiat tibi inepta suadere [1] voluisse. Sapiens [2] homo cum mensura [3] et pondere iuxta personam loquitur audientis ; sicut [4] scriptum in christianorum [5] legimus libris [6], sapiens vir scit quod ex ore eius procedit, unde te scire [7] volo, quia non sacrificat Psotius. Sapiens est valde per Dei gratiam Psotius. A iuventute sua Deo servire novit, sacrificare non didicit [8] ; Psotius [9] creatorem omnium in cultibus honorare consuevit non mutare [10] in [11] insensibiles creaturas. »

16. Arianus [1] dicit : « Ausculta [2], o Psoti [3], consilium et sacrifica, ut appareas sapiens. Nec enim puto te ignorare esse apud sedem nostram supplicia ; et cave ne cum ea rebus coeperis experiri, superatus dolore non sine confusione facias quod ante tormenta rogatus contemnis. » Episcopus sanctus respondit : « Et pro viribus, Domino auxiliante, si placet, senties [4] me < firmiorem exire [5] >
Is. 48, 10. ex [6] illis. Scriptum est enim : excoque [7] argentum, et invenies [8] illum [9] purum totum. Christianus sum, duplicis sententiae non sum. Adhibe ergo, ut vis, et conflatione tormentorum proba argentum Christi. »

17. Tunc iratus praeses iussit exhiberi eculeum, ut eum suspenderet. Inruens autem veredarius ille miles, tenuit

[2] Spotius W. — [3] dixit W. — [4] *om.* W. — [5] *partim in rasura* M. [6] *om.* M. — [7] *corr. prius* iusserint M. — [8] securos M.

15.— [1] Weyman ; sua dare M, W — [2] sapiens //// M. — [3] *corr. prius* mensara W. — [4] sic et M, W. — [5] christiarum M. — [6] lybris M. — [7] (te scire) audire te M. — [8] *corr. prius* dedicit M. — [9] Spotius W. — [10] mutaret M. — [11] *om.* M.

16. — [1] Adrianus W. — [2] *corr. prius* absculta M. — [3] pso W, tii *supra lin. corr.* — [4] sentiens M. — [5] firmiorum exire *scripsi*, *om.* M, W. — [6] *in ras.* W, et M. — [7] *partim in ras.* W. — [8] inveniens M. — [9] illum M.

episcopum [1] sanctum et dixit ad iudicem : « Non tibi licet contra praeceptum imperatorum facere ei iniuriam. Domini enim mori eum iusserunt, non [2] cruciari. » Tunc praeses iussit referri eculeum [3] et dicit ad episcopum sanctum : « Ne putes, quia tenuit me ipse, deesse iudiciis [4] nostris alia genera tormentorum, quibus absque iniuria publica crucieris [5] ; sunt nobis et alia argumenta. » Sanctus episcopus respondit : « Fac cito [6] quod vis. »

18. Et statim praeses iussit eum recludi in cella angusta, plena liquido fimo [1], usque ad dies decem [2] ieiunum, ut evisceratus inedia, fetore sordido necaretur. Post decem [2] vero dies fecit cellulam aperiri et invenit eum sanum et validum. Dicit ad eum : « Certe sensisti esse apud [3] iudices secreta supplicia. Nunc ergo sacrifica. » Episcopus [4] respondit : « Stulte et miser, aestimas laborem mihi inferri per haec quae excogitas, quia ignoras me spontaneis pro amore Christi laboribus ab infantia mea exercitatum [5]. Tibi autem non dubito [6] durum videri, qui delicate et molliter vivis. »

19. Iratus itaque iudex iussit eum in ipsa iterum cella recludi [1], adiecto asinorum fimo recenti et signata manu [2] sua cella per dies quindecim relinqui. Cumque eum eduxisset, reclusit et tertio sex diebus, et cum implesset XX et unum diem [3] in stercore illo ieiunus nichil prorsus cibi [4] vel potus accipiens, iussus exhiberi stetit pro tribunali, vidente populo et admirante vultum eius [5] ; etenim toto corpore tam laeto atque odorato [6] erat, ut inter lautas epulas ac flores roseos adcubasse crederetur.

20. Arianus ad eum dicit : « Videris mihi furtivis saginatus cibis. Nam unde est quod de clusura tam laetus egressus es ? » Episcopus respondit : « Stulte et miser, qui nec quod loqueris ipse intelligis . Si sub tuo signaculo

17. — [1] episcopi M. — [2] *prius* con M. — [3] *prius* aeculeum M. — — [4] *prius* iudicis M, W. — [5] cruciaris M, W. — [6] (fac cito) facito M.

18. — [1] *corr.*, *prius* femo M ; (plena-fimo) *om.* W. — [2] *prius* decim M. — [3] apud ///// W. — [4] e////ps M. — [5] *corr.* *prius* excitatum W, M. — [6] *corr.* *prius* dobito M.

19. — [1] *prius* reclaudi M. — [2] *prius* monu M. — [3] *prius* dies M. — [4] cipi M. — [5] *om.* W. — [6] *ita prius* M, adornato *corr.*, *et* W.

clausus fui, manducare unde habui ? Quare non advertis illius me gratia sustentatum, pro cuius nomine et doctrina haec patior ? Ipse enim Deus noster per scripturas suas nos docuit credere, quod non in pane solo vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de [1] ore Dei. Unde et me debes credere humanis hactenus carentem [2] subsidiis, non cibo furtivo, quod manu hominis ministratur, sed verbo Dei refectum, quod et veteres sanctae historiae [3] referunt [4] <de [5]> quibusdam Deo fideliter servientibus viris et amore flagrantibus [6], pro divinarum rerum contemplatione [7] ieiunia [8] quadragenis diebus ac noctibus cibi et potus absque detrimento corporis detulisse. Qua virtute immo gratia et me vellem [9] credas hoc ieiunium sine labore corporis tenuisse. Et licet tibi haec sancta non sit dignum
Matth.7,6. ingerere, secundum illud : Nolite dare sanctum [10] canibus, tamen pro opportunitate ipse certissimae rationis incipias capere aliquando quod sanum est. »

21. Arianus dicit ad eum : « Ergo secundum te ego [1] canis [2] sum ? » Episcopus sanctus [3] respondit : « Plane, et peior [4] cane. Nam canes agnoscunt proprium dominum, tu vero et imperatores tui non agnoscitis factorem [5] vestrum. » Audientes populi haec [6] sancti episcopi dicta exclamaverunt dicentes : « Unus et verus est Deus [7] christianorum quem colis [8], pater Psoti [9]. » Tunc officium ad iudicem dicit : « Domine praeses, da cito sententiam in hominem [10] istum [11], ne tumultus [12] adversum reges [13] increscat. » Et continuo iussit eum educi foras et capite [14] caedi.

20. — [1] ex M. — [2] carcerem W. — [3] *corr. prius* istorie M. — [4] *om.* W. — [5] *om* M, W. — [6] ieiuniis W, ieiunis W ; flagrantibus *hoc loco restitui, cf.* 8. — [7] contempblatione M. — [8] flagrantibus M, fraglantibus W ; ieiunia *scripsi hoc loco, cf.* 5. *Locum ita restituit* WEYMAN : referunt < de > quibusdam... viris et amore ieiunii... flagrantibus < eos > quadragenis... noctibus cibi et potus < gustationem > absque d. c. distulisse. — [9] velle M, W ; velim *exspectes.* — [10] noli sanctum dare W. —

21. — [1] *om. ed.* — [2] *prius* canes M. — [3] *om.* W. — [4] *prius* praior M. — [5] creatorem W. — [6] *om.* W. — [7] deus est W. — [8] coles *corr.* M. — [9] Psotii W. — [10] homine M. — [11] isto M. — [12] *prius* tumultum M. — [13] *prius* regis M. — [14] capita M.

22. Sanctus namque episcopus, audita sententia, educendus iam foras vestivit [1] se indumentis [2], quibus [3] diebus festis ad offerenda Deo sacrificia utebatur, et ibat laetus ad caedis locum, sequente se uno puerulo [4] lectore florente [5]. Nam omnis reliquus clerus [6] eius occultus ipso iubente latebat. Puer ergo [7] ille parvulus lector dicit ad eum : « Pater, quare his optimis vestibus voluisti nunc indui, ut ea tollat spiculator ? » Sanctus igitur pater Psotius [8] episcopus dicit ei : « Numquid haec vestimenta preciosiora sunt vestibus Christi, quae sibi [9] carnifices [10] eius partiti sunt ? Recede ergo a me, filiole ; non enim tibi in hoc verbo consentio. Nam si homo tempore quo [11] saeculares nuptias agit ornatur [12] preciosissimis vestimentis, cur non ego in die voti mei et ad Christi thalamum [13] ingressurus preciosis vestimentis decoratus incedam ?» Haec cum explicasset [14] beatissimus martyr, tacuit infans atque recessit.

23. Ipse vero, cum ad locum felicis victimae pervenisset, sicut [1] a [2] plebis vocibus rogabatur, ut cibi aliquid, unde detulerant, dignaretur accipere [3] post XX et unius [4] dierum ieiuniorum [5]. Ille autem dicit ad eos : « Dimittite [6] me, obsecro, o filioli, apud dominum meum Iesum Christum solvere tam devotum ieiunium. » Et cum fuisset dimissus a populo, tenuit eum carnifex, ut decollaret.

24. Quem ipse sanctus rogavit, ut ei daret spatium quo oraret ; et inpetrata gratia [1] stetit in conspectu Dei et magna voce dicit : « Rogo te, Deus meus, proclude humani generis hostem [2] ab imo [3] terrae usque ad summum eius, et pro hac plebe tua, quae prosecuta ob reverentiam nominis tui honoravit me, extende, quaeso, manum [4] tuam et protege semper atque custodi in fide religionis tuae voluntatem eorum [5], quia tu es Deus [6] solus, creator om-

22. — [1] festivit M. — [2] vestimentis W. — [3] que M. — [4] pueroula M. — [5] Florente *ed.* — [6] *prius* clurus M. — [7] ego M. — [8] Psotiius W. — [9] sibe *corr.* M. — [10] carnefices M. — [11] *prius* quos M. — [12] ornator M. — [13] talamum M. — [14] expoliasset M, W ; expolisset *ed.*

23. — [1] sanctus *ed.* — [2] *corr. prius* e M, W. — [3] accepere M. — [4] (et unius) uno M, W. — [5] spatio *ed.*, ieiunio M, W. — [6] dimittete M, *corr. prius* dimitte W.

24. — [1] spacia W. — [2] *om.* M. — [3] a summo M, W. — [4] manuum M. — [5] meorum W. — [6] *om.* M.

nium, qui amas animas. Deprecor pietatem tuam, qui pascis omne quod spirat, Deus meus, ut dirigas viam meam venientis ad te. Angelus tuus sanctus deducat puerum tuum, donec perveniam ad pacem tuam. Suscipe Domine, orationem meam cum pace in hoc novissimo die vitae meae. »

25. Adhuc autem illo orante, venit Hermes spiculator et tenuit eum manu nec dimisit orationem finire [1], sed tractum ad se urgebat dicens : « Veni, dimitte me, ut vadam. » Omnis autem populus, cum vidisset eum trahi ab spiculatore, dolentes ingemuerunt . Respondens vero sanctus episcopus dicit ad Hermen : « Eamus quo vis, homo, effusor sanguinis iusti [2] ; doleo tibi, miserrime et infelicissime hominum ; nec suasione verborum nec voluntate [3] parentum horrescis [4] ? » Et his [5] dictis genua in terram posuit orationemque ad Dominum fudit et sic gladio percussus migravit ad Christum, qui cum Deo patre [6] et Filio et Spiritu sancto [7] < vivit et regnat in saecula saeculorum. Amen.>

25. — [1] finere M. — [2] iuste W. — [3] voluntates M. — [4] orrescas M. — [5] hys M. — [6] *hic des.* M. — [7] *hic des.* W.

III

La Passion de S. Dioscore

Le manuscrit de la Bodléienne Fell 3, *sur parchemin, de* 120 *feuillets,* 0m, 33 × 0,23, *écriture du XIIe siècle, contient, avec d'autres Vies de saints, fol. 24v-25v, la* Passio Dioscori, *BHL.* 2203 e. *Nous relevons les variantes de cet exemplaire sur le texte de l'édition,* Anal. Boll., *t. XXIV. Le premier chiffre indique la page, le second la ligne.*

Passio Dioscori martyris qui passus est in Egipto et fuit curialis XV kl. iul.

322. 3. Adstante Dioscoro curiali qui appellatur ano quinoblitone — 5. curatur — 6. eum quasi — 8. ad meam devotionem — 10. lecta sunt — Dionectu

323. 2. tue sinceritatis — 5. obaudi preceptum — 8. solo Deo — 9. cui Deo tu immolas — 10. dixit soli vero Deo — 15. Dionecta iudicio — et obaudi precepto dominorum nostrorum augustorum Cesarum. — 17-20. non immolo huius modi (regibus neque huiusmodi *in marg.*) sequor sed habeo regem meum celestem Christum Iesum filium Dei qui venturus est in mundo iudicare vivos et mortuos qui regnat omni regno mundi et in secula seculorum, illi enim

324. 2. religioni deserviunt — 5. corpus meum — 8. in hunc mundum — 9. cum venerit (*prius* veniret) — 14-16. sed cum vocatus sum a Christo et ego accessi ad adventum eius ut ego glorie////r in gloria — 17. calefieri ferramenta — 18. a duobus f////er(r)amentis — non sentiret

325. 1. iussit illi applicari — ardens et cum tetigisset — 2. tanquam rorem hiemalem — 3. quia ignis tuus potest me torquere — 5. iube loqui — 7. non meminis trium — 9. regis ex toto nocere — 10. michi — mollescat — non est paratum in hac — 11-12. non sed spiritus — 12. ipsum Iesus — 13. sed etiam vocatos ab eo in illo remuneret — 18. reddo rationem in hoc quō sicut per

326. 2. vivificamur — 4. non sed — 5. mentem ac — observa in cena huius mundi — 6. quam in sua iussa sunt — Paulus est factus novissimus — 7. suavis est pre multos — 9. solo Deo — 10. virtutes omnibus apparentibus *prius bis scriptum* — 11. est incorporata — 13. obaudierat — 15. Deum enim vivo — 16. abducere

327. 1. persuadere mihi non potest — 6. contumaciter — 8. corde hic veni — 11. hic accessi — 14. inclusos et non — 16. ago tibi non et gratia nec tormentis que mihi a te offeruntur gratias Deo meo — 17. hunc certamen prava enim — 18. (dei) di — 19. biduo spatium ut convertaris — 21. Dioscorus dixit huiusmodi eruditio corporalis est spes

328. 1. magna est que diligit volentem. — 2. (vitam) venire — 5. dixit — per singulis — 6. locis — 11. adtendens — 12. clamabat dicens — 13. deus caeli — questionarium — 15. questionarium lumen — 16. nocescere eum potuit — 20. vincentem lumen

329. 1. Culcianus dixit immola — 2. recede ab stultitia — 3. Dioscorus dixit quia stultitia huius mundi confundit

sapientes — 4-6. intelligis philosophorum eruditio gloria est huius mundi Christi autem Iesu sempiterna gloria est qui susceperit illam erit in gaudio in secula seculorum et angeli Dei pacifici. — 7-8. Culcianus dixit si filius lectoris es da codices propter commaciam *(sic)* enim tuam huc missus es — 11. vellite — 12-13. hoc ego enim exspecto gaudium in quo vocatus sum ut — 13 provocem venire — 14. scriptum michi est de te — 15. in domo tua et si — 16. honorem praestabo tibi

330. 1. ut ab eodem — 2. proposito credam adeo quid tu — 3. timorem veni huc — 4. cognosco hoc est ut — 5. Deo meo Iesu Christo — 6. infamiam — 7. tibi praesto quia — 8. non est infamia — 9. multa autem est prevaricationis et obaudire preceptum *(bis scriptum)* Dei.

INDEX HAGIOGRAPHIQUE

LA DATE DE NAISSANCE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

On s'en tient d'ordinaire, pour la chronologie de la vie de S[te] Catherine de Sienne, aux dates fournies par son principal biographe, l'auteur de la *Légende Majeure*, son ancien confesseur Raymond de Capoue. Catherine est morte le 29 avril 1380, à trente-trois ans [1]; donc elle est née en 1347. Elle a pris l'habit du Tiers-Ordre de S. Dominique après la mort de sa sœur aînée Bonaventura [2], et avant celle de son père Jacopo Benincasa [3]. Or nous savons de source sûre, par le *Nécrologe de San Domenico*, que ces deux décès ont eu lieu en 1362 et 1368 [4].

A ces données, M. Fawtier, dans un ouvrage [5] qui aura au moins le mérite d'obliger à réviser de très près, et très utilement, les opinions accréditées [6], vient de substituer un autre système. Catherine serait née, soit en 1333 ou

[1] Ce chiffre est donné par la *Légende Majeure*, § 184. *Act. SS.*, Apr. t. III, p. 899.

[2] La mort de Bonaventura est racontée § 45, la prise d'habit § 75.

[3] § 220.

[4] R. FAWTIER, *Sainte Catherine de Sienne, essai de critique des sources : sources hagiographiques* (Paris, 1922), p. 132, n. 2, et p. 135, n. 9.

[5] Voir note précédente.

[6] Je ne prétends pas que ce soit le seul. Pour ne citer que le principal, il paraît bien avoir démontré que l'influence politique réellement exercée par S[te] Catherine a été fort exagérée ; non pas tant — ici je me séparerais de lui — par Raymond de Capoue, que par les historiens postérieurs. On a écrit (GEBHART, *Moines et papes*, Paris, 1896, pp. 66 et 110) : « C'est par la politique et la diplomatie que sainte Catherine a été grande dans l'histoire de l'Italie et dans celle de l'Église... La fille du teinturier de Sienne fut réellement la maîtresse de l'Église et de la chrétienté... » Ce sont choses qu'il était nécessaire de remettre au point.

1334 [1], soit — car M. Fawtier n'est pas toujours exempt de contradictions, — en 1337 [2]. Et elle serait entrée dans le Tiers-Ordre au plus tard en 1352 [3]. Raymond de Capoue l'aurait considérablement rajeunie.

Erreur, ou mensonge ? Il semblerait que M. Fawtier ne le sait pas toujours très bien. P. 138, il insinue que Raymond de Capoue ne pouvait pas être bien renseigné. Faut-il s'arrêter à cette objection singulière ? Oui, puisque son auteur semble y attacher de l'importance. « Comment (Raymond) savait-il l'âge de la sainte ? Par elle-même ; mais peut-on accorder quelque crédit à cette hypothèse qui n'a même pas pour elle l'appui d'un passage de Raymond de Capoue?» Que voudrait donc M. Fawtier ? Que l'auteur de la *Légende Majeure* procédât comme un érudit moderne, qui n'avance pas les choses les plus simples sans une référence ? Raymond a l'habitude, quand il rapporte les visions ou les propos de la sainte, de dire si oui ou non il les tient de sa propre bouche ; et cela se conçoit, parce qu'il s'agit de choses extraordinaires dont il veut affirmer la vérité. Mais l'âge de la sainte était chose trop simple pour qu'il eût besoin d'expliquer comment il le connaissait. — « Faudrait-il croire que Monna Lapa, la mère de Ste Catherine, a renseigné notre auteur ? » On pourrait le croire ; cela n'aurait rien de très extraordinaire. — « Mais nous avons vu quel fond on pouvait faire sur les propos de cette bonne personne [4] ». Tout cela parce que Lapa a dit à Raymond de Capoue, en lui parlant de l'enfance de Catherine : « Ma fille ! avant toutes ses macérations elle était robuste et solide ; à preuve qu'elle vous empoignait la charge d'un cheval et vous la montait au grenier comme rien ! » Ainsi parce que sans songer que jamais quelqu'un prendrait leurs

[1] Il écrit (p. 146) de Stefano, un des frères de la sainte, qu'il a dû naître au moins dix ans avant 1342, donc en 1332 au plus tard ; et que la différence entre lui et Catherine était très faible, un an ou deux tout au plus. Donc Catherine serait née en 1333 ou 1334, au plus tard.

[2] P. 152.

[3] P. 145.

[4] M. Fawtier fait allusion à sa page 128, n. 2, où il cite le propos que nous rapportons ci-dessus.

paroles à la lettre, Lapa a employé, et Raymond de Capoue a rapporté, une de ces exagérations familières et pittoresques comme tout le monde en commet dans le langage parlé [1], Lapa ne saura plus l'âge de sa fille ? — Mais « il ne faut pas oublier que nous avons affaire à des gens du peuple, et à des Toscans, pour qui le temps n'a qu'une valeur relative et la chronologie aucun intérêt. » D'accord ; une erreur d'un an ou deux en plus ou en moins serait toute naturelle, et elle est très possible. Mais enfin Lapa savait l'âge de Catherine, et Catherine savait son âge, mieux qu'à dix ou quinze ans près ? Est-il vraiment utile de démontrer de telles évidences ?

Nous croyons qu'un des défauts du livre de M. Fawtier est de suspecter beaucoup trop facilement la bonne foi de Raymond de Capoue. Il ne tient pas compte des conditions dans lesquelles il écrivait, après les avoir pourtant si bien analysées dans son chapitre X. La plupart des inexactitudes incontestables qu'on relève dans la *Légende Majeure* ne dépassent pas celles que ne peut éviter un homme qui rédige ses souvenirs — et ceux des autres — dix, quinze ou vingt ans après les événements, de mémoire et sans documents écrits, loin des lieux où les faits se sont passés, constamment sur les routes, et distrait par les plus graves affaires. Mais pour l'âge de Catherine nous ne plaidons pas l'erreur. Si vraiment Raymond de Capoue l'a rajeunie à ce point, c'est qu'il y a mensonge. Et telle est bien au fond l'opinion de M. Fawtier.

Mais pourquoi mentir ? Parce qu'il était utile au but que poursuivait la *Légende Majeure* que la sainte mourût à trente trois ans. Si utile, que ce chiffre est déjà suspect par lui-même. Catherine serait morte à l'âge du Christ ! Cette « conformité » qu'elle aurait avec lui serait déjà une présomption éclatante de sainteté, — qu'il ne faut tout de même pas exagérer ; bien des saints avaient été canonisés, qui étaient morts à tout âge. Mais surtout le monopole ex-

[1] S'il la lisait dans le texte italien des *Miracoli*, M. Fawtier y reconnaîtrait sans doute la naïveté du langage populaire et le « délicieux esprit » toscan. Elle ne lui paraît absurde que parce qu'elle est traduite dans le lourd et massif latin de Raymond de Capoue. Mais au fond c'est toujours la même chose.

clusif de ces mystiques ressemblances serait ainsi enlevé à S. François, auquel, précisément en ce temps-là, les Franciscains cherchaient à l'assurer [1]. L'ordre dominicain en général, le Tiers-Ordre en particulier, aurait à opposer au stigmatisé d'Assise une sainte qui ne lui céderait en rien. Pour être sûr que le nombre *trente-trois* contient à la fois la preuve et le but de l'imposture, il suffit de voir quelles considérations il a inspirées à Caffarini dans son *Supplementum.*

A cela on peut répondre qu'il est assez curieux que Raymond de Capoue ne se soit pas avisé d'exploiter lui-même son invention. Bien plus, il s'en sert pour quelque chose de différent.

Ce n'est pas à propos de la mort de Catherine qu'il rappelle son âge, et cependant il n'a garde d'oublier d'analyser, pour les faire valoir, tous les détails de cette mort. C'est ainsi qu'il s'efforce de démontrer, un peu subtilement, qu'on peut y voir un véritable martyre, et que Catherine a droit aussi à cette couronne [2]. Dans l'hypothèse de M. Fawtier, il aurait eu mieux à dire, et c'était bien le cas de le dire, tandis qu'il parle des trente-trois ans accidentellement, au milieu de son livre ; et il en tire bien une conformité, non pas avec Jésus, mais avec Ste Madeleine [3]. Il faut citer son passage. Après avoir raconté une vision au cours de laquelle le Christ donne Madeleine pour mère à Catherine, il ajoute :

[1] Comme en témoigne le livre de Bartolommeo di Rinonico, publié en 1330 et approuvé par le chapitre général des Mineurs de 1399 : *Liber de conformitate vitae beati Francisci ad vitam Domini Iesu* (= *Analecta Franciscana*, t. IV-V).

[2] §§ 429-430. Et Raymond est certainement préoccupé de faire apparaître des ressemblances entre Catherine et le Christ. La scène (§§ 424-425) où la sainte, à Florence, menacée par une émeute, attend la foule dans le jardin de sa maison, offre des allusions certaines au récit évangélique du Jardin des Oliviers.

[3] Raymond tenait à cette idée. Car il l'avait déjà développée au § 64. Il y dit que Catherine a dépassé tous les saints par l'austérité de ses jeûnes. *Solam Magdalenam reperio, non in scripturis sacris, sed in eius historia et in loci dispositione quae apparet adhuc, triginta tribus annis in rupe positam hoc ieiunium perfecisse.*

(§ 184) : Quod tamen absque mysterio, mea sententia, factum non est. Sicut enim Maria Magdalena triginta tribus annis stetit in rupe absque corporeo cibo, sed in contemplatione assidua, quod tempus plenitudinem aetatis Salvatoris in se ipso demonstrat, sic haec virgo sacra ab illo tempore quo haec acciderunt usque ad tricesimum tertium annum aetatis, in quo ex hac luce migravit, tam ferventer contemplationi vacabat Altissimi, quod cibi corporalis auxilio non egens, mentem reficiebat abundantia gratiarum. Et sicut illa rapiebatur in aera septies in die ab angelis, ubi audiebat arcana Dei, sic ista pro maiori parte temporis ... rapiebatur a corporeis sensibus,... ita ut frequenter corpus in aera levaretur ... (§ 185) : Igitur congrue nimis omnipotentis Domini providentia hanc virginem Mariae Magdalenae deputavit in filiam illamque dedit ipsi in matrem, ut scilicet ieiunatrix ieiunatrici, amatrix amatrici, contemplatrix contemplatrici convenientissime iungeretur.

Tout ce développement a pour objet de montrer que Madeleine — une des protectrices des Prêcheurs — était bien la patronne qui convenait à Catherine. Madeleine ressemble au Christ, mais c'est à Madeleine que ressemble Catherine, notamment par la coïncidence des trente-trois ans de vie de l'une avec les trente-trois ans de pénitence de l'autre. La coïncidence est médiocre et le rapprochement bizarre ; la conformité avec le Christ est tout au plus indirecte ; mais cette gaucherie même prouve que Raymond de Capoue n'a pas eu l'idée que lui prête M. Fawtier. Il l'a côtoyée, mais il n'y est pas entré, et plus il en est passé près, plus il est clair qu'il ne l'a point vue. A moins de supposer que par un raffinement de prudence et d'habileté il a feint de ne pas la voir ; qu'il s'est comme partagé le travail avec Caffarini, l'un glissant discrètement l'imposture, l'autre imposant silence par intimidation à tous ceux qui auraient pu la dévoiler, et l'utilisant pour la plus audacieuse des réclames[1]. Ce serait bien subtil. Il est bien plus

[1] Tel est bien le rôle que M. Fawtier prête à Caffarini (cf. notamment son chapitre III : *Le procès de Venise*), non sans se contredire d'ailleurs. « La *Légende Majeure*, écrit-il p. 38, a été le canon auquel ont dû se conformer les témoins, et Tommaso Caffarini a tenu la main à ce qu'ils ne s'en écartent pas jusque dans le plus petit détail. » Alors comment peut-il écrire, p. 181, n. 2 : « Raymond nous dit que le pape revint à Rome *ipsa* (*Catherina*) *eum*

vraisemblable que c'est Caffarini, qui lisant la *Légende Majeure*, — l'esprit tout rempli, je le veux bien, du *Liber*

inducente. Il est curieux de constater la façon dont Stefano Maconi rapporte le même fait (*Processus*, fol. 108) : *Post haec vero ipse summus Pontifex venit ad Urbem Romanam ipsa virgine sanctissima* solummodo confortante, *tamen ex divino praecepto, prout apertissime mihi constat*. Cela ressemble fort à une rectification. Bartolommeo Dominici rapporte également la chose de façon différente (*Processus*, fol. 126). » Pour nous, rien n'autorise M. Fawtier à prétendre (p. 181) que « la *Légende Majeure* donne à notre sainte une part importante dans cette résolution du pape et fait d'elle l'auteur véritable du retour du Saint-Siège en Italie. » Les trois mots, pas un de plus, *ipsa eum inducente* — elle l'y a engagé — que la *Légende* consacre à cette question, sont compatibles avec l'interprétation la plus réduite du rôle de Catherine. On reconnaît que le pape a causé avec Catherine ; on ne contestera tout de même pas qu'elle a dû lui parler de la question qui occupait alors tout le monde, et pas pour lui conseiller de rester à Avignon. Mais un des principaux arguments qui démontrent que son influence n'a pas été considérable, et n'avait pas à s'exercer, sur une décision déjà prise, c'est précisément le langage si réservé de Raymond. Seulement la légende a commencé de très bonne heure ; on la trouve déjà dans le sermon attribué à William Flete. Est-ce contre elle que proteste Stefano Maconi ? Peut-être. Peut-être aussi s'est-il avisé tout simplement qu'il n'était pas bien respectueux pour le pape d'avoir l'air de dire qu'il avait eu besoin d'être rappelé à son devoir, même par une Catherine de Sienne. Mais absolument rien ne prouve qu'il ait voulu donner un démenti ou une leçon à Raymond de Capoue. Quant à Bartolommeo Dominici, il « rapporte la chose » de façon beaucoup plus détaillée, mais non pas « de façon différente » comme le prétend M. Fawtier. Il nous montre le pape interrogeant Catherine *utrum videretur sibi bonum quod prosequeretur iter* quod iam sic agere disposuerat, *praesertim cum tot et tales haberet contradictores*. Catherine s'excuse : elle n'a pas de conseil à donner au pape. « Je ne te demande pas des conseils, mais de me dire la volonté de Dieu à ce sujet. » M. Fawtier a l'air de croire que cela veut dire que Grégoire XI attachait peu d'importance à Catherine. C'est tout le contraire. La réponse du pape exprime à merveille la situation. Catherine n'est pas un homme d'État, et le pape ne la prend pas comme telle. Mais il est un croyant, apparemment, et il admet fort bien qu'elle puisse avoir des révélations. Il lui demande exactement ce qu'il peut attendre d'elle. Et Catherine lui remémore le vœu qu'il a fait de rentrer à Rome. Si ce n'était pas l'engager à y rentrer, les mots n'ont plus de sens. Et Raymond de Capoue, Stefano Maconi, Bartolommeo Dominici, sont d'accord pour le fond, ou jamais témoins ne l'ont été. Mais M. Faw-

de conformitate vitae beati Francisci ad vitam Domini Iesu[1] et désireux d'y opposer un parallèle, — a vu ce qui avait échappé à son prédécesseur, et en a brillamment tiré parti. Mais si Raymond de Capoue n'a pas eu l'intention que pouvait servir son imposture, pourquoi l'a-t-il imaginée ?

D'ailleurs pas plus qu'une assertion ne serait démontrée fausse parce qu'elle aurait été reconnue intéressée, elle n'est démontrée véritable parce qu'on ne voit pas la raison qui aurait porté à l'inventer. Ce qu'il faut voir avant tout, c'est si elle est contredite par des faits certains. M. Fawtier croit pouvoir en apporter quelques-uns.

I

a. « Une chronique de basse époque, mais utilisant des sources anciennes, la chronique de S. Maria Novella à Florence[2] », s'exprime ainsi[3] :

> Anno 1352. Fra Angiolo Adimari, angiolo di costumi e di dottrina, fu il primo prescelto a dirigere l'anima purissima della santa verginella Caterina da Siena, sendo fanciullina.

tier prétend qu'ils ne le sont pas, sur un point très important. Alors — et ici apparaît la contradiction que nous croyons pouvoir lui reprocher — que devenait la vigilance de Caffarini, si attentif à ce que pas un des témoins de Venise ne s'écartât de la légende « dans le plus petit détail », et comment tolère-t-il qu'on y apporte « une rectification » ?

[1] Il n'est nullement certain au contraire que Raymond ait connu ce livre. Il est mort en 1399, l'année même où il était officiellement approuvé. Et la deuxième partie de la *Légende* était achevée en juin 1391 (FAWTIER, p. 120 ; cf. aussi *Légende Majeure*, § 199). Or le livre *de la Conformité* date de 1390. Même pour Caffarini, il ne faudrait tout de même pas exagérer la place que tient l'argument des trente-trois ans. Il a découvert quinze conformités entre la mort de Catherine et celle de Jésus. On pense bien qu'il n'y est pas arrivé sans beaucoup d'imagination et de subtilité. Il ne lui en aurait pas coûté beaucoup, si l'une lui avait manqué, d'en découvrir une autre à y substituer. Cela ne valait pas la peine d'inventer un mensonge, difficile à faire accepter, et qui en entraînait beaucoup d'autres, parmi lesquels on courait grand risque de se couper.

[2] FAWTIER, p. 148.

[3] Cité p. 158, n. 1.

Dispose pertanto la divina Providenza che del 1352 fosse dall' obbedienza mandato lettore nel convento di S. Domenico da Siena, ove ebbe in sorte gli capitasse ai piedi la innocente donzella e di essergli guida spirituale pel detto tempo massimo quando vestì l'abito del Terzo Ordine del Padre S. Domenico, così uno scrittore recente dell' ordine.

Sur la valeur et même sur le sens de cette indication, nous ignorons bien des choses. Elle n'est pas à rejeter entièrement, car un document indépendant prouve qu'Angelo Adimari était bien à Sienne en 1352 [1]. Mais d'ailleurs qui était le *scrittore recente* ? Quand écrivait-il ? L'expression exclut qu'il s'agisse d'une source contemporaine ou même rapprochée de la sainte. Dans quelle mesure a-t-il pu imaginer ou combiner ? L'auteur de la chronique l'a-t-il bien résumé et bien compris ? Son langage n'est pas clair. Et la preuve est que M. Fawtier, qui l'interprète dans le sens qui lui paraît obvie, arrive à un résultat inacceptable. Car enfin, si, comme il le dit, Angelo Adimari est arrivé à Sienne en 1352 [1], s'il a été le premier confesseur de Catherine, et si les mots : *per detto tempo massimo quando vestì l'abito del Terzo Ordine*, s'appliquent à l'année 1352, il faut en conclure que Catherine ne s'est pas confessée avant l'année de son entrée dans le Tiers-Ordre, et, née en 1333-1337, avant quinze à dix-neuf ans ! Ce qui fait sursauter. Il est clair que ces trois données sont inconciliables. Alors on peut supposer que l'auteur de la *Chronique* a trouvé ou introduit dans son *scrittore recente* une des bévues, une des contradictions grossières, que M. Fawtier prête libéralement à Raymond de Capoue, et faire ce que fait M. Fawtier en pareil cas : rejeter tout simplement son témoignage. Si au contraire on estime que l'incohérence se constate parfois, mais ne se présume pas trop vite, qu'une erreur n'ôte pas toujours toute valeur à un texte, et que le rôle de la critique est justement de démêler, entre des affirmations qui s'accordent mal, celles qui ont le plus de chances d'être vraisemblables ; si, en un mot, on veut tâcher d'utiliser la *Chronique*, il faudra dire, croyons-nous, qu'il est peu pro-

[1] Fawtier, p. 153, n. 2.

bable qu'elle se soit trompée sur la date de la nomination à Sienne d'Angelo Adimari. C'est un de ces détails qu'on n'est pas porté à inventer, parce qu'ils ne sont pas utiles; et qu'on n'a pas besoin d'inventer, parce que les archives du couvent pouvaient en contenir la trace. L'auteur insiste avec une telle force, en deux endroits, sur ce qu'Adimari a dirigé Catherine tout enfant, *sendo fanciullina*[1], et *da primi anni*[2], que, vrai ou faux, c'est en tous cas cela qu'il a voulu dire. Reste l'hypothèse, après tout grammaticalement possible, que les mots *per detto tempo* désignent, non pas l'année 1352, mais une période commençant en 1352 et qui a pu être d'assez longue durée. Et rien n'empêche de supposer qu'Adimari a pu être encore à Sienne ou y revenir à la date indéterminée, mais comprise entre 1362 et 1368, où, d'après Raymond de Capoue, Catherine aurait pris l'habit[3].

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait plus aucune difficulté. Il reste celle de concilier le rôle que la *Chronique de Santa Maria Novella* prête à Angelo Adimari, avec celui que la *Légende Majeure* prête à Tommaso della Fonte, qualifié de *primus confessor*, et présenté en somme comme celui qui prépare Catherine à l'entrée dans le Tiers-Ordre. C'est le problème de la chronologie des confesseurs de la sainte. Il est fort embrouillé. Il ne suffit pas de dire que Raymond de Capoue, ayant menti sur l'âge de la sainte, a dû par là même mentir sur le nombre de ses confesseurs; supprimer tous ceux qui correspondaient au temps qu'il avait retranché de la vie de Catherine[4]. L'impasse où s'est trouvé engagé M. Fawtier, dès le premier nom de la liste qu'il a entrepris de dresser, montre le danger de cette solution trop simple. Il n'y a pas de solution certaine, avec les renseignements que nous avons. Peut-être approcherait-on de la vérité en faisant l'une ou l'autre des hypothèses suivantes, ou toutes les deux, car elles ne s'excluent pas. 1° Ce

[1] Fawtier, p. 153, n. 1.
[2] Id., p. 160, n. 1.
[3] Toujours d'après la *Chronique de S. Maria Novella*, il vivait encore en 1374, et continuait de s'intéresser à Catherine, puisqu'il prit sa défense devant le chapitre de 1374 (Fawtier, p. 160, n. 1).
[4] Fawtier, p. 153.

fut assez vite considéré comme un honneur d'avoir dirigé Catherine. Plus d'un a pu le revendiquer, ou on l'a revendiqué pour lui. Et plusieurs pouvaient avoir en même temps des titres spécieux. Car il a dû arriver à Catherine ce qui arrive à toutes les personnes pieuses, qui se confessent souvent. Elles ont un confesseur attitré, mais aussi des confesseurs occasionnels, en cas d'empêchement, de maladie, d'absence du premier ; on sait si les dominicains menaient une vie nomade [1]. Catherine, dont la vie spirituelle n'avait rien de banal, a pu rechercher des conseils différents. Au moins une fois, nous la voyons adopter un nouveau confesseur par une espèce d'impulsion. Je fais allusion à ce que racontent les *Miracoli* [2] : à la mort de Bonaventura, frère Tommaso della Fonte vient visiter la famille ; Catherine, dans l'émotion de la mort de sa sœur, et de la secousse religieuse qui en résulte pour elle, demande à se confesser à lui ; les termes du récit excluent qu'il fût son confesseur ordinaire. Il est tellement vrai qu'elle pouvait être amenée à ne pas s'adresser toujours au même confesseur, que lorsque ses supérieurs ou le pape se mirent à lui en désigner d'office, ce n'est pas un, mais deux [3] et même trois qu'on lui donne [4]. Ainsi, sur le point de savoir

[1] Cf. ce que nous dit Raymond de Capoue de Bartolommeo di Domenico (§ 202) : *tunc socius confessoris, de quo in omnibus ipsa sicut de confessore suo confidebat, et quem in confessoris sui absentia eligebat in confessorem.*

[2] § 4 ; Fawtier, p. 219.

[3] Tommaso della Fonte et Bartolommeo di Domenico ont-ils été en même temps confesseurs officiels de la sainte, comme l'admet M. Fawtier, p. 155 ? Ou bien le second a-t-il succédé au premier ? C'est ce que paraît dire Caffarini dans le passage du *Supplementum* cité p. 100 : *quidam socius confessoris qui postea fuit secundus confessor* (à moins que le mot de *secundus* ne marque une préséance de l'autre, ce qui semble contraire aux habitudes de langage de Caffarini et de Raymond). Raymond semble plutôt considérer Bartolommeo comme un simple suppléant choisi par Catherine (cf. note précédente), et parle comme s'il succédait lui-même directement à Tommaso della Fonte. En tout cas, dans les premiers temps de son ministère, Catherine avait un deuxième confesseur, ayant autorité sur elle, et auquel elle demanda la permission de faire le voyage de Montepulciano (§ 327).

[4] Fawtier, p. 187 : Grégoire XI attache à la personne de Cathe-

qui l'a dirigée, qui l'a dirigée le premier, il a très bien pu se créer des traditions divergentes ; et l'on n'est pas le moins du monde obligé de placer bout à bout, dans une série chronologique, tous les personnages qu'on nous dit avoir eu ce privilège. 2° D'autre part, il est venu un moment, — et Raymond de Capoue et Caffarini écrivent sous cette impression — où Catherine n'a plus choisi ses confesseurs ; on lui en attribuait ; c'était une fonction où l'on était délégué par les supérieurs. Raymond de Capoue a été ainsi nommé par le maître général, Élie de Toulouse, qui lui a confié, sur la sainte et sur ses compagnes, toute la puissance que l'ordre pouvait avoir. Et le pape l'a confirmé dans cette espèce de charge [1]. En le racontant, Raymond ne dit pas du tout qu'il soit le premier. Au contraire, il s'oppose souvent au *primus confessor*, qui est Tommaso della Fonte. Se tromperait-on en supposant que Tommaso avait reçu, de moins haut sans doute, une délégation analogue, et qu'ici le mot de *confessor* signifie confesseur *officiel* ? Ce qui n'impliquerait pas du tout que Catherine, surtout avant son entrée dans le Tiers-Ordre, n'ait eu d'autres directeurs [2].

On ne peut d'ailleurs pas appliquer cette interprétation à Angelo Adimari, et dire qu'il a été le vrai premier confesseur officiel, intentionnellement passé sous silence par Raymond de Capoue. Car la *Chronique* affirme qu'il a dirigé Catherine dès ses premières années, et dès avant son entrée dans le Tiers-Ordre. J'ai bien peur que l'heureuse trouvaille qui nous a rendu le nom de celui « aux pieds duquel tomba », pour la première fois, « l'innocente

rine deux confesseurs outre Raymond. Il est vrai qu'ici les confesseurs ont surtout à confesser les pénitents que leur amène la sainte.

[1] La bulle de confirmation donnée par Grégoire XI le 17 août 1376 a été publiée par le P. Cormier, *B. Raymundi Capuani... opuscula et litterae*, p. 9, n. 1.

[2] Il est certain que Tommaso della Fonte n'est pas le premier auquel elle se soit confessée. Cela résulte implicitement du témoignage des *Miracoli* et aussi de ce que dans sa déposition de Venise Bartolommeo di Domenico nous dit l'âge de Tommaso, qui a dû naître vers 1337 ; à l'âge où la sainte a dû commencer à se confesser, il devait être encore trop jeune (cf. Fawtier, p. 151-52).

vierge », ne se retourne contre l'opinion de son auteur [1], et ne tende à prouver que Catherine n'a pu naître à une date de longtemps antérieure à 1352.

b. Caffarini, dans son *Supplementum*, raconte deux miracles de la sainte, datés de 1360, qu'il intercale entre d'autres où elle apparaît incontestablement comme tertiaire [2]. P. 126, M. Fawtier reproche à Raymond de Capoue, dans sa *Légende Majeure*, de classer les miracles « par ordre de matières ». P. 47, il dit que toute la première partie du *Supplementum* est un « recueil de miracles, classés suivant l'ordre même adopté par Raymond de Capoue ». Alors comment peut-il, p. 148, partir du principe que le *Supplementum* respecte l'ordre chronologique ?

c. La troisième objection est un peu plus spécieuse.

En 1370, trois frères de Catherine, Benincasa, l'aîné de tous, Bartolommeo et Stefano, demandaient à recevoir le droit de cité à Florence [3]. Nous avons le texte de leur pétition. On y lit :

> Quod ipsi Benincasa et fratres iam sunt viginti octo anni et ultra, et per ipsum tempus cum eorum familiis continuo habitaverunt in dicta civitate Florentiae, eorum artem tincte continuo exercentes.

1370 — 28 = 1342. Donc, dit M. Fawtier [4], Stefano exerçait un commerce à Florence en 1342 au plus tard. Entendez qu'il était aide de boutique, ce qui suppose qu'il avait au moins dix ans. « La différence entre lui et Catherine étant très faible, un an ou deux au plus, on voit que si Stefano commerçait à Florence depuis 1342, Catherine ne pouvait naître en 1347. »

Disons d'abord qu'il est arbitraire de décider qu'il n'y a avait qu'un an ou deux entre Stefano et Catherine. Tout ce que nous savons, c'est qu'il était *poco maggiore di lei* [5], que *eam aetate modica praecedebat* [6]. Ce sont des expressions

[1] A vrai dire, la Chronique de S. Maria Novella avait déjà été citée dans un article (1886) de *La Vergine Benincasa*. Mais un article de cette revue rarissime est presque un inédit (p. 153, n. 1).

[2] P. 148. [3] P. 132 et n. 5. [4] P. 146.

[5] *Miracoli*, § 2, éd. Fawtier, p. 218.

[6] *Légende Majeure*, § 29.

vagues, qui peuvent très bien signifier quatre ou cinq ans[1]. Peu importe d'ailleurs; de toute manière on n'arriverait pas, pour Catherine, à 1347. La vraie réponse est que rien ne prouve que le délai de vingt-huit ans, si même il est à prendre au pied de la lettre, s'applique à un autre que Benincasa. Il s'est installé à Florence, et s'est successivement adjoint ses frères au fur et à mesure qu'ils étaient en âge. Mais, dit M. Fawtier[2], « dans ce cas la pétition le mentionnerait, car on ne voit pas pourquoi elle ne dirait pas la vérité ». On voit en tout cas, qu'elle ne la dit pas. M. Fawtier lui-même est obligé de reconnaître que les mots *continuo habitaverunt* n'ont pas, dans la pétition, leur sens naturel. « Il faut probablement entendre par là qu'ils (les frères de la sainte) avaient une boutique à Florence, sans pour cela y résider en permanence[3] ». C'est l'évidence même, car nous savons qu'à une époque où Catherine ne pouvait plus être une toute petite fille, ses frères habitaient Sienne et y étaient mêlés à la vie politique[4]. Mais quand, sur

[1] « Un autre passage de la *Légende Majeure*, écrit encore M. Fawtier, p. 146, n. 3, tend à nous montrer que Stefano avait plus de 23 à 24 ans en 1370, ce qui serait le cas si la sainte était née en 1347. § 51 : *Sane quia non licebat ei cameram pro se habere.... sancta industria cameram elegit Stephani germani sui, qui non habebat uxorem nec filios*. Ceci se passe très peu après la mort de Bonaventura et avant l'entrée dans le Tiers-Ordre (d'après Raymond de Capoue, car M. Fawtier place cette entrée en 1352). Si l'on note que Stefano n'était pas marié à ce moment-là, et n'avait pas d'enfants, c'est qu'il devait être en âge, non seulement d'être marié, mais d'avoir des enfants. » Bonaventura étant morte le 10 août 1362, les faits que nous rapporte Raymond s'étant passés peu après, à la fin de 1362 ou au début de 1363, Catherine, je l'admets très volontiers, ayant pu naître un an ou deux plus tôt qu'on ne le déduit de Raymond de Capoue, Stefano, son aîné, pouvait avoir environ vingt ans, c'est-à-dire être marié, selon les mœurs du temps. C'est d'ailleurs une bien singulière exégèse que de dire qu'il devait être en âge de l'être, puisqu'on dit qu'il ne l'était pas. Alors que la remarque signifie simplement que les autres frères l'étaient. Notons d'ailleurs que M. Fawtier accepte l'assertion de Raymond de Capoue, que Stefano, à ce moment, était à Sienne. Il « n'habitait donc pas continuellement » à Florence comme le prétend la pétition de 1370.

[2] P. 146, n. 3. [3] P. 132, n. 5.

[4] Les *Miracoli*, § 16, racontent une scène où Catherine sauve ses

deux lignes, l'une *doit* être interprétée largement, pourquoi l'autre devrait-elle être interprétée strictement ? La pétition veut dire simplement : Notre raison sociale a un établissement à Florence depuis vingt-huit ans. Aujourd'hui encore, un commerçant ne dit-il pas : Nous, en parlant de sa maison de commerce, même s'il s'agit d'opérations faites avant qu'il la dirigeât ?

d. Une quatrième objection est tirée du voyage de Catherine à Montepulciano. C'est un des épisodes les plus célèbres de sa vie ; un de ceux que la peinture a consacrés [1]. On vénérait, au couvent des Dominicains de Montepulciano, le corps miraculeusement conservé d'une sainte Agnès [2], morte en 1317. Catherine s'y rend en pèlerinage. Au moment où elle s'approche pour baiser le pied d'Agnès, le pied se soulève de lui-même et vient s'offrir à ses lèvres.

Quand ce voyage a-t-il eu lieu ? Sans aucun doute, avant mai 1374. Il est raconté en effet dans les *Miracoli*. A l'exemple de M. Fawtier, nous désignons sous ce nom un recueil de miracles rédigé entre mai et octobre 1374, en langue vulgaire, par un Florentin anonyme, qui connut Ste Catherine lorsqu'elle vint à Florence, en mai de cette année, convoquée devant le chapitre général. Ce texte avait été publié par Grottanelli [3], dont l'édition est devenue in-

frères, *nemici et contrarii di quella parte che soprastette e vinse al tempo da romore*, et menacés de massacre, en les emmenant à l'hôpital de S. Maria, où on leur donne asile. Le texte dit qu'en sortant *piglió il mantello* (Fawtier, p. 225). Est-ce le manteau du Tiers-Ordre (d'où vient l'épithète de *mantellate* pour désigner les tertiaires) ? Si oui, comme je le crois, nous avons un renseignement sur l'âge minimum qu'avait Catherine. On place ordinairement cet événement en 1369, année où Sienne fut troublée. M. Fawtier le reporte « bien antérieurement » (p. 159) sans préciser. Comme il n'est pas mentionné par la *Légende Majeure*, il suppose qu'il doit être « antérieur à l'époque à laquelle on fait commencer officiellement la vie de sainte Catherine ». On l'aurait tu, parce qu'il gênait la légende qu'on voulait accréditer (?). Peu importe pour la question actuelle.

[1] Fresque de Pacchia dans l'oratoire de Sainte-Catherine, à Sienne.

[2] Elle n'était pas canonisée au XIVe siècle, comme le remarque Raymond de Capoue, qui avait écrit sa Vie. Elle le fut en 1726.

[3] *Alcuni miracoli di S. Caterina secondo che sono narrati da un anonimo suo contemporaneo*. Sienne, 1862.

trouvable. M. Fawtier a eu la bonne idée de le réimprimer [1]. Le voyage est antérieur à l'arrivée de la sainte à Florence. Sans doute l'auteur raconte bien quelques traits survenus après le départ de Catherine (le jour de la Saint-Pierre), et son retour à Sienne, et qu'il a dû apprendre par correspondance. Mais celui-ci est placé avant la mention du départ.

Par ailleurs nous savons :

1° Que Raymond de Capoue a été pendant trois ans et plus, directeur des religieuses de Montepulciano [2]. De très fortes raisons donnent lieu de croire que c'était en 1363-1366 [3].

2° Qu'au moment du voyage de Catherine, il avait pouvoir sur ce monastère, *potestatem a provinciali priore istius provinciae super illud monasterium acceperam* [4].

3° Qu'il était déjà confesseur de Catherine, qui lui a demandé la permission de faire le pèlerinage [5].

4° Qu'il n'a connu la sainte [6], et par conséquent n'a pu la confesser, qu'après la mort de Benincasa, laquelle se place en 1368 (§ 56) ; que d'autre part il était lecteur à Sienne la dix-septième année ou environ avant l'année 1390 (§ 245), *decimo septimo anno vel circiter ante annum hunc nonagesimum qui nunc currit* ; enfin (§ 317) qu'il était au

[1] Pag. 217 et suiv. A peu près en même temps, M. Misciattelli l'a également réimprimé dans les *Lettere di Santa Caterina de Siena*, t. VI, p. 183.

[2] *Légende Majeure*, § 325.

[3] FAWTIER, p. 147, n. 4. CORMIER, *B. Raymundi Capuani opuscula et litterae*, p. 5 et 6, n. 1, décrit un ms. de la légende de Ste Agnès, composée alors par Raymond, et dont l'*explicit* est daté du 20 avril 1366. Raymond dit lui-même (§ 422) qu'il a été prieur à Rome au temps où Urbain V y résidait, c'est-à-dire vers 1367-1370 ; je ne vois pas qu'on puisse préciser davantage, et ne vois pas sur quoi se fonde le P. Cormier pour dire (op. c., p. 145) qu'il y était déjà lors de l'arrivée d'Urbain V.

[4] *Légende Majeure*, § 328 ; FAWTIER, p. 147.

[5] *Légende Majeure*, § 327 ; FAWTIER, ibid.

[6] Mot dont peut-être il ne faut pas forcer le sens, car il dit (p. 281) qu'avant son séjour à Montepulciano il n'avait pas eu d'elle *familiarem notitiam*. Il est fort possible qu'il l'eût entrevue. Il est bien certain en tous cas qu'il en avait entendu parler par Tommaso della Fonte.

couvent de Sienne, *positus vel assignatus pro lectoriatus officio, tempore quo sacrae virginis hujus notitiam recenter habueram.*

Ces données peuvent-elles être conciliées ? M. Fawtier ne le pense pas. Pour lui, du moment que Raymond avait reçu pouvoir sur le monastère de Montepulciano, c'est qu'il en était directeur, et alors le voyage a été accompli en 1363-1366, bien avant qu'il fût entré en fonctions comme confesseur.

Mais [1] « les *Miracoli* et la *Légende Majeure* s'accordent pour nous dire que Catherine a mené une vie de recluse pendant une période assez longue, les *Miracoli* disent sept ans. Dom Giovanni dalle Celle [2], dans une lettre à Suora Domitilla, écrite en 1372, parle d'une réclusion de huit ans. Si le miracle de Montepulciano est de 1363-1366, comme cela semble bien probable, comme le voyage de Sienne à Montepulciano est difficilement conciliable avec une vie de réclusion, il faudrait que Catherine eût fini celle-ci [3], ce qui va très bien si elle était dans l'ordre depuis 1352, ce qui est plus délicat à expliquer si elle est née en 1347. »

Je réponds que personne ne raconte que Catherine ait été une recluse au sens technique du mot. Raymond de Capoue dit même le contraire ; elle sortait pour aller à l'église. Que dans l'espace de sept à huit ans elle ait fait un déplacement de quelques jours, pour un motif sérieux, cela ne contredit pas l'affirmation qu'elle a mené une vie très retirée et renfermée. Nos sources ne disent pas autre chose. Ce ne sont pas textes à prendre tellement à la lettre.

Mais d'ailleurs la date de 1363-1366 ne paraît pas prouvée [4]. Les mots : *potestatem... super illud monasterium acceperam*

[1] P. 147.

[2] Lettre à suora Domitilla, citée par Fawtier, p. 147, n. 6.

[3] On remarquera une distraction et une contradiction de M. Fawtier ; p. 149, n. 2, il fait commencer en 1362 la période de huit ans indiquée par Giovanni dalle Celle.

[4] Raymond de Capoue parle de son séjour à Montepulciano, de la visite qu'il y reçut du frère Tommaso della Fonte, et de l'aventure de voyage de celui-ci, qui fut l'occasion d'un miracle de Catherine. Il était indiqué de parler ici du voyage de la sainte, s'il avait eu lieu en ce temps-là, et on ne peut voir une raison au monde pour laquelle Raymond l'aurait déplacé.

peuvent fort bien signifier que Raymond, pour une raison qui nous échappe, avait reçu des pouvoirs d'enquête et de visite. Deux indices le donneraient à penser. Il ne résidait pas à Montepulciano, au moment du voyage de Catherine. Il y vient avec elle ; ou plutôt il la suit à un jour de distance. Et pourquoi mentionner ces pouvoirs délégués par le provincial, sinon précisément pour expliquer qu'il avait le droit de faire ce qu'il a fait : convoquer les sœurs, les interroger sur le miracle, procéder à une enquête ? Étant leur directeur, il allait de soi qu'il avait ce droit.

Et que fait M. Fawtier des assertions de Raymond de Capoue, qu'il était confesseur au moment du voyage, et que cependant il n'a connu la sainte que vers 1374 ? Entre les dires de Raymond, il choisit ceux qui lui conviennent et élimine les autres, — pourquoi les uns plutôt que les autres ? — sans s'inquiéter de savoir s'il ne fait pas du maître général des Frères Prêcheurs un menteur par trop maladroit, qui se coupe pour le plaisir, et dont les intentions apparaissent contradictoires. Pourquoi se donner comme un confesseur dès 1363-1366, s'il ne l'était pas ? Pour s'attribuer un rôle, le plus grand possible, le plus tôt possible, auprès de la sainte ? Alors pourquoi faire remarquer ailleurs, sans nécessité, qu'il n'y a que peu de temps qu'il la connaît ? Pourquoi distinguer si bien, comme il le fait si souvent, entre ce qu'il a vu, et ce qu'il a entendu dire ? C'est par les témoignages de Raymond lui-même que M. Fawtier a pu établir [1] qu'il avait passé en somme fort peu de temps auprès de sa pénitente : trois ans à peine en plusieurs fois.

Mais, dit-on, il faut bien qu'il ait menti, puisque le voyage de Montepulciano est au plus tard de mai 1374, et qu'il n'a pu être nommé confesseur de Catherine qu'après ce mois de mai [2].

De cela, M. Fawtier donne deux raisons : 1° Le chapitre général de l'Ordre s'est tenu à Florence en mai. Le maître général, Élie de Toulouse, y avait convoqué Catherine, dont la vie extraordinaire soulevait des critiques qu'il y avait lieu de tirer au clair. Ce fut lui qui désigna Raymond pour

[1] P. 129. [2] P. 163.

être son confesseur. Or, dit M. Fawtier, il est « bien peu vraisemblable qu'Élie de Toulouse ait pris une décision avant d'avoir vu Catherine [1] ». — Ceci est arbitraire. L'attention d'Élie est attirée sur Catherine, par des adversaires évidemment, qui la lui dénoncent. Il la convoque. En attendant, il prend la mesure, purement conservatoire et qui ne préjuge rien, de lui désigner un directeur qualifié, qui l'étudiera, et pourra justement faire sur son cas un rapport au chapitre. Quoi de plus naturel ?

2o Raymond de Capoue a été nommé en même temps confesseur de la sainte et lecteur du couvent de Sienne. Or c'est le chapitre provincial qui désignait les lecteurs ; il se tenait immédiatement après le chapitre général. Il n'a donc pu avoir lieu qu'en juin [2]. — Les deux assertions sont trop absolues. Est-il bien sûr que même dans l'intervalle des deux chapitres, le général ou le provincial ne pût pas, en cas d'urgence, nommer provisoirement un lecteur ; ne fût-ce que pour remplacer un lecteur mort ou empêché, et ne pas laisser sans titulaire une fonction de cette importance ? Et Raymond de Capoue ne dit pas le moins du monde que les deux nominations de lecteur et de confesseur aient été simultanées. Il dit : Alors que j'étais lecteur à Sienne, et que je ne connaissais la sainte que depuis peu de temps. Tout ce que, strictement, on est tenu de conclure de ces lignes, c'est qu'il n'a pas pu y avoir un grand intervalle entre les deux nominations, puisqu'il y a eu un moment où étant déjà lecteur, il n'avait encore de la sainte qu'une connaissance récente.

Ainsi rien ne s'oppose à ce que Raymond ait été désigné comme confesseur pendant l'hiver 1373-1374 ou au printemps de 1374. Rien ne s'oppose à ce qu'il ait été nommé en même temps lecteur. Rien non plus n'oblige à croire qu'il l'ait été avant juin 1374.

Lui-même donne une date approximative. Il était déjà lecteur *decimo septimo anno vel circiter ante annum hunc nonagesimum qui nunc currit.* M. Fawtier traduit [3] : entre le 25 mars 1373 et le 25 mars 1374 environ. C'est fort possible. Mais est-ce bien sûr ? Comme tous les fidèles, Ray-

[1] P. 163. [2] P. 162. [3] P. 162.

mond de Capoue récitait son *Credo*. Il disait que Jésus était ressuscité le troisième jour, entendant par là que mort le vendredi il était ressuscité le dimanche. Comme tout le monde, il datait par nones, ides et calendes. Et le quatrième jour avant les calendes d'avril était le 29 mars et non pas le 28. Peut-être en disant : la dix-septième année avant 1390, entendait-il l'année 1374-1375, l'année 1390 étant comprise dans le compte.

Pour nous, d'ailleurs, peu importe ; puisqu'aucune des deux dates : début de 1374, ou juin 1374, ne nous paraît inacceptable.

Que si l'on voulait absolument, d'une part, que Raymond ait songé à l'année 1373-1374, d'autre part qu'il n'ait pu être nommé lecteur qu'en juin 1374, alors il faudrait bien avouer qu'il a commis une erreur. Il aurait dit : Il y a dix-sept ans, alors qu'il y en avait seize ou seize et demi. Heureux ceux qui ne se trompent jamais plus lourdement !

Ceci dit, on pourrait proposer la chronologie suivante. De 1362 à 1366, Raymond est à Montepulciano. En 1367, au plus tard, prieur à Rome [1]. En 1370, si l'on en croit une déposition de Simon de Cortone au procès de Venise, en 1412-1416, il aurait été une première fois lecteur à Sienne, mais non pas confesseur de Catherine [2]. C'est un témoignage bien tardif, et par là de valeur bien médiocre. Le 30 août 1373, il était certainement à S. Maria Novella de Florence [3] ; M. Fawtier conjecture que c'était comme lecteur ; mais c'est pure hypothèse, fondée sur sa place dans la liste des frères, après le sous-prieur. Vers le commencement de 1374, il aurait été chargé de diriger Ste Catherine. Au printemps de 1374 aurait eu lieu le voyage de Montepulciano. En mai, il serait venu avec Catherine au chapitre général, puis au chapitre provincial, et il aurait été confirmé dans ses fonctions de confesseur, et nommé lecteur à Sienne, s'il ne l'était pas déjà. Il s'y trouvait le 1er août 1374 [4].

[1] FAWTIER, p. 119.

[2] Ibid. Sans être confesseur de la sainte, il serait difficile qu'il ne l'eût point connue.

[3] FAWTIER, p. 162, d'après un acte.

[4] FAWTIER, ibid., d'après un acte.

Évidemment aucune source ne donne telle quelle cette biographie. Elle est une combinaison de données éparses ; mais une combinaison qui ne violente aucun texte, et les concilie tous, et qui ne heurte aucune vraisemblance.

Et si Catherine a pu aller à Montepulciano au printemps de 1374, l'argument de M. Fawtier disparaît.

Ces points déblayés, nous arrivons à ce qui est incontestablement l'objection la plus sérieuse au premier abord, celle dont M. Fawtier fait le plus état.

Il existe, « sur un cahier de parchemin collé à l'intérieur de la reliure du manuscrit T. II. 8 de la Bibliothèque communale de Sienne [1] », une liste de tertiaires siennoises, précédée d'une notice qui explique que le 17 août 1352, les tertiaires de Sienne se sont réunies dans l'église des Prêcheurs, et en présence de plusieurs religieux, dont Corrado de Pistoia, *lectore et magistro ipsarum*, ont juré, pour réagir contre les mauvais propos répandus sur elles, de conserver l'habit jusqu'à leur mort, et de ne le concéder à personne qui n'eût prêté le même serment.

Quel est d'abord le sens exact de cette décision ?

La règle des tertiaires, promulguée en 1285 par Munio de Zamora [2], et qui, d'après la *Légende Majeure*, était encore en vigueur au temps de Raymond de Capoue [3], réglait comme suit l'admission dans l'ordre [4]. La récipiendaire recevait l'habit solennellement devant l'autel de l'église des Prêcheurs, en présence du maître des tertiaires, de quelques autres religieux, de la prieure et des autres sœurs. Un an après — ou moins, si le maître, la prieure, et la majori-

[1] FAWTIER, p. 140, n. 3.

[2] Éditée notamment par FEDERICI, *Istoria dei Cavalieri Gaudenti, Codex diplomaticus*, p. 28. Tommaso Caffarini en a donné une traduction italienne, publiée par Grottanelli, *Regola del terzo ordine di San Domenico, volgarizzata nel buon secolo della lingua da frate Tommaso da Siena*. Je dois des remerciements au R. P. Mandonnet, qui entre autres utiles et précieux renseignements, a bien voulu me communiquer la rarissime publication de Grottanelli (demeurée utile par les listes qu'elle contient et dont il sera question plus loin).

[3] *Légende Majeure*, § 78.

[4] Cap. 3 et 4.

té des sœurs y consentaient, — elle faisait sa profession définitive, *usque ad mortem*. Ainsi la mesure prise en 1352 n'introduit pas les vœux perpétuels ; ils existaient déjà. Elle s'applique au port de l'habit, *ad... praedictum habitum firmius et devotius retinendum*. Elle suppose que certaines tertiaires se croyaient permis de le quitter et de le reprendre selon leur commodité, ce qui entraînait les inconvénients que l'on devine. Le port perpétuel en devenait obligatoire. Mais il est clair que ce serait un non-sens d'imposer ou de laisser même l'habit à qui ne serait plus dans l'ordre. L'engagement de ne pas le quitter *usque ad diem sui obitus* accompagne évidemment la profession définitive et ne peut se placer au début d'un noviciat. Cela posé, ou bien, à Sienne, depuis 1352, la profession et la prise d'habit se confondent, ce qui implique de deux choses l'une : la suppression du noviciat, ou le noviciat sans costume. Ce seraient de très graves modifications à la règle, et qui paraissent bien dépasser tout à fait la compétence d'un simple groupe du Tiers-Ordre. La première surtout est inconcevable ; au moment où l'on veut couper court à des *verba quorumdam male loquentium scandalosa*, où il s'est sûrement produit des choses qui ont compromis le Tiers-Ordre, ce ne serait pas le cas de supprimer la garantie d'un temps d'épreuve. Ou bien, ce qui est moins conforme au sens littéral et obvie, mais beaucoup plus conforme à la règle et au bon sens, on continuait à conférer provisoirement l'habit aux postulantes, mais le jour de la profession on ajoutait, à la formule prescrite par la règle, un vœu explicite de ne jamais quitter l'habit. Cette interprétation nous paraît imposée aussi par la manière dont s'expriment les sources, et notamment la *Légende Majeure*. La prise d'habit est le premier acte de qui s'agrège au Tiers-Ordre, et le seul que l'on signale. Ce qui ne veut pas dire que le noviciat fût supprimé. Seulement la profession, qui canoniquement est l'acte le plus grave, puisqu'il est le seul définitif, est moins remarquée que la prise d'habit, qui est le premier, et le plus apparent. Exactement comme aujourd'hui, dans le langage courant, une jeune fille entre au couvent le jour où elle y pénètre comme postulante, et non pas le jour, bien plus important, où elle prononce ses vœux.

Après comme avant 1352, la réception se fait donc en deux actes, séparés par un intervalle d'une année, qui peut être abrégé.

Ce préambule, avons-nous dit, est suivi d'une liste des *sorores quae tale iuramentum fecerunt.*

La prémière idée qui vient à l'esprit est que nous avons là les noms des sœurs qui, déjà professes en 1352, ont pris la décision ci-dessus rapportée.

Or, parmi les quatre-vingt-dix-neuf ou les cent noms qu'elle renferme, selon qu'on ne tient pas ou que l'on tient compte d'un nom effacé, on lit celui d'une *Katerina Iacobi Benencase*, qui est évidemment notre sainte [1].

La controverse paraît tranchée, et Catherine a fait ses vœux en 1352, au plus tard.

Mais une circonstance vient tout remettre en question. La liste n'est pas d'une seule écriture et d'une même encre [2]. M. Fawtier y relève jusqu'à seize mains différentes, et l'étude du *fac-simile* qu'il en donne confirme son opinion. Donc la liste a été faite en un grand nombre de fois.

Alors ne peut-on pas, ne doit-on pas admettre qu'elle nous donne, outre un premier noyau — les tertiaires déjà professes en 1352 — les noms de celles qui sont entrées dans l'Ordre, à des dates diverses, dans les années suivantes ; lors de leur profession, elles ont prêté le serment désormais exigé, et la prestation en a été constatée par l'inscription sur la liste ?

M. Fawtier ne le pense pas. Selon lui, pour expliquer les changements d'écriture, il suffira « de se rappeler que les

[1] P. 145 et suiv., M. Fawtier démontre la fausseté de l'hypothèse invraisemblable proposée par Regoli, *Documenti relativi a S. Caterina da Siena* : la sainte aurait eu une homonyme.

[2] C'est une circonstance que Grottanelli, le premier éditeur de la liste (qu'il a donnée en appendice à la *Regola*, cf. plus haut) a négligé de signaler ; de même qu'il a supprimé le préambule. M. Fawtier a donc rendu un vrai service en publiant une nouvelle édition avec fac-similé. On pourrait peut-être contester quelques-unes de ses lectures. Le deuxième nom de la première colonne, *Eia Petrucci*, devrait être lu *Cia*. Pour le premier nom de la dernière colonne, lire, semble-t-il, *Bice vanuccii* au lieu de *ranuccii*. Ces minuties ont un petit intérêt pour la comparaison avec les autres listes.

tertiaires vivaient dans le monde, et que par suite il pouvait être difficile de les rassembler toutes en même temps. Ils signifient peut-être, et même très certainement, des interruptions dans la prestation des serments. Ces interruptions peuvent avoir été plus ou moins longues, mais c'est tout. » Et évidemment il croit qu'elles ont été courtes.

Avant d'engager la discussion, on nous permettra tout d'abord une parenthèse, pour signaler ce qui n'est d'ailleurs qu'un argument *ad hominem*. Le 17 août 1352, Corrado de Pistoia était lecteur, évidemment du couvent de Sienne, puisqu'il était maître des tertiaires de cette ville. Or l'on a vu que M. Fawtier s'appuie sur la *Chronique de S. Maria Novella* pour affirmer qu'Angelo Adimari vint à Sienne, comme lecteur, en 1352. Il a pu très bien en effet venir cette année-là remplacer Corrado de Pistoia. Mais pas avant le 17 août. Or nous allons voir M. Fawtier soutenir que dès le 17 août Catherine était tertiaire. Et sa thèse implique même qu'elle avait pris l'habit quelque temps auparavant. Il n'est donc pas possible que ce soit frère Angelo Adimari qui l'y ait préparée. L'argument qu'il tire de la liste achève de ruiner celui qu'il tirait de la *Chronique de S. Maria Novella.* Ils sont incompatibles.

Pour en venir maintenant au fond, la liste elle-même nous apprend-elle quelque chose ? Renvoyant pour une étude minutieuse — d'ailleurs inutile pour l'objet qui nous occupe — au fac-similé de M Fawtier, j'en donnerai seulement une reproduction abrégée et schématique, suffisante pour en montrer la disposition. Je représente les différentes écritures par des lettres, les mêmes qu'a adoptées M Fawtier ; en mettant entre parenthèses le nombre des noms tracés de chaque main. La liste occupe deux pages et est écrite sur deux colonnes.

1re page :	A (28)	A (8)
	E (1)	B (2)
		un nom effacé
		A (2)
		C (1)
		D (1)
		F (1)

1e page :		G (4)
		H (4)
		I (1)
		J (1)
		K (1)
		L (1)
2e page:	M (8, dont Ste Catherine)	N (13)
	N (16)	O (1)
	P (5, dont Lapa Jacobi, mère de la sainte, Lisa Bartoli, sa belle-sœur, et ses amies Ceccha Clementis et Alessa).	

Dans la première page, il paraît évident que E n'est pas à sa place chronologique. Les 28 noms de A vont à peu près jusqu'au bas de la page, et le scribe a continué sur la colonne suivante. Plus tard un autre a rempli, avec le nom unique de E, le léger blanc qui était resté. Cela semble être l'avis de M. Fawtier, puisqu'il a désigné cette écriture par un E et non par un B[1]. Il est possible qu'à la page suivante il en soit de même pour le groupe P.

Il est naturel de penser que la prestation du serment relatif à l'habit devait avoir lieu avec une certaine solennité, en présence du maître et de la prieure, sans doute des autres sœurs. Alors, dans le système de M. Fawtier, il faut supposer qu'à une première réunion, très importante par son objet, ont assisté 28 + 8 = 36 sœurs, sur cent ; à peine plus du tiers, ce n'est pas beaucoup. Les retardataires se présentent aux réunions suivantes, isolées ou par groupes très peu nombreux ; quatre sœurs au plus. C'est seulement à la treizième réunion qu'assiste Catherine, chez laquelle on peut bien cependant supposer un peu d'assiduité, et de zèle pour l'habit qu'elle avait tant désiré[2]. Mais à partir

[1] Pourquoi d'ailleurs E ? J'avoue ne pas le voir. Le choix de cette lettre donnerait lieu de croire que pour M. Fawtier cette inscription aurait dû se placer entre D et F.

[2] On n'oubliera pas que d'après la règle (cap. 20) les réunions mensuelles sont obligatoires, et constituent un des devoirs des tertiaires.

de ce moment, on a de nouveau des groupes importants. Pourquoi ? — N'est-il pas plus vraisemblable que A nous représente à peu près l'effectif de 1352, à un moment où par l'effet des bruits fâcheux auxquels fait allusion le préambule il n'est pas étonnant que la communauté ait un peu périclité ? Les isolés ou les petits groupes qui suivent représentent d'abord les quelques retardataires, puis les sœurs reçues à des dates diverses depuis 1352. A partir de l'entrée de Catherine, on constate un afflux considérable ; il s'explique par l'attrait que les exemples et les exhortations de la sainte ont donné au Tiers-Ordre.

Je reconnais parfaitement que tout ceci n'est qu'une impression personnelle ; rien qui ressemble à une preuve véritable.

On ne pourrait en trouver une que par d'autres méthodes, qu'il est plus facile d'imaginer que d'appliquer.

Notre système suppose que la liste, tenue à jour, a servi pendant un certain nombre d'années. M. Fawtier a entrepris de montrer qu'elle a dû en tous cas cesser de servir, et de recevoir des inscriptions nouvelles, *avant* le moment où la tradition place l'entrée de Catherine, c'est-à-dire l'extrême fin de 1362 au plus tôt, et bien plus probablement 1363 ou les années suivantes [1].

Le *Nécrologe de San Domenico* nous a conservé les noms d'un certain nombre de sœurs contemporaines de Catherine qui ne figurent pas sur notre liste. C'est donc, dit M. Fawtier, qu'elles sont entrées alors que la liste n'était plus en usage, et la date de leur mort nous donne la date extrême avant laquelle cet usage a cessé.

Il cite :

1362. Domina Margherita mantellata soror Francisci Cechi Ghuidoctii...
1363. Lippa, bighina nostra, filia dominae Angelae...
Domina Gora, bighina nostra, soror Fatii Ser Vannis...
Domina Petrina, vestita nostra...
Una vestita nostra de Pelleranis...

Plus quelques noms de sœurs mortes en 1371 et années

[1] P. 142.

suivantes, que nous pouvons laisser de côté, parce qu'ils n'entrent pas en ligne de compte pour notre recherche.

C'est peut-être s'avancer beaucoup que d'affirmer que les cinq noms ci-dessus, empruntés au *Nécrologe,* manquent à la liste.

Dans ces documents, le nom de chaque tertiaire, accompagné, pour les femmes mariées ou veuves, du titre de *domina,* est ordinairement — pas toujours — suivi d'un nom au génitif qui indique à qui elle se rattache, et l'individualise en quelque sorte. Ce nom est parfois un nom de femme (ainsi, groupe M de la liste, *domina Nicoluccia domine Cie).* C'est beaucoup plus souvent un nom d'homme, qui paraît être, comme il est naturel, celui du père, quand il s'agit d'une jeune fille (ainsi, dans la liste, *Katerina Iacobi Benencase)*; et quand il s'agit d'une femme mariée ou veuve, celui du mari (ainsi, dans la liste, *Domina Lapa Iacobi,* la mère de notre sainte), mais parfois aussi celui du père (ainsi, groupe A de la liste, *domina Margerita et domina Gemma ser Orlandi* ; ser Orlando ne pouvait être le mari de toutes deux à la fois). Quelquefois c'est par le nom du frère ou de la sœur que le nom de la tertiaire est précisé ; mais alors, autant que nous pouvons en juger, on ajoute *soror* (ainsi, groupe D de la liste, *domina Iohanna soror domini Pauli sancti salvatoris,* et groupe M, *Lysa soror Katerine).* Enfin d'un document à l'autre, la désignation peut très bien varier ; ainsi *Katerina Iacobi Benencase* de notre liste est devenue dans une liste de 1378, *Caterina d. Lape* [1] ; son père éait mort dans l'intervalle et peut-être a-t-on voulu la désigner de préférence par le nom d'une personne vivante. Mais en somme il y a dans tout cela beaucoup d'arbitraire.

Cela étant, notre liste présente, avant S[te] Catherine, trois Marguerites : dans le groupe A, *domina Margarita Petri* et *domina Margarita ser Landi* ; dans le groupe L, *domina Margarita,* tout court. La *domina Margherita soror Francisci Cechi Ghuidoctii* du *Nécrologe* peut être identifiée avec la troisième, non précisée, qui est bien marquée comme morte, sur notre liste ; et au besoin avec *Margarita Petri,* également marquée comme morte, en supposant que celle-ci a

[1] Fawtier, p. 145 ; Grottanelli, *Regola del Terzo Ordine,* p. 38.

été individualisée une fois (liste) par le nom de son mari, et une autre fois (nécrologe) par le nom de son frère. On ne peut par contre penser à *Margarita ser Landi*, qui vivait encore en 1378. Elle figure sur la liste des tertiaires siennoises dressée en cette année par frère Giorgio Naddi, visiteur et maître des tertiaires [1].

Il n'y a pas, sur notre liste, de *Petrina*. Mais *Petrina* est le diminutif de *Petra*. L'emploi, tantôt du nom, et tantôt du diminutif, n'a rien d'extraordinaire. Or il y a deux *domina Petra* dans le groupe A, *Petra Cechi*, et *Petra Bartolomei*. On ne peut penser à la première, encore vivante en 1378 ; mais très bien à la seconde, rayée comme morte sur notre liste, et absente de celle de 1378.

Il n'y a pas lieu, naturellement, de tenir compte de la *vestita nostra de Pelleranis*, qui, n'étant pas nommée de son nom de baptême, n'est pas identifiable. Plus d'une des tertiaires de la liste, qui n'est désignée au contraire que par son nom de baptême, pourrait très bien être une Pellerani.

On ne trouve pas, sur la liste, de *domina Gora*, sœur de Fazio Ser Vannis ; mais on trouve une *domina Gera*, sans plus. Gora et Gera, paléographiquement, peuvent se confondre sans peine ; il faudrait voir le nécrologe pour vérifier si cette hypothèse est plausible ; ne le fût-elle pas pour le manuscrit actuel du nécrologe, on n'oubliera pas qu'il n'est qu'une copie, faite sur des documents *saepe laceratos et concisos* [2].

Reste Lippa, qui est dans le nécrologe et n'est certainement pas sur la liste.

Mais tandis qu'un assez grand nombre de noms, qui figureraient d'un côté et manqueraient de l'autre, constitueraient un argument impressionnant, un ou deux noms ne signifient pas grand' chose. Telle hypothèse, qui serait forcée et improbable dans le premier cas, ne l'est pas dans le second. En voici deux que l'on peut faire. A la suite de la liste des tertiaires de 1378, on lit la note suivante : *Ista sunt nomina dominarum secularum* (sic) *quas* (sic) *recepta sunt in capitulo Mantellatarum*, *quos* (sic) *debent*

[1] Publiée par GROTTANELLI, *Regola...*, p. 38.
[2] FAWTIER, p. 132, n. 2.

recipere abitum in articulo mortis vel in statu viduali[1]. Il en résulte que les sœurs du Tiers-Ordre — par une pratique commune dans les ordres religieux — faisaient avec des femmes, vivant dans le monde, la convention de leur conférer l'habit au lit de mort ou en cas de veuvage[2]. Cela avait lieu évidemment lorsque le mari s'opposait à l'entrée immédiate. Il va de soi que ces personnes, qui ne recevaient pas encore l'habit, ne pouvaient prêter serment de le porter toujours. Elles ne figuraient donc pas sur notre liste. Par contre, mortes avec l'habit, elles devaient être inscrites au nécrologe ; s'assurer une participation aux mérites et aux prières de l'ordre était précisément la raison d'être de la vêture *in extremis*. — D'autre part, les tertiaires, qui vivaient dans le monde, qui pouvaient être en puissance d'un père ou d'un mari, l'accompagnaient naturellement dans ses établissements successifs. Rien ne prouve que *Lippa* ou *Gora* n'aient pas été reçues dans l'ordre ailleurs qu'à Sienne ; rien ne prouve qu'elles fussent siennoises[3].

Faute de porter sur un nombre suffisant de cas, la méthode de M. Fawtier, théoriquement excellente, ne donne ici rien de décisif.

Un autre procédé serait celui-ci : rechercher s'il n'y a pas, dans la liste, des sœurs que l'on pourrait démontrer avoir fait profession à des dates différentes les unes des autres.

Malheureusement la très grande majorité des noms sont ceux d'inconnues. Nous ne connaissons, et combien peu ! que quelques personnes du groupe catherinien. Voyons du moins ce que cela donne.

[1] J'ignore si c'est Grottanelli ou le manuscrit qui est responsable des grossières fautes de latin de la note que je reproduis ci-dessus.

[2] On a là une preuve, un vestige de l'état de choses ancien, qui montre que le Tiers-Ordre a bien commencé par être en fait un ordre de veuves, comme le dit Raymond de Capoue *(Légende Majeure*, § 77-79) et comme paraît le contester M. Fawtier, p. 139. Cf. la première des trois listes publiées par Grottanelli (ibid., p. 35) des tertiaires de 1311-1321 ; il n'y a que des *dominae*. Même dans les listes suivantes, elles l'emportent de beaucoup.

[3] Raymond de Capoue nous parle (§ 265) d'une sœur *Iohanna de Capite*, siennoise d'origine, mais qui n'habitait pas Sienne.

Raymond de Capoue raconte (§ 232-233) que Catherine convertit et attira dans le Tiers-Ordre, deux sœurs de la famille Tolomei, Francesca et Ghinoccia. Or on a la preuve que ces deux sœurs ont bien été tertiaires au temps de Catherine. Francesca figure sur notre liste ; Ghinoccia dans le nécrologe, à la date de 1375. En tous cas, le récit de Raymond de Capoue est donc confirmé jusqu'à un certain point. Mais il y a tout lieu de croire qu'il a fait une erreur sur l'ordre dans lequel les deux sœurs ont fait profession. Il écrit : « *Hanc* (Ginocciam) *secuta est Francisca,... habituque poenitentiae simul sumpto...* » De quelque manière qu'on interprète cette phrase, et quel que soit celui des deux mots : *secuta est* et *simul*, qu'on ne prenne pas à la lettre ; pour lui, Ghinoccia n'est pas entrée après Francesca. Et c'est pourtant ce que l'on est bien tenté de conclure du fait que le nom de Francesca se lit dans notre liste, d'où est absent celui de Ghinoccia. L'erreur est bien vénielle de la part d'un homme qui écrivait de mémoire, loin de Sienne, vingt ou vingt-cinq ans plus tard, et qui ne savait les faits que par ouï-dire, n'étant pas à Sienne à l'époque où ils se seraient passés. Est-il d'une bonne méthode critique, à cause d'une inexactitude légère, d'en supposer une bien plus grave ; de rejeter le fond d'un récit parce qu'un détail ne s'en vérifie pas ? Nous croyons pouvoir continuer d'admettre que Francesca et Ghinoccia ont été converties par Catherine déjà tertiaire elle-même [1].

Raymond de Capoue raconte encore (§ 298) qu'une jeune veuve, Alessia, s'étant mise sous la direction de Catherine, *habitum quem virgo gestabat devote sumpsit* ; donc prit l'habit après elle. Il emploie exactement la même expression pour une autre, Francesca di Clemente Gori (§ 339). Cela se passait avant qu'il ne connût lui-même Catherine. Mais il a d'ailleurs fort bien connu tant Alessia que Francesca,

[1] D'après la *Légende Majeure*, c'est Rabe Tolomei, la mère des deux jeunes filles, qui les a mises en rapport avec Catherine. Elle a demandé à la sainte de les prêcher, mais principalement Ghinoccia. Conclure de là avec M. Fawtier, p. 143, n. 2, que Francesca devait déjà être dans le Tiers-Ordre, quand Catherine l'a connue, nous paraît terriblement forcé. Elle pouvait être moins lancée que sa sœur sans être une religieuse dans le monde.

qui ont été parmi les plus fidèles compagnes de la sainte, et dont il invoque souvent le témoignage. Il ne pouvait ignorer dans quelles conditions et sous quelle influence elles étaient devenues tertiaires ; et avec lui beaucoup de gens le savaient, qui devaient lire la *Légende Majeure*, et auxquels il n'aurait pas été facile d'en imposer sur ce point.

Reste le cas de Lapa, la mère de la sainte. M. Fawtier affirme qu'elle est entrée dans l'Ordre en même temps que celle-ci ; et comme Lapa est inscrite sur la liste, après Catherine et d'une autre main, elle lui fournit précisément un argument pour soutenir que les différences d'écriture ne signifient rien. Il se fonde sur un passage des *Miracoli*, § 8 : *Et non solamente ella, ma eziandio la madre indusse a pigliare l'abito con esso lei*. Il n'a y pas de doute possible, déclare-t-il[1]. Ce brevet d'infaillibilité délivré à l'auteur des *Miracoli* ne laisse pas d'étonner de sa part. On verra plus loin qu'il fait de lui une espèce de *minus habens*, capable d'aligner les pires insanités. Pour nous, nous ne le mettons ni si haut ni si bas. Nous essaierons de montrer qu'il avait le sens commun ; mais que d'autre part il était médiocrement renseigné sur les événements de la famille Benincasa. Il s'est trompé de plusieurs années sur la date de la mort du père de la sainte. Il a pu se tromper également sur la date de la prise d'habit de Lapa ; si tant est qu'il ait prétendu la donner, et si : elle prit l'habit avec sa fille, ne signifie pas tout simplement : elle prit l'habit comme sa fille. — Raymond de Capoue ne nous dit malheureusement rien de précis. A le lire entre les lignes — procédé, nous l'avouons, un peu dangereux — il ne paraît pas croire à l'entrée simultanée. Il raconte la prise d'habit de Catherine, il décrit la cérémonie ; la mère et la fille viennent ensemble à l'église ; toutes les sœurs sont présentes et se réjouissent ; le frère alors chargé des tertiaires impose l'habit à la sainte[2]. Pourquoi ne pas dire qu'il l'impose aussi à Lapa ? Ce serait une circonstance édifiante et très bonne à raconter. Lapa, en tout cas, n'était pas dans la haute dévotion qui conviendrait à une tertiaire ; Raymond de Capoue est un peu scandalisé de son grand attachement à

[1] P. 144, et notes 3-4. [2] § 75.

la vie[1]. — Il faut songer que bien que la règle prévoie expressément l'entrée de femmes encore en puissance de mari[2], ce cas, sans être exceptionnel, ne devait pas être le plus ordinaire. Le mari devait être consulté, chose toute naturelle, puisqu'il abdiquait en somme une partie de ses droits sur sa femme, astreinte désormais à des observances très gênantes pour lui-même. Il fallait son consentement, et par acte notarié ; c'était une assez grosse affaire. Bien des indices prouvent qu'au temps de l'entrée de Catherine le Tiers-Ordre était surtout, en fait, une association de veuves. Ce sont les objections opposées par les sœurs à Catherine elle-même, quand elle demande l'habit. « Notre coutume, lui dit-on, est de recevoir les veuves, non pas les très jeunes filles[3] ». C'est la pratique, rappelée plus haut, de promettre l'habit à des femmes mariées, pour le cas de mort imminente ou de veuvage. C'est le fait que les tertiaires sur lesquelles nous sommes renseignés, dans le groupe catherinien, sont ou des jeunes filles, comme la sainte elle-même, entrées à son exemple[4], ou bien des veuves. *A priori*, on peut dire qu'il y a une certaine probabilité pour que Lapa ait attendu avant de prendre l'habit la mort de Jacopo Benincasa. Il va de soi que nous n'insistons pas outre mesure. — Enfin il existe un document que M. Fawtier cite à un autre propos, et non sur ce point, où il aurait cependant quelque importance. C'est un rôle d'impôts de l'année 1378 où sont mentionnées *Madonna Lapa donna di Jacopo Tentore, e Caterina mantellata sua figliuola, et Madonna Lisa donna che fu di Bartolo suo figliuolo*[5]. Le même rôle est répété pour l'année 1384[6]. A cette dernière date, Catherine était morte depuis plusieurs années. Cela suffit à nous prouver que les documents de ce genre ne répondent pas toujours à la réalité des faits.

[1] §§ 241-244. [2] Cap. 1. [3] § 71.

[4] Je ne veux pas dire que Catherine ait été la première jeune fille à entrer dans l'Ordre, et Raymond de Capoue ne le prétend pas. Les listes prouveraient le contraire. Mais elles prouvent aussi que les précédents étaient peu nombreux.

[5] Fawtier, p. 134, n. 1, d'après *Miscellanea Storica Senese*, t. IV, p. 132.

[6] Ibid., p. 212, d'après *Miscellanea Storica Senese*, t. I, p. 11.

Alors comme aujourd'hui, on les recopiait, soit machinalement, soit qu'on se fît un principe, avec raison, de n'y rien changer d'office, avant la réclamation des intéressés, laquelle pouvait se faire attendre. Du rôle de 1378, nous ne sommes pas obligés de conclure que Lapa et Lisa ne fussent pas encore tertiaires ; elles l'étaient certainement [1]. Mais il a dû tout de même y avoir un moment : la date de confection du rôle primitif, où les indications étaient exactes, et où Catherine était tertiaire, alors que sa mère et sa belle-sœur ne l'étaient pas.

Voilà donc cinq tertiaires, Francesca dei Tolomei, Alessia, Francesca di Clemente Gori, Lapa, et Lisa di Bartolo, pour lesquelles il y a au moins des indices qu'elles ont fait profession après Catherine, et sous son influence. Or toutes figurent sur la liste, toutes après Catherine, et toutes d'une autre écriture et d'une autre encre. N'est-ce pas une sérieuse présomption en faveur de notre interprétation, et contre celle de M. Fawtier ?

Il est vrai qu'ici surgit une objection. Comparant entre elles Francesca di Clemente, Lisa et Alessia, Raymond de Capoue dit (§ 338) qu'Alessia, *soror de poenitentia B. Dominici,... erat, licet posterior in eius disciplinatu, prior tamen, mea sententia, in virtutum perfectione.* M. Fawtier [2] conclut de cette phrase qu'elle est entrée dans le Tiers-Ordre après les deux autres. Or elles sont toutes trois, sur la liste, dans le même groupe P. Alors « de deux choses l'une : ou bien les écritures différentes représentent des dates d'entrée différentes et Raymond de Capoue a fait une nouvelle erreur ; ou bien il nous dit la vérité, et les changements d'écriture ne signifient rien en ce qui concerne la date d'entrée dans le Tiers-Ordre. »

Mais d'abord, M. Fawtier a-t-il bien traduit les mots *in eius disciplinatu ?* Quel substantif remplace le pronom *ejus ? poenitentia*, ou *Dominici ?* Aucun des deux ne donne de sens bien satisfaisant. A la phrase précédente il est dit que

[1] Elles figurent sur la liste d'avril 1378 (Grottanelli, op. cit., p. 38) ; cf. aussi la bulle de Grégoire XI (*Bullarium Ordinis Fratrum Praedicatorum*, t. II, p. 293).

[2] P. 144.

les disciples de la sainte s'appliquaient à imiter ses vertus [1]. *Eius* ne désigne-t-il pas Catherine elle-même ; et *in eius disciplinatu* ne veut-il pas dire simplement : sous sa direction ?

Même s'il s'agit bien de l'entrée dans le Tiers-Ordre, j'avoue ne pas comprendre le dilemme de M. Fawtier. Il semble qu'on puisse y échapper sans peine. D'abord, ici encore, Raymond de Capoue aurait pu se tromper sur l'ordre d'entrée de Francesca et d'Alessia, sans se tromper sur ce fait bien plus intéressant qu'elles étaient l'une et l'autre des conquêtes de Catherine. Admettons que ses renseignements sont parfaitement exacts. Les changements d'écriture signifient tout de même quelque chose : des différences de date dans la prestation du serment. C'est l'évidence et M. Fawtier le reconnaît [2]. Mais il suppose que les soixante-trois noms des groupes B à P (y compris le deuxième groupe A), qui ont prêté serment en seize fois différentes, étaient déjà membres de la fraternité en 1352, en même temps que le premier groupe A. Nous faisons une hypothèse beaucoup moins forte, d'abord, et ensuite presque exactement opposée : parmi les cinq sœurs du groupe P, qui ont prêté le serment le même jour, il pouvait y en avoir une, Francesca di Clemente, qui avait pris l'habit avant les autres. Pour une cause quelconque — on en peut imaginer beaucoup : une maladie, le désir de choisir pour sa profession un jour de fête religieuse, ou de la faire en même temps que ses amies, ou de réunir un certain nombre de récipiendaires pour une cérémonie plus solennelle [3] — elle a été amenée à retarder sa profession. Ou au contraire Alessia, ayant pris l'habit la dernière, a cependant rattrapé

[1] Voici le texte complet : *Novi enim quod ipse et ipsae eam perfectius in sacris actibus sunt imitati et ideo perfectius eius actus intellexerunt. Nomina vero sunt haec, incipiendo a sexu femineo, quia magis assidue erant cum ea. Alexia de Senis, soror de poenitentia B. Dominici, quae erat, licet posterior tempore in eius disciplinatu, prior tamen, mea sententia, in virtutum perfectione.*

[2] P. 144.

[3] Que cette considération ait joué un rôle, cela me paraît évident d'après le nombre de noms que contiennent les groupes M, N et P.

les autres ; nous avons vu que la durée du noviciat n'était pas fixe et pouvait être abrégée.

Elles n'en sont pas moins à peu près contemporaines dans l'Ordre, puisque appartenant au même groupe P, elles ont fait profession ensemble ; c'est tout ce qu'on est obligé de concéder. Mais il ne s'ensuit pas du tout que les groupes différents ne correspondent pas à des dates de professions différentes et qui peuvent être assez éloignées les unes des autres, et réparties sur un assez grand nombre d'années.

Et deux remarques tendraient à prouver qu'il en est ainsi.

Nous avons déjà fait allusion au fait que beaucoup de sœurs portées sur la liste sont signalées comme décédées. Leur nom est barré, et parfois un M est porté dans la marge. La comparaison avec le *Nécrologe de S. Domenico* ne laisse, comme l'a reconnu M. Fawtier[1], aucun doute sur le sens de ces signes. D'ailleurs d'autres noms ne sont pas rayés. Circonstance heureuse pour la critique ! Car si elle prouve qu'à un moment donné la liste a cessé d'être tenue à jour, il est bien clair que sauf peut-être quelques omissions accidentelles, les tertiaires portées comme mortes sont mortes avant les autres. Or leurs noms ne sont pas répartis uniformément sur toute la liste. Si on divise celle-ci en trois parties : groupes A et B, groupes C à L inclus, et groupes M à P, depuis l'entrée de Ste Catherine (on a vu que celle-ci est la première du groupe M), on constate que dans la première partie trente-cinq noms sont rayés sur quarante ; dans la seconde onze ou douze[2] sur seize ; dans la troisième dix-neuf sur quarante-trois ; respectivement les sept huitièmes, les trois quarts, et moins de la moitié (dans le groupe N seul, qui est l'un des derniers et des plus nombreux, dix noms sur vingt-neuf, environ le tiers !) — D'autre part, si l'on compare notre liste à celle qu'a dressée Giorgio Naddi en 1378, on constate que naturellement beaucoup de noms sont communs, mais que d'autres ne se retrouvent pas ; ce sont ceux des tertiaires décédées. De la première partie, on retrouve vingt noms sur quarante ; de

[1] P. 141.

[2] Il y a doute pour un nom.

la seconde, six sur seize ; de la troisième, trente-sept sur quarante-trois ; vingt-sept sur vingt-neuf des sœurs du groupe N, et quatre sur cinq des sœurs du groupe P, vivaient encore en 1378. — Ainsi, par ces deux constatations inverses, mais concordantes, il apparaît qu'on est mort beaucoup plus vite dans les premiers groupes de noms que dans les derniers. Le hasard ne peut expliquer une différence aussi considérable. Elle s'explique toute seule, si l'on admet que les dates de profession ont été échelonnées sur un espace de temps assez long. Car les sœurs les plus anciennes dans l'ordre devaient être, dans l'ensemble, aussi les plus âgées.

Il est aussi remarquable que la liste de 1378 compte quatre-vingt-quatorze noms [1], contre quatre-vingt-dix-neuf dans la précédente. Dans le système de M. Fawtier, il faudrait dire qu'en 1352, au lendemain des scandales qui l'avaient compromis, et auxquels fait allusion le préambule de la liste, le groupe siennois comptait un peu plus de membres que vingt-six ans plus tard, alors qu'il avait bénéficié du prestige, du zèle et de l'influence de Catherine. Cela est bien peu conforme à la vraisemblance et à tout ce que l'on nous dit du prosélytisme et des conquêtes de la sainte.

Ainsi rien n'empêche et tout conseille d'admettre que notre liste, tenue au courant pendant assez longtemps, nous donne l'effectif de 1352, augmenté de toute une série d'accroissements successifs. Et la présence du nom de Catherine ne prouve pas du tout qu'elle fût déjà tertiaire en 1352. La place qu'il occupe indique bien plutôt le contraire.

Pour le dire en passant, la liste, combinée avec le *Nécrologe de S. Domenico*, permet, comme l'a très justement remarqué M. Fawtier [2], de préciser un peu la date de la profession de Catherine. Deux de ses principaux historiens, MM. Gardner et Joergensen [3], avaient adopté, pour la prise

[1] Frère Giorgio Naddi, dans sa récapitulation, dit 92, mais il a mal compté. Il y a 95 noms inscrits, mais il faut déduire Nichola Mini Landi qualifiée de *mortua*.

[2] P. 141.

[3] Gardner, *Saint Catherine of Siena* (London, 1907), p. 12 ; Joergensen, *Sainte Catherine de Sienne*, p. 46.

d'habit, 1363. Ce n'est qu'une hypothèse. Tout ce que l'on peut dire, c'est que la sainte, ayant fait profession, d'après la liste, en même temps qu'une certaine *domina Verde Nicholay*, et celle-ci, d'après le *Nécrologe*, ayant été inhumée le 21 mars 1365 (1366 nouveau style), la profession de Catherine est antérieure à cette date ; et la prise d'habit doit se placer quelques mois au moins ou un an plus tôt. Il est bien entendu que ceci est l'extrême limite. Rien n'empêche de se tenir en deçà, et la manière dont la *Légende Majeure* présente les choses y engage plutôt.

II

La défensive est une position un peu ingrate. Jusqu'à présent nous n'avons fait que répondre de notre mieux aux arguments de M. Fawtier. Nous ne pouvons nous flatter de les avoir détruits. Il reste trop d'obscurités ; il faut trop souvent opposer des hypothèses à des hypothèses. Mais nous ne croyons pas que M. Fawtier ait démontré davantage que son interprétation des faits et des textes fût la seule possible. Nous voudrions à notre tour passer en quelque sorte à l'offensive. Mettons que la thèse traditionnelle soulève des difficultés. Le point est de savoir si, en vieillissant Catherine de dix ou douze ans, on ne se jette pas dans des difficultés pires encore.

Il y a un témoin, absolument indépendant de Raymond de Capoue, M. Fawtier le reconnaît et le démontre [1] ; antérieur du reste ; il écrit pour lui-même [2], et par suite sans arrière-pensées et intentions tendancieuses ; la dernière qu'il ait pu avoir est celle de décider que Catherine, encore vivante, devrait mourir à trente-trois ans, et qu'il convenait de la rajeunir en conséquence. C'est l'auteur des *Miracoli*. S'il confirme Raymond de Capoue, on conviendra que cela est d'un très grand poids.

Or que nous apprend-il sur l'âge de la sainte ?

Fait curieux, et à première vue peu vraisemblable, il nous

[1] P. 95.

[2] *Et qui appresso ne farò memoria ad sua laude et mia consolazione di quelle poche cose, che io ne pote sapere* (§ 1).

donnerait, d'après M. Fawtier, « deux chronologies contradictoires.

A. La sainte a 27 ans en 1374 [1] et 23 en 1370 [2]; elle est donc née en 1347.

B. La sainte a sept ans au moment de la mort de (sa sœur) Bonaventura (1362) [3]. Elle a moins de quinze ans à la mort de son père (1368) [4]. »

Observons que A est la seule chronologie proprement dite; ce qui ne préjuge pas qu'elle soit exacte. 1370 et 1374 sont les deux seules vraies dates que contiennent les *Miracoli*. En dehors d'elles, nous avons des indications sur la durée de certaines périodes de la vie de Catherine. Et nous avons des synchronismes entre certains événements de cette vie et des faits dont nous savons la date par ailleurs. En d'autres termes, ce que M. Fawtier appelle la chronologie B, ce sont plutôt des matériaux avec lesquels on peut en construire une. Mais les dates de 1362 et 1368, qu'il met entre parenthèses,' pour la mort de Bonaventura et celle de Jacopo Benincasa, ne nous sont connues, avec certitude d'ailleurs, que par d'autres documents [5]. Il est bien entendu qu'elles ne se lisent pas dans les *Miracoli*. On verra que la remarque a sa portée.

De la chronologie A, M.Fawtier se débarrasse allègrement [6]. « Les deux manuscrits qui nous ont conservé le texte des *Miracoli* [7] sont d'assez basse époque, postérieurs à la canonisation de la sainte, et par suite à la bulle de Pie II, qui avait en quelque sorte consacré la chronologie de la *Légende Majeure*. Serait-ce aller trop loin que d'avancer que le copiste ou les copistes ont introduit une correction dans le texte ? Je ne le pense pas. »

Tout de même, une hypothèse de ce genre, pour n'être pas un moyen arbitraire et trop simple d'écarter un texte

[1] § 1 ; FAWTIER, p. 218.
[2] § 8 ; FAWTIER, p. 222. [3] § 4 ; p. 219.
[4] § 5 ; p. 220.
[5] Le *Nécrologe de S. Domenico*, fol. 14vo et 20 ; cf. FAWTIER, pp. 132 et 135.
[6] P. 137.
[7] Tous deux à Florence : le *Strozzianus* XXXI à la bibliothèque Laurentienne, et le n° 1267 de la bibliothèque Riccardi.

gênant, doit être justifiée et comme conseillée par un motif.

C'en serait un que le désir de faire disparaître une contradiction grossière, qui serait en effet l'indice d'une retouche maladroite.

D'après M. Fawtier, la « chronologie B » n'est pas seulement inconciliable avec A, elle est incohérente en elle-même. « La sainte, écrit-il [1], qui a sept ans en 1362, n'en a pas quinze en 1368. Ensuite cela devient plus vague jusqu'à devenir absurde. Après avoir eu quinze ans, donc après 1368, la sainte mène pendant sept années une vie de recluse [2], ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs d'entrer dans le Tiers-Ordre. Or 1368 + 7 = 1375. Comment notre anonyme pouvait-il savoir en 1374 que cette réclusion de la sainte se terminerait en 1375 ? » L'argument est même plus fort que ne le fait M. Fawtier ; car les sept ans de réclusion volontaire ne commencent pas à quinze ans juste ; il y a une période de longueur indéterminée, durant laquelle on la tourmente pour se marier, persécution à laquelle elle coupe court par le sacrifice de ses cheveux [3].

Une chose étonne, c'est qu'après ces constatations M. Fawtier attribue la moindre valeur aux *Miracoli*. Comment peut-il écrire [4] : Ils « seront donc pour nous un texte important au premier chef ; certes il faudra l'utiliser avec précaution, mais il semble bien que l'on pourra l'utiliser » ? Comment peut-il, ainsi que nous avons vu qu'il le fait, lui reconnaître, à l'occasion, une valeur décisive ? Avec ses principes, il devrait le mettre au rancart. Il ne contient que des choses « invérifiables », des miracles ou des visions, des « racontars de dévots siennois [5] » ; en dehors du peu qu'il est possible de contrôler, et qui est faux.

Même dans cette hypothèse, il y a cependant quelque chose à en tirer. L'anonyme a-t-il inventé ses données chronologiques ? On le croira d'autant moins facilement qu'on s'imaginera y relever plus d'incohérence ; de soi-même personne ne s'avise d'inventer l'absurde. Son tort n'a pu être que de mal comprendre peut-être, d'accueillir sans critique et de mettre bout à bout, sans voir s'ils

[1] P. 138. [2] § 6. [3] §§ 5 et 6. [4] P. 98.
[5] P. 138.

s'accordaient, les renseignements assez vagues que lui fournissaient Catherine elle-même, et surtout, sans doute, son entourage. Il a fait causer des braves gens qui n'étaient pas dressés à la précision, et habitués à présenter à tout propos un acte de naissance ou un livret de famille ; qui d'autre part pouvaient être crédules et enclins à supposer facilement le merveilleux, mais qui n'étaient pas fous, on peut le croire, ni tendancieux, sur le point qui nous occupe. Ils n'avaient aucune raison de cacher l'âge vrai de Catherine. Que lui a-t-on raconté, pour qu'il ait pu croire qu'elle était née après 1353, ou en 1355, si elle était née entre 1333 et 1337 ? Si on lui a dit, comme on aurait dû le lui dire, qu'elle était tertiaire depuis vingt-deux ans au moins, comment a-t-il pu comprendre qu'elle l'était depuis cinq ou six ans au plus ? D'autant qu'il avait ses yeux pour contrôler ses oreilles ; il a vu la sainte, il lui a parlé, il l'a reçue chez lui[1]. Comment a-t-il pu attribuer environ vingt ans à une femme, épuisée par les macérations, qui en aurait eu environ quarante ? Il a commis des bévues, soit ; mais il est bien singulier qu'elles aient toutes ce trait et ce résultat communs, de rajeunir beaucoup trop Catherine ; de la rajeunir bien plus que ne le veut M. Fawtier, et même bien plus que ne le dit Raymond de Capoue. Si Raymond donne une fausse date de naissance, on s'attendrait à voir le seul témoin indépendant de lui qu'on puisse lui opposer, corriger, atténuer tout au moins son mensonge ou son erreur. Il est inconcevable qu'il l'aggrave, au contraire, et qu'il renchérisse.

Compris comme les comprend M. Fawtier, les *Miracoli* nous paraissent accablants pour sa thèse.

On a pu voir d'ailleurs que nous les interprétons autrement que lui. Il y a lieu de serrer la question de plus près qu'il ne le fait.

Tout d'abord, ce n'est pas présenter exactement les choses que de dire : d'après les *Miracoli*, la sainte a sept ans au moment de la mort de sa sœur.

Voici ce qu'ils disent. Au § 2, la sainte a sept ans, lors de sa première vision, qu'elle eut au cours d'une sortie

[1] § 1 ; Fawtier, p. 218.

faite avec son frère ; vision que rapporte également la *Légende Majeure* et qu'elle place à l'âge de six ans.

Le § 3 commence par ces mots : *Et sempre poi crescendo gli anni suoi.* Donc Catherine prend plusieurs années.

Le § 4 commence par les mots : *Poi da ivi a certo tempo.* Il s'écoule encore un certain temps.

Puis est racontée la mort de Bonaventura.

Ainsi l'auteur sait très bien et dit noir sur blanc que Catherine était âgée de beaucoup plus de sept ans à la mort de sa sœur.

A cette occasion, un religieux dominicain, frère Tommaso della Fonte, vient visiter la famille Benincasa, qu'il connaissait de longue date[1]. Catherine demande à se confesser à lui, et lui parle de « la vision racontée ci-dessus, *tutta quella visione che abbiamo detta di sopra* » ; celle du § 2. Ici, et pour l'intelligence de la discussion, il nous faut donner le texte même :

> Di che il frate molto la confortò dello spregiare il mondo et accostarsi a Dio, recandole in esemplo la sua detta sirocchia che era morta, che era stata vana et lasciva di queste vanità che sonno le donne giovani ; et partendosi il frate, rimase la fanciulla tutta pensosa, et stando in orazione coll' animo tutto acceso di fare bene quello che l'aveva detto il frate, subito l'apparì nell' animo et nella mente sua uno parlare così fatto et disse : « Signore mio Gesù Cristo, io ti prometto et do la mia verginità ch'ella sia sempre tua et tu sia sempre guardia della mia purità. » Non avvendo ella mai udito dire che cosa si fusse boto, le venne fatto questo così solenne boto, essendo nella età di sette anni come detto è di sopra.

Ainsi Catherine se confesse ; le frère la prêche ; il la met en garde contre les exemples de vanité et de mondanité que lui a donnés sa sœur. Restée seule, elle médite sur ce qu'elle vient d'entendre ; et il lui vient à l'esprit la formule d'un vœu de virginité qu'elle prononce, « étant à l'âge de sept ans, comme il a été dit ci-dessus ».

Il est bon de se rappeler que dans la *Légende Majeure*, §§ 29 et 35, le vœu de virginité, fait par la sainte à l'âge de sept ans, est rattaché à la première vision ; il en est la

[1] Fawtier, p. 152, n. 2, d'après le *Supplementum* de Caffarini.

conséquence. Il est tout naturel que notre anonyme l'ait cru aussi ; il a tant de points communs avec la *Légende* [1]. Alors on voit très bien ce qu'il a fait. Le récit de la vision, fait par Catherine à frère Tommaso, lui rappelle le vœu, suite de la vision, dont il a oublié de parler au § 2. Il répare son omission. Mais c'est avec la plus extrême gaucherie qu'il rattache à son récit cette espèce de parenthèse, en sorte qu'il a bien l'air de dire que Catherine avait sept ans à la mort de Bonaventura, tandis qu'il veut seulement dire qu'elle les avait au moment du vœu. Il y a chez lui maladresse et distraction plutôt qu'erreur.

On répondra qu'il y a bien erreur, au contraire, puisqu'il y persévère. N'écrit-il pas quelques lignes plus loin (§ 5) que la sainte avait moins de quinze ans à la mort de son père ; c'est-à-dire en 1368 ? Cela cadre tout à fait avec l'affirmation qu'elle en avait sept en 1362. — Autrement dit, il faut mettre l'anonyme d'accord avec lui-même. Mais de quel droit, puisqu'on a proclamé qu'il n'y était pas ? Et comment, puisque cela est impossible ? On n'y parviendra sur un point qu'à la condition d'y renoncer sur un autre. Le § 5 cadrera avec une assertion du § 4 ; mais il sera inconciliable avec les §§ 2 et 3, et avec le début du § 4, qu'on ne peut tout de même pas supprimer de la discussion, comme le fait M. Fawtier. Et l'on a vu que M. Fawtier lui-même s'est chargé de faire ressortir que ce § 5 sera inconciliable avec les §§ 6 et 8, puisqu'il est impossible de trouver un espace de sept ans et plus entre la fin de 1368 et le mois de mai 1374. Absurdité pour absurdité, pourquoi serait-il évident que l'auteur a commis celle-ci plutôt que celle-là ?

La vérité est qu'il n'est pas du tout certain qu'il en ait commis une, mais une simple erreur très vénielle.

C'est ici qu'il faut se souvenir que lorsqu'il parle de la mort de Jacopo Benincasa, il ne dit pas le moins du monde qu'elle ait eu lieu en 1368. C'est d'ailleurs que nous le savons. M. Fawtier suppose — tout son raisonnement est fondé sur cette hypothèse — qu'il le *savait* aussi bien que nous, mais qu'il *croyait*, à tort, que Catherine était âgée

[1] Fawtier, p. 95.

de moins de quinze ans à la mort de son père, ce qui entraînait la conséquence fausse, qu'il n'exprime pas, mais qui est logique, de placer sa naissance après 1353 ou au plus tôt en cette année. Pourquoi ne pas supposer qu'il *savait*, au moins approximativement, la date vraie de la naissance, mais qu'il *croyait*, à tort, que Jacopo était mort bien avant 1368, à une date telle qu'il pouvait en tirer la conséquence fausse que Catherine avait alors moins de quinze ans ? Autrement dit, il se serait trompé, non pas sur l'âge de Catherine, mais sur la date de la mort de son père. Qu'y a-t-il de plus vraisemblable, qu'il ait commis cette erreur, ou qu'il ait écrit : Catherine a sept ans ; puis plusieurs années se passent ; puis encore *certo tempo*, puis elle a de nouveau sept ans ; puis elle en a quinze au plus en 1368 ; puis il s'écoule encore *certo tempo*, puis sept ans, puis on est en mai 1374 ?

Une fois reconnu que l'anonyme ne dit pas, et qu'il est arbitraire d'insérer dans son texte, que Catherine eût moins de quinze ans en 1368, tout devient clair, et la chronologie B des *Miracoli* est d'accord, non seulement avec elle-même mais avec la chronologie A et avec Raymond de Capoue.

Il suffit, pour le faire apparaître, de disposer leurs données sur trois colonnes parallèles ; une quatrième renfermant les dates connues par ailleurs.

Miracoli Chronologie A	*Miracoli* Chronologie B	*Légende Majeure*	*Dates connues par d'autres sources*
Naissance en 1374 — 27 (§ 1), ou 1370 — 25 (§ 8), soit en 1347.		Naissance en 1380 — 33 (§§ 367 et 184), soit en 1347.	
		A six ans, première vision (§ 29).	
	A sept ans, première vision, puis vœu de virginité (§§ 2 et 4).	A sept ans, comme conséquence, vœu de virginité (§§ 35-36 et 399).	
	Plusieurs années se passent (§§ 3 et 4).		

		A douze ans, on commence à vouloir marier Catherine (§ 42).	
	Période de coquetterie, supposée par le récit (§ 4).	Période de coquetterie (§ 42).	
	Mort de Bonaventura (§ 4).	Mort de Bonaventura (§ 45).	1362 (*Nécrologe de San Domenico*), mort de Bonaventura.
	Mort du père de Catherine (*mal placée*).		
	On veut marier Catherine (§ 5).	On continue à vouloir marier Catherine (§ 46).	
	A quinze ans, sacrifice des cheveux (§ 5).	Sacrifice des cheveux (§ 47).	
	Reproches violents de la famille, puis on cède à Catherine (§ 6).	Reproches violents et résistance prolongée, puis on cède à Catherine (§ 56).	
	Longue retraite de sept ans, au cours de laquelle a lieu la prise d'habit (§§ 6 à 8).	Prise d'habit et longue retraite (§§ 75 et 83).	
	Catherine prend l'habitude de la communion fréquente (§ 8).	Communion fréquente (§ 124).	
1370.	A vingt-trois ans, Catherine, commence à se passer de toute nourriture.	A vingt-cinq ou vingt-six ans, Catherine se passe de nourriture (§ 400).	
		Mort de Jacopo Benincasa, sans aucune indication précise de date (§ 220).	1368 (*Nécrologe*) mort de Jacopo Benincasa.

Il résulte de ce tableau qu'on ne saurait demander à Raymond de Capoue et à l'auteur des *Miracoli* une précision et une concordance parfaites jusque dans les plus petits détails[1]. Ils n'ont pas fait de recherches d'archives. Ils ont su ce qu'on peut savoir par une enquête orale. Mais leur accord est suffisant pour nous montrer qu'au moins sur le point qui nous occupe, ils ont dit honnêtement la vérité, avec le degré d'approximation que permettait la nature de leurs informations, et qui suffisait d'ailleurs à leur but, aux exigences de leurs lecteurs, à leurs propres habitudes d'esprit.

Dans ce qui précède ,d'autre part, on n'aura pas manqué d'être frappé de l'importance extrême que les *Miracoli* comme la *Légende Majeure* attachent à la mort de Bonaventura : événement décisif dans la vie de Catherine, occasion de ce que l'on peut appeler sa conversion définitive. Non pas qu'elle ait eu à revenir de bien loin ; mais enfin elle traversait une période de coquetterie et de mondanité. Raymond de Capoue, qui donne ici plus de détails, nous dit qu'elle était poussée pas ses parents, qui voulaient la marier, et par Bonaventura elle-même. Il ajoute, ce que mieux que personne il a pu savoir comme confesseur, que la sainte a conservé toute sa vie, de cette défaillance passagère, de cuisants regrets et un vif souvenir. Les *Miracoli* sont moins explicites. Mais M. Fawtier a raison de dire que l'attitude qu'ils prêtent à Tommaso della Fonte, la confession que Catherine demande à lui faire, l'exhortation du religieux de ne pas imiter Bonaventura, tout cela « devient clair si Catherine aussi s'est laissée tenter, » et dans ce cas seulement. La mort de sa sœur la rejette toute entière vers Dieu. Et c'est *ensuite* — Raymond de Capoue et l'anonyme florentin le disent de la façon la plus expresse — qu'elle fait sa longue retraite ; *ensuite* qu'elle entre dans le Tiers-Ordre.

[1] La principale nuance qu'on peut relever entre eux concerne l'attitude de la famille de la sainte en présence de sa vocation. La *Légende* donne l'impression d'une résistance bien plus vive et plus prolongée que ne le font les *Miracoli*. C'est une différence de point de vue plus qu'une contradiction.

Rejetterait-on ces données ? Sans doute les *Miracoli* sont loin d'être infaillibles. Ils mettent l'entrée dans le Tiers-Ordre après la mort, non pas seulement de Bonaventura, mais de Jacopo Benincasa, ce qui, pour le coup, est certainement une erreur. Mais d'abord ils sont seuls à la commettre. Raymond de Capoue n'y tombe pas ; nous n'avons pas ici l'accord assez grave de deux témoins. Et puis qu'est-ce que la mort de Jacopo pour l'anonyme ? Un événement de famille, qui l'intéresse peu. La mention qu'il en fait n'est que le rappel, jeté en passant, d'un synchronisme d'ailleurs inexact. Tandis que la mort de Bonaventura est pour lui plus qu'un fait : une explication et une cause. Je ne prétends pas qu'il en sût la date exacte ; il est très probable au contraire qu'il l'ignorait. Mais il n'a pas dû se tromper touchant l'effet qu'elle avait eu sur Catherine.

Nous qui savons la date, nous devons conclure que Catherine est entrée dans le Tiers-Ordre après 1362.

Aucune difficulté à cela si Catherine est née en 1347. Elle avait alors quinze ans à la mort de sa sœur. C'est l'âge où les jeunes Siennoises se mariaient communément ; rien d'étonnant si les parents de Catherine y ont pensé pour elle. C'est aussi l'âge de la coquetterie. Enfin, c'est un moment où, si précoce que fût la sainteté de Catherine, elle n'y était pas encore confirmée comme elle le fut plus tard. La crise mondaine se place à un moment où elle est vraisemblable.

M. Fawtier, au contraire, d'une part, admet la réalité d'une crise [1], à laquelle la mort de Bonaventura aurait coupé court. D'autre part, il met l'entrée dans le Tiers-Ordre à une date bien antérieure, et de même la longue retraite de plusieurs années [2]. Ainsi d'une part il choisit arbitrairement entre des assertions également formelles, communes aux *Miracoli* et à la *Légende* ; il scinde des témoignages indivisibles ; d'autre part il se condamne à soutenir une impossibilité psychologique et morale. Il est contraint de supposer que c'est dix ans après que Catherine

[1] P. 149.

[2] P. 147 ; car nous avons vu que p. 149, n. 3, il la fait commencer en 1362.

a fait profession dans le Tiers-Ordre, au sortir d'une retraite qui a dû faire d'elle, pour tout le monde, un être à part, et alors qu'elle a de beaucoup dépassé l'âge ordinaire du mariage, que ses parents s'acharnent encore à vouloir la marier. Mais était-ce donc chose si naturelle que de marier une tertiaire ? Ce serait mal raisonner que de dire : La règle du Tiers-Ordre prévoit les femmes mariées ; donc *a fortiori* une jeune fille tertiaire peut-elle se marier. C'est une logique de juriste ; ce n'est pas la logique du sentiment. Il y a les textes, et il y a les convenances morales acceptées de tous. Le Tiers-Ordre veut donner à chacun les moyens de se sanctifier dans son état. On est marié, on reste marié. Mais qu'une jeune fille, assez pieuse pour faire l'œuvre surérogatoire de s'agréger au Tiers-Ordre, sacrifiât cette virginité, qui dans les idées du temps était une supériorité et un privilège inestimables, pour retomber dans l'état ordinaire et inférieur du mariage, tant qu'on n'en aura pas allégué des exemples certains, je persisterai à croire que cela eût causé une espèce de scandale [1]. Et placée à vingt-cinq ans au moins, la crise morale de Catherine prend une gravité infiniment plus grande. — Mais il faut bien qu'elle ait été grave, pour qu'elle l'ait tant pleurée. — Les saints ont coutume de regretter amèrement ce qui pour le commun des hommes serait bien petite imperfection ; et nous ne sommes pas obligés de croire que Catherine ait eu de bien grands égarements.

En somme, c'est toute la suite de sa vie spirituelle et religieuse qu'il s'agit de bouleverser. Mais il est bien improbable que Raymond de Capoue et l'anonyme florentin se soient trompés ou nous aient menti tous les deux, indépendamment l'un de l'autre, et dans le même sens, sur le point qui devait leur paraître le plus important.

Nous nous en tiendrons donc, jusqu'à nouvel ordre, à la chronologie traditionnelle. Il va de soi, d'ailleurs, que per-

[1] C'est bien d'ailleurs le sentiment que suppose Raymond de Capoue, § 69 : *Nondum enim propositum virginitatis suae putabat a domesticorum molestiis fore securum, donec praefatum sanctum induxisset habitum. Sciebat namque quod post sumptionem dicti habitus, de contrahendo matrimonio cuncta cessaret molestia.*

sonne aujourd'hui n'attache d'importance aux belles réflexions qu'elle suggère à Caffarini. Ce n'est pas une preuve ou une condition de sainteté que de mourir à trente-trois ans. Et nous ne ferons aucune difficulté, en maintenant pour la naissance la date de 1347, d'accepter le prudent *circiter* qu'y ajoute le pape Pie II, dans la bulle de canonisation.

E. JORDAN
Professeur à l'Université de Paris.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

N. B. Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

62. — *Gordon Hall Gerould. *Saints Legends.* Boston and New York, Houghton Mifflin Company, 1916, in-8°, 393 pp.

63. — * Alfred Feder. *Lehrbuch der historischen Methodik*, 2e Auflage. Regensburg, Kösel-Pustet, 1921, in-8°, xii-307 pp.

Nous devons des excuses à M. Gerould, et aussi à nos lecteurs, d'avoir tant tardé à signaler un ouvrage exclusivement consacré à nos études par un érudit d'une compétence incontestable, et qui a su donner à son travail un caractère pratique très prononcé [1]. Il suffira, pour faire comprendre la pensée qui l'a inspiré, de noter que le livre de M. G. fait partie de la collection *The types of English Literature.* Ce n'est pas de la littérature hagiographique en général que l'auteur s'est proposé de traiter, mais du genre hagiographique dans la littérature anglaise. La place nécessaire est ménagée aux questions d'introduction et de principes, et nous avons la satisfaction de constater que sur beaucoup de points essentiels l'auteur partage les idées que nous avons énoncées sur les légendes hagiographiques. La partie principale du livre consiste à passer en revue l'œuvre des hagiographes de langue anglaise depuis les origines jusqu'à des temps très voisins de nous. Il nous renseigne de façon succincte sur les principaux auteurs qui ont pris pour thème la vie des saints, les compilateurs et tous ceux qui ont travaillé à popula-

[1] C'est par suite d'un oubli que le livre de H. Günther, *Die christliche Legende des Abendlandes* (Heidelberg, Winter, 1910), qui d'ailleurs nous a été envoyé fort tard, n'a pas été l'objet d'un compte rendu dans le Bulletin. Il est assez répandu aujourd'hui pour que nous puissions nous dispenser de l'analyser et d'insister sur ses mérites.

riser en Angleterre les légendes pieuses, depuis Cynewulf jusqu'à Fox, Fell, Butler et Newman en passant par Bokenham, Barbour, Jean de Tynemouht, Chaucer, Capgrave, Caxton, Wynkin de Worde. Si l'on se retrouve difficilement dans la série des recueils anonymes ou cités comme tels, on n'a qu'à ouvrir le *Saints Legends* pour savoir à quelle époque et à quel milieu appartient le *Martyrology* (IXe siècle), le *Menology* (Xe siècle), les *Blickling Homilies* (Xe siècle), le *Martiloge* (1526), le *Sanctilogium* (XIVe siècle), le *Book of Martyrs* (1563). On voudrait, pour d'autres pays, posséder des recueils analogues, rédigés avec la même clarté par des érudits aussi bien renseignés que M. G. Je me permets de signaler, pour une prochaine édition, le répertoire si utile des Miracles de la Vierge rédigé par le P. Poncelet (*Index miraculorum B. M. V.*, t. XXI des *Anal. Boll.*, et à part), et de faire remarquer que ce n'est pas Kuhn (p. 47) mais Rendel-Harris qui a retrouvé dans *Barlaam et Joasaph* l'Apologie d'Aristide.

L'hagiographie n'est pas non plus oubliée dans le livre du P. Feder, mais elle y occupe la place qui, dans un traité général de méthode historique, revient à une branche très spéciale. Ce traité est le fruit de l'expérience que l'auteur s'est acquise dans l'enseignement, et aussi par ses travaux philologiques préparatoires à l'édition de S. Hilaire dont il a commencé la publication dans le *Corpus Scriptorum ecclesiasticorum latinorum* de Vienne. L'accumulation des matériaux est énorme, et le grand reproche que je ferais à ce Manuel, c'est d'être trop complet. Le nombre des questions traitées est si considérable qu'il n'y a guère eu moyen de les approfondir. Les matières sont groupées d'une façon très systématique. Il y aurait plus de profit à tirer de la lecture d'un livre si bourré d'érudition, si l'on pouvait y suivre le développement de deux ou trois idées maîtresses. Cela nous fait croire que le P. F. a moins travaillé pour les élèves que pour les professeurs. Ceux-ci pourront, au moyen du *Lehrbuch*, se tracer des programmes de cours variés, qu'ils développeront aisément en s'aidant de la bibliographie bien choisie qui accompagne chaque section. Ils n'auront aucune peine à trouver des sujets à traiter, des questions à approfondir, qu'il s'agisse de démêler les origines de la donation de Constantin, de fixer la patrie des fausses décrétales, ou de se prononcer sur l'authenticité de la riposte fameuse attribuée à Cambronne. On pourrait peut-être

leur conseiller utilement d'appuyer moins que le P. F. sur les préliminaires philosophiques qui appartiennent plutôt à une autre discipline, et par le moyen desquels on n'arrivera guère à former des historiens. Le degré de certitude que l'on peut atteindre en histoire varie indéfiniment, selon les cas particuliers. Le bon sens, qui n'est qu'une juste compréhension des conditions concrètes d'un problème, restera toujours ici le grand maître.

Après avoir dit que le manuel du P. F. pèche plutôt par excès d'abondance, je n'ai pas le droit de chercher si le savant auteur n'a rien oublié. Mais on pourra peut-être lui demander quelques légères corrections. De Voragine n'est pas la traduction de *Viraggio* mais de Varazze. Lippomano passe à tort pour être le traducteur du Métaphraste. Il a inséré dans son recueil plus d'un texte de cette collection, mais beaucoup d'autres aussi qu'il attribuait sans motif au grand logothète. Voir notre *Synopsis metaphrastica*. Giudi (p. 95) est à corriger en *Guidi*. Comment le P. Daniel († 1728) et Saint-Simon († 1755) ont pu se glisser dans les rangs des humanistes sur le même pied qu'Érasme (p. 45), je l'ignore. Mais tout cela est bien peu de chose eu égard à la masse des renseignements excellents accumulés dans le nouveau manuel. H. D.

64. — * *Enciclopedia Universal ilustrada Europeo-Americana.* Tomo XLVI. Barcelona, Hijos de J. Espasa, [1922], in-8°, 1408 pp., nombreuses cartes et gravures.

Voici une publication encore peu connue en dehors de son pays d'origine, mais qui s'impose à l'attention comme une des entreprises les plus considérables de ces temps-ci. Commencée il y a peu d'années — le tome I ne porte pas de millésime mais je constate que le tome VIII est postérieur à 1909 — cette encyclopédie est arrivée à son quarante-sixième volume, qui commence à *Polo* et se termine sur l'article *Predztecha.* Il est vrai que les volumes XXI-XXVIII, qui doivent terminer la lettre E, conduire jusqu'à la fin de K, et comprendre des articles tels que *Europa, Guerra Europea,* ont été réservés, pour des raisons que tout le monde devine et ne peut qu'approuver. Mais ces volumes sont en préparation, et la régularité avec laquelle tous les autres se sont succédé depuis l'origine est de nature à inspirer confiance aux souscripteurs. La maison Espasa est puissamment outillée ; l'organisation qui préside à la préparation

de l'Encyclopédie est de tout point remarquable et le succès est désormais acquis à une entreprise que l'on aurait pu, au début, qualifier de téméraire.

De la témérité, il y en aurait certes à vouloir porter un jugement compétent sur les détails de l'œuvre. Le savoir « encyclopédique » qu'il faudrait pour cela ne peut plus être le partage d'un seul homme, et celui qui prétendrait avoir lu d'un bout à l'autre les trente-neuf volumes parus, chacun d'environ 1500 pages à deux colonnes, ferait hausser les épaules. Dans la masse invraisemblable de matériaux recueillis par les auteurs, chaque spécialiste pourra faire des sondages. Ceux que nous avons pratiqués nous ont donné bonne impression, et nous ne doutons pas que des expériences faites par d'autres ne conduisent à un résultat aussi satisfaisant. Les notices ne pèchent pas, en général, par une excessive prolixité. La concision est, pour un ouvrage d'information rapide, une qualité essentielle, trop souvent oubliée de nos jours par les auteurs de dictionnaires. Naturellement l'encyclopédie Espasa a des parties auxquelles des soins spéciaux ont été donnés. Tout ce qui a rapport à l'histoire et à la géographie de l'Espagne et de l'Amérique latine a été traité avec prédilection, et rien qu'à ce point de vue le répertoire serait d'un prix exceptionnel.

En général c'est la géographie, la biographie, les sciences naturelles, physiques et mathématiques, qui occupent la place principale dans ces volumes, comme aussi, il suffit de les ouvrir pour en être frappé, l'art et les artistes. Si les cartes et les plans sont distribués sans compter aux endroits utiles, les reproductions d'œuvres d'art sont multipliées à profusion, et l'on voit aussitôt que dans le pays de Velasquez le goût de la peinture n'a pas cessé d'être en honneur. A l'article *Pesca*, on trouvera, outre les illustrations d'un caractère technique, l'admirable triptyque de Malines : la pêche miraculeuse de Rubens. Les musées et les églises de l'Europe entière ont fourni aux éditeurs des clichés de leurs principaux chefs-d'œuvre, comme les villes des deux mondes les vues des plus beaux sites et de leurs monuments. Toute cette illustration est originale, et de celle qu'on n'est point fatigué d'avoir vu traîner dans les magazines et les livres à images. Sans qu'une place de choix ait été réservée à l'hagiographie, qui d'ailleurs n'y prétend pas, elle n'a point été négligée, et en bien des cas l'Encyclopédie permettra de recueil-

lir de bons matériaux iconographiques dispersés ailleurs. Nous prenons pour exemple S. Louis de Toulouse. Les éditeurs ne nous donnent pas moins de six représentations de ce saint évêque : S. Louis entre deux anges par un della Robbia (Prato), S. Louis avec S. Laurent par Bonifacio Veneziano (Vienne), S. Louis seul par le Sodoma (Sienne), par Giotto (Florence), par un italien anonyme (Paris). Sur les différentes manières de figurer les mystères de Noël voir l'article *Adoracion* etc. Souvent les articles sont accompagnés d'une bibliographie succincte et bien choisie. Sous le mot *Montanista* par exemple, sont cités les derniers travaux, et on n'a eu garde d'oublier ceux de M. de Labriolle. Pour peu qu'on sache manier ce nouvel instrument de travail — et c'est, comme toujours, à chacun de se faire la main — l'Encyclopédie nouvelle rendra bien des services, et procurera même des distractions agréables. Le lecteur curieux de connaître la physionomie de ses auteurs favoris y trouvera les portraits de toutes les célébrités, et les fanatiques d'espéranto peuvent se dispenser d'acheter un dictionnaire spécial de l'idiome universel, mis cette fois sur le même pied que le français, l'italien, l'anglais, l'allemand, le portugais, le catalan. C'est d'ailleurs une langue fort riche ; elle a même un mot spécial pour désigner ceux que les Espagnols appellent volontiers « los Bolandos » : *Bollandistoj*. Ce qui donne l'idée que, quand on voudra s'y mettre, on n'aura aucune peine à traduire les *Acta Sanctorum* à l'usage des espérantistes. H. D.

65. — * *Miscellanea Geronimiana*. Scritti varii pubblicati nel XV centenario dalla morte di San Girolamo, con introduzione di S. E. il Card. Vincenzo Vannutelli. Roma, Tipographia Vaticana, 1920, in-8°, VIII-331 pp., 6 planches hors texte.

66. — Paul Monceaux. *Un guide des âmes dans l'autre monde. Légende de saint Jérôme*, dans le *Bulletin du Comité Français catholique pour la célébration du sixième centenaire de la mort de Dante Alighieri*, N° 1 (janvier, 1921), p. 24-44.

Il y a une érudition d'apparat, comme il y a une éloquence d'apparat. Elle a produit beaucoup d'œuvres décoratives, qui n'étaient pas faites pour durer ni pour être regardées de trop près. On ne mettra pas dans cette catégorie le beau volume de *Miscellanea* publié sous les auspices de S. Ém. le Cardinal Vincent Vannutelli, à l'occasion du centenaire de S. Jérôme. Toutes les

branches de la science sacrée y ont apporté leur contribution, y compris la critique d'art et la théologie dogmatique, celle-ci représentée par une longue dissertation latine de S. Ém. le Cardinal Marini. Comme il se devait, une place d'honneur a été faite à l'exégèse biblique, dont S. Jérôme fut l'un des précurseurs. Mais l'hagiographie n'a rien à lui envier. Nous notons, dans l'ordre où ils se rencontrent, les articles se rapportant à nos études.

1) Alb. Vaccari S. I. *Le antiche vite di S. Girolamo* (p. 1-18). Outre la chronique du comte Marcellin, considérée ici comme source, les Vies en question sont : 1° la Vie *Hieronymus noster,* faussement attribuée à Gennade. *BHL.* 3869 ; 2° la Vie *Plerosque nimium,* en ses deux rédactions *BHL.* 3870-3871 (le P. V., ne fait pas mention de son auteur putatif, Sébastien du Mont-Cassin) ; enfin 3° la Vie *B. Hieronymi Vitam, BHL.* 3873. Le P.V., pour une raison qui nous échappe, les range dans l'ordre 1, 3, 2, mais annonce en même temps qu'il les examinera dans l'ordre 1, 2, 3, qui est celui de la *Bibliotheca Hagiographica Latina,* non pas seulement « rispetto alle edizioni », mais d'après la chronologie : en quoi les Bollandistes étaient, par avance, d'accord avec les conclusions du P. V. Celles-ci du reste nous apprennent quelque chose de plus neuf. L'auteur de la première Vie (*BHL.* 3869) rapporte que S. Jérôme a interprété deux livres de Salomon. Le P. V. en conclut, non sans vraisemblance, qu'i écrivait à une époque où le commentaire de Bède sur les paraboles de Salomon avait déjà été mis sous le nom de S. Jérôme. Mais ceci n'oblige pas à descendre très longtemps après 731, à moins de supposer que l'hagiographe écrivait en Angleterre : sur le continent, où Bède était moins connu, son œuvre a pu être démarquée de très bonne heure. La seconde Vie au contraire (*BHL.* 3870-71) n'a pas l'âge encore relativement respectable que le P. V. est disposé à lui laisser. Une élucubration où S. Jérôme est qualifié de *presbyter cardinalis* ne date ni du milieu ni de la fin du IXe siècle. D'autre part il n'y a pas d'indication chronologique précise à déduire du fait que l'auteur de la Vie *Plerosque nimium* a détourné au profit de S. Jérôme l'anecdote du lion de S. Gérasime ; car il n'est pas certain qu'il l'ait prise dans le *Pré spirituel,* plutôt que dans la Vie grecque, qui a servi de source à Moschus. Sur la troisième Vie, *B. Hieronymi Vitam,* le P.V. a été plus heureux.

Se fondant sur un passage autobiographique de cette très pauvre rhapsodie, il conjecture qu'elle doit avoir été composée par Nicolò Maniacoria, diacre de l'église Saint-Laurent *in Damaso*, sous le pontificat de Lucius II (1144-1145). Nicolò l'aurait écrite vers 1150, ou plutôt un peu après. Cette date concorde avec les critères internes fournis par le style et le contenu de la Vie, et Maniacoria est bien l'espèce d'écrivain que doit avoir été l'auteur. De là à dire que la pièce a cessé d'être anonyme, il y a encore quelque distance. Le P. V. nous pardonnera de ne pas la franchir aussi résolument que lui, et de maintenir, au moins pour le principe, la réserve qu'une hypothèse comme la sienne appelle de sa nature.

2) Francesco Lanzoni. *La leggenda di S. Girolamo* (p. 14-42). Sous le nom de légende, M. L. comprend ici toutes les erreurs qui peuvent s'accréditer autour de l'œuvre et de la personne d'un écrivain célèbre. On savait déjà que, du vivant même de S. Jérôme, la renommée lui avait attribué des livres qui n'étaient pas de lui et qui peut-être n'ont jamais existé. La postérité fut plus libérale encore, et au moyen âge l'illustre solitaire de Bethléem devint l'érudit par excellence, qui est présumé l'auteur véritable de tous les ouvrages ressemblant aux siens, et dont le nom est exposé à toutes les entreprises des faussaires. Groupés par ordre de matières, dans leur enchaînement en quelque sorte logique, avec l'indication des motifs qui ont inspiré la supercherie ou qui ont égaré la crédulité des vieux érudits, ces cas d'attribution pseudépigraphe composent un panorama, nous ne dirons pas édifiant, mais plein d'enseignements pour la critique et aussi pour ses détracteurs. La personnalité de S. Jérôme n'a pas été mieux respectée que son œuvre littéraire. L'imagination populaire et l'ignorance pédantesque l'ont dénaturée à frais communs. M. L. suit pas à pas l'évolution de la légende jusqu'à la fin du moyen âge. Ses observations sur les anciennes Vies du saint restent à lire après l'étude plus technique du P. Vaccari, qu'elles complètent et rectifient en quelques points. Tout cet article porte la marque d'une érudition élégante et claire, qui se meut avec une aisance souveraine, dans un sujet qui lui est familier de longue date.

3) J. Schuster. *L'influenza di S. Girolamo sui primordi della vita monastica in Roma* (p. 115-22). Page d'éloquence, où les

faits connus sont groupés en un tableau peut-être un peu solennel, mais qui ne manque ni d'intérêt ni de coloris.

4) J. Zeiller. *St. Jérôme et les Goths* (p. 123-130). Le titre rigoureusement exact serait : « Deux Goths correspondants de S. Jérôme ». Frithila et Sunnia, deux Goths chrétiens, ont demandé à S. Jérôme une consultation sur la manière de traduire la Bible. A défaut de leur lettre, qui s'est perdue, la réponse du saint docteur permet de conjecturer quels étaient les personnages à qui elle s'adressait. Frithila et Sunnia pourraient être les auteurs de l'édition bilingue ou trilingue de la Bible (gothique-grecque-latine), dont il reste un fragment, célèbre sous le nom de *codex Brixianus*. Cette hypothèse n'est pas neuve. Mais M. Z., qui montre fort bien par quels côtés elle est plausible, aura aussi le mérite de l'avoir ramenée à son juste degré de probabilité. Il est extrêmement peu vraisemblable que les deux correspondants de S. Jérôme aient été des Goths ariens, Frithila pourrait être l'évêque d'Héraclée, qui fut déposé au concile d'Éphèse ; ce qui du reste ne signifierait pas qu'il fût devenu nestorien. Cette étude, intéressante surtout pour la philologie germanique, est indirectement une contribution à la biographie de S. Jérôme.

5) L. Duchesne. *Sur le martyrologe dit de St. Jérôme* (p. 219-26). Dans cette note de quelques pages, l'un des derniers écrits sortis de sa plume, l'illustre éditeur du *Martyrologe Hiéronymien* explique pourquoi ce recueil fameux fut mis sous le nom de S. Jérôme. Il en esquisse rapidement l'origine, la composition, les vicissitudes, et montre à quel point désespérant la confusion y est portée. Nous en ajouterons ici une preuve décisive pour ceux qui ont connu le maître disparu : c'est que le *Martyrologe Hiéronymien* a encore besoin d'être remis à l'étude même après avoir été exploré en tous sens par l'une des plus géniales intelligences qui aient honoré la science historique de tous les temps.

6) Pierre de Labriolle. *Le songe de St. Jérôme* (p. 227-35). En écrivant à Eustochium le traité en forme de lettre, où il raconte comment il fut averti par un songe terrible d'abandonner la lecture des auteurs profanes, S. Jérôme ne se doutait probablement point qu'il ouvrait un débat, qui allait commencer de son vivant et se rouvrir périodiquement de siècle en siècle. L'éloquence a ses droits, la vérité garde les siens et ils ne sont pas

toujours aisés à mettre d'accord avec les premiers. M. de L. cite quelques autres exemples d'où il ressort qu'en fait de prodiges, de très grands caractères peuvent se montrer singulièrement crédules ou s'en faire accroire à eux-mêmes. Mais en dépit de toutes les circonstances atténuantes, on éprouve quelque gêne à penser que par cette fiction ambiguë, S. Jérôme s'est mis dans le cas d'être acculé à une demi-rétractation. Et en choisissant pour sujet de son article cet écart littéraire, où ni l'ascète ni le penseur ne paraissent dans leur plus beau jour, M. de L. montre bien que les collaborateurs des *Miscellanea Geronimiana* n'avaient pas reçu consigne de louer le héros sur le ton du panégyrique.

7) Francesco Bulić. *Stridone luogo natale di S. Girolamo* (p.253-330). Au ton résolu de ce titre, on reconnaît aussitôt l'accent d'un homme supérieur à la crainte de déchaîner la tempête. Mais pour sentir toute la beauté de ce zèle intrépide, il faut lire d'un bout à l'autre ce long mémoire, où Mgr Bulić, un vétéran demeuré jeune, combat pour le bon droit de son pays dalmate avec un élan, un entrain, une fougue de dialectique savante, qui rappellent, à la mordacité près, son illustre compatriote. Mgr B. a déjà eu à s'expliquer avec des polémistes qui le rappellaient, eux, à l'érudition près (cf. *Anal. Boll.*, XVIII. 260-61). Mais ses raisons n'ont pas convaincu tout le monde. Et puisque des opposants continuent d'exploiter la difficulté soulevée par Mommsen contre l'inscription qui semblait trancher le débat, Mgr B. leur administre un supplément de preuves, qui, sans leur permettre de prendre son aménité en défaut, leur donnera occasion de répéter à leur tour : *Durus est hic sermo et quis potest eum audire* (p. 268)? Sauf les adversaires irréductibles qui tirent sur lui de leur clocher, on sera cette fois unanime à reconnaître que sa démonstration, nous allions dire sa charge finale, emporte un assentiment aussi complet que peut l'espérer une hypothèse établie seulement sur une accumulation de probabilités. En attendant une nouvelle découverte qui changerait l'état de la question, Stridon reste situé, dans la « plaine de Grahovo », approximativement à l'endroit que marquait l'inscription retrouvée par St. Petković. Néanmoins, comme Mgr B. a la modestie de le déclarer, le dernier mot appartient à la pioche des archéologues, et l'on aime à voir la sereine assurance avec laquelle le vénérable érudit attend le témoignage des monuments qui, un jour, sortiront du sol où fut Stridon.

La succession de dates qui amenait le centenaire de Dante immédiatement après celui de S. Jérôme peut avoir suggéré l'idée de rechercher dans la *Divine Comédie* l'influence, directe ou indirecte, du génie réputé le plus universel de l'antiquité chrétienne en Occident. M. P. Monceaux qui a suivi cette idée, nous pardonnera de lui avouer franchement qu'elle ne semble pas heureuse. Dante s'est fait accompagner dans son voyage au monde invisible par le poète qui avait conduit le pieux Énée aux enfers. Il faut de la bonne volonté pour admettre que Virgile tient ici la place d'un guide chrétien. Quant à croire que ce guide aurait été S. Jérôme, c'est tout bonnement impossible. Le thème mythique du mortel promené vivant parmi les mystères de l'autre vie a dans la littérature chrétienne bien des représentants plus connus et, qu'on nous passe le mot, mieux spécialisés. La Vision d'Albéric du Mont-Cassin, la *Descente de Saint-Paul aux enfers* d'Adam de Ros, que M. M. cite par prétérition (p. 25), l'*Apocalypse de S. Paul*, l'*Apocalypse d'Esdras*, l'*Ascension d'Isaïe*, le *Purgatoire de S. Patrice*, et tant d'autres récits fabuleux dont il ne dit rien, auraient fourni à Dante le guide qu'il cherchait, sans qu'il fût besoin d'arracher S. Jérôme à ses manuscrits. Il est vrai qu'au XIIIe siècle, l'art et la légende ont prêté au saint docteur des miracles qui ont quelque rapport — un lointain rapport — avec ces fictions mystagogiques. Mais ces inventions tardives prouvent au contraire la popularité du thème hagiographique, qui a fini par se glisser dans l'histoire d'un saint auquel il était jusque-là complètement étranger. Car le fameux songe de S. Jérôme invoqué par M. M. est tout bonnement un cas de conscience dramatisé, dont l'intérêt moral n'a rien de commun avec la fantasmagorie des voyages dans l'autre monde. Il faut restituer ce rôle merveilleux de psychagogue à ses anciens possesseurs, ainsi que le lion de S. Gérasime, qui fait dans l'article de M.M. une apparition assez inattendue.

P. P.

67. — * Antonios Sigalas. *Des Chrysippos von Jerusalem Enkomion auf den hl. Theodoros Teron.* Leipzig, Teubner, 1921, in-8°, viii-102 pp. (= *Byzantinisches Archiv*, Heft 7).

Il est dangereux de se prononcer sur un texte hagiographique avant d'avoir vu, sinon tous les manuscrits qui le contiennent, du moins, les principaux d'entre eux. Nous avons cru d'abord

que le panégyrique de S. Théodore par Chrysippe n'était qu'un recueil de miracles, et ne donnait aucune version de la légende du martyr (*Les légendes grecques des saints militaires*, p. 37). Le hasard avait voulu que l'unique manuscrit qui fût à notre portée, le Vindobonensis Theol. graec. 113, présentât précisément une lacune assez notable : le récit de la Passion de S. Théodore a été supprimé par le copiste. L'examen des manuscrits les plus importants nous a permis de constater qu'il fait partie intégrante du discours de Chrysippe, compilation considérable, où l'auteur semble avoir recueilli tout ce qu'on savait de son temps sur S. Théodore. Il n'y avait pas encore à ce moment de tradition sur la vie du saint avant son martyre. Mais sur la dernière phase il y avait une tradition, et on racontait un certain nombre de miracles opérés après sa mort par son intercession. Chrysippe a réuni tout cela dans un discours fort long, qui se divise naturellement en deux parties : la Passion et les Miracles. L'édition de Phocylides (1911), d'après un seul manuscrit assez défectueux, ne pouvait servir de point de départ à une étude approfondie. On sera mieux servi par M. Sigalas, qui a collationné les manuscrits de Chrysippe qu'il a pu atteindre, et appliqué à la constitution du texte les méthodes récentes. Les manuscrits sont les suivants :

H = Jérusalem, Saint-Sépulchre, 1, dont s'est servi Phocylides. Une nouvelle collation, par M. Karapiperis, a permis de corriger quelques erreurs de lecture qui déparent la première édition du texte.

Q = Brescia, Biblioteca Queriniana A. III, 3.

G = Gênes, Biblioteca della Missione Urbana 34, incomplet du commencement.

N = Athènes, Bibliothèque Nationale 1050, auquel manquent plusieurs feuillets.

An = Rome, Biblioteca Angelica 106, un fragment seulement.

A = Milan, Biblioteca Ambrosiana F. 144 sup.

M = Milan, Biblioteca Ambrosiana D. 92 sup.

W = Vienne, Bibliothèque impériale, theol. graec. 113.

P = Paris, Bibliothèque Nationale 1452.

S = Paris, Bibliothèque Nationale 772, incomplet.

Cet ensemble se partage en deux groupes : H Q G N que l'auteur désigne par Γ, et M W P S, ou Δ. A la branche Δ se rattache le texte d'Eustratios, auteur du VI[e] siècle, qui cite

un passage assez notable du panégyrique. A une époque indéterminée, mais avant la fin du VI[e] siècle, l'archétype donna naissance à deux branches *γ*, *β* dont la seconde est surtout caractérisée par des retouches de style ; la première rend plus fidèlement le texte original. Les manuscrits A, An appartiennent à la famille *γ*, tout en se rapprochant parfois de *β*. C'est la recension *Γ* qui est reproduite dans son ensemble. En conséquence, pp. 76, 77, l'auteur n'admet pas dans son texte deux passages qui manquent dans les manuscrits *Γ* et dans A, et qui sont propres à *Δ*. En cela il est conséquent. Il serait important de savoir si ces passages, surtout le premier, sont d'un interpolateur, ou si nous devons à Chrysippe lui-même la seconde rédaction qui les renferme. Cette question devrait être examinée de plus près, et mise en connexion avec celle des sources du panégyrique. Dans la première partie, Chrysippe suit assez servilement un texte existant. Il est tout à fait probable qu'il n'a pas usé d'une autre méthode dans la partie consacrée aux miracles. Il existait sans doute un recueil qui lui a fourni la matière, au moins en grande partie, et on peut se demander s'il est entièrement perdu. Quelques manuscrits, notamment le Vatic. 821 et le Coislin 121, nous ont conservé un recueil de dix miracles, qui sont tous représentés dans le panégyrique de Chrysippe, et qui semblent bien ne pas dériver de là. Le n. 8, qui dans Chrysippe porte le n. 12, *περὶ τοῦ ἐμπρησμοῦ τοῦ γεναμένου ἐν τῇ θεοφυλάκτῳ βασιλευούσῃ πόλει*, provient d'une rédaction plus ancienne. Le consul Sphoracius, qui fit construire l'église Saint-Théodore, y est nommé (son nom est défiguré comme presque toujours, mais très reconnaissable). Dans le panégyrique il n'est désigné que par des périphrases, conformément au procédé des rhéteurs. On voit très bien pourquoi Chrysippe ne prononce pas le nom du consul ; il est peu naturel qu'un scribe ou un rédacteur empruntant le récit au panégyriste l'ait complété sur ce point. Il est vraisemblable que Chrysippe s'est servi d'une collection ressemblant beaucoup à celle qui nous est parvenue isolée, qu'il a raconté les mêmes faits, dans son style ; il a pu le compléter pour atteindre le chiffre de douze miracles, s'il est vrai que primitivement le recueil n'en avait que dix. Les moyens font défaut pour arriver à des conclusions plus solides, et M. S., qui a démêlé avec tant de patience et de sagacité les rapports mutuels des manuscrits de Chrysippe, devrait bien se charger de ce tra-

vail. Les recherches pourraient être poussées dans ce sens. S'il est vrai que Chrysippe avait à sa disposition une rédaction étroitement apparentée à celle des dix Miracles, il connaissait donc l'histoire de la fondation de l'église Saint-Théodore par Sphoracius, et le passage de la recension *Δ* qui la raconte n'est peut-être pas une interpolation étrangère. Chrysippe a-t-il omis d'en faire mention dans sa première rédaction, pour se compléter lui-même dans la seconde ? On voudrait être fixé sur ce point.

Si l'on s'occupe encore — ce qui ne peut manquer d'arriver — des Miracles de S. Théodore, on fera bien de mettre à part le *θαῦμα* spécial qui n'est qu'une version de l'épisode du dragon, et ne se rattache pas aux *miracula post mortem*. Cette bizarre histoire nous est parvenue dans un certain nombre de manuscrits dont les textes ne peuvent guère être collationnés les uns sur les autres. Il y a d'abord le cod. Vindobonensis *Hist.* gr. 126, d'après lequel elle a été publiée (*BHL.* 1766) ; puis les manuscrits de la Vaticane 1190, 1192, les manuscrits de Paris 395, 1190, de Londres, British Museum, Harley 5639. Le manuscrit du mont Athos, *Δοχειαρίου* 197, et celui du Séminaire Patriarcal de Venise, cités par M. S. p. 31, doivent être joints aux précédents. Je souhaite bon courage à l'éditeur qui s'exercera sur ce morceau.

Un autre miracle à signaler est celui que raconte Constantin l'Acropolite : *ἀνάμνησις τοῦ τελεσθέντος θαύματος ἐν ταύτῃ τῇ βασιλίδι τῶν πόλεων*, dans les manuscrits de la Vaticane 1147 et 1816, et le n. 442 (Martini) de la bibliothèque Ambrosienne.

Une remarque en passant sur un passage du texte édité par M. S. Celui-ci semble conserver quelque doute sur la leçon *Πόντον* p. 58, 13 (cf. p. 88), et n'abandonne qu'à regret celle de H : *τόπον*. Se rappeler le passage de Strabon : *ἄπλουν γὰρ εἶναι τὴν θάλατταν ταύτην καὶ καλεῖσθαι Ἄξενον.... ὕστερον δ' Εὔξεινον κεκλῆσθαι* (VIII, p. 298). Notons encore que l'auteur identifie avec la Passion *BHG.* 1763, que nous avons publiée, celle de Latyšev, *Menol. anon. Byzant.*, t. I, p. 86-92. Celle-ci n'est qu'un remaniement qui a conservé le même *incipit.* (Voir *Anal. Boll.*, XXXI, 325.)

M. S. a fait précéder son édition d'une notice nécessairement très sommaire sur l'auteur, et sur les écrits qui courent sous son nom. Ceux-ci sont au nombre de quatre : 1°) une homélie sur la Sainte Vierge (*Inc. Τὴν ἀειθαλῆ ῥάβδον τοῦ Ἰεσσαί..*) publiée

avec traduction latine dans la *Magna Bibliotheca veterum Patrum*, t. XII, 2, p. 668-71. 2°) Un panégyrique de S. Michel, inédit (*Inc.* Μιχαὴλ ὁ τῶν ἀρχαγγέλων ἀρχιστράτηγος). 3°) Un panégyrique de S. Jean Baptiste (*BHG.* 851), dont il existe une traduction latine et un grand nombre de manuscrits. 4°) Le panégyrique de S. Théodore. Nous avons hésité un instant à accepter l'attribution de cette pièce à Chrysippe (*Anal. Boll.*, XXX, 472). Il y a longtemps que nous avons changé d'avis. Mais il serait désirable que les trois autres discours dont Chrysippe passe pour être l'auteur soient étudiés suivant les bonnes méthodes, et comparés avec l'ἐγκώμιον que M. S. vient de publier avec tant de soin. Si c'est lui qui se charge de les éditer, il fera bien de ne pas oublier l'index de la grécité qui manque ici. H. D.

68. — * Montague Rhodes JAMES. *A descriptive Catalogue of the Latin manuscripts in the John Rylands Library at Manchester.* Vol I. Manchester, University Press, 1921, in-8°, XXVII-328 pp.; vol II : Plates, ibid., 187 planches.

69. — * Henry GUPPY. *The John Rylands Library Manchester.* A brief record of twenty-one years'work. Ibid., 1921, XIV-58 pp., illustrations.

70. — * *The Bulletin of the John Rylands Library Manchester.* Vol. VII, n. 1, July 1922.

La belle série des catalogues de la John Rylands Library de Manchester se continue par la description du fonds latin. Le travail a été confié à un connaisseur éminent, M. M. R. James. L'exécution matérielle que l'on a pu admirer dans les volumes précédents est surpassée dans celui-ci, si l'on tient compte des belles planches, au nombre de près de deux cents, qui reproduisent les plus intéressantes miniatures de la collection et des spécimens d'écriture antique. On ne saurait rêver mieux ni plus beau.

Parmi les 183 manuscrits analysés minutieusement par M. J. il n'y en a qu'un petit nombre qui renferment des textes hagiographiques. Le n. 99, du Xe siècle, est une *Vita Columbani* = *BHL.* 1898 ; le 133, du XVe siècle, une *Passio SS. Faustini et Iovitae* = *BHL.* 2836 ; le 128, du XIVe siècle, une Légende Dorée ; le 175, également du XIVe siècle, la Vie de S. François par S. Bonaventure = *BHL.* 3107. Les quatre feuillets de garde du n. 97 proviennent d'un légendier du XIe siècle. M. J. a

reconnu des fragments de la Passion de S. Alexandre, de la Vie de S. Augustin par Possidius, de la Vie de S. Remi. Il n'a pas identifié une quatrième pièce où figurent les noms de Vigilantius, d'Astion, de Bonosus. C'est certainement la *Vita SS. Epicteti et Astionis* = *BHL.* 2568. Plusieurs autres livres liturgiques et des livres d'heures peuvent fournir des matériaux à l'hagiographie, et M. J. a mis un soin tout particulier à relever les noms des saints qui s'y rencontrent.

Il a aussi une table spéciale mentionnant particulièrement les saints représentés dans les miniatures, ou dans des reliures artistiques comme celle qui est décrite p. 310-12. Il est bon de noter que les calendriers des livres d'heures ne sont pas toujours en harmonie avec le texte, et sont pris n'importe où, un peu comme les calendriers de fantaisie mis en tête de nos livres de prières. C'est ainsi que le ms. 138, de provenance italienne, contient des noms de saints de Flandre et d'Angleterre. Il arrive aussi que les noms des saints soient défigurés. Ainsi le Gustancius du psautier de Brescia (n. 75) n'est autre que S. Constantius (*Act. SS.*, Febr. II, p. 604). Bien qu'il ne compte pas au nombre des documents hagiographiques, le n. 114 ne peut être passé sous silence. C'est le rouleau mortuaire d'Élisabeth Sconincx (1458), abbesse de Forest (Vorst), Bruxelles. Dans ses *Rouleaux des morts*, p. 485, L. Delisle n'a pu que lui consacrer quelques lignes d'après le catalogue des manuscrits de Lord Ashburnham, à qui il a d'abord appartenu. M. J. note tous les couvents ou églises, au nombre de 383, où le porteur a passé, avec la date de chaque visite. Quelques noms devraient être rectifiés ; ainsi dans le n° 3, *bigrad* est à remplacer par *bigard* (Grand Bigard) ; n. 92 : *hauswica* par *hanswica* ; n. 86 : *percho* par *parcho* (Parc) ; n. 285 : *eramensis* par *enamensis* (Eename) ; nn. 362, 383 : *zoma* par *zonia* (forêt de Soignes). Quelques autres n'ont pas été reconnus, comme n. 288 : *monasterium beatae Mariae de doerzele* : Doorseele (Gand) ; n. 289 : *monasterium beatae Mariae bodelo* : Baudeloo (Gand). M. J. devrait en conséquence modifier l'itinéraire du porteur (p. 210), qui a passé plusieurs fois (voir aussi n. 346) par Gand.

En attendant la suite du catalogue de M. J., M. R. Fawtier publie un inventaire sommaire des dernières acquisitions de la John Rylands Library en manuscrits latins (*Handlist of Additions to the collection of Latin manuscripts*, 1921, 21 pp.). Il

comprend les nº 184 à 332. Du même auteur une *Hand-list of the Mainwaring manuscripts*, c'est-à-dire des manuscrits mis en dépôt, pour un temps indéfini, à la même bibliothèque par Sir Harry Mainwaring. Ni l'une ni l'autre de ces deux séries ne contient de manuscrits hagiographiques.

La John Rylands Library n'existe que depuis vingt-deux ans. Grâce à l'activité éclairée de son directeur, M. Guppy, elle n'est pas seulement devenue un dépôt dont mainte vieille bibliothèque peut envier les richesses, mais un centre d'activité scientifique dont le *Bulletin* recueille en partie les fruits. Parmi les travaux variés extraits de ce recueil, nous notons d'abord deux articles sur lesquels il y aura lieu de revenir : une étude hagiographique de M. D. P. Buckle sur les XL Martyrs de Sébaste (1921), l'édition d'un nouveau texte de la Vie de S. Clément de Rome par A. Mingana (1917). Trois conférences de M. T. F. Tout méritent une attention spéciale. Dans ses *Mediaeval Forgers and Forgeries* (1920), après avoir passé en revue quelques-uns des faux les plus célèbres, il s'arrête spécialement à deux mystifications fameuses qui ont vu le jour en Angleterre : l'*Historia Crowlandensis*, l'histoire de l'abbaye de Crowland, dont la fondation se rattache à S. Guthlac, et le traité *De Situ Britanniae*. A l'occasion du centenaire de S. Thomas Becket, le même auteur a pris pour sujet : *the Place of St. Thomas of Canterbury in History* (1921). Comme chancelier d'Angleterre, comme évêque de Cantorbéry, S. Thomas occupe une grande place dans l'histoire. Parmi les saints il tient un rang privilégié. Son culte se répandit avec une rapidité extraordinaire et M. T. aurait pu citer ce fait intéressant que son nom, accompagné d'une notice, a été inséré dans le Synaxaire arménien composé au cours du XIII[e] siècle (plus haut, p. 271). M. T. termine par une remarque assez curieuse. S. Thomas fut le premier, en Angleterre, à célébrer la fête de la Sainte-Trinité le jour de l'octave de la Pentecôte. C'était le jour anniversaire de sa consécration épiscopale et de sa première messe. La célébration de la fête se généralisa peu à peu, mais ne fut sanctionnée, par le pape Jean XXII, qu'environ deux siècles plus tard. Il en reste dans le rite anglican l'usage de compter *after Trinity* les dimanches que nous appelons dimanches après la Pentecôte. Une troisième « lecture » de M. T. a pour objet *The Study of Mediaeval Chronicles* (1922). Sans dissimuler les faiblesses du genre, il croit avec raison,

devoir réagir contre le dédain qu'affectent, à l'endroit des chroniqueurs, certains érudits, trop exclusivement confinés dans l'étude des chartes. Et il donne aux jeunes médiévistes cet excellent conseil : « Lisez les chroniques du moyen âge. Lisez-les non pas uniquement pour en extraire les points spéciaux qui sont l'objet de vos recherches, ou copier le passage signalé par l'index ; lisez-les d'un bout à l'autre. Lisez-les dans votre fauteuil lorsque vous n'avez pas de résultat pratique immédiat à retirer de votre lecture. Lisez-les pour vous inspirer de la mentalité de l'époque, alors même que sur le sujet qui vous occupe elles auraient peu de chose à vous apprendre. » Faut-il le dire ? Il n'y a pas que les chroniques qu'il convient de lire dans son fauteuil et sans aucune vue intéressée. On prétend n'avoir plus le temps de se donner ce luxe. Mauvaise excuse que n'explique que trop l'étroitesse de vues de plus en plus sensible chez les historiens de profession.

Le travail le plus considérable publié en ces derniers temps dans le Bulletin est celui de M. F. M. Powicke, *Ailred of Rievaulx and his Biographer Walter Daniel* (1921-1922, 112 pp.). De la Vie d'Ailred ou Ethelred nous ne connaissons que deux textes, celui qui fait partie de la collection de Jean de Tynemouth (*BHL.* 2644 b), et celui de Capgrave (*BHL.* 26 45). On a cru, comme il était naturel de le penser, que le second était un abrégé du premier. M. P. a constaté que tous les deux sont des abrégés dérivant directement de la Vie d'Ailred par Walter Daniel, conservée dans le manuscrit de Jesus College de Cambridge Q. B. 7. Il publie de larges extraits (p. 71-111) de cette Vie, précédée d'une longue lettre de l'auteur à un certain Maurice, et d'une dédicace à un abbé H., qui pourrait être, à ce que conjecture M. P., Henry de Waverley. La *Vita Ailredi* n'a pas un cachet bien original. Walter Daniel s'inspire souvent d'autres modèles, et se sert fréquemment de phrases toutes faites, ce qui ne veut pas dire nécessairement que les histoires elles-mêmes sont inventées. En combinant les fragments publiés par M. P. avec les résumés que nous connaissons, aucun trait de la vie d'Ailred ne nous échappe. Il serait toutefois à désirer qu'elle soit publiée intégralement. Celui qui en fera le commentaire historique aura beaucoup à puiser dans le travail de M. Powicke. H. D.

71. — * Emmanuel MUNDING O. S. B. *Das Verzeichnis der St. Galler Heiligenleben und ihrer Handschriften in Codex Sangall. nº 566. Ein Beitrag zur Frühgeschichte der St. Galler Handschriftensammlung, nebst Zugabe einiger hagiologischer Texte.* Beuron, Erzabtei, Leipzig, Harrassowitz, 1918, in-8º, XVI-184 pp. (= *Texte und Arbeiten* herausgegeben durch die Erzabtei Beuron, 1. Abt., Heft 3-4).

A parcourir ce fascicule, qui fait partie de la nouvelle collection inaugurée à Beuron, on se convainc aisément que le labeur probe et patient qui fleurissait dans l'antique *scriptorium* bénédictin, n'a pas déserté — il s'en faut — les abbayes de nos jours. Le long et minutieux travail de description et d'identification de textes auquel s'est livré le P. Munding atteint en effet à une « acribie » qu'on serait tenté d'estimer excessive si elle ne conduisait à des résultats suggestifs, propres à être utilisés par la critique hagiographique autant que par les historiens des bibliothèques du moyen âge.

M. Paul Lehmann, qui est un spécialiste en ce dernier domaine, avait signalé au cours d'une étude sur un Passionnaire de Blaubeuren (*Historisches Jahrbuch*, XXXIV, 533 ; voir *Anal. Boll.*, XXXIII, 365) le profit à tirer d'un calendrier inédit, contenu dans le ms. 566 de Saint-Gall et dont le principe de composition est d'ordre tout bibliographique. Ce calendrier, écrit au Xe siècle, n'est en effet, autre chose qu'un catalogue où, en regard du nom de chaque saint, on trouve mentionné le recueil de la bibliothèque du monastère contenant sa Vie ou sa Passion. Le P. M., réalisant le projet suggéré par M. Lehmann, édite avec soin cet inventaire, en tenant compte des mains successives qui l'ont enrichi, et par l'identification des manuscrits signalés reconstitue, autant qu'il est possible, l'état de la « bibliotheca hagiographica » de Saint-Gall aux environs du Xe siècle. Il fait ensuite, en se servant surtout de notre *BHL.*, la description technique des recueils ainsi identifiés qu'il a pu retrouver. Un grand nombre de ceux-ci appartiennent encore à Saint-Gall, d'autres ont émigré à Zurich ou à Stuttgart.

Signalons parmi les textes publiés dans les *Beilagen* : du cod. Sangall. 566, une *Passio S. Iuliani Briviatensis*, qu'il faut comparer avec la Vie *BHL.* 4542 ; du cod. Stuttgart. HB XIV, 13, le prologue et la fin de la *Vita Aurelii* (*BHL.* 819), avec les principales variantes au texte, édité jadis dans les *Analecta* (XVII,

192-97) ; du cod. Turic. C. 10, i, un prologue à la *Passio SS. Cosmae et Damiani* (*BHL.* 1972). M. Coens.

72. — Karl Strecker. *Zu den Quellen für das Leben des hl. Ninian,* dans *Neues Archiv für ältere deutsche Geschichtskunde,* t. XLIII (1920), p. 1-26.

73. — * Amandus G'sell O. S. B. *Die Vita des Erzbischofs Arnold von Mainz (1153-1160) auf ihre Echtheit geprüft.* Extrait de *Neues Archiv,* t. XLIII (1920 et 1921), pp. 27-85, 317-79.

On a maintes fois abusé, dans les recherches historiques, de l'argument d'ordre littéraire qui, grâce à des parallélismes textuels, tend à établir la filiation et même l'âge, au moins approximatif, des documents. A la faveur de deux ou trois passages offrant des similitudes frappantes, on conclut hâtivement à des emprunts formels et à la dépendance d'un texte par rapport à l'autre. Une information plus étendue et moins de célérité dans l'étude conduisent bien des fois à découvrir des sources communes où l'un et l'autre écrivain ont également puisé. Toutefois cet abus, qui a pu servir — ou plutôt desservir — des thèses risquées, ne doit nullement faire nier la réelle utilité de ce moyen d'investigation : habilement manié, celui-ci aboutit souvent à des résultats remarquables autant que définitifs. Le tome XLIII du *Neues Archiv* nous en apporte deux nouvelles preuves.

M. H. Strecker a, depuis quelques années, assumé la charge d'éditer dans la collection des *Monumenta Germaniae* les poètes latins de l'époque carolingienne. Le IVe volume, dont il achève en ce moment la publication, contient de nombreuses Vies, Passions et recueils de Miracles métriques. Parmi ces derniers il faut compter une œuvre anonyme, les *Miracula Nyniae episcopi,* qui nous ont été conservés par le cod. B. II, 10 de Bamberg. En marge de son édition, M. S. consacre un court article à étudier le problème, resté fort obscur, des sources de la Vie de S. Ninian, et plus particulièrement à fixer le rang qu'y occupent les Miracles inédits.

Outre maintes conclusions de détail qu'il serait trop long d'énumérer ici, mais qui jettent un jour nouveau sur l'activité poétique des moines anglo-saxons et sur leurs relations littéraires avec le continent, l'ample savoir de M. S. et sa prudence à user des rapprochements de textes l'ont conduit au résultat suivant,

que la critique retiendra. On sait qu'à part cinq lignes de l'histoire ecclésiastique de Bède, l'apôtre des Pictes nous est surtout connu par une longue Vie en prose qu'écrivit vers le milieu du XIIe siècle Ailred de Rievaulx. Il s'agit de rechercher où s'est alimenté le récit du saint abbé quand il déborde les données de Bède. Sur la foi d'Ailred, alléguant dans son prologue la rusticité et le style barbare des narrations précédentes (qu'il veut, lui, *in lucem latinae elocutionis educere*), d'aucuns ont supposé qu'il travailla soit d'après une Vie anglo-saxonne, soit d'après un document rédigé dans la langue des anciens Celtes, en tout cas d'après un récit en langue vulgaire. M. S. n'est pas de cet avis. La source de l'hagiographe était latine. Précisément les *Miracula* métriques présentent une disposition en tout point semblable des matériaux et, qui plus est, des expressions identiques. Par ailleurs il est certain que le poème remonte au temps d'Alcuin, qui se le fit envoyer (M. G. *Ep.* IV, 431). Faut-il conclure à la dépendance? Non, mais, tout bien considéré, à une source latine ancienne, aujourd'hui perdue, dont le poète et le prosateur dépendent l'un et l'autre, probablement sans intermédiaires, et que, à y regarder de près, Bède lui-même, dès la première moitié du VIIIe siècle, semble bien avoir suivie avant eux.

Le même volume du *Neues Archiv* contient une dissertation de plus longue haleine, due à un élève très méritant de M. le professeur Schrörs, le P. Amand G'sell. Cette thèse, qui valut à son auteur le grade de docteur à la Faculté catholique de Bonn, attaque et réduit à néant celle que défendit jadis Th. Ilgen à propos de la *Vita Arnoldi archiepiscopi Moguntini* (*BHL.* 687). Les arguments du P. G. ont rencontré la faveur des savants et l'on peut dire qu'ils forcent l'adhésion. Singulières vicissitudes de la critique ! La *Vita Arnoldi*, dont un Giesebrecht, un Wattenbach, un Boehmer avaient fait grand cas, était condamnée, en 1908, par Ilgen comme l'œuvre d'un audacieux faussaire du XVIIe siècle, le prieur de l'abbaye de St-Jacobsberg, Jean Antoni († 1638). Le jésuite Gamans était rendu responsable de sa diffusion. Cette opinion, fortement étayée, bien présentée, encadrée par un ensemble de conclusions similaires concernant d'autres sources apparentées, fit aussitôt foi et des érudits tels que Holder-Egger, Hauck, Hampe y applaudirent sans arrière-pensée. Le P. Moretus dans nos *Analecta* (XXIX, 219-

220) l'admit à son tour, et le supplément de 1911 à la *Bibliotheca hagiographica latina* enregistra (p. 32) ce verdict quas universel. Seul M. Schrörs avait formulé de sérieuses objections. Voici qu'aujourd'hui un complément d'enquête et l'emploi judicieux de l'argument dont nous parlions au début de ce compte rendu, aboutissent à faire casser le jugement.

Les recherches du P. G. se recommandent par une grande rigueur de méthode et un souci extrême de ne négliger aucun indice, quelque minime soit-il, de nature à nous éclairer sur le passé de la fameuse rédaction conservée à Wurzbourg. L'histoire du manuscrit, reconstituée au prix d'un ingénieux et patient labeur, l'analyse paléographique impartiale suffisent à infirmer l'opinion d'Ilgen concernant son origine. Ce texte, d'où les autres dérivent, remonte certainement aux environs de 1500; il a lui-même tous les caractères d'une copie; Antoni et Gamans sont innocents du crime de lèse-science qu'on leur imputait. Ceci solidement établi, il restait à étudier la Vie et ses éléments constitutifs, à se prononcer sur son âge, ses sources, son style, ses dérivations, sa valeur historique. Nous ne pouvons suivre ici le P. G. dans tous les développements de son consciencieux travail; disons aussitôt que l'œuvre incriminée, date du XIIe siècle, qu'elle a été composée certainement avant 1177, peut-être même avant 1163, quelques années à peine après la fin sanglante de l'archevêque (1160), qu'elle est due à un écrivain fort bien renseigné, appartenant vraisemblablement au clergé mayençais. Il convient de remarquer que le P. G. aboutit à ces conclusions par divers chemins explorés successivement et, disons-le, en s'y laissant guider par les constatations et par les faits, sans préjugé d'apologiste.

Signalons au reste, en consignant ces résultats de la critique, une autre dissertation publiée récemment à Breslau par M. Wackernagel [1]: nous ne l'avons point encore eue sous les yeux, mais nous apprenons que son auteur a été conduit à des conclusions générales semblables et à la même réhabilitation. M. Coens.

74. — E. Walberg. *Affattningstiderna för och förhållandet emellan de äldsta lefnadsteckningarna öfver Thomas Becket. En*

[1] *Kritische Studien zur Vita Arnoldi archiepiscopi Moguntini*, Breslau, 1921.

källkritisk undersökning. Lund, Gleerup, 1915, in-8°, 48 pp. (= *Lunds Universitets Årsskrift,* N. F., t. X, n. 4).

75. — Id. *Date et source de la Vie de Saint Thomas de Cantorbéry par Benet, moine de Saint-Alban,* dans *Romania.* t. XLIV (1916-1917), p. 407-426.

76. — Id. *Date de la composition des recueils de « Miracula sancti Thomae Cantuariensis » dus à Benoît de Peterborough et à Guillaume de Cantorbéry,* dans *Le Moyen Age,* 2e série, t. XXII (1920), p. 259-74.

Rares sont, à coup sûr, les martyrs dont les Vies ou les Passions, loin de décourager la critique des âges postérieurs par la pénurie des données certaines, embarrassent plutôt celle-ci par une profusion de témoignages détaillés et contemporains. On sait qu'il en est ainsi de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry, assassiné dans sa propre cathédrale, le 29 décembre 1170, par quatre chevaliers de la maison du roi Henri II et solennellement inscrit par Alexandre III au catalogue des saints dès le 21 février 1173. En raison même du rôle joué par l'illustre primat et de l'horreur excitée dans l'Europe entière par sa mort tragique, ce fut bientôt parmi ceux qui avaient vécu dans l'intimité du grand homme et spécialement de la part des témoins oculaires du meurtre, une vive émulation à retracer la carrière du héros et à glorifier son « martyre ». Les nombreux volumes de la collection du « Master of the Rolls » où le chanoine Robertson a réuni ses imposants *Materials for the History of Thomas Becket,* témoignent éloquemment de cette fécondité ; il y faut joindre les anciennes biographies françaises ou anglo-normandes éditées par C. Hippeau, par Paul Meyer, par Fr. Michel, ainsi que les *Saga* islandaises publiées par Unger et par Magnússon.

Le problème des dépendances réciproques et des « contaminations » qui existent entre ces divers écrits, est évidemment des plus épineux. C'est à M. Louis Halphen que revient le mérite d'avoir, le premier, abordé de front, au cours d'une étude sommaire parue dans la *Revue Historique* [1], le travail de la classification des sources. En de nombreux articles, écrits les uns en suédois, les autres en français, M. E. Walberg vient de reprendre sur de nouvelles bases l'examen de cet im-

[1] Tome CII, 1909, p. 35-45.

portant sujet. Sans entrer dans le détail des discussions, nous confronterons ici les principaux résultats de ses recherches avec ceux de M. Halphen.

Pour un premier groupe d'auteurs, dont les œuvres sont originales et quasi indépendantes, l'écart entre les opinions des deux savants sur la date de composition des Vies n'est pas grand :

	Halphen	Walberg
Guillaume Fitz-Stephens	1174 ou 1175	1172-1176
Alain de Tewkesbury	1176-1180.	1176-1179
Herbert de Bosham	1186	1184-1186 ou 1187

Entre trois autres biographes, au contraire, les critiques découvrent des rapports très étroits, mais sans pouvoir rien affirmer de certain sur les emprunts mutuels et l'ordre de succession de leurs ouvrages :

	Halphen	Walberg
Jean de Salisbury	1171-1176	1173-1176
Anonyme de Lambeth	1172-1174	fin 1172 ou com. 1173
Guillaume de Cantorbéry	après mai 1172	été 1172- été 1174

On remarquera l'importante divergence de vues concernant le *terminus post quem* du premier de ces trois auteurs. Jean de Salisbury, d'après M. W. réfutant sur ce point M. H., loin d'avoir servi de source et de modèle aux deux autres, s'est au contraire aidé de leur travail. Il reste acquis néanmoins que l'Anonyme de Lambeth, et probablement aussi Guillaume de Cantorbéry, ont connu la lettre par laquelle, en 1171, Jean de Salisbury annonçait à l'évêque de Poitiers la fin tragique de Thomas Becket.

Le biographe auquel M. W. accorde nettement la première place dans l'ordre du temps, est Édouard Grim, le clerc de Cantorbéry qui fut grièvement blessé aux côtés de son archevêque. Déjà M. H. avait fait remarquer que certains passages de son œuvre, relatant des faits arrivés en 1174 et 1175, constituaient des additions sensiblement postérieures au texte primitif. M. W. place l'élaboration de celui-ci en 1171-1172.

La Vie par Édouard Grim suscite un intérêt d'autant plus vif que d'autres récits lui sont étroitement apparentés, à savoir la Vie en latin de Roger de Pontigny et celle en vieux français de Guernes (ou Garnier) de Pont-Sainte-Maxence. Les relations

établies par M. H. entre ces trois biographes sont contestées par M. W., qui place la composition du poème français entre les années 1172 et 1174, tout en le faisant dépendre, pour une part, de Grim et de Guillaume de Cantorbéry, mais non pas, pour une autre part, de Roger. Cette dernière thèse était défendue par M. H., qui avec plusieurs critiques reculait jusqu'en 1176 l'achèvement de l'œuvre du poète français. En résumé :

	Halphen	Walberg
Édouard Grim	pas terminé av. 1175	1171-1172 (addit. postér. 1174-1175)
G. de Pont-Ste-Maxence	fini en 1176	fini en 1174
Roger de Pontigny	1175-début 1176	fin 1176 ou début 1177.

Quant à la *Passio* écrite par Benoît de Cantorbéry, plus tard abbé de Peterborough, il y a peu de chose à en dire à titre définitif. Il n'en subsiste en effet que des fragments insérés dans le *Quadrilogus,* œuvre compilée en 1198-1199 au moyen d'extraits variés des principaux biographes. M. W. est d'avis 1° que la *Passio* date de 1174 au plus tard ; 2° qu'elle a, semble-t-il, utilisé, elle aussi, la lettre de Jean de Salisbury et peut-être la relation de Grim.

Tels sont les résultats généraux du mémoire suédois que nous annonçons plus haut. L'article publié par M. W. dans *Romania* a pour objet l'étude d'une Vie anglo-normande rimée, par Benet, moine de Saint-Alban. Bornons-nous à signaler la conclusion de l'auteur, qui corrige ou complète ici ce qu'incidemment il avait affirmé au sujet de cette œuvre dans son premier travail d'ensemble. La *Vie de saint Thomas de Cantorbéry* par frère Benet a été composée entre 1183 et 1189, selon toute probabilité en 1184. Notons que Paul Meyer, dont M. W. avait d'abord suivi l'opinion, la datait du premier quart du XIIIe siècle. Gaston Paris la reportait aux environs de 1172, et, plus tard, vers 1175. Pour retrouver le modèle latin, d'après lequel le moine bénédictin a travaillé, il faut faire un long détour par les *Thómas Saga* islandaises. M. W. établit en effet que l'une de celles-ci, remontant au XIVe siècle, désigne pour sa source principale un prieur Robert « de Cretel ». Magnússon identifia jadis ce Robert avec Robert de Cricklade (anciennement Crecelade), prieur du monastère de Sainte-Frideswide à Oxford. Sa *Vita Thomae,* dont il ne nous reste rien, doit avoir été écrite avant 1180, peut-

être même peu après 1172. M.W. montre qu'elle inspirait déjà l'auteur de la plus ancienne *Saga* islandaise, dont il subsiste des fragments. Or ceux-ci contiennent des passages qui, d'une part, ne se rencontrent dans aucune source latine connue et, de l'autre, sont en accord presque littéral avec des passages parallèles de Benet. C'est dire qu'ils remontent à une source commune : l'œuvre du prieur d'Oxford.

Enfin, dans un article plus récent du *Moyen Age*[1], M. W. s'occupe de la date d'achèvement de deux recueils de *Miracula sancti Thomae*, rédigés, l'un par Benoît de Peterborough (ou de Cantorbéry), l'autre par Guillaume de Cantorbéry. De l'examen attentif de ce problème, fort difficile, il ressort 1° que les trois premiers livres des *Miracula* de Benoît ont été achevés et publiés en 1173 ; 2° que les cinq premiers livres du recueil de Guillaume, commencés vers le 1er juin 1172, ont été achevés entre le 1er janvier 1174 et le 18 octobre 1175, probablement au printemps ou pendant l'été de 1174. Il s'ensuit que le livre VI, écrit au plus tôt en 1178 ou 1179, constitue une addition postérieure au recueil primitif. M. Coens.

77. — * T. R. P. Léon. *L'Auréole séraphique. Vies des Saints et des bienheureux des trois Ordres de Saint-François.* 3e éd. Paris, Bloud, s. a., 4 vol. in-8°, 790, 518, 518, 458 pp.

L'*Auréole séraphique*, parue pour la première fois en 1883, atteint sa troisième édition sans compter les traductions en diverses langues (cf. *Anal. Boll.*, XX, 110). N'est-ce pas l'éloge le plus sérieux et le moins équivoque qu'on puisse en faire ?

[1] Cette étude est une traduction remaniée, développée sur quelques points et, sur d'autres, précisée, d'un article publié en suédois sous le titre *När författades Wilhelm af Canterburys Miracula sancti Thomae Cantuariensis* dans le recueil *Studier i modern språkvetenskap utgivna av Nyfilologiska Sällskapet i Stockholm*, VII (1920). Signalons encore, du même auteur, les articles suivants que nous n'avons pu consulter : *Sur l'authenticité de deux passages de la Vie de saint Thomas le Martyr par Guernes de Pont-Sainte-Maxence*, dans *Neuphilologische Mitteilungen hgg. vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors*, t. XX [1919], p. 64-76 ; et l'*Étude sur un poème relatif à un miracle de saint Thomas de Cantorbéry*, dans *Studier tillegnade Esaias Tegnér den 13 januari 1918*, p. 258-76. M. Walberg prépare depuis plusieurs années une édition nouvelle du poème de Guernes de Pont-Sainte-Maxence.

Ces notices, inégalement développées selon l'importance du saint et la richesse des données que l'on possède à son sujet, sont ordinairement empruntées à des sources sérieuses. La piété des fidèles a su apprécier cette lecture substantielle.

Autant que nous avons pu en juger, la nouvelle édition est la reproduction pure et simple des précédentes à quelques détails près, regardant plutôt l'ordonnance que le fond. C'eût été sans doute un remaniement trop considérable de mettre chaque notice au point des derniers travaux parus sur le sujet. Du moins aurait-on pu rajeunir l'aperçu bibliographique. Une brève note indiquant où l'on peut désormais trouver imprimées des œuvres signalées dans le texte comme inédites aurait rendu service aux lecteurs désireux de se reporter aux sources.

R. L.

78. — * Fredegando da Anversa. *Il Terz' Ordine secolare di S. Francesco, 1221-1921.* Roma, Marietti, 1921, in-8°, VIII-133 pp. (= *Biblioteca popolare francescana*, Vol. 1).

Pour assurer à la célébration du septième centenaire du Tiers Ordre de S. François un écho utile et durable, le comité promoteur inaugure la publication d'une Bibliothèque populaire franciscaine. Quatre volumes sont annoncés. Le premier, que nous présentons, est un précis de l'histoire du Tiers Ordre ; le second en étudiera la législation canonique ; les deux derniers — si toutefois ils doivent être les derniers — contiendront des Fioretti du Tiers Ordre et une galerie de tertiaires illustres. Le P. Frédégand d'Anvers, déjà avantageusement connu par plusieurs études d'histoire franciscaine, à réussi à donner en 130 pages une idée extrêmement nette et vivante de ce que fut le Tiers Ordre depuis son origine jusqu'à nos jours. Sur la naissance de la règle primitive il fait siennes les vues, peut-être discutables, du P. Van den Wyngaert (cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 401). Cette règle, le P. F. a l'heureuse idée d'en donner non un sec résumé, mais un exposé détaillé, raisonné et expliqué, qui en fait ressortir l'admirable adaptation aux besoins religieux de l'époque pour laquelle elle fut conçue. Un des chapitres les plus intéressants du petit livre est celui où l'auteur expose la situation juridique du Tiers Ordre. Quoique vivant dans le monde, chacun selon son rang, sans se lier par aucun vœu, les tertiaires formaient une véritable corporation religieuse, ayant ses droits

et ses privilèges, reconnus par l'autorité civile aussi bien que par l'autorité ecclésiastique. Comme toutes les congrégations religieuses, le Tiers Ordre de S. François jouissait de l'exemption du service militaire, de l'exemption des charges civiles, du privilège du for et d'autres immunités ecclésiastiques. Le P. F. expose aussi d'une façon très suggestive l'évolution qui amena la création du Tiers Ordre régulier. A mesure que se développait parmi les tertiaires la vie ascétique et que se multipliaient les œuvres extérieures auxquelles ils s'adonnaient ensemble, ils sentirent le besoin de se rapprocher davantage et plusieurs finirent par adopter la vie en commun. Ils ne prononçaient encore aucun vœu ; mais tout naturellement le bon ordre de la maison exigeait une certaine obéissance à l'un d'entre eux et la mise en commun d'une partie au moins de leurs revenus. Papes et ministres généraux des Frères Mineurs encouragèrent le mouvement et poussèrent l'évolution vers une organisation nettement religieuse. Peu à peu certaines de ces communautés se lièrent par un ou plusieurs vœux, puis les communautés d'un même diocèse ou d'un même pays se groupèrent en congrégations. Enfin Léon X, en 1521, régularisa cette situation et y introduisit de l'uniformité en imposant à tous les tertiaires réguliers des constitutions identiques et l'émission des trois vœux solennels. A côté du Tiers Ordre régulier, le Tiers Ordre séculier continuait à subsister et à fleurir. Aux diverses époques, les papes surent en adapter les règles aux besoins du moment. La dernière et la plus importante réforme fut celle de Léon XIII. L'esprit du Tiers Ordre reste assurément toujours ce qu'il fut aux siècles précédents, l'esprit même de S. François. Mais les pratiques imposées à ses membres sont assez notablement modifiées. Aussi la lecture du livre du P. F. sera-t-elle des plus instructives pour les tertiaires d'aujourd'hui, et les aidera-t-elle à se pénétrer plus profondément du véritable esprit de l'institution. Puissent les volumes suivants de la *Biblioteca popolare francescana* condenser comme celui-ci autant de choses en si peu d'espace et les présenter d'une manière aussi lumineuse et aussi attrayante. R. L.

79. — * E. B. Fitzmaurice O. F. M. and A. G. Little. *Materials for the History of the Franciscan Province of Ireland. A. D. 1230-1450.* Manchester, University Press, 1920, in-8°, xxxviii-235 pp., carte (= *British Society of Franciscan Studies*, Vol. IX).

Les matériaux recueillis par le P. Fitzmaurice et publiés par M. Little consistent en une collection soit de résumés soit d'extraits littéraux empruntés à des sources d'archives et à des sources narratives tant manuscrites qu'imprimées. C'est le fruit de longues recherches dans les bibliothèques de Dublin et de Londres mis libéralement à la disposition des futurs historiens de l'ordre franciscain en Irlande. Les renseignements qu'ils y trouveront ont trait notamment à la fondation des diverses maisons de la province, aux aumônes reçues, particulièrement aux aumônes royales, aux nominations de frères à des sièges épiscopaux, aux difficultés qui divisèrent entre eux les religieux de race irlandaise et les religieux de race anglaise. Cette documentation riche et de bon aloi est classée selon l'ordre chronologique des faits auxquels chaque pièce se rapporte. Le tout s'accompagne de brèves remarques de l'éditeur, de références à d'autres sources, de discussions des points obscurs ou contestés. Grâce à une bonne disposition typographique la consultation du recueil est aisée. Une introduction d'une vingtaine de pages synthétise les principales données fournies par les documents et esquisse l'histoire de la province franciscaine d'Irlande.
R. L.

80. — * B. Kirsch et H. S. Roman. *Pèlerinages aux sanctuaires franciscains.* Paris, Desclée, 1920, in-8°, 420 pp., cartes et gravures.

81. — * Id. *Pèlerinages dominicains.* Paris, Desclée, 1920, in-8°, 281 pp., cartes et gravures.

Nul ne peut se flatter de connaître à fond un saint ou un personnage historique quelconque s'il n'est familiarisé avec les lieux, le cadre, l'atmosphère dans lesquels s'est déroulée la vie de ce personnage. La constatation n'est pas neuve. Et pourtant on en est tout spécialement frappé à la lecture des deux ouvrages de MM. Kirsch et Roman. Nous savions certes, par le témoignage des hagiographes, le culte de S. François pour la pauvreté, son ardeur à retremper son âme dans la prière et la solitude. Mais il faut, avec nos auteurs, gravir les pentes sauvages de l'Alverne, pénétrer dans la grotte humide, étroite, perdue dans la forêt, pour se figurer nettement avec exactitude l'existence que menait en sa retraite l'austère pénitent, pour comprendre et sentir jusqu'à quelle extrémité il poussait la recherche du dénûment et de l'isolement. A vrai dire, la connaissance

du milieu est plus révélatrice du caractère de S. François que de celui de S. Dominique. Le *Poverello* est vraiment un enfant du terroir. Toute son existence s'est écoulée dans sa chère Ombrie. La communion étroite et continue avec les paysages, les choses, les gens de chez lui, ne pouvait manquer de laisser une empreinte caractéristique et exquise sur son imagination, ses goûts, sa pensée et jusque sur sa spiritualité. S. Dominique, lui, appartient moins à un pays. Il naît en Espagne, il trouve sa vocation en Languedoc, il voyage sans répit de Toulouse à Paris, de Paris à Rome, de Rome à Bologne. Peu sensible aux charmes des lieux sans cesse différents où il dépense son activité, il n'a pas le temps de laisser s'établir entre ceux-ci et lui la même influence sympathique. Aussi les stations du pèlerinage dominicain conservent-elles moins profondément la marque du passage de l'infatigable Prêcheur, et sont-elles moins imprégnées de son souvenir que ne l'est la Portioncule, Saint-Damien ou l'Alverne du souvenir et comme de la présence continuée de S. François. Épris pour leurs patriarches d'une affection profonde, sincère, filiale, MM. K. et R. sont à leurs lecteurs des ciceroni charmants. Aucun détail n'échappe à leur pieuse curiosité ; les moindres souvenirs ont du prix à leurs yeux. Rien d'exagéré, du reste, dans leur dévotion, rien d'étroit dans leurs préoccupations. Ils savent nous rendre attentifs aux splendeurs ou aux douceurs des paysages et ne dédaignent pas de jeter un regard aux monuments de l'art antique et profane ; mais rapidement toujours et sans perdre de vue l'objet principal de leur pèlerinage. Chemin faisant, ils racontent la vie de leur héros, rappellent les anecdotes dont chaque endroit a été le théâtre. Que dans cette évocation de souvenirs ils accueillent sans trop de sévérité des traditions suspectes, qu'ils ne soient même pas très préoccupés de marquer où finit l'histoire et où commence la légende, on ne songera pas à leur en faire un grief. La nature de leur livre comporte cette facilité d'allure ; les légendes contribuent elles aussi à révéler un personnage. Si elles ne nous en donnent pas une vue directe, elles nous en fournissent une image par réflexion en rendant l'impression qu'il produisait sur ses admirateurs. R. L.

82. — * Ciro da Pesaro O. F. M. *A proposito del B. Angelo Clareno.* Tolentino, Tip. F. Filelfo, 1919, in-4°, 14 pp.

83. — * Ciro da Pesaro O. F. M. *La riforma del B. Paoluccio Trinci, origine e fine (1368-1897). Confutazioni polemiche.* Macerata, Tip. Commerciale, 1921, in-8°, 56 pp.

Le P. Golubovich, au t. III de sa *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa,* p. 38-58, a réuni les éléments d'une esquisse biographique du fr. Jérôme Catalan, évêque de Caffa. Les documents montrent que ce personnage fut un missionnaire très méritant, honoré de la confiance du Saint-Siège. Or Ange Clareno, qui avait eu maille à partir avec fr. Jérôme, en Grèce, consacre toute une page de son *Epistola excusatoria* à articuler contre lui les pires accusations : *mendacem et falsum, periurum et raptorem,* et le reste. Et le P. Golubovich d'en conclure à la mauvaise foi du soi-disant bienheureux Ange Clareno. Le P. Ciro, qui s'est donné pour mission de réhabiliter la mémoire de l'ardent Spirituel, fait observer que les documents ne s'occupent de frère Jérôme qu'à partir de son élévation à l'épiscopat, en 1311. Les accusations formulées par Ange Clareno se rapportent toutes à l'année 1301 ; elles ne sont démenties par aucun témoignage contraire. Entre 1301 et 1311 une conversion n'a-t-elle pas eu le temps de se produire ? Les expressions même de Clareno semblent l'insinuer. Si la ténacité du ressentiment nous étonne de la part d'un homme de Dieu, du moins n'avons-nous pas le droit de faire peser sur lui l'accusation de calomnie.

Le sous-titre du second opuscule du P. C. en caractérise parfaitement le contenu. C'est de la polémique : polémique contre l'appréciation morale, assurément injuste, portée autrefois par Benoffi sur l'initiative du B. Paoluccio de Trinci ; polémique contre la manière de voir, beaucoup plus inoffensive, de Mgr Faloci Pulignani qui considère l'histoire de l'Observance comme close par le décret d'union de 1897. L'ardeur du P. C. amène parfois sous sa plume des expressions qui dépassent assurément sa pensée. Ainsi p. 31 : « La sola... pretesa del Trinci consisteva nel ritorno libero e spontaneo alla regolare osservanza ; è questo.. un dovere di ogni buon religioso. » A ce compte tous ceux qui usèrent des adoucissements accordés par le Saint-Siège faillirent à leur devoir ? Et plus inattendu encore p. 44 : « Pensare solamente che la sua storia (de l'Observance) si arresti ad una data...

sarebbe una vera colpa, oltre ad essere il più forte insulto che possa fărsi a Dio, alla Chiesa e all' Ordine minoritico. » Voilà qui est sévère ! Surtout qu'il suffirait de faire définir aux deux adversaires ce qu'ils entendent par continuation ou arrêt de l'histoire de l'Observance, pour concilier leurs deux manières de voir. R. L.

84. — * Faustino Gazulla. *Refutación de un libro titulado San Raimundo de Peñafort fundador de la Orden de la Merced.* Barcelona, M. Galve, 1920, in-8°, viii-249 pp.

85. — * Id. *Al margen de una refutación. Noticia leída en la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona el* 6 *de febrero de 1921.* Barcelona, M. Galve, 1921, in-8°, 11 pp.

Le R. P. Vacas Galindo, dans son étude sur S. Raymond de Peñafort et les origines de l'ordre de la Merci *(Anal. Boll.,* XXXIX, 208), a heurté sans trop de ménagement des traditions chères aux religieux mercédaires Ses conclusions sont-elles aussi totalement erronées que le prétend le R. P. Gazulla ? Son argumentation est-elle vraiment si faible, qu'il le dit, si inefficace, si arbitraire ? Dans ce cas il y avait lieu certes de réfuter ses thèses et de dénoncer les défauts de sa méthode. Mais pas n'était besoin pour autant d'accabler le respectable dominicain d'injures et de sarcasmes, encore moins de jeter la suspicion sur sa bonne foi ni de lui imputer de perfides intentions de dénigrement. Un peu plus de sérénité aurait prémuni le P. G. contre le recours à certains arguments *ad hominem* aussi déplaisants que peu concluants et l'aurait dispensé de réfuter des attaques, qui étaient probablement fort loin de la pensée de son adversaire. L'ordre de la Merci ne possède aucune chronique antérieure au XVe siècle. Cherchant à expliquer cette pénurie, le P. V. remarque que l'étude n'était pas le fait des religieux rédempteurs ; d'autres tâches plus pressantes les absorbaient. Là-dessus, le P. G. s'indigne. On veut donc faire passer les mercédaires pour des illettrés? Calomnie toute gratuite ! Évidemment l'étude ne fut jamais le but de l'ordre (c'est précisément ce que constate le P. V.) ; mais dès les débuts, on compte parmi ses membres des docteurs en théologie et des docteurs en droit canon (cela prouve-t-il qu'ils aient cultivé l'histoire ?) Seul le manque de ressources suffisantes pour multiplier les copies est cause que rien n'est parvenu jusqu'à nous des chroniques qui

ont dû exister. Malheureusement, pas plus que l'historien dominicain, l'avocat des mercédaires n'apporte de faits positifs à l'appui de son explication. A un autre endroit, notre auteur jette les hauts cris, comme si le P. V. avait accusé d'hérésie une des gloires de l'ordre, S. Pierre Pascal. Or le P. V. (p. 165) a simplement exprimé l'avis que dans un ouvrage attibué — *à tort* selon lui — à S. Pierre Pascal, certaines idées sur l'Immaculée Conception sont en contradiction avec le dogme tel qu'il a été défini depuis.

Indépendamment de ces accès d'humeur, qu'il aurait mieux fait de laisser aux défenseurs des mauvaises causes, le bouillant mercédaire a heureusement des arguments plus solides à mettre en ligne contre les opinions du P. V. Plusieurs de ses critiques portent juste. Incontestablement, le P. V. fait de l'argument du silence un usage excessif. Il est un peu leste à se prononcer contre l'authenticité d'un document. Après avoir cru établir ses thèses favorites, il rejette à priori comme évidemment apocryphe tout texte qui contredit une de ces thèses. S'appuyant fréquemment sur des pièces dont il n'a pas eu sous les yeux le manuscrit ni même parfois le texte intégral, il s'est exposé à des déconvenues. Le P. G., fréquentant assidûment les archives de Barcelone, a sur le P.V. l'avantage appréciable d'une documentation plus étendue. Les arguments qu'il fait valoir en faveur de l'année 1218 comme date de fondation de son ordre méritent sérieuse considération. Cela ne veut pas dire qu'ils détruisent à fond toutes les objections du P. V. Les mercédaires ont-ils à l'origine été constitués en ordre militaire ? Le P. V. le nie absolument. Le P. G. l'affirme. Pour faire dire aux documents ce que le P. V. refuse d'y apercevoir, il suffit de traduire le terme *laicus,* opposé à *clericus,* non par « frère convers », comme le fait le P.V., mais par « chevalier », sens qu'il a, paraît-il, parfois quand il s'agit d'ordres militaires. Peut-être la vérité est-elle entre les deux opinions extrêmes. Sans trouver aux religieux de la Merci les caractères essentiels des ordres militaires, on ne peut leur contester avec ceux-ci de grandes ressemblances, ressemblances dans l'organisation, ressemblances dans les privilèges, ressemblances dans le costume. Certes leur but était de racheter les captifs chrétiens des mains des Maures, non de les en arracher de vive force. Mais ne devaient-ils pas pouvoir, à l'occasion, se défendre par les armes ? Qu'ils aient

coopéré au siège de Valence (p. 67), cela nous paraît fort douteux, étant donné le silence des documents qui énumèrent les autres ordres militaires présents aux opérations. Le P. G. fait état d'une lettre de Jacques II en 1301, où le rôle des mercédaires est défini ; *ad expugnandas armis barbaras naciones et ad captivos redimendos elemosinas ministrare* (p. 72). Les arguments invoqués par le P.V. pour contester l'authenticité de cette pièce sont d'une faiblessse évidente. Mais le P. G. aurait tort de trop presser une expression qui a l'air de mettre l'emploi de la force en première ligne.

Le P. G. est moins heureux lorqu'il s'efforce de dissiper l'invraisemblance de la découverte fortuite, dans un mur ruineux du couvent de Barcelone, de la fameuse cassette aux documents. Sans doute pour expliquer l'origine de tant de faux, le P. V. abandonne la bride à son imagination. Mais son contradicteur a beau faire, il ne nous ôtera pas l'impression que nous nous trouvons en présence d'une vaste mystification. Après avoir réfuté un à un les arguments accumulés par le P. V. contre l'authenticité de la principale pièce sortie de la cassette, le fameux document des sceaux de 1260, il omet de conclure franchement à son authenticité. Et pour cause. Dans une note communiquée récemment (6 février 1921) à l'Académie de Barcelone, il avoue que depuis de longues années cette pièce lui est suspecte ; mais comme aucune des raisons alléguées par son adversaire dominicain n'était admissible, il a cru devoir les réfuter. Encore aurait-il pu ne pas se donner l'air de défendre l'authenticité elle-même de la pièce. Et maintenant il vient de trouver la preuve décisive du faux : le notaire Pierre Bages, qui aurait rédigé l'acte en 1260, est mort avant le 4 février 1259. (A défaut d'argument péremptoire, le P.V. avait donc pourtant deviné juste.) Au surplus la disparition de ce point d'appui dont les mercédaires avaient fait tant de cas, n'ébranle nullement leurs positions, s'empresse d'ajouter le P. G., car tous les faits relatés dans le document des sceaux sont corroborés par d'autres sources. Il nous semble, à nous, que le voisinage de cette pièce décidément fausse compromet singulièrement tout le contenu de la même cassette.

Selon la tradition, l'ordre de N.-D. de la Merci doit sa naissance à une triple apparition de la Sainte Vierge. Le P. G. ne pardonne pas au P. V. de rejeter cette pieuse croyance comme

entièrement légendaire, et de la rejeter par un simple argument négatif. Argument négatif, oui, mais qui, dans l'espèce, revêt une force singulièrement impressionnante. Jusqu'en 1530, les documents pontificaux sont muets sur cette apparition, silence d'autant plus significatif qu'à partir du XVI[e] siècle, au contraire, ils ne manquent aucune occasion d'en faire gloire à l'ordre de la Merci. Les anciens rois d'Aragon revendiquent à mainte reprise le titre de fondateur de l'ordre : jamais ils ne se réclament d'une intervention surnaturelle. Est-ce par sentiment de modestie ? De la part de Jacques I[er] lui-même, on peut le supposer. Mais de la part de ses successeurs ? Le premier texte littéraire qui raconte l'apparition — et du coup la popularise — est le *Speculum Fratrum* de Gaver (1445). Si Gaver n'a fait que copier un certain frère Jean de Grenade († 1423), comme le veut une attestation de troisième main découverte par le P. G. (p. 44), cela renforce peu la valeur de son témoignage. Au reste, pourvu qu'on reconnaisse, à l'origine de l'ordre, une intervention miraculeuse de la Sainte Vierge, le P. G. fera bon marché des circonstances accessoires dont la tradition entoure cette intervention. Et sans invoquer d'autre argument pour justifier ce départ entre les données d'une même source, il en arrive aujourd'hui à déclarer sans ambages : l'auréole de sainteté dont le XIV[e] siècle a gratifié le roi Jacques I[er] « fué sin duda alguna el verdadero motivo de atribuirle la visión que seguramente no tuvo » (*Al margen*, p. 10). Si le P. V. s'était permis un pareil raisonnement !.... En résumé la réfutation du P. G. aura du moins rendu ce service de mettre en évidence que toutes les conclusions du P. V. ne peuvent pas être tenues pour définitives, qu'elles appellent des retouches et que la critique n'a pas encore dit son dernier mot sur l'origine de l'ordre de N.-D. de la Merci. R. L.

86. — * Giovanni del Coppo. *La leggenda di Santa Fina da Sangimignano.* Firenze, Giannini, 1919, in-8°, xv-29 pp., portrait (= *Fiori di Letteratura Ascetica e Mistica,* n° 13).

La petite localité de Sangimignano en Toscane conserve et honore les reliques d'une sainte à la figure tout angélique et tout éthérée. Elle ne vécut que quinze ans, ne sortit pas de la maison paternelle ; étendue, nous ne dirons pas sur un lit de douleur, mais sur la planche de chêne qu'elle ne voulut

jamais quitter, elle assista sereine, cinq années durant, à la décomposition progressive de son corps virginal, sans proférer une plainte, sans accepter un soulagement. En une élégante petite plaquette, M. Guido Batelli réédite une ancienne et naïve traduction italienne de la Vita composée au début du XIV[e] siècle par le dominicain Jean del Coppo (*Act. SS.*, Mart. II, 235-42). Cette traduction avait été imprimée une première fois en 1879 par Zambrini, mais comme elle n'avait, paraît-il, été tirée qu'à 88 exemplaires, M. B. a eu raison de la rééditer.

R. L.

87. — Julien Barois. *Note sur un dessin de Karl Girardet publié en 1844 par le « Magasin Pittoresque » et représentant la prison de saint Louis à Mansourah,* dans *Bulletin de l'Institut d'Égypte,* session de 1918-1919, p. 7-11 (avec une planche hors texte).

88. — Georges Daressy. *La prétendue maison de saint Louis à Mansourah,* ibid., p. 27-33 (un plan).

89. — Id. *Deuxième note sur la prétendue maison de saint Louis à Mansourah,* ibid., p. 135-49 (plan).

On montre encore à Mansourah une bâtisse délabrée et plus qu'à moitié démolie, qui passe pour être la maison du qāḍi Fahr ed-Dīn Ibrahīm ibn-Louqmān, où d'après Maqrizi, le roi S. Louis fut enfermé durant sa captivité. L'Institut d'Égypte a semblé donner créance à cette prétention, en accueillant le 18 juin 1886, un rapport d'Artin pacha Yacoub, où elle est admise sans discussion ; et le Comité de conservation des monuments de l'art arabe, qui a pris ces ruines sous sa surveillance, y a fait apposer une plaque commémorative rappelant l'événement historique dont elles furent le théâtre. La tradition, ainsi fortifiée de cette consécration officielle, était en voie de s'établir pour tout de bon, malgré certaines demi-protestations isolées, lorsque, par hasard, M. J. Barois rencontra dans le *Magasin pittoresque* d'Édouard Charton, fasc. de juin 1844, p. 291, une gravure représentant la prison de S. Louis, d'après un dessin fait à Mansourah même par Karl Girardet. Une courte notice jointe au dessin décrivait, sur le dire d'un voyageur français nommé Riffaud, l'intérieur de cet édifice, où Girardet n'avait pu pénétrer.

Texte et gravure parurent intéressants à M. B., qui en fit

l'objet d'une communication à l'Institut d'Égypte, en sa séance du 13 janvier 1919. Sans le vouloir, semble-t-il, il avait attiré une catastrophe sur la tradition de Mansourah. Mis en défiance par ce nom de Riffaud, M. Daressy conjectura aussitôt que la notice du *Magasin pittoresque* avait été découpée dans un livre publié à Marseille en 1830, par le marchand d'antiquités J.-J. Rifaud. Rifaud lui-même devait avoir pillé un ouvrage du baron Taylor, que M. Daressy n'avait pas lu, et qui était peut-être encore inédit en 1830, mais dont Rifaud pouvait avoir eu connaissance par une indiscrétion. Cette hypothèse que son auteur soumit dès le 3 février à l'Institut d'Égypte dans une note rédigée au pied levé, se trouva vérifiée de point en point, comme M. D. put le démontrer dans une seconde note, le 5 mai suivant. Quant au monument de Mansourah, qui serait pour nous un sanctuaire vénérable si la tradition disait vrai, il faut se rendre à l'évidence des faits établis ou constatés par M. D., à savoir : que la bâtisse actuelle, ou ce qui en reste, ne remonte certainement pas à 1250 ; que vers 1830, on montrait à Mansourah non pas une mais deux maisons qui auraient été la prison de S. Louis ; que peu d'années encore avant cette date, aucune de ces deux maisons n'était connue, personne ne s'étant jamais préoccupé du lieu où S. Louis avait été enfermé ; et qu'enfin il n'existe aucun témoignage probant attestant la persistance d'une tradition concernant ce lieu, entre 1250 et le second quart du XIXe siècle. La cause est donc entendue et le comité de conservation des monuments de l'art arabe se sera sans doute empressé de voiler ou de retirer son inscription commémorative.

Les voyageurs, touristes et archéologues de rencontre qui ont prétendu décrire la prison de S. Louis sortent mal arrangés de l'enquête de M. D. Karl Girardet lui-même, qui avait meilleure réputation, est fortement soupçonné de s'être abandonné à une fantaisie capricieuse, et son sévère critique se retient à peine de lui appliquer aussi le dicton : a beau mentir qui vient de loin (p. 28). Il serait certainement fâcheux pour Girardet qu'il ait trempé dans la fabrication de la notice du *Magasin pittoresque.* Mais s'il n'a à répondre que de son dessin, son cas est peut-être défendable. Le défaut de ressemblance du croquis peut à la rigueur s'expliquer par des changements survenus dans l'état des lieux. La seule infidélité vraiment inexcusable paraît due à un accident où la sincérité de l'artiste n'est pas en cause.

Si je comprends bien les indications de M. D. (p. 33), l'image a été tout simplement retournée, parce que le praticien, chargé de préparer la planche, a copié tel quel le dessin de Girardet, sans prendre la peine de l'invertir, se disant, probablement, que personne n'irait y voir. Le hasard nous a fait rencontrer presque en même temps un autre exemple du même genre, dans une publication dirigée, comme le *Magasin Pittoresque*, par ce même Éd. Charton. Le *Tour du Monde* de 1882, premier semestre, p. 203, contient une planche hors texte, gravée par D. Lancelot, d'après une photographie de Mme. Carla Serena. Elle est censée représenter le monastère de Sainte-Nino, à Bodbé ou Bodbissi, près de Signakh, en Géorgie. Le dessin est de bon style et d'une exécution soignée ; seulement l'image y est comme réfléchie dans un miroir parallèle, chaque point étant remplacé par son symétrique. horizontal. La déformation saute aux yeux quand on compare la gravure de Lancelot avec la lithographie reproduite par Sabinin, *Sakarthvelos Samoṭhe* (Saint-Pétersbourg, 1882, au verso de la couverture). Voir aussi Tamarati, *L'Église géorgienne* (Rome, 1910), p. 192. C'est une mésaventure analogue qui sera arrivée à l'image de la prison de S. Louis. Mais que le coupable soit Girardet ou son graveur, le public est en droit de retenir qu'on s'est moqué de lui. P. P.

90. — * E. H. Pearce. *Walter de Wenlok, Abbot of Westminster.* London, Society for Promoting Christian Knowledge, 1920, in-8°, vi-236 pp., avec un frontispice (= *Ecclesiastical Biographies*).

L'auteur, il y a quelques années encore *sub-dean* et conservateur des archives à Westminster Abbey, déjà connu par un livre du même genre que celui que nous présentons à nos lecteurs (*Monks of Westminster*), s'est vu depuis élever au siège épiscopal de Worcester. Il ne veut pas pourtant priver le public du résultat de ses recherches antérieures et nous en offre aujourd'hui une partie considérable, non la moins intéressante.

Une personnalité vigoureuse se dégage de ce livre, aussi vivante que la monotonie sèche des livres de compte monastiques, joints à ce qui subsiste d'interminables procédures, a permis de la ressusciter. « Wauter », comme il s'intitule lui-même en son français, « par la grace deu Abbe de Westm. » de 1283 à 1307, grand seigneur d'église et grand homme d'affaires ; absent, la plupart du temps, de son siège abbatial pour veiller à la gestion

de ses vastes domaines, ou pour assister à quelque Parlement ou à quelque chapitre. A moins que, pour conserver sa dignité, il ne jugeât prudent de s'éloigner aux heures de crise. Il y en eut, et d'orageuses. L'an 1303 éclata un scandale formidable : les joyaux de la couronne, commis à la garde de l'abbaye, sont l'objet d'un vol avec effraction. Or il semblait que le succès de cette audacieuse entreprise eût été impossible sans le concours, au moins tacite, des autorités monastiques. Ce fut toute une affaire, récemment étudiée par T. F. Tout (*A Mediaeval Burglary*, dans *The Bulletin of the John Rylands Library*, 1915). Les patientes recherches du Right Rev. Pearce y ajoutent d'intéressants documents. Mais le plus curieux du livre, c'est la relation détaillée du grand procès Hadham contre Wenlok. Ce dernier, bien qu'on le trouve la plupart du temps en voyage, gardait une attention vigilante aux plus petits détails de police intérieure et d'administration. Témoin le long et minutieux « ordre pur la garde de son hostel et son honur maintenir », imprimé pour la première fois en son français original (p. 106-112). Le maître entendait se montrer le maître et il avait la main ferme, trop ferme au gré de quelques-uns. Le prieur Réginald de Hadham fomenta l'insurrection. Déposition, appel, contre-appels, protestations, constitution par le pape lui-même d'un tribunal spécial. Bref, la procédure dans ses plus inextricables complications. Et l'abbé est mort depuis un an et plus, quand le prieur obtient enfin une sentence favorable. C'est ainsi par tout le livre, avec un souci bien anglais du détail, une poussière de petits faits recueillis et classés, à propos de tout et de n'importe quoi : jusqu'au menu du repas servi aux invités lors des obsèques de Wenlok et, à un penny près, ce qu'il en coûta à l'hôtelier. On peut y faire quelques glanes intéressant l'hagiographie. C'est ainsi que nous notons l'importance du culte de S. Édouard le Confesseur : à telles enseignes que Wenlok lui-même malgré son humeur voyageuse, était rarement hors de son monastère vers la mi-octobre, époque de la fête du saint. Enregistrons surtout (p. 127) le procès-verbal de ce qu'on pourrait appeler une translation de reliques de Henry III : le corps du feu monarque reste à l'abbaye de Westminster, tandis que le cœur est remis en mains propres à l'abbesse de Fontevrault pour être déposé par elle auprès de la dépouille mortelle de Henry II et de Richard I (11 décembre 1291). Qu'on nous permette en ter-

minant d'exprimer un regret : cet ouvrage de probité scrupuleuse et d'exactitude n'est muni que d'un index défectueux, dont la pauvreté rend inutilisables de précieuses découvertes.

P. **Grosjean.**

91. — * *Quellen und Forschungen zur Geschichte des Dominikanerordens in Deutschland,* gegründet von P. Paulus v. Loë. Heft 12-17, Leipzig, O. Harrassowitz, 1918-1922, in-8°, VIII-92 ; VIII-88 ; VII-184 ; XV-159 ; 376 pp.

Nous avons rendu compte précédemment (ci-dessus p. 224) du 10e fascicule de ce recueil. Le fascicule 11 ne nous est point parvenu ; il est, paraît-il, déjà épuisé. Voici que nous arrivent les numéros 12-17. Disons un mot de chacun d'eux.

1) Johannes Meyer Ord. Praed. *Liber de Viris Illustribus Ordinis Praedicatorum,* ed. Paulus von Loë O. P. Jean Meyer est déjà connu des lecteurs des *Quellen und Forschungen* par son *Buch von der reformacio Predigerordens* réédité dans les fascicules 2 et 3 (*Anal. Boll.,* XXIX, 370). Le *Liber de viris illustribus* présente, rangées en diverses catégories, de brèves notices sur les dominicains et les dominicaines illustres par leur sainteté, leur science ou les charges ecclésiastiques qu'ils ont remplies. Le P. von Loë a réussi à identifier la source de la plupart de ces notices. Un nombre considérable d'ouvrages a été mis à contribution par Jean Meyer ; mais il emprunte chaque notice à un seul d'entre eux et d'ordinaire la transcrit littéralement. Les quelques éloges de religieux allemands dont le P. v. L. n'a pu retrouver le modèle reposent sans doute sur des traditions locales. Le *Liber de viris illustribus* ne nous est conservé qu'en un seul exemplaire. Il ne semble pas avoir joui d'une grande vogue. Composé en 1466, il fut bientôt supplanté par un autre ouvrage de titre et de contenu tout semblables, le *De illustribus viris et sanctimonialibus sacri ordinis Praedicatorum* de Georges Epp O. P., publié en 1506 par le cistercien Conrad Leontorius. Epp ne fait guère d'ailleurs que transcrire à son tour la compilation de Jean Meyer, en y ajoutant quelques notices. La publication de l'œuvre de Meyer n'enrichit donc guère nos connaissances ; elle rendra pourtant service, car l'ouvrage d'Epp est devenu difficile à trouver.

2) M. Grabmann. *Drei ungedruckte Teile der Summa de creaturis Alberts des Grossen.* Il s'agit de la *Pars III, de virtutibus,*

Pars IV, de sacramentis, Pars V, de resurrectione, dont jusqu'ici on ne soupçonnait que vaguement l'existence. La *Pars III* a été retrouvée dans plusieurs manuscrits ; la *Pars V* dans le codex lat. 1688 de Vienne : les trois parties réunies dans le codex IV 10 de la bibliothèque Saint-Marc de Venise. M. Grabmann démontre que ces traités sont bien d'Albert le Grand et il en donne une analyse détaillée. Pour l'histoire de la scolastique cette découverte ne manque pas d'intérêt. Elle met en un plus vif relief encore la place éminente qui y revient au B. Albert le Grand.

3) Fritz Bünger. *Beiträge zur Geschichte der Provinzialkapitel und Provinziale des Dominikanerordens.* Tout fragmentaires et lacuneux qu'ils soient, les lambeaux d'actes de chapitres provinciaux retrouvés sur les feuillets de garde de quelques vieux manuscrits et publiés par M. Bünger seront accueillis avec plaisir par les historiens de l'ordre des Frères Prêcheurs en Allemagne. A défaut des actes complets, ces débris laissent entrevoir le fonctionnement et l'activité de ces assemblées, ils fournissent maint détail sur la vie intérieure de l'ordre, sur l'organisation des études chez les Dominicains, sur les essais de réforme tentés à diverses reprises ; quelques autres documents publiés en appendice éclairent plus spécialement ce dernier point. M. B. dresse un catalogue aussi complet que possible des provinciaux de la province de Saxe (1308-1600) et des chapitres provinciaux de la même province depuis 1400. Son index alphabétique des noms de personnes et des noms de lieux offre cette originalité qu'il ne relève pas seulement les noms des dominicains et des couvents mentionnés dans le présent opuscule, mais aussi ceux qui figurent dans les fragments d'actes de chapitres provinciaux publiés par Finke, Forstemann, Hofmeister, Zacke.

4) Gabriel M. Löhr O. P. *Beiträge zur Geschichte des Kölner Dominikanerklosters im Mittelalter.* L'histoire du couvent des dominicains de Cologne n'a été consignée dans aucune chronique locale ; les archives du monastère, qui à défaut de chroniques, auraient permis de retracer cette histoire, ont presque entièrement disparu ; quelques débris seulement en sont conservés au dépôt de l'État à Düsseldorf. Dans cette pénurie, le P. Löhr s'est rabattu sur les registres cadastraux de la ville, et il en a tiré une documentation abondante sinon variée. Actes de vente et d'achat, constitutions de rentes au bénéfice de la communauté

ou au bénéfice de tel ou tel frère en particulier, testaments des religieux, testaments de bourgeois où des Frères Prêcheurs figurent soit comme exécuteurs soit comme témoins ; il a tout relevé et il est parvenu ainsi, en y ajoutant quelques pièces glanées ailleurs, à aligner un imposant ensemble de 876 numéros. Encore n'a-t-il pas poussé son dépouillement au delà du XV[e] siècle. Les documents antérieurs à l'année 1300 sont reproduits in-extenso ; quant à ceux du XIV[e] et du XV[e] siècle, il se contente ordinairement d'en donner la substance. Une riche annotation accompagne chaque pièce. Pareille publication n'intéresse pas seulement l'histoire des dominicains ; elle fournit encore mille renseignements sur les familles nobles ou bourgeoises de la cité, sur la topographie de la ville et les anciennes appellations des rues et des maisons. Aussi regrettera-t-on que l'index alphabétique ne contienne que les noms des Frères Prêcheurs.

Les documents remplissent le fascicule 16-17 de la collection ; le fascicule 15 contient leur mise en œuvre. Étant donnée la nature des sources dont disposait l'auteur, on ne pouvait guère s'attendre à autre chose qu'à l'histoire économique du couvent. Le P. L. est pourtant parvenu à tirer de ces actes de vente quelques indications sur l'influence dont les dominicains jouissaient dans la ville, sur les milieux où s'exerçait principalement leur ministère, sur les classes de la société où eux-mêmes se recrutaient, et plus particulièrement sur l'évolution de la pratique et de la conception de la pauvreté religieuse aux XIII[e] et XIV[e] siècles. L'événement capital de l'histoire du couvent et sur lequel, cela se conçoit, les sources fournissent le plus de renseignements, c'est le conflit qui éclata en 1347 entre les Frères Prêcheurs et la ville. Effrayée de la prospérité matérielle croissante des dominicains et des religieux en général, la municipalité prétendit qu'en vertu du droit canon les religieux étaient incapables de posséder des biens-fonds ou des rentes perpétuelles. Des amis ayant pris fait et cause pour les Frères et n'hésitant pas pour les défendre à recourir à la violence, le conseil de la ville en vint à expulser les Frères de leur maison et de la cité. Après de longues négociations, on aboutit à un accord où les dominicains passaient à peu près par toutes les exigences de la ville. Le P. L. ne poursuit pas son histoire au delà de la réconciliation.

R. L.

92. — * D. Sebastian Puig y Puig. *Petro de Luna ultimo papa de Aviñón (1387-1430)*. Barcelona, Editorial Poliglota, 1920, in-4°, 632 pp., 2 fac-similés (= *Episcopologio Barcinonense*).

Pour élever cet imposant monument à la mémoire du dernier pontife d'Avignon, M. le chanoine Puig y Puig a largement, très largement, mis à contribution les ouvrages de Noël Valois, du chanoine Salembier et les publications du P. Ehrle. Il ne s'en cache pas. A telles enseignes que, comme conclusion à son propre travail, il n'a rien trouvé de mieux que de traduire d'un bout à l'autre le chapitre final du *Grand Schisme d'Occident* de M. Salembier. Au demeurant, les documents nouveaux n'ont pas fait défaut à M. P. Bien au contraire, c'est précisément la découverte, aux archives de la cathédrale de Barcelone, d'une ample collection de pièces inédites, qui lui a suggéré l'idée du présent ouvrage. De ces pièces et d'autres provenant des archives de la Couronne d'Aragon, M. P. publie en forme d'appendice un recueil de 209 numéros. Ce ne sera certes pas la portion de son livre la moins favorablement accueillie. La majeure partie de ces pièces sont fournies par la correspondance de Pierre de Lune avec son intime confident et actif collaborateur, François Clément Çapera. Ce personnage fut à deux reprises évêque de Barcelone. On entrevoit ainsi comment une histoire de Pierre de Lune peut trouver place dans une série qui s'intitule *Episcopologio Barcinonense*. Les documents publiés ici ouvrent une source abondante à qui voudrait étudier l'activité de cet agent encore peu connu. Plusieurs passages des lettres du pontife d'Avignon sont chiffrés. M. P. est parvenu à les mettre en clair. Il ne dit pas comment. Au reste aucune introduction critique ne précède l'édition, qui semble avoir été faite un peu hâtivement. Pourquoi tant d'abréviations n'ont-elles pas été résolues tandis que d'autres le sont ? Pourquoi n'a-t-on pas introduit partout la ponctuation moderne ? Quelles règles a-t-on suivies dans l'emploi des majuscules ? Les fautes d'impression et même de lecture ne manquent pas. Dans la seule transcription du fac-similé de la page 175, je n'en ai pas relevé moins d'une dizaine. Quelques-unes, il est vrai, sont corrigées dans l'errata. Enfin il est regrettable qu'aucun index alphabétique ne facilite la consultation de ces 175 pages de documents.

R. L.

93. — * Robert Durrer. *Bruder Klaus. Die ältesten Quellen über den seligen Nikolaus von Flüe, sein Leben und seinen Einfluss.* Samen, Ehrli, 1917-1921, 2 vol. in-4°, xlix-1300 pp., nombreuses gravures.

94. — *Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte,* t. XI-XIII, Stans, 1917-1919.

Le bienheureux Nicolas de Flüe, communément appelé Bruder Klaus, naquit à Sachseln en 1417. En 1917, tandis que le canon grondait non loin de ses frontières, la Suisse a pu célébrer en paix le centenaire de son saint national. Elle a organisé des fêtes dont l'écho ne nous est parvenu que très affaibli ; des travaux ont été publiés qui n'ont pu franchir le cercle de fer dans lequel nous étions enfermés, et le lecteur voudra bien nous excuser de le renseigner très sommairement sur la bibliographie du centenaire. Il saura la compléter en parcourant les articles de la Revue d'Histoire ecclésiastique Suisse, où divers points de détail ont été élucidés.

Nous citerons ceux de M. W. Oehl, *Bruder Klaus und die deutsche Mystik* (XI, 161-74, 241-45) ; du P. Odilo Ringholz, *Die Verehrung des seligen Bruders Nikolaus von Flüe im Stifte Einsiedeln* (XI, 1-17) ; de M. E. Wymann, sur le témoignage rendu au bienheureux par S. Charles Borromée et le B. Pierre Canisius (XI, 55-80) ; du même auteur sur un projet d'hymnes propres en l'honneur du B. Nicolas (XI, 131) ; de M. Joseph Müller, sur son Office dans le bréviaire de Saint-Gall (XI, 290-92) ; du même sur l'office actuel (XIII, 92-93) ; de M. A. Büchi sur le décret du 28 septembre 1872 (XI, 61-63) ; du P. Colomban, qui publie un cantique sur la vie du bienheureux (XI, 73-75) ; de M. E. Scherer, sur un pamphlet de 1620 où le nom de Bruder Klaus est mêlé (XII, 199-204). M. Wymann s'est occupé d'une des ses reliques conservée à Altdorf dans un beau reliquaire (*die Urner Landesreliquie*) dans le *XXIII Historisches Neujahrsblatt* de la Société historique du canton d'Uri. L'article du P. B. Wilhelm, *Bruder Klaus,* dans *Stimmen der Zeit,* 1917, p. 165-73, a principalement pour objet les solennités jubilaires organisées à Sachseln. Celui du P. Adolf Dietrich, dans la *Cistercienser Chronik* (1917,49-56), nous fait connaître les liens spéciaux qui rattachent le bienheureux à la branche suisse de la famille cistercienne.

Quelque bien que nous pensions de tous ces travaux, nous sommes obligés de constater qu'ils sont éclipsés par la monu-

mentale publication de M. Durrer, entreprise sous les auspices de l'administration du canton d'Unterwald. C'est un recueil complet des principales sources de l'histoire du célèbre ermite, et de sa *gloria postuma* jusqu'à l'approbation du culte. Œuvre d'un érudit pour qui l'histoire locale n'a pas de secrets et dont les fines remarques éparpillées dans les introductions et la préface font apprécier le sens critique, cet ouvrage met à la portée du futur biographe de Nicolas de Flüe des matériaux choisis, et tout préparés pour la mise en œuvre. Il n'aura qu'à s'en servir d'une façon intelligente pour suivre dans toutes les étapes de sa carrière, le pieux solitaire, qui fut un grand patriote, mais aussi pour se rendre compte de son influence sur l'opinion, des traditions qui font revivre son souvenir, des honneurs qui furent rendus à sa mémoire, des restes matériels se rattachant à sa prodigieuse existence. M. D. a poussé la conscience jusqu'à recueillir les éléments d'une étude que, de nos jours, l'historien ne peut négliger : celle des influences ambiantes qui expliquent la psychologie et l'ascétisme de l'illustre solitaire. De nombreuses gravures et reproductions photographiques complètent de très heureuse façon cette abondante documentation. Sans nul effort d'imagination nous visitons les lieux sanctifiés par la pénitence de Frère Nicolas, et les objets qui rappellent sa mémoire sont placés sous nos yeux comme dans un musée bien classé. Lorsque nos prédécesseurs eurent à s'occuper du bienheureux dans le tome III de Mars, ils n'eurent à leur disposition que la Vie écrite au XVIIe siècle par le P. Pierre Hugo, et des hymnes et collectes composées par Henri de Gundelfingen. Dans la *BHL.* nous n'avons trouvé à enregistrer que l'*Historia* d'Albert de Bonstetten publiée de façon assez défectueuse par le P. G. Morel (n. 6228). Il faudra ajouter à ce numéro l'édition beaucoup plus correcte de M. D. (p. 81-90), et donner une place à la première biographie du saint par Henri de Gundelfingen (p. 423-44). La date de la mort pourra désormais être fixée avec certitude. C'est le 21 mars 1487. Quant aux documents d'intérêt divers accumulés par M. D., nous ne saurions en faire l'énumération. Ils sont au nombre de 176, sans compter ceux de l'appendice. Un des plus intéressants est la minute d'une lettre de l'évêque Herman de Constance chargeant son auxiliaire Thomas, évêque d'Agathopolis, de faire une enquête sur le jeûne prolongé de Nicolas de Flüe (p. 31-33) : *Nostro suggestum est auditui... quod quidam*

Nicolaus von Flucht appellatus laicus sue (sic) [1] *vite laudabilis exercitator, apud Deum omnipotentem tantum suis virtuosis operibus meruerit et effecerit, ut ipse gloriosus Deus, cui omnia sunt aperta et possibilia, eumdem Nicolaum iam per plures menses et dies ultra annum sine humano suffragio et terrenis cibis celesti pabulo in loco seu antro silvestri mirifice sustentaverit et hodie sustentet.* L'idée pourrait venir, continue le prélat, qu'il n'y ait là quelque tromperie suggérée par l'ambition, et pouvant être nuisible aux âmes simples. Son devoir est de veiller, et il remet à son vicaire le soin d'éclaircir la question : *legalitati vestre de qua plurimum iudicium* [2] *confidimus, presentium tenore committimus quatenus per secretum scrutinium atque diligentem inquisitionem in ea parte visis vobis viis et modis congruentibus auctoritate nostra habenda* [3], *vos de premissis et eorum circumstantiis exacte et sollerter informare velitis.* Nous n'avons malheureusement pas le document qui nous renseignerait sur la manière dont l'enquête fut menée et sur ses résultats. L'évêque diocésain ne fut pas seul à vouloir se rendre compte du phénomène extraordinaire dont tout le monde parlait. M. D. publie, pour la première fois, un mémoire de Pierre Numagen, au sujet du bienheureux, qu'il a connu et visité. C'est une sorte de consultation théologique portant principalement sur deux questions : Frère Nicolas avait-il le droit d'abandonner sa famille pour vivre dans la solitude ? Que faut-il penser de son jeûne prolongé ? Sans se laisser rebuter par la raideur de la forme scolastique et les inutiles longueurs qu'elle entraîne, on suivra avec curiosité les considérations que fait valoir le théologien, avec une remarquable liberté d'esprit, pour et contre le caractère surnaturel du fait. S'il est porté personnellement à le regarder comme miraculeux, il n'impose pas sa solution, et en toute loyauté il expose les raisons que la physiologie de cette époque pouvait mettre en ligne en faveur de l'autre opinion.

Un autre contemporain, L. B. Fregoso, ancien doge de Gênes,

[1] On peut se demander s'il ne faut pas lire *sancte vite.* Il y aurait dans ce cas erreur du scribe, car le fac-similé, reproduit par M. D. p. 35, porte bien clairement *sue.*

[2] Cette lecture ne nous paraît pas certaine. Nous lirions plutôt : *in domino.*

[3] habendis ?

dans l'ouvrage qu'il composa à l'imitation de Valère Maxime, et qui fut traduit en latin par J. Ghilini, signale, sous la rubrique *De miraculis. De his qui sine cibo vixerunt,* l'abstinence de Frère Nicolas, et l'épreuve à laquelle il fut soumis par son évêque. Il y est fait mention (p. 519) aussi d'une certaine Palumba, en ces termes : *His quoque temporibus Perusiae Palumba inter Amnensis annos nata viginti etc.,* que M. D. traduit : « In unsern Zeiten hat zu Perugia am Anio die zwanzigjährige Palumba... » Écrire *Palumba Interamnensis,* c'est-à-dire Palumba de Terni. H. D.

95. — * Émile H. Van Heurck. *Les drapelets de pèlerinage en Belgique et dans les pays voisins.* Anvers, J. E. Buschmann, 1922, in-4°, xx-529 pp., 160 illustrations.

L'auteur emploie le vieux mot de « drapelet » pour désigner les petits drapeaux ou fanions triangulaires que l'on rapporte comme souvenir d'un pèlerinage. Ils ont remplacé, dans certains pays, dans le nôtre surtout, les médailles et objets analogues que l'on a qualifiés d'*enseignes de pèlerinages,* que l'on trouve un peu partout et qui font la joie des collectionneurs. C'est, au fond, une transformation, introduite après l'invention de l'imprimerie, d'un très antique usage. On ne revenait pas d'un pèlerinage en Terre-Sainte ou à Saint-Ménas d'Égypte sans avoir dans ses bagages quelque eulogie ou une ampoule remplie d'eau puisée à la source de la basilique. A une époque où l'on tenait à se faire connaître comme pèlerin, on portait un insigne du sanctuaire qu'on avait visité. Dans nos contrées l'insigne prit la forme d'une petite bannière ou d'une flamme sur laquelle figurait ordinairement l'image du patron et une vue des lieux, avec un texte approprié. Ces gravures sur bois, souvent bariolées de couleurs voyantes, ne ressemblent que rarement à des œuvres d'art. Destinées surtout au peuple des campagnes, elles sont le plus ordinairement d'un dessin grossier, et ne mériteraient guère l'attention si elles ne nous renseignaient sur une foule de détails de la dévotion populaire.

Mais comme toutes les feuilles volantes que leur cachet esthétique ne protège pas spécialement, elles ne se conservent pas et il faut toute la ferveur d'un folkloriste convaincu pour arriver à réunir une série notable de ces frêles objets. Pour se documenter, M. Van Heurck n'a négligé ni dépôts publics ni bibliothèques privées. Mais nulle part il n'a rencontré une collection

comparable à la sienne propre, et le curieux musée dont il livre le catalogue au public, est, on peut le dire, celui qu'il a réussi à former lui-même, Dieu sait au prix de quels efforts.

J'ai peut-être mal fait de donner le nom de catalogue à la description des fanions de pèlerinages telle que la conçoit M. V. H. Nous avons ici mieux qu'un inventaire accompagné de quelques détails sommaires servant à faire reconnaître l'objet. Le plus grand nombre des « drapelets » est représenté très exactement en gravure, puis décrit minutieusement et expliqué s'il y a lieu. Suit une brève histoire du sanctuaire, et l'indication des pratiques les plus intéressantes propres à chaque pèlerinage, avec une bibliographie, dont une bonne partie est composée, on le comprend facilement, de livres curieux et introuvables. M. V. H. semble ne pas connaître notre volume *Anecdota Iohannis Gielemans*, où il aurait trouvé quelques-uns des plus anciens textes relatifs à des pèlerinages belges [1]. Ce n'est pas que ces textes soient particulièrement importants au point de vue historique. Mais les premières rédactions connues des légendes servent à fixer des dates. M. V. H. d'ailleurs ne s'est pas proposé — et on ne pouvait l'exiger de lui — de faire l'histoire des sanctuaires qu'il passe en revue. Il rapporte chaque fois la légende courante, sans la discuter. Il est intéressant de constater, une fois de plus, combien ces récits qui prétendent faire connaître l'origine des pèlerinages sont peu variés et avec quelle uniformité les mêmes motifs se répètent. Il est presque toujours inutile de chercher à expliquer par des faits le retour de ces lieux communs. A propos de S. Gommaire, dont, à ce qu'on raconte, le bâton prit racine et reverdit (p. 260), M. V. H. fait cette remarque : « Des saints avaient le mystérieux pouvoir de faire fleurir un bâton planté en terre. On en a pour la Belgique des exemples dans la Vie de sainte Alène, de sainte Ermelinde, de saint Guidon, de saint Jean de Tongres, et de saint Rombaut. Ce sont là peut-être des réminiscences des pratiques de magie qui ont passé des anciennes religions dans les nôtres. » Non, ce sont tout au plus des réminiscences littéraires. En parlant de *Jesuskens-Eyck* (le chêne du Petit-Jésus) ou Notre-Dame-au-Bois, dans la forêt de Soignes (p. 367), l'auteur se pose cette

[1] Sur S. Maur de Huy (p. 40), le récit publié ici-même (*Anal. Boll.*, XII, 354) aurait pu être cité.

question : « Il est bien possible qu'au temps de la dendrolâtrie ce chêne ait été considéré comme sacré et que nos premiers missionnaires, en y plaçant une image du Dieu nouveau, aient voulu le christianiser. » Je ne crois pas que la méthode, employée avec succès en d'autres circonstances, ait été appliquée dans le cas présent. En général nos pèlerinages ne remontent pas très haut, et il serait même intéressant de dresser une statistique permettant de fixer approximativement pour chacun d'eux la date des origines. On sera étonné, je le crois, du résultat. De plus, pour Notre-Dame-au-Bois, nous avons certaines données positives qui semblent ramener aux premières années du XVII[e] siècle les commencements de ce pèlerinage.

Dans un autre ordre d'idées, il y a quelque difficulté à admettre que S. Hermès, à Renaix, soit invoqué contre les maladies mentales et dans les cas de possession parce qu'on aurait établi « un rapport entre son nom et celui du dieu grec Hermès, principe vivifiant et ordonnateur de la matière, de la parole fécondante et secourable » (p. 390). Le recours à la mythologie, longtemps à la mode, a très rarement donné la solution de ce genre de problèmes. On en revient, et en ce qui concerne S. Hermès il est d'autant moins indiqué qu'à l'époque de l'introduction de son culte en Belgique, les braves gens de Renaix étaient loin de se douter de l'existence d'un homonyme païen du martyr.

L'extrait du journal *Het Morgenblad* d'Anvers, 25 septembre 1914, sur l'entrée des Allemands à Montaigu (p. 328) est curieux Si l'article est en réalité un écho de la rumeur publique, nous aurions un intéressant exemple du travail rapide de la légende dans les cerveaux surexcités. Mais l'hypothèse d'une mystification n'est pas exclue. On a vu, à des moments presque aussi tragiques, des déséquilibrés inventer de toutes pièces des informations invraisemblables, et trouver créance chez les gens simples.

Avec la légende, qui est censée expliquer les origines, chaque pèlerinage a ses pratiques de dévotion qui lui donnaient son cachet propre. Elles sont variées, et quelques-unes fort antiques ; par exemple, l'onction avec l'huile des lampes du sanctuaire (ainsi pp. 62, 186). Il en est d'étranges, de vraiment choquantes, comme celle qui consiste à avaler une petite image du saint. D'autres ressemblent fort, pour ne rien dire de plus, à des actes superstitieux, et ce ne sont pas les plus faciles à déraciner. Sur

les esprits éclairés, qui ont un idéal religieux élevé, ces côtés fâcheux de la piété populaire font une impression pénible. Mais tout en souhaitant qu'on les corrige, ils ont une certaine indulgence pour la simplicité et la bonne foi. Les âmes vulgaires ne sont point accessibles à ce sentiment, et les manifestations naïves de la confiance du peuple dans la puissance de ses patrons leur deviennent matière à plaisanterie ou prétexte à déclamations. M.V. H. a eu le bon goût de ne point chercher à s'en égayer et de communiquer simplement au lecteur le résultat de son enquête. Il a senti que, même dans ses formes élémentaires et inférieures, l'expression du sentiment religieux mérite quelque respect.

Une connaissance plus approfondie des choses ecclésiastiques lui aurait fait éviter quelques erreurs. C'est ainsi que, p. 357, il confond la bénédiction de l'église, dont un simple prêtre peut être chargé, avec la consécration qui est réservée à l'évêque. Mais je tiens à dire que les confusions de ce genre sont rares, et que l'information de l'auteur est remarquablement étendue.

Si l'ouvrage de M.V. H. a une excellente tenue scientifique, il mérite aussi des éloges sans réserve pour l'exécution typographique. Les amateurs de beaux livres ne voudraient pas plus s'en passer que les amateurs de folklore. H. D.

96. — * Pietro Tacchi Venturi S. I. *Storia della Compagnia di Gesù in Italia.* T. II (1491-1540), Roma, Civiltà Cattolica, 1922, LX-421 pp., portrait.

Plus de dix ans se sont écoulés depuis que le P. Tacchi Venturi a publié son imposante synthèse de la vie morale et religieuse en Italie au XVIe s. (*Anal. Boll.*, XXXII., 482). Ce premier volume devait servir d'introduction à l'histoire des Jésuites en Italie. Le second volume se distingue par les mêmes qualités que le précédent : souci constant de la plus stricte impartialité, exposition claire, sobre et d'une élégance discrète, connaissance approfondie des sources. Dans un chapitre spécial, le P. T. discute en détail la valeur de ces sources ; c'est ainsi qu'il apprécie très exactement la Vie de S. Ignace composée par Ribadeneira et les différents mérites par lesquels cette biographie se recommande à l'historien. L'auteur fait toutefois remarquer que Ribadeneira n'est pas une autorité hors pair, à raison de

l'affection dont il a été l'objet de la part de S. Ignace et de l'intimité dans laquelle il vécut avec le saint. D'autres ont joui d'une intimité tout aussi étroite, et le témoignage du P. Polanco qui fut le confident et le conseiller d'Ignace n'est pas moins autorisé que celui de Ribadeneira.

La période dont l'histoire est exposée dans ce volume s'étend de la naissance d'Ignace de Loyola en 1491 à l'approbation de l'ordre par Paul III en 1540. Les origines de la Compagnie de Jésus sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici. Personne, croyons-nous, ne fera un grief au P. T. d'avoir consacré plusieurs chapitres à retracer une fois de plus la vie du fondateur, qui n'appartient pas moins à l'Italie qu'à l'Espagne. Il s'est gardé du reste de donner à l'élément biographique de trop larges proportions et il s'est borné, au moins dans l'ensemble, aux traits caractéristiques et aux faits principaux, consignés dans l'autobiographie du saint, dictée au P. Gonzalez de Camara. Un texte de cette autobiographie (num. 30-31) a été jadis matière à controverse : c'est celui où Ignace rapporte l'extase qu'il eût sur les bords du Cardoner. Ignace y avait-il entrevu clairement sa destinée de fondateur d'ordre de manière à pouvoir, dès cet instant, poursuivre la réalisation d'un plan déterminé ? En 1908, le P. Van Ortroy avait montré, avec textes à l'appui, par quelles vicissitudes passa la pensée d'Ignace avant de s'arrêter au plan d'où est sortie la Compagnie. Le P. T. s'est rangé à l'opinion de notre regretté confrère dont il reprend les conclusions en les renforçant par de nouveaux arguments. Il n'a pas de peine à montrer que les hésitations d'Ignace, l'ignorance dans laquelle il vécut des desseins de Dieu sur lui, ne diminuent en rien la gloire du saint. Après lui avoir mis au cœur un grand désir, Dieu a permis qu'Ignace passât par une longue période de tâtonnements, et ne trouvât sa voie que plus tard. Ce chapitre, dont les expressions sont si mesurées et si délicatement nuancées, est un modèle de discussion historique. En 1540 la pensée du fondateur s'est déjà précisée et la première formule d'approbation indique à grands traits le plan d'action ou, comme le dit l'auteur, le programme du nouvel institut (p. 323). Ignace ne le développera que peu à peu et ce n'est qu'après plusieurs années de réflexions, de prières et d'expérience qu'il fixera le texte définitif des constitutions. Mais nous empiétons sur les volumes suivants, où le P. T. nous montrera cette

patiente élaboration de l'œuvre d'Ignace. Une remarque en passant. L'opuscule du P. Cuvillon, que l'auteur a cherché vainement (p. 404) dans les bibliothèques romaines, et qui est fort rare, comme toutes les publications de ce genre, n'est en réalité qu'un double feuillet contenant des énoncés de thèses théologiques. B. DE GAIFFIER.

97. — * Ludwig VON PASTOR. *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters.* VII. Band. *Pius IV* (1559-1565) ; VIII. Band. *Pius V* (1566-1572). Freiburg i. Br., Herder, 1920, in-8°, XXXVI-676, XL-706 pp.

L'histoire des papes de M. Pastor s'est enrichie de deux gros volumes qui, dans le plan primitif, n'en devaient faire qu'un. Ils sont consacrés l'un au pontificat de Pie IV (1559-1565), l'autre au pontificat de Pie V (1566-1572). L'œuvre de réforme et de restauration catholique commencée sous Paul III se poursuit activement durant le règne de ces deux papes qui se sont dévoués à la même tâche et n'ont voulu servir que les intérêts de l'Église et de la papauté.

L'histoire de ces deux pontificats se recommande spécialement à notre attention : sous Pie IV, S. Charles Borromée, promu aux plus hautes dignités ecclésiastiques, devient peu à peu un des membres les plus influents de la Curie. Avec le second volume, c'est le personnage principal qui intéresse directement l'hagiographie.

Les historiens de S. Charles ont à ce point grandi le rôle de leur héros durant son séjour à Rome qu'il semble devoir recueillir tout le mérite et toute la gloire de la reprise et de la conclusion du Concile de Trente. Uniquement préoccupés des actions du saint dont ils écrivaient la vie, ils ont laissé à l'arrière-plan le pape Pie IV, dont l'action fut cependant prépondérante. M. P., grâce à son étude d'ensemble, a vu dans une meilleure perspective l'histoire de S. Charles pendant les années qu'il passa à Rome en qualité de cardinal secrétaire d'État. Il ressort en effet de son exposé que c'est Pie IV lui-même qui a mené à bonne fin la grande affaire du concile. C'est lui qui est l'âme des nombreuses négociations qu'entraîne cette difficile entreprise ; de lui viennent les initiatives. Dans ses relations avec les souverains il fait preuve d'une habileté diplomatique que les situations complexes ne déconcertent pas ; il évite avec

soin la formule ou le geste qui amèneraient une rupture. Sans doute il est admirablement secondé dans son œuvre par des légats tels que Commendone et surtout Morone ; mais, en matière d'administration et de politique, le pape veut rester le maître ; il ne laisse prendre à personne un ascendant qui diminue tant soit peu son autorité personnelle (p. 99). Mocenigo et Soranzo, ambassadeurs de Venise au Vatican, affirment, en parlant de l'indépendance ombrageuse de Pie IV, que la jeunesse et l'inexpérience des deux cardinaux neveux en faisaient des conseillers dociles, plus enclins à demander une direction qu'à imposer la leur. La collaboration de S. Charles consiste donc surtout dans l'exécution fidèle et intelligente des décisions de son oncle. Placé sans préparation dans les plus hautes charges, il se révèle comme un travailleur infatigable, dont le tempérament volontaire s'attache sans réserve à l'œuvre imposée. Peu à peu il s'initie aux affaires de la Curie, se rend compte des nécessités de l'Église, des obstacles qui arrêtent ou ralentissent la réforme catholique, et, dans sa correspondance, qui ne reflète au début que la pensée du maître, il lui arrivera parfois de mêler l'expression de ses vues personnelles. Durant les dernières années du pontificat, quand Pie IV s'efforce de mettre en vigueur les décrets du concile, c'est surtout par l'exemple d'une vie de plus en plus religieuse et austère que s'exerce l'influence de S. Charles. Comblé par le pape d'honneurs et de bénéfices, il ne s'en sert que pour le bien de l'Église, renonçant à tous les avantages personnels qu'il pouvait en retirer. Exemple d'autant plus frappant que, sous le pontificat précédent, le cardinal Carlo Caraffa, promu par son oncle Paul IV aux mêmes dignités, en avait étrangement abusé.

M. P. rappelle dans l'appendice du vol. VII les constatations intéressantes de M. Šusta à propos de la biographie de Pie IV écrite par Onuphrius Panvinius. Cet écrivain, qui n'excitait chez la plupart des érudits aucune défiance, a fait subir à sa notice du pontificat de Pie IV trois remaniements successifs, dictés par des motifs absolument étrangers au souci de la vérité historique ; la première rédaction est brève, très parcimonieuse d'éloges. En effet au début du pontificat, Panvinius nourrissait contre Pie IV des ressentiments dont l'origine est assez obscure. Le pape désira gagner cet homme de talent ; il lui offrit une place et des revenus : nouvelle rédaction de la biographie sur le ton du pané-

gyrique. Après la mort de Pie IV, Panvinius retouche de nouveau le portrait et tempère les éloges pour plaire à certains cercles officiels qui, au début du pontificat de Pie V, ne cachaient pas leur antipathie pour le pape précédent.

Dans le vol. VIII, le chapitre consacré à l'élection de Pie V nous montre qu'ici encore les hagiographes ont exagéré les mérites et l'influence de S. Charles Borromée. Celui-ci dut renoncer aux candidats qu'il avait d'abord présentés et le choix du futur pape fut en grande partie l'œuvre du cardinal Alexandre Farnèse. De tous les papes dont M. P. a retracé la vie, si nous exceptons le bienheureux Urbain V, auquel il n'a consacré que quelques pages, Pie V est le premier qui ait obtenu les honneurs des autels. L'auteur, sans négliger tout à fait le saint, étudie surtout le pontife. Des années écoulées avant l'élection, il n'y a qu'une brève esquisse ; la personnalité et le tempérament de Pie V sont décrits avec plus de développement. Tiepolo, ambassadeur sous Pie IV et sous Pie V, établit entre les deux pontifes un parallèle suggestif. Pie IV par certains traits, rappelle les papes de le Renaissance ; Pie V est exclusivement l'homme de la réforme ecclésiastique ; très sévère pour lui-même, il ne voit dans la haute dignité dont il a été revêtu presque malgré lui, qu'une charge, charge infiniment pesante, dont la responsabilité l'effraie ; il compte uniquement sur l'assistance divine. Aux heures les plus critiques, quand tout espoir humain semble évanoui, Pie V ne perd pas confiance ; il a recours à la prière et se rend en procession aux grands sanctuaires de Rome. Autant son prédécesseur était habile diplomate, autant Pie V l'est peu ; il ne veut même pas l'être. Sa tenacité, son intransigeance, provoquent parfois dans ses relations avec les princes des situations si tendues qu'une rupture est à craindre. Cependant de ces difficultés avec les diverses cours d'Europe, Pie V n'est pas seul responsable. En Espagne, Philippe II, imbu de son autorité, empiète sans cesse sur le domaine ecclésiastique. Son caractère irrésolu ajourne des mesures que le pape voudrait voir prendre immédiatement,

En France, la politique fuyante et versatile de Catherine de Médicis déconcerte la nature droite et ferme du pontife. Celui-ci n'est pas moins ému par les vues opportunistes de Maximilien II en matière religieuse, car il ne voit de remèdes à tous les maux de l'époque que dans une foi catholique intégrale. En

Angleterre, l'attitude hypocrite d'Élisabeth le pousse à bout; il recourt contre elle à la mesure extrême de l'excommunication, dont sans doute il n'avait pas prévu les suites. Outre les édits sévères qu'elle provoqua, elle fournit des armes à ceux qui dénonçaient la papauté comme une institution dangereuse, dont la puissance était une perpétuelle menace à l'autonomie nationale. La sincérité et la rectitude des intentions du pontife en toute circonstance semblaient lui donner le droit de compter sur le succès. Il y puisait une énergie et une fermeté qui ressemblait parfois à de l'obstination. Mais on ne peut le nier : l'idéal qu'il poursuivait lui permit de réaliser de grandes choses. Avec plus de sollicitude encore que son prédécessseur, il a veillé à la mise en vigueur des décrets du concile ; les missions étrangères ont reçu sous son pontificat une puissante impulsion ; le péril turc, alors menaçant, a été définitivement écarté par la victoire de Lépante, à laquelle le nom de Pie V restera toujours uni.

Les consciencieuses recherches de M. P. seront pour le futur biographe de S. Pie V un précieux secours et une direction sûre. Nous associant au vœu que l'auteur formule lui-même, nous lui souhaitons de pouvoir terminer à bref délai l'œuvre à laquelle il a consacré sa vie. B. DE GAIFFIER.

98. — * Otto BRAUNSBERGER S. I. *Petrus Canisius. Ein Lebensbild.* Freiburg i. Br., Herder, 1917, in-8°, XI-333 pp., portrait.

99. — * ID. *Petrus Canisius. Ein Lebensbild.* Freiburg i. Br., Herder, zweite und dritte verbesserte Auflage, 1921, XII-333 pp., portrait.

100. — * *Quatrième centenaire de la naissance du B. Pierre Canisisus, 1521-1921.* Fribourg, Suisse, Imprimerie Saint-Paul, 1921, in-8°, 150 pp., nombreuses illustrations.

101. — * *Festschrift zur vierten Jahrhundertfeier der Geburt des seligen Petrus Kanisius, 1521-1921.* Freiburg, Schweiz, Päpstliche Kanisiusdruckerei, 1921, in-8°, 144 pp., nombreuses illustrations.

102. — * *Canisius-Nummer,* dans *Studiën,* Tijdschrift voor godsdienst, wetenschap en letteren, t. XCI (1921), p. 321-412.

103. — O. BRAUNSBERGER. *Ein grosser Schulmann und echter Studentenvater.* Freiburg i. Br., Herder, 1921, in-8°, 22 pp. (= *Flugschriften der Stimmen der Zeit,* 22. Heft).

104. — * J. Gass. *Le B. Canisius et l'Alsace catholique,* dans *Revue catholique d'Alsace,* t. XXXVII (1922).

105. — K. Nink S. I. *Vom Wirken und Geistesleben des sel. Petrus Kanisius. Ein Persönlichkeitsbild,* dans *Theologisch-praktische Quartalschrift,* t. LXXIV (1921), p. 345-55.

Le P. Braunsberger se devait de nous donner une biographie du B. Pierre Canisius. Depuis trente années qu'il consacre ses labeurs à recueillir, à étudier, à publier la correspondance du bienheureux, on comprend quelle connaissance approfondie il a dû acquérir du caractère de son héros, de ses pensées intimes, de ses moindres gestes, de tout ce qui le concerne de près ou de loin. Aussi peut-on se fier en toute sécurité à la fidélité du portrait qu'il nous en trace. Surabondamment documenté comme il l'était, l'auteur ne s'est pourtant pas laissé entraîner à dire tout ce qu'il savait. Ce n'est pas une Vie développée, détaillée, définitive, qu'il publie aujourd'hui, mais bien plutôt un raccourci, où il note brièvement mais très nettement les événements essentiels de cette existence si extraordinairement remplie. On trouvera peut-être les premiers chapitres un peu concis, un peu secs. Mais à mesure que l'on avance dans le récit, les anecdotes caractéristiques se multiplient et sont exposées plus au long. L'auteur a adopté l'ordre strictement chronologique. Il suit son héros année par année, peut-on dire, dans ses continuels déplacements à travers l'Europe. Ce plan, qui fait défiler sous les yeux du lecteur, avec une rapidité et une variété déconcertantes, les prédications, les publications d'ouvrages, les fondations de collèges, l'enseignement du catéchisme, les voyages, les disputes avec les protestants, puis encore des prédications et des voyages et de nouvelles publications et des missions de confiance auprès des princes et des consultations aux autorités ecclésiastiques, contribue à donner l'impression de la somme incroyable de travail fournie par Canisius et du zèle ardent qui le dévorait. Le P. B. se plaît à souligner d'autre part combien cette âme de conquérant était pénétrée de douceur, combien celui que les protestants regardaient à bon droit comme leur plus redoutable ennemi, était animé de l'esprit de tolérance et de conciliation. Dans la préface le savant auteur dit modestement : « Ich glaube sagen zu dürfen dass das Buch trotz seiner Kürze viel Neues bringt » (p. v). On peut l'en croire, quoique il poursuive d'un pas égal sa narration, sans jamais s'arrêter

pour attirer l'attention sur les données nouvelles qu'il apporte. Par-ci par-là seulement il écarte d'un mot une erreur, il constate l'inanité d'une imputation lancée par un auteur moderne, par exemple que Grégoire XIII aurait détourné Canisius d'écrire son ouvrage sur les origines de l'Église par crainte qu'il ne s'y montrât pas assez « romain » (p. 253) ; ou encore qu'en envoyant Canisius à Fribourg, les supérieurs auraient obéi au désir de se débarrasser d'un sujet incommode (p. 267).

La seconde édition de l'ouvrage se présente comme « verbesserte Auflage ». Constatons, à l'honneur de la première, qu'on ne semble pas avoir trouvé grand' chose à corriger. Nous remarquons seulement l'addition d'un chapitre sur la vie intérieure du bienheureux (p. 294-301).

Le quatrième centenaire de la naissance du B. Pierre Canisius (8 mai 1521) a suscité de nombreuses publications sur l'infatigable apôtre. Les catholiques de Suisse, qui conservent à Fribourg le corps du bienheureux, ont commémoré cet anniversaire dans un élégant mémorial, artistement illustré. Divers auteurs y étudient Canisius comme théologien, comme catéchiste, comme prédicateur, comme écrivain, comme propagateur des congrégations mariales, comme fondateur du collège Saint-Michel de Fribourg. Tout naturellement les relations du bienheureux avec la Suisse sont mises en relief avec prédilection. L'édition allemande et l'édition française du Mémorial ne sont pas pure traduction l'une de l'autre, quoique les mêmes sujets à peu près soient traités de part et d'autre et presque de la même façon. Quelques articles seulement ne figurent que dans une des deux éditions.

Les *Studiën* des Jésuites hollandais ont consacré à Canisius un numéro spécial (*Canisius-Nummer*, mei 1921). Nous y remarquons tout particulièrement un essai du P. Kruitwagen O. F. M. sur Canisius et la mystique de Jean Tauler. On sait qu'au moment de s'enrôler dans la Compagnie de Jésus, Pierre Canisius préparait une édition des œuvres de Tauler, qui parut sous le nom de Petrus Noviomagus, peu après son entrée au noviciat. Or de cette publication ni Canisius, ni ses biographes, ni aucun bibliographe de l'ordre ne font la moindre mention. Pourquoi ce silence ? On en a proposé plusieurs explications. Une seule nous satisfait et elle s'impose. Fidèle à sa vocation essentiellement apostolique, la Compagnie évitait de pousser ses membres

dans les voies mystiques. Lorsqu'il donne comme raison principale le souci d'assurer aux Exercices de S. Ignace l'influence prépondérante dans la formation ascétique des religieux, le P. K. ne nous semble pas invoquer une explication différente. Car les Exercices sont précisément la source où le jésuite puise l'esprit propre de son institut. Au reste le P. K. justifie par des considérations pleines de bon sens l'attitude de la Compagnie à l'égard de la mystique.

Dans le même numéro des *Studiën,* le P. Lamers étudie Canisius comme pédagogue. Le P. Van Miert signale les relations que l'illustre enfant de la Gueldre entretint, sa vie durant, avec les membres de sa famille demeurés à Nimègue et avec les nombreux Néerlandais qu'il rencontra dans toutes les parties de la Germanie. Le P. Albers met en relief son zèle pour les missions étrangères. Ce zèle se traduisit surtout par l'activité qu'il déploya à faire publier les *Lettres des Indes.* Le P. Braunsberger récapitule la liste des personnages en vue, catholiques et protestants, qui rendirent visite au vénérable religieux en sa vieillesse à Fribourg, et note les impressions qu'ils en rapportèrent.

Dans un article des *Stimmen der Zeit,* le même auteur rappelle tout ce que l'apôtre de l'Allemagne a fait pour le progrès des études et pour le bien des étudiants : fondations de collèges, de séminaires, de pédagogies, érection de congrégations de la Sainte Vierge, sans compter les rapports personnels et l'active correspondance qu'il entretenait avec les jeunes gens.

Au cours des solennités célébrées à Strasbourg, M. le prof. J. Gass donna une conférence sur *Le B. Canisius et l'Alsace catholique,* où il retrace notamment l'histoire des négociations menées par Canisius pour aboutir à la fondation d'un collège de Jésuites à Strasbourg. La conférence du savant professeur est reproduite dans la *Revue catholique d'Alsace.*

Enfin un bon portrait moral du B. Pierre Canisius, inspiré par la biographie du P. Braunsberger, est esquissé en quelques pages dans le *Theologisch-praktische Quartalschrift* de Linz, par le P. Nink. R. L.

106. — * Carlo Pellegrini. *La Vita di Contardo Ferrini.* Torino, Società editrice internazionale, [1920], in-8°, 714 pp., illustrations.

Il n'entre pas dans nos habitudes de renseigner nos lecteurs

sur les biographies édifiantes qui se publient chaque année un peu partout. Ce genre de livres se rattache incontestablement à la littérature hagiographique. Mais sans parler des inconvénients qu'il peut y avoir à remuer des souvenirs trop récents, nous risquerions d'être bientôt débordés et d'être détournés de notre tâche principale en ouvrant la porte toute large à tout personnage qui jouit de la réputation d'avoir édifié ses semblables. La mention dans notre Bulletin de la Vie de Contardo Ferrini ne constitue pas un précédent ; c'est une exception qu'il serait aisé de justifier. L'un de nous, qui travailla longtemps à ses côtés dans les bibliothèques italiennes, a été honoré de l'amitié de ce saint homme, et tout le monde conviendra que c'est un spectacle peu banal de voir un professeur d'université joindre au culte de la science la pratique des vertus chrétiennes à un degré qui le fait juger digne des honneurs des autels. Le monument que l'Université de Pavie lui a élevé avec cette inscription : *A Contardo Ferrini principe fra i cultori di Diritto Romano alto fecondo intelletto nella vita tutta sacra alla scienza....*, rappelle ses mérites scientifiques ; les fleurs dont les pèlerins ornent sa tombe à Suna, sur les bords du lac Majeur, sont une manifestation de la piété des fidèles qui le regardent comme un saint ; et tout fait espérer que le procès de béatification, commencé en 1911, neuf ans après la mort de Ferrini, aboutira à la consécration du jugement populaire. Il est superflu d'insister sur la valeur du professeur de Droit Romain. A Berlin, où il était allé compléter ses études brillamment terminées aux universités italiennes, il avait attiré l'attention de deux maîtres célèbres : Mommsen et Zachariae von Lingenthal. Celui-ci l'aimait comme un fils, et le regardait comme l'héritier de sa pensée. Il le prouva en lui léguant ses manuscrits, fruit d'une longue vie d'études consacrées au droit byzantin. Contardo Ferrini, rentré en Italie, fut d'abord appelé à l'université de Messine, de là il passa à celle de Modène, d'où il fut appelé à l'université de Pavie. Sa bibliographie, qui ne comprend pas moins de 214 numéros, parmi lesquels plusieurs volumes qui firent époque dans la science du droit romain, peut donner une idée du labeur de ce savant, mort à 43 ans. Il avait une conception très haute de ses devoirs de professeur, et les témoignages de ses élèves, comme ceux de ses collègues, sont là pour montrer ce que la vertu peut ajouter au sentiment naturel de la responsabilité. Nous n'essayerons pas d'esquisser

ici la vie intérieure de Contardo Ferrini, ni le caractère spécial de sa piété fervente et discrète à la fois. Le livre de M. le prévôt Pellegrini ne néglige à ce sujet aucun détail, en même temps qu'il retrace d'une manière très vivante, la carrière du professeur. Ce savant modeste et éclairé n'avait, on le conçoit, aucun goût pour la politique. Mais il sut faire taire ses répugnances le jour où un groupe de vaillants catholiques, revendiquant leur part dans le contrôle des affaires publiques, firent appel à son dévouement et lui demandèrent d'appuyer leur liste par le prestige de son nom. Ferrini fut élu et siégea quelque temps au conseil communal de Milan. Cet épisode de sa vie, où il eut à lutter contre des difficultés de nature très délicate dont lui et ses amis se tirèrent habilement, est particulièrement instructif. Cet homme qui semblait ne vivre que pour la prière et pour ses livres, était doué, au plus haut degré, de ce qu'on appelle le sentiment de la nature ; il était fervent alpiniste, et aimait à organiser des excursions. On trouverait difficilement un saint plus moderne que lui. On nous demandera sans doute s'il sera le premier du nom de Contardo. Non. Voir dans les *Acta SS.*, April. t. II, p. 446, le commentaire sur S. Contard, pèlerin, honoré spécialement à Broni en Lombardie, et peut-être ailleurs. On s'est demandé si ce n'est pas lui plutôt que l'évêque d'Hildesheim, Godehard, qui a donné son nom au célèbre massif du Saint-Gothard et qui est vénéré sous ce vocable dans plusieurs églises. La famille Ferrini est originaire du Tessin. Le nom de Contardo serait venu avec elle de la Suisse.

H. D.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

ALTANER (Berthold). *Der hl. Dominikus. Untersuchungen und Texte.* Breslau, Aderholz, 1922, in-8°, XVIII-265 pp. (= ***Breslauer Studien zur historischen Theologie***, Bd. II).

AMERINGER (Thomas E.) *The Stylistic Influence of the Second Sophistic on the Panegyrical Sermons of St. John Chrysostom.* A study in Greek Rhetoric. Washington, Catholic University of America, 1921, in-8°, 103 pp.

BALUZIUS (Stephanus). *Vitae Paparum Avenionensium,* hoc est Historia pontificum romanorum qui in Gallia sederunt ab anno Christi MCCCV usque ad annum MCCCXCIV. Nouv. édit. par G. MOLLAT. T. IV. Paris, Letouzey, 1922, in-8°, 468 pp.

BAUMSTARK (Anton). *Geschichte der syrischen Literatur mit Ausschluss der christlich-palästinensischen Texte.* Bonn, A. Marcus und E. Weber, 1922, in-4°, XVI-378 pp.

BOUDOU (Adrien) S. I. *Le Saint-Siège et la Russie. Leurs relations diplomatiques au XIXe siècle (1814-1847).* Paris, Plon, 1922, in-8°, XV-580 pp.

BRUNORI (Can. Dionisio). *L'eremo di S. Girolamo di Fiesole.* Fiesole, E. Rigacci, 1920, in-8°, 56 pp., illustrations.

CAMPBELL (Thomas J.) S. I. *The Jesuits (1534-1921). A History of the Society of Jesus from its Foundation to the present Time.* New York, The Encyclopedia Press, [1921], in-8°, XIV-937 pp.

COCCHI (Guidus). *Commentarium in codicem Iuris canonici ad usum scholarum.* Taurinorum Augustae, P. Marietti, 1922, 4 vol. in-8°, XI-205, 243, 451, 333 pp.

CHRISTIE (Mabel E.) *Henry VI.* London, Constable et C°, 1922, in-8°, 420 pp., illustrations et cartes (= *Kings and Queens of England).*

CRISPOLTI (F.) *Don Bosco. Leben und Werk eines gottbegnadeten Priesters, Jugendfreundes und Erziehers.* Bearbeitet von F. Ritter VON LAMA. Freiburg i. Br., Herder, 1922, in-8°, 332 pp., illustrations.

DEMIMUID (Mgr). *St. Thomas Becket (1117-1170).* 2e éd. Paris, Lecoffre, 1909, in-8°, 205 pp. (= *Les Saints).*

DOLAN (D. G.) O. S. B. *Sainte Gertrude. Sa vie intérieure.* Traduit par les moniales de l'abbaye de Ste Scholastique de Dourgne. Paris, Lethielleux, 1922, in-8°, IX-286 pp.

DUINE (F.). *St-Samson, évêque de Dol. Quelques objections à une réponse.* Rennes, 1922, in-8°, 16 pp. Extrait des *Annales de Bretagne.*

ESPOSITO (Mario). *Textes et Études de littérature ancienne et médiévale,* 1e fasc. Florence, chez l'auteur, 1921, in-8°, 64 pp,

FAWTIER (R.) *Saint Samson, abbé de Dol. Réponse à quelques objections.* Rennes, Oberthur, 1921, in-8°, 36 pp. Extrait des *Annales de Bretagne*, t. XXXV, n° 2.

FEDELE (P.) *Per la Storia dell' attentato di Anagni.* Roma, Tip. del Senato, 1921, in-8°, 40 pp. (= *Bullettino dell' Istituto Storico Italiano*, n. 41).

Fioretti di S. Francesco con otto capitoli aggiunti, le considerazioni sulle stimmate, le due regole e il cantico del sole. Firenze, Libreria Fiorentina, 1922, in-8°, XVII-287 pp., illustrations (= *I libri della Fede*, vol. I).

GÉNIER (Raymond). *Sainte Paule* (374-404). 2e éd. Paris, Lecoffre, 1917, in-8°, XII-199 pp. (= *Les Saints*).

GÜNTHER (Heinrich). *Buddha in der abendländischen Legende.* Leipzig, H. Haessel, 1922, in-8°, XII-306 pp.

Il VII Centenario di S. Domenico, periodico mensile illustrato. Bologna, fasc. I-XXIV, 1920-1922, in-8°.

JACKSON (F. S. Foakes). *An Introduction of the History of Christianity. A. D.* 590-1314. London, Macmillan and C°, 1921, in-8°, IX-390 pp.

JENKINS (Claude). *The monastic chronicler and the early school of St. Albans.* London, S. P. C. K., 1922, in-8°, 98 pp.

KIDD (B. J.) *A History of the Church to A. D.* 461. T. I : To A. D. 313 ; T. II : A. D. 313-408 ; T. III : A. D. 408-461. Oxford, Clarendon Press, 1922, in-8°, 458, 471, 448 pp.

LAUR (Johann Joseph). *Der heilige Bonifatius, Apostel der Deutschen.* Freiburg i. Br., Herder et C°, 1922, in-8°, XI-307 pp., frontispice.

LECLERCQ (Jacques). *La mystique de l'apostolat. Sainte Catherine de Sienne, catholique romaine.* Paris, Lethielleux, 1922, in-8°, XI-342 pp.

LEMMENS (Leonardo) O. F. M. *Acta S. Congregationis de Propaganda fide pro Terra Sancta.* Parte II (1721-1847). Quaracchi, Collegio di S. Bonaventura, 1922, in-4°, XXXVI-333 pp. (= *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente francescano*, diretta dal P. Girolamo Golubovich O. F. M., N. S. Documenti, t. II).

LÉVI-PROVENÇAL (E.) *Les historiens des Chorfa. Essai sur la littérature historique et biographique au Maroc du XVIe au XXe siècle.* Paris, Larose, 1922, in-8°, 470 pp.

LIPPERT (Peter) S. I. *Gott.* Freiburg i. Br., Herder, 1922, in-8°, 130 pp. (= *Credo*, Bd. 1).

LIPPL (Joseph). *Der Islam nach Entstehung, Entwickelung und Lehre.* München, Pustet, s. a., in-8°, 99 pp. (= *Sammlung Kösel*, 92).

MARCH (Josep M.) S. I. *La Vetlla de les armes de sant Ignasi de Loiola a Montserrat en relació amb la sagrada litúrgia i la historia.* Barcelona, 1922, in-8°, 19 pp.

MARCH (José M.) S. I. *Una carta inédita de san Ignacio a los padres de Barcelona.* Madrid, Adm. de Razón y Fe, 1922, in-8°, 15 pp. Extrait de *Razón y Fe*, juillet 1922.

MARTIN (Raymond.) O. P. *«Filia magistri». Un abrégé des sentences de Pierre Lombard.* Notes sur un ms. latin conservé à la biblioth. John Rylands à Manchester. Manchester, 1915, in-8°, 12 pp. (= *The Bulletin of the John Rylands Library*, 1915).

MARTIN (Raymond) O. P. *La psychologie de Saint Bernard.* Bruxelles, Imprim. Veritas, s. a., in-8°, 28 pp. (= *Société d'études religieuses.* Hagiographie, n° 52).

MARTIN (Raymond) O. P. *La vie mystique de Sainte Catherine de Sienne.* Bruxelles, Imp. Veritas, s. a., in-8°, 42 pp. (= *Société d'études religieuses.* Mystique, n° 32).

Memorial espiritual del beato Padre Pedro Fabro de la Compañia de Jesus según el texto antiguo castellano y la continuación traducida del latin por el P. José M. VELEZ, revisado y publicado por el P. José M. MARCH. Barcelona, Casulleras, 1922, in-8°, xv-224 pp., portrait.

MISERMONT (Lucien). *Les bienheureuses Filles de la Charité d'Arras.* 4e éd. Paris, Lecoffre. 1920, in-8°, XII-232 pp. (= *Les Saints*).

MONCEAUX (Paul). *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe.* T. VI. Littérature donatiste au temps de St. Augustin. Paris, Leroux, 1922, in-8°, 409 pp.

PRAT (F.) S. I. *Saint Paul.* 4e éd. Paris, Lecoffre, 1922, in-8°, VI-208 pp. (= *Les Saints*).

ROBINSON (J. Armitage). *Somerset historical Essays.* London, British Academy, 1921, in-8°, VIII-160 pp.

ROMARY (Ferdinand) O S. B. *Un moine Hispano-Aquitain. Saint Savin de Lavedan. Sa vie et sa date.* Essai d'étude critique. Tarbes, Lesbordes, 1922, in-8°, 87 pp. Extrait de *Revue des Hautes-Pyrénées.*

ROMEO (Salvatore). *S. Agata, v. m. e il suo culto.* Catania, Giannotta, 1922, in-8°, x-301 pp., illustrations.

SABATIER (Paolo). *A quelle époque Sainte Claire d'Assise obtint-elle du Souverain Pontife le « Privilège de la pauvreté »?* Perugia, Unione tipogr. cooperativa, 1921, in-8°, 53 pp.

San Francesco di Assisi, periodico mensile illustrato per il VII centenario della morte del santo (1226-1926), Assisi, t. I-II (1921-1922), in-4°.

SCHUSTER (I.) *Liber Sacramentorum. Note storiche e liturgiche sul Messale romano.* Torino, P. Marietti, 1920, 4 vol. in-8°, VIII-203, 213, 250, 199 pp.

SCHWALLER (Viktor). *Kanisius Gedenk- und Gebetbüchlein.* Freiburg (Schweiz), Kanisiusdruckerei, 1921, in-8°, 126 pp.

SCHWARTZ (Eduardus). *Acta conciliorum œcumenicorum* iussu atque mandato Societatis scientiarum Argentoratensis. T. I : Concilium universale Ephesenum, vol. III, fasc. II et III. Berlin, Vereinigung wissenschaftlicher Verleger, De Gruyter & Co., in-4°, p. 81-240.

SOUTER (A.) *Tertullian concerning the Resurrection of the Flesh.* London, S. P. C. K., 1922, in-8°, XXIV-205 pp. (= *Translations of christian literature.* Series II. Latin texts).

THOMAE HEMERKEN A KEMPIS. *Opera omnia.* Ed. M. I. POHL. T. VII. Friburgi Br., Herder, 1922, in-8°, 621 pp., fac-similés.

VANDERSTUYF (F.) *Les hymnes de l'ordinaire du bréviaire romain.* Introduction, texte, traduction rythmique, commentaire, texte ancien et traduction de J. Racine. Paris, Lecoffre, 1922, in-8°, 175 pp.

WEBER (Valentin). *Des Paulus Reiserouten bei der zweimaligen Durchquerung Kleinasiens.* Wurzbourg, Becker, 1920, in-8°, 41 pp.

WEBER (Valentin). *Grundsäulen der Kritik des Neuen Testaments?* Wurzbourg, Becker, 1922, in-8°, 46 pp.

WEITZEL (Wilhelm). *Führer durch die katholische Kirchenmusik der Gegenwart.* Freiburg i. Br., Herder, 1922, in-8°, IX-118 pp. (= *Hirt und Herde*, 10. H.).

WITTIG (Joseph). *Des hl. Basilius d. Gr. Geistliche Uebungen auf der Bischofskonferenz von Dazimon 371-5 im Anschluss an Isaias* 1-16. Breslau, Aderholz, 1922, in-8°, VIII-89 pp.

INDEX SANCTORUM

Indicem in pagellas 5-154 et 299-354 vid. supra p. 355-65.

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt

HOC VOLUMINE CONTINENTUR